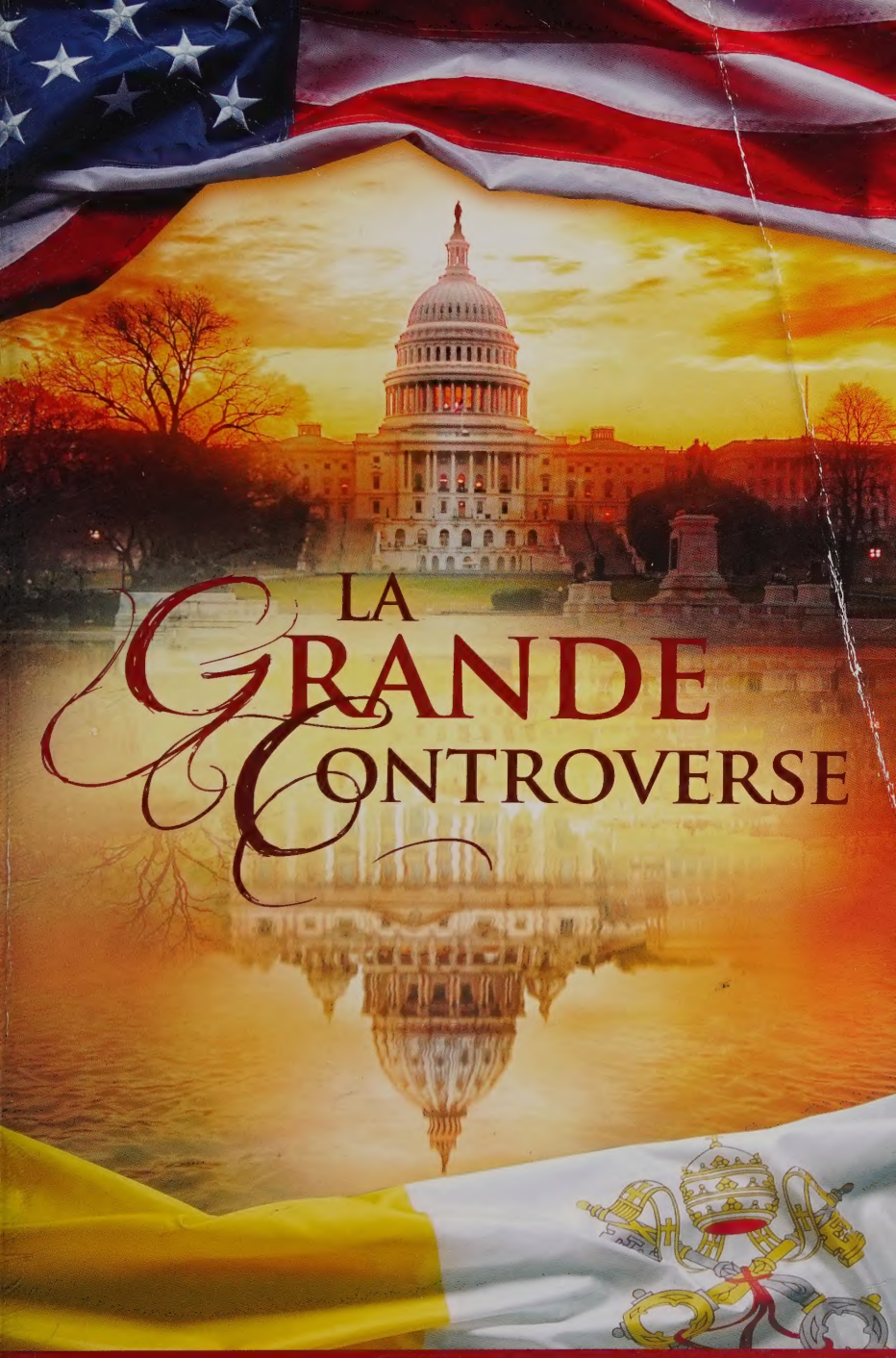

DEUX ANCIENS RIVAUX S'UNIRONT-ILS?

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lagrandecontrove0000egwh

LA GRANDE CONTROVERSE

E. G. WHITE

LA GRANDE CONTROVERSE

Copyright © 1888 by E. G. White

Imprimé aux États-Unis d'Amérique
Tous droits réservés

Initialement publié sous le titre : The Great Controversy

Textes Bibliques d'après la version Louis Segond

LE SOMMAIRE DU LIVRE

Introduction 5
1. La destruction de Jérusalem 11
2. La persécution aux premiers siècles 25
3. L'apostasie 32
4. Les Vaudois du Piémont 40
5. Jean Wiclef 52
6. Hus et Jérôme 64
7. Luther se sépare de Rome 80
8. Luther à la Diète de Worms 97
9. Le Réformateur Suisse 114
10. Progrès de la Réforme en Allemagne 123
11. La protestation des princes 131
12. La Réforme en France 141
13. En Hollande et en Scandinavie 160
14. Progrès de la Réforme en Angleterre 166
15. La Bible et la Révolution française 180
16. Les pères pèlerins 197
17. Les précurseurs du matin 204
18. Un réformateur américain 217
19. Lumières et Ténèbres 235
20. Un grand réveil religieux 243
21. Un avertissement rejeté 256
22. Prophéties accomplies 267
23. Qu'est-ce que le sanctuaire ? 280
24. Dans le lieu Très Saint 290
25. La Loi de Dieu est immuable 297
26. Une réforme indispensable 310

27. Réveils modernes 317
28. L'instruction du jugement 330
29. L'origine du mal 339
30. L'inimitié entre l'Homme et Satan 348
31. Les bons Anges et les esprits malins 352
32. Les pièges de Satan 357
33. La séduction originelle 366
34. Le spiritisme 380
35. Les visées de la papauté 388
36. L'imminence de la lutte 401
37. Les Ecritures, notre sauvegarde 409
38. L'avertissement final 416
39. Le temps de détresse 423
40. La délivrance 439
41. La terre désolée 452
42. La fin de la Tragédie 458
Appendice 470

INTRODUCTION

Avant le péché, le père de notre race jouissait d'une communion parfaite avec son Créateur. Mais sa transgression l'a séparé de Dieu, et l'humanité tout entière est privée de ce précieux privilège. Néanmoins, grâce au plan de la rédemption, les relations entre la terre et le ciel ont pu être rétablies. Dieu s'est révélé aux hommes par son Esprit et a fait resplendir sa lumière sur le monde par l'intermédiaire d'hommes choisis par lui: « C'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu. » *(2 Pierre 1: 21.)*

Au cours des vingt-cinq premiers siècles de l'histoire de notre monde, il n'y eut pas de révélation écrite. La lumière de Dieu était transmise oralement, de génération en génération. C'est aux jours de Moïse que la Parole écrite fit son apparition. Les révélations divines commencèrent alors à être consignées dans un livre, et ce travail s'est poursuivi durant une période de seize siècles allant de Moïse, historien de la création et chroniqueur de la législation divine, jusqu'à l'apôtre Jean, le narrateur des plus sublimes vérités évangéliques.

La Bible attribue son existence à Dieu ; et pourtant, elle a été écrite par des hommes. En effet, le style de ses différents livres trahit la personnalité de divers écrivains. Toutes les vérités qui y sont révélées, quoique « inspirées de Dieu » *(2 Timothée 3: 16)*, sont exprimées dans le langage humain. Par le Saint-Esprit, l'Etre infini a illuminé le cœur de ses serviteurs. Il leur a donné des songes, des visions, des symboles et des images, tout en leur laissant la liberté d'exprimer la vérité dans leur propre langue.

Les dix commandements, prononcés par Dieu lui-même, furent écrits de sa propre main. Ils sont donc divins et non humains. Mais la sainte Ecriture, où la vérité s'exprime dans le langage des hommes, nous offre une union étroite de la divinité et de l'humanité. La même union s'est retrouvée dans la nature du Christ, qui fut à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme. On peut donc dire de l'Ecriture comme de Jésus-Christ, qu'elle est « la Parole faite chair » , et qu'elle a « habité parmi nous » . *(Jean 1: 14.)*

Rédigés à des époques différentes par des hommes de condition sociale, de formation intellectuelle et spirituelle fort diverses, les livres de la Bible présentent de grands contrastes dans le style et la variété des sujets. Les auteurs sacrés diffèrent dans leur manière de s'exprimer. Souvent une même vérité est rendue d'une façon plus frappante par l'un que par l'autre. Comme certains d'entre eux envisagent le même fait ou la même doctrine à d'autres

points de vue, des lecteurs superficiels ou prévenus peuvent en conclure qu'ils se contredisent alors que — pour les esprits réfléchis et respectueux — ils ne font que se compléter.

Présentée par différents auteurs, la vérité apparaît sous des aspects variés. Celui-ci est plus spécialement frappé par le côté du sujet se rapportant à son expérience ou à sa capacité de compréhension ; celui-là s'attache à un aspect tout autre, mais tous les deux, guidés par l'Esprit, décrivent ce qui les a le plus impressionnés — différence de présentation mais unité parfaite de toutes les parties, adaptées aux besoins de l'homme dans chaque circonstance et expérience de la vie.

Dieu, ayant jugé bon de communiquer sa vérité au monde par l'intermédiaire des hommes, a revêtu de son Esprit ceux qu'il a choisis à cet effet. Il les a dirigés dans le choix des sujets et dans la façon de les exposer. Confié à des « vases de terre » , ce trésor n'en est pas moins céleste. Le croyant humble et obéissant y contemple la gloire de la puissance divine pleine de grâce et de vérité.

C'est par sa Parole que Dieu nous communique les connaissances nécessaires au salut. Nous devons donc l'accepter comme une révélation infaillible de sa volonté. Elle est la norme du caractère, le révélateur de la doctrine et la pierre de touche de l'expérience. « Toute Ecriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre. » *(2 Timothée 3: 16, 17.)* Mais le fait que la volonté de Dieu ait été révélée à l'homme n'a pas rendu inutile la présence constante du Saint-Esprit. Au contraire, Jésus a promis d'envoyer le Consolateur aux disciples pour leur faire comprendre sa Parole et en graver les enseignements dans leurs cœurs. Et comme le Saint-Esprit est l'inspirateur des Ecritures, il est impossible qu'il y ait conflit entre lui et la Parole écrite.

Mais l'Esprit n'est pas donné, et il ne le sera jamais, pour remplacer les Ecritures. Celles-ci déclarent positivement que la Parole est la pierre de touche de tout enseignement et de toute vie morale. L'apôtre Jean a écrit: « N'ajoutez pas foi à tout esprit ; mais éprouvez les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu, car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde. » *(1 Jean 4: 1.)* Et le prophète Esaïe: « A la loi et au témoignage ! Si l'on ne parle pas ainsi, il n' y aura point d'aurore pour le peuple. » *(Esaïe 8: 20.)*

Cette œuvre de l'Esprit Saint a souvent été discréditée par des personnes qui, se disant instruites par lui, prétendent n'avoir plus besoin d'être guidées par la Parole de Dieu. Elles sont sous l'empire d'impressions qu'elles considèrent comme étant la voix de Dieu dans l'âme. Mais l'Esprit qui les conduit n'est pas l'Esprit de Dieu. Le principe qui pousse à se laisser guider par des impressions et à négliger les Ecritures, ne peut mener qu'à la confusion, à la séduction

et à la ruine. Il fait prospérer l'œuvre du malin. Or, précisément en vue de l'importance vitale du ministère de l'Esprit Saint au sein de l'église du Christ, Satan s'efforce, par les erreurs d'extrémistes et de fanatiques, à rabaisser l'œuvre de l'Esprit Saint aux yeux des hommes, et à porter le peuple de Dieu à négliger cette source de force que son Seigneur a Lui-même mise à sa portée.

D'après la Parole de Dieu même, l'Esprit Saint devait continuer son œuvre à travers toute la période de la dispensation chrétienne. A côté des révélations qui devaient être incorporées dans le canon sacré, l'Esprit Saint ne cessa pas, à travers toute l'époque de la formation du canon des Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, de communiquer des lumières à des personnages isolés. La Bible elle-même nous montre des hommes recevant, par l'Esprit Saint, des avertissements, des censures, des conseils et des instructions qui ne se rapportaient nullement à la composition des Ecritures. Elle mentionne également des prophètes ayant existé à différentes époques, et dont aucune prophétie ne nous a été rapportée. C'est de la même manière qu'après l'achèvement du canon des Ecritures, l'Esprit Saint devait continuer son œuvre, éclairant, avertissant et consolant les enfants de Dieu.

Jésus a laissé à ses disciples cette promesse: « Le Consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » « Quand le Consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité… et il vous annoncera les choses à venir. » *(Jean 14: 26 ; 16: 13.)* La Bible enseigne que, loin d'être limitées aux temps apostoliques, ces promesses appartiennent à l'Eglise de Dieu à travers tous les siècles. Le Sauveur dit en effet à ses disciples: « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » *(Mathieu 28: 20.)* D'autre part, l'apôtre Paul affirme que les manifestations de l'Esprit ont été données à l'Eglise « pour le perfectionnement des saints, en vue de l'œuvre du ministère et de l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite de Christ » . *(Ephésiens 4: 12, 13.)*

Le même apôtre demandait à Dieu, en faveur des croyants d'Ephèse, de leur « donner un esprit de sagesse et de révélation, dans sa connaissance, et d'illuminer les yeux de leur cœur, pour qu'ils sachent quelle est l'espérance qui s'attache à son appel..., et quelle est envers nous qui croyons l'infinie grandeur de sa puissance, se manifestant avec efficacité par la vertu de sa force » . *(Ephésiens 1: 17-19.)* Le ministère de l'Esprit illuminant l'intelligence et ouvrant le cœur aux vérités de la Parole de Jésus était la bénédiction que Paul réclamait pour l'église d'Ephèse.

Après la manifestation du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte, l'apôtre Pierre exhorta la foule à se convertir et à être baptisée au nom de Jésus-Christ „ pour le pardon des péchés „ . Et il ajouta: « Vous recevrez le don du Saint-

Esprit. Car la promesse est pour vous, pour vos enfants, et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera. » *(Actes 2: 38, 39.)*

En rapport immédiat avec les scènes du grand jour de Dieu, le Seigneur promettait, par le prophète Joël, une manifestation spéciale du Saint-Esprit. *(Joël 2: 28.)* Cette prophétie, partiellement accomplie le jour de la Pentecôte, ne le sera pleinement qu'au moment où la grâce divine mettra fin au mandat évangélique.

Mais la grande controverse entre le bien et le mal croîtra en intensité jusqu'au dernier moment. De tout temps, la colère de Satan s'est déchaînée contre l'Eglise du Christ. Mais Dieu a répandu sa grâce et son Esprit sur les croyants pour les affermir et leur permettre de triompher des embûches du Malin. Lorsque les apôtres du Christ devaient porter Son Évangile au monde et l'enregistrer pour tous les siècles à venir, ils étaient particulièrement doués de l'illumination de l'Esprit. Il nous est dit que quand l'église approchera de sa délivrance finale, Satan travaillera avec une plus grande puissance. Il descendra « animé d'une grande colère, sachant qu'il a peu de temps » . *(Apocalypse 12: 12.)* Il agira « avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers » . *(2 Thessaloniciens 2: 9.)* Depuis six mille ans, cet esprit supérieur qui fut un jour le plus élevé des anges, s'est consacré entièrement à une œuvre de séduction et de ruine. Toutes les ressources d'habileté et d'astuce sataniques qu'il a accumulées, toute la cruauté qui s'est développée en lui durant ces luttes séculaires, seront multipliées et exercées contre le peuple de Dieu dans le conflit final. C'est dans ce temps de péril que les disciples du Christ devront porter au monde l'avertissement relatif à la seconde venue du Christ et que l'église du Seigneur devra se préparer à paraître devant lui « sans tache et irrépréhensible » . *(2 Pierre 3: 14.)* A ce moment- là, l'effusion de la grâce de la puissance divine ne sera pas moins nécessaire à l'église qu'aux jours apostoliques.

Grâce à l'illumination du Saint-Esprit, les scènes du conflit séculaire entre le bien et le mal m'ont été présentées. A diverses reprises, il m'a été donné de contempler les péripéties de la joute formidable entre Jésus-Christ, le Prince de la vie, l'auteur de notre salut, et Satan, le prince du mal, l'auteur du péché, le premier transgresseur de la loi divine. L'inimitié qu'il nourrit contre le Fils de Dieu, il la manifeste contre ses disciples. A travers toute l'histoire de l'humanité, nous trouvons chez lui la même haine des principes, de la loi de Dieu, la même politique mensongère par laquelle l'erreur se présente sous les couleurs de la vérité, les lois humaines sous le manteau de la loi de Dieu, et le culte de la créature sous celui du Créateur. De siècle en siècle Satan s'efforce de dénaturer le caractère de Dieu, afin de le faire redouter et haïr plutôt qu'aimer, de discréditer la loi divine et d'annuler son autorité sur les

cœurs, et, enfin, de persécuter ceux qui osent résister à ses impostures, Ses agissements sont visibles dans l'histoire des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs et des réformateurs.

Cet ennemi redoutable continuera à employer la même tactique au cours du conflit final. Il manifestera le même esprit et visera le même but que dans tous les siècles précédents, à cette différence près que la lutte prochaine acquerra une intensité qu'elle n'a jamais eue auparavant, et que les pièges de Satan seront plus subtils et ses assauts plus furieux. Cela dans l'intention de « séduire les élus, s'il était possible » . *(Marc 13: 22.)*

L'Esprit de Dieu qui m'a révélé les grandes vérités de sa Parole, et les scènes du passé et de l'avenir, m'a ordonné de les faire connaître à d'autres en leur racontant l'histoire de la grande tragédie des siècles, de facon à montrer l'importance de la mêlée qui s'approche à grands pas. Dans cette intention, je me suis efforcée de choisir et de grouper les épisodes de l'histoire de l'Eglise les plus propres à mettre en relief les grandes vérités qui ont été données au monde à différentes époques. J'ai montré comment ces vérités ont déchaîné la colère de l'Adversaire et l'inimitié d'une Eglise mondanisée, mais aussi comment elles ont été conservées par « le témoignage de ceux qui n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort » .

Ces récits sont comme un présage de la lutte qui est devant nous. En les considérant à la lumière de la Parole de Dieu et par l'illumination du Saint-Esprit, on voit tomber le voile qui cache les pièges de l'ennemi, et l'on discerne les dangers qu'il faudra éviter pour être trouvé « sans tache » à la venue du Seigneur.

Les grands évènements qui ont marqué les progrès de la réforme dans les siècles passés appartiennent à l'histoire ; ils sont universellement connus et parfaitement constatés dans le monde protestant ; ce sont des faits que personne ne peut contester. C'est cette histoire que j'ai brièvement retracée, le cadre de cet ouvrage m'obligeant à condenser les faits dans un espace restreint, compatible avec une claire compréhension des enseignements qui en ressortent. Dans certains cas où les scènes à retracer se sont trouvées résumées par quelque historien de telle façon qu'elles cadraient avec le plan de cet ouvrage, ses paroles ont été citées; mais dans certains cas, aucun crédit spécifique n'a été donné, puisque les citations ne sont pas données dans le but de citer cet écrivain comme autorité, mais parce que sa déclaration offre une présentation immédiate et convaincante du sujet. En racontant l'expérience et les points de vue de ceux qui poursuivent le travail de réforme à notre époque, un usage similaire a été fait de leurs travaux publiés.

L'objet de cet ouvrage n'est pas tant de présenter des vérités nouvelles concernant les luttes du passé que d'en dégager les faits et les principes qui ont une portée sur les événements prochains. Considérés comme faisant partie du

grand conflit entre la puissance de la lumière et celle des ténèbres, tous ces événements acquièrent une signification nouvelle. Il s'en dégage un faisceau de lumière qui, dirigé sur l'avenir, illumine le sentier des enfants de Dieu appelés — comme les réformateurs des siècles passés — à faire connaître la « Parole de Dieu et le témoignage de Jesus-Christ » , au péril de ce qu'ils ont de plus précieux ici-bas.

Rappeler les scènes de la lutte millénaire entre la vérité et l'erreur ; démasquer les pièges de Satan et révéler les moyens mis à notre disposition pour y échapper ; offrir une solution satisfaisante au grand problème du mal en projetant sur l'origine et la fin du péché une lumière qui fasse éclater la justice et l'amour de Dieu dans toutes ses voies à l'égard de ses créatures ; enfin, mettre en évidence la sainteté et l'immutabilité de la loi divine, tel est l'objet de ce livre. La prière fervente de l'auteur est que, par ce moyen, bien des lecteurs soient délivrés de la puissance des ténèbres et rendus « participants de l'héritage des saints dans la lumière, à la louange de celui qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous » .

E.G.W

1. La destruction de Jérusalem

C'était au temps de la Pâque. De tous les pays environnants, les enfants de Jacob étaient accourus dans la ville sainte pour participer à leur grande fête nationale. Du haut de la colline des Oliviers, Jésus contemplait Jérusalem. C'était une scène de paix et de beauté. Entourés de vignes, de jardins et de gradins verdoyants qu'émaillaient les tentes des pèlerins, s'élevaient en terrasses les palais somptueux et les imposants remparts de la capitale d'Israël. La fille de Sion semblait dire, dans son orgueil: « Je suis assise comme une reine, je ne verrai point de deuil. » Elle était alors aussi belle, et elle se croyait aussi sûre de la faveur divine qu'à l'époque où le barde royal chantait: « Belle est la colline, joie de toute la terre, ...la ville du grand roi. » *(Psaume 48: 3.)* En face, se dressaient les magnifiques constructions du temple. Sous les rayons du soleil couchant éclairant la blancheur neigeuse de ses murailles de marbre, rutilaient les ors des tours, des portes et des créneaux. „ Parfaite en beauté „ , elle était l'orgueil de la nation juive. Aucun fils d'Israël ne pouvait regarder ce tableau sans un frisson de joie et d'admiration.

Mais d'autres pensées troublaient le cœur du Maître. « Comme il approchait de la ville, Jésus, en la vouant, pleura sur elle. » *(Luc 19: 41.)* Au milieu de la joie universelle de son entrée triomphale, tandis que s'agitent autour de lui des branches de palmier, que de joyeux hosannas réveillent les échos des montagnes et que des milliers de voix le proclament roi, le Sauveur est soudain envahi d'une douleur mystérieuse. Fils de Dieu, espérance d'Israël, vainqueur de la mort et du tombeau, il est saisi, non par un chagrin passager, mais par une douleur si intense que son visage est inondé de larmes.

Jésus ne pleurait pas sur lui-même, bien qu'il sût parfaitement où sa carrière devait aboutir. Il voyait devant lui Gethsémané, le lieu de sa prochaine agonie ; plus loin était la porte des brebis par laquelle, des siècles durant, des milliers de victimes avaient été menées au sacrifice, et qui allait bientôt s'ouvrir pour lui, antitype de « l'agneau qu'on mène à la boucherie » . *(Esaïe 53: 7.)* A peu de distance, on distinguait le Calvaire, futur théâtre de la crucifixion. Sur le sentier de l'immolation expiatoire que Jésus allait bientôt fouler, un suaire d'effroyables ténèbres l'attendait. Et pourtant, ce n'est pas cette sombre vision qui le navre à cette heure de joie universelle. Aucun pressentiment de l'angoisse surhumaine qui l'attend ne vient jeter son ombre sur son esprit dépourvu d'égoïsme. Jésus pleure sur le sort inexorable de Jérusalem ; il pleure sur l'aveuglement et l'impénitence de ceux qu'il est venu sauver. *(Voir Luc19: 41, 42.)*

Plus de mille ans d'histoire se déroulaient devant le Sauveur. La faveur et la sollicitude divines dont le peuple élu avait été l'objet repassaient devant ses yeux. Là, sur la colline de Morija, le jeune Isaac, victime volontaire, emblème des souffrances du Fils de Dieu, s'était laissé lier sur l'autel. *(Voir Genèse 22: 9.)* Là aussi, « l'alliance » , la glorieuse promesse messianique, avait été confirmée au père des croyants. *(Voir Genèse 22: 16-18.)* Là encore, la fumée du sacrifice offert par David sur l'aire d'Ornan, le Jébusien, avait détourné l'épée de l'ange destructeur. *(Voir 1 Chroniques 21.)* Plus que tout autre lieu sur la terre, Jérusalem avait été honorée d'en haut. L'Eternel avait « choisi Sion » , il l'avait « désirée » pour son séjour. *(Psaume 132: 13.)* Des siècles durant, les prophètes y avaient fait entendre leurs avertissements. Les sacrificateurs y avaient agité leurs encensoirs, et les nuages de l'encens étaient montés devant Dieu avec les prières des adorateurs. Chaque jour, le sang des agneaux figurant l'agneau de Dieu y avait été versé. Jéhovah avait manifesté sa puissance dans la nuée éclatante au-dessus du propitiatoire. Là, enfin, l'échelle mystique unissant le ciel et la terre *(Genèse 28: 12 ; Jean 1: 51)*, et sur laquelle les anges de Dieu montaient et descendaient, avait ouvert aux hommes l'accès au lieu très saint. Si Israël était resté fidèle à son Dieu, Jérusalem eût subsisté à toujours. *(Jérémie 17: 24, 25.)* Mais l'histoire de ce peuple favorisé entre tous n'avait été qu'une longue série d'infidélités et d'apostasies. Il avait résisté à la grâce céleste, méconnu et méprisé ses privilèges.

Quoique Israël se fût « moqué des envoyés de Dieu » , qu'il eût « méprisé ses paroles » et se fût « raillé de ses prophètes » , Jéhovah ne s'en était pas moins manifesté à lui comme un « Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité » . *(Exode 34: 6.)* Maintes fois repoussée, la miséricorde continuait à faire entendre ses appels. Dans un amour plus tendre que celui d'un père pour le fils qu'il chérit, le Dieu de leurs pères avait donné de bonne heure à ses envoyés la mission d'avertir son peuple qu'il voulait épargner. *(2 Chroniques 36: 15, 16.)* Les appels, les supplications et les réprimandes ayant échoué, il leur avait envoyé ce qu'il avait de plus précieux au ciel ; que dis-je ? il leur avait donné le ciel tout entier dans ce seul don !

C'est lui qui avait transplanté d'Egypte en Canaan la vigne d'Israël. *(Psaume 80: 9.)* dont sa main avait écarté les nations. Il l'avait entourée d'une haie. « Qu'y avait-il encore à faire à ma vigne que je n'aie pas fait pour elle ? » *(Esaïe 5: 1-4)*, s'écrie-t-il. Alors qu'elle avait produit seulement des grappes sauvages quand il en attendait des raisins, il était venu à elle en personne, espérant encore la sauver de la destruction. Infatigablement, il l'avait labourée, taillée, chérie.

Trois années durant, le Dieu de gloire avait vécu parmi son peuple, « allant de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'empire du diable » *(Actes 10: 38 ; Luc 4: 18 ; Matthieu 11: 5)*, pansant les cœurs

meurtris, mettant en liberté les captifs, rendant la vue aux aveugles, guérissant les boiteux, purifiant les lépreux, ressuscitant les morts et annonçant la bonne nouvelle aux pauvres. A tous, sans distinction de classe, il avait adressé ce tendre appel: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. » *(Matthieu 11: 28.)*

Bien qu'on lui eût rendu le mal pour le bien, la haine pour sa bonté *(Psaume 109: 5)*, il n'en avait pas moins persévéré dans sa mission d'amour. Il n'avait repoussé aucun de ceux ui recherchaient sa grâce. Errant et sans abri, repoussé et méconnu, il avait vécu pour soulager la souffrance, suppliant les hommes d'accepter le don de la vie. Les vagues de la miséricorde, repoussées par des cœurs obstinés, refluaient en ondes d'amour inexprimable. Mais Israël s'était détourné de son meilleur Ami et de son unique Libérateur. Il avait dédaigné ses supplications, méprisé ses conseils et tourné en dérision ses avertissements.

L'heure de la grâce et du pardon s'envolait rapidement ; la coupe de la colère de Dieu, si longtemps différée, était presque pleine. Les sombres nuages que des siècles d'apostasie et de révolte avaient accumulés, alors gros de menaces, allaient éclater sur la nation coupable. Israël rejetait celui qui seul pouvait le sauver de la ruine imminente et se préparait à le crucifier. Quand le Sauveur sera suspendu au bois, les jours de ce peuple favorisé de Dieu seront révolus. La perte d'une âme est une calamité qui éclipse tous les gains et les trésors du monde. En contemplant Jérusalem, le Sauveur voit la perte d'une ville, d'une nation tout entière ; et quelle ville, quelle nation ! Celle qui a été l'élue de Dieu, son trésor particulier !

Les prophètes s'étaient lamentés sur l'apostasie d'Israël et sur les terribles calamités que ses péchés lui préparaient. Jérémie avait souhaité que ses yeux fussent changés en « une source de larmes pour pleurer nuit et jour les morts de la fille de son peuple » , ainsi que le « troupeau de l'Eternel » , emmené en captivité. *(Jérémie 9: 1 ; 13: 1.)* Aussi quel devait être le chagrin de celui dont le regard prophétique — embrassant non seulement les années, mais les siècles — contemplait l'épée de l'ange destructeur dégainée contre une ville qui avait été si longtemps la demeure de Jéhovah !

Du haut de la colline des Oliviers, du lieu même que devaient occuper plus tard les armées de Titus, Jésus, les yeux voilés de larmes, regarde, à travers la vallée, les portiques sacrés du temple. Une vision terrifiante s'offre à ses yeux: il voit une armée étrangére entourant la muraille de Jérusalem ; il perçoit le bruit sourd des légions en marche ; il entend monter, de la ville assiégée, les lamentations des femmes et des enfants demandant du pain ; il assiste à l'incendie de la sainte demeure, de ses palais et de ses tours, bientôt transformés en monceaux de ruines fumantes. Franchissant les siècles, son regard voit le peuple de l'alliance dispersé en tous pays comme des épaves sur un rivage désolé. Mais dans les châtiments prêts à fondre sur Jérusalem,

il n'aperçoit que les premières gouttes de la coupe amère qu'elle devra, au jugement final, vider jusqu'à la lie. Aussi la compassion divine éclate-t-elle en cette esclamation douloureuse:

« Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix ! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront, et te serreront de toutes parts ; ils te détruiront, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée… Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! » *(Luc 19: 41-44 ; Matthieu 23: 37.)* O nation favorisée entre toutes, que n'as-tu connu le temps où tu as été visitée ! J'ai retenu le bras de l'ange de la justice ; je t'ai appelée à la repentance, mais en vain. Ce ne sont pas seulement des serviteurs, des envoyés, des prophètes que tu as repoussés, rejetés, c'est le Saint d'Israël, ton Rédempteur. Si tu péris, toi seule en seras responsable. « Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » *(Jean 5: 40.)*

C'étaient aussi les malheurs de toute la famille d'Adam qui arrachaient au Sauveur ce cri amer. En Jérusalem, Jésus voyait le symbole d'un monde endurci, incrédule, rebelle, se précipitant au-devant des jugements de Dieu. Il lisait l'histoire du péché et de la souffrance humaine, écrite dans les larmes et le sang. Emu d'une compassion infinie pour les affligés et les malheureux, il aurait voulu les en préserver tous. Mais comment pouvait-il arrêter le flot des calamités déferlant sur le monde quand, alors qu'il était prêt à se livrer à la mort pour les sauver, si peu d'âmes cherchaient en lui leur unique secours ?

La Majesté du ciel en larmes ! le Fils du Dieu infini courbé par la douleur et secoué par d'amers sanglots ! Ce spectacle, qui provoqua dans le ciel un saisissement général, nous révèle la nature odieuse du péché: il nous montre combien est difficile, même pour le Tout-Puissant, la tâche d'arracher le coupable à la pénalité de la loi divine. Promenant son regard à travers les siècles jusqu'à la dernière génération, Jésus voyait le monde plongé dans un égarement analogue à celui qui causa la ruine de Jérusalem. Le grand péché des Juifs a été la réjection du Christ ; le grand péché du monde chrétien consistera à repousser la loi de Dieu, base de son gouvernement dans le ciel et sur la terre, et à fouler aux pieds ses préceptes. Alors, des millions d'esclaves du péché et de Satan seront condamnés à la seconde mort, pour avoir, dans un aveuglement inconcevable, méconnu le jour de leur visitation !

Deux jours avant la Pâque, après avoir dénoncé l'hypocrisie des pharisiens, Jésus, sortant du temple pour la dernière fois, se retira de nouveau avec ses disciples sur le mont des Oliviers. Assis avec eux sur les pentes herbeuses

dominant la cité, il contemplait une fois encore ses murailles, ses tours, ses palais. Une fois encore, il voyait l'éclatante splendeur du temple couronnant, tel un diadème, la colline sacrée.

Mille ans auparavant, le psalmiste avait célébré la faveur que Dieu avait accordée à Israël en élisant domicile dans sa sainte demeure: « Sa tente est à Salem, et sa demeure à Sion. » « Il préféra la tribu de Juda, la montagne de Sion qu'il aimait. Et il bâtit son sanctuaire comme les lieux élevés. » *(Psaumes 76: 3 ; 78: 68, 69.)* Le premier temple avait été construit au cours de la période la plus prospère de l'histoire d'Israël. David avait réuni d'immenses trésors à son intention. Dieu en avait inspiré les plans *(1chroniques 28: 12, 19)* ; Salomon, le plus sage des rois d'Israël, avait présidé à son érection. Ce temple était l'édifice le plus magnifique que le monde ait jamais vu. Et pourtant, parlant du second temple, par le prophète Aggée, Dieu avait fait cette déclaration: „ La gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première. Je ferai trembler toutes les nations et le désir de toutes les nations arrivera, et je remplirai cette maison de gloire, dit l'Eternel des armées. » *(Aggée 2: 9, 7 ; version de Lausanne.)*

Détruit par Nebucadnetsar, le temple de Salomon avait été reconstruit quelque cinq cents ans avant Jésus-Christ, après une captivité qui avait duré une vie d'homme. Le peuple était rentré dans un pays dévasté et presque désert. Les vieillards qui avaient vu la gloire du temple de Salomon pleurèrent à la vue des fondations du second temple si inférieures à celles du premier. Le sentiment général était rendu par ces paroles du prophète: « Quel est parmi vous le survivant qui ait vu cette maison dans sa gloire première ? Et comment la voyez-vous maintenant ? Telle quelle est, ne paraît-elle pas comme rien à vos yeux ? » *(Aggée 2: 3 ; Esdras 3: 12.)* Puis il énonçait la promesse selon laquelle la gloire de ce temple serait plus grande encore que celle du premier.

En effet, le second temple n'avait pas égalé le premier en magnificence. Il n'avait pas été consacré, comme le premier, par les signes visibles de la présence divine. Son inauguration n'avait été marquée d'aucune manifestation surnaturelle. Aucune nuée de gloire n'avait envahi le nouveau sanctuaire. Le feu du ciel n'était pas descendu sur l'autel pour consumer le sacrifice. La shékinah n'avait plus résidé entre les chérubins du lieu très saint ; l'arche, le propitiatoire et les tables du témoignage avaient disparu, et aucune voix céleste ne répondait plus aux sacrificateurs qui consultaient Dieu.

Durant des siècles, les Juifs s'étaient vainement efforcés de démontrer comment la promesse de Dieu, faite par le prophète Aggée, s'était réalisée. L'orgueil et l'incrédulité les aveuglaient sur le sens véritable des paroles du voyant. Ce qui honora le second temple, ce ne fut pas la nuée glorieuse de Jéhovah, mais la présence personnelle de celui en qui habitait corporellement toute la plénitude de la divinité, c'était Dieu manifesté en chair. C'est quand

le Nazaréen avait enseigné et guéri dans ses parvis sacrés, que le « désir de toutes les nations était entré dans son temple » . C'est par la présence de Jésus et par cette présence seule que la gloire du second temple surpassa celle du premier. Mais Israël avait dédaigné le don du ciel, et, quand l'humble docteur avait franchi le seuil de la porte d'or ce jour-là, la gloire avait abandonné le temple à tout jamais. Déjà ces paroles du Sauveur s'étaient accomplies: « Voici, votre maison vous sera laissée déserte. » *(Matthieu 23: 38.)*

Effarés et consternés à l'ouïe des prédictions du Sauveur touchant la destruction du temple, les disciples voulurent comprendre plus parfaitement le sens de ses paroles. Pendant quarante ans, les travaux, l'argent, le génie des architectes, rien n'avait été épargné pour rendre cet édifice à sa splendeur première. Hérode le Grand y avait consacré les richesses des Romains et celles de la Judée ; l'empereur lui-même l'avait comblé de ses dons. Des blocs de marbre blanc de dimensions presque fabuleuses, envoyés de Rome, faisaient partie de ses murailles. C'est sur ces puissantes structures que les disciples — réunis autour du Maître — appelèrent son attention en ces termes: « Maître, regarde, quelles pierres, et quelles constructions ! » *(Marc 13: 1.)* Jésus répondit par cette parole saisissante: « Je vous le dis en vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée. » *(Matthieu 24: 2.)*

Pour les disciples, la destruction de Jérusalem ne pouvait s'accomplir que lors de l'inauguration du règne universel, personnel et glorieux du Messie pour punir les Juifs impénitents et briser le joug des Romains. Et comme Jésus leur avait déclaré qu'il viendrait une seconde fois, leur pensée, à la mention de la ruine de Jérusalem, se reporta sur cette seconde venue. De là cette triple question qu'ils lui posèrent sur la colline des Oliviers: « Dis-nous, quand cela arrivera-t-il, et quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde ? » *(Matthieu 24: 3.)*

Jésus leur donna une esquisse des événements les plus saillants qui devaient survenir, avant la fin des temps. Ces prédictions, qui ne furent pas alors pleinement comprises, étaient destinées à devenir de plus en plus intelligibles au peuple de Dieu à mesure que le besoin s'en ferait sentir. L'avenir était miséricordieusement voilé aux disciples. S'ils avaient alors nettement saisi la portée de ces deux événements sinistres: le supplice et la mort du Sauveur, ainsi que la destruction de Jérusalem et du temple, ils auraient été glacés d'horreur. Or, la prophétie du Maître avait un double sens: elle annonçait à la fois la destruction de Jérusalem et les terreurs du grand jour final.

Aux disciples attentifs, Jésus annonce les calamités qui vont fondre sur Israël apostat, en particulier parce qu'il rejette le Messie et qu'il se prépare à le crucifier. Des signes indiscutables devront annoncer cette catastrophe terrible et soudaine. Aussi le Sauveur donne-t-il à ses disciples cet avertissement: « C'est pourquoi, lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, dont a parlé le

prophète Daniel, établie en lieu saint — que celui qui lit fasse attention ! — alors, que ceux qui seront en Judée fuient dans les montagnes. » *(Matthieu 24: 15, 16 ; Luc 21: 20, 21.)* Dès que les étendards des Romains se dresseront dans l'enceinte sacrée qui s'étend à quelque distance des murailles de la ville sainte, les chrétiens devront chercher leur salut dans la fuite. Aussitôt que les signes paraîtront, qu'on se trouve dans la Judée ou à Jérusalem, il faudra partir sans délai. Celui qui se trouvera au haut de la maison ne devra pas s'aviser d'y rentrer pour emporter ses objets de prix. Ceux qui travailleront dans les champs ou les vignes ne devront pas revenir sur leurs pas pour prendre le vêtement déposé durant la chaleur du jour. Ceux qui voudront échapper à la destruction générale n'auront pas un instant à perdre.

Sous le règne d'Hérode, Jérusalem avait été non seulement embellie, mais on y avait construit des murailles, des tours et des forteresses qui, jointes à sa situation exceptionnelle, l'avaient rendue apparemment imprenable. Celui qui, au temps du Christ, aurait publiquement annoncé sa ruine, aurait été pris, comme Noé, pour un alarmiste ou un détraqué. Or, Jésus avait dit: « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » *(Mattieu 24: 35.)*

La colère de Dieu s'était enflammée contre Jérusalem à cause de ses péchés. Son incrédulité obstinée rendait sa perte inévitable. Par le prophète Michée le Seigneur avait Déclaré: « Ecoutez donc ceci, chefs de la maison de Jacob, et princes de la maison d'Israël, vous qui avez en horreur la justice, et qui pervertissez tout ce qui est droit, vous qui bâtissez Sion avec le sang, et Jérusalem avec l'iniquité ! Ses chefs jugent pour des présents, ses sacrificateurs enseignent pour un salaire, et ses prophètes prédisent pour de l'argent ; et ils osent s'appuyer sur l'Eternel, ils disent: l'Eternel n'est-il pas au milieu de nous ? Le malheur ne nous atteindra pas. » *(Michée 3: 9-11.)*

Ces paroles décrivaient bien la cupidité et la propre justice des habitants de Jérusalem qui professaient s'attacher strictement à l'observation des préceptes de la loi de Dieu et en transgressaient tous les principes. Ces derniers haïssaient celui dont la pureté et la sainteté dévoilaient leurs projets criminels. Tout en reconnaissant son innocence, ils avaient déclaré sa mort nécessaire à la sécurité de la nation. « Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire et notre ville et notre nation. » *(Jean 11: 48.)* Ils pensaient, en supprimant le Sauveur, devenir un peuple fort et uni. Ils partageaient ainsi le sentiment du nouveau sacrificateur qui préférait qu'un seul homme mourût pour le peuple et que la nation entière ne périt point.

Ainsi, les chefs de la nation juive « bâtissaient Sion avec le sang, et Jérusalem avec l' iniquité » . Cependant, au moment où ils mettaient à mort le Sauveur parce qu'il leur révélait leurs péchés, ils se considéraient, dans leur propre justice, comme les favoris du ciel et comptaient que Dieu les délivrerait de leurs ennemis. « C'est pourquoi, à cause de vous, Sion sera labourée comme

un champ, Jérusalem deviendra un monceau de pierres, et la montagne du temple une sommité couverte de bois. » *(Michée 3: 12.)*

La miséricorde de Dieu fut merveilleuse envers ceux qui méprisèrent son Evangile et mirent à mort son Fils. Pendant quarante ans, le Seigneur différa l'exécution des jugements prononcés sur la ville et sur la nation. La parabole du figuier stérile représente sa manière d'agir envers le peuple juif. Cet ordre avait été donné: « Coupe-le: pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ? » *(Luc 13: 7.)* Mais la bienveillance divine l'épargnait encore. Nombreux étaient, parmi les Juifs, ceux qui ignoraient la nature de l'œuvre du Sauveur. Les enfants n'avaient pas eu l'occasion de recevoir les enseignements que leurs parents avaient méprisés. Par l'intermédiaire des apôtres, Dieu fit luire sa lumière sur eux. Ils auraient pu se rendre compte de l'accomplissement des prophéties non seulement dans la naissance et la vie du Christ mais aussi dans sa mort et sa résurrection. Ils ne furent pas condamnés pour les péchés de leurs parents, mais parce que, après avoir eu connaissance des lumières confiées à ceux-ci, ils rejetèrent celle qui leur avait été communiquée. Ils avaient ainsi participé aux péchés de leurs parents et comblé la mesure de leur iniquité.

La longue patience de Dieu envers Jérusalem semblait confirmer les Juifs dans leur impénitence. Par leur haine et leur cruauté envers les disciples de Jésus, ils rejetèrent le dernier appel de la miséricorde. Aussi Dieu leur retira-t-il sa protection et les abandonna- t-il à Satan et à ses anges. La nation fut livrée entre les mains du chef qu'elle s'était choisi. Les Juifs avaient dédaigné la grâce de celui qui leur eût assuré la victoire sur les mauvais penchants qui étaient devenus leurs maîtres. Livrés à la violence de leurs passions, ils ne raisonnaient plus. Esclaves des emportements d'une fureur aveugle, ces malheureux se livraient à des actes d'une cruauté satanique. Dans la famille comme dans l'Etat, dans les classes élevées comme dans le bas peuple, on ne rencontrait que suspicion, envie, haine, discorde et assassinats. Il n'y avait de sécurité nulle part. Amis et intimes se trahissaient mutuellement. Les parents tuaient leurs enfants, et les enfants tuaient leurs parents. Les chefs n'avaient aucun empire sur eux-mêmes. Leurs passions indomptées en faisaient des tyrans. Les Juifs avaient accepté de faux témoignages contre le Fils de Dieu, et maintenant leur vie était constamment menacée par des délateurs. Depuis longtemps, ils avaient dit par leurs actes: « Eloignez de notre présence le Saint d'Israël. » *(Esaïe 30: 11.)* Leur vœu était accompli. La crainte de Dieu ne les retenait plus. Satan, maître des autorités civiles et religieuses, était à la tête de la nation.

Parfois, les chefs des factions ennemies s'entendaient pour piller et torturer leurs malheureuses victimes, puis ils en venaient aux mains et s'entr'égorgeaient sans miséricorde. La sainteté même du temple ne mettait aucun frein à leur férocité. Les adorateurs étaient mis à mort devant l'autel, et le sanctuaire était souillé de cadavres. Néanmoins, dans leur présomption

aveugle et blasphématoire, les instigateurs de cette œuvre infernale déclaraient hautement qu'ils étaient sans inquiétude sur le sort de Jérusalem, puisqu'elle était la ville de Dieu. Pour affermir leur autorité, ils subornèrent de faux prophètes qui, au moment même où les légions romaines assiégeaient le temple, proclamèrent que la délivrance divine était imminente. Jusqu'à la fin, la foule demeura convaincue que Dieu interviendrait, pour confondre les Romains. Mais Israël avait méprisé la protection du ciel et se trouvait maintenant sans défense. Malheureuse Jérusalem ! Déchirée par les factions, elle voyait ses rues arrosées du sang de ses enfants massacrés par ses propres mains, tandis que des armées ennemies abattaient ses fortifications et décimaient ses hommes de guerre !

Toutes les prédictions de Jésus relatives à la ruine de Jérusalem s'accomplissaient à la lettre. Les Juifs voyaient se réaliser cet avertissement: « On vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez. » *(Matthieu 7: 2.)*

Des signes et des miracles, présages du désastre, apparurent.. Au milieu de la nuit, une lumière surnaturelle brilla sur le temple et sur l'autel. Au coucher du soleil, on vit dans les nuages des chariots et des hommes de guerre prêts pour la bataille. Des sacrificateurs qui officiaient de nuit dans le sanctuaire furent terrifiés par des bruits mystérieux. Le sol trembla, et on entendit de nombreuses voix qui disaient: « Partons d'ici. » A minuit, la porte orientale, si lourde que vingt hommes pouvaient à peine la faire tourner sur ses gonds, et fermée par de puissantes barres solidement fixées dans des pierres massives, s'ouvrit d'elle- même. *(Milman, History of the Jews, liv. XIII.)*

Sept années durant, on entendit un homme annoncer dans les rues de Jérusalem les malheurs qui allaient fondre sur la ville. Jour et nuit, on l'entendait répéter: « Voix du côté de l'Orient ; voix du côté de l'Occident ; voix du côté des quatre vents ; voix contre Jérusalem et contre le temple ; vois contre les époux et les épouses ; voix contre le peuple ! » Cet être étrange fut emprisonné et battu de verges ; mais jamais une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Sa seule réponse aux injures et aux mauvais traitements était: « Malheur, malheur à Jérusalem ! Malheur, malheur à ses habitants ! » Il ne cessa de faire entendre ses avertissements que lorsqu'il fut tué au cours du siège qu'il avait annoncé.

Aucun chrétien ne périt dans la ruine de Jérusalem. Les disciples qui avaient été avertis furent attentifs au signe promis: « Lorsque vous verrez Jérusalem investie par des armées », avait dit Jésus, « sachez alors que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui seront en Judée fuient dans les montagnes, que ceux qui seront au milieu de Jérusalem en sortent, et que ceux qui seront dans les champs n'entrent pas dans la ville. » *(Luc 21: 20, 21.)*

Une armée romaine, placée sous la conduite de Cestius Gallus, avait investi Jérusalem. A peine arrivée, alors que tout semblait favoriser une attaque

immédiate, elle levait le siège. Les assiégés, désespérant du succès, parlaient déjà de se rendre, quand le général romain battit en retraite sans la moindre raison apparente. Dieu, dans sa miséricorde, dirigeait les événements pour le bien de son peuple. Le signe promis avait paru, et l'occasion était donnée aux chrétiens sur le qui-vive et à tous ceux qui le voulaient d'obéir à l'ordre du Seigneur. Les choses tournèrent de telle façon que ni les Juifs, ni les Romains ne s'opposèrent à leur fuite. Voyant que l'armée se retirait, les Juifs, sortant hors des murs de Jérusalem, se précipitèrent à sa poursuite, ce qui donna aux chrétiens l'occasion de quitter la ville. La campagne, également, était en ce moment-là débarrassée des ennemis qui auraient pu leur barrer la route, tandis que les Juifs se trouvaient enfermés dans la ville à l'occasion de la fête des Tabernacles. Les chrétiens purent donc s'enfuir sans être molestés. Ils se réfugièrent en Pérée, au-delà du Jourdain, dans la ville de Pella.

Les forces juives qui s'étaient jetées à la poursuite de Cestius attaquèrent son arrière-garde avec tant d'impétuosité qu'elle fut menacée d'une complète destruction ; elles rentrèrent triomphalement à Jérusalem, chargées de butin et n'ayant essuyé que des pertes légères. Mais cet apparent succès les servit mal. Il leur inspira un esprit de résistance obstiné qui, lorsque Titus en reprit le siège, attira sur la ville des maux indescriptibles.

Jérusalem avait été investie durant la Pâque, alors qu'une multitude de Juifs se trouvaient dans ses murs. Distribuées avec sagesse, les provisions auraient pu suffire des années durant. Elles furent détruites par les factions rivales des défenseurs, et bientôt les habitants se trouvèrent réduits à une horrible famine. Plusieurs rongeaient le cuir de leur ceinture, de leurs sandales et de leur bouclier. Une mesure de blé se vendait un talent. Nombre de gens se glissaient, la nuit, hors des murailles pour aller chercher quelques plantes sauvages à manger. Les uns étaient capturés et livrés à la torture, tandis que ceux qui réussissaient à rentrer dans la ville étaient souvent dépouillés des provisions qu'ils avaient si chèrement obtenues. Les chefs infligeaient les traitements les plus inhumains aux personnes qu'ils soupçonnaient de détenir quelque aliment. Souvent, bien nourris eux-mêmes, ils visaient à se faire des réserves pour l'avenir. Des milliers périssaient par la famine et par la peste.

Les affections naturelles semblaient éteintes. Des maris volaient leurs femmes, et des femmes leurs maris. Des enfants arrachaient la nourriture de la bouche de leurs vieux parents. La question du prophète: « Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite ? » *(Esaïe 49: 15)* reçut cette réponse dans l'enceinte de cette ville perdue: « Les femmes, malgré leur tendresse, font cuire leurs enfants ; ils leur servent de nourriture, au milieu du désastre de la fille de mon peuple. » *(Lamentations de Jérémie 4: 10.)* Alors s'accomplit également la prédiction faite quatorze siècles auparavant: « La femme d'entre vous la plus délicate et la plus habituée à la mollesse, qui par mollesse et par délicatesse

n'essayait pas de poser à terre la plante de son pied, aura un œil sans pitié pour le mari qui repose sur son sein, pour son fils et pour sa fille ; elle ne leur donnera rien…des enfants qu'elle mettra au monde, car, manquant de tout, elle en fera secrètement sa nourriture au milieu de l'angoisse et de la détresse où te réduira ton ennemi dans tes portes. » *(Deutéronome 28: 56, 57.)*

Pour forcer les Juifs à se rendre, les Romains tentèrent de les terroriser. Les prisonniers qui résistaient au moment de leur capture étaient battus de verges, torturés et crulifiés sous les murs de la ville. Il en périssait ainsi journellement des centaines, au point que, dans la vallée de Josaphat et sur le Calvaire, les croix furent bientôt si nombreuses qu'on pouvait à peine passer entre elles. Ainsi se réalisait la terrible imprécation prononcée par les Juifs devant le tribunal de Pilate: « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » *(Matthieu 27: 25.)*

Titus, rempli d'horreur à la vue des monceaux de cadavres qui encombraient les vallées, eût été heureux de mettre un terme à ces scènes abominables et d'épargner à Jérusalem une partie de ses maux.. Saisi d'admiration à la vue du temple qu'il contemplait du haut de la colline des Oliviers, il défendit à ses soldats de porter la main sur cette merveille. Avant de tenter l'assaut de la forteresse, il supplia les chefs des Juifs de ne pas le contraindre à souiller de sang le sanctuaire et promit que s'ils consentaient à aller combattre ailleurs, aucun soldat romain ne profanerait le temple.

Dans un appel éloquent, Josèphe, leur compatriote, les supplia de se rendre et d'assurer ainsi leur salut et celui du lieu sacré. A ce dernier médiateur humain, les Juifs répondirent par des imprécations et des quolibets. Ils avaient fermé l'oreille à la voix du Fils de Dieu; maintenant, toutes les supplications ne faisaient que les rendre plus obstinés à résister jusqu'au bout. Titus ne réussit pas à sauver le temple. Un plus grand que lui avait déclaré qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre.

L'aveugle obstination des chefs juifs et les crimes affreux perpétrés dans la ville assiégée excitèrent à tel point l'horreur et l'indignation des soldats romains que Titus finit par se décider à prendre le temple d'assaut, résolu toutefois à le conserver s'il était possible. Mais ses ordres furent négligés. Un soir, à peine s'était-il retiré dans sa tente que les Juifs, sortant du temple, attaquèrent les assaillants. Dans la chaleur du combat, un soldat jeta un brandon allumé à travers le portique. Bientôt, les salles boisées de cèdre qui entouraient le temple furent la proie des flammes. Accourant en hâte sur les lieux avec ses légionnaires,Titus donna l'ordre de combattre l'incendie. Il ne fut pas obéi. Dans leur rage, les soldats passèrent au fil de l'épée un grand nombre de ceux qui s'étaient réfugiés dans le lieu sacré. Le sang coulait comme de l'eau sur les marches du temple. Des milliers de Juifs périrent. Le bruit de la bataille était dominé par des voix qui disaient: « I-Kabod ! » c'est-à-dire: la gloire s'en est allée.

Titus, n'avait pas réussi à apaiser la fureur de la soldatesque. Pénétrant avec ses officiers dans l'intérieur de l'édifice sacré, il fut émerveillé de sa splendeur ; et comme les flammes n'avaient pas encore atteint le lieu saint, tentant un dernier effort pour le sauver, il conjura ses soldats de combattre les progrès de l'incendie. Armé de son bâton de commandement, le centenier Liberalis s'efforça d'imposer l'obéissance. Mais la présence même du général en chef ne parvint pas à arrêter la rage des Romains contre les Juifs ; rien ne put faire entendre raison à des hommes aveuglés par le carnage et alléchés par l'appât du pillage. Voyant, l'or étinceler de toutes parts, à la lumière sinistre des flammes, les soldats s'imaginèrent que des trésors incalculables se trouvaient cachés dans le sanctuaire. Aveuglés par la fumée et les flammes, les officiers durent battre en retraite et abandonner le noble édifice à son sort.

Spectacle terrifiant pour les Romains, mais combien plus pour les Juifs ! Toute la crête de la colline qui dominait la ville flamboyait comme un volcan. Avec le fracas du tonnerre, les bâtiments, l'un après l'autre, s'effondraient dans un brasier dévorant. Les toits de cèdre ressemblaient à des nappes de flammes. Les pinacles dorés jetaient des reflets embrasés. Des tours s'élevaient des colonnes de fumée et de flammes dont la lueur éclairait les collines avoisinantes. Dans l'obscurité, des groupes d'assiégés, en proie à une angoisse mortelle, suivaient les progrès de l'incendie. Sur les murailles et les éminences de la haute ville, les assiégés, certains atterrés, d'autres exaspérés, se livraient au désespoir ou proféraient de vaines menaces. Les cris des soldats romains et les hurlements des insurgés périssant dans les flammes se mêlaient au crépitement de l'incendie, et les échos de la montagne répercutaient les lamentations du peuple massé sur les hauteurs. Des gens à demi morts d'inanition rassemblaient ce qu'il leur restait de forces pour faire entendre une dernière clameur d'angoisse et de désolation.

« A l'intérieur se déroulait un spectacle plus terrifiant encore. Hommes et femmes, jeunes et vieux, insurgés et sacrificateurs, combattants et suppliants étaient massacrés sans miséricorde. Et comme le nombre des tués dépassait celui des égorgeurs, les légionnaires, poursuivant leur œuvre d'extermination, devaient escalader des monceaux de cadavres. » *(Milman, History of the Jews, Liv. XVI.)*

Le temple détruit, la ville ne tarda pas à tomber tout entière entre les mains des Romains. Les chefs juifs ayant délaissé leurs tours imprenables, Titus trouva celles-ci abandonnées. Après les avoir contemplées avec étonnement, il déclara que Dieu seul avait pu les lui livrer ; ses machines de guerre auraient été impuissantes contre elles. La ville et le temple furent rasés ; l'emplacement du saint lieu fut « labouré comme un champ. » *(Jérémie 26: 18.)* Au cours du siège et du massacre, plus d'un million de Juifs avaient perdu la vie. Les survivants furent réduits en captivité, vendus comme esclaves, emmenés à

Rome pour orner le triomphe du vainqueur, jetés aux bêtes féroces dans les arènes, ou dispersés dans toutes les parties de la terre.

En mettant le comble à leur endurcissement, les Juifs avaient forgé leurs propres chaînes. La destruction de leur nation et tous les maux qui suivirent leur dispersion ne furent que le fruit de leurs œuvres. Le prophète l'avait dit: « Ce qui cause ta ruine, Israël, c'est que tu as été contre moi » , « car tu es tombé par ton iniquité. » *(Osée 13: 9 ; 14: 1.)* Maints auteurs citent les souffrances du peuple juif comme l'accomplissement d'un décret divin. Par cette erreur, le grand séducteur s'efforce de masquer son œuvre. C'est à cause de leur mépris obstiné de la miséricorde et de l'amour divins que les Juifs s'étaient aliéné la protection du ciel et que Satan avait pu les dominer. Les cruautés inouïes dont ils se rendirent coupables durant le siège de Jérusalem démontrent la façon dont Satan traite ceux qui se soumettent à lui.

Nous comprenons peu combien nous sommes redevables au Seigneur de la paix et de la protection dont nous jouissons. C'est la puissance de Dieu qui préserve l'humanité de tomber entièrement entre les mains de Satan. Les désobéissants et les ingrats feraient bien de le remercier de la patience et de la miséricorde avec lesquelles il tient en échec la cruauté du Malin. C'est lorsqu'on dépasse les bornes de sa longanimité, qu'il retire sa protection. Ce n'est pas Dieu qui exécute la sentence qui suit la transgression. Il se borne à abandonner à eux-mêmes les contempteurs de sa grâce, qui récoltent alors la moisson de leurs semailles. Tout rayon de lumière rejeté, tout avertissement méprisé, toute mauvaise passion caressée, en un mot, toute transgression de la loi de Dieu est une semence qui porte sûrement ses fruits. L'Esprit de Dieu finit par abandonner le pécheur impénitent et le laisse désarmé devant ses propres passions, comme devant l'inimitié et la malignité de Satan. La destruction de Jérusalem est un avertissement solennel à l'adresse de tous ceux qui restent sourds aux offres de la grâce divine et qui résistent aux tendres appels de sa miséricorde. Jamais on ne vit témoignage plus décisif de la haine de Dieu pour le péché, et de la certitude du châtiment qui fondra un jour sur les coupables.

La prophétie du Seigneur touchant Jérusalem doit avoir un autre accomplissement dont ce néfaste événement n'est qu'une pâle image. Dans le triste sort de la cité élue, il faut lire ce qui arrivera à un monde qui a rejeté la miséricorde de Dieu et foulé aux pieds sa loi. Sombre est le tableau des souffrances dont notre terre a été le témoin au cours de ses longs siècles de crime. A contempler les conséquences de la réjection de l'autorité du ciel, le cœur se serre et l'esprit se trouble. Mais une scène plus lugubre encore est cachée dans l'avenir. La longue procession de tumultes, de conflits, de révolutions dont les annales du passé sont faites est peu de chose en regard des terreurs du jour de Dieu, jour où l'Esprit, renonçant à son rôle protecteur,

abandonnera entièrement les pécheurs à l'explosion des passions et de la fureur humaine et diabolique. Alors, comme jamais auparavant, le monde contemplera les résultats du règne de Satan.

En ce jour-là, comme lors de la destruction de Jérusalem, le peuple de Dieu, « tous ceux qui se trouveront inscrits dans le livre » seront délivrés. Jésus l'a promis: Il reviendra pour prendre les siens avec lui. « Toutes les tribus de la terre se lamenteront, et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire. Il enverra ses anges avec la trompette retentissante, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis une extrémité des cieux jusqu'à l'autre. » *(Mattieu 24: 30, 31.)* Alors, « ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile » seront « détruits par le souffle de sa bouche et anéantis par l'éclat de son avènement » . *(2 Thessaloniciens 1: 8; 2: 8.)* Comme l'ancien Israël, les méchants se détruisent eux-mêmes: ils sont victimes de leur iniquité. Une vie de péché les aura tellement éloignés de Dieu et dégradés que la manifestation de sa gloire sera pour eux « un feu consumant » .

Prenons garde de ne pas négliger l'enseignement contenu dans les paroles du Sauveur. De même que Jésus avertit ses disciples de la destruction de Jérusalem, et que, pour leur permettre d'y échapper, il leur en annonça les présages certains, il a aussi averti le monde de sa destruction. Il nous a donné des signes de l'approche de ce grand jour, afin que, tous ceux qui le veulent puissent échapper à la colère à venir. « Il y aura, dit Jésus, des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Et sur la terre, il y aura de l'angoisse chez les nations qui ne sauront que faire, au bruit de la mer et des flots. » *(Luc 21: 25 ; Matthieu 24: 29 ; Marc 13: 24-26 ; Apocalypse 6: 12-17.)* Il a voulu que les témoins des signes avant-coureurs de sa venue, sachent qu'elle « est proche, à la porte » . *(Matthieu 24: 33.)* « Veillez donc » *(Marc 13: 35)*: telle est son exhortation. Ceux qui prennent garde à cet avertissement ne seront pas laissés dans les ténèbres pour que ce jour-là les prenne au dépourvu. Mais pour ceux qui ne veillent pas, « le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit » . *(1 Thessaloniciens 5: 2.)*

Le monde aujourd'hui n'est pas mieux préparé à recevoir le message pour notre temps que les Juifs ne le furent à accueillir l'avertissement du Sauveur concernant Jérusalem. A quelque moment qu'il survienne, le jour du Seigneur prendra les méchants au dépourvu. La vie suivra son cours ordinaire ; les hommes seront absorbés par leurs affaires, par leur commerce et par l'amour de l'argent ; les conducteurs de la pensée religieuse exalteront les progrès et les lumières du siècle, et les masses seront bercées dans une fausse sécurité. Alors, tel un voleur, qui pénètre à minuit dans une demeure mal gardee, « une ruine soudaine » surprendra les inconscients et les impies, « et ils n'échapperont point. » *(1 Thessaloniciens 5: 2, 3.)*

2. La persécution aux premiers siècles

En révélant à ses disciples le sort de Jérusalem et les scènes de sa seconde venue, Jésus avait aussi prédit les difficultés qu'ils allaient devoir affronter depuis le jour où il leur serait enlevé jusqu'à celui de son retour en puissance et en gloire. Du haut de la colline des Oliviers, le Sauveur voyait venir l'orage qui allait fondre sur l'Eglise apostolique. Pénétrant plus profondément dans l'avenir, il contemplait les tempêtes cruelles et dévastatrices qui s'abattraient sur ses disciples pendant des siècles de ténèbres et de persécution. En quelques phrases succinctes mais d'une signification terrible, il prédit l'attitude hostile des grands de la terre à l' égard de son Eglise. *(Matthieu 24: 9, 21, 22.)* Ses disciples étaient appelés à suivre le sentier semé d'humiliations, d'opprobres et de souffrances que leur Maître avait foulé. L'inimitié qui avait éclaté contre le Rédempteur du monde allait se déchaîner aussi contre tous ceux qui croiraient en son nom.

L'histoire de la primitive Eglise témoigne de l'accomplissement des paroles du Sauveur et montre les puissances de la terre et de l'enfer liguées contre Jésus-Christ dans la personne de ses saints. Le paganisme, prévoyant que, si l'Evangile triomphait, ses temples et ses autels seraient renversés, se disposa à détruire le christianisme. Les feux de la persécution s'allumèrent. Les chrétiens, dépouillés de leurs biens et chassés de leurs demeures, soutinrent « un grand combat au milieu des souffrances » . *(Hébreux 10: 32.)* Ils furent appelés à endurer « les moqueries et le fouet, les chaînes et la prison » . *(Hébreux 11: 36.)* Une multitude d'entre eux scellèrent leur témoignage de leur sang. Nobles et esclaves, riches et pauvres, savants et ignorants furent égorgés sans miséricorde.

Ces persécutions, dont l'ère s'ouvre sous Néron, vers le temps du martyre de saint Paul, se poursuivirent avec plus ou moins d' intensité pendant des siècles. Les chrétiens étaient rendus responsables des crimes les plus odieux et considérés comme étant la cause des grandes calamités, telles que les famines, les pestes et les tremblements de terre. Alors qu' ils étaient devenus les objets de la suspicion et de la haine publiques, de faux témoins, toujours prêts, pour un prix honteux, à dénoncer des innocents, s'élevèrent contre eux. Les disciples du Christ étaient condamnés comme rebelles à l' empire, comme ennemis de la religion, comme nuisibles à la société. Un grand nombre d' ntre eux furent livrés aux bêtes féroces ou brûlés vifs dans les amphithéâtres. Quelques-uns

étaient crucifiés ; d'autres, couverts de peaux de bêtes féroces, étaient jetés dans l'arène et déchirés par des chiens. Ces supplices constituaient souvent l'attraction principale des fêtes publiques. Des foules immenses, rassemblées pour jouir de ces spectacles, saluaient l'agonie des chrétiens par des éclats de rire et des applaudissements.

Dans tous les lieux où ils cherchaient refuge, les disciples du Christ étaient traqués comme des fauves. Obligés de se cacher dans des endroits désolés et solitaires, ils étaient a « dénués de tout, persécutés, maltraités — eux dont le monde n'était pas digne, — errants dans les déserts et les montagnes, dans les cavernes et les antres de la terre » . *(Hébreux 11: 37, 38.)* Les catacombes donnèrent asile à des milliers d'entre eux. Sous les collines des environs de Rome, de longues galeries avaient été creusées dans le roc. Ces tunnels, qui se croisaient en tous sens, s'étendaient sur des kilomètres en dehors de la ville. Dans ces retraites souterraines, les disciples du Seigneur enterraient leurs morts et allaient se réfugier quand ils étaient suspects et proscrits. Lorsque l'Auteur de la vie viendra réveiller ceux qui ont combattu le bon combat, maints martyrs sortiront de ces lugubres cavernes.

A travers ces cruelles persécutions, les témoins de Jésus gardèrent la foi. Privés de tout confort, sevrés de la lumière du soleil dans les sombres mais hospitalières profondeurs de la terre, ils ne proféraient aucune plainte. Par des paroles de patience et d'espérance, ils s'encourageaient mutuellement à endurer les privations et la souffrance. La perte des biens de la terre ne pouvait les faire renoncer à leur foi. Les épreuves et les persécutions ne faisaient que les rapprocher de la récompense et du repos éternels.

« Livrés aux tourments „ comme autrefois les serviteurs de Dieu, ils „ n'acceptèrent point de délivrance, afin d'obtenir une meilleure résurrection » . *(Hébreux 11: 35.)* Ils se rappelaient la parole du Maître les prévenant que la persécution endurée à cause de son nom devait être pour eux un sujet de joie, parce que leur récompense serait grande dans les cieux ; car c'est ainsi que les prophètes avaient été persécutés avant eux. Ils se réjouissaient à tel point d'être jugés dignes de souffrir pour la vérité que leurs chants de triomphe dominaient le crépitement des flammes, lorsqu'ils étaient sur le bûcher. Levant les yeux, ils voyaient par la foi Jésus et les saints anges qui les contemplaient avec amour et se réjouissaient de leur fermeté. Du ciel leur parvenaient ces paroles: « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. » *(Apocalypse 2: 10.)*

Les efforts de Satan pour détruire l'Eglise par la violence étaient inutiles. Le grand conflit dans lequel périssaient les disciples du Christ ne s'arrêtait pas avec la vie de ces fidèles témoins tombés à leur poste. Apparemment vaincus, ils étaient vainqueurs. Les serviteurs de Dieu pouvaient mourir: l'Evangile continuait à se répandre, et le nombre de ses adhérents allait en augmentant. Il

pénétrait même dans les régions demeurées inaccessibles aux aigles romaines. Un chrétien disait à un empereur païen: « Condamnez-nous, crucifiez- nous, torturez-nous, broyez-nous. Votre injustice est la preuve de notre innocence... Mais vos cruautés les plus raffinées ne servent de rien: c'est un attrait de plus que vous ajoutez à notre religion. Nous croissons en nombre à mesure que vous nous moissonnez: le sang des chrétiens est une semence. » *(Apologie de Tertullien.)*

Des milliers de témoins étaient incarcérés et mis à mort, mais d'autres entraient dans les rangs et prenaient leur place. Quant à ceux qui succombaient pour leur foi, leur sort était scellé et ils étaient mis par Jésus-Christ au nombre des vainqueurs. Ils avaient combattu le bon combat. La couronne de justice leur était réservée pour le retour du Seigneur. La souffrance rapprochait les disciples les uns des autres et de leur Sauveur. L'exemple de leur vie et le témoignage de leur mort plaidaient si bien en faveur de la vérité, qu'au moment où l'on s'y attendait le moins des sujets de Satan abandonnaient son service pour passer sous les étendards de Jésus-Christ.

Pour mieux réussir dans sa guerre contre le gouvernement du ciel, Satan songea alors à une tactique nouvelle: dresser sa bannière au sein de l'Eglise chrétienne, comptant que s'il pouvait séduire les disciples du Christ et attirer sur eux le déplaisir de Dieu, ils deviendraient pour lui une proie facile.

A partir de ce moment, le grand adversaire entreprit d'obtenir par la ruse ce qu'il n'avait pu s'assurer par la contrainte. La persécution cessa et fut remplacée par l'appât dangereux de la prospérité et des honneurs temporels. Des idolâtres furent amenés à adhérer partiellement à la foi chrétienne, tout en rejetant certaines vérités essentielles. Ils prétendaient accepter Jésus comme le Fils de Dieu et croire à sa mort et à sa résurrection, mais n'avaient pas conscience de leur état de péché, ni de leur besoin de repentance. Prêts à faire quelques concessions, ils proposèrent aux chrétiens d'en faire autant, de façon à se rencontrer sur le même terrain.

L' Eglise courut alors un péril en regard duquel la prison, la torture, le feu et l'épée eussent été des bienfaits. Certains chrétiens demeurèrent inébranlables, déclarant que tout compromis leur était impossible. D'autres se montrèrent prêts à céder ou à modifier certains points de leur foi dans l'espoir d'amener ces nouveaux croyants à une conversion complète. Une heure d'angoisse avait sonné pour les fidèles disciples de Jésus-Christ. Sous le manteau du christianisme, Satan lui-même pénétrait dans l'Eglise pour la corrompre, en détournant les esprits de la Parole de vérité.

La plupart des chrétiens consentirent finalement à sacrifier la pureté de leur foi. Un accord fut conclu entre le christianisme et le paganisme. Les idolâtres se donnèrent pour convertis et membres de l' Eglise, tout en demeurant attachés à leurs divinités et en se bornant à remplacer les objets de leur culte

par les images de Jésus, de Marie et des saints. Le levain de l'idolâtrie ainsi introduit dans l'Eglise y poursuivit son œuvre néfaste. De fausses doctrines, des rites superstitieux et des cérémonies païennes se glissèrent dans le credo et dans le culte chrétiens. L'union des fidèles et des idolâtres corrompit le christianisme, et l'Eglise perdit sa pureté et sa puissance.

Les disciples du Chris ont toujours été partagés en deux catégories: ceux qui étudient avec soin la vie du Sauveur, s'efforçant de se corriger de leurs défauts et de se conformer au vrai Modèle, et ceux qui ferment les yeux sur les vérités simples et claires qui dévoilent leurs erreurs. Aux jours les meilleurs, l'Eglise n'a pas été composée uniquement de membres sincères et intègres. Le Sauveur avait enseigné que les gens vivant sciemment dans le péché ne devaient pas être reçus dans l'Eglise. Néanmoins, il s'associa des hommes imparfaits, auxquels il donna l'occasion, grâce à son exemple et à ses enseignements, de voir leurs erreurs et de s'en corriger. En dépit de ses défauts, Judas fut accueilli au nombre des douze apôtres. Jésus voulait lui révéler ce qui constitue le caractère chrétien, lui montrer ses erreurs et l'amener, avec le secours de la grâce divine, à purifier son âme en obéissant à la vérité. Mais au lieu de marcher dans la lumière qui brillait miséricordieusement sur son sentier, Judas se livrait au péché, et s'exposait aux tentations de Satan. Ses défauts prirent de l'ascendant. Livrant son esprit à la puissance des ténèbres, s'irritant quand il était repris, il en vint à commettre le crime affreux de trahir son Maître. C'est aussi de cette manière que, tout en professant la piété, plusieurs caressent quelque péché, et en viennent à haïr ceux qui troublent leur paix en dénonçant leurs fautes. Dès qu'ils en auront l'occasion, comme Judas, ils trahiront ceux qui ont osé les reprendre pour leur bien.

Les apôtres rencontrèrent dans l'Eglise des personnes qui, tout en professant la piété, pratiquaient l'iniquité. Ananias et Saphira prétendaient tout sacrifier pour Dieu, alors qu'ils gardaient égoïstement pour eux une partie de leurs biens. L'Esprit de vérité révéla aux apôtres le caractère réel de ces faux chrétiens, et les jugements divins purifièrent l'Eglise d'une souillure. Cette preuve éclatante de la présence dans l'Eglise d'un Esprit scrutateur et divin frappa de terreur les hypocrites. Ils se séparèrent des croyants dont la vie était conforme à celle de Jésus. Aussi, lorsque les épreuves et la persécution fondirent sur l'Eglise, ceux qui étaient disposés à tout sacrifier pour la vérité voulurent être disciples du Christ. Ainsi, l'Eglise demeura relativement pure tant que dura la persécution. Mais lorsque les difficultés prirent fin, des convertis moins sincères et moins fervents s'introduisirent dans la communauté chrétienne, et Satan put y prendre pied.

Mais il n'y a pas d'accord possible entre le Prince de la lumière et celui des ténèbres, et il ne saurait y en avoir entre leurs disciples. Quand les chrétiens consentirent à s'unir aux païens à moitié convertis, ils entrèrent dans une

voie qui devait les entraîner de plus en plus loin de la vérité. Satan se réjouit d'être parvenu à séduire une aussi forte proportion des disciples de Jésus. Et, son ascendant sur leur esprit augmentant, il les incita à persécuter ceux qui demeuraient fidèles. Nul ne savait mieux combattre la vérité que ceux qui en avaient été précédemment les défenseurs ; aussi ces chrétiens apostats, joignant leurs efforts à ceux des demi-païens, s'acharnèrent-ils contre les vérités chrétiennes essentielles.

Ceux qui voulaient demeurer fidèles durent soutenir une lutte désespérée pour résister aux séductions et aux abominations qui, sous le déguisement de vêtements sacerdotaux, avaient pénétré dans l'Eglise. Les saintes Ecritures n'étant plus reconnues en tant que norme de la vérité, la doctrine de la liberté de conscience fut dénoncée comme une hérésie, et ses défenseurs furent haïs et proscrits.

Après un conflit long et opiniâtre, les quelques chrétiens restés fidèles décidèrent de rompre avec l'Eglise apostate et idolâtre. Se rendant compte que, s'ils voulaient se soumettre à la volonté de Dieu, la séparation devenait une nécessité, ils n'osèrent pas tolérer plus longtemps des erreurs qui eussent été fatales à leur âme et eussent mis en danger la foi de leurs descendants. Par amour pour la paix et l'union, ils étaient disposés à faire toutes les concessions compatibles avec leur fidélité envers Dieu ; mais ils estimaient que la paix elle-même serait trop onéreuse s'ils devaient l'acheter au prix de leurs principes. Si l'unité devait être obtenue au détriment de la vérité et de la justice, ils préféraient la dissidence et même la guerre !

Il faudrait, pour le plus grand bien de l'Eglise et du monde, ressusciter dans le cœur du peuple de Dieu les principes qui animaient ces âmes intrépides. On constate aujourd'hui une indifférence alarmante au sujet de doctrines qui sont les piliers de la foi chrétienne. Il n'est pas rare d'entendre dire qu'en définitive ces doctrines n'ont pas une importance capitale. Cette manière de voir a encouragé les agents de Satan au point que les fausses théories et les séductions fatales du passé, répudiées au péril de leur vie par les fidèles, sont maintenant reçues favorablement par des milliers de gens qui se réclament du titre de disciples de Jésus-Christ.

Les premiers chrétiens étaient réellement un « peuple particulier » . Leur conduite irréprochable et leur foi inébranlable constituaient une censure continuelle qui troublait la paix des pécheurs. Bien que peu nombreux, sans fortune, sans position officielle et sans titres honorifiques, ils étaient la terreur des transgresseurs partout où leur caractère et leur foi étaient connus. Aussi étaient-ils, comme Abel pour Caïn, un objet de haine. Le même esprit qui poussa Caïn à tuer son frère animait ceux qui, secouant le joug du Saint-Esprit, mettaient à mort le peuple de Dieu. C'est ce même esprit qui poussa les Juifs à rejeter le Sauveur et à le crucifier. La pureté et la sainteté du caractère du

Christ révélaient leur égoïsme et leur corruption morale. Depuis cette époque jusqu'à maintenant, les fidèles disciples ont toujours provoqué l'hostilité et l'opposition de ceux qui aiment et suivent la voie du péché.

Comment donc l'Evangile peut-il être qualifié de message de paix ? Quand Esaïe prédit la naissance du Messie, il lui donna le titre de « Prince de la paix » . Quand les anges annoncèrent aux bergers la naissance de Jésus, ils chantèrent au-dessus des plaines de Bethlehem: « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et paix sur la terre parmi les hommes qu' il agrée ! » *(Luc 2: 14.)* Il y a contradiction apparente entre ces déclarations et la parole du Christ: « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. » *(Matthieu 10: 34.)* Mais, bien comprises, les deux déclarations concordent parfaitement. L'Evangile est un message de paix. S'il était reçu et suivi, la paix, l'harmonie et le bonheur existeraient sur toute la terre. La religion du Christ unit dans une intime fraternité tous ceux qui l'acceptent. Sa mission était de réconcilier les hommes avec Dieu, et, par conséquent, les uns avec les autres. Mais la majeure partie de l'humanité est sous l'empire de Satan, le pire ennemi de Jésus. Elle se regimbe contre Dieu parce que les principes de l'Evangile sont en opposition avec ses habitudes et ses aspirations. Elle hait la pureté qui condamne ses péchés et persécute ceux qui proclament la justice et la sainteté. L'Evangile est appelé „ une épée » parce que les vérités qu'il apporte soulèvent l'animosité et l'opposition.

Le fait que Dieu laisse les méchants persécuter les justes a été un sujet de perplexité pour les chrétiens faibles en la foi. Certains même sont tentés d'abandonner leur confiance en Dieu qui permet que les méchants prospèrent et que les justes soient victimes de leur despotisme. Comment un Etre juste et miséricordieux, dont la puissance est infinie, peut-il tolérer pareille injustice, pareille oppression ? Cette question ne doit pas nous préoccuper. Dieu nous a donné des preuves suffisantes de son amour ; et, même si nous ne comprenons pas ses voies, nous n'avons aucune raison de douter de sa bonté. Prévoyant les tentations auxquelles ses disciples seraient en butte aux jours d'épreuves et de ténèbres, le Sauveur leur disait: « Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite: Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » *(Jean 15: 20.)* La cruauté des méchants a causé à Jésus infiniment plus de souffrance qu'à ses disciples. Ceux qui sont appelés à subir le martyre ou la torture ne font que marcher sur les traces du Fils de Dieu.

« Le Seigneur ne tarde pas dans l'accomplissement de la promesse. » *(2 Pierre 3: 9.)* Il n'oublie ni ne néglige ses enfants ; mais il permet aux méchants de se démasquer, afin qu'aucun de ceux qui désirent faire sa volonté ne se méprenne à leur sujet. D'autre part, si les justes passent par la fournaise de l'affliction, c'est pour s'y purifier ; c'est pour que leur exemple convainque le

monde de la réalité de la foi et de la piété, et pour que leur conduite édifiante condamne les impies et les incrédules.

Dieu permet aux méchants de prospérer et de manifester leur inimitié contre lui, afin que chacun reconnaisse, quand ils auront comblé la mesure de leur iniquité, que leur destruction est un acte de justice et de miséricorde. Le jour approche où tous ceux qui ont transgressé sa loi et opprimé son peuple recevront le salaire de leurs œuvres ; où toute cruauté, toute injustice dont les enfants de Dieu auront souffert sera châtiée comme si elle avait été faite à Jésus-Christ en personne.

Mais une autre question plus importante encore devrait retenir aujourd'hui l'attention des églises. L'apôtre Paul déclare que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus- Christ seront persécutes » . *(2 Timothée 3: 12.)* Or, la persécution semble sommeiller. Pourquoi ? La seule raison qui puisse être donnée, c'est que l'Eglise, ayant accepté les maximes du monde, ne provoque plus d'opposition. La religion qui prévaut de nos jours n'est pas caractérisée par la pureté et la sainteté qui distinguaient les chrétiens au temps du Christ et des apôtres. C'est grâce à ses compromis avec le péché, à l'indifférence à l'égard des grandes vérités de la Parole de Dieu et à l'absence de piété réelle, que le christianisme est apparemment si populaire dans le monde. Que l'Eglise rentre en possession de la foi et de la puissance des jours apostoliques, alors on verra l'esprit de persécution renaître et les bûchers se rallumer.

3. L'APOSTASIE

Dans sa seconde épître aux Thessaloniciens, saint Paul prédit une profonde altération de la piété devant aboutir à l'établissement de la puissance papale. Il déclare que le Seigneur ne reviendra pas avant que « l'apostasie soit arrivée et qu'on ait vu paraître l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de ce qu'on adore, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se proclamant lui-même Dieu ». L'apôtre avertissait encore les croyants en ces termes: « Le mystère de l'iniquité agit déjà » *(2 Thessaloniciens 2.3, 4, 7)*. Il voyait alors s'insinuer dans l'Église des erreurs qui préparaient le chemin au développement de la papauté.

Peu à peu, modestement et en silence d'abord, puis plus ouvertement à mesure qu'il prenait des forces et recevait plus de crédit, ce « mystère de l'iniquité » poursuivait son oeuvre d'égarement. Presque imperceptiblement, des coutumes païennes pénétrèrent dans l'Église. La tendance aux compromis et aux rapprochements avec le monde fut pour un temps tenue en échec par les cruelles persécutions que l'Église endura de la part du paganisme. Mais dès que la persécution cessa et que le christianisme eut ses entrées dans les cours et dans les palais des rois, l'Église échangea l'humble simplicité du Christ et de ses apôtres contre la pompe et l'orgueil des prêtres et pontifes païens et substitua à la Parole de Dieu les théories et les traditions des hommes. La prétendue conversion de l'empereur Constantin, au commencement du quatrième siècle, donna lieu à de grandes réjouissances, et le monde, affublé des apparences de la piété, pénétra dans l'Église. Des lors, la situation s'aggrava rapidement. Le paganisme, apparemment vaincu, était vainqueur. Ses doctrines, ses cérémonies et ses superstitions se mêlèrent à la foi et au culte des disciples du Christ.

Un jour, Satan voulut faire un compromis avec Jésus-Christ et, l'entraînant dans le désert, il Lui offrit tous les royaumes du monde et leur gloire, à la seule condition qu'il reconnût sa suprématie comme prince des ténèbres. Jésus réprimanda le présomptueux tentateur et l'obligea à se retirer. Exerçant cette même tentation sur les hommes, Satan a mieux réussi. Désireuse de s'assurer les largesses et les honneurs du monde, l'Église se mit à solliciter l'appui et les faveurs des grands de la terre. Ayant, de ce fait, rejeté Jésus-Christ, elle le remplaça par un représentant du « prince de ce monde » : l'évêque de Rome. Une des doctrines fondamentales de l'Église romaine enseigne que le pape, investi d'une autorité suprême sur les évêques et les pasteurs de toutes les parties du monde, est le chef visible de l'Église universelle. On est allé plus loin encore: on lui a attribué les titres mêmes de la divinité. Appelé «

Seigneur Dieu, le Pape *(Voir Appendice a1)* », et déclaré infaillible, il réclame la vénération de tous les hommes. Satan continue d'exiger, par l'intermédiaire de l'Église de Rome, l'hommage qu'il sollicitait de Jésus dans le désert, et des multitudes sont prêtes à le lui rendre.

Mais ceux qui craignent et honorent Dieu accueillent ces prétentions de la même manière que notre Seigneur a reçu les sollicitations de l'Adversaire lorsqu'il lui dit: « Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » *(Luc 4.8)*. Jamais Dieu n'a laissé entendre, dans Sa Parole, qu'il établirait un homme quelconque à la tête de son Église. La doctrine de la suprématie papale est diamétralement opposée à l'enseignement des Écritures. Le pape ne peut avoir sur l'Église de Dieu qu'une autorité usurpée.

Les romanistes se sont obstinés à accuser les protestants d'hérésie et à leur reprocher de s'être volontairement séparés de la véritable Église. C'est sur eux que retombent ces accusations. Ce sont eux qui ont renoncé à la bannière du Christ et se sont départis « de la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes. » *(Jude 1.3)*.

Les saintes Écritures donnent aux hommes la possibilité de découvrir les impostures de Satan et de résister à sa puissance. C'est cette Parole sainte que le Sauveur du monde avait opposée à ses attaques. À chaque assaut, Jésus avait présenté le bouclier de la vérité éternelle, en disant: « Il est écrit. » Contre chaque suggestion de l'Adversaire, il avait cité la sagesse et l'autorité des Écritures. Le seul moyen dont Satan disposait pour établir son ascendant sur les hommes et pour affermir celui de l'usurpateur papal, était donc de maintenir le monde dans l'ignorance du saint Livre. Comme la Bible exaltait la souveraineté de Dieu et de la vérité, elle devait être cachée et supprimée. Telle fut la conclusion logique adoptée par l'Église de Rome. Des siècles durant, la propagation des Écritures fut interdite. On défendait au peuple de les lire ou de les posséder chez soi, tandis que des prélats et des prêtres sans principes les interprétaient de manière à appuyer leurs prétentions. C'est ainsi que le pape en vint à être presque universellement reconnu comme le vicaire de Dieu sur la terre, et investi d'une autorité suprême sur l'Église et sur l'État.

Le livre dénonciateur de l'erreur mis de côté, Satan pouvait agir à sa guise. La prophétie avait déclaré que la papauté « espérait changer les temps et la loi » *(Daniel 7.25)*. Elle ne tarda pas à entreprendre cette oeuvre. Pour donner aux convertis du paganisme de quoi remplacer le culte des idoles, et faciliter ainsi leur adhésion au christianisme, on introduisit graduellement dans l'Église le culte des images et des reliques. Cette idolâtrie fut définitivement reconnue par un concile général *(Voir Appendice a2)*. Pour masquer cette oeuvre sacrilège, Rome s'enhardit jusqu'à effacer de la loi de Dieu le second commandement, qui prohibe le culte des images, et, pour rétablir le nombre, à partager en deux le dixième.

Les concessions faites au paganisme ouvrirent la voie à un nouvel attentat contre l'autorité du ciel. Par l'intermédiaire de conducteurs peu scrupuleux, Satan s'attaqua aussi an quatrième commandement. Il s'agissait d'éliminer l'ancien sabbat, le jour que Dieu avait béni et sanctifié *(Genèse 2.2,3)*, et de lui substituer une fête que les païens observaient sous le nom de « jour vénérable du soleil ». Ce transfert ne fut pas tenté ouvertement. Dans les premiers siècles, tous les chrétiens observaient le vrai sabbat. Jaloux de la gloire de Dieu, et convaincus de l'immutabilité de sa loi, ils veillaient avec zèle sur ses préceptes sacrés. Aussi Satan manoeuvra-t-il par ses agents avec une grande habileté. Pour attirer l'attention sur le premier jour de la semaine, on commença par en faire une fête en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ. On y célébra des services religieux, tout en le considérant comme un jour de récréation, tandis que le sabbat continuait à être observé comme jour de culte.

Avant la venue de Jésus, Satan, pour préparer la voie à ses desseins, avait poussé les Juifs à charger le sabbat de restrictions fastidieuses qui faisaient de son observation un devoir désagréable et pénible. Et maintenant, profitant des préventions dont ce jour était entouré, il le qualifiait de rite judaïque. Tandis que les chrétiens continuaient à observer le dimanche comme un jour de joie, il les poussait à manifester leur haine du judaïsme en faisant du sabbat un jour de jeûne, sombre et triste.

Dans la première partie du quatrième siècle, un édit de l'empereur Constantin établit le dimanche comme jour de fête dans toute l'étendue de l'empire romain *(Voir Appendice a3)*. Le « jour du soleil » étant révéré par ses sujets païens et honoré par les chrétiens, la tactique de Constantin consistait à rapprocher les adhérents des deux cultes. Les évêques, aiguillonnés par l'ambition et la soif du pouvoir, le poussèrent activement dans cette voie. Ils comprenaient, en effet, que si le même jour était observé par les chrétiens et les païens, ces derniers seraient incités à embrasser extérieurement le christianisme et contribueraient à la gloire de l'Église. Cependant, si beaucoup de chrétiens pieux étaient graduellement amenés à attribuer un certain degré de sainteté au dimanche, ils n'en continuaient pas moins à considérer avec respect le sabbat de l'Éternel et à l'observer conformément au quatrième commandement.

Déterminé à rassembler le monde chrétien sous ses étendards et à exercer sa puissance par son vicaire, le pontife altier qui se donnait comme le représentant du Christ, le grand Séducteur n'avait pas encore achevé sa tâche. C'est par le moyen de païens à demi convertis, de prélats ambitieux et de chrétiens mondanisés qu'il parvint à ses fins. De grands conciles réunissaient de temps en temps les dignitaires de l'Église de toutes les parties du monde. À chaque concile, on rabaissait le jour divinement institué, et l'on élevait le dimanche. La fête païenne finit par recevoir les honneurs d'une institution

divine. Quant au sabbat de la Bible, il fut qualifié de vestige du judaïsme, et l'anathème fut prononcé contre ses observateurs.

En détournant les hommes de la loi de Dieu, le grand apostat avait réussi à « s'élever au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de ce qu'on adore ». Il avait osé s'attaquer au seul des préceptes divins qui attire incontestablement l'attention de toute l'humanité sur le Dieu vivant et vrai. Le quatrième commandement, en appelant Dieu le Créateur des cieux et de la terre, le distingue de tous les faux dieux. Or, c'est à titre de mémorial de la création que le septième jour fut sanctifié comme jour de repos pour la famille humaine. Il était destiné à rappeler constamment aux hommes que Dieu est la source de leur être, l'objet de leur vénération et de leur culte. Voilà pourquoi Satan s'efforce de détourner l'homme de la fidélité et de l'obéissance qu'il doit à Dieu, et dirige ses attaques contre le commandement qui proclame Dieu comme Créateur de toutes choses.

Aujourd'hui, les protestants assurent que la résurrection du Christ a fait du dimanche le jour de repos des chrétiens. Mais ils n'étayent cette affirmation d'aucune preuve biblique. Jamais Jésus ni ses apôtres n'ont fait un pareil honneur à ce jour. L'observation du dimanche comme jour de repos a été engendrée par « le mystère de l'iniquité » *(2 Thessaloniciens 2.4, 7)* qui avait déjà commencé d'agir au temps de saint Paul. Où et quand le Seigneur a-t-il adopté cet enfant de la papauté? Quelle raison valable peut-on donner en faveur d'un changement que les Écritures ne sanctionnent pas?

Au sixième siècle, la papauté était solidement établie. Le siège de son empire avait été fixé dans la ville impériale, et l'évêque de Rome était reconnu chef de toute la chrétienté. Le paganisme avait fait place à la papauté. Le dragon avait cédé à la bête « sa puissance, et son trône, et une grande autorité *(Apocalypse 13.2; Voir aussi Appendice a4)*. C'est alors que commencent les mille deux cent soixante années d'oppression papale annoncées par les prophéties de Daniel et de l'Apocalypse *(Daniel 7.25; Apocalypse 13.5-7)*. On mit les chrétiens dans l'alternative de choisir soit l'abandon de leurs principes et l'adoption des cérémonies et du culte papal, soit la perspective de passer leur vie dans des cachots, ou de mourir par la roue, le bûcher ou la décapitation. Alors s'accomplit cette prophétie du Sauveur: « Vous serez livrés même par vos parents, par vos frères, par vos proches et par vos amis, et ils feront mourir plusieurs d'entre vous. Vous serez haïs de tous, à cause de mon nom. » *(Luc 21.16, 17)*. La persécution se déchaîna avec furie contre les fidèles, et le monde devint un vaste champ de bataille. Des siècles durant, l'Église du Christ dut vivre dans la retraite et l'obscurité. Sa situation est ainsi décrite par le prophète: « Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait un lieu préparé par Dieu, afin qu'elle y fût nourrie pendant mille deux cent soixante jours. » *(Apocalypse 12.6)*.

L'avènement au pouvoir de l'Église de Rome a marqué le commencement du Moyen Age. À mesure que croissait sa puissance, les ténèbres devenaient plus denses. Le pape, prenant la place de Jésus-Christ, le véritable fondement, devint l'objet de la foi. Au lieu de s'adresser au Fils de Dieu pour obtenir le pardon des péchés et le salut éternel, on comptait sur le pape, sur les prêtres et les prélats, auxquels Il avait délégué son autorité. On enseignait aux foules que le pape étant leur médiateur terrestre, nul ne pouvait s'approcher de Dieu que par lui; on ajoutait qu'une obéissance implicite lui était due parce qu'il était sur la terre à la place de Dieu. La moindre infraction à ses volontés attirait les châtiments les plus terribles pour le corps et l'âme. On détournait ainsi l'attention de Dieu pour la reporter sur des hommes faillibles et cruels, que dis-je? sur le Prince des ténèbres qui agissait par eux. Le péché prenait le déguisement de la sainteté. Avec la glorification des lois et des traditions humaines surgissait la corruption des moeurs, corollaire inévitable de l'abandon de la loi divine. Quand les Écritures sont supprimées et que l'homme se met à la place de Dieu, on ne peut que s'attendre à la fraude, à l'impiété et à la dégradation morale. L'Église du Christ vivait des jours périlleux. Les chrétiens fidèles étaient peu nombreux. La vérité ne resta jamais sans témoins, mais il y eut des moments où l'erreur et la superstition parurent être sur le point de supplanter la vraie religion. Les croyants étaient invités non seulement à considérer le pape comme leur médiateur, mais aussi à compter sur leurs propres mérites pour expier leurs péchés. C'est par de longs pèlerinages, des pénitences, le culte des reliques, l'érection d'églises et d'autels, le don de fortes sommes d'argent qu'il fallait apaiser la colère de Dieu ou obtenir Sa faveur; comme si Dieu était semblable aux hommes, prêt à s'irriter pour des bagatelles, ou à Se laisser attendrir par des cadeaux ou des pénitences! L'Évangile était perdu de vue, tandis qu'on multipliait les cérémonies religieuses et qu'on accablait le peuple d'exactions rigoureuses.

Alors même que le vice régnait jusque dans les rangs des chefs de la hiérarchie, l'influence de l'Église romaine allait croissant. Vers la fin du huitième siècle, on prétendait que les évêques de Rome avaient possédé dès les premiers temps de l'Église toute la puissance spirituelle dont ils se réclamaient. Et comme il fallait donner à cette affirmation une apparence de véracité, le père du mensonge fut tout prêt à en suggérer le moyen. Des moines forgèrent de toutes pièces des écrits que l'on donna pour très anciens. Des décrets de conciles dont on n'avait jamais entendu parler établissaient la suprématie du pape depuis les temps les plus reculés. Une Église qui avait rejeté la vérité accueillit ces fraudes avec empressement *(Voir Appendice a5)*.

Perplexes devant le fatras des fausses doctrines qui leur barraient la voie, les quelques fidèles qui bâtissaient sur le vrai fondement *(1 Corinthiens 3.10, 11)* étaient tentés de dire, comme les constructeurs des murailles de Jérusalem au

temps de Néhémie: « Les forces manquent à ceux qui portent les fardeaux, et les décombres sont considérables; nous ne pourrons pas bâtir la muraille » *(Néhémie 4.10)*. Las de lutter contre la persécution, la fraude, l'iniquité et toutes les subtilités imaginées par Satan, plusieurs — par amour de la paix comme pour sauvegarder leurs biens et leur vie — se découragèrent et abandonnèrent le sûr fondement de la foi. D'autres, sans se laisser intimider par l'opposition de leurs ennemis, disaient hardiment: « Ne les craignez pas! Souvenez-vous du Seigneur, grand et redoutable! » Et ils allaient de l'avant, ayant « chacun... en travaillant... son épée ceinte autour des reins » *(Néhémie 4.14,18)*.

Dans tous les temps, le même esprit de haine et d'opposition à la vérité a inspiré les ennemis de Dieu, et le même esprit de vigilance et de fidélité a été nécessaire à ses serviteurs. Jusqu'à la fin, ces paroles de Jésus à ses premiers disciples seront opportunes: « Ce que je vous dis, je le dis à tous: Veillez » *(Éphésiens 6.17)*.

Les ténèbres semblaient s'épaissir encore. Le culte des images devenait plus général. On allumait des cierges devant les statues, et on leur offrait des prières. Les cérémonies les plus absurdes s'ajoutaient au culte. La superstition exerçait un tel empire sur les esprits que la raison semblait avoir abdiqué. Les prêtres et les évêques étant eux-mêmes sensuels, corrompus, amateurs de plaisirs, le troupeau, imitateur de ses guides, était naturellement plongé dans le vice et l'ignorance.

Au onzième siècle les prétentions de la papauté s'accrurent considérablement lorsque Grégoire VII proclama l'inerrance de l'Église romaine. Ce pape affirmait que, conformément aux Écritures, l'Église n'avait jamais erré et n'errerait jamais. Aucune preuve tirée de l'Écriture n'accompagnait son assertion. L'orgueilleux pontife s'arrogea aussi le pouvoir de déposer les empereurs; il déclara que ses sentences ne pouvaient être annulées par personne, tandis qu'il avait la prérogative, lui, d'annuler les decisions de tous *(Voir Appendice a6)*.

Un exemple frappant de la tyrannie de cet avocat de l'infaillibilité est le traitement qu'il infligea à l'empereur d'Allemagne, Henri IV. Pour avoir osé méconnaître l'autorité du pape, ce souverain avait été excommunié et déclaré déchu de son trône. Terrifié par l'abandon et les menaces de ses princes, encouragés par le pape à se révolter contre lui, l'empereur se vit réduit à la nécessité de se réconcilier avec Rome. Au coeur de l'hiver, accompagné de sa femme et d'un fidèle serviteur, il franchit les Alpes pour aller s'humilier devant le pape. Arrivé au château où le pontife s'était retiré, il fut conduit, sans ses gardes, dans une cour extérieure, où, exposé aux rigueurs de l'hiver, nu-tête, nu-pieds et misérablement vêtu, il dut attendre que le pape l'autorisât à paraître en sa présence. Ce n'est qu'après trois jours de jeûne et de confession

qu'Henri IV obtint son pardon, et cela encore à la condition d'attendre le bon plaisir du pape pour reprendre les insignes et les prérogatives de la royauté. Grégoire, enivré de ce succès, déclara que son devoir était d'abattre l'orgueil des rois.

Quel contraste entre ce présomptueux pontife et le Christ, humble et doux, sollicitant la permission d'entrer dans nos coeurs pour y apporter le pardon et la paix, et disant à ses disciples: « Quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave. » *(Matthieu 20.27)*.

À mesure que les siècles s'écoulaient, les erreurs se multipliaient dans l'Église romaine. Dès avant l'établissement de la papauté, les théories de certains philosophes païens avaient commencé à s'infiltrer dans l'Église. Des hommes d'une haute culture, se disant convertis, conservaient les enseignements de la philosophie païenne et continuaient non seulement à en faire l'objet de leurs études, mais encourageaient leur entourage à les imiter, afin d'accroître leur influence sur les païens. De graves erreurs, dont l'une des principales est le dogme de l'immortalité naturelle de l'âme et de l'état conscient des morts, furent ainsi introduites dans les croyances chrétiennes. Rome a fait reposer sur cette base son culte des saints et l'adoration de la vierge Marie. Cette doctrine détermina aussi l'apparition précoce, dans le credo papal, de la croyance au supplice éternel des impénitents.

La voie était ainsi préparée pour l'introduction d'une autre invention du paganisme, que Rome a dénommée « le purgatoire », et dont elle s'est servie pour terroriser les foules crédules et superstitieuses. Elle affirma que les âmes qui n'ont pas mérité la damnation éternelle doivent, avant d'être admises au ciel, avoir été purifiées de leurs péchés en un lieu de tourments *(Voir Appendice a7)*.

Une autre invention, la doctrine des indulgences, permit à Rome de tirer profit des craintes et des vices de ses adhérents. L'entière rémission des péchés présents, passés et futurs était promise à ceux qui s'engageaient dans les guerres livrées par le pape en vue d'étendre sa domination, de châtier ses ennemis ou d'exterminer ceux qui s'avisaient de nier sa suprématie spirituelle. On enseignait aussi que, moyennant le versement d'une certaine somme dans le trésor de l'Église, on obtenait soit le pardon de ses propres péchés, soit la délivrance des âmes gémissant dans les flammes du purgatoire. Voilà comment Rome s'enrichissait, soutenait sa magnificence et entretenait le luxe et les vices des soi- disant représentants de celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête *(Voir Appendice a8)*.

La sainte Cène instituée par notre Seigneur avait été supplantée par le sacrifice idolâtre de la messe. Les prêtres prétendaient faire du pain et du vin de la cène le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ. Ils avançaient la prétention blasphématoire de créer Dieu, le Créateur de toutes choses. Et

les chrétiens étaient tenus, sous peine de mort, de confesser leur foi en cette hérésie. Des multitudes furent livrées aux flammes pour avoir refusé de la reconnaître *(Voir Appendice a9)*.

Au treizième siècle fut fondée l'Inquisition, le plus cruel des instruments de la papauté. Les chefs de la hiérarchie papale travaillaient avec la collaboration du prince des ténèbres. Dans leurs conseils secrets, on eût pu voir Satan et ses anges diriger l'esprit d'hommes pervertis, tandis que l'ange de Dieu, invisible au milieu d'eux, prenait fidèlement note de leurs iniques décrets et enregistrait des faits trop affreux pour être révélés à des humains. « Babylone la grande » était ivre « du sang des saints ». Les corps torturés de millions de martyrs criaient vengeance devant Dieu contre cette puissance apostate.

La papauté était devenue le despote de l'univers. Rois et empereurs étaient soumis à ses décrets. Les destinées temporelles et éternelles des hommes semblaient avoir été remises entre ses mains. Des siècles durant, les dogmes de Rome furent aveuglément adoptés, ses rites scrupuleusement célébrés et ses fêtes généralement observées. Son clergé était honoré et largement rétribué. Jamais, depuis, l'Église de Rome n'a atteint un si haut degré de dignité, de pouvoir et de magnificence.

Mais « le midi de la papauté coïncidait avec le minuit de l'humanité ». Les saintes Écritures étaient presque inconnues, non seulement des fidèles, mais aussi du clergé. Comme les pharisiens du temps de Jésus, les membres du clergé haïssaient la lumière qui dévoilait leurs péchés. La loi de Dieu, norme de la justice, une fois supprimée, et leur pouvoir illimité assuré, ils se livraient au vice sans aucune retenue. La fraude, l'avarice et la dissolution prévalaient. Pour parvenir à la fortune ou aux dignités, on ne reculait devant aucun crime. Les palais des papes et des prélats étaient les témoins de répugnantes scènes de débauche. Certains pontifes s'adonnaient à des crimes tellement odieux que des souverains, les jugeant trop vils pour être tolérés, tentèrent de les déposer. Pendant des siècles, l'Europe ne fit aucun progrès dans les sciences, les arts et la civilisation. La chrétienté était frappée moralement et intellectuellement de paralysie.

La condition du monde sous le sceptre de Rome présentait un accomplissement à la fois frappant et terrible de ces paroles du prophète Osée: « Mon peuple est détruit, parce qu'il lui manque la connaissance. Puisque tu as rejeté la connaissance, je te rejetterai, et tu seras dépouillé de mon sacerdoce; puisque tu as oublié la loi de ton Dieu, j'oublierai aussi tes enfants. » « Il n'y a point de vérité, point de miséricorde, point de connaissance de Dieu dans le pays. Il n'y a que parjures et mensonges, assassinats, vols et adultères; on use de violence, on commet meurtre sur meurtre. » *(Osée 4.6,1,2)*. Telles étaient les conséquences de la proscription de la Parole de Dieu.

4 Les Vaudois du Piémont

Les ténèbres qui régnèrent sur la terre au cours de la longue période de la suprématie papale ne réussirent pas à éteindre complètement le flambeau de la vérité. Il y eut toujours de vrais croyants attachés à la foi en Jésus- Christ, seul Médiateur entre Dieu et les hommes, prenant les saintes Écritures pour leur unique règle de vie et sanctifiant le vrai jour de repos. Jamais on ne saura ce que le monde doit à ces hommes. Dénoncés comme hérétiques, diffamés, leurs mobiles incriminés, leurs écrits dénigrés, mutilés et prohibés, ils demeurèrent inébranlables et conservèrent la pureté de la foi pour en transmettre, de siècle en siècle, l'héritage sacré à la postérité.

Écrite dans les cieux, l'histoire du peuple de Dieu, au cours de cette sombre période, n'occupe que peu de place dans les annales humaines. On ne découvre guère l'existence de ces chrétiens que dans les calomnies de leurs persécuteurs. La tactique de Rome a été de supprimer toute trace de divergence d'avec ses doctrines et ses décrets. Tout ce qui était hérétique — qu'il s'agît des hommes ou des écrits — devait disparaître. L'expression d'un doute touchant l'autorité des dogmes romains, coûtait la vie aux riches comme aux pauvres, aux grands comme aux petits. Rome s'est également efforcée d'effacer le souvenir de ses cruautés envers les dissidents. Les conciles ont condamné aux flammes les livres et les documents qui en contenaient le récit. Avant l'invention de l'imprimerie, les livres étant peu nombreux et d'un format volumineux, la Curie n'a pas eu beaucoup de peine à exécuter son dessein.

Aucune Église se trouvant dans les limites de la juridiction de Rome n'a pu jouir longtemps de la liberté de conscience. Aussitôt qu'elle a été en possession du pouvoir, la papauté s'est empressée de supprimer tout ce qui résistait à son autorité, aussi les Églises, l'une après l'autre, se soumirent-elles à son sceptre.

En Grande-Bretagne, où le christianisme s'était implanté très tôt, la foi des Bretons n'était pas entachée d'apostasie. Sous les empereurs païens, la persécution qui atteignit ces rives lointaines fut le seul don que les premières églises britanniques reçurent de Rome. Un grand nombre de chrétiens fuyant la persécution qui faisait rage en Angleterre trouvèrent un refuge en Écosse; portée de là en Irlande, la vérité fut reçue partout avec joie.

Quand les Saxons envahirent l'Angleterre, le paganisme y redevint la religion dominante. Les conquérants, refusant de se laisser instruire par leurs esclaves, les chrétiens durent s'enfuir dans les montagnes et dans les régions sauvages. Néanmoins, bien que voilée pour un temps, la lumière continua de briller. Un siècle plus tard, ses rayons se répandaient de l'Écosse jusqu'aux

contrées les plus éloignées. C'est d'Irlande que partirent le pieux Colomban et ses collaborateurs qui, réunissant autour d'eux les croyants dispersés sur l'île solitaire d'Iona, en Écosse, firent de cet endroit le centre de leur activité missionnaire. Parmi ces évangélistes se trouvait un observateur du sabbat de l'Éternel qui fit connaître cette vérité autour de lui. De l'école d'Iona sortirent des missionnaires qui se rendirent non seulement en Écosse et en Angleterre, mais en Allemagne, en Suisse et même en Italie.

Mais Rome, qui avait les yeux sur l'Angleterre, résolut de la soumettre à son autorité. Au sixième siècle, ses envoyés, ayant entrepris la conversion des Saxons païens, furent accueillis favorablement par ces orgueilleux barbares qui embrassèrent la foi romaine par milliers. Leur oeuvre progressant, les messagers du pape et leurs convertis entrèrent en contact avec les chrétiens primitifs, qui présentaient avec eux un contraste frappant. Ils étaient simples, humbles, scripturaires dans leur foi et dans leur vie, tandis que les premiers faisaient étalage de la superstition, la pompe et l'arrogance de la papauté. L'émissaire de Rome somma ces églises de reconnaître l'autorité du souverain pontife; les Bretons répondirent avec douceur que leur désir était d'aimer tous les hommes, mais que le pape n'ayant pas été institué le chef de l'Église, ils ne pouvaient lui reconnaître que des droits égaux à ceux de tout disciple du Christ. L'ordre ayant été répété, ces humbles chrétiens, stupéfaits de l'orgueil dont faisaient preuve les représentants de Rome, persistèrent à répondre que Jésus-Christ était leur maître. Alors se manifesta le véritable esprit de la papauté. Le chef de la délégation romaine s'écria: « Si vous ne voulez pas recevoir des frères qui vous apportent la paix, vous subirez des ennemis qui vous apporteront la guerre. Si vous ne voulez pas annoncer avec nous aux Saxons le chemin de la vie, vous recevrez de leurs mains le coup de la mort. » *(Merle d'Aubigné, Histoire de la réformation au XVIe siècle, liv. XVII, ch II.)* Ces menaces n'étaient pas vaines. La violence, l'intrigue et la fraude furent mises en oeuvre contre les témoins de la vérité évangélique jusqu'à ce que les églises d'Angleterre fussent détruites ou soumises à l'autorité du pape.

Dans d'autres pays situés en dehors de la juridiction de Rome, vivaient des groupes de chrétiens qui avaient presque complètement échappé à l'apostasie papale. Entourés de païens, ils avaient, au cours des siècles, accepté quelques-unes de leurs erreurs; mais ils continuaient de considérer le saint Livre comme leur unique règle de foi et de vie, et restaient fidèles à bon nombre de ses enseignements. Ces chrétiens croyaient à la perpétuité de la loi de Dieu, et observaient le repos du quatrième commandement. On trouvait des églises de ce type en Afrique centrale et parmi les Arméniens de l'Asie Mineure.

Les Vaudois du Piémont sont les mieux connus parmi ceux qui résistèrent aux séductions de Rome. C'est dans le pays même où la papauté avait établi le siège de son autorité qu'elle rencontra la résistance la plus ferme et la plus

constante. Les églises du Piémont maintinrent leur indépendance durant des siècles; mais le temps vint où Rome exigea leur soumission. Après une lutte stérile contre sa tyrannie, les chefs vaudois reconnurent, à contrecoeur, la suprématie d'un pouvoir auquel le monde entier semblait rendre hommage. Néanmoins, une minorité déterminée à rester fidèle à Dieu, et à conserver la pureté et la simplicité de sa foi, refusa de reconnaître l'autorité du pape et des prélats. Une scission eut lieu. Des partisans de l'ancienne foi quittèrent leur patrie alpestre et allèrent porter ailleurs leur croyance; d'autres se réfugièrent dans les cavernes des montagnes, où ils conservèrent la liberté d'adorer Dieu.

La foi pratiquée et enseignée pendant des siècles par les chrétiens vaudois formait un contraste frappant avec les erreurs de Rome. Elle était fondée sur la Parole de Dieu, source du vrai christianisme. Ces humbles paysans, vivant loin du monde, dans leurs retraites sauvages, absorbés par le soin de leurs troupeaux et de leurs vignes, n'étaient pas d'eux- mêmes parvenus à la vérité qu'ils opposaient aux hérésies et aux dogmes de l'Église apostate. Cette vérité n'était pas une acquisition récente. Ils l'avaient héritée de leurs pères, et ils luttaient pour conserver la foi de l'Église apostolique, « la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes ». *(Jude 3)* L'Église du désert, et non l'orgueilleuse hiérarchie trônant dans la capitale du monde, constituait la véritable Église du Christ, gardienne de la précieuse vérité confiée au peuple de Dieu pour l'humanité.

Quand Rome s'était séparée de la véritable Église, elle avait surtout obéi à sa haine pour le sabbat des Écritures. Conformément à la prophétie, la puissance papale avait jeté la vérité par terre. La loi de Dieu avait été foulée aux pieds et les traditions et coutumes des hommes avaient été élevées à sa place. Les églises qui admettaient l'autorité du pape avaient été de bonne heure contraintes d'honorer le dimanche. Environnés par l'erreur et la superstition, plusieurs enfants de Dieu avaient été si troublés que, tout en observant le sabbat, ils s'étaient abstenus de travailler le dimanche. Mais cela ne satisfaisait pas la papauté; elle exigeait non seulement que le dimanche fût sanctifié, mais que le samedi fût profané, et elle dénonçait dans les termes les plus violents ceux qui osaient l'honorer. Ce n'est qu'en fuyant pour échapper à l'autorité de la papauté qu'il était possible d'obéir à la loi de Dieu.

Les Vaudois du Piémont furent parmi les premiers en Europe à posséder une traduction des saintes Écritures. *(Voir Appendice a10)* Des siècles avant la Réformation ils avaient une Bible manuscrite en leur propre langue. Mais le fait qu'ils avaient entre les mains le Livre de la vérité attira tout particulièrement sur eux la haine de la Babylone apostate de l'Apocalypse, et ce fut au péril de leur vie qu'ils se dressèrent contre ses falsifications. Sous la pression d'une persécution prolongée, plusieurs, de guerre lasse, finirent par abandonner peu à peu les grands principes de leur foi, tandis que d'autres restèrent fidèlement

attachés à la vérité. Pendant des siècles de ténèbres et d'apostasie, conservant leur foi en face de l'opposition la plus féroce, ils refusèrent de reconnaître la suprématie papale, dénoncèrent le culte des images comme une idolâtrie et observèrent le vrai jour de repos. Bien que poursuivis par l'épée des ducs de Savoie, et menacés des bûchers de Rome, ils demeurèrent les inflexibles défenseurs de la Parole et de la gloire de Dieu.

C'est à l'abri des pics altiers de leurs montagnes — asile séculaire des opprimés et des persécutés — que les Vaudois trouvèrent un lieu de refuge, et que la lumière de l'Évangile continua de briller au milieu des ténèbres du Moyen Age. C'est là que pendant un millier d'années ces témoins de la vérité conservèrent la foi primitive.

Dieu avait ménagé à son peuple un sanctuaire grandiose qui cadrait parfaitement avec la vérité dont celui-ci avait le dépôt. Aux yeux de ces exilés, leurs montagnes étaient un emblème de l'inaltérable justice de Jéhovah. Montrant à leurs enfants la majesté immuable de leurs sommets, ils leur parlaient de « celui en qui il n'y a ni variation, ni ombre de changement », et dont la parole est aussi ferme que les collines éternelles.

C'est la main du Tout-Puissant, leur disaient-ils, qui a planté ces montagnes, et qui seule est capable de les ébranler. C'est lui aussi qui a établi sa loi comme base de son gouvernement dans le ciel et sur la terre. Le bras de l'homme peut s'abattre sur son semblable et lui ôter la vie; mais il serait aussi difficile à ce même bras de déraciner les montagnes et de les précipiter dans la mer que de changer un iota ou un trait de la loi de Jéhovah, ou de supprimer la moindre des promesses laissées à ceux qui font Sa volonté. Il faut donc que votre attachement à Sa loi soit aussi inébranlable que les rochers.

Les monts qui entouraient leurs humbles vallées étaient un témoignage permanent de la puissance créatrice de Dieu, et une assurance constante de ses soins. Aussi ces pèlerins apprenaient-ils à aimer les symboles silencieux de la présence de Jéhovah. Ils ne se plaignaient nullement de leur pénible sort, et jamais ils ne se sentaient seuls dans leurs sauvages solitudes. Ils remerciaient Dieu de leur avoir préparé un asile contre la fureur et la cruauté des hommes, et appréciaient le privilège de pouvoir adorer librement leur Créateur. Souvent poursuivis par leurs ennemis, ils trouvaient une sûre protection dans leurs montagnes. Du haut des rochers inaccessibles, ils faisaient entendre des chants d'actions de grâces que les armées de Rome ne pouvaient faire cesser.

La piété de ces disciples du Christ était pure, simple, fervente. Ils attachaient plus de prix aux principes de la vérité qu'à des maisons, à des terres, voire à leurs amis, à leurs parents, à leur propre vie. Et ils s'efforçaient d'inculquer ces principes à la jeunesse. Dès leur âge le plus tendre, les enfants acquéraient la connaissance des saintes Lettres, et apprenaient à considérer comme sacrés les droits de la loi de Dieu. Et comme les exemplaires du saint Livre étaient rares,

ils en gravaient les paroles dans leur mémoire. Plusieurs pouvaient répéter par coeur des portions considérables de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils associaient la pensée de Dieu non seulement aux cimes altières dont ils étaient entourés, mais aussi aux devoirs de la vie de chaque jour, apprenant à leurs enfants à être reconnaissants envers Dieu, l'Auteur des biens dont ils jouissaient.

Si tendres et affectueux que fussent les parents, ils aimaient trop sagement leurs enfants pour les laisser s'accoutumer à une vie facile. Ces jeunes gens avaient la perspective d'une vie d'épreuves et de renoncements qui pouvait se terminer par le martyre. Dès leur enfance, ils étaient accoutumés à endurer des privations et à se soumettre à l'autorité paternelle. Ils apprenaient aussi très tôt à porter des responsabilités, à ne parler qu'avec circonspection et à connaître la valeur du silence. Une parole inconsidérée prononcée devant leurs ennemis pouvait mettre en danger non seulement la vie de celui qui la proférait, mais aussi celle de centaines de ses frères, tant les ennemis de la vérité, semblables à des loups affamés, poursuivaient sans relâche ceux qui osaient manifester librement leur foi.

Les Vaudois, ayant sacrifié à la vérité toute prospérité terrestre, demandaient péniblement leur pain quotidien au sol de leurs montagnes. Chaque pouce de terre cultivable jusque dans les combes et les ravins était utilisé. Une vie de stricte économie et de renoncement faisait partie de l'éducation que recevaient les enfants comme unique héritage. On leur enseignait que, conformément aux desseins de Dieu, la vie est une discipline, et qu'ils ne pouvaient subvenir à leurs besoins que par le travail personnel, la prévoyance, l'économie et la foi en Dieu. C'était un régime laborieux et pénible, mais sain et convenant à l'homme déchu: l'école voulue de Dieu en vue de son éducation et de son développement moral. Mais tout en accoutumant la jeunesse au travail et aux privations, on ne négligeait pas sa culture intellectuelle. On lui apprenait que toutes ses facultés appartiennent à Dieu, et qu'il lui incombe de les développer en vue de son service.

Par leur pureté et leur simplicité, les églises vaudoises rappelaient l'Église des jours apostoliques. Rejetant l'autorité des papes et des prélats, elles ne reconnaissaient comme leur règle suprême et infaillible que le texte des saintes Écritures. Contrairement aux prêtres de Rome, leurs pasteurs suivaient l'exemple du Maître qui était venu « non pour être servi, mais pour servir ». Il paissait le troupeau de Dieu et le conduisaient aux verts pâturages de Sa Parole. Loin de la pompe et de l'orgueil des hommes, on s'assemblait, non pas dans des temples luxueux ou dans de magnifiques cathédrales, mais à l'ombre des monts, dans quelque combe alpestre, ou encore, en cas de danger, dans quelque caverne de la montagne pour y écouter la parole de la vérité. Le pasteur ne se contentait pas de prêcher l'Évangile, il visitait les

malades, instruisait les enfants, reprenait les égarés, s'efforçait d'aplanir les différends et de maintenir la concorde et l'amour fraternel. En temps de paix, le barbe, comme on l'appelait, était entretenu par les offrandes volontaires des fidèles; mais, comme Paul, le faiseur de tentes, il apprenait quelque métier ou profession pour subvenir, le cas échéant, à ses propres besoins.

Les pasteurs servaient en outre d'instituteurs. Sans négliger les connaissances générales, ils donnaient la première place à la Bible dans leur programme d'études. On y apprenait par coeur les évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, ainsi que plusieurs épîtres. On s'y occupait aussi à copier la Parole de Dieu. Certains manuscrits contenaient cette Parole tout entière; d'autres, seulement une partie, à laquelle ceux qui en étaient capables ajoutaient de simples commentaires. C'est ainsi que des trésors de vérité sortaient de l'obscurité dans laquelle les avaient si longtemps maintenus ceux qui cherchaient à s'élever au-dessus de Dieu.

Par un travail inlassable, accompli parfois dans de profondes et sombres cavernes et à la lumière des torches, l'Écriture sainte était transcrite, verset par verset, chapitre par chapitre, et la vérité révélée, plus étincelante que l'or le plus pur, brillait d'un éclat accru par les épreuves que ces vaillants ouvriers avaient subies pour elle.

Satan avait inspiré à la papauté la pensée d'enfouir la vérité sous les décombres de l'erreur et de la superstition; au lieu de cela, elle fut, au cours de ces longs siècles de ténèbres, miraculeusement conservée dans son intégrité, portant non pas le sceau de l'homme, mais celui de Dieu.

On s'est efforcé d'obscurcir le sens clair et simple de l'Écriture, et de la mettre en contradiction avec elle-même. Mais, comme l'arche de Noé sur les flots irrités, la Parole de Dieu se rit des orages qui s'acharnent contre elle. Comme une mine dont les riches filons d'or et d'argent se cachent dans les profondeurs de la terre, obligeant tous ceux qui veulent en prendre possession à creuser péniblement, de même les livres saints recèlent des trésors qu'ils ne livrent qu'à ceux qui les recherchent avec ferveur, humilité et prière. Dieu a destiné les Écritures à être le manuel de l'humanité entière, étudié dans l'enfance, dans l'adolescence et dans l'âge mûr. Elles nous ont été données comme une révélation de Sa personne. Chaque vérité discernée jette un jour nouveau sur le caractère de Son Auteur. L'étude du saint Livre est le moyen de nous faire entrer en communion plus intime avec notre Créateur et de nous donner une connaissance plus nette de Sa volonté. Elle sert de voie de communication entre Dieu et l'homme.

Alors que les Vaudois considéraient la crainte de l'Éternel comme le commencement de la sagesse, ils ne méconnaissaient pas, dans le développement des facultés intellectuelles, l'importance de leurs relations avec le monde extérieur, de la connaissance des hommes et de la vie active.

Quelques jeunes gens, envoyés de leurs écoles isolées dans des universités de France et d'Italie, trouvaient dans celles-ci un champ d'étude et de réflexion plus étendu qu'au sein de leurs Alpes. Ils y entraient en contact avec le vice et s'y trouvaient exposés à des tentations; les agents de l'Adversaire leur tendaient des pièges et leur suggéraient de subtiles hérésies. Mais leur éducation antérieure les avait préparés à sortir victorieusement de l'épreuve.

Leurs vêtements étaient confectionnés de façon à receler leur trésor le plus cher: les précieux manuscrits de l'Écriture, fruit de mois et d'années de labeur. Ils les portaient toujours sur eux et, chaque fois qu'ils pouvaient le faire sans éveiller les soupçons, ils en plaçaient quelques fragments chez ceux dont le coeur leur paraissait s'ouvrir à la vérité divine. Dans les écoles où ils se rendaient, ils ne pouvaient avoir de confidents. Dès leur plus tendre enfance, les jeunes Vaudois étaient instruits à cet effet, et ils avaient conscience de leur mission, dont ils s'acquittaient fidèlement. Aussi, en conséquence, assistait-on, dans ces universités, à des conversions à la vraie foi. Il arrivait même que les principes de la vérité se répandaient dans l'école entière, sans que les enquêtes les plus minutieuses fussent capables de révéler les fauteurs de l' « hérésie ».

L'esprit de Jésus-Christ est un esprit missionnaire. Le premier désir d'un coeur régénéré est d'amener d'autres âmes au Sauveur. Telle était l'aspiration de ces chrétiens. Ils savaient que Dieu ne leur demandait pas seulement de garder intact dans leurs églises le dépôt de la vérité. Ils portaient la responsabilité solennelle d'éclairer ceux qui croupissaient dans les ténèbres. Aussi s'efforçaient-ils, par la puissance de la Parole de Dieu, de briser les chaînes que Rome avait forgées. Les pasteurs vaudois étaient appelés à être missionnaires: tout jeune homme qui aspirait aux fonctions pastorales devait faire ses premières armes en qualité d'évangéliste. Avant de se voir confier la direction d'une église, il devait travailler trois ans dans quelque champ missionnaire. Cette préparation, qui exigeait un esprit de renoncement et de sacrifice, était une bonne initiation à la vie pastorale, vie hérissée d'épreuves à cette époque. Les jeunes gens consacrés en vue de ce ministère avaient pour perspectives, non la fortune ou la gloire, mais une vie de fatigues et de dangers, avec l'éventualité du martyre. Comme les disciples envoyés par Jésus, ces missionnaires partaient deux à deux. Le jeune débutant était généralement accompagné d'un homme d'âge mûr et d'expérience chargé de son éducation. Ces collaborateurs n'étaient pas toujours ensemble, mais ils se rencontraient souvent pour se consulter, pour prier et s'affermir mutuellement dans la foi.

Dévoiler leur mission eût été courir au-devant de la défaite. Aussi ces évangélistes, cachant avec soin leur objet, s'acquittaient de leur mandat sous le manteau protecteur d'un métier ou d'une profession. Généralement, ils se présentaient comme marchands ambulants ou colporteurs. « Ils vendaient

de la soie, des bijoux et d'autres articles que l'on ne pouvait alors se procurer que dans des centres éloignés. En leur qualité de marchands, ils recevaient un accueil empressé là où ils auraient été repoussés comme missionnaires. » *(Wylie, History of the Waldenses, liv. I, ch. VII.)* Ils demandaient sans cesse à Dieu la sagesse nécessaire pour faire connaître un trésor plus précieux que l'or et les perles: le Livre de Dieu, dont ils portaient secrètement sur eux des exemplaires complets ou partiels. Lorsqu'ils en avaient l'occasion, ils attiraient sur ces manuscrits l'attention de leurs clients. Souvent, ils faisaient naître ainsi le désir de les lire, et ils en laissaient joyeusement des fragments aux personnes qui le désiraient.

L'activité de ces missionnaires se déployait d'abord dans les plaines et les vallées avoisinant leurs montagnes; puis elle s'étendait bien au-delà. Nu-pieds, simplement vêtus, à l'instar de leur Maître, et couverts de la poussière du chemin, ils traversaient de grandes villes, et se rendaient dans des pays éloignés, semant partout la précieuse graine de l'Évangile. Sur leurs pas surgissaient des églises, et le sang des martyrs rendait témoignage à la vérité. Voilée et silencieuse, la Parole de Dieu traversait la chrétienté et trouvait un accueil chaleureux dans bien des foyers et dans bien des coeurs. Au jour de Dieu on verra une abondante moisson d'âmes comme fruit de ces travaux.

Les Vaudois du Piémont trouvaient dans les Écritures non seulement la relation de l'action de Dieu parmi les hommes et la révélation des responsabilités et des devoirs de l'heure présente mais aussi l'annonce des dangers et des gloires à venir. Convaincus de l'imminence de la fin du monde, ils étudiaient la Parole de Dieu avec prières et avec larmes, et étaient toujours plus pénétrés de l'importance de ses précieuses déclarations, et déterminés à faire connaître à d'autres ses vérités salutaires. Ils voyaient dans ses pages un clair exposé du plan du salut et puisaient dans leur foi en Jésus la consolation, l'espérance et la paix. Aussi aspiraient-ils à faire resplendir dans l'esprit des victimes de l'erreur la lumière qui illuminait leur entendement et réjouissait leurs coeurs.

À l'école du pape et des prêtres, des multitudes s'efforçaient en vain d'obtenir le pardon de leurs péchés par des mortifications. Comme on leur avait appris à chercher la paix de leur âme dans les bonnes oeuvres, le sentiment de leur péché et la crainte de la colère de Dieu les poussaient à violenter leur corps et leur esprit, sans jamais trouver le moindre soulagement. Nombreux étaient ceux qui abandonnaient parents et amis pour aller terminer leurs jours dans un couvent. Par des jeûnes répétés, de cruelles flagellations, de longs prosternements sur les dalles de pierre de leur cellule, par de lointains pèlerinages ou d'humiliantes pénitences allant jusqu'à la torture, des milliers essayaient en vain d'obtenir la paix de l'âme. Accablés par le souvenir de leurs péchés, tremblants à la pensée de la colère de Dieu, un grand nombre

d'entre eux, à bout de force, descendaient dans la tombe sans un seul rayon d'espérance.

À ces coeurs affamés, les Vaudois languissaient de rompre le pain de vie, de montrer les messages de paix renfermés dans la Parole de Dieu, pour les conduire à Jésus, leur unique espérance de salut. Ils voyaient clairement la fausseté de la doctrine selon laquelle les bonnes oeuvres peuvent expier les transgressions de la loi divine. Se reposer sur des mérites humains, c'était voiler l'amour infini de celui qui est mort pour nous. Si Jésus s'est offert en sacrifice, c'est parce que notre race déchue ne peut rien faire qui la recommande aux yeux de Dieu. Les mérites d'un Sauveur crucifié et ressuscité forment la base de la foi chrétienne.

Les enseignements de l'Église avaient dépeint Dieu et son Fils comme des êtres durs, sombres, inaccessibles. Selon cette doctrine, le Sauveur a si peu de sympathie pour l'être humain que nous sommes réduits à avoir recours à la médiation des prêtres et des saints. Aussi ces messagers éclairés par la Parole de Dieu brûlaient-ils du désir de faire connaître un Sauveur compatissant dont les bras ouverts invitent le pécheur à lui apporter son fardeau, ses soucis, sa lassitude. Ils avaient hâte d'enlever les obstacles accumulés par Satan pour empêcher les hommes d'aller à Dieu directement pour lui confesser leurs péchés et obtenir le pardon et la paix.

Aussi avec quel empressement le missionnaire vaudois dévoilait-il aux âmes angoissées les consolantes vérités de l'Évangile! Prudemment il leur lisait les précieux manuscrits de l'Écriture. Sa plus grande joie était de faire briller l'étoile de l'espérance dans des coeurs qui ne connaissaient qu'un Dieu vindicatif et impitoyable. Les lèvres tremblantes et les yeux humides d'émotion, quelquefois à genoux, il parlait à ses frères des douces promesses d'espérance. La lumière de la vérité entrait ainsi dans bien des âmes, rayons bienfaisants du soleil de justice dissipant l'obscurité. Souvent l'auditeur, voulant se convaincre qu'il avait bien entendu, invitait le missionnaire à relire plusieurs fois certaines portions de l'Écriture. On aimait tout spécialement entendre répéter ces passages: « Le sang de Jésus, son Fils, nous purifie de tout péché. » *(1 Jean 1.7)* « Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle. » *(Jean 3.14,15)*

Plusieurs comprenaient la véritable nature des prétentions de Rome en voyant l'inutilité de la médiation des hommes en faveur du pécheur. À mesure que la lumière se levait sur eux, ils s'écriaient avec allégresse: « Jésus-Christ est mon prêtre; son sang est mon sacrifice; son autel est mon confessionnal! » Plaçant toute leur confiance dans les mérites du Sauveur, ils répétaient: « Sans la foi il est impossible de lui être agréable. » *(Hébreux 11.6)* « Il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devions être sauvés. » *(Actes 4.12)*

À quelques âmes battues par la tempête, la certitude d'être aimées du Sauveur semblait trop belle. La joie qu'elle leur apportait les inondait d'un tel flot de lumière qu'elles se croyaient transportées au ciel. Toute crainte de la mort avait disparu. Elles mettaient avec confiance leur main dans celle du Seigneur et posaient avec assurance leurs pieds sur le Rocher des siècles. Elles pouvaient désormais, s'il le fallait pour glorifier le nom de leur Rédempteur, affronter avec joie la prison et le bûcher.

La Parole de Dieu faisait son oeuvre dans l'ombre. On la lisait en secret, parfois à une seule personne, parfois devant un petit groupe affamé de lumière et de vérité; on passait souvent la nuit entière à la méditer. L'étonnement et l'admiration des auditeurs étaient si grands que le lecteur devait quelquefois interrompre sa lecture jusqu'à ce qu'on eût bien saisi la bonne nouvelle du salut. Il arrivait souvent au missionnaire d'entendre des exclamations comme celles-ci: « Dieu m'acceptera-t-il réellement comme son enfant? Me sourira-t-il à moi? Me pardonnera-t-il à moi? » Et la Parole répondait: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. » *(Matthieu 11.28)*

Par la foi, l'auditeur s'emparait de la promesse et s'écriait joyeusement: « Plus de pèlerinages; plus de longs voyages aux lieux saints! Tel que je suis, pécheur et impur, je puis aller à Jésus, assuré qu'il ne refuse pas la prière de l'âme repentante! Il me dira: Tes péchés sont pardonnés! Mes péchés, oui les miens, peuvent être pardonnés! »

Les ondes d'une joie sacrée faisant alors palpiter les coeurs, le nom de Jésus était glorifié par des louanges et des actions de grâces. Heureux, les gens rentraient chez eux pour raconter de leur mieux à leur entourage comment ils avaient trouvé le vrai chemin. Une puissance étrange et solennelle se dégageait des saintes Écritures: c'était la voix de Dieu qui portait la conviction dans les coeurs de ceux qui soupiraient après la vérité.

Le messager de Jésus-Christ continuait alors sa route. Son humble apparence, sa sincérité et sa ferveur faisaient le sujet de la conversation de ses auditeurs qui, bien souvent, ne lui avaient pas demandé d'où il venait, ni où il allait. Ils avaient été d'abord si étonnés, puis si débordants de reconnaissance et de joie, qu'ils n'avaient pas songé à l'interroger. Et quand ils l'avaient sollicité de les accompagner chez eux, l'ambassadeur du Christ avait répondu qu'il devait visiter les brebis perdues du troupeau. Et l'on se demandait si ce n'était pas un ange du ciel.

Il arrivait fréquemment qu'on ne revoyait plus l'étranger. Il s'était rendu dans un autre pays; ou il terminait ses jours dans quelque prison inconnue; ou bien encore, ses ossements blanchissaient à l'endroit où il avait rendu témoignage à la vérité. Mais il était impossible de détruire les paroles qu'il avait semées sur son passage; elles faisaient leur oeuvre dans les coeurs. Le jour du jugement seul en révélera tous les bienheureux effets.

Les missionnaires vaudois envahissaient le royaume de Satan. Les chefs de l'Église se rendaient compte que ces humbles prédicateurs itinérants mettaient leur cause en danger et, pour la sauver, ils excitèrent les craintes de leurs agents et les engagèrent à surveiller de plus près les activités de ces évangélistes. Si on laisse, disaient-ils, de telles erreurs se répandre librement, les gens s'adresseront directement à Dieu, et, avec le temps, la suprématie de Rome s'effondrera.

La présence et l'activité des témoins de l'ancienne foi constituant pour Rome un défit permanent, un violent orage de haine et de persécution se déchaina contre eux. Leur refus de renoncer aux saintes Écritures était une injure que Rome ne pouvait laisser impunie. Elle résolut de les extirper de dessus la face de la terre. Alors se déchaînèrent contre le peuple de Dieu caché dans les montagnes une série d'atroces croisades. Des inquisiteurs y furent envoyés, et l'on vit se répéter la scène de l'innocent Abel tombant sous les coups de Caïn. À plusieurs reprises, les terres fertiles de cette population innocente et industrieuse furent réduites en désert; ses chapelles furent démolies et ses foyers anéantis. De même que la vue du sang excite la rage au fauve, la fureur des persécuteurs s'alimentait des souffrances mêmes de leurs victimes. Les témoins de la foi furent poursuivis et traqués à travers monts et vallées, au sein des forêts et dans les cavernes des rochers où ils s'étaient réfugiés. Aucune accusation ne pouvait être portée contre ces proscrits. Leurs ennemis mêmes les qualifiaient de gens paisibles et pieux. Leur crime était de ne pas servir Dieu au gré du pape. Et pour cette seule raison, ils furent abreuvés de toutes les humiliations, de toutes les injures et de toutes les tortures que les hommes et les démons purent inventer.

Résolue d'en finir avec la secte abhorrée, Rome avait lancé contre elle une bulle qui en qualifiait les membres d'hérétiques et les vouait à l'extermination. *(Voir Appendice a11)* On ne leur reprochait ni indolence, ni improbité, ni désordre; on déclarait au contraire qu'ils avaient une apparence de piété et de sainteté propre à « séduire les brebis du vrai bercail. » En conséquence, le pape décrétait « que si cette secte pernicieuse et abominable refusait d'abjurer, elle serait écrasée comme un serpent venimeux ». *(Wylie, ouv. cité, liv. XVI, ch. I.)* Le hautain pontife ne savait-il pas que ses paroles étaient enregistrées dans les livres du ciel, et qu'il devrait en rendre compte au jour du jugement? « Toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites. » *(Matthieu 25.40)*

Cette bulle invitait tous les fidèles à prendre part à la croisade contre les hérétiques. Pour encourager chacun à prêter son concours à cette cruelle entreprise, elle « absolvait de toute peine ecclésiastique, générale ou particulière, et dégageait de tout serment ceux qui y participeraient; elle légitimait le titre de toute propriété illégalement acquise et promettait la

rémission de tous leurs péchés à ceux qui réussiraient à tuer un hérétique. Elle annulait tout contrat favorable aux Vaudois, ordonnait à leurs domestiques de les abandonner, défendait de leur rendre le moindre service et autorisait chacun à s'emparer de leurs biens. » Ce document révèle clairement l'esprit de son auteur. On y entend non pas la voix du Christ mais le rugissement du dragon.

Refusant de se conformer à la Loi de Dieu, les chefs de l'Église érigeaient une morale à leur convenance, morale devant laquelle chacun devait s'incliner, parce que tel était le bon plaisir de Rome. Aussi les tragédies les plus horribles se déroulèrent-elles. Une hiérarchie corrompue et blasphématoire jouait le rôle que Satan lui avait assigné. Toute miséricorde disparut. L'esprit qui avait fait crucifier le Christ et mourir les apôtres, l'esprit qui poussa Néron à sévir contre les chrétiens de son temps, s'acharnait à anéantir les bien-aimés de Dieu.

Les persécutions dont ce peuple pieux fut victime des siècles durant, furent supportées avec une patience et une constance qui glorifièrent son Rédempteur. En dépit d'atroces croisades et massacres, les Vaudois continuèrent d'envoyer dans le monde leurs missionnaires pour y répandre le précieux message qu'ils arrosaient de leur sang. Et la semence portait des fruits. C'est ainsi que les Vaudois témoignèrent pour Dieu plusieurs siècles avant la naissance de Luther. Dispersés en plusieurs pays, ils jetèrent les bases d'une Réforme qui, commencée aux jours de Wiclef, gagna en étendue et en profondeur aux jours de Luther et devra se poursuivre jusqu'à la fin des temps. Cette oeuvre sera accomplie par des hommes disposés, eux aussi, à tout endurer pour la « Parole de Dieu et le témoignage de Jésus ». *(Apocalypse 1.9)*

5. Jean Wiclef

Avant la Réforme, les exemplaires de l'Écriture sainte étaient rares. Mais Dieu ne permit pas que Sa Parole disparût. Ce trésor ne devait pas rester enfoui. L'auteur de cette Parole pouvait la faire sortir de l'obscurité tout aussi facilement qu'il ouvrait les portes des cachots ou brisait les barreaux des prisons où languissaient Ses enfants fidèles. Dans plusieurs pays, d'aucuns cherchaient la vérité comme on cherche des perles. Ils furent dirigés providentiellement vers l'Écriture sainte et ils en scrutèrent les pages avec le plus grand soin, bien décidés à y trouver la lumière. Ils parvinrent peu à peu à discerner de nombreuses vérités oubliées depuis longtemps. Devenus des messagers de Dieu, ces hommes s'efforcèrent de briser les chaines de l'erreur et de la superstition. Ils invitaient les captifs à faire valoir leur droit à la liberté.

En dehors des vallées vaudoises, la Parole de Dieu avait été comme figée dans une langue que seuls les savants connaissaient. Mais le moment était venu de la traduire en langue vulgaire pour la mettre à la portée de tous. La nuit allait bientôt disparaître. Lentement, les ténèbres se dissipaient, et, dans plusieurs pays, on voyait déjà les premières lueurs de l'aurore.

Au quatorzième siècle naissait en Angleterre Jean Wiclef, « l'étoile de la Réforme ». Son témoignage retentit non seulement en Grande-Bretagne, mais au sein de la chrétienté tout entière. Sa puissante protestation contre Rome ne devait jamais être oubliée. Ce fut le signal d'une lutte qui aboutit à l'émancipation des individus, des églises et des nations.

Bien qu'ayant reçu une éducation libérale, Wiclef regardait la crainte de Dieu comme le commencement de la sagesse. Au collège déjà, il s'était fait remarquer autant par la ferveur de sa piété que par sa science. Sa soif de connaissances le poussa à embrasser toutes les branches d'études. Versé dans la philosophie scolastique, il put en dévoiler les erreurs, et ses études du droit canon et du droit civil le préparèrent à lutter vaillamment en faveur de la liberté civile et religieuse. La discipline intellectuelle qu'il avait acquise dans les écoles s'ajoutait aux armes qu'il tirait de la Parole de Dieu et le mettait à même de comprendre la tactique des savants. Son génie et sa science lui valaient à la fois le respect de ses amis et de ses ennemis. Ses partisans voyaient avec satisfaction que leur champion supportait avantageusement la comparaison avec les plus grands penseurs du pays. Aussi ses adversaires n'eurent-ils pas l'occasion de discréditer la cause de la Réforme en alléguant l'ignorance ou la faiblesse de ses défenseurs.

À cette époque, les Livres saints n'existaient que dans des langues mortes et n'étaient accessibles qu'aux savants; mais certains d'entre eux avaient trouvé dans les Écritures la grande doctrine de la grâce de Dieu et l'avaient incorporée à leur enseignement. De là, elle s'était répandue au-dehors, et plusieurs avaient été amenés à sonder les oracles de Dieu. La voie au futur réformateur se trouva ainsi préparée.

Lorsque son attention fut appelée sur les Écritures, il en entreprit l'étude avec la même conscience qu'il avait apportée à celle du programme universitaire. Après avoir éprouvé des aspirations que ni la scolastique, ni les enseignements de l'Église n'avaient pu assouvir, il trouva dans la Bible ce qu'il avait vainement cherché ailleurs. Il y découvrit le plan de la rédemption, et contempla en Jésus-Christ l'unique Avocat de l'homme auprès de Dieu. Dès lors, se donnant tout entier au service du Seigneur, il prit la résolution de proclamer les vérités qu'il avait découvertes.

Comme sa lutte avec Rome n'était point un acte délibéré, Wiclef, pas plus que les réformateurs qui lui succédèrent, ne vit immédiatement où son oeuvre devait le conduire. Mais son ardeur pour la vérité ne pouvait manquer de l'entraîner dans un conflit. D'ailleurs, plus il discernait les errements de la Papauté, plus il mettait de ferveur à sonder les Écritures. Convaincu que les traditions humaines implantées par Rome avaient supplanté la Parole de Dieu, il en accusa hardiment le clergé. Il demanda que la Bible fût rendue au peuple et que l'Église reconnût à nouveau son autorité. Ce fut un puissant docteur, un prédicateur éloquent. Sa connaissance des Écritures, la puissance de son raisonnement, la pureté de sa vie, son courage indomptable et son intégrité lui gagnaient l'estime et la confiance de tous: prompt à discerner l'erreur, il dénonçait avec hardiesse les abus sanctionnés par l'autorité de Rome. Aussi, un grand nombre de personnes qui avaient perdu confiance en l'Église à la vue des iniquités qui y prévalaient, acclamaient-elles avec une joie non dissimulée les vérités annoncées par Wiclef. En revanche, quand les chefs de la hiérarchie constatèrent que l'influence de ce réformateur primait la leur, leur fureur se déchaîna.

Alors qu'il remplissait les fonctions de chapelain du roi, Wiclef, s'élevant contre le tribut que le pape exigeait de ce dernier, démontra que les prétentions papales sur les souverains séculiers étaient contraires à la raison et à la révélation. Sa protestation exerça sur les esprits une influence d'autant plus grande que les exigences du pape avaient provoqué une vive indignation parmi le peuple. Aussi le roi et les nobles s'unirent-ils pour s'opposer aux exigences du pontife en tout ce qui touchait à l'autorité temporelle et à la levée des impôts. Ce fut là un coup redoutable porté à l'autorité papale en Angleterre.

L'institution des ordres de moines mendiants était un autre abus contre lequel le réformateur engagea une guerre longue et acharnée. Ces moines

pullulaient à tel point en Angleterre qu'ils compromettaient la grandeur et la prospérité de la nation. L'industrie, l'instruction publique, la moralité, tout se ressentait de leur pernicieuse influence. Leur vie d'oisiveté et de mendicité n'imposait pas seulement au peuple un lourd fardeau, mais elle ravalait les travaux utiles et démoralisait la jeunesse. Entraînés par leur exemple, un grand nombre d'adolescents embrassaient la vie monacale, et cela non seulement sans le consentement de leurs parents, mais souvent à leur insu ou contre leur volonté. L'un des anciens Pères de l'Église, élevant la vie monastique au-dessus de l'amour filial et des devoirs qui en découlent, avait écrit: « Si tu vois ton père se coucher devant ta porte avec pleurs et lamentations, et si ta mère te montre le corps qui t'a porté et le sein qui t'a allaité, n'hésite pas à les fouler aux pieds pour aller droit au Christ. » Par cette « monstrueuse inhumanité », comme Luther la qualifiera plus tard, inhumanité « qui rappelle plus le loup et le tyran que l'esprit du Maître », les enfants en venaient à renier leurs parents. *(Sears, Barnas, Life of Luther, p. 70, 69.)* À l'instar des pharisiens, les chefs de la hiérarchie romaine anéantissaient le commandement de Dieu au profit de leurs traditions. Des parents étaient privés de la compagnie de leurs fils et de leurs filles, et plongés dans la désolation. Les pauvres dupes qui, plus tard, s'apercevaient qu'ils avaient manqué leur vie et réduit leurs parents au désespoir avaient beau regretter leur décision: une fois pris au piège, il leur était impossible de recouvrer leur liberté.

Même des élèves d'universités, séduits par les discours des moines, entraient dans leurs ordres, au point que bien des parents, redoutant cette éventualité, renonçaient à faire étudier leurs fils. De ce fait, le nombre des étudiants dans ces centres scolaires se trouvait considérablement réduit. Les écoles languissaient et l'ignorance était générale.

Le droit de confesser et de donner l'absolution que le pape avait accordé aux moines mendiants était aussi la source de maux innombrables. La soif du gain les poussant à accorder le pardon même aux pires des criminels qui s'adressaient à eux, on vit bientôt le vice monter comme une marée. Les malades et les pauvres étaient abandonnés; les aumônes qui auraient dû leur être réservées allaient aux religieux, qui les exigeaient avec menaces, et dénonçaient l'impiété de ceux qui les leur refusaient. Les moines faisaient profession de pauvreté, ce qui n'empêchait pas leur fortune d'aller sans cesse en augmentant. Leurs somptueux édifices et leurs tables richement servies rendaient d'autant plus apparente la pauvreté de la nation. Pendant qu'ils s'adonnaient à la bonne chère et aux plaisirs, ils se faisaient remplacer dans leurs fonctions par des hommes incapables. Ceux-ci ne savaient que raconter des fables, des histoires invraisemblables et des farces pour amuser le peuple et l'asservir plus complètement encore. Les foules ignorantes en étaient venues

à croire qu'en somme la religion, moyen de s'assurer une place au paradis, consistait à reconnaître la suprématie du pape, à honorer les saints et à faire des largesses aux religieux.

Des hommes instruits et pieux avaient vainement tenté de réformer ces ordres. Wiclef, plus perspicace, s'attaqua à la racine du mal, en déclarant que le système lui-même était faux, et qu'il fallait l'abolir. Les discussions qui s'ensuivirent éclairèrent les esprits. Des moines parcourant le pays en vendant des indulgences rencontrèrent bien des gens qui doutaient de la possibilité d'acheter le pardon à prix d'argent, et se demandaient sérieusement s'il n'était pas préférable d'aller le demander à Dieu plutôt qu'au souverain pontife. *(Voir Appendice a12)* D'autres, alarmés de la rapacité des religieux dont la cupidité leur paraissait insatiable, disaient: « Les moines et les prêtres de Rome nous rongent comme la gangrène. Il faut que Dieu nous en délivre, ou ce peuple périra. » *(Merle d'Aubigné, ouv. cité, liv. XVII, ch. VII.)* Les religieux, pour cacher leur avarice, invoquèrent l'exemple du Christ et de ses disciples qui, eux aussi, disaient-ils, avaient vécu de la charité publique. Ces excuses les perdirent, car on voulut interroger l'Écriture pour savoir ce qu'il y avait de vrai dans ces assertions. C'était justement ce que Rome redoutait le plus: voir l'attention du monde se porter vers la source de la vérité, qu'elle avait tout intérêt à tenir cachée.

Dans le dessein non d'entrer en dispute avec les religieux, mais d'attirer l'attention du peuple sur les enseignements des Écritures et sur leur Auteur, Wiclef se mit à écrire et à répandre des tracts contre les moines. Il soutenait que le pouvoir de pardonner et d'excommunier ne résidait pas plus chez les papes que chez les prêtres, et que nul ne pouvait être réellement excommunié sans avoir d'abord encouru le déplaisir de Dieu. Il n'eût pu s'y prendre mieux pour renverser le gigantesque édifice de domination spirituelle et temporelle que le pape avait érigé, et qui tenait des millions de corps et d'âmes courbés sous sa domination.

Une fois de plus, Wiclef fut appelé à défendre les droits de la couronne d'Angleterre contre les empiétements de Rome. Désigné comme ambassadeur royal, il passa deux ans à conférer avec les représentants du pape aux Pays-Bas. Dans ses rapports avec des prélats de France, d'Italie et d'Espagne, à même de voir ce qui se passait dans les coulisses, Wiclef y apprit bien des choses qui devaient lui servir dans ses travaux ultérieurs. Il discerna chez les légats de la cour pontificale la véritable nature et les visées de la hiérarchie. Rentré en Angleterre, il reprit son enseignement avec un nouveau zèle et un nouveau courage, proclamant que les dieux de Rome étaient l'avarice, l'orgueil et le mensonge.

Dans un de ses tracts, parlant du pape et de ses quêteurs, il s'exprime ainsi: « Ils drainent de notre pays le nécessaire des pauvres; chaque année,

des milliers de marcs de l'argent du roi servent à payer les sacrements et le casuel, ce qui n'est autre chose qu'une damnable simonie exercée aux dépens de la chrétienté. Certes, si notre pays possédait une montagne d'or à laquelle personne ne touche que le quêteur de ce pontife orgueilleux et mondain, il arriverait qu'avec le temps cette montagne finirait par disparaître, ne nous laissant en retour que la malédiction de Dieu. » *(Rév. John Lewis, History of the life of Sufferings of J. Wicliffe (éd. 1820), p. 37.)*

Peu après son retour en Angleterre, Wiclef fut appelé par le roi à remplir les fonctions de recteur de Lutterworth. Ce choix prouvait que le franc-parler du réformateur n'avait pas déplu au monarque. L'influence de Wiclef se faisait sentir sur les décisions de la cour aussi bien que sur l'opinion publique.

Les foudres papales ne tardèrent pas à se déchaîner contre lui. Trois bulles adressées à l'Angleterre — dont l'une à l'Université, l'autre au roi et la troisième aux prélats — ordonnaient des mesures immédiates et décisives pour fermer la bouche au fauteur d'hérésie. *(Voir Appendice a13)* Avant l'arrivée de la bulle, toutefois, les évêques, dans leur zèle, avaient sommé Wiclef de comparaître devant eux. Deux des princes les plus puissants du royaume l'accompagnaient devant ce tribunal; la foule, faisant irruption, intimida tellement les juges que l'enquête fut suspendue et que Wiclef put s'en retourner en paix. Plus tard, les prélats s'efforcèrent de circonvenir le vieil Edouard III contre le réformateur, mais le roi venant à mourir, l'ancien protecteur de Wiclef devint régent du royaume.

La bulle papale sommait toute l'Angleterre de faire arrêter et incarcérer l'hérétique. Ces mesures sous-entendaient le bûcher, et, selon toute probabilité, Wiclef n'allait pas tarder à être victime de la colère de Rome. Mais celui qui avait dit autrefois: « Ne crains point... Je suis ton bouclier », étendit de nouveau sa main pour protéger son serviteur. La mort frappa non le réformateur, mais le pontife qui avait décrété sa perte. Grégoire XI ayant disparu, les ecclésiastiques qui s'étaient réunis pour faire le procès de Wiclef se dispersèrent et la Réforme naissante continua d'être protégée par la divine Providence.

La mort de Grégoire fut suivie de l'élection de deux papes rivaux. Deux pontifes se disant tous deux infaillibles réclamaient l'obédience de la chrétienté. *(Voir Appendice a14)* Chacun d'eux appelait les fidèles à combattre son antagoniste, accompagnant ses ordres de terribles anathèmes à l'adresse de ses ennemis et promettant le ciel à ses partisans. Ces événements affaiblissaient singulièrement le prestige papal. Les factions rivales étant occupées à se combattre mutuellement, Wiclef fut laissé en paix, tandis que se croisaient anathèmes et récriminations, et que des torrents de sang étaient versés pour soutenir les prétentions des deux adversaires. Pendant que l'Église était le théâtre du crime et du scandale, le réformateur, de sa paisible retraite

de Lutterworth, s'employait de toutes ses forces à détourner l'attention du monde du spectacle des discordes papales pour la porter sur Jésus, le Prince de la paix.

Le schisme ouvrait le chemin à la Réforme. Les querelles et la dégradation morale dont il était la cause, ouvraient les yeux des gens sur la vraie nature de la papauté. Dans un traité sur « le schisme des papes », Wiclef invitait ses lecteurs à se demander sérieusement si ces deux prêtres ne disaient pas la vérité quand ils s'anathématisaient l'un l'autre, se traitant mutuellement d'antichrist. « Dieu, disait-il, n'a pas permis que le Malin régnât par l'un de ces deux prêtres seulement... Il leur a partagé le pouvoir, afin que les fidèles, au nom de Jésus-Christ, pussent en avoir raison plus aisément. » *(R. Vaughan, Life and Opinions of John Wicliffe (éd. 1831), vol. II, p. 6.)*

Comme son Maître, Wiclef prêchait l'Évangile aux pauvres. Et, non content de répandre la lumière dans les humbles demeures de sa paroisse de Lutterworth, il voulut la porter dans toutes les parties de l'Angleterre. À cette fin, il organisa un corps de prédicateurs, hommes simples et pieux, aimant la vérité et ne désirant rien tant que de la propager. Ces hommes allaient de lieu en lieu, prêchant sur les places des marchés, dans les rues des grandes villes et dans les campagnes. Ils visitaient les vieillards, les malades et les pauvres, et leur annonçaient la bonne nouvelle de la grâce de Dieu.

En sa qualité de professeur de théologie à Oxford, Wiclef prêchait la Parole de Dieu dans les auditoires de l'Université. Son zèle à présenter la vérité à ses étudiants lui valut le titre de « docteur de l'Évangile ». Mais l'oeuvre capitale de sa vie fut la traduction des saintes Écritures en langue anglaise. Dans un ouvrage intitulé De la véracité et du sens des Écritures, il exprimait son intention de traduire la Bible afin que tout Anglais pût lire les oeuvres merveilleuses de Dieu dans sa langue maternelle.

Mais ses travaux furent soudainement interrompus. Bien qu'il n'eût pas encore soixante ans, il était prématurément vieilli, car ses labeurs incessants, ses études et les attaques de ses ennemis avaient épuisé ses forces. Les moines éprouvèrent une grande joie en apprenant qu'il était atteint d'une grave maladie. Imaginant qu'il devait amèrement regretter le mal qu'il avait fait à l'Église, ils s'empressèrent auprès de lui pour entendre sa confession. Des représentants de quatre ordres religieux, accompagnés de quatre magistrats civils, s'étaient réunis au chevet de celui que l'on croyait moribond: « Vous avez la mort sur les lèvres, lui dirent-ils; soyez touché de vos fautes, et rétractez en notre présence tout ce que vous avez dit à notre détriment. » Le réformateur écouta en silence; puis, priant son serviteur de l'aider à s'asseoir sur son lit, et regardant fixement ceux qui attendaient sa rétractation, il leur dit de cette voix ferme et tonnante qui les avait si souvent fait trembler: « Je ne mourrai pas, mais je vivrai, et je raconterai les forfaits des moines. »

(Merle d'Aubigné, ouv. cité, liv.XVII, ch. VII.) Étonnés et interdits, les religieux quittèrent précipitamment la chambre du malade.

Les paroles de Wiclef s'accomplirent: Il vécut assez longtemps pour voir entre les mains de son peuple l'arme que Rome craint le plus, l'instrument céleste destiné à éclairer, à libérer, à évangéliser le monde: la Parole de Dieu. Les obstacles étaient nombreux et redoutables. Bien qu'affaibli par les infirmités, et sachant qu'il ne lui restait que peu d'années pour travailler, calme devant l'opposition et fortifié par les promesses de Dieu, Wiclef poursuivit courageusement son oeuvre. En pleine possession de ses facultés intellectuelles, riche en expérience, et gardé par la Providense, il put terminer cette grande tâche, la plus importante de sa vie. Pendant que toute la chrétienté était bouleversée, le réformateur, dans son rectorat de Lutterworth, sans prendre garde à la tempête qui faisait rage au-dehors, s'appliquait paisiblement à son entreprise de prédilection.

Le moment arriva enfin où la première traduction des Écritures en langue anglaise vit le jour. L'Angleterre pouvait lire la Parole de Dieu. Désormais, le réformateur ne craignait plus ni la prison, ni le bûcher. Il avait placé dans les mains de son peuple une lumière qu'on ne pourrait plus éteindre. En donnant les Écritures à ses concitoyens, il avait contribué à rompre les chaînes de l'ignorance et du vice, pour libérer et ennoblir son pays, ce que les plus brillantes victoires sur les champs de bataille eussent été incapables de faire.

L'art de l'imprimerie n'étant pas encore connu, ce n'est que par un procédé lent et laborieux qu'on obtenait des exemplaires de la Bible. L'intérêt éveillé par ce livre était tel que les nombreux copistes qui s'offraient pour le transcrire ne parvenaient pas à répondre à toutes les demandes. Quelques personnes riches en désiraient une copie complète. D'autres ne pouvaient en acheter qu'un fragment. Souvent, plusieurs familles se réunissaient pour s'en procurer un exemplaire en commun. C'est ainsi que la traduction des Écritures par Wiclef ne tarda pas à se trouver entre les mains des gens du peuple.

L'appel à la raison humaine arrachait bien des gens à leur soumission passive aux dogmes de Rome. Wiclef enseignait exactement les croyances qui caractérisèrent plus tard le protestantisme: le salut par la foi en Jésus-Christ et l'infaillible et souveraine autorité des saintes Écritures. Les prédicateurs envoyés par lui répandaient la Bible et les écrits du réformateur avec un tel succès que bientôt la moitié du peuple anglais avait accepté la foi nouvelle.

L'apparition des saintes Écritures jeta l'épouvante dans le camp des dignitaires de l'Église. Ils avaient maintenant à combattre quelque chose de plus puissant que Wiclef, une force contre laquelle leurs armes avaient peu de prise. Il n'y avait alors en Angleterre aucune loi prohibant la diffusion des Livres saints, puisqu'ils n'avaient jamais été publiés en langue vulgaire. Ces lois furent élaborées et strictement mises en vigueur par la suite. En attendant,

en dépit de tous les efforts des prêtres, on jouit durant un certain temps de la liberté de répandre la Parole de Dieu.

Pour réduire au silence la voix du réformateur, les chefs de la hiérarchie le firent comparaître successivement devant trois tribunaux. Ce fut d'abord devant un synode d'évêques qui déclara hérétiques ses écrits, et qui, après avoir gagné à sa cause le jeune roi Richard II, obtint une ordonnance royale décrétant l'emprisonnement de tous les adhérents des doctrines condamnées par la cour pontificale.

Wiclef en appela hardiment du synode au Parlement, contraignant la hiérarchie à comparaître devant le conseil de la nation, et demandant la réforme des énormes abus sanctionnés par l'Église. La puissance avec laquelle il dépeignit les usurpations et la corruption du siège papal couvrit ses ennemis de confusion. Mais ses amis et partisans avaient plié sous l'orage, et l'on s'attendait que ce vieillard, resté seul, se soumît à la double puissance de la couronne et de la mitre. On assista au contraire à la défaite de ses adversaires. Tiré de sa torpeur par les pressants appels de Wiclef, le Parlement rapporta les édits persécuteurs et mit le réformateur en liberté.

La troisième fois, Wiclef fut cité devant un tribunal composé des plus hauts dignitaires ecclésiastiques du royaume. Ce tribunal devait naturellement se montrer impitoyable pour l'hérésie. Le moment était venu où Rome allait enfin triompher, et où l'oeuvre du réformateur serait définitivement écrasée. Telle était du moins l'espérance de ses adversaires. S'ils parvenaient à leurs fins, Wiclef serait forcé ou d'abjurer ou de quitter le tribunal pour monter sur le bûcher.

Le réformateur ne fit ni rétractation ni compromis. Il soutint hardiment ses enseignements et repoussa les accusations de ses persécuteurs. S'oubliant lui-même, ainsi que sa situation, il somma ses auditeurs de comparaître avec lui devant le tribunal de Dieu, et pesa leurs sophismes et leurs erreurs à la balance de la vérité éternelle. Le Saint-Esprit manifesta sa présence au point que ses auditeurs étaient comme interdits et cloués sur leurs sièges. Semblables aux flèches du Tout-Puissant, les paroles du réformateur transperçaient tous les coeurs. Retournant avec force contre ses accusateurs la charge d'hérésie formulée contre lui, il leur demanda comment ils avaient osé répandre leurs erreurs, et, par amour de l'argent, faire trafic de la grâce de Dieu.

« Contre qui prétendez-vous vous être élevés? leur demanda-t-il dans sa péroraison. Contre un vieillard qui a déjà un pied dans la tombe. Non! C'est contre la vérité, qui est plus puissante que vous, et qui finira par vous vaincre. » *(Wylie, liv. II, ch.XIII.)* Puis il se retira de l'assemblée, sans qu'aucun de ses adversaires osât l'arrêter.

L'oeuvre de Wiclef était presque achevée; l'étendard de la vérité que ses vaillantes mains avaient si longtemps fait flotter allait leur échapper; mais il

devait rendre une dernière fois témoignage à l'Évangile. C'est de la forteresse même du royaume de l'erreur que la vérité devait encore être proclamée. Wiclef fut sommé de comparaître à Rome devant le tribunal pontifical, tribunal qui avait si souvent répandu le sang des saints. Sans se dissimuler les dangers qu'il courait, il aurait répondu à la sommation, si une attaque de paralysie ne l'en avait empêché. Il lui était impossible de faire entendre sa voix à Rome, mais il pouvait écrire, et c'est ce qu'il résolut de faire. De son rectorat, le réformateur envoya au pape une lettre respectueuse et chrétienne, mais sévère à l'égard de la pompe et de l'orgueil de la curie romaine.

« C'est pour moi, disait-il, une joie de faire connaître à tous, et spécialement à l'évêque de Rome, la foi que je professe. Celle-ci me paraissant saine et juste, j'aime à croire qu'il sera heureux de la sanctionner, ou de l'amender si elle est erronée. »

Je crois que l'Évangile de Jésus-Christ renferme toute la loi de Dieu. Je crois et affirme que l'évêque de Rome, étant sur terre le vicaire du Christ, est lié plus que tout autre à cette loi, puisque la grandeur, parmi les apôtres, ne consistait pas en honneurs et en dignités, mais en une fidèle imitation de la vie et du caractère du Sauveur. Au cours de son pèlerinage terrestre, le Seigneur Jésus vécut dans une extrême pauvreté, repoussant toute autorité et toute gloire mondaine. Un chrétien ne doit suivre le pape ou n'importe quel saint homme que dans la mesure où il suit lui-même exactement le Seigneur Jésus-Christ. En désirant des honneurs terrestres, Pierre et les fils de Zébédée encoururent son déplaisir, et ne doivent par conséquent pas être imités dans ces erreurs....

A l'exemple du Christ et de ses apôtres, le pape doit laisser au pouvoir séculier toute la puissance temporelle, et exhorter fidèlement tout le clergé à en faire autant. Du reste, si, en quoi que ce soit, j'ai erré, je consens très humblement à être ramené de mon égarement, fût-ce au prix de ma vie si cela est nécessaire.

Quand à l'appel que l'on m'a adressé, je désirerais pouvoir y répondre, mais les enseignements du Seigneur m'ont appris que c'est à Dieu plutôt qu'aux hommes qu'il faut obéir.

Wiclef concluait en disant: « Prions notre Dieu qu'il agisse, comme il a commencé de le faire, sur le coeur de notre pape Urbain VI, afin que lui et son clergé puissent suivre notre Seigneur Jésus-Christ dans Sa vie et dans Son caractère, et que tous ensemble ils puissent marcher fidèlement sur Ses traces. » *(Foxe, Acts and Monuments (édit. by Rev. J Pratt), vol. III, p. 49, 50.)*

En manifestant ainsi la douceur et l'humilité de Jésus devant le pape et ses cardinaux, Wiclef démontrait au monde entier le contraste existant entre ces derniers et le Maître qu'ils prétendaient représenter.

Le réformateur avait la conviction que sa vie serait le prix de sa fidélité. Le roi, le pape et les évêques étaient unanimes pour le condamner: quelques mois

à peine, selon toutes prévisions, le séparaient du bûcher. Mais son courage demeurait inébranlable. « Que parlez-vous, disait-il, d'aller chercher au loin la palme des martyrs? Annoncez la parole de Christ à de superbes prélats, et le martyre ne vous manquera pas. Vivre et me taire, jamais! Que le glaive suspendu sur ma tête tombe! J'attends le coup. » *(Merle d'aubigné, ouv. cité, liv. XVII, chap. VIII.)*

Cette fois encore, Wiclef échappa à ses ennemis. Celui qui, sa vie durant s'était hardiment déclaré pour la vérité au milieu des plus grands périls, ne devait pas tomber victime de la haine de ses ennemis. Jamais Wiclef n'avait pensé à se défendre, mais Dieu avait été son protecteur; et maintenant que ses ennemis croyaient le tenir, il le plaçait hors de leur atteinte. Alors que le réformateur se disposait à présider un service de communion dans son église de Luttenvorth, il eut une attaque de paralysie, dont il mourut peu après.

Le Dieu qui avait assigné à Wiclef Sa tâche, et placé Ses paroles dans son coeur, avait veillé sur sa personne, et prolongé sa vie jusqu'à ce que fussent jetées sûrement les bases du grand oeuvre de la Réforme.

Sortant des ténèbres du Moyen Age, Wiclef n'avait pu appuyer son oeuvre de réforme sur aucun prédécesseur. Appelé, comme Jean-Baptiste, en vue d'une mission spéciale, il fut le fondateur d'une ère nouvelle. Pourtant, sa conception de la vérité présente un degré d'unité et de perfection que les réformateurs subséquents n'ont jamais surpassé, et que certains, venus un siècle plus tard, n'ont pas même atteint. Les fondements jetés par ses mains étaient si larges, si profonds et si solides, que ses successeurs n'eurent pas la peine de les poser à nouveau.

Le mouvement inauguré par Wiclef en vue de la libération des esprits et des consciences, comme aussi de l'affranchissement des nations si longtemps enchaînées au char triomphal de Rome, puisait son énergie dans la Parole de Dieu, source du fleuve de bénédiction qui, depuis le quatorzième siècle, a coulé sur le monde. Intransigeant, Wiclef voyait dans les Écritures la révélation inspirée de la volonté de Dieu, la règle unique de la foi et de la vie. On lui avait appris à considérer l'Église de Rome comme divine et son autorité comme infaillible, ainsi qu'à recevoir avec une confiance aveugle les enseignements et les usages sanctionnés par une pratique millénaire. Mais il avait fermé l'oreille à toutes les voix pour n'entendre que la Parole de Dieu devant laquelle il invitait le monde à s'incliner. Au lieu d'écouter l'Église parlant par la bouche du pape, il déclarait que la seule autorité en matière de foi est la voix de Dieu s'exprimant dans sa Parole. Non seulement, affirmait-il, les Écritures sont une révélation parfaite de la volonté divine, mais le Saint-Esprit est leur seul interprète, et c'est par une étude personnelle que chacun est appelé à connaître son devoir. Il détournait ainsi les esprits loin du pape et de l'Église pour les diriger vers la Parole de Dieu.

Wiclef a été l'un des plus grands réformateurs. Par l'envergure de son esprit et la lucidité de sa pensée, par sa hardiesse et sa constance dans la défense de la vérité, il n'a été égalé que par un petit nombre de ses successeurs. Une vie pure, une inlassable activité dans l'étude et dans le travail, une intégrité incorruptible, un dévouement et une charité apostoliques dans son ministère: telles furent les qualités maîtresses du premier des réformateurs. Cela, en dépit des ténèbres intellectuelles et de la corruption morale de son siècle.

La vie de Wiclef est un monument de la puissance éducatrice et transformatrice de la Parole de Dieu. Le saint Livre fit de lui ce qu'il fut. L'effort exigé par l'étude des grandes vérités de la révélation communique à toutes les facultés une fraîcheur et une vigueur nouvelles. Il élargit la pensée, aiguise l'esprit, mûrit le jugement. Plus que toute autre étude, celle de la Bible ennoblit les sentiments et les aspirations. Elle inspire la persévérance, la patience, le courage, la fermeté; elle forme le caractère et sanctifie l'âme. Une étude respectueuse des Écritures nous met en contact direct avec l'Esprit divin; elle donne au monde des hommes plus forts, des génies plus puissants, des caractères plus nobles que l'étude de la philosophie. « La révélation de tes paroles éclaire, elle donne de l'intelligence aux simples. » *(Psaume 119.130)*

Les doctrines enseignées par Wiclef continuèrent à se répandre pendant un certain temps. Sous le nom de Wicléfites et de Lollards, ses disciples travaillèrent avec un zèle redoublé à répandre la Parole de vie non seulement en Angleterre, mais en d'autres pays. Des foules accouraient pour entendre leurs enseignements. Au nombre des convertis se trouvaient des membres de la noblesse, et même la reine. Les rites et les vestiges idolâtres du romanisme disparaissaient des églises. En maints endroits, on constata une réforme radicale des moeurs.

Mais bientôt l'impitoyable tempête de la persécution s'abattit sur ces fidèles chrétiens. Les monarques anglais, désireux d'affermir leur trône en s'assurant l'appui de Rome, n'hésitèrent pas à sacrifier les réformateurs. Pour la première fois, au cours de l'histoire d'Angleterre, le supplice du bûcher fut décrété contre les disciples de l'Évangile. Les martyres succédèrent aux martyres. Les hérauts de la vérité, proscrits et torturés, n'avaient d'autre recours que l'Éternel des armées. Traqués comme ennemis de l'Église et traîtres à la patrie, ils continuaient de prêcher en secret dans les demeures des pauvres, et souvent même dans des cavernes.

En dépit de la fureur des persécuteurs, une protestation calme, pieuse, intense et persévérante continua de se faire entendre, des siècles durant, contre la corruption de la foi religieuse. Ces chrétiens n'avaient qu'une connaissance imparfaite de la vérité, mais ils avaient appris à aimer la Parole de Dieu et à lui obéir, et pour elle ils marchaient courageusement à la mort. Comme aux jours apostoliques, plusieurs consacraient leurs biens terrestres à la cause du

Christ. Ceux qu'on laissait en possession de leur demeure y recevaient leurs frères expulsés de leurs foyers; et quand, à leur tour, ils devaient quitter leur toit, ils acceptaient joyeusement une vie de proscrits. Malheureusement, des milliers, terrifiés par la rage des persécuteurs, achetaient la liberté au prix de leur foi. Pour rendre leur rétractation plus impressionnante, on les revêtait, à leur sortie de prison, du vêtement des pénitents. Mais nombreux furent ceux qui, tant dans la noblesse que parmi les gens du peuple, rendirent hardiment témoignage à la vérité dans les cachots et dans les « Tours des Lollards », heureux, au milieu des tortures et des flammes, de participer aux souffrances de leur Maître.

Faute d'avoir pu assouvir leur colère sur Wiclef durant sa vie, les champions de Rome n'eurent aucun repos tant que ses ossements reposèrent tranquillement dans la tombe. À la suite d'un décret du Concile de Constance, plus de quarante ans après la mort du réformateur, ses restes furent exhumés, publiquement livrés aux flammes, et ses cendres jetées à la rivière. « Cette rivière, dit un ancien auteur, les transporta dans l'Avon, l'Avon, dans le Severn, le Severn dans le canal de Bristol, et celui-ci dans l'Océan. Ainsi, les cendres de Wiclef devinrent l'emblème de sa doctrine, aujourd'hui répandue dans le monde entier. » *(Fuller, Church History of Britain, liv. sect. 2, par. 54.)* Ses ennemis se doutaient peu du sens symbolique de leur acte.

C'est sous l'influence des écrits de Wiclef que Jean Hus fut amené à renoncer à plusieurs des erreurs du romanisme et à entreprendre l'oeuvre de la réforme en Bohême. Deux pays si éloignés l'un de l'autre recevaient ainsi les semences de la vérité! De la Bohême la lumière se répandit en d'autres lieux. Les esprits étaient dirigés vers la Parole de Dieu si longtemps oubliée. Une main divine préparait le chemin à la grande Réforme.

6. Hus et Jérôme

Dès le neuvième siècle, l'Évangile s'était implanté en Bohême. Les saintes Écritures y avaient été traduites, et le culte y était célébré en langue vulgaire. Mais à mesure que la puissance du pape grandissait, elle éclipsait la Parole de Dieu. Grégoire VII, qui avait entrepris d'abaisser l'orgueil des rois, ne montrait pas moins d'ardeur à asservir les peuples. Par une bulle, il interdit la célébration du culte en langue bohémienne. Le pape y déclarait « qu'il était agréable au Dieu tout-puissant que son culte fût célébré en une langue inconnue, et que l'inobservance de cette règle avait occasionné bien des maux et des hérésies ». Rome jetait ainsi un épais suaire sur la Parole de Dieu et laissait les peuples dans les ténèbres. Mais le ciel avait préparé des instruments pour perpétuer son Église. Nombre de Vaudois et d'Albigeois, chassés de France et d'Italie par la persécution, s'étaient établis en Bohême. N'osant pas prêcher ouvertement dans ce pays, ils y avaient travaillé activement dans l'ombre, transmettant l'héritage de la vérité d'une génération à l'autre.

D'autre part, il s'était élevé en Bohême des hommes qui stigmatisaient la corruption de l'Église et le dévergondage du peuple, et leurs protestations avaient éveillé l'attention générale. Alarmée, la hiérarchie romaine déclencha la persécution contre les amis de l'Évangile, qui allèrent adorer Dieu dans les forêts et sur les montagnes, où ils furent poursuivis. Plusieurs furent mis à mort. Bientôt il fut décrété que ceux qui abandonneraient la foi romaine seraient livrés aux flammes. Tout en donnant leur vie, ces chrétiens comptaient sur le triomphe de leur cause. L'un d'eux, qui avait enseigné que le salut ne s'obtient que par la foi au Sauveur crucifié, fit en mourant cette déclaration:

« La fureur des ennemis de la vérité a maintenant l'avantage sur nous, mais ce ne sera pas toujours le cas; il s'élèvera d'entre le peuple un homme sans épée et sans autorité contre lequel ils ne pourront rien. » L'époque où Luther devait paraître était encore bien éloignée; mais une voix allait se faire entendre dont le témoignage contre Rome devait émouvoir les peuples.

D'humble origine et de condition modeste, Jean Hus avait, très tôt, perdu son père. Sa pieuse mère, qui considérait l'instruction et la piété comme les biens les plus précieux, s'était efforcée de les assurer à son fils. Hus put ainsi étudier à l'école provinciale, puis il entra à l'université de Prague où, en raison de son indigence, il fut admis à titre gratuit. Sa mère l'y accompagna; veuve et pauvre, elle n'avait ni présents, ni argent à lui offrir; mais lorsqu'ils furent arrivés près de la grande ville, elle s'agenouilla auprès de l'orphelin et invoqua

sur lui la bénédiction du Père céleste. Elle se doutait peu de quelle façon ses prières seraient exaucées.

À l'université, Hus se distingua par son inlassable application et par ses rapides progrès, tandis que sa vie irréprochable et sa douceur lui gagnèrent l'estime de tous. Fils dévoué de l'Église de Rome, il recherchait avec ferveur les bénédictions spirituelles dont elle se disait dépositaire. À l'occasion d'un jubilé, pour gagner l'indulgence promise, il alla se confesser, donna ses derniers deniers et se joignit aux processions. Ses études achevées, il entra dans le sacerdoce. Gravissant rapidement les échelons, il fut bientôt attaché à la cour, puis nommé professeur et ensuite recteur de l'université où il avait fait ses études. En quelques années, celui qui avait étudié aux frais de l'université devenait la gloire de son pays, et son nom était célèbre dans toute l'Europe.

Mais c'est dans une autre sphère que Hus devait inaugurer son oeuvre de réforme. Plusieurs années après son ordination à la prêtrise, il fut nommé prédicateur à la chapelle de Bethléhem, dont le fondateur attachait une grande importance à la prédication des Écritures dans la langue du peuple, coutume que l'opposition de Rome n'avait pas complètement abolie en Bohême. Comme l'ignorance de la Parole de Dieu était grande, et que les vices les plus hideux prévalaient dans toutes les classes de la société, Hus, élevant la voix, dénonçait l'iniquité sans ménagements et proclamait les principes de la vérité et de la pureté au nom de la Parole de Dieu.

Un citoyen de Prague, du nom de Jérôme, qui, par la suite, fut intimement lié avec Hus, avait rapporté à son retour d'un voyage en Angleterre les écrits de Wiclef. D'autre part, sous l'influence de la reine d'Angleterre — une princesse bohémienne convertie par Wiclef — les écrits de ce réformateur avaient été largement répandus en Bohême. Hus les lut avec intérêt; convaincu que leur auteur était un chrétien sincère, il fut amené à considérer avec faveur les réformes qu'il réclamait. Sans le savoir, il était entré dans une voie qui devait le conduire bien loin de Rome.

En ce temps-là, arrivèrent d'Angleterre à Prague deux savants étrangers qui, ayant reçu la lumière, venaient la répandre dans ce lointain pays. Ayant attaqué ouvertement la suprématie du pape, ils furent réduits au silence par les autorités; mais ne voulant pas abandonner leur entreprise, ils eurent recours à un autre moyen de propagande. Artistes aussi bien que prédicateurs, ils mirent à profit leur talent et peignirent deux tableaux sur une muraille exposée au public. Un de ces tableaux représentait l'entrée de Jésus à Jérusalem, « plein de douceur, et monté sur un âne » *(Matthieu 21.5)*, et suivi de ses disciples nu-pieds et grossièrement vêtus. Sur l'autre, on voyait une procession pontificale; en tête, le pape couvert de son plus fastueux costume, la triple couronne sur la tête; il était monté sur un coursier richement caparaçonné, précédé de trompettes et suivi de cardinaux somptueusement vêtus.

Il y avait dans cette décoration murale un sermon à la portée de toutes les classes de la société, et dont la morale n'échappait à personne. La foule se rassemblait devant ces tableaux. Plusieurs étaient profondément impressionnés par le contraste entre l'humilité du Maître et l'orgueil du pape, son soi-disant serviteur. Devant l'agitation qui se produisait dans Prague, les deux étrangers jugèrent prudent, pour leur sécurité, de s'éloigner. Mais l'enseignement qu'ils avaient donné ne fut pas oublié. Leurs tableaux frappèrent Hus qui se mit à étudier plus soigneusement les Écritures et les écrits de Wiclef. Bien qu'il ne fût pas encore en faveur de toutes les réformes préconisées par ce dernier, il voyait plus clairement la véritable nature de la papauté, et il se mit à dénoncer avec énergie l'orgueil, l'ambition et la corruption de la hiérarchie.

De Bohême, la lumière passa en Allemagne. Des troubles qui se produisirent à l'université de Prague amenèrent le départ de plusieurs centaines d'étudiants allemands, dont bon nombre devaient à Hus leur première connaissance des enseignements de la Bible; rentrés chez eux, ils les répandirent dans leur pays.

On ne tarda pas à savoir, à Rome, ce qui se passait à Prague, et Hus fut sommé de comparaître devant le pape. Obéir, c'était courir au-devant d'une mort certaine. Le roi et la reine de Bohême, l'université et la noblesse s'unirent pour demander que Hus fût autorisé par le pape à rester à Prague et à se faire représenter à Rome par un délégué. Au lieu d'accueillir favorablement cette requête, le pape procéda au jugement de Hus, le condamna et mit la ville de Prague en interdit.

À cette époque, une telle sentence jetait l'effroi dans tous les coeurs. Les cérémonies qui l'accompagnaient étaient propres à terrifier les personnes habituées à considérer le pape comme le représentant de Dieu sur la terre, possédant les clés du ciel et de l'enfer et ayant le pouvoir d'invoquer des châtiments temporels et spirituels. On croyait que jusqu'à ce que le pape jugeât bon de lever l'anathème, les portes du ciel étaient fermées pour la région frappée d'excommunication et que les morts étaient exclus du séjour de la félicité. En signe de calamité, tous les offices religieux étaient suspendus. Les églises étaient fermées. Les mariages se célébraient dans les cimetières. Les morts, privés de leur sépulture en terre sainte, étaient enterrés sans cérémonie religieuse soit dans des tranchées, soit dans les champs. C'est ainsi que Rome frappait les imaginations et dominait les consciences.

Prague était bouleversée. Les gens accusaient Hus d'être la cause de toutes les calamités et demandaient qu'il fût livré au pape. Pour calmer la tempête, le réformateur se retira quelque temps dans son village natal et écrivit de là à ses amis de Prague: « Sachez, mes bien-aimés, que c'est pour suivre l'exemple et l'avertissement du Christ que je me suis retiré du milieu de vous, de peur d'être pour les méchants une occasion de condamnation éternelle et pour les bons un sujet de tristesse et de deuil. J'ai fui pour que des prêtres impies ne

continuent pas à interdire plus longtemps la prédication de la Parole de Dieu parmi vous, mais non parce que je renie la vérité divine pour laquelle, avec la grâce de Dieu, je suis prêt à mourir. » *(E. de Bonnechose, Les Réformateurs avant la Réforme, vol. 1.)* Loin de suspendre ses travaux, Hus parcourait la contrée environnante, prêchant la Parole de Dieu à des foules avides de l'entendre. Ainsi, les mesures que le pape prenait pour supprimer la diffusion de l'Évangile contribuaient à lui donner plus de publicité encore. « Car nous n'avons pas de puissance contre la vérité; nous n'en avons que pour la vérité. » *(2 Corinthiens 13.8)*

« Il semble qu'à cette époque, Hus était en proie à un douloureux conflit. Quoique l'Église cherchât à le terrasser par ses foudres, il n'avait pas rejeté son autorité. L'Église romaine était encore pour lui l'épouse du Christ, et le pape le représentant et le vicaire de Dieu. C'est contre l'abus de cette autorité, et non contre son principe, que Hus était parti en guerre. De là un violent conflit entre les convictions de son esprit et les protestations de sa conscience. Si l'autorité papale était légitime et infaillible, comme il le croyait, comment se faisait-il qu'il se sentît poussé à lui résister? Obéir, il s'en rendait compte, serait commettre un péché; mais pourquoi l'obéissance à une Église infaillible le plaçait-elle dans cette impasse? Telle était l'énigme qu'il ne pouvait résoudre; tel était le doute qui le harcelait sans répit. Finalement, il comprit qu'il se trouvait devant une répétition de ce qui était arrivé au temps du Sauveur, à savoir que les prêtres de l'Église s'étaient pervertis et se servaient d'un pouvoir légitime en faveur de desseins illégitimes. Cette pensée l'amena à adopter et à proposer à d'autres cette règle de conduite: les maximes et les préceptes des saintes Écritures doivent diriger notre conscience; en d'autres termes, Dieu, parlant par sa Parole, et non l'Église parlant par les prêtres, est le seul guide infaillible. » *(Wylie, liv. III, chap. II.)*

Dès que l'agitation se fut apaisée à Prague, Hus retourna à sa chapelle de Bethléhem, où il reprit ses prédications avec plus de zèle et de courage que jamais. Ses ennemis étaient actifs et puissants, mais la reine, plusieurs membres de la noblesse et une bonne partie de la population lui accordaient leur soutien et leur amitié. En comparant ses purs enseignements et sa vie sainte avec les dogmes dégradants que prêchaient les disciples de Rome, et l'avarice et le dérèglement de leur vie, plusieurs s'honoraient d'être de son parti.

Jusqu'alors, Hus avait été seul à la tâche; mais à partir de ce moment, Jérôme de Prague qui, pendant un séjour en Angleterre, avait accepté les enseignements de Wyclef, devint son collaborateur. Unis désormais pour la vie, ils devaient l'être aussi dans la mort. Joignant à un génie brillant une éloquence rare et une vaste érudition, Jérôme avait tout ce qu'il fallait pour gagner la faveur populaire. Mais Hus le dépassait au point de vue de la force

de caractère. Sa pondération était un frein salutaire pour l'impulsif Jérôme, qui acceptait avec une véritable humilité les conseils de son ami. Leurs travaux réunis imprimaient à la Réforme une impulsion nouvelle.

Sans révéler à ces hommes de son choix toute la lumière qui devait être donnée au monde, Dieu leur fit voir plusieurs des erreurs de l'Église. Par leur moyen, il faisait sortir le peuple des ténèbres, mais graduellement et pas à pas, en tenant compte des nombreux et sérieux obstacles à surmonter. Non préparés à contempler la vérité dans tout son éclat, ils s'en fussent détournés, éblouis, telle une personne qui passe de l'obscurité à la clarté du soleil de midi. Siècle après siècle, d'autres ouvriers fidèles allaient être chargés de conduire les âmes plus loin encore sur le chemin de la Réforme.

Le schisme de l'Église durait encore. Trois papes se disputaient maintenant la tiare, et leurs luttes engendraient partout des troubles et des crimes. Non contents de se lancer réciproquement leurs foudres spirituelles, les candidats au trône pontifical eurent recours à la force. Chacun d'eux se mit en devoir de se procurer une armée, mettant en vente, à cet effet, les charges, les bénéfices et les grâces spirituelles de l'Église *(voir Appendice a15)*. Suivant l'exemple de leurs supérieurs, les prêtres se livraient à la simonie, soit pour évincer des rivaux, soit pour accroître leur puissance. Avec une hardiesse de jour en jour grandissante, Hus tonnait contre ces abominations pratiquées sous le couvert de la religion, et le peuple accusait ouvertement les chefs de l'Église d'être la cause des maux qui accablaient la chrétienté.

La ville de Prague se vit derechef à la veille d'un conflit sanglant. Comme autrefois le prophète Élie, le serviteur de Dieu était accusé de jeter « le trouble en Israël ». *(1 Rois 18.17)* De nouveau, la ville fut frappée d'interdit, et Hus se retira dans son village natal. Il avait fini de rendre son fidèle témoignage dans sa chère chapelle de Bethléhem. Désormais, avant de livrer sa vie pour l'amour de la vérité, Hus allait étendre son action et s'adresser à toute la chrétienté.

En vue de remédier aux maux qui désolaient l'Europe, l'empereur Sigismond demanda a l'un des trois papes rivaux de convoquer un concile général à Constance. Jean XXIII *(Jean XXIII - Balthazar Cossa, 1360-1419)* était loin de voir d'un bon oeil la réunion de ce concile. En effet, il redoutait l'examen de sa vie intime et de sa politique, même devant ces hommes aux moeurs relâchées qu'étaient les ecclésiastiques de l'époque. Il n'osa pas, toutefois, s'opposer à la volonté de l'empereur *(voir Appendice a16)*.

Les deux grands objets du concile étaient de mettre un terme au schisme de l'Église et d'extirper l'hérésie. En conséquence, les deux antipapes, aussi bien que le principal propagateur des idées nouvelles, Jean Hus, furent sommés de comparaître devant l'assemblée. Les deux premiers, craignant pour leur sécurité, s'y firent représenter par des délégués. Jean XXIII, qui avait convoqué le concile, ne vint à Constance qu'avec de vives appréhensions. Il soupçonnait

l'empereur de nourrir secrètement le projet de le faire déposer, et redoutait fort d'être appelé à répondre des vices qui avaient déshonoré sa tiare, aussi bien que des crimes qui lui en avaient assuré la possession. Il fit néanmoins son entrée à Constance en grande pompe, escorté des membres du haut clergé et d'une suite de courtisans. Sa tête était protégée par un baldaquin doré soutenu par quatre notables. On portait l'hostie devant lui. L'éclat du cortège était rehaussé par les riches costumes des cardinaux et de la noblesse. Le clergé et les magistrats de la ville allèrent à la rencontre du pape pour lui souhaiter la bienvenue.

Un autre voyageur approchait en même temps de Constance. C'était Hus. Conscient des dangers qui le menaçaient, il avait dit à ses amis un dernier adieu, et s'était mis en route, convaincu qu'il se dirigeait vers le bûcher. Bien qu'il eût obtenu un sauf-conduit du roi de Bohême et en eût reçu un autre, en cours de route, de l'empereur Sigismond, il avait pris toutes ses dispositions en vue de sa mort probable.

Dans une lettre à ses amis de Prague, il écrivait:

« Mes frères... je pars; muni d'un sauf-conduit du roi, je vais au-devant de nombreux et mortels ennemis. Je me confie entièrement au Dieu tout-puissant et en mon Sauveur; j'espère qu'il exaucera vos ardentes prières; qu'il mettra la prudence et la sagesse en ma bouche, et qu'il m'accordera son Saint-Esprit pour me fortifier dans sa vérité, de sorte que j'affronte avec courage les tentations, la prison et, si c'est nécessaire, une mort cruelle. Jésus-Christ a souffert pour ses bien-aimés, nous laissant son exemple, afin que nous endurions patiemment nous-mêmes toutes choses pour notre propre salut. Il est Dieu, et nous sommes ses créatures; il est le Seigneur, et nous sommes ses serviteurs; il est le Maître du monde, et nous sommes de chétifs mortels; — cependant il a souffert: pourquoi ne souffririons-nous pas, surtout lorsque la souffrance est pour nous un moyen de purification?... Ainsi donc, mes bien-aimés, si ma mort doit contribuer à sa glorification, priez pour qu'elle vienne promptement et pour que Dieu m'accorde de supporter tous mes malheurs avec patience. Mais s'il est préférable que je revienne au milieu de vous, demandons à Dieu que je reparte sans tache de ce concile, c'est- à-dire sans avoir rien retranché de la vérité de l'Évangile, afin de laisser à mes frères un bel exemple à suivre. Peut-être ne reverrez-vous plus mon visage à Prague; mais si la volonté du Dieu tout-puissant daigne me rendre à vous, avançons alors d'un coeur plus ferme dans la connaissance et dans l'amour de sa Loi. » *(E. de Bonnechose, ouv. cité, vol. 1.)*

Dans une autre lettre, adressée à un prêtre qui était devenu un disciple de l'Évangile, Hus parle avec une profonde humilité de ses faiblesses; il s'accuse d'avoir pris plaisir à porter de riches vêtements et d'avoir gaspillé des heures à des occupations frivoles. Puis il ajoute cette touchante exhortation:

« Que la gloire de Dieu et le salut des âmes occupent seuls ton esprit, et non la possession de bénéfices et d'héritages. Prends garde à ne point orner ta maison plus que ton âme; et donne surtout tes soins à l'édifice spirituel. Sois pieux et humble avec les pauvres, et ne dépense pas ton bien en festins. Si tu n'amendes ta vie et ne t'abstiens de vêtements somptueux et de superfluités, je crains que tu ne sois gravement châtié comme je le suis moi-même.... Tu as connu mes prédications et mes exhortations dès ton enfance; il est donc inutile que je t'écrive davantage; mais je te conjure, par la miséricorde de notre Seigneur, de ne me suivre dans aucune des vanités où tu m'as vu tomber. » Il ajoutait sur l'enveloppe: « Je te conjure, ami, de ne point rompre ce cachet avant d'avoir acquis la certitude de ma mort. » *(E. de Bonnechose, ouv. cité, vol. I.)*

Pendant toute la durée de son voyage, Hus eut la preuve que sa doctrine était connue au loin et il put constater la faveur dont sa cause était l'objet. Le peuple accourait au-devant de lui; dans quelques villes, il était escorté par les magistrats.

Arrivé à Constance, il jouit d'abord d'une entière liberté. Le pape ajouta au sauf-conduit de l'empereur une assurance personnelle de sa protection. Mais peu après, au mépris de ces nombreuses et solennelles déclarations, par ordre du pape et des cardinaux, le réformateur fut arrêté et jeté dans une prison infecte, et plus tard transféré dans un château fort au bord du Rhin. Ne tirant pas grand profit de sa perfidie, le pape se vit à son tour interné dans le même château.*(Id., p. 300.)* Convaincu, devant le concile, des crimes les plus odieux, entre autres de meurtre, de simonie, d'adultère, « et de péchés que la décence ne permet pas de mentionner » (telle est la déclaration du concile), Jean XXIII fut privé de la tiare. Les antipapes furent également déposés, et un nouveau pontife fut choisi.

Le même concile, tout en réclamant une réforme et en déposant le pape pour des crimes, plus énormes que ceux dont Hus accusait les prêtres, voulut aussi en finir avec le réformateur. L'incarcération de Hus avait provoqué une grande indignation en Bohême. De puissants seigneurs adressèrent au concile une protestation véhémente contre cet affront. L'empereur, qui répugnait à la violation d'un sauf-conduit, s'opposait aux machinations des ennemis du réformateur. Acharnés et résolus, ceux-ci firent appel aux préjugés de Sigismond et à son zèle pour l'Église. Ils établirent, par de longs arguments, qu'on « n'était pas tenu, malgré les sauf- conduits des empereurs et des rois, de garder la foi aux hérétiques, ni aux personnes suspectes d'hérésie » *(L'enfant, Histoire du Concile de Constance, vol. I.)*, et ils finirent par l'emporter.

Affaibli par la maladie, par sa longue réclusion, par l'air humide et infect de son cachot et par une fièvre qui faillit mettre un terme à ses jours, Hus fut enfin appelé à comparaître devant le concile. Chargé de chaînes, il parut devant

l'empereur qui avait pris, sur son honneur et sa bonne foi, l'engagement de le protéger. Au cours d'un long interrogatoire, le réformateur soutint fermement la vérité. En présence des dignitaires réunis de l'Église et de l'Empire, il fit entendre une protestation solennelle contre les désordres de la hiérarchie. Mis en demeure de choisir entre la rétractation et la mort, il choisit cette dernière.

Hus avait été visiblement soutenu par la grâce de Dieu. Pendant les semaines de souffrances qui s'écoulèrent avant la sentence définitive, il avait joui d'une paix céleste. Il écrivait à un ami: « Je trace ces lignes dans ma prison et de ma main enchaînée, attendant de subir demain ma sentence de mort.... Lorsque, nous nous retrouverons dans l'heureuse éternité, tu sauras avec quelle clémence le Seigneur a daigné m'assister dans mes cruelles épreuves. » *(E. de Bonnechose, ouv. vol. II.)*

De sa triste prison, Hus prévoit le triomphe de la vraie foi. Dans un songe il voit sa chapelle de Bethléhem, où il avait prêché l'Évangile, il voit le pape et ses évêques occupés à effacer les images du Christ qu'il avait fait peindre sur les parois. Il en est très affligé; « mais le lendemain il voit de nouveau dans un rêve plusieurs peintres occupés à repeindre les images en plus grand nombre et avec des couleurs plus vives. Ce travail achevé, les peintres, entourés d'une grande foule, s'écrient: Que maintenant viennent papes et evêques! ils ne les effaceront plus jamais. » Après avoir relaté ce dernier songe, le réformateur ajoute: « je tiens ceci pour certain que l'image du Christ ne sera jamais effacée. Ils ont voulu la détruire; mais elle sera peinte à nouveau dans les coeurs par de meilleurs prédicateurs que moi. »

Quand, pour la derniere fois, Hus comparut devant le concile, il se trouva dans une nombreuse et brillante assemblée où l'on remarquait l'empereur, les princes de l'empire, les délégués royaux, les cardinaux, les évêques. Des prêtres et une foule immense étaient présents. De toutes les parties de la chrétienté, étaient accourus les témoins du premier des grands sacrifices marquant la longue lutte qui devait aboutir à la liberté de conscience.

Invité à faire part de sa décision finale, Hus répéta son refus d'abjurer, puis, portant son regard pénétrant sur le monarque honteusement infidèle à sa parole d'honneur, il ajouta: « Je suis venu à ce concile de mon plein gré et sous la foi publique et la protection de l'empereur, ici présent. » Alors tous les regards se tournèrent vers Sigismond, dont le visage s'empourpra.

La sentence rendue, la cérémonie de la dégradation commença. Les évêques affublèrent leur prisonnier de vêtements sacerdotaux. Ce dernier, en prenant l'aube, fit cette remarque: « Quand Hérode fit conduire notre Seigneur à Pilate, on le revêtit d'une robe blanche pour l'insulter. » Exhorté derechef à se rétracter, il répondit en se tournant vers le peuple: « Comment, après cela, lèverais-je le front vers le ciel? De quel oeil soutiendrais-je les regards de cette foule d'hommes que j'ai instruits... de la pure doctrine de l'Évangile de

Jésus-Christ?... Non, non! il ne sera pas dit que j'ai préféré à leur salut éternel le salut de ce corps misérable destiné à la mort. » Ses vêtements lui furent enlevés l'un après l'autre, et sur chacun d'eux les évêques prononcèrent une malédiction. On posa sur sa tête une couronne ou mitre pyramidale où étaient peints des diables affreux, avec cette inscription: L'HÉRÉSIARQUE. « C'est avec joie, déclara Hus, que j'accepte de porter cette couronne d'opprobre, par amour pour toi, Jésus, qui, pour moi, portas une couronne d'épines. » *(E. de Bonnechose, ouv. cité, vol.II.)*

Ayant achevé de le travestir, les prélats lui dirent: « Nous livrons maintenant ton âme au diable. » À quoi Hus répondit, en levant les regards vers le ciel: « Et moi, je remets mon esprit entre tes mains, ô Seigneur Jésus, car tu m'as racheté. » *(Wylie, liv. III, chap. VII.)*

Il fut alors livré au bras séculier et conduit au lieu d'exécution. Une foule immense d'hommes armés, de prêtres, d'évêques somptueusement vêtus, accompagnés des habitants de Constance, le suivirent. Dès que Hus eut été attaché sur le bûcher prêt à être allumé, on l'exhorta une fois de plus à sauver sa vie par une rétractation de ses erreurs. « À quelles erreurs devrais-je renoncer? demanda Hus. Je ne me sens coupable d'aucune. Je prends Dieu à témoin que tout ce que j'ai prêché et écrit n'avait d'autre but que d'arracher des âmes au péché et à la perdition. C'est avec joie que je scellerai de mon sang les vérités que j'ai prêchées et écrites. » Quand les flammes commencèrent à l'envelopper, il se mit à chanter: « Jésus, Fils de David, aie pitié de moi », et il continua jusqu'à ce que sa voix se fût éteinte pour toujours.

Ses ennemis eux-mêmes furent frappés de son héroïsme. Un zélé partisan du pape, décrivant le martyre de Hus et de Jérôme, qui mourut peu après, a écrit: « Tous deux se montrèrent fermes à l'approche de leur dernière heure. Ils se préparèrent pour le feu comme ils l'auraient fait pour assister à une noce. Ils ne firent pas entendre un seul cri de douleur. Quand les flammes s'élevèrent, ils se mirent à chanter des cantiques, et c'est à peine si l'ardeur du feu réussit à arrêter leur chant. » *(Wylie, liv. III, chap. III.)*

Dès que le corps de Hus fut entièrement consumé, on recueillit ses cendres, et on les jeta dans le Rhin qui les charria dans l'océan. En vain ses ennemis crurent avoir extirpé les vérités qu'il avait prêchées; ils ne se doutaient pas que ces cendres perdues dans la mer seraient semblables à une semence qui se répandrait dans tous les pays de la terre et produirait dans des contrées encore inconnues des fruits abondants à la gloire de la vérité. La voix courageuse qui s'était fait entendre dans les salles du concile de Constance allait éveiller des échos dans tous les siècles suivants. Hus n'était plus, mais les vérités pour lesquelles il était mort ne pouvaient périr. Son exemple de foi et de constance devait encourager des multitudes à tenir ferme pour la vérité en face des tortures et de la mort. Son exécution avait dévoilé la perfide cruauté de Rome

aux yeux du monde entier. Inconsciemment, les ennemis de la vérité avaient contribué au progrès de la cause qu'ils désiraient détruire.

Un second bûcher devait se dresser à Constance. Un autre témoin allait déposer en faveur de l'Évangile. En faisant ses adieux à Hus, avant son départ pour le concile, Jérôme l'avait exhorté à la fermeté et au courage, lui promettant de voler à son secours au cas où il courrait quelque danger. Dès qu'il apprit l'arrestation de son ami, le fidèle disciple s'acquitta de sa promesse. Sans aucun sauf-conduit, escorté d'un seul compagnon, il se mit en route pour Constance. Arrivé dans cette ville, il se rendit compte de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de porter secours à Hus et du danger qu'il courait. Il s'enfuit aussitôt, mais il fut rejoint, arrêté et ramené, chargé de chaînes, sous bonne garde. Lors de sa première comparution, ses tentatives pour se justifier des accusations portées contre lui furent accueillies par les cris: « Aux flammes! aux flammes! » Reconduit en prison, enchaîné dans une position douloureuse, n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, Jérôme, après quelques mois de ce régime, tomba malade et fut bien près de la mort. Ses ennemis, craignant qu'il ne leur échappe, adoucirent son sort, mais le laissèrent encore en prison toute une année.

La mort de Hus n'avait pas produit l'effet que ses ennemis en avaient attendu: la violation du sauf-conduit avait déchaîné une tempête d'indignation. Aussi le concile jugea-t-il qu'il était préférable d'arracher, si possible, à Jérôme une rétractation plutôt que de le livrer aux flammes. Il fut amené devant l'assemblée, qui lui offrit l'alternative de la rétractation ou du bûcher. Au commencement de sa captivité, la mort eût été pour Jérôme une grâce en comparaison des souffrances qu'il devait endurer; mais alors, affaibli par la maladie et par la réclusion, déprimé par l'anxiété et l'attente, séparé de ses amis et abattu par la mort de Hus, sa constance l'abandonna. Il consentit à se soumettre au concile, et accepta le décret condamnant les doctrines de Wiclef et de Hus, sans abandonner toutefois « les saintes vérités » qu'ils avaient enseignées.

Par ce compromis, Jérôme espérait calmer la voix de sa conscience et échapper à la mort. Mais, réintégré dans la solitude de sa prison, il comprit mieux ce qu'il avait fait. Le courage et la fidélité de Hus se présentèrent à lui en contraste avec son reniement de la vérité. Il reporta ses pensées sur le divin Maître qu'il s'était engagé à servir, et qui, par amour pour lui, avait souffert la mort de la croix. Avant sa rétractation, Jérôme avait été soutenu dans toutes ses souffrances par l'assurance de la grâce divine. Mais maintenant son âme était torturée par le doute et le remords. Il comprenait que pour être en paix avec Rome, il devrait faire de nouvelles concessions et que la voie dans laquelle il était entré ne pouvait aboutir qu'à une complète apostasie. Aussi prit-il la résolution de ne point consentir, pour s'épargner une courte période de souffrances, à renier son Sauveur.

Il fut bientôt ramené devant le concile. Ses juges n'étaient pas encore satisfaits de sa soumission. Leur soif de sang, excitée par la mort de Hus, exigeait de nouvelles victimes. Seule une répudiation complète de la vérité pouvait arracher Jérôme à la mort. Mais celui- ci avait résolu de confesser sa foi et de suivre son frère et ami jusque dans les flammes du bûcher. Il retira sa première rétractation, et, comme tout condamné à mort, il sollicita le droit de présenter sa défense. Craignant l'effet de ses paroles, les prélats exigèrent qu'il se bornât à reconnaître ou à nier la véracité des accusations portées contre lui. Jérôme protesta contre cette injustice et cette cruauté: « Vous m'avez tenu enfermé trois cent quarante jours dans une affreuse prison, dans l'ordure, dans la puanteur, dans le besoin extrême de toutes choses; vous me faites ensuite comparaître devant vous et, prêtant l'oreille à mes ennemis mortels, vous refusez de m'écouter!... Si vous êtes réellement des hommes sages et les lumières du monde, prenez garde de ne point pécher contre la justice. Pour moi, je ne suis qu'un faible mortel: ma vie est peu de chose, et lorsque je vous exhorte à ne point rendre une sentence inique, je parle moins pour moi-même que pour vous. » *(E. de Bonnechose, ouv. cité, vol. II.)*

On fit droit à sa requête. Jérôme s'agenouilla en présence de ses juges, demandant à Dieu de diriger ses pensées et ses paroles, en sorte qu'il ne dise rien qui fût contraire à la vérité ou indigne de son Maitre. Aussi vit-on, en ce jour, se réaliser la promesse de Jésus à ses premiers disciples: « Vous serez menés, à cause de moi, devant des gouverneurs et devant des rois.... Mais, quand on vous livrera, ne vous inquiétez ni de la manière don't vous parlerez ni de ce que vous direz: ce que vous aurez à dire vous sera donné à l'heure même; car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous. » *(Matthieu 10.18-20)*

Les paroles de Jérôme excitèrent l'étonnement et l'admiration de ses ennemis eux-mêmes. Il avait été enfermé durant une année dans une prison obscure où il lui avait été impossible de lire et où il avait éprouvé de vives souffrances physiques et de grandes angoisses morales. Néanmoins, il parla avec autant de clarté et de puissance que s'il avait eu l'occasion de préparer sa défense à son aise. Il attira l'attention de ses juges sur tous les hommes injustement condamnés au cours des siècles. Il en mentionna plusieurs — le Christ y compris — qui, après avoir été couverts d'opprobre et condamnés comme malfaiteurs parce qu'ils avaient tenté d'éclairer leurs semblables, furent plus tard jugés dignes des plus grands honneurs.

Dans sa rétractation, Jérôme avait reconnu comme juste la sentence qui avait condamné Hus. Honteux de sa faiblesse, il rendit un éclatant témoignage à l'innocence et à la sainteté du martyr. « Je l'ai connu depuis son enfance, dit-il. ... C'était un homme excellent, un juste, un saint, et vous avez osé condamner cet innocent...! Moi aussi, je suis prêt à mourir; je ne reculerai

pas devant le supplice que me préparent mes ennemis et de faux témoins qui devront un jour rendre compte de leurs impostures devant le grand Dieu que rien ne peut tromper. » *(E. de Bonnechose, ouv. cité, vol.II.)*

Parlant des remords que lui occasionnait son reniement, Jérôme poursuivit: « De tous les péchés que j'ai commis depuis ma jeunesse, aucun ne me pèse davantage et ne me cause de plus poignants remords que celui que j'ai commis en ce lieu fatal, lorsque j'ai approuvé la sentence inique rendue contre Wiclef et contre ce saint martyr Jean Hus, mon maître et mon ami. Oui, je le confesse de coeur et de bouche, je le dis avec horreur, j'ai honteusement failli par crainte de la mort en condamnant leurs doctrines. Je supplie donc le Dieu tout- puissant de me pardonner mes péchés, et particulièrement celui-ci, le plus odieux de tous. » En tendant la main vers ses juges, il ajouta d'une voix ferme: « Vous avez condamné Wiclef et Jean Hus, non comme ayant ébranlé la doctrine de l'Église, mais seulement parce qu'ils ont flétri les scandales provenant du clergé: le faste, l'orgueil et tous les vices des prélats et des prêtres. Les choses qu'ils ont dites et qui sont irréfutables, je les pense et je les dis comme eux. »

Frémissants de colère, les prélats l'interrompirent en s'écriant: « Qu'est-il besoin d'autre preuve? Nous voyons de nos yeux le plus obstiné des hérétiques! »

Sans se laisser émouvoir par cette tempête, Jérôme continua: « Et quoi, pensez-vous donc que je craigne la mort? Vous m'avez retenu toute une année aux fers, dans un affreux cachot, plus horrible que la mort même; vous m'avez traité plus rigoureusement qu'un Turc, qu'un Juif ou qu'un païen, et ma propre chair a pourri vivante sur mes os. Et cependant je ne me plains pas, car la plainte sied mal à un homme de coeur; mais je m'étonne d'une si grande barbarie envers un chrétien. »

Le tumulte couvrit de nouveau sa voix, et Jérôme fut reconduit dans sa prison. Mais il s'était trouvé dans l'assemblée des personnes sur lesquelles ses paroles avaient fait une profonde impression, et qui désiraient sauver Jérôme. Des dignitaires de l'Église allèrent le trouver pour l'engager à se soumettre au concile. On lui promettait l'avenir le plus brillant si, souscrivant à la sentence rendue contre Jean Hus, il abjurait sa doctrine. Comme son maître, alors qu'on lui offrait les gloires de ce monde, il demeura inébranlable:

« J'abjurerai, dit-il, si, par la sainte Écriture, vous me démontrez que je suis dans l'erreur. »

« Eh quoi! fit l'un de ses tentateurs, jugera-t-on de tout par les saintes Lettres? Ne faut-il pas revenir aux Pères pour les interpréter? »

« Qu'entends-je? s'écria Jérôme.... Les traditions des hommes sont-elles plus dignes de foi que cette sainte Parole du Seigneur? Paul n'a point exhorté ses lecteurs à écouter les traditions des hommes; il a dit: ‚Les saintes Écritures vous instruiront.' »

« Hérétique! fit un cardinal en jetant sur lui un regard courroucé, je me repens d'avoir ici plaidé si longtemps pour toi: le diable est dans ton coeur. » *(E. de Bonnechose, ouv. cité, vol. II.)*

Jérôme fut condamné à mort et brûlé à l'endroit même où Hus avait donné sa vie. C'est en chantant, et le visage rayonnant de paix et de joie, qu'il se rendit au lieu du supplice. Il avait les yeux fixés sur son Sauveur. Pour lui, la mort avait perdu ses terreurs. Le bourreau s'étant glissé derrière lui pour allumer le bucher, le martyr lui cria: « Avance hardiment, et mets le feu devant moi; si je l'avais craint, je ne serais pas ici. »

Les dernières paroles qu'il proféra pendant que les flammes l'enveloppaient furent celles-ci: « Seigneur, Père tout-puissant, aie pitié de moi et pardonne-moi mes péchés, car tu sais que j'ai toujours aimé ta vérité. » *(Idem.)* Sa voix cessa de se faire entendre, mais ses lèvres murmuraient encore une prière. Quand le feu eut achevé son oeuvre, on recueillit ses cendres, et on les jeta dans le Rhin comme on l'avait fait pour celles de Hus.

Ainsi mouraient les fidèles témoins du Dieu vivant. Mais la lumière des vérités qu'ils avaient proclamées — leur héroïque exemple — ne pouvait être éteinte. Pas plus qu'il ne leur était possible d'empêcher le soleil de poursuivre sa course, les hommes ne pouvaient arrêter l'aurore qui commençait à poindre sur le monde.

L'exécution de Hus avait soulevé en Bohême une vague d'indignation et d'horreur. Toute la nation avait le sentiment qu'il avait été victime de la malignité des prêtres et de la trahison de l'empereur. On le tenait pour un fidèle témoin de la vérité; le concile qui avait décrété sa mort fut accusé de meurtre; sa doctrine attirait maintenant plus que jamais l'attention. L'édit papal avait condamné au feu les écrits de Wiclef. Mais ceux qui avaient échappé à la destruction étaient retirés de leurs cachettes et comparés avec les Écritures ou avec les fragments du saint Livre que l'on pouvait se procurer; et ainsi plusieurs étaient amenés à la foi réformée.

Les meurtriers de Hus n'assistèrent pas les bras croisés au triomphe de sa cause. Le pape et l'empereur unirent leurs forces pour écraser le mouvement, et les armées de Sigismond se ruèrent sur la Bohême.

Mais un libérateur parut. Ziska, chef des Bohémiens, qui fut frappé de cécité peu après l'ouverture des hostilités, était l'un des plus grands capitaines de son siècle. Comptant sur l'assistance de Dieu et la justice de sa cause, ce peuple résista aux plus puissantes armées dirigées contre lui. À plusieurs reprises, l'empereur envahit la Bohême avec de nouvelles troupes, mais pour se faire battre à plate couture. Les hussites s'étaient élevés au-dessus de la crainte de la mort, et rien ne pouvait leur résister. Quelques années plus tard, le brave Ziska mourut et fut remplacé par Procopius, capitaine également brave et habile, et, sous certains rapports, supérieur au premier.

Apprenant la mort du général aveugle, les ennemis des Bohémiens jugèrent le moment propice pour regagner tout le terrain perdu. Le pape proclama une croisade contre les hussites et, derechef, une immense armée envahit la Bohême, mais pour aller, une fois de plus, au-devant d'une sanglante défaite. Une nouvelle croisade fut organisée. On leva des hommes et on se procura de l'argent, des armes et des munitions dans toutes les parties de l'Europe. Des multitudes vinrent se ranger sous les étendards du pape avec la certitude d'écraser enfin ce peuple d'hérétiques. Confiants en la victoire, les envahisseurs pénétrèrent en Bohême. Le peuple courut aux armes pour les repousser. Les deux armées se rapprochèrent l'une de l'autre jusqu'à ce que, seule, une rivière les séparât. « Les croisés étaient de beaucoup supérieurs en nombre; mais au lieu de franchir le cours d'eau, et d'engager la bataille avec ces hussites qu'ils venaient combattre de si loin, ils se contentèrent de les contempler en silence. » *(Wylie, liv. III, chap. XVII.)* Soudain, ils furent pris d'une mystérieuse panique. Sans coup férir, cette puissante armée se débanda et se dispersa, comme frappée par une puissance invisible. Un grand nombre de fuyards furent massacrés par l'armée hussite, et un immense butin resta aux mains des vainqueurs.

Quelques années plus tard, un nouveau pape donna une nouvelle croisade. Comme pour la campagne précédente, on recruta des hommes et des fonds dans toute l'Europe. De grands avantages étaient offerts à ceux qui s'enrôlaient dans cette périlleuse entreprise. Tout croisé recevait l'assurance de l'impunité des crimes les plus odieux. On promettait à ceux qui tomberaient sur le champ de bataille une belle récompense dans le ciel, et aux survivants des richesses et des honneurs. Encore une fois, une grande armée franchit la frontière et entra en Bohême. Les hussites se retirèrent devant elle, attirant ainsi les envahisseurs à l'intérieur du pays et leur laissant croire qu'ils avaient déjà la victoire. Mais l'armée de Procopius fit volte-face, et s'apprêta à livrer bataille aux forces ennemies. S'apercevant seulement alors de leur erreur, les croisés restèrent dans leur camp, attendant l'attaque. Lorsqu'ils apprirent que l'armée hussite approchait, et avant même qu'elle fût en vue, les croisés, saisis de panique, lâchèrent pied. Princes, généraux et soldats, jetant leurs armures, s'enfuirent dans toutes les directions. Le légat du pape, chef de l'expédition, s'efforça de rallier ses troupes terrifiées. Il fut lui-même entraîné par la vague des fugitifs. La déroute fut complète, et un immense butin resta de nouveau entre les mains des vainqueurs.

Ainsi, à deux reprises une armée brave et aguerrie, envoyée par les plus puissantes nations d'Europe, avait fui sans tirer l'épée devant une faible et petite phalange. Ces terreurs surnaturelles des envahisseurs révélaient une manifestation de la puissance divine. Celui qui avait précipité l'armée de Pharaon dans la mer Rouge, mis en fuite les troupes de Madian devant

Gédéon et ses trois cents hommes, et détruit en une nuit les forces de l'orgueilleux Assyrien, avait de nouveau étendu sa main pour abattre la puissance de l'oppresseur. « Alors ils trembleront d'épouvante, sans qu'il y ait sujet d'épouvante; Dieu dispersera les os de ceux qui campent contre toi; tu les confondras, car Dieu les a rejetés. » *(Psaume 53.3)*

Désespérant de vaincre par la force, les chefs de l'Église eurent recours à la diplomatie. On proposa un compromis qui, tout en concédant apparemment aux hussites la liberté de conscience, les livrait au pouvoir de la papauté. Les Bohémiens mirent quatre conditions à la paix avec Rome: la libre prédication de la Parole de Dieu et l'usage de leur langue maternelle dans le culte; la communion sous les deux espèces pour toute la congrégation; l'exclusion du clergé de toutes fonctions administratives et gouvernementales; enfin, en cas de crime, clercs et laïques devaient tous relever des mêmes tribunaux. Le clergé finit par « souscrire aux quatre conditions des hussites, mais en déclarant que le droit de les définir et d'en déterminer le sens exact serait l'affaire du concile, c'est-à-dire du pape et de l'empereur ». *(Wylie, liv. III, chap. XVIII.)* C'est sur cette base qu'un traité fut conclu; Rome obtenait ainsi par dissimulation et par fraude ce qu'elle n'avait pu obtenir par la force: ayant la liberté de fixer le sens des articles, elle allait évidemment leur donner celui qui répondait à ses voeux.

Un parti nombreux, voyant la liberté en danger, ne put souscrire à l'accord. Des dissensions intestines et des divisions s'ensuivirent, qui amenèrent des conflits armés. Dans ces luttes, le noble Procopius tomba, et avec lui périrent les libertés de la Bohême. Sigismond, qui avait trahi Hus et Jérôme, devint alors roi de Bohême. Malgré son serment de défendre les droits de ce pays, il voulut y établir la papauté. Mais sa complaisance envers Rome ne lui fut guère profitable. Pendant vingt ans, il avait dû affronter sans cesse toutes sortes de périls. Ses armées avaient été décimées et ses finances épuisées par une lutte longue et stérile. Lorsqu'il mourut, après un an de règne, il léguait à la postérité un nom marqué d'infamie et son royaume était menacé par la guerre civile.

Les divisions, les tumultes et les effusions de sang se prolongèrent. Des armées étrangères envahirent encore la Bohême, et la nation continua d'être bouleversée par des luttes intestines. Ceux qui étaient restés fidèles à l'Évangile furent en butte à une sanglante persécution.

Voyant que les erreurs de Rome étaient adoptées par ceux de leurs anciens frères qui avaient fait un pacte avec elle, les adhérents de l'antique foi constituèrent une Église distincte qui prit le nom d'« Église de l'Unité des Frères ». Exposés aux anathèmes de tous les partis, ils demeurèrent inébranlables. Contraints d'aller chercher un refuge dans les bois et dans les cavernes, ils n'en continuèrent pas moins de se réunir pour adorer Dieu et lire Sa Parole.

Par des messagers qu'ils avaient envoyés secrètement en divers pays ils apprirent qu'il y avait çà et là, dans diverses villes, « des témoins isolés de la vérité esposés comme eux à la persécution, et qu'il existait dans le massif alpestre une ancienne Église bâtie sur le fondement des saintes Écritures et protestant contre l'idolâtrie romaine ». *(Id., chap. XIX.)* Ils accueillirent cette nouvelle avec une grande joie, et ils entrèrent en correspondance avec les chrétiens vaudois.

Fermement attachés à l'Évangile, les Bohémiens continuèrent, sous les plus sombres persécutions, de tenir les regards fixés vers l'horizon, comme attendant les premières lueurs du jour. « Appelés à vivre à une époque malheureuse, ils se souvenaient des paroles de Hus répétées ensuite par Jérôme, qu'un siècle devait s'écouler avant l'apparition de la lumière du matin. Ces paroles furent pour les Taborites (les hussites) ce que celles de Joseph avaient été pour les douze tribus pendant leur servitude: ‚Je vais mourir; mais Dieu vous visitera certainement, et il vous fera remonter de ce pays.' » *(Id., chap. XIX.)* « La fin du quinzième siècle fut témoin de l'accroissement lent mais constant des églises des Frères. Loin d'être libres, ceux-ci jouirent néanmoins d'un repos relatif. Au commencement du seizième siècle, ils comptaient deux cents congrégations en Bohême et en Moravie. » *(Gillett, Life and Times of John Huss, vol. II, p. 570.)* « Ainsi, un reste considérable de réchappés du feu et de l'épée put voir l'aurore du jour annoncé par Jean Hus. »

7. Luther se sépare de Rome

Suscité à son heure pour réformer L'Église et éclairer le monde, Martin Luther a joué le rôle le plus considérable dans le grand mouvement réformateur du seizième siècle. Zélé, ardent, pieux, ne connaissant aucune crainte sinon celle de Dieu, il n'admettait d'autre base de foi que les saintes Écritures.

Comme les premiers hérauts de l'Évangile, Luther naquit dans la pauvreté. Ses premières années s'écoulèrent dans l'humble chaumière d'un mineur allemand. Son père, qui gagnait péniblement de quoi subvenir à ses études, désirait en faire un avocat. Mais Dieu le destinait à participer à la construction du vaste temple qui s'élevait lentement depuis des siècles. Une jeunesse indigente et une sévère discipline furent l'école par laquelle la Sagesse infinie le prépara en vue de son importante carrière.

Son père était un homme honnête, résolu, courageux, franc, à la fois intelligent et judicieux, obéissant à ses convictions sans s'inquiéter des conséquences. Son grand bon sens l'avait mis en défiance à l'égard de la vie monastique. Aussi lorsque son fils entra au couvent sans son autorisation, il en fut vivement peiné, et ne se réconcilia avec lui que deux ans plus tard, sans avoir changé d'opinion.

Les parents de Luther veillaient avec soin sur l'éducation de leurs enfants, s'efforçant de les instrnire dans la connaissance de Dieu et de les guider dans la pratique des vertus chrétiennes. Souvent, le jeune homme entendait son père demander dans ses prières que son enfant restât fidèle à Dieu et qu'il contribuât un jour à l'avancement de son règne. Saisissant avec empressement toutes les occasions de s'instruire compatibles avec leur vie de labeur, le père et la mère travaillaient sans relâche à préparer leurs enfants en vue d'une vie pieuse et utile. Leur fermeté et leur énergie les portaient parfois à des excès de sévérité. Toutefois, le futur réformateur trouva plus tard, dans cette discipline, plus à apprécier qu'à blâmer. Il n'en put dire autant de ses premières années de classe où il fut traité avec dureté, quelquefois même avec violence.

La pauvreté de ses parents obligea le jeune Luther — qui avait quitté la maison paternelle pour aller étudier dans une autre ville — à chanter devant les maisons, pour obtenir de la nourriture et de l'argent. Les moroses superstitions de l'époque à travers lesquelles il envisageait l'avenir jetaient l'effroi dans son coeur. Et c'est en tremblant, en proie à une terreur constante, qu'il se représentait Dieu — non comme un tendre Père céleste — mais comme un être sévère, un juge impitoyable, un cruel tyran.

En dépit de tant d'obstacles et de causes de découragement, il allait hardiment de l'avant à la conquête de l'idéal moral et intellectuel vers lequel il

se sentait attiré. Sa soif de connaissances et la tournure pratique de son esprit lui faisaient préférer le solide et l'utile au clinquant et au superficiel.

Entré à dix-huit ans à l'université, il vit sa condition s'améliorer considérablement, et ses perspectives devenir meilleures. Grâce à leur savoir-faire et à leur industrie, ses parents avaient acquis une honnête aisance et purent dès lors subvenir à tous ses besoins. De plus, l'influence d'amis judicieux avait heureusement atténué la tendance au pessimisme qu'il devait à sa première éducation. S'appliquant à l'étude des bons auteurs, il s'appropria leurs meilleures pensées et fit sienne la sagesse des sages. Très tôt, sous la dure discipline de ses anciens maîtres, il avait fait naître de grandes espérances. Mais lorsqu'il se trouva dans une ambiance favorable, son esprit se développa rapidement. Une excellente mémoire, une imagination vive, une grande force de raisonnement et une application inlassable le distinguèrent bientôt au milieu de ses condisciples. La discipline de l'école mûrit son jugement et le prépara en vue des conflits qui l'attendaient.

La piété naïve et précoce qui réchauffait son jeune coeur l'armait de persévérance dans ses desseins et lui inspirait une sincère humilité. Constamment conscient de son besoin des directions et du secours d'en haut, il commençait chacune de ses journées par la prière et vivait dans une attitude d'intercession. « Bien prier, avait-il coutume de dire, est plus qu'à moitié étudier. » *(Voir Appendice a17)*

En parcourant la bibliothèque de l'université, Luther y trouva un exemplaire des saintes Écritures en latin. Jamais il n'avait vu ce livre. Il en ignorait même l'existence. Il avait entendu lire, au service religieux, des fragments des évangiles et des épîtres, et il supposait que cela constituait toutes les Écritures. Pour la première fois, il contemplait la Parole de Dieu dans sa totalité. C'est avec un étonnement mêlé de crainte qu'il tournait les pages sacrées. Le coeur battant, le pouls accéléré, il s'interrompait pour s'écrier: « Oh! si Dieu voulait un jour me donner à moi un tel livre! » Des rayons de lumière émanant du trône de Dieu révélaient au jeune étudiant entouré d'anges les trésors de la vérité. Il avait toujours craint d'offenser Dieu. Mais maintenant la conviction profonde de sa culpabilité s'emparait de sa conscience plus fortement que jamais.

Son désir de s'affranchir du péché et de trouver la paix avec Dieu devint si impérieux qu'il finit par se décider à entrer dans un couvent. Là, il fut astreint aux travaux les plus humiliants et dut même aller mendier de porte en porte. À l'âge où l'on éprouve le plus grand besoin d'être considéré et apprécié, Luther aurait pu être découragé de se voir contraint d'accomplir ces fonctions humbles et de nature à mortifier cruellement ses sentiments naturels, mais il supportait patiemment cette humiliation qu'il estimait nécessaire à l'expiation de ses péchés.

Tous les instants qu'il pouvait dérober à ses devoirs journaliers, à son sommeil, et même à ses maigres repas, étaient consacrés à l'étude. La Parole de Dieu, surtout, faisait ses délices. Il avait trouvé un exemplaire du saint Livre enchaîné à la muraille du couvent, et il se rendait souvent en cet endroit pour en faire la lecture. De plus en plus accablé par le sentiment de ses péchés, il continuait à chercher la paix et le pardon par ses propres moyens, s'efforçant de dompter les faiblesses de sa nature par des jeûnes, des veilles et une discipline rigoureuse. Soupirant après une pureté de coeur qui lui apportât l'approbation de Dieu, il ne reculait devant aucune pénitence.

« Vraiment, écrivait-il plus tard, j'ai été un moine pieux, et j'ai suivi les règles de mon ordre plus sévèrement que je ne saurais l'exprimer. Si jamais moine eût pu entrer dans le ciel par sa moinerie, certes j'y serais entré... Si cela eût duré longtemps encore, je me serais martyrisé jusqu'à la mort. » Ces mortifications altérèrent profondément sa santé. Il devint sujet à des évanouissements dont les suites devaient se faire sentir jusqu'à la fin de sa vie. En dépit de tous ses efforts, il n'éprouva aucun soulagement et se trouva bientôt aux confins du désespoir.

C'est alors que Dieu lui suscita un ami secourable en la personne du pieux Staupitz, le supérieur des Augustins, qui l'aida à comprendre la Parole de Dieu et le supplia de ne plus contempler le châtiment dû au péché, mais de regarder à Jésus, son Sauveur, prêt à pardonner. « Au lieu de te martyriser pour tes fautes, lui dit-il, jette-toi dans les bras du Rédempteur. Confie-toi en lui, en la justice de sa vie et en sa mort expiatoire. Il est devenu homme pour te donner l'assurance de la faveur divine.... Aime Celui qui t'a aimé le premier! »

Ces paroles firent une profonde impression sur Luther. Après bien des luttes contre les erreurs qu'il avait si lontemps caressées, il finit par saisir la vérité, et le calme entra dans son âme angoissée.

Luther reçut les ordres, et fut appelé à quitter le couvent pour aller occuper une chaire de professeur à l'université de Wittenberg où il enseigna les saintes Écritures dans les langues originales. Puis, dans un cours public, il se mit à commenter la Bible, en prenant successivement le livre des Psaumes, les évangiles et les épîtres. Des foules d'auditeurs émerveillés venaient l'écouter. Staupitz, à la fois son ami et son supérieur, l'engageait à monter en chaire. Luther hésitait, se sentant indigne de prêcher la Parole de Dieu à la place et au nom de Jésus-Christ. Ce ne fut qu'après une longue résistance qu'il céda aux pressantes sollicitations de ses amis. Déjà puissant dans les saintes Lettres, il captivait ses auditeurs par son éloquence; la clarté et la force avec lesquelles il présentait la vérité portaient la conviction dans les esprits, et sa ferveur touchait les coeurs.

Fils dévoué de l'Église romaine, Luther n'avait aucune intention d'être autre chose. Il entrait dans les desseins de Dieu qu'il fût appelé à se rendre

à Rome. Il fit ce voyage à pied, logeant dans les monastères qu'il trouvait sur sa route. En Italie, s'étant arrêté dans un couvent, il fut surpris par la richesse, la magnificence et le luxe qui s'y étalaient. Jouissant de revenus princiers, les religieux habitaient des palais, portaient des soutanes opulentes et s'asseyaient à une table somptueuse. Le moine de Wittenberg était peiné de voir le contraste entre ce spectacle et sa vie de labeurs et de renoncement. Il devenait perplexe.

Enfin, il aperçut dans le lointain la ville aux sept collines. Saisi d'une profonde émotion, il se prosterna en terre en s'écriant: « Rome sainte, je te salue! » Entré dans la cité, il visita les églises, écouta les histoires extraordinaires que racontaient les prêtres et les moines, et se conforma à toutes les cérémonies du culte. Partout, ses yeux rencontraient des scènes qui le remplissaient d'étonnement et d'horreur. L'iniquité s'étalait dans tous les rangs du clergé. Partout les prélats se permettaient des plaisanteries indécentes dont l'esprit profane pénétrait jusque dans les saints offices. Où qu'il se tournât il rencontrait l'impiété, non la sainteté. « On ne saurait croire les péchés et les actions infâmes qui se commettent dans Rome, écrivait-il; il faut le voir et l'entendre pour le croire. Aussi a-t-on coutume de dire: S'il y a un enfer, Rome est bâtie dessus; c'est un abîme d'où sortent tous les péchés. »

Par un récent décret, le pape venait d'accorder une indulgence à tous ceux qui graviraient à genoux l' « escalier de Pilate », qu'on prétendait être celui — miraculeusement transféré de Jérusalem à Rome — par lequel notre Sauveur était descendu en quittant le tribunal romain. Luther en faisait dévotement l'ascension, quand, tout à coup, la parole du prophète Habakuk, que Paul a répétée, retentit dans son coeur comme un tonnerre: « Le juste vivra par la foi. » *(Romains 1.17)* Se relevant brusquement, il s'éloigna honteux et bouleversé. Cette parole impressionna toujours son âme. Dès ce moment, il vit plus clairement que jamais combien il est erroné de chercher le salut dans les oeuvres. Il comprit aussi la nécessité de la foi aux mérites de Jésus-Christ. Ses yeux étaient dessillés, et cela pour toujours, sur les égarements de la papauté. En détournant son visage de la ville de Rome, il en avait détourné son coeur, et, à partir de ce jour, l'abîme qui l'en séparait devait aller en s'élargissant jusqu'à la séparation complète.

A son retour de la ville éternelle, Luther reçut de l'université de Wittenberg le grade de docteur en théologie. Il pouvait désormais se consacrer plus que jamais à l'étude des saintes Écritures qu'il chérissait. Il avait fait le voeu solennel d'étudier avec soin et de prêcher fidèlement tous les jours de sa vie la Parole de Dieu, et non les décisions et les doctrines des papes. Il n'était plus simplement moine ni professeur, mais héraut autorisé des Livres saints. Appelé à être berger du troupeau de Dieu, d'un troupeau ayant faim et soif de vérité, le nouveau docteur déclarait hautement que le chrétien ne peut

recevoir d'autre doctrine que celle qui repose sur les Écrits sacrés. Cette affirmation sapait la suprématie du pape. Elle contenait le principe vital de la réforme.

Voyant combien il est dangereux d'accorder plus de crédit aux théories humaines qu'à la Parole de Dieu, Luther attaquait hardiment l'incrédulité spéculative des savants, et combattait à la fois la philosophie et la théologie qui, en Europe, dominaient les esprits. Il dénonçait ces études non seulement comme inutiles, mais comme pernicieuses, et s'efforçait de détourner ses auditeurs des sophismes des docteurs pour attirer leur attention sur les vérités éternelles exposées par les prophètes et les apôtres.

Les foules suspendues aux lèvres du jeune docteur entendaient un message d'une douceur inconnue. Jamais de telles paroles n'avaient encore frappé leurs oreilles. L'heureuse nouvelle de l'amour d'un Sauveur, l'assurance du pardon et de la paix par la foi en son sang expiatoire réjouissaient les coeurs et y versaient une espérance immortelle. La lumière qui brillait à Wittenberg devait rayonner jusqu'aux extrémités de la terre, et son éclat s'intensifier jusqu'à la fin des temps.

Comme le conflit entre la lumière et les ténèbres est irréductible, ainsi il n'y a pas d'entente possible entre la vérité et l'erreur. Proclamer, établir l'une, c'est attaquer et renverser l'autre. Notre Sauveur a dit lui-même: « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. » *(Matthieu 10.34)* Au début de la Réforme, Luther disait: « Dieu ne me conduit pas; il me pousse, il m'enlève. Je ne suis pas maître de moi-même. Je voudrais vivre dans le repos; mais je suis précipité au milieu du tumulte et des révolutions. » Il allait maintenant être jeté dans l'arène.

L'Église romaine avait fait trafic de la grâce de Dieu. Les tables des changeurs s'étaient dressées auprès des autels, et l'air retentissait des éclats de voix des vendeurs et des acheteurs. Sous prétexte de réunir des fonds en vue de l'érection de la basilique de St-Pierre, à Rome, le pape avait ordonné la vente publique des indulgences. Avec le prix du crime, et sur la pierre angulaire de l'iniquité, on érigeait un temple à Dieu. Mais l'expédient même dont Rome se servait allait asséner un coup mortel à sa puissance et à sa grandeur. Ce trafic allait susciter à la papauté son ennemi le plus résolu et le plus redoutable, et déclencher une bataille qui allait ébranler le trône papal au point de faire chanceler la triple couronne sur la tête du souverain pontife.

C'est Jean Tetzel qui fut choisi pour la vente des indulgences en Allemagne. Convaincu de délits inavouables contre la société et contre la loi de Dieu, il avait réussi à se soustraire au juste ch exécuter les projets intéressés et sacrilèges du Saint-Siège. Débitant des histoires âtiment de ses crimes. Il fut désigné pour invraisemblables et des contes merveilleux, il trompait effrontément un peuple ignorant, crédule et superstitieux, qui, s'il avait été en possession de la

Parole de Dieu, ne se serait pas laissé abuser de la sorte. Mais on avait privé les gens des saintes Écritures pour les tenir sous le joug de la papauté et les employer à accroître les richesses et la puissance des dignitaires de l'Église.

Tetzel entrait dans une localité précédé d'un héraut qui criait: « Nous vous apportons la grâce de Dieu et du Saint-Père. » Et le peuple d'accueillir l'imposteur comme s'il avait été Dieu lui-même venu sur terre. L'infâme marché s'ouvrait dans l'Église. Du haut de la chaire, Tetzel exaltait les indulgences comme le plus précieux don du ciel. « Venez, disait- il, je vous donnerai des lettres dûment scellées par lesquelles les péchés mêmes que vous aurez l'intention de commettre vous seront tous pardonnés. » « Il y a plus, ajoutait-il, les indulgences ne sauvent pas seulement les vivants, elles sauvent aussi les morts.... »

« À peine l'argent a-t-il sonné dans ma caisse, que l' âme s'élance hors du purgatoire et prend son vol vers le ciel. »

Simon le magicien avait autrefois offert de l'argent aux apôtres en échange du don des miracles. Pierre lui avait dit: « Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu s'acquérait à pris d'argent! » *(Actes 8.20)* Mais l'offre de Tetzel était acceptée avec empressement par des milliers de gens. L'argent et l'or affluaient dans ses caisses. Un salut à prix d'argent est plus facile à obtenir que celui qui exige la conversion, la foi et une lutte persévérante contre le péché. *(Voir Appendice a18)*

La doctrine des indulgences trouva cependant des contradicteurs dans l'Église romaine: c'étaient des hommes savants et pieux qui n'accordaient aucune confiance à des prétentions aussi contraires à la raison et à l'Écriture. Mais aucun prélat n'osait élever la voix contre cet odieux trafic. Le malaise commençant à se faire sentir, plusieurs se demandaient avec angoisse si Dieu ne susciterait pas quelque instrument pour purifier son Église.

Bien que Luther fût encore un fervent papiste, il était rempli d'horreur à l'ouïe des déclarations blasphématoires des marchands d'indulgences. Plusieurs de ses auditeurs, qui avaient acheté des certificats de pardon, vinrent bientôt lui confesser leurs divers péchés, et lui en demander l'absolution, non pas qu'ils en eussent des remords sincères, mais uniquement en vertu de leurs indulgences. Luther la leur refusa, et leur déclara tout net que sans repentance et sans conversion, ils périraient dans leurs péchés. Très perplexes, ces gens se hâtèrent de retourner vers Tetzel pour l'informer qu'un moine augustin ne faisait aucun cas de ses lettres de pardon. Quelques-uns même demandaient hardiment le remboursement de leur argent. À cette nouvelle, Tetzel rugit de colère, et se livra en chaire à de terribles imprécations. À plusieurs reprises, il fit allumer un feu sur la grande place, en déclarant qu'il avait reçu du pape l'ordre de brûler tous les hérétiques qui oseraient s'élever contre ses très saintes indulgences.

Luther entra alors résolument dans la lice comme champion de la vérité. Montant en chaire, il fit entendre de solennels avertissements. Mettant en relief la nature odieuse du péché, il affirma qu'il est impossible à l'homme, par ses propres efforts, d'atténuer sa culpabilité ou d'éluder le châtiment de Dieu. Seules la repentance et la foi en Jésus-Christ peuvent sauver le pécheur. La grâce, don gratuit de Dieu, ne s'obtenant pas à prix d'argent, Luther conseillait à ses auditeurs, non d'acheter des indulgences, mais de compter avec foi sur un Sauveur crucifié. Relatant sa douloureuse recherche du salut par les humiliations et les pénitences, il les assura qu'il n'avait trouvé paix et joie qu'en détachant ses regards de ses propes mérites pour les porter sur Jésus-Christ.

Tetzel continuant son trafic, Luther résolut de protester énergiquement contre ces criants abus. Il en eut bientôt l'occasion. L'église du château de Wittenberg possédait plusieurs reliques qu'en certains jours de fête on exhibait aux yeux du peuple. Ces jours-là, une indulgence plénière était accordée à ceux qui, après avoir visité l'église, faisaient leur confession. L'affluence à ces fêtes était considérable. L'une des plus importantes, celle de la Toussaint, approchait. Le jour précédent, Luther, en présence d'une foule de fidèles, afficha sur la porte de l'église un placard portant quatre-vingt-quinze thèses contre la doctrine des indulgences. Ces thèses, il se déclarait prêt à les défendre, le lendemain, à l'université, contre toute personne qui croirait devoir les attaquer.

Ces propositions attirèrent l'attention générale. Elles furent lues, relues et répétées dans toute la région. Une grande agitation régnait à l'université et dans toute la ville. Ces thèses établissaient que le pouvoir de pardonner les péchés et d'en remettre la peine n'avait jamais été confié ni au pape, ni à aucun homme. La vente des indulgences n'était qu'un moyen artificieux d'extorquer de l'argent, une exploitation de la crédulité publique, une ruse de Satan pour détruire les âmes. Luther y déclarait en outre que l'Évangile du Christ est le trésor le plus précieux de l'Église, et que la grâce de Dieu qui s'y révèle est gratuitement accordée à quiconque la recherche par la conversion et la foi.

Les thèses de Luther sollicitaient la contradiction. Mais personne n'osa relever le défi. Ses propositions firent en quelques jours le tour de l'Allemagne, et en quelques semaines, celui de la chrétienté. Un grand nombre de catholiques pieux, qui avaient pleuré sur les maux de l'Église sans entrevoir aucun moyen de les guérir, lurent ces thèses avec une joie d'autant plus grande qu'ils y entendaient la voix de Dieu. Ils eurent l'impression que le Seigneur était finalement intervenu pour arrêter le flot montant de la corruption. Des princes et des magistrats se réjouirent secrètement de ce qu'un frein allait être mis à la puissance arrogante qui déniait au monde le droit d'en appeler de ses décisions.

En revanche, les foules attachées au péché et à la superstition furent terrifiées en voyant réduits, en poussière les sophismes qui avaient calmé leurs craintes. Transportés de colère, de rusés ecclésiastiques, furieux de voir leur connivence avec le mal dénoncée et leurs profits menacés, s'unirent pour soutenir leur cause. Le réformateur dut faire face à de violents accusateurs. Les uns lui reprochaient d'avoir agi par impulsion et d'être non dirigé par Dieu, mais poussé par l'orgueil et la présomption. « Qui ne sait, répondait-il, que l'on met rarement une idée nouvelle en avant sans être accusé d'orgueil et de chercher des querelles?... Jésus-Christ et tous les martyrs n'ont-ils pas été mis à mort comme contempteurs de la sagesse du temps, et pour avoir avancé des nouveautés, sans prendre auparavant humblement conseil des organes de l'ancienne opinion? »

Il ajoutait: « Ce que je fais s'accomplira non par la prudence des hommes, mais par le conseil de Dieu. Si l'oeuvre est de Dieu, qui l'arrêtera? Si elle n'est pas de lui, qui la soutiendra?... Non pas ma volonté, ni la leur, ni la nôtre. Que ta volonté se fasse, ô Père saint qui es dans le ciel! »

Bien qu'il eût été poussé par l'Esprit de Dieu à entreprendre sa tâche, Luther ne put la poursuivre sans avoir à livrer de rudes combats. Le dénigrement, la calomnie de ses intentions et mobiles, les insinuations perfides sur son caractère fondirent sur lui comme un torrent débordé, et ne furent pas sans effet. Il avait cru que les conducteurs du peuple, tant dans l'Église que dans les écoles, se joindraient à lui dans une oeuvre de réforme. Les encouragements qui lui étaient venus de la part de personnages influents l'avaient rempli de joie et d'espérance. Il voyait déjà par anticipation se lever des jours meilleurs pour l'Église. Mais aux encouragements avaient succédé les incriminations et les dénonciations. Plusieurs dignitaires de l'Église et de l'État, convaincus de la rectitude des thèses, ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur acceptation entraînerait de grandes transformations. Éclairer et réformer le peuple, c'était virtuellement saper l'autorité du pape, tarir des milliers de ruisseaux qui alimentaient ses trésors, et réduire considérablement l'extravagance et le luxe des chefs de l'Église. De plus, donner au peuple la liberté de penser et d'agir en êtres responsables, ne comptant pour leur salut que sur Jésus-Christ, c'était renverser le trône pontifical, et éventuellement détruire leur propre autorité. Pour ces raisons, ils repoussèrent la connaissance que Dieu leur envoyait, et, en s'opposant à l'homme qu'il avait désigné pour les éclairer, ils se dressèrent contre le Christ et contre Sa vérité.

Lorsqu'il pensait à lui-même, Luther tremblait de se voir dressé seul en face des plus grandes puissances de la terre. Il se demandait parfois si c'était bien Dieu qui l'avait poussé à résister à l'autorité de l'Église. « Qui étais-je alors, s'écrie-t-il, moi pauvre, misérable, méprisable frère, plus semblable à un cadavre qu'à un homme, qui étais-je pour m'opposer à la majesté du pape

devant laquelle tremblaient les rois de la terre et le monde entier?... Personne ne peut savoir ce que mon coeur a souffert dans ces deux premières années, et dans quel abattement, je pourrais dire dans quel désespoir, j'ai souvent été plongé. » Mais Dieu ne le laissa pas sombrer dans le découragement. Les appuis humains lui faisant défaut, il regarda à Dieu seul, et apprit à se reposer en toute sécurité sur son bras puissant.

Luther écrivait à un ami de la Réforme: « Il est très certain qu'on ne peut parvenir à comprendre les Écritures ni par l'étude, ni par l'intelligence. Votre premier devoir est donc de commencer par la prière. Demandez au Seigneur qu'il daigne vous accorder, en sa grande miséricorde, la véritable intelligence de Sa Parole. Il n'y a point d'autre interprète de la Parole de Dieu que l'Auteur même de cette Parole, selon ce qu'il a dit: Ils seront tous enseignés de Dieu. N'espérez rien de vos travaux, rien de votre intelligence; confiez- vous uniquement en Dieu et en l'influence de son Esprit. Croyez-en un homme qui en a fait l'expérience. « Il y a là un enseignement vital pour toute personne qui se sent appelée de Dieu à présenter au monde les vérités solennelles relatives à notre temps. Ces vérités provoqueront l'inimitié de Satan et celle des hommes qui aiment l'erreur. Dans le conflit avec les puissances du mal, il faut plus qu'une haute intelligence et une sagesse purement humaine. Quand ses ennemis en appelaient aux usages et à la tradition, aux déclarations et à l'autorité du pape, Luther leur répondait par les Écritures et les Écritures seules. Il trouvait là des arguments irréfutables; aussi les suppôts du formalisme et de la superstition demandaient-ils son sang comme les Juifs avaient réclamé celui de Jésus. « C'est un crime de haute trahison contre l'Église, disaient les zélateurs de Rome, que de laisser vivre une heure de plus un si horrible hérétique. Qu'on lui dresse à l'instant même un échafaud! » Mais Luther ne fut pas victime de leur fureur. Le Dieu dont il était l'ouvrier envoya ses anges pour le protéger. En revanche, plusieurs de ceux qui avaient reçu de lui la lumière furent les objets de la haine de Satan et endurèrent courageusement la souffrance et la mort pour l'amour de la vérité.

Les enseignements de Luther retenaient dans toute l'Allemagne l'attention des hommes réfléchis. De ses sermons et de ses écrits émanaient des flots de lumière qui éclairaient des milliers de chercheurs. Une foi vivante se substituait au formalisme qui enchaînait l'Église, et abattait les superstitions de Rome. Les préjugés tombaient. La Parole de Dieu, à laquelle Luther soumettait toute doctrine et toute prétention, était une épée à deux tranchants qui pénétrait dans les coeurs. Partout se manifestait le désir de progresser dans la vie spirituelle. De toutes parts on constatait une faim et une soif de justice qu'on n'avait pas vues depuis des siècles. Les regards du peuple, si longtemps fixés sur des rites et des médiateurs humains, se tournaient maintenant, suppliants et enthousiastes, vers le Christ crucifié.

Cet intérêt général aviva les craintes des autorités de l'Église romaine, Luther fut sommé de se rendre à Rome pour y répondre de l'accusation d'hérésie. Cette sommation terrifia ses amis. Connaissant trop bien les dangers auxquels il serait exposé dans cette ville corrompue, déjà ivre du sang des martyrs de Jésus, ils protestèrent contre son départ et demandèrent qu'il fût jugé en Allemagne.

Cette proposition finit par être agréée, et un légat fut désigné pour diriger le procès. Dans les instructions que le pape lui donnait, le légat avait ordre de « poursuivre et de contraindre sans aucun retard... ledit Luther, qui a déjà été déclaré hérétique ». « S'il persiste dans son opiniâtreté, ajoutait le pape, et que vous ne puissiez vous rendre maître de lui, nous vous donnons le pouvoir de le proscrire dans tous les lieux de l'Allemagne, de bannir, de maudire, d'excommunier tous ceux qui lui sont attachés, et d'ordonner à tous les chrétiens de fuir sa présence. » En outre, pour assurer l'extirpation complète de cette hérésie, le pape ordonnait d'excommunier, quelle que fût leur dignité dans l'Église ou dans l'État, l'empereur excepté, toutes les personnes qui refuseraient d'arrêter Luther ou ses adhérents, pour les livrer à la vindicte de Rome.

Ici se révélait le véritable esprit de la papauté. Dans tout ce document, aucune trace de christianisme ou même de justice élémentaire. Luther était à une grande distance de Rome; il n'avait eu aucune occasion de s'expliquer. Pourtant, sans enquête aucune, il était déclaré hérétique. En un même jour, il devait être exhorté, accusé, jugé et condamné; et tout cela par celui qui se disait le saint Père, l'autorité unique, suprême et infaillible, tant dans l'Église que dans l'État!

À ce moment-là, alors que Luther avait particulièrement besoin de conseils et de sympathie, Dieu envoya Mélanchthon à Wittenberg. Sa jeunesse, sa modestie, sa réserve, la sûreté de son jugement et la profondeur de sa science, jointes à une éloquence persuasive, comme à une pureté et à une droiture de caractère notoires, lui avaient acquis l'admiration et l'estime générales. L'éclat de ses talents n'était égalé que par sa douceur et son affabilité. Il ne tarda pas à devenir un fervent disciple de l'Évangile, ainsi que le partisan et l'ami le plus sûr de Luther. Son amabilité, sa prudence et son exactitude complétaient admirablement le courage et l'énergie du réformateur. La collaboration de ces deux hommes communiqua une force nouvelle à l'oeuvre de la Réforme.

La ville d'Augsbourg avait été choisie comme siège de la diète. Le réformateur s'y rendit à pied. De sérieuses craintes étaient exprimées à son sujet. On avait ouvertement déclaré qu'il serait saisi et assassiné en cours de route; aussi ses amis le suppliaient-ils de ne pas s'exposer, et l'engageaient même à quitter Wittenberg pour un temps, et à profiter de la protection qu'ils étaient heureux de lui offrir. Mais il ne voulut pas abandonner le poste que Dieu lui

avait confié. En dépit de la tempête qui grondait, il se voyait dans l'obligation de continuer à soutenir la vérité sans défaillance. « Je suis comme Jérémie, disait-il, l'homme des querelles et des discordes; mais plus ils augmentent leurs menaces, plus ils multiplient ma joie. Ils ont déjà déchiré mon honneur et ma réputation. Une seule chose me reste, c'est mon misérable corps: qu'ils le prennent; ils abrégeront ainsi ma vie de quelques heures. Quant à mon âme, ils ne me la prendront pas. Celui qui veut porter la Parole du Christ dans le monde, doit s'attendre à la mort à chaque heure. »

La nouvelle de l'arrivée de Luther à Augsbourg procura au représentant du pape une vive satisfaction. L'hérétique importun qui attirait l'attention du monde était maintenant au pouvoir de Rome, et le légat était résolu à ne pas le laisser échapper. Le réformateur ne s'étant pas pourvu d'un sauf-conduit, ses amis d'Augsbourg le supplièrent de ne pas se présenter avant de s'en être procuré un, et ils entreprirent eux-mêmes auprès de l'empereur les démarches nécessaires. De son côté, l'intention du légat était, si possible, d'arracher à Luther une rétractation, et, dans le cas où il échouerait, de le conduire à Rome pour lui faire subir le sort de Hus et de Jérôme à Constance. Par ses émissaires, il engagea Luther à se confier en sa clémence et à se présenter devant lui sans sauf-conduit. Le réformateur s'y refusa, ne voulant paraître devant l'ambassadeur du pape qu'en possession d'un document lui garantissant la protection de l'empereur.

Le plan des romanistes était de gagner Luther par une apparente bienveillance. Dans ses entrevues avec lui, le légat, tout en manifestant une grande amabilité, exigea qu'il se soumît implicitement et sans discussion à l'autorité de l'Église. Il ne connaissait pas encore l'homme en présence duquel il se trouvait. Dans sa réponse, Luther lui exprima sa déférence pour l'Église et son amour pour la vérité, se déclarant prêt à écouter toutes les objections qui pourraient être faites à ses enseignements et à soumettre sa doctrine à certaines universités réputées. Mais il protestait contre la prétention du cardinal de le faire rétracter sans l'avoir convaincu d'erreur.

Pour toute réponse, le légat répétait: « Rétracte, rétracte! » Le réformateur eut beau déclarer que ses propositions étaient fondées sur les Écritures, et qu'il ne pouvait renoncer à la vérité, le légat, incapable de réfuter ses arguments, se mit à l'accabler d'un flot de paroles où s'entremêlaient les accusations, les concessions, les flatteries, les appels à la tradition des pères, sans laisser au réformateur le temps de lui répondre. Convaincu que des entretiens de ce genre n'aboutiraient à rien, Luther obtint enfin, mais non sans peine, de présenter sa réponse par écrit.

« Je voyais, écrivait-il à un ami, que le moyen le plus sage était de lui répondre par écrit; car une réponse écrite laisse au moins aux opprimés un double avantage: d'abord, de pouvoir soumettre leur cas à des tiers et

deuxièmement, la ressource d'intimider un despote verbeux et sans conscience, qui, autrement, l'emporterait par son langage impérieux. » *(Martyn, The life and Times of Luther, p. 271, 272. Cf. Félix Kuhn, Luther sa vie et son oeuvre, tome I, p. 301, Paris 1883.)*

À l'entrevue suivante, Luther donna de ses enseignements un exposé clair, concis et convaincant, appuyant chacune de ses propositions par des citations des saintes Écritures. Après avoir donné, à haute et intelligible voix, lecture de son travail, il le passa au cardinal qui le mit de côté avec mépris, déclarant qu'il ne contenait qu'une masse de paroles vaines et de citations intempestives. Exacerbé, Luther prit alors l'offensive, et, se plaçant sur le terrain de son adversaire: la tradition et les enseignements de l'Église, il réfuta victorieusement toutes ses affirmations.

Lorsque le prélat vit que le raisonnement de Luther était sans réplique, il perdit patience et recommença à crier: « Rétracte! Rétracte! ou si tu ne le fais, je t'envoie à Rome pour y comparaître devant les juges qui ont été chargés de prendre connaissance de ta cause. Je t'excommunierai, toi, tous tes partisans, tous ceux qui te sont ou te deviendront favorables, et je les jetterai hors de l'Église. » Il termina d'un ton hautain et irrité: « Rétracte-toi, ou ne reparais plus devant moi! »

Le réformateur se retira aussitôt, suivi de ses amis, signifiant ainsi à son adversaire qu'il ne fallait attendre aucune rétractation de sa part. Ce n'était pas ce que le cardinal avait espéré. Il s'était bercé de l'illusion qu'il aurait raison de Luther par l'intimidation. Demeuré seul avec ses partisans, il les regardait successivement, tout confus d'un échec aussi complet qu'imprévu.

Cette rencontre ne demeura pas stérile. L'assemblée avait eu l'occasion de comparer les deux hommes et de juger, par elle-même, de l'esprit qui les animait, aussi bien que de la force de leurs positions. Le contraste était frappant entre le réformateur, simple, humble, ferme, fort de la force de Dieu, ayant la vérité de son côté et le représentant du pape, plein de lui-même, impérieux, hautain, déraisonnable, qui, incapable de lui opposer des arguments scripturaires, ne savait que lui crier avec véhémence: « Rétracte-toi, sinon je t'enverrai à Rome pour y subir ton châtiment! »

Sans tenir compte du sauf-conduit de l'empereur, ses ennemis se préparaient à se saisir de lui pour le jeter en prison. D'autre part, ses amis lui représentaient que sa présence à Augsbourg étant désormais inutile, il devait rentrer à Wittenberg sans délai, avec les plus grandes précautions et dans le plus grand secret. Au petit jour, à cheval, accompagné seulement d'un guide qui lui fut fourni par le magistrat, Luther quitta Augsbourg. Hanté par de sombres pressentiments, il cheminait en silence le long des rues obscures et silencieuses de la ville. Des ennemis vigilants et cruels conspiraient sa perte. Échapperait-il aux pièges tendus sous ses pas? Ce furent des minutes

d'anxiété, mais, aussi de ferventes prières. Arrivés près des murailles, les fugitifs virent une porte s'ouvrir devant eux. Ils passèrent sans encombre et pressèrent alors leurs montures. Avant que le légat eût connaissance de la fuite de Luther, celui-ci se trouvait hors d'atteinte. Les projets de Satan et de ses émissaires étaient déjoués. L'homme qu'ils croyaient en leur pouvoir s'était évadé: l'oiseau avait échappé au piège de l'oiseleur. À cette nouvelle, le légat fut consterné. Il avait compté sur de grands honneurs en retour de la sagesse et de la fermeté dont il pensait avoir fait preuve à l'égard de ce contempteur de l'Église. Or, ses espérances étaient frustrées. Il donna libre cours à sa rage dans une lettre à l'électeur de Saxe, où il accusait amèrement le réformateur et exigeait que Frédéric envoyât celui-ci à Rome ou l'expulsât de la Saxe.

L'électeur ne possédait alors qu'une connaissance bien superficielle de la doctrine réformée; mais il était impressionné par la loyauté, la force et la clarté des paroles de Luther. Aussi Frédéric résolut-il de protéger le réformateur tant qu'il n'aurait pas été convaincu d'erreur. Dans sa défense, Luther avait en effet demandé que le légat ou le pape lui démontrât ses erreurs par les Écritures, s'engageant solennellement à renoncer à sa doctrine si elle était en conflit avec la Parole de Dieu. L'électeur écrivit donc au légat: « Puisque le docteur Martin a comparu devant vous à Augsbourg, vous devez être satisfait. Nous ne nous étions pas attendus que, sans l'avoir convaincu, vous prétendiez le contraindre à se rétracter. Aucun des savants qui se trouvent dans nos principautés ne nous a dit que la doctrine de Martin fût impie, antichrétienne et hérétique. » Le prince refusa en outre d'envoyer Luther à Rome ou de le chasser de ses États.

L'électeur constatait d'ailleurs que l'affaissement général de la moralité dans la société exigeait une grande oeuvre de réforme. Il comprenait que toute l'organisation civile compliquée et onéreuse destinée à restreindre et à punir le crime deviendrait inutile si chacun reconnaissait les droits de Dieu et suivait les directions d'une conscience éclairée. Il voyait que les travaux de Luther visaient à cela, et il éprouvait une joie secrète à la pensée qu'une influence meilleure commençait à se faire sentir dans l'Église.

L'électeur constatait en outre le plein succès de l'enseignement de Luther à l'université. Une année seulement s'était écoulée depuis que le réformateur avait affiché ses thèses à la porte de l'église du château. Mais le nombre des pèlerins qui la visitaient à la Toussaint avait déjà sensiblement diminué. Rome avait perdu des adorateurs et des offrandes, mais ceux-ci étaient remplacés par les étudiants en quête de science qui venaient remplir les auditoires de Wittenberg. Les écrits de Luther avaient suscité en tous lieux le désir d'étudier les Écritures; et ce n'était pas seulement de toutes les parties de l'Allemagne que les étudiants accouraient, mais aussi des pays voisins. « Au moment où ils découvraient dans le lointain les clochers de cette ville, ces jeunes gens... s'arrêtaient et élevaient les mains vers le ciel, louant Dieu de ce qu'il y faisait

luire, comme autrefois de Sion, la lumière de la vérité pour l'envoyer jusqu'aux contrées les plus éloignées. »

Luther n'avait encore que partiellement abandonné les erreurs du romanisme. Une comparaison des décrets et des constitutions de Rome avec les saintes Écritures le jetait dans la plus profonde stupéfaction. « Je lis les décrets des pontifes, écrivait-il à Spalatin, et (je te le dis à l'oreille) je ne sais pas si le pape est l'Antichrist lui-même ou s'il est son apôtre, tellement Jésus y est dénaturé et crucifié. » Pourtant, Luther était encore un fils docile de l'Église romaine, et la pensée de se séparer de sa communion n'avait pas encore effleuré son esprit.

Les écrits et la doctrine du réformateur s'étaient répandus dans toute la chrétienté. Leur influence se manifestait en Suisse et en Hollande. Des exemplaires de ses écrits avaient passé en France et en Espagne. En Angleterre, ses enseignements étaient reçus comme la Parole de vie. La vérité avait aussi pénétré en Belgique et en Italie. Des milliers de gens avaient été arrachés à leur torpeur mortelle et goûtaient la joie d'une vie d'espérance et de foi.

À Rome, l'exaspération grandissait à vue d'oeil à l'ouïe des succès de Luther. Quelques- uns de ses adversaires les plus acharnés, même des professeurs d'universités catholiques, déclaraient innocent celui qui le tuerait. Un jour, un étranger qui dissimulait un pistolet sous son habit s'approcha du réformateur et lui demanda pourquoi il sortait seul. « Je suis entre les mains de Dieu, répondit Luther. Il est ma force et mon bouclier, que peut me faire l'homme mortel? » Alors l'étranger pâlit et s'enfuit, comme s'il s'était trouvé en la présence d'un ange.

Ses enseignements se répétaient en tous lieux, dans les chaumières et les couvents, dans les demeures des bourgeois et les châteaux des nobles, dans les académies et les palais des rois. De tous côtés, des hommes de coeur se levaient pour seconder le réformateur.

Vers ce temps-là, Luther, lisant les ouvrages de Hus, constata que la grande vérité de la justification par la foi avait aussi été enseignée par le réformateur de la Bohême. « Tous, s'écrie-t-il, Paul, Augustin et moi nous sommes hussites sans le savoir. » « Dieu fera sans doute savoir au monde que la vérité lui a été présentée il y a un siècle, et qu'il l'a brûlée! » *(Wylie, liv. VI, chap. I.)*

Dans un appel à l'empereur et à la noblesse d'Allemagne en faveur de la réformation de la chrétienté, Luther, parlant du pape, écrivait: « C'est une chose horrible de voir celui qui s'appelle le vicaire de Jésus-Christ déployer une magnificence que celle d'aucun empereur n'égale. Est-ce là ressembler au pauvre Fils de Dieu ou à l'humble saint Pierre? Il est, prétendent-ils, le Seigneur du monde! Mais Jésus, dont il se vante d'être le vicaire, a dit: Mon règne n'est pas de ce monde. Le règne d'un vicaire s'étendrait-il au-delà de celui de son Seigneur? »

Parlant des universités, il écrivait: « Je crains fort que les universités ne soient de grandes portes de l'enfer, si l'on ne s'applique pas avec soin à y expliquer la sainte Écriture et à la graver dans le coeur des jeunes gens. Je ne conseille à personne de placer son enfant là où l'Écriture ne règne pas. Toute institution où l'on ne consulte pas sans relâche la Parole de Dieu est vouée à la corruption. » Cet appel, qui eut un immense retentissement, ne tarda pas à se répandre dans toutes les parties de l'Allemagne. La nation entière en fut émue, et des foules se rallièrent sous les étendards de la Réforme.

Brûlant du désir de se venger, les ennemis de Luther pressaient le pape de prendre contre lui des mesures décisives. Il fut décrété que sa doctrine serait immédiatement condamnée. Soixante jours lui furent donnés à lui et à ses adhérents pour se rétracter, ou, en cas de refus, être excommuniés.

Ce fut une épreuve terrible pour la Réforme. Pendant des siècles, les foudres de l'excommunication avaient frappé de terreur les plus puissants souverains, plongeant de grands empires dans le malheur et la désolation. Ceux qui en étaient les objets étaient regardés avec horreur. Traités en parias, ils étaient retranchés de la communion de leurs semblables, traqués et mis à mort. Luther ne fermait pas les yeux sur la tempête qui grondait sur sa tête, mais il demeurait ferme, assuré que Jésus-Christ serait son défenseur et son bouclier. Animé de la foi et du courage d'un martyr, il écrivait: « Que va-t-il arriver? Je l'ignore.... Où que ce soit que le coup frappe, je suis sans crainte. Une feuille d'arbre ne tombe pas sans la volonté de notre Père. Combien moins nous-mêmes!... C'est peu de chose que de mourir pour la Parole, puisque cette Parole qui s'est incarnée pour nous est morte d'abord elle-même. Si nous mourons avec elle, nous ressusciterons avec elle. Passant par où elle a passé, nous arriverons où elle est arrivée, et nous demeurerons près d'elle pendant toute l'éternité. »

En recevant la bulle, Luther s'écria: « Je la méprise et l'attaque comme impie et mensongère.... C'est Jésus-Christ lui-même qui y est condamné.... Je me réjouis d'avoir à supporter quelques maux pour la meilleure des causes. Je sens déjà plus de liberté dans mon coeur; car je sais enfin que le pape est l'antichrist, et que son siège est celui de Satan. »

Le document papal ne resta pas sans effet. La prison, l'épée, la torture étaient des moyens employés pour imposer l'obéissance. Les faibles et les superstitieux tremblèrent; et, bien que les sympathies allassent généralement vers Luther, on n'était pas disposé à risquer sa vie pour la cause de la Réforme. Selon toute apparence, l'oeuvre du réformateur touchait à son terme. Rome avait fulminé contre lui ses anathèmes, et le monde l'observait, convaincu qu'il périrait ou qu'il serait forcé de céder. Il n'en fut rien. D'un geste calme, mais puissant et terrible, le réformateur rejeta la sentence comminatoire et annonça publiquement sa décision de se séparer de la papauté pour toujours.

En présence d'une foule composée d'étudiants, de docteurs et de citoyens de tous rangs, il livra au feu la bulle du pape, des exemplaires du droit canon, des décrétales et d'autres écrits soutenant le pouvoir papal. « Mes ennemis, dit-il, ont pu, en brûlant mes livres, nuire à la vérité dans l'esprit du commun peuple et perdre des âmes. En retour, je consume leurs livres. Jusqu'ici, je n'ai fait que badiner avec le pape, mais une lutte sérieuse vient de s'ouvrir. J'ai commencé cette oeuvre au nom de Dieu; elle se finira par sa puissance et sans moi. »

À ses ennemis, qui méprisaient sa cause en raison de sa faiblesse, Luther répondait: « Qui sait si ce n'est pas Dieu qui m'a choisi et appelé, et s'ils ne doivent pas craindre, en me méprisant, de mépriser Dieu lui-même?... Moïse était seul à la sortie d'Égypte; Élie seul, au temps du roi Achab; Ésaïe seul, à Jérusalem; Ézéchiel seul, à Babylone;... Dieu n'a jamais choisi pour prophète ni le souverain sacrificateur, ni quelque autre grand personnage; ordinairement, il a choisi des personnes basses et méprisées, une fois même le berger Amos. En tout temps, les saints ont dû reprendre les grands, les rois, les princes, les prêtres, les savants, au péril de leur vie.... Je ne dis pas que je sois un prophète; mais je dis qu'ils ont lieu de craindre, précisément parce que je suis seul et qu'ils sont nombreux. Ce dont je suis certain, c'est que la Parole de Dieu est avec moi, et qu'elle n'est point avec eux. »

Pourtant, ce ne fut pas sans une lutte terrible que Luther se résigna à se séparer de l'Église. C'est vers ce temps-là qu'il écrivait: « Je sens mieux chaque jour combien il est difficile de se dégager de scrupules que l'on a cultivés dès son enfance. Oh! qu'il m'en a coûté, bien que les Écritures fussent pour moi, de prendre position contre le pape et de le dénoncer comme l'antichrist!... Combien grandes ont été les angoisses de mon coeur! Combien de fois me suis-je posé, dans l'amertume de mon âme, cette question qui est sans cesse sur les lèvres des papistes: Es-tu le seul sage? Tout le reste du monde est-il depuis si longtemps dans l'erreur? Et si, après tout, c'était toi qui te trompais? Si tu étais la cause que beaucoup d'âmes, égarées par toi, seront éternellement perdues? C'est ainsi que j'ai tremblé, jusqu'à ce que Jésus-Christ, par sa Parole infaillible, eût fortifié mon âme. » *(Dr Martin Luther, Saemtliche Werke, vol. LIII, p. 93, 99.)*

Le pape avait menacé Luther de l'excommunication s'il ne se rétractait pas. Cette menace allait maintenant devenir une réalité. Une nouvelle bulle parut, qui déclarait Luther séparé de l'Église et maudit du ciel. Tous ceux qui recevaient sa doctrine étaient englobés dans cette condamnation. Un grand conflit était engagé.

Être en butte à l'opposition est le sort de tous ceux dont Dieu se sert pour annoncer des vérités spécialement applicables à leur temps. Or il y avait, aux jours de Luther, une vérité présente d'une importance capitale, de même qu'Il y a une vérité présente pour notre époque. Celui qui gouverne le monde

selon les conseils de sa volonté a jugé bon de susciter des hommes auxquels il confie un message spécialement destiné au temps où ils vivent et adapté aux conditions dans lesquelles ils sont placés. Si ces hommes apprécient la lumière qui leur est offerte, des horizons plus vastes s'ouvriront devant eux.. Mais la majorité des gens n'apprécie pas plus la vérité aujourd'hui que les partisans du pape au temps de Luther. Comme dans les siècles passés, on est enclin à suivre les théories et les traditions des hommes plutôt que la Parole de Dieu. Il ne faut pas que ceux qui présentent la vérité pour notre époque s'attendent à être accueillis avec plus de faveur que les réformateurs des temps passés. La grande lutte entre la vérité et l'erreur, entre le Christ et Satan, augmentera d'intensité jusqu'à la fin de l'histoire du monde.

Jésus a dit à ses disciples: « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite: Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. » *(Jean 15.19, 20)* D'autre part, le Seigneur dit positivement: « Malheur, lorsque tous les hommes diront du bien de vous, car c'est ainsi qu'agissaient leurs pères à l'égard des faux prophètes! » *(Luc 6.26)* La concorde entre l'esprit du Christ et l'esprit du monde n'existe pas plus maintenant qu'autrefois; et ceux qui annoncent la Parole de Dieu dans toute sa pureté ne seront pas plus favorablement accueillis aujourd'hui qu'alors. L'opposition à la vérité peut changer de forme, elle peut être plus cachée, plus subtile; mais le même antagonisme existe et existera jusqu'à la fin.

8. LUTHER À LA DIÈTE DE WORMS

En Allemagne, un nouvel empereur, Charles Quint, monta sur le trône. Les émissaires de Rome s'empressèrent de venir le féliciter et l'engagèrent à user de sa puissance contre la Réforme. Le clergé ne demandait rien de moins qu'un édit impérial ordonnant la mort du réformateur. D'autre part, l'électeur de Saxe, à qui l'empereur devait en grande partie sa couronne, suppliait ce dernier de ne rien faire contre Luther avant de l'avoir entendu. « Ni sa Majesté impériale ni personne n'ayant encore prouvé que les écrits de Luther eussent été réfutés », il demandait pour le docteur de Wittenberg un sauf-conduit lui permettant de comparaître devant un tribunal de juges savants, pieux et impartiaux.

Sur ces entrefaites, l'attention de tous les partis se dirigea vers l'assemblée des États germaniques réunis à Worms peu après l'accession au trône de Charles Quint. Les dignitaires de l'Église et de l'État étaient accourus de toutes parts. Des seigneurs séculiers de haute naissance, puissants et jaloux de leurs droits héréditaires; des ecclésiastiques princiers, conscients de la supériorité de leur rang et de leur autorité; de brillants chevaliers accompagnés de leur suite, ainsi que des ambassadeurs de pays étrangers et lointains s'étaient réunis dans cette ville. Pour la première fois, les princes allemands allaient se rencontrer avec leur jeune monarque en assemblée délibérante. Des questions politiques et des intérêts importants devaient être pris en considération par cette diète. Néanmoins, le sujet qui retenait le plus l'attention de cette vaste assemblée, c'était la cause du réformateur saxon.

Charles Quint avait préalablement chargé l'électeur de Saxe d'amener avec lui Luther, auquel il promettait sa protection et une entière liberté de discussion, avec des personnages compétents, sur la question en litige. Luther désirait vivement comparaître devant l'empereur. Sa santé était alors fort précaire mais il écrivait à l'électeur: « Si je ne puis aller à Worms en santé, je m'y ferai transporter malade. Car si l'empereur le désire, je ne puis douter que ce ne soit l'appel de Dieu lui-même. S'ils veulent employer contre moi la violence, comme cela est vraisemblable (car ce n'est pas pour s'instruire qu'ils me font comparaître), je remets la chose entre les mains du Seigneur. Celui qui protégea les trois jeunes hommes dans la fournaise vit et règne encore. S'il ne veut pas me sauver, c'est peu de chose que ma vie. Empêchons seulement que l'Évangile ne soit exposé aux railleries des impies, et répandons pour lui notre sang. Ce n'est pas à moi de décider si ce sera ma vie ou ma mort qui contribuera le plus au salut de tous.... Attendez tout de moi... sauf la fuite et la rétractation. Fuir, je ne puis, me rétracter moins encore. »

La nouvelle que Luther allait comparaître devant la diète provoqua à Worms une grande agitation. Aléandre, le légat papal spécialement chargé de cette affaire, prévoyant que les conséquences de cette comparution seraient désastreuses pour la papauté, en fut alarmé et irrité. Instruire une cause sur laquelle le pape avait déjà passé condamnation, c'était jeter le mépris sur l'autorité du souverain pontife. Il redoutait en outre que les arguments puissants et éloquents de Luther ne détournassent plusieurs princes des intérêts du pape. Il suppliait donc instamment l'empereur de ne pas le faire comparaître. La bulle d'excommunication contre Luther ayant paru vers ce temps-là, l'empereur résolut de déférer aux supplications du légat. Il écrivit à l'électeur que si Luther ne voulait pas se rétracter, il devait rester à Wittenberg.

Non content de cette victoire, Aléandre manoeuvra de toutes ses forces pour assurer la condamnation de Luther. Devant les prélats, les princes et les autres membres de l'assemblée, avec une insistance digne d'une meilleure cause, il accusa Luther de « sédition, d'impiété et de blasphème ». Mais la véhémence et la passion que le légat manifestait révélaient trop clairement l'esprit dont il était animé. « C'est la haine, c'est l'amour de la vengeance qui l'inspire, disait-on, plutôt que le zèle et la piété. » Et la majorité de la diète était de plus en plus encline à envisager avec faveur la cause du réformateur.

Redoublant de zèle, Aléandre insistait auprès de l'empereur pour qu'on exécutât les édits du pape. Or, sous les lois allemandes, cela n'était pas possible sans l'assentiment des princes. Vaincu enfin par l'importunité du légat, Charles Quint invita ce dernier à présenter son cas devant la diète. « Ce fut un grand jour pour le nonce. L'assemblée était auguste et la cause plus auguste encore. Aléandre devait plaider la cause de Rome, mère et maîtresse de toutes les Eglises », revendiquer la primauté de saint Pierre devant les princes de la chrétienté. « Bien doué sous le rapport de l'éloquence, il sut s'élever à la hauteur des circonstances. La Providence voulut que Rome, avant d'être condamnée, eût l'occasion de faire valoir sa cause par le plus habile de ses orateurs, et devant le plus puissant tribunal. » Ce n'est pas sans quelque appréhension que les amis de la Réforme envisageaient l'effet du discours d'Aléandre. L'électeur de Saxe, qui n'était pas présent, avait donné ordre à quelques uns de ses conseillers d'aller l'entendre et de prendre des notes.

Mettant à réquisition toute sa science et toute son éloquence, Aléandre accumula contre Luther accusation sur accusation. Il le traita d'ennemi public de l'Église et de l'État, des vivants et des morts, du clergé et des laïques, des conciles et des particuliers. « Il y a, dit-il, dans les erreurs de Luther de quoi faire brûler cent mille hérétiques. »

En concluant, il déversa tout son mépris sur les partisans de la foi réformée. « Que sont tous ces luthériens? Un amas de grammairiens insolents, de prêtres

corrompus, de moines déréglés, d'avocats ignorants, de nobles dégradés et de gens du commun égarés et pervertis. Combien le parti catholique n'est-il pas plus nombreux, plus habile, plus puissant! Un décret unanime de cette illustre assemblée éclairera les simples, avertira les imprudents, décidera les hésitants et affermira les faibles. »

Telles sont les armes employées en tout temps contre les représentants de la vérité. Ces mêmes arguments sont encore avancés contre ceux qui osent opposer aux erreurs populaires les enseignements clairs et simples de la Parole de Dieu. « Qui sont ces novateurs? » s'écrient les partisans d'une religion populaire. « Un petit nombre d'ignorants et de roturiers prétendant avoir la vérité, et se donnant pour le peuple élu de Dieu! Combien supérieure en nombre et en influence est notre Église! Voyez de notre côté tous les hommes éminents par leur science et par leur piété! » De tels arguments exercent leur influence sur le monde; mais ils ne sont pas plus concluants maintenant qu'aux jours du réformateur.

Le discours du légat fit une profonde impression sur l'assemblée. Nul ne se trouva là pour opposer au champion du pape l'enseignement simple et clair de la Parole de Dieu. Personne ne tenta de défendre le réformateur. L'opinion générale était disposée, non seulement à le condamner, lui et ses doctrines, mais, si possible, à déraciner l'hérésie. Rome avait défendu sa cause dans les conditions les plus favorables. Tout ce qu'elle pouvait dire en sa faveur, elle l'avait dit. Mais son apparente victoire était le signal de sa défaite. Dès ce moment, le contraste entre la vérité et l'erreur deviendrait d'autant plus manifeste qu'elles allaient pouvoir se livrer ouvertement bataille. A partir de ce jour, jamais la position de Rome ne devait être aussi forte qu'auparavant.

Le légat avait présenté la papauté sous son plus beau jour. Les membres de la diète étaient à peu près unanimes pour livrer Luther à la vindicte de ses ennemis. À ce moment, l'Esprit de Dieu poussa un membre de la diète à faire un tableau véridique de la tyrannie papale. Noble et ferme, le duc Georges de Saxe se leva dans l'auguste assemblée; après avoir décrit avec une exactitude impitoyable les abus de la papauté ainsi que leurs déplorables conséquences, il conclut:

« Voilà quelques-uns des abus qui crient contre Rome. Toute honte bannie, on ne s'applique plus qu'à une seule chose... [amasser] de l'argent! encore de l'argent!... En sorte que les prédicateurs qui devraient enseigner la vérité ne débitent plus que des mensonges, et que non seulement on les tolère, mais qu'on les récompense, parce que plus ils mentent, plus ils gagnent. C'est de ce puits fangeux que proviennent tant d'eaux corrompues. La débauche donne la main à l'avarice... Ah! c'est le scandale que le clergé donne qui précipite tant de pauvres âmes dans une condamnation éternelle. Il faut opérer une réforme universelle. »

Luther lui-même n'eût pu dénoncer les abus de la papauté avec plus de puissance; le fait que l'orateur était un ennemi avéré du réformateur donnait plus de poids à ses paroles. En l'absence de Luther, la voix d'un plus grand que lui avait été entendue.

Si les yeux de l'assemblée avaient été ouverts, elle aurait vu dans son sein des anges de Dieu rayonnants de lumière dissipant les ténèbres de l'erreur et ouvrant les intelligences et les coeurs à la vérité. C'était la puissance du Dieu de sagesse et de vérité qui refrénait les adversaires de la Réforme et préparait ainsi la voie à la grande oeuvre qui allait s'accomplir.

La Réforme n'a pas pris fin avec Luther, comme beaucoup le supposent. Elle doit se poursuivre jusqu'à la fin de l'histoire de l'humanité. Luther avait une grande tâche: celle de communiquer au monde la lumière que Dieu avait fait briller sur son sentier; et pourtant, il ne la possédait pas tout entière. De son temps à nos jours, des lumières nouvelles n'ont cessé de jaillir des pages des saintes Écritures.

La diète nomma aussitôt une commission chargée de préparer une liste des exactions papales qui pesaient si lourdement sur le peuple allemand. Ce catalogue, qui contenait cent et un griefs, fut présenté à l'empereur avec la requête instante de prendre des mesures immédiates pour faire cesser ces abus. « Que d'âmes chrétiennes perdues! » disaient les pétitionnaires, « que de dépravations, que d'extorsions résultent des scandales dont s'entoure le chef spirituel de la chrétienté! Il faut prévenir la ruine et le déshonneur de notre peuple. C'est pourquoi, tous ensemble, nous vous supplions très humblement, mais de la manière la plus pressante, d'ordonner une réforme générale, de l'entreprendre et de l'accomplir. »

La diète exigea alors qu'on fit comparaître le réformateur. En dépit des objurgations, des protestations et des menaces d'Aléandre, l'empereur finit par y consentir. La convocation était accompagnée d'un sauf-conduit promettant que Luther serait ramené en lieu sûr. Ces deux documents furent portés à Wittenberg par un héraut chargé d'escorter le réformateur.

Les amis de Luther furent terrifiés. Connaissant la haine de ses ennemis, ils craignaient que le sauf-conduit ne fût pas respecté, et ils le suppliaient de ne pas exposer sa vie. Il leur répondit: « Les papistes ne désirent pas ma comparution à Worms, mais ma condamnation et ma mort. N'importe! Priez, non pour moi, mais pour la Parole de Dieu.... Le Christ me donnera son Esprit pour vaincre les ministres de l'erreur. Je les méprise pendant ma vie, et j'en triompherai par ma mort. On s'agite à Worms pour me contraindre à me rétracter. Voici quelle sera ma rétractation: J'ai dit autrefois que le pape était le vicaire du Christ; maintenant je dis qu'il est l'adversaire du Seigneur et l'apôtre du diable. »

Luther n'allait pas être seul à faire ce périlleux voyage. Outre le messager impérial, trois de ses meilleurs amis décidèrent de l'accompagner. Mélanchthon

désirait ardemment se joindre à eux. Uni de coeur à son ami, il voulait le suivre, s'il le fallait, jusqu'à la prison et à la mort. Mais on ne le lui permit pas. Si Luther devait mourir, la responsabilité de la Réforme devait retomber sur les épaules de son jeune collaborateur. En le quittant, le réformateur lui fit cette recommandation: « Si je ne reviens pas, et que mes ennemis m'ôtent la vie, ô mon frère! ne cesse pas d'enseigner la vérité, et d'y demeurer ferme. Travaille à ma place.... Si tu vis, peu importe que je périsse. » Les étudiants et les citoyens qui s'étaient réunis pour assister au départ du réformateur étaient très émus. De nombreuses personnes dont le coeur avait été touché par l'Évangile lui firent des adieux émouvants.

Chemin faisant, Luther et ses compagnons constatèrent que de sombres pressentiments agitaient les foules. Dans certaines villes, on ne lui fit aucun accueil. Dans une auberge où l'on s'arrêta pour la nuit, un prêtre ami lui fit part de ses craintes en lui présentant le portrait de Savonarole, le réformateur italien, martyr de sa foi. Le jour suivant, on apprit que les écrits de Luther avaient été condamnés à Worms. Des messagers impériaux proclamaient le décret de l'empereur et sommaient le peuple d'apporter aux magistrats les ouvrages proscrits. Le héraut, craignant pour la sécurité du voyageur devant la diète, et pensant que sa résolution était ébranlée, lui demanda s'il était encore décidé à poursuivre sa route. Sa réponse fut: « Oui, même si je suis interdit dans toutes les villes. »

À Erfurt, on fit à Luther de grands honneurs. Dans les rues qu'il avait si souvent parcourues en mendiant, il se vit entouré d'une foule admiratrice. Il visita la cellule de son couvent, et se rappela les luttes par lesquelles il avait passé avant de recevoir dans son coeur la lumière qui inondait maintenant l'Allemagne. On l'invita à prêcher. Cela, lui avait été interdit, mais le héraut impérial le lui permit, et le moine qui avait été domestique du couvent monta en chaire.

Il parla sur ces paroles du Christ: « La paix soit avec vous. » « Tous les philosophes, dit- il, les docteurs, les écrivains se sont appliqués à enseigner comment l'homme peut obtenir la vie éternelle, et ils n'y sont point parvenus. Je veux maintenant vous le dire.... Dieu a ressuscité un homme, le Seigneur Jésus-Christ, pour qu'il écrase la mort, détruise le péché, et ferme les portes de l'enfer. Voilà l'oeuvre du salut.... Jésus-Christ a vaincu! Voilà la grande nouvelle! et nous sommes sauvés par son oeuvre, et non par les nôtres.... Notre Seigneur a dit: La paix soit avec vous; regardez mes mains, c'est-à-dire: Regarde, ô homme! c'est moi, c'est moi seul qui ai ôté ton péché, et qui t'ai racheté; et maintenant, dit le Seigneur, tu as la paix! »

Il poursuivit en montrant que la foi se manifeste par la sainteté de la vie. « Puisque Dieu nous a sauvés, ordonnons tellement nos oeuvres qu'il y mette son bon plaisir. Es-tu riche? Que ton bien soit utile aux pauvres! Es-tu pauvre?

Que ton service soit utile aux riches! Si ton travail n'est utile qu'à toi-même, le service que tu prétends rendre à Dieu n'est qu'un mensonge. »

L'auditoire était suspendu à ses lèvres. Le pain de vie était rompu à des âmes qui mouraient d'inanition. Le Sauveur était élevé à leurs yeux au-dessus des papes, des légats, des empereurs et des rois. Luther ne fit aucune allusion à la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait. Il ne fit rien pour attirer sur sa personne l'attention ou la sympathie. Se perdant de vue dans la contemplation du Christ, il se cachait derrière l'Homme du Calvaire, en qui il voyait son Rédempteur.

Continuant sa route, le réformateur était partout l'objet du plus vif intérêt. Une foule avide se pressait autour de lui. Des voix amies l'avertissaient des desseins des romanistes: « On vous brûlera, lui disait-on, on réduira votre corps en cendres, comme on l'a fait de celui de Jean Hus. » Sa réponse était: « Quand ils feraient un feu qui s'étendrait de Worms à Wittenberg et qui s'élèverait jusqu'au ciel, au nom du Seigneur je le traverserais. Je paraîtrais devant eux, j'entrerais dans la gueule de ce Béhémoth, je briserais ses dents, et je confesserais le Seigneur Jésus-Christ. »

En apprenant qu'il approchait de Worms, les gens furent en effervescence. Ses amis tremblaient pour sa sécurité; ses ennemis craignaient pour leur cause. On s'efforça de le dissuader d'entrer dans la ville. À l'instigation des prêtres, il fut invité à se retirer dans le château d'un chevalier sympathique à sa cause, où, lui assurait-on, toutes les difficultés pourraient être résolues amicalement. Des amis tentèrent d'exciter ses craintes en lui représentant les dangers auxquels il était exposé. Tout fut inutile. Inébranlable, Luther répondit: « Quand même il y aurait autant de diables à Worms qu'il y a de tuiles sur les toits, j'y entrerais. »

À son entrée dans la ville, l'animation fut intense: une grande foule lui souhaita la bienvenue. L'empereur lui-même n'avait pas vu une aussi grande foule venir le saluer. Du milieu de la foule, une voix perçante et plaintive fit entendre le chant des morts pour avertir Luther du sort qui le menaçait. « Dieu sera ma défense », dit-il en descendant de voiture.

Les romanistes n'avaient pas cru que Luther oserait venir à Worms; aussi son arrivée les plongea-t-elle dans la consternation. L'empereur convoqua aussitôt ses conseillers afin de savoir quel parti prendre. L'un des évêques, papiste rigide, prenant la parole, s'écria: « Nous nous sommes longuement consultés sur cette affaire. Que votre Majesté impériale se débarrasse promptement de cet homme. Sigismond n'a-t-il pas fait brûler Jean Hus? On n'est tenu ni de donner un sauf-conduit à un hérétique ni de le respecter. « Non! dit Charles: ce qu'on a promis, il faut qu'on le tienne. » On décida, en conséquence, de faire comparaître le réformateur.

Toute la ville désirait voir cet homme extraordinaire. Bientôt, une foule de visiteurs envahit son appartement. À peine remis de sa récente maladie, fatigué

d'un voyage qui avait duré deux semaines entières, et devant se préparer à la comparution solennelle du lendemain, il avait besoin de calme et de repos. Mais leur désir de le voir était si grand que nobles, chevaliers, prêtres, citoyens se pressaient autour de lui. De ce nombre étaient plusieurs de ceux qui avaient hardiment demandé à l'empereur de mettre fin aux abus du clergé, et qui, dit plus tard Luther, « avaient tous été affranchis par mon Évangile ». Amis et ennemis accouraient pour contempler ce moine intrépide au visage pâle, émacié, qui recevait chacun avec une bienveillance enjouée. Son calme, sa dignité, son tact, son attitude ferme et courageuse, la solennité de ses paroles lui donnaient une autorité à laquelle ses ennemis eux-mêmes avaient peine à résister, et qui remplissait chacun d'étonnement. Les uns voyaient en lui une puissance divine, d'autres répétaient les paroles des pharisiens au sujet du Christ: « Il a un démon. »

Le lendemain, sommé de comparaître devant la diète, Luther y fit son entrée, conduit par un officier impérial, après avoir traversé des rues encombrées d'une foule avide de voir celui qui avait osé braver l'autorité du pape.

Au moment où l'accusé allait comparaître devant ses juges, un vieux général, héros de bien des batailles, lui dit avec bonté: « Petit moine! petit moine! Tu as devant toi une marche et une affaire telles que ni moi, ni bien des capitaines n'en avons jamais vu de pareille dans la plus sanglante de nos batailles! Mais si ta cause est juste, et si tu en as l'assurance, avance au nom de Dieu, et ne crains rien! Dieu ne t'abandonnera pas! »

Luther était enfin devant la diète, où l'empereur occupait le trône, entouré des personnages les plus illustres de l'empire. Jamais homme n'avait comparu devant plus imposante assemblée. « Cette comparution était déjà une éclatante victoire remportée sur la papauté. Le pape avait condamné cet homme, et cet homme se trouvait devant un tribunal qui se plaçait ainsi au-dessus du pape. Le pape l'avait mis à l'interdit, retranché de toute société humaine, et il était convoqué en termes honorables et reçu devant la plus auguste assemblée de l'univers. Le pape avait ordonné que sa bouche fût à jamais muette, et il allait l'ouvrir devant des milliers d'auditeurs assemblés des endroits les plus éloignés de toute la chrétienté. Une immense révolution s'était ainsi accomplie au moyen de Luther. Rome descendait déjà de son trône, et c'est la parole d'un moine qui l'en faisait descendre. »

En présence de cette assemblée de rois et de princes, le fils du mineur de Mansfeld se sentit ému et intimidé. Plusieurs princes, l'ayant remarqué, s'approchèrent de lui avec bienveillance. L'un d'eux lui dit: « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent tuer l'âme. » Un autre ajouta: « Quand vous serez menés devant des gouverneurs et devant des rois, l'Esprit de votre Père parlera par votre bouche. » Ainsi, à cette heure critique, les paroles du divin Maître venaient fortifier son serviteur par l'organe des puissants de ce monde.

Luther fut placé en face du trône de l'empereur. Un profond silence se fit dans l'assemblée. Alors un officier impérial se leva et, désignant une collection des écrits de Luther, invita le réformateur à répondre à deux questions: premièrement, ces ouvrages étaient-ils bien de lui? deuxièmement, était-il disposé à rétracter les opinions qu'il y avait avancées? Les titres des ouvrages ayant été lus, Luther, répondant à la première question, affirma en être l'auteur. « Quant à la seconde question, dit-il, attendu que c'est une question qui regarde la foi et le salut des âmes, et dans laquelle est impliquée la Parole de Dieu, le plus grand et le plus précieux trésor qu'il y ait dans les cieux et sur la terre, j'agirais avec imprudence si je répondais sans réflexion. Je pourrais affirmer moins que la chose ne le demande, ou plus que la vérité ne l'exige, et me rendre ainsi coupable envers cette parole du Christ: ‚Quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux.' C'est pourquoi, je prie en toute soumission Sa Majesté impériale de me donner du temps afin de répondre sans porter atteinte à la Parole de Dieu. »

Cette requête de Luther était sage. Il convainquait ainsi l'assemblée qu'il n'agissait ni par aigreur ni par impulsion. Ce calme, cet empire sur soi-même, inattendus chez un homme qui s'était montré hardi et intransigeant, fortifièrent sa cause et lui permirent de répondre plus tard avec une prudence, une décision, une sagesse et une dignité qui surprirent et déconcertèrent ses adversaires.

Sa réponse définitive fut renvoyée au jour suivant; le réformateur; à la vue des forces liguées contre la vérité, sentit momentanément le coeur lui manquer; sa foi fléchit; la crainte et le tremblement le saisirent, et il fut envahi par une terreur indéfinissable. Les dangers se multipliaient devant lui; ses ennemis semblaient sur le point de triompher, et la puissance des ténèbres, prête à l'engloutir. Les sombres nuages qui s'accumulaient autour de lui, et semblaient vouloir le séparer de Dieu, lui firent perdre l'assurance que le Dieu des armées serait avec lui. Dans sa détresse, courbé vers la terre, il fit entendre une de ces prières éperdues dont Dieu seul peut mesurer la valeur.

« Dieu tout-puissant! Dieu éternel! criait-il; que le monde est terrible! Comme il ouvre la bouche pour m'engloutir! et que j'ai peu de confiance en toi!... Si je dois mettre mon espérance dans les puissants de la terre, c'en est fait de moi!... O Dieu!... Assiste-moi contre toute la sagesse du monde! Fais-le; tu dois le faire, toi seul, car ce n'est pas mon oeuvre, mais la tienne. Je n'ai ici rien à faire; je n'ai rien à débattre, moi, avec ces grands du monde.... La cause est la tienne; elle est juste et éternelle! O Seigneur, sois mon aide! Dieu fidèle, Dieu immuable! Je ne me repose sur aucun homme.... Tout ce qui est de l'homme chancelle et défaille.... Tu m'as élu pour cette oeuvre, je le sais!... Eh bien! agis donc ô Dieu!... tiens-toi à côté de moi, pour le nom de Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé, ma défense, mon bouclier et ma forteresse. »

Pour préserver le réformateur d'un sentiment de confiance en sa propre force et de témérité devant le danger, Dieu, dans sa sagesse, permettait qu'il eût l'intuition de son péril. Ce n'était pas, en effet, la crainte des souffrances personnelles, ni la perspective de la torture ou de la mort apparemment imminentes qui le terrifiaient, et ce n'était point en vue de sa propre sécurité qu'il luttait avec Dieu; c'était pour le triomphe de l'Évangile. L'heure de la crise était arrivée, et il se sentait incapable de l'affronter. Un acte de faiblesse de sa part eût pu compromettre la cause de la vérité. Les angoisses de son âme en cette occasion peuvent être comparées à celles de Jacob au torrent de Jabok. Comme lui, Luther lutta avec Dieu et obtint la victoire. Conscient de son impuissance, cramponné à Jésus, son puissant Libérateur, il fut fortifié par l'assurance qu'il ne paraîtrait point seul devant l'assemblée. La paix rentra dans son âme, et il se réjouit qu'il lui fût permis d'élever la Parole de Dieu devant les chefs de la nation.

Les regards fixés sur Dieu, Luther se prépara à la lutte. Il fit le plan de sa réponse, relut quelques passages de ses ouvrages et tira des Écritures des preuves propres à soutenir ses positions. Puis, posant sa main gauche sur le Livre sacré ouvert sur la table, et levant la main droite au ciel, il « jura de demeurer fidèle à l'Évangile et de confesser ouvertement sa foi, dût-il sceller cette confession de son sang ».

Quand il comparut à nouveau devant la diète, son visage ne portait aucune trace de crainte ou de timidité. Témoin de Dieu devant les grands de la terre, il respirait le calme, la paix et une noble bravoure. Son discours, en réponse à l'officier impérial qui lui demandait sa décision, fut courtois et respectueux; sa voix claire était contenue et sans éclats; toute sa personne manifestait une confiance et une joie qui surprirent l'assemblée. Il parla en ces termes:

« Sérénissime Empereur! illustres princes, gracieux seigneurs!... Comparaissant aujourd'hui devant vous, par la miséricorde de Dieu, selon l'ordre qui m'en fut donné hier, je conjure votre Majesté et vos augustes Altesses d'écouter avec bonté la défense d'une cause qui, j'en ai l'assurance, est juste et bonne. Si, par ignorance, je manquais aux usages et aux bienséances des cours, je vous prie de me pardonner, car j'ai été élevé dans l'obscurité d'un cloître, et non dans les palais des rois. »

Entrant ensuite dans son sujet, Luther déclara que ses livres n'étaient pas tous de la même nature. Dans les uns, il parlait de la foi et des bonnes oeuvres; ses ennemis eux-mêmes les considéraient non seulement comme inoffensifs, mais comme utiles. Les rétracter, c'eût été renier des vérités que tous admettaient. Une seconde catégorie était composée de livres condamnant la corruption et les abus de la papauté. Les rejeter, c'eût été fortifier la tyrannie de Rome et ouvrir la porte à de grandes et nombreuses impiétés. La troisième catégorie attaquait des individus qui soutenaient les abus existants. Pour

ceux-ci, il confessa volontiers avoir été plus violent qu'il ne convenait. Mais, sans avoir la prétention d'être parfait, il ne pouvait pas non plus rétracter ces derniers ouvrages, parce que, ce faisant, il encouragerait les ennemis de la vérité, qui profiteraient de cette occasion pour écraser le peuple de Dieu avec plus de cruauté encore.

« Cependant, ajouta-t-il, je suis un simple homme, et non pas Dieu; je me défendrai donc comme l'a fait Jésus-Christ: Si j'ai mal parlé, faites connaître ce que j'ai dit de mal.... Je vous conjure donc, par les miséricordes de Dieu, sérénissime empereur, et vous, très illustres princes, et tout autre homme, qu'il soit de haut ou de bas étage, de me prouver par les écrits des prophètes et des apôtres que je me suis trompé. Dès que j'aurai été convaincu, je rétracterai aussitôt toutes mes erreurs, et serai le premier à saisir mes écrits et à les jeter dans les flammes. »

« Ce que je viens de dire, ajouta-t-il, montre clairement, je pense, que j'ai bien considéré et pesé les dangers auxquels je m'expose; mais loin d'en être effrayé, c'est pour moi une grande joie de voir, que l'Évangile est encore aujourd'hui, comme autrefois, une cause de trouble et de discorde. C'est là le caractère et la destinée de la Parole de Dieu. ‚Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, a dit Jésus, mais l'épée.' Dieu est admirable et terrible dans ses conseils; craignons qu'en prétendant arrêter les discordes nous ne persécutions la sainte Parole de Dieu et ne fassions fondre sur nous un affreux déluge d'insurmontables dangers, de désastres présents et de désolation éternelle. Je pourrais citer des exemples tirés des oracles de Dieu.... Je pourrais vous parler des pharaons, des rois de Babylone et d'Israël qui n'ont jamais travaillé plus efficacement à leur ruine que lorsque, par des conseils en apparence très sages, ils pensaient affermir leur empire. »

Luther avait parlé en allemand; on le pria de répéter son discours en latin. Il le fit avec la même puissance et la même clarté que la première fois. Cette circonstance était voulue de Dieu. Les princes étaient tellement aveuglés par les préjugés qu'ils n'avaient pu, à la première audition, saisir le puissant raisonnement de Luther; la deuxième leur permit de le bien comprendre.

En revanche, les esprits fermés à la lumière et résolus à ne rien entendre n'avaient pas écouté sans colère les courageuses paroles du moine. Lorsque celui-ci eut cessé de parler, l'orateur de la diète lui dit avec irritation: « Vous n'avez pas répondu à la question qu'on vous a faite. On vous demande une réponse claire et précise. Voulez-vous, oui ou non, vous rétracter? »

Le réformateur répondit: « Puisque votre sérénissime Majesté et vos hautes puissances exigent une réponse simple, claire et précise, je la leur donnerai, la voici: Je ne puis soumettre ma foi ni au pape, ni au concile, parce qu'il est clair comme le jour qu'ils sont souvent tombés dans l'erreur et même dans de grandes contradictions avec eux-mêmes. Si donc je ne suis convaincu par le

témoignage des Écritures ou par des raisons évidentes; si l'on ne me persuade par les passages mêmes que j'ai cités, rendant ainsi ma conscience captive de la Parole de Dieu, je ne puis et ne veux rien rétracter, car il n'est pas prudent pour le chrétien de parler contre sa conscience. Me voici, je ne puis faire autrement; Dieu m'assiste! Amen. »

Ainsi parla cet homme juste, campé sur le rocher inébranlable de la Parole de Dieu, les traits illuminés de la lumière divine. Alors qu'il dénonçait la puissance de l'erreur et témoignait en faveur de la foi par laquelle le monde est vaincu, la grandeur et la pureté de son caractère, la paix et la joie de son coeur devinrent manifestes pour tous.

L'assemblée entière resta quelque temps muette de stupeur. Lors de sa première comparution, Luther avait parlé d'une voix modérée et d'un ton respectueux et presque soumis. Les romanistes en avaient conclu que son courage commençait à fléchir. Ils avaient considéré sa demande d'un délai comme le prélude de sa rétractation. L'empereur lui-même, remarquant son air souffrant, la modestie de sa mise et la simplicité de son allocution, avait dit d'un air dédaigneux: « Ce n'est pas ce moine qui fera jamais de moi un hérétique. » Mais le courage et la fermeté dont il faisait preuve maintenant, aussi bien que la puissance et la clarté de son raisonnement, surprirent tous les partis. Plein d'admiration, l'empereur s'écria: « Ce moine parle avec un coeur intrépide et un indomptable courage. » Et plusieurs des princes allemands contemplaient ce représentant de leur nation avec une satisfaction mêlée d'orgueil.

Les amis de la curie romaine étaient battus: leur cause apparaissait sous le jour le plus défavorable. Pour garder leurs positions, ils eurent recours, non aux Écritures, mais à des menaces, l'argument ordinaire de Rome. L'orateur de la diète, s'adressant à Luther, lui cria: « Si tu ne te rétractes, l'empereur et les États de l'empire verront ce qu'ils auront à faire envers un hérétique obstiné. » Puis on le pria de se retirer pendant que les princes délibéreraient.

À ces paroles Luther répondit calmement: « Dieu me soit en aide, car je ne puis rien rétracter. »

Une heure grave avait sonné, chacun en avait la conviction. L'obstination du réformateur à ne rien rétracter pouvait affecter l'histoire de l'Église pendant des siècles. On décida de lui donner une dernière occasion. Il fut ramené devant l'assemblée. Une fois de plus, on lui demanda s'il voulait renoncer à ses doctrines. Ses paroles furent: « Je n'ai point d'autre réponse à faire que celle que j'ai faite. » Il était évident que ni les promesses ni les menaces ne réussiraient à le faire céder aux désirs de ses adversaires.

Vexés de voir bravée par un simple moine une puissance devant laquelle princes et rois avaient tremblé, les chefs de l'Église étaient impatients de lui faire éprouver, par la torture et la mort, les effets de leur colère. Conscient de ces dangers, Luther avait parlé devant tous avec le calme et la dignité qui

conviennent à un chrétien. Il n'y avait eu dans ses paroles ni calomnie, ni orgueil, ni acrimonie. S'oubliant lui-même et oubliant les grands personnages qui l'entouraient, il n'avait eu en vue qu'une chose: la présence d'un Être infiniment supérieur aux papes, aux prélats et aux rois. Le Sauveur avait parlé par la bouche de son serviteur avec une puissance et une élévation qui avaient, pour un temps, surpris et émerveillé amis et ennemis. L'Esprit de Dieu, présent dans cette assemblée, avait agi sur le coeur des chefs de l'empire. Plusieurs des princes reconnurent hardiment la justice de la cause de Luther. Un grand nombre d'entre eux furent convaincus de la vérité; mais, pour beaucoup, les impressions reçues ne furent pas durables. D'autres n'exprimèrent pas immédiatement leur conviction, mais, sondant plus tard les Écritures, devinrent de courageux soutiens de la Réforme.

L'électeur Frédéric, qui n'avait pas attendu sans inquiétude la comparution de Luther devant la diète, avait écouté son discours avec une profonde émotion. Avec une joie mêlée d'orgueil, il avait contemplé le courage, la fermeté et la maîtrise du jeune docteur, et il avait pris la résolution de le défendre avec plus d'énergie. Comparant les partis en présence, il avait constaté que la sagesse des papes, des rois et des prélats avait été confondue par la puissance de la vérité. La papauté venait d'éprouver une défaite dont les conséquences allaient se faire sentir dans tous les pays et dans tous les siècles à venir.

Voyant l'impression causée par la défense de Luther, le légat du pape craignit plus que jamais pour la puissance de son Église et se promit de tenter l'impossible pour faire disparaître le réformateur. Avec toute l'éloquence et l'habileté diplomatique dont il était si éminemment doué, il représenta au jeune empereur la folie qu'il y aurait à sacrifier la puissante amitié du pape à la cause d'un obscur religieux.

Ses paroles ne restèrent pas sans effet. Le lendemain de la réponse de Luther, l'empereur fit présenter à la diète un message annonçant sa détermination de soutenir et protéger la religion catholique comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Étant donné que Luther avait refusé de renoncer à ses erreurs, il allait recourir aux mesures les plus rigoureuses contre lui et contre les hérésies qu'il enseignait. « Un seul moine, disait-il, égaré par sa propre folie, s'élève contre la foi de la chrétienté. Je sacrifierai mes royaumes, ma puissance, mes amis, mes trésors, mon corps, mon sang, mon esprit et ma vie pour arrêter cette impiété. Je vais renvoyer l'augustin Luther, en lui défendant de causer le moindre tumulte parmi le peuple; puis je procéderai contre lui et ses adhérents, hérétiques impénitents, par l'excommunication, par l'interdit, et par tous les moyens propres à les détruire. Je demande aux membres de tous les États de se conduire comme de fidèles chrétiens. »

Mais comme le sauf-conduit de Luther devait être respecté, il fallait, avant de sévir contre lui, lui donner le temps de rentrer chez lui sain et sauf.

À ce sujet, deux opinions contradictoires se manifestèrent parmi les membres de la diète. Les représentants du pape demandaient qu'on ne respectât pas le sauf-conduit. Selon eux, les cendres de Luther devaient être jetées dans le Rhin, comme l'avaient été celles de Hus, un siècle plus tôt. Mais les princes allemands, bien que papistes et ennemis du réformateur, protestaient contre une telle violation de la parole donnée, qui eût été une tache pour la nation entière. Rappelant les calamités qui avaient suivi l'exécution de Jean Hus, ils déclarèrent qu'ils n'osaient pas attirer sur l'Allemagne et sur son jeune empereur de semblables catastrophes.

Charles Quint lui-même répondit à cette proposition: « Si la bonne foi et la loyauté étaient bannies de tout l'univers, elles devraient trouver un refuge dans le coeur des princes. » Alors, les ennemis les plus acharnés du réformateur pressèrent le monarque d'agir avec lui comme l'avait fait Sigismond avec Jean Hus: le livrer aux compassions de l'Église. Charles, se rappelant Hus montrant ses chaînes au milieu du concile et accusant publiquement l'empereur d'avoir trahi la foi jurée, répliqua: « Je ne tiens nullement à rougir en public comme Sigismond. » Charles Quint n'en avait pas moins délibérément rejeté les vérités dont Luther était le champion. « Je suis fermement résolu à suivre l'exemple de mes ancêtres », disait le monarque. Il avait décidé de ne pas quitter les sentiers de la coutume pour suivre les voies de la vérité et de la justice. Comme ses pères, il voulait soutenir la papauté, sa cruauté et ses abus. Ayant pris cette position, il refusa d'accepter des lumières que ses pères n'avaient pas reçues, ou de se soumettre à des devoirs qu'ils n'avaient point connus.

Nombreux sont encore, de nos jours, ceux qui s'attachent aux coutumes et aux traditions de leurs pères. Quand le Seigneur leur envoie de nouvelles lumières, ils les refusent parce que leurs pères n'en ont pas joui, oubliant qu'ils ne vivent plus au temps de leurs pères, et que leurs devoirs et leurs responsabilités ne sont pas les mêmes. Ce ne sont pas nos pères, mais les oracles de Dieu, qui doivent déterminer notre devoir. Notre responsabilité est plus grande que celle de nos ancêtres, car nous devrons rendre compte à la fois de la lumière qui a brillé sur leur sentier et de celle que la Parole de Dieu fait jaillir sur le nôtre.

Parlant des Juifs incrédules, Jésus disait: « Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché. » *(Jean 15.22)* Ces mêmes paroles étaient adressées par Luther à l'empereur et aux princes d'Allemagne. Pendant qu'elles retentissaient, l'Esprit de Dieu plaidait pour la dernière fois avec plusieurs membres de l'assemblée. Comme Pilate qui, plusieurs siècles auparavant, avait permis à l'orgueil et à l'ambition de fermer son coeur aux paroles du Rédempteur du monde; comme Félix qui, tremblant de peur, avait répondu au messager de la vérité: « Pour le moment retire-toi; quand j'en trouverai

l'occasion, je te rappellerai »; comme l'orgueilleux Agrippa, qui avait dit: « Tu vas bientôt me persuader de devenir chrétien » *(Actes 24.25; 26.28)*, et s'était détourné pourtant du message céleste — de même Charles Quint rejeta la lumière de la vérité pour suivre les conseils de la politique et du respect humain.

La rumeur de ce qui se tramait contre Luther se répandait au-dehors et mettait la ville en effervescence. Le réformateur s'était fait nombre d'amis qui connaissaient la cruauté de Rome envers ceux qui osaient dévoiler ses abus. Des centaines de nobles s'engageaient à le protéger. Plusieurs dénonçaient ouvertement le message royal comme une couardise devant le clergé. Sur les portes des maisons et dans les lieux publics, s'affichaient des écriteaux pour et contre Luther. L'un portait simplement ces paroles du Sage: « Malheur à toi, pays, dont le roi est un enfant. » L'enthousiasme populaire soulevé dans toutes les parties de l'Allemagne en faveur de Luther convainquit l'empereur et la diète que toute injustice faite à ce moine courageux menacerait non seulement la paix, mais aussi la sécurité du trône.

Frédéric de Saxe observait une sage réserve. Dissimulant avec soin ses vrais sentiments à l'égard du réformateur, il veillait sur lui avec une infatigable vigilance, surveillant tous ses mouvements, aussi bien que ceux de ses ennemis. Mais de nombreux personnages ne cachaient pas leur sympathie pour Luther. Princes, comtes, barons et autres gens de distinction, tant laïques qu'ecclésiastiques, lui rendaient visite. Spalatin écrivait que la petite chambre du réformateur ne pouvait contenir tous ceux qui désiraient le voir. On le considérait comme un être surhumain. Ceux mêmes qui ne croyaient pas à sa doctrine ne pouvaient s'empêcher d'admirer la noble droiture qui lui faisait braver la mort plutôt que de violer sa conscience.

De sérieux efforts furent tentés en vue d'amener Luther à entrer en compromis avec Rome. Nobles et princes lui firent remarquer que s'il persistait à mettre son opinion au- dessus de celle de l'Église et des conciles, il ne tarderait pas à être banni de l'empire et laissé sans défense. À quoi Luther répondit: « L'Évangile du Christ ne peut être prêché sans scandale. Comment donc cette crainte ou cette appréhension du danger me détacherait- elle du Seigneur et de cette Parole divine qui est l'unique vérité? Non, plutôt donner mon corps, mon sang et ma vie! »

On l'engagea derechef à se soumettre au jugement de l'empereur, faisant valoir que, s'il l'acceptait, il n'aurait rien à craindre. « Je consens de grand coeur, dit-il, que l'empereur, les princes, et le plus chétif des chrétiens examinent et jugent mes écrits, mais à une condition, c'est qu'ils prennent la Parole de Dieu pour règle. Les hommes n'ont pas autre chose à faire qu'à lui obéir. Ma conscience est sa prisonnière, et je dois lui être soumis. »

À un autre appel, il répondait: « Je consens à renoncer au sauf-conduit. Je remets entre les mains de l'empereur ma personne et ma vie, mais la Parole de

Dieu,...jamais! » Il voulait bien se soumettre à la décision d'un concile général, mais à la condition que ce concile jugeât selon la Parole de Dieu. « Pour ce qui touche à la Parole de Dieu et à la foi, ajoutait- il, tout chrétien est aussi bon juge que le pape, ce dernier fût-il même appuyé par un million de conciles. » *(Luther, Œuvres complètes, (éd. de Halle), vol. II, p. 107.)* Amis et ennemis finirent par se convaincre de l'inutilité de tout nouvel effort de réconciliation.

Si le réformateur avait fléchi sur un seul point, Satan et ses armées eussent remporté la victoire. Mais son inébranlable fermeté fut le gage de l'émancipation de l'Église et l'aube d'une ère nouvelle. L'influence de cet homme qui osait, en matière de religion, penser et agir pour lui-même, allait se faire sentir sur les Églises et sur le monde, non seulement de son vivant, mais jusqu'à la fin des temps. Sa fermeté et sa fidélité à l'Écriture devaient fortifier tous ceux qui seraient appelés à traverser des circonstances analogues. La puissance et la majesté de Dieu avaient été exaltées au-dessus des conseils de l'homme et du pouvoir de Satan.

L'empereur ordonna bientôt à Luther de rentrer chez lui. Le réformateur savait que sa condamnation suivrait de près cette injonction. En dépit des sombres nuages qui planaient sur son sentier, il quitta Worms, le coeur débordant de joie et de louanges. « Le diable lui-même, disait-il, gardait la citadelle du pape; mais le Christ y a fait une large Brèche; et Satan a dû confesser que le Seigneur est plus puissant que lui. »

Après son départ, afin que sa fermeté ne fût pas prise pour un fol entêtement, Luther écrivit à l'empereur: « Dieu, qui est le scrutateur des coeurs, m'est témoin que je suis prêt à obéir avec empressement à votre Majesté, soit dans la gloire, soit dans l'opprobre, soit par la vie, soit par la mort, et en n'exceptant absolument rien que la Parole de Dieu par laquelle l'homme a la vie. Dans les affaires de la vie présente, ma fidélité vous est assurée; car ici perdre ou gagner sont choses indifférentes au salut. Mais quand il s'agit des biens éternels, Dieu ne veut pas que l'homme se soumette à l'homme. La soumission, dans le monde spirituel, est un véritable culte qui ne doit être rendu qu'au Créateur. »

Sur le chemin du retour, Luther fut accueilli de façon plus flatteuse encore qu'à son arrivée à Worms. Des princes de l'Église recevaient le moine excommunié; des magistrats honoraient l'homme dénoncé par l'empereur. On le pressa de prêcher, et, en dépit de la défense impériale, il monta de nouveau en chaire. « Je ne me suis jamais engagé, dit-il, et je ne m'engagerai jamais à enchaîner la Parole de Dieu. » *(Correspondance de Luther (éd. de Ender), vol. III, p. 154, lettre du 14 mai 1521.)*

Peu de temps après son départ de Worms, les dignitaires de l'Église obtinrent contre lui un édit de l'empereur. Cet édit traitait Luther de « Satan en personne sous forme humaine et revêtu d'un habit de moine ». Dès que le sauf-conduit serait périmé, des mesures devaient être prises en vue d'enrayer

son oeuvre. Défense était faite à toute personne de lui offrir l'hospitalité, de lui donner à manger ou à boire, de lui prêter assistance en public ou en privé. Où qu'il se trouvât, il fallait se saisir de lui et le livrer entre les mains des autorités, arrêter ses partisans et confisquer leurs biens; de plus, les écrits luthériens devaient être détruits; enfin, quiconque ne se conformerait pas à ce décret était inclus dans sa condamnation. L'électeur de Saxe et tous les princes, qui étaient les plus courageux amis du réformateur, ayant quitté Worms peu après le départ de ce dernier, le décret fut sanctionné par la diète. Les romanistes exultaient; ils croyaient le sort de la Réforme définitivement scellé.

Mais Dieu avait préparé une voie de salut à son serviteur en vue de cette heure de péril. Un oeil vigilant avait suivi les mouvements de Luther, et un coeur noble et généreux avait résolu de le sauver. Il était évident que ce qu'il fallait à Rome, ce n'était rien de moins que sa vie. Le seul moyen de l'arracher à la gueule du lion était de le cacher; ce moyen, Dieu l'inspira à Frédéric de Saxe. Avec le concours d'amis sûrs, son plan fut exécuté, et le réformateur disparut pour ses amis comme pour ses ennemis. Pendant qu'il s'acheminait dans la direction de Wittenberg, il se vit soudain arrêté, arraché à son escorte, et conduit, après une fougueuse chevauchée à travers la forêt, dans le château de la Wartbourg, forteresse isolée dressée au sommet d'une colline. La capture et la retraite de Luther furent enveloppées d'un tel mystère que Frédéric lui-même n'en connut le lieu que longtemps après. Cette ignorance avait un objet. Tant que l'électeur ne connaissait pas la cachette de Luther, il ne pouvait pas la révéler. Il savait le réformateur en sûreté, et cela lui suffisait.

Le printemps, l'été et l'automne passèrent; l'hiver arriva, et Luther était toujours prisonnier. Aléandre et les siens exultaient, assurés que la lumière était sur le point de s'éteindre. Cependant, le réformateur alimentait sa lampe aux sources de la vérité et se préparait à la faire briller d'un plus vif éclat.

Dans la sécurité amicale de la Wartbourg, Luther fut d'abord heureux de se trouver hors de la confusion de la bataille. Mais il ne put supporter longtemps le calme et la détente. Accoutumé à une vie d'activité et aux rudes combats, il supportait peu l'inaction. Pendant ces jours de solitude, la condition de l'Église le préoccupait, et, dans son angoisse, il s'écriait: « Hélas! il n'est personne, dans ce dernier jour de la colère de Dieu, qui se tienne comme un mur devant le Seigneur pour sauver Israël. » Puis, pensant à lui-même, il craignait d'être accusé de lâcheté pour s'être retiré de la mêlée, et il se reprochait ses aises et son indolence. Et pourtant, il accomplissait chaque jour une somme de travail extraordinaire. Sa plume ne restait pas inactive, et ses ennemis, qui se flattaient de l'avoir réduit au silence, ne tardèrent pas à être étonnés et confondus des preuves de son activité. Une quantité de tracts écrits par le solitaire se répandaient dans toute l'Allemagne. Il rendit aussi à ses concitoyens un service inappréciable en traduisant le Nouveau Testament

dans la langue du peuple. Du haut de son rocher de Patmos, il continua, pendant près d'une année, de proclamer l'Évangile et de dénoncer les erreurs de son temps.

Si Dieu avait retiré son serviteur de la vie publique, ce n'était pas seulement pour l'arracher à la fureur de ses adversaires et lui assurer un temps de tranquillité pour ses importants travaux; c'était en vue de résultats plus précieux encore. Dans la solitude et l'obscurité de cette retraite, éloigné des appuis humains et des louanges du monde, Luther fut mis à l'abri de la suffisance et de l'orgueil qui accompagnent souvent le succès. Cette souffrance et cette humiliation le préparaient à fouler d'un pas plus sûr les hauteurs vertigineuses où, si soudainement, il avait été transporté.

Tout en se réjouissant de la liberté que la vérité leur apporte, les hommes courent le danger d'exalter les serviteurs employés par Dieu pour rompre les chaînes de l'erreur et de la superstition. Satan s'efforce de détacher les hommes du Créateur pour diriger leurs pensées et leurs affections sur la créature. En les poussant à honorer l'instrument, il leur fait oublier la main qui les dirige, et alors, trop souvent, les conducteurs religieux, ainsi flattés et honorés, oublient leur dépendance de Dieu, et en viennent à se confier en eux-mêmes. Ils cherchent à dominer les esprits et les consciences de gens sans cesse enclins à leur demander conseil plutôt qu'à la Parole de Dieu. L'oeuvre de réformation est souvent enrayée par ce fâcheux travers. Dieu voulait en préserver la Réforme, afin que ce mouvement portât non le sceau de l'homme, mais le sien. Les yeux du monde s'étaient tournés vers Luther; il disparut afin d'obliger les regards à se reporter de l'interprète de la vérité sur l'éternel Auteur de celle-ci!

9. Le Réformateur Suisse

Le choix des hommes employés à la réforme de l'Église révèle un principe analogue à celui qui présida à son établissement. Le divin Maître laissa de côté les grands de la terre, les gens titrés et les riches, accoutumés à recevoir les louanges et les hommages du peuple. Pleins du sentiment de leur supériorité, ils n'eussent pu sympathiser avec leurs semblables ni devenir les collaborateurs de l'humble Nazaréen. C'est à d'incultes pêcheurs de la Galilée que fut adressé l'appel: « Suivez- moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » *(Matthieu 4.19)* Ces humbles, disposés à se laisser enseigner, n'avaient guère subi l'influence des faux enseignements de leur temps, et le Seigneur pouvait plus facilement les former pour Son service. Il en fut de même aux jours de la Réforme. Les principaux réformateurs, hommes du peuple, furent par conséquent moins atteints que d'autres par l'orgueil du rang et par le bigotisme religieux. Pour réaliser de grands desseins, Dieu se sert d'humbles instruments, afin que la gloire n'en soit pas attribuée à l'homme, mais « à celui qui produit le vouloir et le faire, selon son bon plaisir ».

Quelques semaines après la naissance de Luther dans la chaumière d'un mineur saxon, Ulrich Zwingle venait au monde dans le chalet d'un berger des Alpes. Le milieu et la première éducation de Zwingle étaient propres à le préparer en vue de sa future mission. Élevé au sein de paysages sublimes et sauvages, il avait constamment le sentiment de la puissance, de la grandeur et de la majesté de Dieu. L'histoire des exploits de ses compatriotes enflammait sa juvénile ardeur. Il recueillait des lèvres de sa pieuse grand-mère les histoires saintes qu'elle avait glanées parmi les légendes et les traditions de l'Église. C'est avec le plus profond intérêt qu'il écoutait le récit de la vie des patriarches et des prophètes, des bergers paissant leurs troupeaux sur les montagnes de la Palestine où des anges vinrent les entretenir de l'enfant de Bethléhem et de l'Homme de Golgotha.

De même que Jean Luther, le père de Zwingle, désirant faire instruire son fils, lui fit quitter très tôt la vallée où il avait vu le jour. Ses progrès furent si rapides que la question se posa bientôt de savoir où lui trouver des maîtres compétents. À l'âge de treize ans, il se rendit à Berne où se trouvait l'école la plus célèbre de Suisse. Là, le jeune homme courut un danger qui faillit compromettre son avenir: des moines le sollicitèrent vivement d'entrer au couvent. Par la richesse et le luxe de leurs églises, par la pompe de leurs cérémonies, par l'attraction de reliques célèbres et d'images miraculeuses, les dominicains et les franciscains se disputaient à Berne la faveur populaire.

Les dominicains se rendirent compte que, s'ils pouvaient gagner ce jeune et brillant élève, il serait pour eux une source de gains et d'honneurs. Son extrême jeunesse, ses dons naturels d'écrivain et d'orateur, son talent pour la musique et la poésie seraient, pensaient- ils, plus puissants que toutes leurs pompes pour attirer la foule dans leur église et augmenter leurs revenus. Par ruse et flatterie, ils s'efforcèrent de faire entrer Zwingle dans leur ordre. Pendant ses études, Luther était allé s'ensevelir dans une cellule de couvent; si la Providence divine ne l'en eût fait sortir, il eut été perdu pour le monde. Zwingle ne devait pas courir le même péril. Son père fut providentiellement informé des intentions des moines. Ne désirant nullement laisser son fils embrasser leur vie oisive et stérile, et voyant que l'utilité future de celui-ci était en jeu, il lui ordonna de regagner immédiatement le toit paternel.

Le jeune homme obéit; mais ne pouvant rester longtemps dans sa vallée natale, il alla poursuivre ses études à Bâle. C'est là qu'il entendit pour la première fois la prédication de l'Évangile de la grâce. Wittembach, un professeur de langues anciennes, qui avait été amené à lire les saintes Écritures grâce à l'étude du grec et de l'hébreu, en communiquait les lumières à ses élèves. Il enseignait qu'il y avait une vérité plus ancienne et d'une valeur infiniment plus grande que les théories des savants et des philosophes, à savoir que la mort de Jésus est la seule rançon du péché. Ces paroles furent pour Zwingle les premières lueurs de l'aurore.

Bientôt rappelé de Bâle pour commencer son ministère, le jeune étudiant fit ses premières armes dans une paroisse des Alpes assez rapprochée de sa ville natale. Après avoir reçu les ordres, il s'adonna de toutes ses forces à la recherche de la vérité divine, conscient, selon l'expression d'un de ses contemporains, de tout ce que devait savoir celui qui a charge du troupeau de Jésus-Christ. Plus il sondait les Écritures, plus lui apparaissait vif le contraste entre la vérité et les hérésies de Rome. Acceptant la Bible comme la Parole de Dieu, règle infaillible et suffisante de la foi et de la vie, il comprenait qu'elle doit être son propre interprète. Mais comme il n'osait se servir des Écritures pour étayer des doctrines préconçues, il estimait qu'il était de son devoir d'en connaître les enseignements positifs et évidents. Après avoir eu recours à tous les moyens dont il disposait pour en obtenir une parfaite intelligence, il implorait l'assistance du Saint-Esprit, chargé, selon lui, d'en révéler le sens à tous ceux qui le lui demandent sincèrement.

« L'Écriture, disait Zwingle, vient de Dieu et non de l'homme. Quiconque est éclairé d'en haut comprend que son langage est celui de Dieu. La Parole de Dieu... ne saurait errer; elle est lumineuse, elle enseigne, elle révèle, elle illumine l'âme par le salut et par la grâce; elle console en Dieu; elle humilie au point qu'on s'oublie pour ne penser qu'à Dieu. » Zwingle avait lui-même éprouvé la véracité de ces paroles. Il écrivait plus tard, en parlant de cette

époque: « Quand... je commençai à m'adonner entièrement à l'étude de la Parole de Dieu, la philosophie et la scolastique venaient constamment me chercher querelle. J'en vins enfin à cette conclusion: il faut que je laisse tout cela derrière moi et que je cherche la lumière de Dieu uniquement dans sa Parole. Je demandai alors à Dieu sa lumière, et l'étude des Écritures commença à me devenir beaucoup plus facile. » *(Schuler et Schulthess, Zwingli, vol. p. 81.)*

Ce n'est pas de Luther que Zwingle reçut la vérité. « Si Luther prêche le Christ, disait le réformateur suisse, il fait ce que je fais; ceux qui ont été amenés par lui au Sauveur surpassent en nombre ceux qui l'ont été par moi. N'importe! je ne veux porter d'autre nom que celui de Jésus-Christ dont je suis le soldat, et qui seul est mon chef. Jamais un seul trait de lettre n'a été écrit par moi à Luther, ni par Luther à moi. Et pourquoi?... Afin de montrer à tous combien l'Esprit de Dieu est en harmonie avec lui-même, puisque, sans nous être jamais consultés, nous enseignons la doctrine de Jésus-Christ avec tant d'uniformité.

En 1516, Zwingle fut appelé au poste de prédicateur du couvent d'Einsiedeln. Il devait y trouver l'occasion d'apprendre à mieux connaitre les prévarications de Rome et allait, comme réformateur, exercer une influence qui s'étendrait bien au-delà des Alpes. Au nombre des attractions d'Einsiedeln se trouvait une image de la Vierge qui, disait-on, opérait des miracles. Au-dessus de la porte du couvent, on lisait cette inscription: « C'est ici qu'on trouve une pleine rémission de tous les péchés. » Des pèlerins y étaient attirés toute l'année, mais on accourait de toutes les parties de la Suisse, et même de France et d'Allemagne, à la grande fête annuelle célébrée en l'honneur de la Vierge. Profondément affligé par ce spectacle, Zwingle y vit l'occasion de proclamer à ces esclaves de la superstition la liberté que procure l'Évangile. « Ne pensez pas, leur disait-il du haut de la chaire, que Dieu soit dans ce temple plus qu'en aucun autre lieu de sa création. Quelle que soit la contrée de la terre que vous habitiez, Dieu vous entoure et vous entend.... aussi bien qu'à Notre-Dame d'Einsiedeln. Seraient-ce des oeuvres inutiles, de longs pèlerinages, des offrandes, des images, l'invocation de la Vierge et des saints qui vous obtiendraient la grâce de Dieu?... Qu'importe la multitude des paroles dont nous formons nos prières! Qu'importent un capuchon éclatant, une tête bien rasée, une robe longue et bien plissée, et des mules ornées d'or?... C'est au coeur que Dieu regarde; et notre coeur est éloigné de Dieu. » « Jésus-Christ, qui s'est offert une fois sur la croix, ajoutait-il, voilà l'hostie, la victime qui a expié les péchés de tous les fidèles pour toute l'éternité. »

Ces paroles furent mal accueillies par nombre de ses auditeurs, désagréablement surpris d'apprendre que leur fatigant voyage avait été inutile. Ils ne pouvaient comprendre un pardon qui leur était gratuitement offert par Jésus-Christ. Le chemin du ciel tracé par Rome leur suffisait. Ils n'étaient pas

disposés à en chercher un meilleur. Il leur était plus facile de s'en remettre, pour leur salut, aux prêtres et au pape que de purifier leur coeur.

D'autres, en revanche, recevaient avec joie la bonne nouvelle de la rédemption acquise par le Sauveur. Les rites prescrits par Rome ne leur avaient pas apporté la paix et ils acceptaient avec foi la propitiation opérée par le sang de l'agneau. Rentrés dans leurs foyers, ils y apportaient les précieuses lumières qu'ils avaient reçues. La vérité se répandait ainsi de ville en ville et de village en village et le nombre des visiteurs de la madone diminuait très sensiblement. Cela aboutit à une baisse notable des offrandes et par conséquent des honoraires de Zwingle, qui en dépendaient. Mais loin de s'en chagriner, il s'en réjouissait car il voyait s'effondrer la puissance du fanatisme et de la superstition.

Les dignitaires de l'Église ne se désintéressaient pas des faits et gestes du réformateur. Croyant pouvoir le gagner à leur cause par la flatterie, ils s'abstenaient momentanément d'intervenir. Dans l'intervalle, la vérité gagnait bien des coeurs.

Les travaux de Zwingle à Einsiedeln le préparaient à une mission plus importante. Au bout de trois ans, il fut appelé au poste de prédicateur de la cathédrale de Zurich. Cette ville étant alors la plus importante de la confédération suisse, tout ce qui s'y faisait avait une grande répercussion. Les ecclésiastiques qui l'avaient appelé à ce poste eurent soin de lui faire comprendre qu'ils ne désiraient aucune innovation. « Vous mettrez tous vos soins, lui dit-on gravement, à faire rentrer les revenus du chapitre sans en négliger aucun. Vous exhorterez les fidèles, soit du haut de la chaire, soit au confessionnal, à payer les redevances et les dîmes et à montrer par leurs offrandes qu'ils aiment l'Église. Vous vous appliquerez à multiplier les revenus qui proviennent des malades, des messes et en général de tout le casuel. »

Le chapitre ajoutait: « Quant aux saints sacrements, à la prédication et à sa présence au milieu du troupeau, ce sont aussi les devoirs du prêtre. Cependant, vous pouvez vous faire remplacer à ces diverses fonctions par un vicaire, surtout pour la prédication. Vous ne devez administrer les sacrements qu'aux notables, et après en avoir été requis; il vous est interdit de le faire sans distinction de personnes. »

Zwingle écouta ces exhortations en silence. Puis, après avoir exprimé sa reconnaissance pour l'honneur d'avoir été appelé à ce poste important, il exposa la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre. « La vie de Jésus, dit-il, a été trop longtemps cachée au peuple. Je prêcherai surtout l'Évangile selon saint Matthieu, chapitre après chapitre, suivant le sens du Saint-Esprit, en puisant uniquement aux sources de l'Écriture, en la sondant, en la comparant avec elle-même et en recherchant l'intelligence par de constantes et ardentes prières. C'est à la gloire et à la louange de Dieu, de son Fils unique; c'est au

salut des âmes, et à leur enseignement dans la vraie foi, que je consacrerai mon ministère. » Quelques ecclésiastiques le désapprouvèrent. Mais Zwingle demeura ferme déclarant qu'il ne se proposait d'introduire aucune innovation: il ne faisait que retourner aux usages de l'Église dans ses plus beaux jours.

Déjà les vérités qu'il enseignait avaient éveillé l'intérêt et l'on se pressait en foule à ses prédications. Plusieurs personnes qui ne fréquentaient plus l'Église depuis longtemps étaient au nombre de ses auditeurs réguliers. Il commença son ministère en lisant et en commentant devant ses paroissiens la narration inspirée de la vie, des enseignements et de la mort de Jésus. Là, comme à Einsiedeln, il présenta la Parole de Dieu comme la seule autorité infaillible, et la mort du Sauveur comme le seul sacrifice suffisant. « C'est à Jésus- Christ, disait-il, que je veux vous conduire; à celui qui est la vraie source du salut. » Des gens de toutes classes, magistrats et étudiants, artisans et paysans, se réunissaient autour du réformateur et l'écoutaient avec le plus profond intérêt. Non seulement il proclamait le salut, mais il dénonçait hardiment les vices de son temps. En quittant la cathédrale, plusieurs louaient Dieu. « Celui-ci, disaient-ils, est un prédicateur de la vérité! Il sera notre Moïse, pour nous sortir des ténèbres d'Egypte. »

À l'enthousiasme des premiers moments succéda une période d'opposition. Les moines se mirent en devoir d'entraver l'oeuvre de Zwingle et de condamner ses enseignements. Les uns riaient et se moquaient; les autres se livraient aux outrages et aux menaces, mais Zwingle supportait tout avec patience et disait: « Si l'on veut gagner les méchants à Jésus- Christ, il faut fermer les yeux sur beaucoup de choses. »

Vers ce temps-là, un nouvel auxiliaire vint accélérer les progrès de la Réforme. Un certain Lucien, envoyé de Bâle par un ami de la foi réformée, arriva un jour à Zurich avec une provision d'écrits de Luther. Le Bâlois, pensant que la vente de ces ouvrages pourrait jouer un grand rôle dans la diffusion de la lumière, écrivit à Zwingle: « Voyez si ce Lucien possède assez de prudence et d'habileté; s'il en est ainsi, qu'il porte de ville en ville, de bourg en bourg, de village en village, et même de maison en maison, parmi les Suisses, les écrits de Luther, et en particulier son exposition de la prière du Seigneur écrite pour les laïques. Plus ces écrits seront connus, plus ils trouveront d'acheteurs. » Ainsi la lumière se répandait.

C'est lorsque Dieu s'apprête à rompre les liens de l'ignorance et de la superstition que Satan fait les plus grands efforts pour plonger les hommes dans les ténèbres et pour resserrer leurs chaînes. Au moment même où Dieu suscitait, en différentes parties du pays, des hommes qui annonçaient le pardon des péchés et la justification par le sang de Jésus, Rome redoublait d'énergie pour ouvrir, dans toutes les contrées de la chrétienté, son marché aux indulgences et pour offrir le pardon contre espèces sonnantes.

Chaque péché avait son prix, et l'on donnait aux acheteurs toute liberté de se livrer au crime, pourvu que le coffre-fort de Rome restât bien garni. Les deux mouvements suivaient une marche parallèle: Rome offrait le pardon à prix d'argent et les réformateurs, le pardon par Jésus-Christ; Rome autorisait le péché dont elle faisait une source de revenus et les réformateurs le condamnaient et révélaient Jésus-Christ comme propitiateur et libérateur.

En Allemagne, la vente des indulgences avait été confiée aux moines dominicains, et le fameux Tetzel la dirigeait. En Suisse, le trafic avait été remis entre les mains des franciscains, sous la direction de Samson, moine italien, qui avait déjà dirigé d'Allemagne et de Suisse des sommes importantes vers les caisses de l'Église. Il traversait en ce moment la Suisse, attirant de grandes foules, dépouillant les pauvres paysans de leurs maigres économies et extorquant des sommes considérables à la classe fortunée. Mais déja l'influence de la Réforme se faisait sentir, diminuant les recettes. Zwingle était encore à Einsiedeln lorsque Samson commença son activité dans une localité voisine. Informé de cette mission, le réformateur se mit aussitôt en devoir de contrecarrer l'action du franciscain. Les deux adversaires ne se rencontrèrent pas; mais l'effet des dénonciations de Zwingle contre le trafic du moine fut tel que ce dernier dut aller chercher fortune ailleurs.

à Zurich, Zwingle clouait au pilori les marchands de pardons; aussi quand Samson approcha de la ville, un messager du conseil alla au-devant de lui pour l'engager à passer outre. Ayant cependant réussi à y pénétrer par ruse, il en fut renvoyé sans avoir vendu une seule indulgence. Bientôt après il quittait la Suisse.

La peste connue sous le nom de « mort noire », qui ravagea la Suisse vers l'an 1519, donna à la Réforme une forte impulsion. En présence de la mort; plusieurs sentaient le néant des pardons qu'ils venaient d'acheter et désiraient placer leur foi sur un fondement plus solide. Zwingle, victime, à Zurich, du terrible fléau, fut si gravement malade qu'on abandonna tout espoir de guérison et que la nouvelle de sa mort se répandit. À cette heure critique, son espérance et son courage ne l'abandonnèrent pas. Contemplant avec foi le Calvaire, il s'assura que le sacrifice du Christ était pleinement suffisant pour le salut. Lorsqu'il fut rétabli, ce fut pour prêcher l'Évangile avec plus de ferveur et de puissance que jamais. Le peuple accueillit avec joie le retour du pasteur bien-aimé qui venait d'échapper à la mort. Après avoir passé des heures lugubres au chevet des malades et des mourants, on comprenait beaucoup mieux la valeur de l'Évangile.

Parvenu à une plus claire intelligence de la vérité, Zwingle en éprouvait davantage la puissance transformatrice. La chute de l'homme et le plan de la rédemption étaient ses sujets favoris. « En Adam, disait-il, nous sommes tous plongés dans la corruption et nous allons à la perdition. Mais Jésus-Christ,

vrai homme et vrai Dieu, nous a acquis une rédemption éternelle. C'est Dieu qui est mort pour nous: sa passion est donc éternelle; elle apporte à jamais le salut; elle apaise à jamais la justice divine en faveur de tous ceux qui s'appuient sur son sacrifice avec une foi inébranlable. » Il déclarait positivement que la grâce de Dieu ne nous donne pas la liberté de vivre dans le péché. « Partout où l'on croit en Dieu, Dieu est; et là où Dieu se trouve, il y a un zèle qui pousse aux bonnes oeuvres. »

La prédication de Zwingle éveillait un tel intérêt que, semaine après semaine, la cathédrale se remplissait d'auditeurs avides de l'entendre. Peu à peu, dans la mesure où ces derniers étaient en état de le comprendre, il leur exposait la vérité, ayant soin de ne pas leur présenter de prime abord des points qui eussent pu les effaroucher et soulever les préjugés. Son but était de gagner les coeurs par les enseignements, l'amour et l'exemple de Jésus-Christ. Il avait la certitude que, dans la mesure où les principes de l'Évangile seraient reçus, les croyances et les pratiques superstitieuses seraient renversées.

Pas à pas, la Réforme avançait à Zurich. Une année auparavant, le moine de Wittenberg avait opposé, à Augsbourg, un « non » énergique au pape et à l'empereur, et tout faisait présager que les prétentions papales trouveraient une même résistance à Zurich. Alarmés, les ennemis de la Réforme engagèrent le combat. Zwingle fut en butte à des attaques réitérées. Dans les cantons encore soumis à l'autorité de Rome, on voyait de temps à autre des disciples de l'Évangile monter sur le bûcher. Mais cela n'était pas suffisant: il fallait réduire l'hérésiarque au silence. En conséquence, l'évêque de Constance envoya à Zurich trois délégués pour accuser Zwingle d'encourager la transgression des lois de l'Église et de mettre ainsi en péril la paix et le bon ordre de la société. « Si l'on méconnaît l'autorité de l'Église, disait-il, il en résultera une anarchie universelle. » Zwingle répliqua que, depuis quatre ans, il enseignait l'Évangile à Zurich et que « cette ville était la plus tranquille et la plus paisible de toute la confédération ». « Le christianisme, concluait-il, n'est-il donc pas la meilleure sauvegarde de la sécurité publique? » *(Writz, Helv. K. G., tome IV, p. 226, 227.)*

Les délégués de l'évêque avaient exhorté les conseillers de la ville à ne pas abandonner l'Église, hors de laquelle, disaient-ils, il n'y a point de salut. Zwingle répondait: « Que cette assertion, estimés concitoyens, ne vous émeuve pas! Le fondement de l'Église, c'est ce Rocher, ce Christ qui a donné à Pierre son nom parce qu'il le confessait avec fidélité. En toute nation, quiconque croit de coeur au Seigneur Jésus est sauvé. C'est hors de cette Église-là que personne ne peut avoir la vie. » *(Id., p. 223.)* À la suite de cette entrevue, l'un des délégués de l'évêque accepta la foi évangélique.

Le conseil refusant de sévir contre Zwingle, Rome prépara une nouvelle attaque. En apprenant le complot de ses ennemis, Zwingle s'écria: « Qu'ils

viennent! Je ne les redoute pas plus que le rocher ne redoute les vagues qui mugissent à ses pieds. » *(Zwingli, vol. VII, p.202.)* Les efforts du clergé ne faisaient qu'accélérer les progrès de la cause qu'il désirait détruire, et la vérité continuait à progresser. Les réformés d'Allemagne, abattus par la disparition de Luther, reprenaient courage en apprenant les progrès de l'Évangile en Suisse.

À mesure que la Réforme s'établissait à Zurich, le vice y faisait place à la paix et à la concorde. « La paix a élu domicile dans notre ville, écrivait Zwingle; pas de querelles, pas d'envie, pas d'hypocrisie, pas de contestations. D'où peut venir une telle union, si ce n'est du Seigneur, et une telle doctrine, qui nous remplit des fruits de la paix et de la piété? » *(Id., p. 389.)*

Les victoires de la Réforme rendirent les partisans de Rome plus déterminés encore à enrayer le mouvement. À la vue des maigres résultats que la persécution et la proscription des livres de Luther avaient eus en Allemagne, ils résolurent de combattre la Réforme par ses propres armes. Une dispute avec Zwingle fut proposée. Pour être certains de la victoire, ils se réservèrent le choix du lieu et des arbitres. S'assurant que l'unique moyen d'avoir raison de la nouvelle foi serait de réduire ses chefs au silence, ils étaient bien décidés à ne pas laisser échapper Zwingle, si jamais il leur tombait entre les mains. Ce complot s'ourdissait dans le plus grand secret.

La dispute devait avoir lieu à Bade, mais Zwingle ne s'y rendit pas. Le conseil de Zurich soupçonna les desseins des ennemis du réformateur. Voyant les bûchers qui s'élevaient dans les cantons catholiques à l'intention des confesseurs de l'Évangile, il défendit à son pasteur de s'exposer à ce danger. Quant à Zwingle, il était prêt à rencontrer à Zurich tous les délégués que Rome pourrait y envoyer; mais aller à Bade, où le sang des martyrs venait de couler, c'était courir à une mort certaine. OEcolampade et Haller furent choisis pour représenter le réformateur, tandis que Eck, le porte-parole de Rome, était secondé par une armée de savants docteurs et de prélats.

Bien que Zwingle ne fût pas présent à la conférence, il y fit néanmoins sentir son influence. Les secrétaires étaient tous choisis parmi les ennemis de la Réforme et il était défendu à d'autres de prendre des notes sous peine de mort. Malgré cela, Zwingle recevait chaque jour un rapport fidèle de ce qui se faisait à Bade. Un étudiant, qui assistait à la dispute, faisait chaque soir un relevé des arguments présentés au cours de la journée. Deux autres étudiants étaient chargés de remettre chaque jour ces résumés à Zwingle avec les lettres quotidiennes d'OEcolampade. Le réformateur y répondait en ajoutant ses conseils et ses suggestions. Ses lettres, écrites la nuit, étaient portées à Bade le lendemain matin par les étudiants. Ceux-ci, pour tromper la vigilance des gardes placés aux portes de la ville, y entraient portant des paniers de volaille sur la tête.

C'est ainsi que Zwingle soutenait la bataille contre ses rusés antagonistes. « Il a plus travaillé, dit Myconius, par ses méditations, ses veilles, ses conseils et ses recommandations, qu'il ne l'eût fait en assistant lui-même à la dispute. » *(Myconius, Vita Zwingli, p.10.)*

Les partisans du pape, assurés de leur triomphe, étaient arrivés à Bade en vêtements de soie et parés de bijoux. Traités royalement, ils s'asseyaient à une table chargée des mets les plus recherchés et des vins les plus fins. Ils se délassaient du poids de leurs devoirs ecclésiastiques par des réjouissances et des festins. Les réformateurs offraient avec eux un contraste frappant. Leur mise simple les eût fait prendre pour des mendiants, et leur frugalité pour des ascètes. L'hôte d'OEcolampade, qui l'épiait dans sa chambre, le surprenait toujours soit à l'étude, soit en prière, et rapporta avec étonnement que cet hérétique était en tout cas « très dévôt ».

À l'ouverture de la conférence, le docteur « Eck monta fièrement dans une chaire magnifiquement décorée, tandis que l'humble OEcolampade, chétivement vêtu, prenait place en face de son superbe adversaire sur un tréteau grossièrement travaillé ». Eck parlait d'une voix retentissante et avec une imperturbable assurance; son zèle était stimulé par l'or aussi bien que par les honneurs: le défenseur de la foi devait, en effet, recevoir une importante rémunération. Quand les arguments lui manquaient, il avait recours aux injures et aux imprécations.

OEcolampade, naturellement timide et modeste, avait longtemps hésité à prendre part à la dispute; il ne s'y était décidé qu'en faisant à l'avance cette protestation solennelle: « Je ne reconnais pour règle de foi que la Parole de Dieu. » Doux et courtois, il se montra à la fois érudit et inébranlable. Tandis que les champions de l'Église faisaient constamment appel à l'autorité et aux usages de l'Église, le réformateur en appelait invariablement aux saintes Écritures. « La coutume, disait-il, n'a de valeur dans notre Suisse que par la constitution: or, en matière de foi, la constitution, c'est la Bible. »

Le contraste entre les deux antagonistes ne fut pas sans produire son effet. Le calme, la sérénité et la modestie du réformateur, aussi bien que la clarté de ses exposés, le recommandaient à ses auditeurs, qui se détournaient avec dégoût des affirmations bruyantes et orgueilleuses du docteur Eck.

La dispute dura dix-huit jours. Les papistes s'en attribuèrent bruyamment la victoire. Comme la plupart des délégués étaient partisans de Rome, la diète décida que les réformateurs avaient été battus et qu'ils étaient avec Zwingle, leur chef, retranchés de la communion de l'Église. Mais les résultats de cette conférence montrèrent où était la vérité. La cause protestante en reçut une puissante impulsion et, peu après, les villes importantes de Bâle et de Berne se déclarèrent pour la Réforme.

10. Progrès de la Réforme en Allemagne

La disparition mystérieuse de Luther avait jeté toute l'Allemagne dans la consternation. On se demandait ce qu'il était devenu. Les rumeurs les plus extravagantes circulaient. Beaucoup croyaient qu'il avait été assassiné. Il était pleuré, non seulement par ses partisans déclarés, mais aussi par bien des gens qui n'avaient pas encore pris position pour la Réforme. Et plusieurs juraient solennellement de venger sa mort.

Les dignitaires de l'Église virent avec terreur à quel point l'opinion publique leur était hostile. Après s'être réjouis de la mort présumée de Luther, ils ne tardèrent pas à désirer se mettre à l'abri de la colère du peuple. Les ennemis de Luther n'avaient pas été aussi déconcertés par ses actes les plus retentissants qu'ils ne l'étaient par sa disparition. Ceux qui, dans leur rage, avaient demandé le sang du hardi réformateur, étaient épouvantés maintenant qu'il n'était plus qu'un captif. « Le seul moyen qui nous reste pour sauver notre cause, disait l'un d'eux, c'est d'allumer des torches, d'aller chercher Luther dans le monde entier et de le rendre à la nation qui le réclame. » L'édit impérial semblait frappé d'impuissance et les légats du pape étaient indignés en constatant que cet édit retenait infiniment moins l'attention que le sort de leur adversaire.

La nouvelle que Luther était en sécurité, quoique prisonnier, calma les craintes populaires et enflamma l'enthousiasme en sa faveur. On lut ses écrits avec plus de ferveur. Ceux qui épousaient la cause du héros qui avait soutenu les droits de la Parole de Dieu dans des circonstances aussi tragiques augmentaient de plus en plus. La Réforme prenait de jour en jour des forces nouvelles. La semence que Luther avait jetée fructifiait de toutes parts. Son absence faisait ce que sa présence n'eût pu accomplir. En outre, ses collaborateurs sentaient sur eux une plus grande responsabilité maintenant que leur chef leur était enlevé. Animés d'une foi et d'une ardeur nouvelles, ils redoublaient d'efforts pour que l'oeuvre si noblement commencée ne souffrît pas de retard.

Mais Satan ne restait pas inactif. Comme il l'avait toujours fait dans des circonstances analogues, il tenta d'opposer à l'oeuvre de la Réforme une contrefaçon destinée à séduire et à perdre les âmes. De même qu'il y avait au premier siècle de l'Église de faux christs, il s'éleva au seizième siècle de faux prophètes.

Quelques hommes, vivement impressionnés par l'effervescence qui régnait dans le monde religieux, et imaginant avoir reçu des révélations du ciel,

se dirent spécialement élus de Dieu pour parachever l'oeuvre de réforme ébauchée par Luther. En réalité, ils démolissaient ce que le réformateur avait édifié. Rejetant le grand principe qui était à la base de la Réforme: la Parole de Dieu prise comme unique règle de foi et de vie, ils substituaient à cette règle infaillible et immuable la norme variable et incertaine de leurs sentiments et de leurs impressions. Or, dès que l'on supprime la grande pierre de touche de la vérité et de l'erreur, rien n'empêche plus Satan de dominer à sa guise sur les esprits.

L'un de ces prophètes prétendait recevoir ses instructions de l'ange Gabriel. Un étudiant qui se joignit à lui abandonna ses études en déclarant que Dieu lui-même l'avait investi de sagesse pour expliquer les Écritures. D'autres, enclins au fanatisme, s'associèrent à eux. Ces enthousiastes provoquèrent une vive sensation. La prédication de Luther avait fait éprouver partout le besoin d'une réforme et, maintenant, ces âmes réellement honnêtes étaient séduites par les prétentions des nouveaux prophètes.

Les chefs du mouvement se rendirent à Wittenberg pour y présenter leur doctrine à Mélanchthon et à ses collègues. « Nous sommes envoyés de Dieu pour enseigner le peuple, dirent-ils. Nous avons avec le Seigneur des conversations familières; nous connaissons les choses à venir; en un mot, nous sommes apôtres et prophètes et nous en appelons au docteur Luther. »

Les réformateurs furent étonnés et perplexes. Il y avait là un élément qu'ils n'avaient jamais rencontré, et ils ne savaient quelle ligne de conduite adopter. « Il y a, disait Mélanchthon, des esprits extraordinaires dans ces hommes: mais quels esprits?... D'un côté, prenons garde d'éteindre l'Esprit de Dieu et, de l'autre, d'être séduits par l'esprit du diable. »

Les fruits du nouvel enseignement devinrent bientôt manifestes. Les gens en étaient arrivés à négliger les Écritures, et même à les rejeter entièrement. La confusion envahit les écoles. Méprisant toute discipline, les étudiants abandonnaient leurs études et quittaient l'Université. Des gens qui se croyaient appelés à ranimer et à diriger l'oeuvre de la Réforme ne réussissaient qu'à la conduire à deux doigts de sa perte. Reprenant confiance, les romanistes s'écriaient avec joie: « Encore un dernier effort, et la cause sera gagnée. »

Apprenant ce qui se passait, Luther, alarmé, écrivit de sa retraite de la Wartbourg: « J'ai toujours pensé que Satan nous enverrait cette plaie. » Discernant la véritable nature de ces soi-disant prophètes, il vit le danger qui menaçait la cause de la vérité. L'opposition du pape et de l'empereur ne lui avait pas occasionné autant de soucis. Des rangs mêmes de la Réforme sortaient ses pires ennemis. Des vérités qui avaient apporté la joie et la consolation suscitaient maintenant des disputes et jetaient le désordre dans l'Église.

Dans son oeuvre de réforme, Luther avait été poussé par l'Esprit de Dieu plus loin qu'il ne l'avait prévu. Il n'avait pas prémédité de prendre l'attitude à

laquelle il était arrivé, ni d'introduire des réformes aussi radicales. Il n'avait été qu'un instrument dans la main du Tout-Puissant, et pourtant il avait souvent tremblé pour les résultats de son oeuvre. « Si je savais, avait-il dit, que ma doctrine nuisît à un homme, à un seul homme, simple et obscur (ce qui ne peut être, car elle est l'Évangile même), plutôt dix fois mourir que de ne pas me rétracter. »

Et maintenant, Wittenberg même, la citadelle de la Réforme, tombait rapidement au pouvoir du fanatisme et de l'anarchie! Cette triste situation n'était pas la conséquence des enseignements de Luther, mais ses ennemis, dans toute l'Allemagne, l'en rendaient responsable! Dans son amertume, il se demandait parfois: « Est-ce donc là que devait aboutir cette grande oeuvre de réforme? » À d'autres moments, lorsqu'il avait prié avec ardeur, la paix rentrait dans son coeur: « L'oeuvre est la tienne et non la mienne, disait-il à Dieu; et tu ne permettras pas que le fanatisme et la superstition la corrompent. » Mais la pensée de rester plus longtemps éloigné du champ de bataille lui devenant intolérable, il se décida à rentrer sans délai à Wittenberg.

C'était un périlleux voyage. Il était au ban de l'empire; ses ennemis avaient le droit de le tuer; ses amis ne devaient ni l'assister ni lui donner asile, et le gouvernement impérial adoptait les mesures les plus rigoureuses contre ses adhérents. Mais voyant que l'oeuvre de l'Évangile était en danger, il se lança courageusement dans la mêlée au nom de l'Éternel.

Dans une lettre à l'électeur, après avoir annoncé son intention de quitter la Wartbourg, il ajoutait: « Il faut que votre Altesse sache que je me rends à Wittenberg sous une protection plus puissante que celle d'un électeur. Je ne pense nullement à solliciter le secours de votre Altesse; et bien loin de désirer qu'elle me protège, je voudrais plutôt la protéger moi- même. Si je savais que votre Altesse voulût ou pût me protéger, je n'irais pas à Wittenberg. Aucune épée ne peut venir en aide à cette cause, c'est Dieu seul qui doit agir, sans secours ni concours humain. C'est celui qui a le plus de foi qui protège le plus. »

Dans une seconde lettre, écrite en cours de route, il déclarait: « Je suis prêt à accepter la défaveur de votre Altesse et la colère du monde entier. Les habitants de Wittenberg ne sont- ils pas mes ouailles? N'est-ce pas Dieu qui me les a confiés? Et ne dois-je pas, s'il le faut, pour eux m'exposer à la mort? Je crains d'ailleurs de voir éclater en Allemagne une grande révolte, par laquelle Dieu punira notre nation. »

C'est avec prudence et humilité, et pourtant avec une grande fermeté qu'il se remit à la tâche. « C'est par la Parole qu'il faut combattre, disait-il; par la Parole qu'il faut renverser et détruire ce qui a été fondé par la violence. Je ne veux pas qu'on emploie la force contre les superstitieux, ni contre les incrédules. Nul ne doit être contraint. La liberté est l'essence de la foi. »

Le bruit ne tarda pas à se répandre dans Wittenberg que Luther était de retour et qu'il allait prêcher. On accourut de toutes les directions et l'église fut bientôt pleine à déborder. Le réformateur monta en chaire, instruisit, exhorta, censura avec une grande sagesse et une grande douceur. Parlant de ceux qui s'étaient livrés à des actes de violence pour abolir la messe, il déclara:

« La messe est une mauvaise chose; Dieu en est l'ennemi; elle doit être abolie; et je voudrais qu'elle fut dans l'univers entier, remplacée par la Cène de l'Évangile. Mais que l'on n'en arrache personne avec violence. C'est à Dieu qu'il faut remettre la chose. C'est sa Parole qui doit agir, et non pas nous. Vous demandez pourquoi? — Parce que je ne tiens pas le coeur des hommes dans ma main comme le potier tient l'argile dans la sienne. Nous avons le droit de dire; nous n'avons pas celui d'agir. Prêchons: le reste appartient à Dieu. Si j'emploie la force, qu'obtiendrai-je? des grimaces, des apparences, des singeries, des ordonnances humaines, des hypocrisies.... Mais il n'y aura ni sincérité de coeur, ni foi, ni charité. Tout manque dans une oeuvre où manquent ces trois choses, et je n'en donnerais pas. la queue d'une poire. Dieu fait plus par sa seule Parole que si vous, moi, et le monde entier réunissions toutes nos forces. Dieu s'empare du coeur et le coeur une fois pris, tout est pris...

« Je veus prêcher, je veus parler, je veux écrire; mais je ne veux contraindre personne, car la foi est une chose volontaire. Voyez ce que j'ai fait! je me suis élevé contre le pape, les indulgences et les papistes, mais sans tumulte et sans violence. J'ai mis en avant la Parole de Dieu, j'ai prêché, j'ai écrit; je n'ai pas fait autre chose. Et, tandis que je dormais,... cette Parole que j'avais prêchée a renversé le papisme, tellement que jamais ni prince, ni empereur ne lui ont causé tant de mal. Je n'ai rien fait: c'est la Parole seule qui a tout fait. Si j'avais voulu en appeler à la force, l'Allemagne eût peut-être été inondée de sang, mais qu'en eût-il résulté? Ruine et désolation pour les âmes et pour les corps. Je suis donc resté tranquille, et j'ai laissé la Parole elle-même courir le monde. »

Jour après jour, pendant une semaine entière, Luther prêcha devant des foules avides. La Parole de Dieu rompit le charme du fanatisme. La puissance de l'Évangile ramena les égarés dans la voie de la vérité.

Luther ne désirait pas rencontrer les fanatiques, auteurs de tout le mal. Il les savait déséquilibrés, livrés à leurs passions. Se disant spécialement inspirés d'en haut, ils ne pouvaient supporter ni réprimande, ni contradiction, ni même le conseil le plus bienveillant. S'arrogeant une autorité suprême, ils exigeaient que leurs prétentions fussent reconnues sans examen. Mais comme ils lui demandaient une entrevue, il la leur accorda et les démasqua si bien qu'ils quittèrent aussitôt Wittenberg.

Le fanatisme, réprimé pour un temps, éclata de nouveau quelques années plus tard avec plus de violence, et avec des conséquences plus lamentables.

Des chefs de ce mouvement, Luther écrivait ce qui suit: « L'Écriture n'étant pour eux qu'une lettre morte, ils se mettent tous à crier: L'Esprit! l'Esprit! Je ne les suivrai certes pas là où leur esprit les mène! Que Dieu, dans sa miséricorde, me préserve d'une Église où il n'y a que des saints. Je veux demeurer là où il y a des humbles, des faibles, des malades, qui connaissent et sentent leur péché, qui, soupirent et crient sans cesse à Dieu, pour obtenir sa consolation et son secours. »

Thomas Munzer, le plus actif de ces fanatiques, était doué de grands talents qui, sagement employés, lui eussent permis de faire du bien; mais il n'avait pas appris les premiers éléments de la religion. « Possédé du désir de réformer le monde, il oubliait, comme tous les enthousiastes, que c'était par lui-même que la réforme devait commencer. » Ambitieux, il n'admettait aucune direction, pas même celle de Luther. Il déclarait qu'en substituant l'autorité de la Parole de Dieu à celle du pape, les réformateurs n'avaient fait que ramener la papauté sous une nouvelle forme. Il prétendait avoir reçu le mandat du ciel d'établir la vraie réforme. « Celui qui possède cet esprit, disait-il, possède la vraie foi, quand même il ne verrait jamais l'Écriture sainte. »

Jouets de leurs impressions, ces illuminés considéraient toutes leurs pensées comme la voix de Dieu. Ils se laissaient aller aux pires extrémités, jusqu'à jeter la Bible au feu, en disant: « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. » Les enseignements de Munzer donnaient toute satisfaction à ceux qui demandaient du merveilleux, en même temps qu'ils flattaient leur orgueil en plaçant virtuellement les idées et les opinions humaines au-dessus de la Parole de Dieu. Des milliers de gens se rangeant à sa doctrine, il dénonça bientôt tout ordre dans le culte public et déclara que rendre obéissance aux princes, c'était vouloir servir Dieu et Bélial.

Le peuple, qui commençait à rejeter le joug du pape, devenait également impatient sous le joug de l'autorité civile. Les enseignements révolutionnaires de Munzer, qui les présentait comme venant de Dieu, l'amenèrent à renoncer à toute espèce de frein et à donner libre cours à ses penchants et à ses passions. Il en résulta des scènes grotesques, des séditions et des violences, au point que certaines contrées de l'Allemagne furent inondées de sang.

Luther revécut alors les heures d'agonie passées autrefois à Erfurt. Les princes du parti romain déclaraient — et beaucoup de gens étaient disposés à ajouter foi à leur affirmation — que cette révolution était le fruit légitime de ses doctrines. Bien que cette accusation n'eût pas une ombre de vraisemblance, elle ne laissa pas de causer au réformateur une peine infinie. Que l'oeuvre de la vérité fût calomniée au point d'être mise sur un pied d'égalité avec le plus vil fanatisme, c'était presque plus qu'il ne pouvait endurer. D'autre part, haï des chefs de l'hérésie dont il avait combattu les doctrines et avait nié les prétentions à l'inspiration, les déclarant rebelles à l'autorité civile et séditieux,

il était traité par eux de vil imposteur. Le réformateur semblait s'être aliéné tant les princes que le peuple.

Dans leur joie, les romanistes attendaient la chute prochaine de la Réforme et accusaient Luther des erreurs mêmes qu'il avait combattues avec le plus d'énergie. De son côté, le parti des fanatiques, prétendant avoir été injustement traité, s'attirait les sympathies d'un grand nombre de gens, et, comme c'est souvent le cas de ceux qui souffrent pour une mauvaise cause, il faisait figure de martyr. Cette oeuvre de Satan était animée d'un esprit de révolte analogue à celui qui s'était manifesté dans le ciel à l'origine.

Satan cherche constamment à inciter les hommes à appeler le mal bien et le bien mal. Et cela lui réussit à merveille. Que de serviteurs de Dieu s'exposent au blâme et à l'opprobre pour avoir défendu courageusement la vérité! On voit des suppôts de Satan loués, flattés, considérés comme martyrs, tandis que des chrétiens respectables et fidèles sont laissés à l'écart sous le coup de la suspicion et de l'opprobre. La fausse sainteté, la sanctification apocryphe, continue cette oeuvre de mystification. Sous différentes formes, elle manifeste aujourd'hui le même esprit qu'aux jours de Luther. Elle détourne l'attention des saintes Écritures et pousse à prendre pour règle la conscience, le sentiment et les impressions plutôt que la loi de Dieu. C'est un des moyens les plus subtils de Satan pour jeter l'opprobre sur la pureté et la vérité.

Intrépide, Luther défendait l'Évangile contre toutes les attaques, quelle qu'en fût la provenance. Dans tous ces conflits, la Parole de Dieu s'avérait une arme puissante. Avec elle, il combattait aussi bien les usurpations du pape que la philosophie scolastique, et, grâce à elle encore, il s'opposait, ferme comme un rocher, au fanatisme qui tentait de se joindre à la Réforme.

Ces éléments adverses visaient, chacun à sa façon, à mettre de côté les saintes Écritures au profit de la sagesse humaine exaltée comme la source de toute vérité religieuse et de toute connaissance. Le rationalisme idolâtre la raison et en fait le critère de la religion. Le romanisme réclame pour le souverain pontife une inspiration qui — dérivée d'une succession ininterrompue depuis les jours des apôtres — cache tous les genres d'extravagances et de falsifications sous le manteau sacré du mandat apostolique. L'inspiration dont se réclamaient Munzer et ses collaborateurs procédait des divagations de leur imagination et ne reconnaissait aucune autorité soit divine soit humaine. Le christianisme, au contraire, voit dans la Parole de Dieu le grenier d'abondance de la vérité inspirée et la pierre de touche de toute inspiration.

À son retour de la Wartbourg, Luther acheva sa traduction du Nouveau Testament. Peu après, l'Évangile était donné au peuple allemand dans sa propre langue. Tous les amis de la vérité accueillirent cette traduction avec une grande joie, tandis qu'elle fut rejetée avec mépris par les partisans de la tradition et des commandements d'hommes.

À la pensée que le peuple serait désormais en possession des oracles de Dieu, qu'il pourrait discuter avec eux sur la religion et dévoiler leur ignorance, les prêtres s'alarmèrent. Les armes de leur raisonnement charnel se trouvaient impuissantes contre l'épée de l'Esprit. Aussi Rome fit-elle appel à toute son autorité pour empêcher la diffusion des saintes Écritures. Mais les décrets, les anathèmes et les tortures furent inutiles. Plus se multipliaient les condamnations et les défenses, plus on se montrait désireux de connaître l'enseignement de la Parole de Dieu. Tous ceux qui savaient lire voulaient en faire une étude personnelle. On la portait avec soi, on la lisait, on la relisait et on ne se donnait aucun repos avant d'en avoir appris par coeur des portions considérables. En voyant la faveur avec laquelle le Nouveau Testament était accueilli, Luther se mit aussitôt en devoir de traduire aussi l'Ancien Testament, qu'il publia par fragments.

Ses ouvrages recevaient un accueil empressé dans les villes et dans les villages. « Ce que Luther et ses amis composaient, d'autres le répandaient. Des moines, convaincus de l'illégalité des liens monastiques, désireux de faire succéder une vie active à leur longue paresse, mais trop ignorants pour annoncer eux-mêmes la Parole de Dieu, parcouraient les provinces, les hameaux, les chaumières en vendant les livres de Luther et de ses amis. L'Allemagne fut bientôt couverte de ces hardis colporteurs. »

Ces écrits étaient étudiés avec avidité par riches et pauvres, savants et ignorants. Le soir, les instituteurs des écoles de village les lisaient à haute voix aux groupes attentifs qui se réunissaient au coin du feu. Partout des âmes étaient gagnées à la vérité et s'empressaient de la communiquer à d'autres.

Ainsi se justifiaient ces paroles inspirées: « La révélation de tes paroles éclaire, elle donne de l'intelligence aux simples. » *(Psaume 119.130)* L'étude des Écritures transformait complètement les esprits et les coeurs. La domination du pape avait tenu le peuple sous le joug de fer de l'ignorance et de la dégradation et l'avait asservi à l'observation superstitieuse d'un culte extérieur où le coeur et l'intelligence n'avaient qu'une petite part. La prédication de Luther, en revanche, qui mettait en relief les vérités simples de la Parole de Dieu, puis cette Parole elle-même placée entre toutes les mains éveillaient les facultés engourdies, purifiaient et ennoblissaient la nature spirituelle de l'homme et communiquaient à l'intelligence une force et une vigueur nouvelles.

On pouvait voir des personnes de tous rangs qui, les Écritures en main, défendaient les doctrines de la Réforme. Les papistes, qui avaient laissé aux prêtres et aux moines le monopole de l'étude de la Bible, invitaient maintenant ces derniers à réfuter les nouveaux enseignements. Mais, ignorant les saintes Écritures et la puissance de Dieu, le clergé et les religieux étaient réduits au silence par ceux qu'ils taxaient d'ignorance et d'hérésie. « Malheureusement,

disait un auteur catholique, Luther avait persuadé les siens qu'il ne fallait ajouter foi qu'aux oracles des livres saints. » Des foules se réunissaient pour entendre la vérité présentée par des hommes du commun peuple, et même pour les entendre discuter avec des savants et d'éloquents théologiens. La honteuse ignorance de ces grands hommes était mise à nu par la réfutation de leurs arguments à l'aide de simples enseignements de la Parole de Dieu. Des ouvriers, des soldats, des femmes et des enfants connaissaient mieux les Écritures que les prêtres et les savants.

Le contraste entre les disciples de l'Évangile et les partisans des superstitions romaines n'était pas moins manifeste chez les savants que parmi le peuple. « En face des vieux soutiens de la hiérarchie, qui avaient négligé la connaissance des langues et la culture des lettres (c'est l'un d'eux qui nous l'apprend), se trouvait une jeunesse généreuse, adonnée à l'étude, approfondissant les Écritures et se familiarisant avec les chefs-d'oeuvre de l'antiquité. Ces hommes, doués d'une vive intelligence, à l'âme élevée et au coeur intrépide, acquirent bientôt de telles connaissances que de longtemps nul ne put se mesurer avec eux.... Aussi, quand ces jeunes défenseurs de la Réforme se rencontraient dans quelque assemblée avec les docteurs de Rome, ils les attaquaient avec une aisance et une assurance telles que ces hommes ignorants hésitaient, se troublaient et tombaient aux yeux de tous dans un juste mépris. »

Voyant leurs auditoires diminuer, les prêtres firent appel aux magistrats et usèrent de tous les moyens à leur portée pour ramener leurs ouailles. Mais le peuple avait trouvé dans les enseignements nouveaux la satisfaction de ses besoins spirituels; aussi se détournait-il de ceux qui l'avaient si longtemps nourri des misérables aliments de la superstition et de la tradition humaines.

Quand les propagateurs de la vérité étaient persécutés, ils suivaient cet ordre du Christ: « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. » *(Matthieu 10.23)* Ainsi, la lumière pénétrait en tous lieux, car les fugitifs voyaient toujours s'ouvrir devant eux quelque porte hospitalière. Durant leur séjour en un endroit, ils prêchaient Jésus-Christ dans l'église; et, quand cette faveur leur était refusée, dans les maisons particulières ou en plein air. Tout lieu où ils pouvaient réunir un auditoire devenait un temple. Proclamée avec une telle énergie, la vérité se répandait avec une irrésistible puissance.

En vain, on faisait appel aux autorités ecclésiastiques et civiles pour écraser l'hérésie; en vain, on avait recours à la prison, à la torture, au feu et à l'épée. Des milliers de croyants scellaient leur foi de leur sang, néanmoins l'oeuvre progressait. La persécution contribuait à la diffusion de la vérité, et le fanatisme par lequel Satan avait tenté de la corrompre, n'eut d'autre résultat que de faire éclater le contraste entre l'oeuvre de l'ennemi et celle de Dieu.

11. La protestation des princes

L'une des plus nobles manifestations en faveur de la Réforme fut la protestation des princes chrétiens d'Allemagne à la diète de Spire, en 1529. Le courage, la foi et la fermeté de ces hommes de Dieu ont assuré la liberté de conscience aux siècles suivants. Cette protestation mémorable, dont les principes constituent « l'essence même du protestantisme », donna son nom aux adhérents de la Réforme dans le monde entier.

Malgré l'édit de Worms déclarant Luther hors la loi et prohibant sa doctrine, le régime de la tolérance religieuse avait jusque-là prévalu dans l'empire. La divine Providence avait tenu en échec les forces opposées à la vérité. Chaque fois que Charles Quint, bien déterminé à étouffer la Réforme, étendait la main, le coup était détourné. À plusieurs reprises déjà, la perte de ceux qui osaient résister à Rome avait paru imminente; mais, au moment critique, une diversion survenait: ou bien c'étaient les armées turques qui faisaient leur apparition sur la frontière orientale; ou bien c'étaient le roi de France et le pape lui- même qui, jaloux de la puissance croissante de l'empereur, lui faisaient la guerre. Les luttes et les complications internationales donnaient ainsi à la Réforme le temps de se consolider et de s'étendre.

Le moment vint pourtant où les rois catholiques s'entendirent pour faire cause commune contre la Réforme. La première diète de Spire, en 1526, avait laissé à chaque état pleine liberté en matière religieuse jusqu'à la convocation d'un concile général. Mais dès que le danger qui lui avait arraché cette concession fut passé, l'empereur s'empressa de convoquer à Spire, en 1529, une seconde diète dont le but était d'extirper l'hérésie. Il fallait tâcher d'engager les princes à se liguer à l'amiable pour étouffer l'hérésie; si ce plan échouait, Charles Quint était prêt à tirer l'épée.

Grande était la joie des partisans de Rome. Ils vinrent en grand nombre à Spire en 1529, manifestant ouvertement leur hostilité contre les Réformés et leurs protecteurs. « Nous sommes l'exécration et la balayure du monde, disait Mélanchthon, mais Jésus- Christ surveille Son pauvre peuple et le sauvera. » On alla jusqu'à défendre aux princes réformés présents à la diète de faire prêcher l'Évangile dans leur domicile particulier. Mais la population de Spire avait soif d'entendre la Parole de Dieu et, en dépit de cette interdiction, des milliers d'auditeurs accouraient aux services qui avaient lieu dans la chapelle de l'électeur de Saxe.

Cela suffit pour précipiter la crise. Un message impérial annonça à la diète que la résolution assurant la liberté religieuse ayant été l'occasion de

grands désordres, l'empereur en exigeait l'annulation. Cet acte arbitraire jeta l'indignation et l'alarme parmi les princes évangéliques. L'un d'eux s'écria: « Le Christ est de nouveau tombé entre les mains de Caïphe et de Pilate. » Le langage des romanistes redoublait de violence. « Les Turcs valent mieux que les Luthériens, disait Faber; car les Turcs observent les jeûnes et les Luthériens les violent. S'il faut choisir entre les saintes Écritures de Dieu et les vieilles erreurs de l'Église, ce sont les premières qu'il faut rejeter. » « Chaque jour, en pleine assemblée, écrivait Mélanchthon, Faber nous lance quelque nouveau projectile. »

La tolérance religieuse avait été légalement reconnue, les États évangéliques étaient résolus à défendre leurs droits. Luther, qui se trouvait encore sous le coup de l'édit de Worms, ne put paraître à Spire; mais il y était remplacé par ses collaborateurs et par des princes que Dieu avait suscités pour soutenir sa cause en cette occurrence. Le noble Frédéric de Saxe, protecteur de Luther, était mort; mais le duc Jean, son frère et successeur, avait joyeusement accueilli la Réforme; et, bien que pacifique, il déployait une grande énergie et un grand courage quand il s'agissait des intérêts de la foi.

Les prélats exigeaient que les États réformés se soumissent implicitement à la juridiction romaine. Quant aux réformateurs, ils se réclamaient de la liberté qui leur avait été octroyée. Ils ne pouvaient admettre que les États qui avaient embrassé la Parole de Dieu avec enthousiasme fussent de nouveau placés sous le joug de Rome.

On finit par proposer le compromis suivant: là où la Réforme n'avait pas été établie, l'édit de Worms devait être rigoureusement appliqué; mais « là où l'on ne pourrait l'imposer sans risque de révolte, on ne devait introduire aucune réforme, ni toucher à aucun point controversé; la célébration de la messe devait être tolérée, mais on ne permettrait à aucun catholique d'embrasser le luthéranisme ». Ces mesures furent adoptées par la diète à la grande satisfaction du clergé catholique.

Si cet édit était entré en vigueur, « la Réforme n'eût pu ni s'établir dans les lieux où elle n'avait pas encore pénétré, ni s'édifier sur de solides fondements dans ceux où elle existait déjà; la restauration de la hiérarchie romaine... y eût infailliblement ramené les anciens abus. La moindre infraction faite à une ordonnance aussi vexatoire eût fourni aux papistes un prétexte pour achever de détruire une oeuvre déjà fortement ébranlée. La liberté de la parole eût été supprimée. Toute conversion nouvelle allait devenir un crime. Et l'on demandait aux amis de la Réforme de souscrire immédiatement à toutes ces restrictions et prohibitions. » Les espérances du monde semblaient être sur le point de s'écrouler.

Réunis en consultation, les membres du parti évangélique se regardaient avec stupeur. Ils se demandaient, l'un à l'autre: « Que faire? » De très graves

intérêts étaient en jeu pour le monde. « Les chefs de la Réforme se soumettront-ils? Accepteront-ils cet édit? Il serait facile, à cette heure de crise, de faire un faux pas. Que de bonnes raisons, que de prétextes plausibles n'eût-on pas pu trouver pour se soumettre! On assurait aux princes luthériens le libre exercice de leur religion. Le même droit était accordé à tous ceux de leurs sujets qui avaient adopté la Réforme avant l'édit. Cela ne devait-il pas les satisfaire? Combien de périls la soumission n'épargnerait-elle pas? En revanche, à quels dangers et à quels hasards la résistance ne devait-elle pas les exposer! Qui sait les avantages que l'avenir peut nous apporter? Acceptons la paix; emparons-nous du rameau d'olivier que Rome nous tend; et pansons ainsi les plaies de l'Allemagne. C'est par de semblables raisonnements que les réformateurs eussent pu justifier une ligne de conduite qui eût assuré, à brève échéance, la ruine de la cause protestante.

« Fort heureusement, ils ne perdirent pas de vue le principe mis à la base de l'accord proposé. Quel était ce principe? C'était, pour Rome, le droit de contraindre les consciences et d'interdire le libre examen. La liberté de conscience était bien assurée aux princes réformés et à leurs sujets, mais comme une faveur spéciale et non pas comme un droit. À part ceux qui étaient compris dans cette exception, tous restaient sous le joug de l'autorité; Rome continuait à être le juge infaillible de la foi. La conscience était éliminée. Accepter le compromis proposé, c'était admettre que la liberté de conscience n'était légitime que dans la Saxe réformée et que, pour le reste de la chrétienté, le libre examen et la profession de la foi réformée étaient des crimes dignes de la prison et du bûcher. Pouvait-on donner des limites géographiques à la liberté religieuse? Allait-on admettre que la Réforme avait fait son dernier converti, qu'elle avait conquis son dernier arpent, et que, partout ailleurs, l'empire de Rome devait être éternel? Les réformateurs allaient-ils devenir complices de la mort de centaines et de milliers de gens qui, au terme de cette convention, devaient être immolés dans tous les pays soumis à l'Église romaine? Allaient-ils, à cette heure suprême, trahir la cause de l'Évangile et les libertés de la chrétienté? » *(Wylie, liv. IX, chap. xv.)* « Non! Plutôt tout endurer, tout sacrifier, jusqu'à leurs États, leur couronne et leur vie! »

« Rejetons cet arrêté, dirent les princes; dans les questions de conscience, la majorité n'a aucun pouvoir. » « C'est au décret de 1526, ajoutèrent les villes, que l'on doit la paix dont jouit l'empire; l'abolir, c'est jeter l'Allemagne dans le trouble et la division. Jusqu'au concile, la diète n'a d'autre compétence que de maintenir la liberté religieuse. « Protéger la liberté de conscience, voilà le devoir de l'État et la limite de son autorité en matière religieuse. Tout gouvernement civil qui, aujourd'hui, tente de régler ou d'imposer des observances religieuses abolit le principe pour lequel les chrétiens évangéliques ont si noblement combattu.

Déterminés à briser ce qu'ils appelaient « une audacieuse opiniâtreté », les papistes commencèrent par semer la division parmi les partisans de la Réforme, en intimidant ceux qui ne s'étaient pas encore ouvertement déclarés en sa faveur. Les représentants des villes libres, appelés à comparaître devant la diète, et mis en demeure de déclarer s'ils acceptaient les termes de l'arrêt, demandèrent en vain un délai. Le vote prouva que près de la moitié d'entre eux étaient pour la Réforme. Ceux qui se refusaient ainsi à sacrifier la liberté de conscience et les droits du libre-examen ne se dissimulaient pas qu'ils s'exposaient aux critiques, à la condamnation et à la persécution. « Il faudra, dit l'un d'eux, ou renier la Parole de Dieu, ou... être brûlés. »

Le roi Ferdinand, représentant de l'empereur à la diète, comprit que, s'il ne réussissait pas à amener les princes à accepter et à soutenir le décret, celui-ci occasionnerait de sérieuses divisions. Et se doutant bien qu'user de la contrainte avec de tels hommes, c'était les rendre plus déterminés encore, il tenta de les persuader, et « supplia les princes d'accepter le décret, les assurant que l'empereur leur en saurait un gré infini ». Ces hommes courageux, s'inclinant devant une autorité supérieure à celle des rois de la terre, répondirent avec calme: « Nous obéirons à l'empereur dans tout ce qui peut contribuer au maintien de la paix et à l'honneur de Dieu. »

Sans tenir compte de cette déclaration, le roi annonça enfin, en pleine diète, « que l'édit allait être rédigé sous forme de décret impérial ». Puis il annonça à l'électeur de Saxe et à ses amis qu' « il ne leur restait plus qu'à se soumettre à la majorité ». Cela dit, il se retira de l'assemblée, sans donner aux réformateurs l'occasion de lui répondre. En vain, ils lui envoyèrent une députation pour le prier de revenir. « C'est une affaire réglée, répondit le roi, il n'y a plus qu'à se soumettre. »

Bien que le parti impérial sût que les princes chrétiens étaient déterminés à considérer les saintes Écritures comme supérieures aux doctrines et aux lois humaines, et que là où ce principe était reconnu l'autorité du pape serait tôt ou tard abolie, il croyait que la cause de l'empereur et du pape était la plus forte. Si les réformateurs avaient compté sur le seul secours de l'homme, ils eussent été aussi impuissants que les partisans du pape le supposaient. Mais leur force allait se révéler. Ils en appelèrent « du décret de la diète à la Parole de Dieu, et de l'empereur Charles à Jésus-Christ, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ».

Sans tenir compte de l'absence de Ferdinand qui n'avait pas respecté leur liberté de conscience, ils rédigèrent et présentèrent sans délai devant l'assemblée nationale la solennelle déclaration suivante:

« Nous PROTESTONS par les présentes, devant Dieu, notre unique Créateur, Conservateur, Rédempteur et Sauveur, qui un jour sera notre Juge, ainsi que devant tous les hommes et toutes les créatures, que, pour nous et

pour les nôtres, nous ne consentons ni n'adhérons en aucune manière au décret proposé, dans la mesure où il est contraire à Dieu, à sa sainte Parole, à notre bonne conscience et au salut de nos âmes. Quoi! nous déclarerions, en adhérant à cet édit, que si le Dieu tout-puissant appelle un homme à sa connaissance, cet homme n'est pas libre de la recevoir!... »

Ils ajoutaient: « Il n'est de doctrine certaine que celle qui est conforme à la Parole de Dieu;... le Seigneur défend d'en enseigner une autre;... chaque texte de la sainte Écriture devant être expliqué par d'autres textes plus clairs, ce saint Livre est, dans toutes les choses nécessaires au chrétien, facile et propre à dissiper les ténèbres. Nous sommes donc résolus, avec la grâce de Dieu, à maintenir la prédication pure et exclusive de sa seule Parole, telle qu'elle est contenue dans les livres bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament, sans rien ajouter qui lui soit contraire. Cette Parole est la seule vérité; elle est la norme assurée de toute doctrine et de toute vie, et ne peut jamais ni faillir ni se tromper. Celui qui bâtit sur ce fondement résistera à toutes les puissances de l'enfer, tandis que toutes les vanités humaines qu'on lui oppose tomberont devant la face de Dieu. »

Voilà pourquoi nous rejetons le joug qu'on nous impose... En même temps, nous nous flattons que sa Majesté impériale se comportera à notre égard comme un prince chrétien qui aime Dieu par-dessus toutes choses; et nous nous déclarons prêts à lui rendre, ainsi qu' à vous tous, gracieux seigneurs, toute l'affection et toute l'obéissance qui sont notre juste et légitime devoir.

Cette lecture produisit une vive impression sur la diète. La hardiesse des protestataires étonna et alarma la majorité. L'avenir leur apparut sombre et orageux. Les dissensions, les conflits et l'effusion de sang paraissaient inévitables. Les réformateurs, au contraire, certains de la justice de leur cause, et se reposant sur le bras du Tout-Puissant, étaient remplis d'un courage inébranlable.

« Les principes contenus dans cette célèbre Protestation... constituent l'essence même du protestantisme. Elle s'élève contre deux abus de l'homme dans les choses de la foi: l'intrusion du magistrat civil et l'autorité arbitraire du clergé. À la place de ces deux abus, le protestantisme établit, en face du magistrat, le pouvoir de la conscience; et en face du clergé, l'autorité de la Parole de Dieu. D'abord, il récuse le pouvoir civil dans les choses divines et dit, comme les apôtres et les prophètes: Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Sans porter atteinte à la couronne de Charles Quint, il maintient la couronne de Jésus-Christ. Mais il va plus loin: il établit que tout enseignement humain doit être subordonné aux oracles de Dieu. « Les protestataires ne prétendaient pas seulement au droit de croire et de pratiquer leur foi, mais aussi à celui d'exprimer librement ce qu'ils estimaient être la vérité; et ils contestaient aux prêtres et aux magistrats le droit de les en priver. La

protestation de Spire s'élevait solennellement contre l'intolérance religieuse et affirmait catégoriquement le droit de tout homme à servir Dieu selon sa conscience.

Cette déclaration, bientôt gravée dans des milliers de mémoires, fut enregistrée dans les livres du ciel, d'où aucun effort humain ne pouvait l'effacer. Toute l'Allemagne évangélique adopta la protestation comme l'expression de sa foi. Dans ce manifeste, chacun voyait le présage d'une ère nouvelle et meilleure. L'un des princes dit aux signataires de Spire: « Que le Dieu tout-puissant qui vous a fait la grâce de le confesser publiquement, librement et sans aucune crainte vous conserve dans cette fermeté chrétienne jusqu'au jour de l'éternité. »

Si, après avoir obtenu un certain succès, la Réforme avait consenti à temporiser pour obtenir la faveur du monde, elle eût été infidèle à Dieu et à elle-même, et eût ainsi préparé sa ruine. L'histoire de ces nobles réformateurs contient un enseignement pour tous les siècles à venir. La tactique de Satan contre Dieu et contre Sa Parole n'a pas changé; il est tout aussi opposé aujourd'hui qu'au seizième siècle à ce que la Parole de Dieu soit la règle de la foi et de la vie. Il existe, de nos jours, une forte tendance à s'éloigner de la saine doctrine; il est donc nécessaire de revenir au grand principe protestant: les Écritures seule règle de la foi et de la vie. La puissance antichrétienne rejetée par les protestataires de Spire travaille avec une énergie accrue à reconquérir sa suprématie perdue. Un attachement indéfectible à la Parole de Dieu, tel celui dont firent preuve les réformateurs, est, à cette heure de crise, la seule espérance de toute oeuvre de réforme.

Divers indices faisaient craindre pour la sécurité des protestants; certains faits, en revanche, montraient que la main de Dieu était prête à les protéger. Vers ce temps-là, « Mélanchthon conduisait précipitamment vers le Rhin, à travers les rues de Spire, son ami Simon Grynéus, le pressant de traverser le fleuve. Comme celui-ci s'étonnait d'une telle hâte, Mélanchthon lui dit: ‚Un vieillard d'une apparence grave et solennelle, mais qui m'est inconnu, vient de se présenter à moi et m'a dit: Dans un instant, des archers, envoyés par Ferdinand, vont arrêter Simon Grynéus.' »

Ce même jour, Grynéus, scandalisé par un sermon de Faber, l'un des principaux docteurs catholiques, s'était rendu chez lui et l'avait supplié de ne plus faire la guerre à la vérité. Faber avait dissimulé sa colère, mais s'était aussitôt rendu chez le roi et il avait obtenu des ordres contre l'importun professeur de Heidelberg. Mélanchthon ne doutait pas que Dieu avait sauvé son ami par l'envoi d'un de ses saints anges. « Immobile au bord du Rhin, il attendait que les eaux du fleuve eussent dérobé Grynéus à ses persécuteurs. Enfin, s'écria- t-il, en le voyant sur l'autre bord, le voilà arraché aux dents cruelles de ceux qui boivent le sang innocent. » De retour dans sa maison,

Mélanchthon apprit que des archers venaient de fouiller sa demeure, à la recherche de Grynéus.

La Réforme devait, d'une manière plus pressante encore, s'imposer à l'attention des grands de la terre. Le roi Ferdinand ayant refusé une audience aux princes évangéliques, ces derniers devaient avoir l'occasion de présenter leur cause devant l'empereur et les dignitaires de l'Église et de l'État réunis. Pour apaiser les dissensions qui troublaient l'empire un an après la protestation de Spire, Charles Quint convoqua à Augsbourg une diète qu'il voulut présider en personne. Les chefs protestants y furent convoqués.

De grands dangers menaçaient la Réforme, mais ses amis et ses défenseurs remettaient leur cause entre les mains de Dieu et s'engageaient à tenir ferme pour l'Évangile. L'entourage de l'électeur de Saxe lui conseillait de ne pas s'y rendre. L'empereur, lui disait-on, convoque les princes pour leur tendre un piège. « N'est-ce pas courir un trop grand risque, disaient- ils, que d'aller s'enfermer dans les murs d'une ville avec un puissant ennemi? » D'autres lui disaient, pleins d'une noble confiance: « Que les princes se comportent seulement avec courage, et la cause de Dieu sera sauvée! » « Dieu est fidèle, et il ne nous abandonnera pas », disait Luther. Accompagné de sa suite, l'électeur se mit en route pour Augsbourg. Tous connaissaient le péril que courait ce prince, et beaucoup se rendaient à la diète le coeur troublé par de sombres pressentiments. Mais Luther, qui les accompagna jusqu'à Cobourg, ranima leur foi par le chant du fameux cantique: « C'est un rempart que notre Dieu », écrit en cours de route. Maint lugubre présage fut dissipé, et maint coeur accablé fut soulagé à l'ouïe de ces strophes immortelles.

Les princes réformés avaient décidé de présenter à la diète un exposé systématique de leur foi, avec les passages des saintes Écritures à l'appui. Cette confession, rédigée par Luther, Mélanchthon et leurs collaborateurs, fut adoptée comme l'exposé de leurs convictions religieuses par les protestants réunis, qui apposèrent leurs signatures sur cet important document. C'était un moment solennel et critique. Les réformateurs désiraient surtout ne pas mêler leur cause à la politique. Ils étaient convaincus que la Réforme ne devait pas exercer d'influence étrangère à celle de la Parole de Dieu.

Aussi, comme les princes s'avançaient pour signer la confession, Mélanchthon s'interposa en disant: « Ceci regarde les théologiens et les ministres; réservons d'autres questions à l'autorité des grands de la terre. À Dieu ne plaise que vous m'excluiez! rétorqua l'électeur Jean de Saxe; je suis prêt à faire mon devoir sans m'inquiéter de ma couronne; je veux confesser le Seigneur. Mon chapeau électoral et mon hermine ne valent pas pour moi la croix de Jésus-Christ. Je laisserai sur la terre ces insignes de ma grandeur, mais la croix de mon Maître m'accompagnera jusqu'aux étoiles! » Cela dit, il apposa sa signature. Un autre dit: « Si l'honneur de Jésus-Christ, mon Seigneur, le

requiert, je suis prêt à laisser derrière moi mes biens et ma vie. Plutôt renoncer à mes sujets et à mes États, plutôt partir du pays de mes pères un bâton à la main, plutôt gagner ma vie en ôtant la poussière des souliers de l'étranger, que de recevoir une doctrine différente de celle qui est contenue dans cette confession! » Telles étaient la foi et l'intrépidité de ces hommes de Dieu.

Le moment de comparaître devant l'empereur arriva enfin. Charles Quint, assis sur son trône, et entouré des électeurs et des princes, accorda audience aux réformateurs protestants. Ces derniers donnèrent lecture de leur confession de foi. L'auguste assemblée entendit un clair exposé de la vérité évangélique et l'énumération des erreurs de l'Église papale. C'est à juste titre que l'on a appelé cette journée, « le plus grand jour de la Réforme, et l'un des plus beaux de l'histoire du christianisme et de celle de l'humanité ».

Quelques courtes années seulement s'étaient écoulées depuis que le moine de Wittenberg avait dû se présenter seul devant la diète de Worms. Maintenant, à sa place, comparaissaient les princes les plus nobles et les plus puissants de l'empire. Luther n'avait pas été autorisé à se rendre à Augsbourg, mais il s'y trouvait par ses prières et par ses paroles: « Je tressaille de joie, disait-il, de ce qu'il m'est donné de vivre à une époque où Jésus-Christ est publiquement exalté par de si illustres confesseurs, et dans une si glorieuse assemblée. » Ainsi s'accomplit cette déclaration de l'Écriture: « Je parlerai de tes préceptes devant les rois, et je ne rougirai point. » *(Psaume 119.46)*

Au temps de l'apôtre Paul, et grâce à sa captivité, l'Évangile avait été porté dans la ville impériale et jusqu'à la cour. De même, en ce jour mémorable, le message que l'empereur avait défendu de prêcher du haut de la chaire était annoncé dans son palais. Les paroles que plusieurs avaient considérées comme malséantes devant les serviteurs, étaient écoutées avec étonnement par les maîtres de la terre. Rois et grands seigneurs formaient l'auditoire; des princes couronnés jouaient le rôle de prédicateurs, et le sermon était consacré à la vie éternelle. « Depuis le temps des apôtres, disait-on, il n'a pas eu d'oeuvre plus grande, ni de confession plus magnifique. »

« Tout ce que les Luthériens ont dit est vrai, s'écriait l'évêque d'Augsbourg; nous ne pouvons le nier. » « Pouvez-vous, avec de bonnes raisons, réfuter la confession de foi établie par l'électeur et ses alliés? demandait-on au docteur Eck.. Avec les écrits des apôtres et des prophètes, non...; mais avec ceux des Pères et des conciles, oui! Je comprends, reprit vivement son interlocuteur; selon vous, les luthériens sont dans l'Écriture, et nous en dehors. »

Quelques princes allemands furent gagnés à la foi réformée. L'empereur lui-même déclara que les articles protestants exprimaient réellement la vérité. La confession fut traduite en plusieurs langues et répandue dans toute l'Europe; elle a été, depuis, et jusqu'à nos jours, acceptée comme l'expression de leur foi par des millions de croyants.

Les fidèles serviteurs de Dieu ne travaillaient pas seuls. Alors que les « dominations, les autorités, les princes de ce monde de ténèbres et les esprits méchants dans les lieux célestes » se liguaient contre eux, le Seigneur ne les oubliait pas. Si leurs yeux avaient été ouverts, ils auraient vu, de même que le prophète Élisée, des preuves manifestes de la présence et du secours de Dieu. Quand son serviteur lui montrait les armées ennemies qui les entouraient et rendaient inutile toute tentative de fuite, le prophète, s'adressant à Dieu, avait prié: « Éternel, ouvre ses yeux, pour qu'il voie. » *(2 Rois 6.17)* Et voici, la montagne était « pleine de chevaux et de chars de feu » tout autour d'Élisée. Les cohortes célestes étaient là pour protéger l'homme de Dieu. C'est ainsi que les anges veillaient sur les ouvriers de la Réforme.

Luther avait pour principe de ne pas recourir à la puissance séculière ni aux armes pour défendre la cause de Dieu. Il se réjouissait de voir l'Évangile confessé par les princes de l'empire; mais quand ces derniers proposèrent de faire une alliance défensive, il déclara que « la doctrine de l'Évangile devait être défendue par Dieu seul ». Il « croyait que moins les hommes s'en mêleraient, plus l'intervention divine serait éclatante ». Toutes les précautions humaines envisagées lui semblaient dictées par un coupable manque de foi.

Quand des ennemis puissants s'unissaient pour renverser la foi, quand des milliers d'épées semblaient prêtes à sortir du fourreau pour la faire disparaître, Luther écrivait: « Satan fait éclater sa fureur; des pontifes impies conspirent; et l'on nous menace de la guerre. Exhortez le peuple à combattre vaillamment devant le trône du Seigneur par la foi et par la prière, afin que nos ennemis, vaincus par l'Esprit de Dieu, soient contraints à la paix. Le premier besoin, le premier travail, c'est la prière; que le peuple sache qu'il est maintenant exposé aux tranchants des épées et aux fureurs du diable, et qu'il se mette à prier. »

Plus tard encore, faisant allusion à l'alliance projetée par les États évangéliques, Luther disait que « l'épée de l'Esprit » était la seule arme qu'il fallait employer dans cette guerre. Il écrivait, à l'électeur de Saxe: « Nous ne pouvons en conscience approuver l'alliance qu'on nous propose. Plutôt mourir dix fois que de voir notre Évangile faire couler une seule goutte de sang! Nous devons accepter d'être comme des brebis menées à la boucherie. La croix du Christ doit être portée. Que votre Altesse soit sans aucune crainte. Nous ferons plus par nos prières que nos ennemis par leurs fanfaronnades. Surtout, que vos mains ne se souillent pas du sang de vos adversaires. Si l'empereur exige qu'on nous livre à ses tribunaux, nous sommes prêts à comparaître. Vous ne pouvez pas défendre notre foi. C'est à ses risques et périls que chacun doit croire. »

La puissance qui ébranla le monde au temps de la Réforme provenait du sanctuaire de la prière. Dans une sainte assurance, les serviteurs de Dieu posèrent leur pied sur le rocher des promesses divines. Pendant la

diète d'Augsbourg, Luther ne passa pas un jour sans consacrer à la prière trois des meilleures heures de la journée. Dans le secret de son cabinet de travail, il répandait son âme devant Dieu en paroles pleines d'adoration mêlées d'expressions de crainte et d'espérance. « Je sais que tu es notre Père et notre Dieu », disait le réformateur, « et que tu dissiperas les persécuteurs de tes enfants; car tu es toi-même en danger avec nous. Toute cette affaire est la tienne, et ce n'est que contraints par toi que nous y avons mis la main. Défends-nous donc, ô Père! »

Il écrivait à Mélanchthon, que rongeait l'inquiétude: « Grâce et paix par Jésus-Christ! Par Jésus-Christ, dis-je, et non par le monde! Amen. Je hais d'une haine véhémente ces soucis extrêmes qui te consument. Si la cause est injuste, abandonnons-la; si elle est juste, pourquoi ferions-nous mentir les promesses de celui qui nous commande de dormir sans crainte! Le Christ ne fera pas défaut à l'oeuvre de la justice et de la vérité. Il vit, il règne: par quelle crainte pouvons-nous être troublés? »

Dieu entendit les cris de Ses serviteurs. Il donna aux princes et aux ministres grâce et courage pour soutenir la vérité contre le prince des ténèbres de ce siècle. « Voici, je mets en Sion une pierre angulaire, choisie, précieuse; et celui qui croit en elle ne sera point confus. » *(1 Pierre 2.6)* Les réformateurs protestants avaient édifié sur Jésus-Christ, et les portes de l'enfer ne prévalurent point sur eux.

12. La Réforme en France

La protestation de Spire et la confession de foi d'Augsbourg, qui marquèrent l'apogée de la Réforme en Allemagne, furent suivies d'années de luttes et de ténèbres. Affaibli par des divisions intestines et assailli par de puissants ennemis, le protestantisme semblait condamné à disparaître. Des milliers de ses enfants scellaient leur témoignage de leur sang. La guerre civile éclata; la cause protestante fut trahie par l'un de ses principaux adhérents; les plus nobles d'entre les princes réformés tombèrent au pouvoir de Charles Quint et furent traînés de ville en ville. Mais au moment de ce triomphe apparent, l'empereur dut se déclarer vaincu. La proie qu'il croyait tenir lui échappa et il se vit obligé de tolérer une doctrine dont la suppression avait été l'ambition de sa vie. Pour extirper l'hérésie, il avait joué son royaume, ses trésors, sa vie même. Il voyait maintenant ses armées en déroute, ses ressources épuisées et plusieurs de ses royaumes à la veille de la révolte, tandis que la foi qu'il s'était efforcé de supprimer se répandait. Charles Quint avait combattu le Tout-Puissant. Dieu avait dit: « Que la lumière soit! » et le monarque avait voulu conserver les ténèbres. Incapable de réaliser ses desseins, vieilli prématurément, usé par une lutte déjà longue, il abdiqua le trône et alla s'ensevelir dans un cloître.

En Suisse, comme en Allemagne, la Réforme connut de sombres jours. Plusieurs cantons avaient accepté la foi réformée, mais d'autres se cramponnaient avec une aveugle ténacité au credo de Rome. La persécution contre les partisans de la foi nouvelle aboutit à la guerre civile. Zwingle et plusieurs de ses collaborateurs tombèrent sur le champ de bataille de Cappel. OEcolampade, terrassé par ces désastres, mourut peu après. Rome exultait et semblait sur le point de recouvrer tout ce qu'elle avait perdu. Mais celui dont les desseins sont éternels n'avait délaissé ni Sa cause ni Son peuple. De Sa main devait sortir la délivrance. En d'autres pays, Il suscitait des ouvriers pour faire triompher Son oeuvre.

L'aurore de la Réforme commença à poindre en France avant même que le nom de Luther fût connu. L'un des premiers à recevoir la lumière fut un vieillard, Lefèvre d'Étaples, papiste zélé, savant professeur de l'université de Paris, que ses travaux sur la littérature ancienne avaient amené à sonder les saintes Écritures dont il introduisit l'étude parmi ses éleves.

Invocateur enthousiaste des saints, Lefèvre avait entrepris d'écrire une histoire des martyrs basée sur les légendes de l'Église. Ce travail, qui exigeait bien des recherches, était déjà considérablement avancé, quand, pensant que les Écritures pourraient l'aider dans sa tâche, il en entreprit l'étude. Il trouva,

en effet, des saints dans la Bible, mais bien différents de ceux du calendrier romain. Ébloui par le faisceau de lumière qu'il vit jaillir devant lui, il se détourna dès lors avec dégoût de la tâche qu'il s'était imposée. Se consacrant tout entier à la Parole de Dieu, il ne tarda pas à enseigner les précieuses vérités qu'il y découvrait.

En 1512, avant que Luther ou Zwingle eussent commencé leurs travaux de réforme, Lefèvre écrivait: « C'est Dieu seul qui, par sa grâce et par la foi, justifie pour la vie éternelle. » « Échange ineffable! l'innocence est condamnée, et le coupable est absous; la bénédiction est maudite, et celui qui était maudit est béni; la vie meurt, et la mort reçoit la vie; la gloire est couverte de confusion, et celui qui était confus est couvert de gloire. »

Tout en déclarant que la gloire du salut appartient à Dieu seul, il disait que le devoir de l'obéissance est la part de l'homme. « Si tu es de l'Église du Christ, tu es du corps du Christ, et si tu es du corps du Christ, tu es rempli de la divinité, car la plénitude de la divinité habite en lui corporellement. Oh! si les hommes pouvaient comprendre ce privilège, comme ils se maintiendraient purs, chastes et saints, et comme ils estimeraient toute la gloire du monde une ignominie, en comparaison de cette gloire intérieure, qui est cachée aux yeux de la chair! »

Parmi les élèves de Lefèvre, certains recueillirent ses paroles comme des trésors et, longtemps après la mort du maître, les firent entendre au monde. L'un d'eux était Guillaume Farel. Élevé par des parents pieux, il avait appris à se soumettre aveuglément aux enseignements de l'Église. Comme l'apôtre Paul, il eût pu dire: « J'ai vécu pharisien, selon la secte la plus rigide de notre religion. » *(Actes 26.5)* Romaniste fervent, il désirait ardemment détruire tout ce qui s'opposait à l'Église. « Entendait-il parler contre le pape tant vénéré, il grinçait des dents comme un loup furieux », et il eût voulu que la foudre frappât le coupable en sorte qu'il en fût « du tout abattu et ruiné ». Inlassable dans le culte qu'il rendait aux saints, il faisait avec Lefèvre le tour des églises de Paris pour y adorer devant les autels, et déposer des offrandes devant les reliques. Mais ces dévotions ne lui apportaient pas la paix de l'âme. Tous ses actes de piété et toutes ses pénitences ne parvenaient pas à le libérer de la conviction de son péché. La voix du réformateur qui annonçait le « salut par grâce » fut pour lui comme une voix céleste. « L'innocent est condamné, et le criminel est acquitté. » « Seule la croix du Christ ouvre les portes du ciel et ferme les portes de l'enfer. »

Farel accepta joyeusement la vérité. Par une conversion comparable à celle de l'apôtre Paul, il passa de l'esclavage de la tradition à la liberté des enfants de Dieu. Au lieu de ressembler à un « loup enragé », il devint « paisible, doux et aimable comme un agneau, le coeur entièrement retiré du pape et adonné à Jésus-Christ ».

Tandis que Lefèvre continuait à communiquer la lumière à ses élèves, Farel, aussi zélé pour la cause du Christ qu'il l'avait été pour celle du pape, allait prêcher la vérité en public. Un dignitaire de l'Église, Briçonnet, évêque de Meaux, se joignit bientôt à eux. D'autres docteurs, aussi éminents par leur science que par leur piété, se mirent eux aussi à proclamer l'Évangile. La foi nouvelle fit des adhérents dans toutes les classes de la société, depuis les artisans et les paysans, jusqu'aux nobles et aux princes. La soeur de François Ier, Marguerite de Navarre, ayant embrassé la foi réformée, le roi lui-même et la reine-mère semblèrent pendant un temps la considérer avec faveur. Les réformateurs, éblouis, voyaient déjà approcher le jour où la France serait gagnée à la cause de la Réforme.

Ils allaient être déçus dans leur attente. Des épreuves et des persécutions, miséricordieusement voilées à leurs yeux, attendaient ces disciples du Christ. Dans l'intervalle, un temps de paix leur permit de prendre des forces en vue de l'orage à venir, et la cause de la Réforme fit de rapides progrès. Dans son diocèse, l'évêque de Meaux travaillait avec zèle à instruire le clergé et les laïques. Les prêtres ignorants et dépravés furent renvoyés et, dans la mesure du possible, remplacés par des hommes instruits et pieux.

L'évêque, qui désirait ardemment mettre la Parole de Dieu entre les mains de ses ouailles, ne tarda pas à voir son désir se réaliser. Lefèvre avait entrepris la traduction du Nouveau Testament, et, à l'époque même où Luther faisait paraître les Écritures en allemand à Wittenberg, le Nouveau Testament était publié en français à Meaux. Briçonnet n'épargna ni peines ni argent pour le répandre dans toutes les paroisses de son diocèse, et bientôt les paysans furent en possession des saintes Écritures.

Ces âmes recevaient le message du ciel comme des voyageurs altérés saluent une source d'eau vive. Les cultivateurs aux champs, les artisans dans leur atelier s'encourageaient dans leur travail quotidien en s'entretenant des vérités précieuses de la Parole de Dieu. Le soir, au lieu de se rencontrer dans les cabarets, ils se réunissaient les uns chez les autres pour lire l'Écriture sainte, prier et louer Dieu. Un grand changement ne tarda pas à se produire dans ces localités. Les rudes paysans eux-mêmes, qui avaient vécu dans l'ignorance, éprouvaient la puissance transformatrice de la grâce divine. Ils devenaient humbles, probes, pieux et témoignaient par là de l'action bienfaisante de l'Évangile sur les âmes sincères.

La lumière qui brillait à Meaux projetait ses rayons au loin, et le nombre des convertis allait chaque jour en augmentant. La fureur de la hiérarchie fut un moment tenue en échec par le roi, qui détestait le fanatisme des moines. Mais les partisans du pape finirent par l'emporter, et les bûchers s'allumèrent.

L'évêque de Meaux, mis en demeure de choisir entre le feu et la rétractation, prit le chemin le plus facile. Le troupeau, en revanche, demeura ferme en

dépit de la chute de son chef. Plusieurs rendirent témoignage à la vérité au milieu des flammes. Par leur foi et leur constance jusque sur le bûcher, ces martyrs annoncèrent l'Évangile à des milliers d'âmes qui n'avaient pas eu l'occasion de l'entendre en temps de paix.

Les humbles et les pauvres ne furent pas seuls à confesser leur Sauveur au milieu du mépris et de l'opposition. Dans les salles somptueuses des châteaux et des palais, de nobles âmes plaçaient la vérité plus haut que le rang, la fortune et la vie même. Ceux qui étaient revêtus des armures royales se révélaient souvent plus droits et plus fermes que ceux qui portaient des soutanes et des mitres épiscopales. Louis de Berquin, d'une famille noble de l'Artois, était de ceux-là. Chevalier de la cour, coeur intrépide, gentilhomme doublé d'un savant, il était bon, affable et de moeurs irréprochables. « Il était, dit Crespin, grand sectateur des constitutions papistiques, grand auditeur des messes et des sermons, observateur des jeûnes et jours de fête.... La doctrine de Luther, alors bien nouvelle en France, lui était en extrême abomination. « Mais, providentiellement amené, comme tant d'autres, à l'étude des Écritures, il fut stupéfait d'y trouver non les doctrines de Rome, mais celles de Luther. Dès ce moment, il fut entièrement acquis à la cause de l'Évangile.

Tenu pour « le plus instruit des membres de la noblesse française », favori du roi, il apparaissait à plusieurs, par son esprit, son éloquence, son indomptable courage, son zèle héroïque et son influence à la cour, comme le futur réformateur de son pays. « Aussi Théodore de Bèze dit-il que la France eût peut-être trouvé en Berquin un autre Luther, si lui-même eût trouvé en François Ier un autre Electeur. » « Il est pire que Luther », criaient les papistes. Et, en effet, il était plus redouté que lui par les romanistes de France. François Ier, inclinant alternativement vers Rome et vers la Réforme, tantôt tolérait, tantôt modérait le zèle violent des moines. Trois fois, Berquin fut emprisonné par les autorités papales et trois fois relâché par le roi qui, admirant sa noblesse de caractère et son génie, refusait de le sacrifier à la malignité de la hiérarchie. La lutte dura des années.

Maintes fois, Berquin fut averti des dangers qu'il courait en France et pressé de suivre l'exemple de ceux qui étaient allés chercher la sécurité dans un exil volontaire. Le timide et opportuniste Érasme, qui, en dépit de toute sa science, ne réussit jamais à s'élever jusqu'à la grandeur morale qui tient moins à la vie et aux honneurs qu'à la vérité, lui écrivait: « Demandez une légation en pays étranger, voyagez en Allemagne. Vous connaissez Bède et ses pareils: c'est une hydre à mille têtes qui lance de tous côtés son venin. Vos adversaires s'appellent légion. Votre cause fût-elle meilleure que celle de Jésus-Christ, ils ne vous lâcheront pas qu'ils ne vous aient fait périr cruellement. Ne vous fiez pas trop à la protection du roi. Dans tous les cas, ne me compromettez pas avec la faculté de théologie. » *(G. de Félice, Histoire des Protestants de France (6e éd.), p. 33.)*

Mais le zèle de Louis de Berquin augmentait avec le danger. Loin d'adopter la politique prudente que lui conseillait Érasme, il eut recours à des mesures plus hardies encore. Non seulement il prêchait la vérité, mais il attaquait l'erreur. L'accusation d'hérésie que les romanistes lançaient contre lui, il la retournait contre eux. Ses adversaires les plus actifs et les plus violents étaient les savants et les moines de la Sorbonne, faculté de théologie de l'université de Paris, l'une des plus hautes autorités ecclésiastiques, non seulement de la ville, mais de la nation. Berquin tira des écrits de ces docteurs douze propositions qu'il déclara publiquement « contraires aux Écritures et par conséquent hérétiques »; et il demanda au roi de se faire juge de la controverse.

Le monarque, heureux de mettre à l'épreuve la puissance et la finesse des champions adverses, aussi bien que d'humilier l'orgueil et la morgue des moines, enjoignit aux romanistes de défendre leur cause par la Parole de Dieu. Ces derniers savaient que cette arme ne les servirait guère; l'emprisonnement, la torture et le bûcher leur étaient plus familiers. Maintenant, les rôles étaient renversés, et ils se voyaient sur le point de tomber dans la fosse qu'ils avaient creusée à l'intention de Berquin. Ils se demandaient avec inquiétude comment ils sortiraient de cette impasse.

À ce moment, on trouva, à l'angle d'une rue, une image mutilée de la Vierge. L'émotion fut grande dans la ville. Des foules accoururent sur les lieux, jetant des cris de douleur et d'indignation. Le roi fut profondément affecté, et les moines ne manquèrent pas de tirer parti de cet incident. « Ce sont là les fruits des doctrines du chevalier, s'écrièrent-ils; tout est sur le point de s'écrouler par cette conspiration luthérienne: la religion, les lois, le trône lui-même. »

Louis de Berquin fut de nouveau arrêté. François Ier ayant quitté Paris pour Blois, les moines purent agir à leur guise. Le réformateur fut jugé et condamné à mort. Dans la crainte que le roi n'intervînt une fois encore, la sentence fut exécutée le jour même où elle fut prononcée. À midi sonné, il fut conduit au lieu de l'exécution. Une foule immense se réunit pour assister à sa mort. Plusieurs constatèrent avec épouvante que la victime avait été choisie parmi les hommes les plus nobles et les plus illustres de France. L'effroi, l'indignation, le mépris et la haine se lisaient sur bien des visages; mais il y avait là un homme sur les traits duquel ne planait aucune ombre. Les pensées du martyr étaient bien éloignées de cette scène de tumulte; il était pénétré du sentiment de la présence de Dieu. Il ne prenait garde ni à la grossière charrette sur laquelle on l'avait hissé, ni aux visages rébarbatifs de ses tortionnaires, ni à la mort douloureuse vers laquelle il marchait. Celui qui était mort, et qui vit aux siècles des siècles, qui tient les clés de la mort et du séjour des morts était à ses côtés. Le visage du prisonnier rayonnait de la lumière et de la paix du ciel. Revêtu de son plus beau costume — une robe de velours, des vêtements

de satin et damas et des chausses d'or *(Merle d'Aubigné, Hist. de la Réformation au temps de Calvin, liv. II, chap. XVI, p. 60.)* — il allait rendre témoignage de sa foi en présence du rois des rois et de l'univers, et rien ne devait démentir sa joie.

Tandis que le cortège avançait lentement dans les rues encombrées, on était frappé du calme, de la paix, voire du joyeux triomphe que révélait toute l'attitude de ce noble. « Vous eussiez dit, raconte Érasme d'après un témoin oculaire, qu'il était dans un temple à méditer sur les choses saintes. »

Arrivé au bûcher, le martyr tenta de parler à la foule, mais les moines, qui redoutaient son éloquence, couvrirent sa voix en poussant des cris, tandis que les soldats faisaient entendre le cliquetis de leurs armes. « Ainsi la Sorbonne de 1529, la plus haute autorité littéraire et ecclésiastique de France, avait donné à la commune de Paris de 1793 le lâche exemple d'étouffer sur l'échafaud les paroles sacrées des mourants. » *(G. de Félice, ouv. cité, p. 34.)*

Louis de Berquin fut étranglé et son corps livré aux flammes. La nouvelle de sa mort eut un contrecoup douloureux chez les amis de la Réforme dans toute la France. Mais son exemple ne fut pas perdu. « Nous voulons, se disaient l'un à l'autre les hommes et les femmes de la Réforme, nous voulons aller au-devant de la mort d'un bon coeur, n'ayant en vue que la vie qui vient après elle. »

Privés du droit de prêcher à Meaux, les réformateurs se rendirent dans d'autres champs de travail. Lefèvre ne tarda pas à passer en Allemagne. Farel, rentré en Dauphiné, porta la Parole de vie à Gap et dans les environs, où il avait passé son enfance. On y avait déjà appris ce qui se passait à Meaux, et les vérités que le réformateur annonçait avec une grande hardiesse trouvèrent des auditeurs. Mais, bientôt, les autorités s'émurent et le bannirent de la ville. Ne pouvant plus travailler publiquement, il parcourait les plaines et les villages, enseignant dans les maisons particulières. « Et s'il y courait quelque danger, ces forêts, ces grottes, ces rochers escarpés qu'il avait si souvent parcourus dans sa jeunesse... lui offraient un asile. » Dieu le préparait en vue de plus grandes épreuves. Les « croix, les persécutions, les machinations de Satan que l'on m'annonçait ne m'ont pas manqué, dit-il; elles sont même beaucoup plus fortes que de moi-même je n'eusse pu les supporter; mais Dieu est mon Père, il m'a fourni et me fournira toujours les forces dont j'ai besoin ».

Comme aux jours apostoliques, la persécution avait « plutôt contribué aux progrès de l'Évangile ». *(Philippiens 1.12)* Chassés de Paris et de Meaux, « ceux qui avaient été dispersés allaient de lieu en lieu, annonçant la bonne nouvelle de la parole ». *(Actes 8.4)* C'est ainsi que la lumière fut portée dans les provinces les plus reculées de France.

Mais Dieu préparait d'autres ouvriers pour Sa cause. Dans une des écoles de Paris, un jeune homme calme et réfléchi, doué d'un esprit pénétrant, se

faisait remarquer par la pureté de ses moeurs, par son ardeur à l'étude et par sa piété. C'était Jean Calvin. Ses talents et son application ne tardèrent pas à faire de lui l'honneur du collège de la Marche, et ses supérieurs se flattaient de l'espoir qu'il deviendrait l'un des plus distingués défenseurs de l'Église. Mais un rayon de lumière illumina la profondeur des ténèbres répandues par la scolastique et la superstition dans l'esprit du jeune homme. Il avait entendu, non sans effroi, parler de la nouvelle doctrine et ne doutait pas que les hérétiques n'eussent largement mérité le bûcher sur lequel on les faisait monter. Sans le vouloir, il fut mis face à face avec l'hérésie et se vit contraint de confronter la théologie romaine avec l'enseignement protestant.

Calvin avait à Paris un cousin — connu sous le nom d'Olivétan — qui avait accepté la Réforme. Les deux jeunes gens se rencontraient souvent pour discuter ensemble des questions qui divisaient la chrétienté. « Il y a beaucoup de religions fausses, disait Olivétan; une seule est vraie. Les fausses, ce sont celles que les hommes ont inventées et selon lesquelles nos propres oeuvres nous sauvent; la vraie, c'est celle qui vient de Dieu, selon laquelle le salut est donné gratuitement d'en haut... — Je ne veux pas de vos doctrines, répondait Calvin; leur nouveauté m'offense; je ne puis vous écouter. Vous imaginez-vous que j'aie vécu toute ma vie dans l'erreur?... » *(Merle d'Aubigné, Hist. de la Réformation au temps de Calvin, liv. I, p. 565, 566.)*

Cependant, dans l'esprit du jeune étudiant, une semence avait été jetée dont il ne pouvait se débarrasser. Seul dans sa chambre, il réfléchissait aux paroles de son cousin. Bientôt convaincu de péché, il se vit sans intercesseur en présence d'un Dieu saint et juste. La médiation des saints, ses bonnes oeuvres et les cérémonies de l'Église étant incapables d'expier ses péchés, il ne voyait devant lui que ténèbres et désespoir. En vain des docteurs de l'Église s'efforcèrent-ils de le rassurer. En vain eut-il recours à la confession et à la pénitence; rien ne parvenait à le réconcilier avec Dieu.

En proie à ces luttes stériles, Calvin, passant un jour sur une place publique, eut l'occasion d'assister au supplice d'un hérétique condamné au bûcher et fut frappé de l'expression de paix que respirait le visage du martyr. Au milieu de ses souffrances et, ce qui était pire, sous la redoutable excommunication de l'Église, le condamné manifestait une foi et une sérénité que le jeune homme mettait péniblement en contraste avec son désespoir, avec les ténèbres où il tâtonnait, lui, le strict observateur des ordonnances de l'Église. Sachant que les hérétiques fondaient leur foi sur les saintes Écritures, il prit la résolution de les étudier pour y découvrir, si possible, le secret de leur joie.

Il y trouva Jésus-Christ. « O Père! s'écria-t-il, son sacrifice a apaisé ta colère; son sang a nettoyé mes souillures; sa croix a porté ma malédiction; sa mort a satisfait pour moi.... Nous nous étions forgé plusieurs inutiles sottises...; mais tu as mis devant moi ta Parole comme un flambeau, et tu as touché mon

coeur afin que j'eusse en abomination tout autre mérite que celui de Jésus. » *(Id., p. 575.)*

Calvin avait été destiné à la prêtrise. À l'âge de douze ans, nommé chapelain de la petite église de la Gésine, il avait été tonsuré selon les canons de l'Église par l'évêque de Noyon. Il n'avait pas reçu les ordres, ni rempli de fonctions sacerdotales, mais il était entré dans le clergé et portait le titre de sa charge, dont il recevait les bénéfices.

Voyant qu'il ne pouvait plus devenir prêtre, il se tourna vers l'étude du droit, dessein qu'il abandonna bientôt pour se consacrer entièrement à l'Évangile. Il hésitait toutefois à devenir prédicateur. Naturellement timide, il avait une haute idée des responsabilités de cette vocation et songeait à poursuivre ses études. L'insistance de ses amis finit cependant par vaincre ses scrupules. « C'est une chose merveilleuse, disait-il, qu'un être de si basse extraction puisse être élevé à une telle dignité. »

Prudemment, il s'était mis à l'oeuvre et ses paroles étaient semblables à la rosée qui rafraîchit la terre. Obligé de quitter Paris, il avait cherché un refuge à Angoulême chez la princesse Marguerite de Navarre, amie et protectrice de l'Évangile. Là, Calvin se remit au travail, allant de maison en maison, ouvrant l'Écriture sainte devant les familles assemblées et leur présentant les vérités du salut. Ceux qui entendaient ce jeune homme aimable et modeste en parlaient à d'autres, et bientôt l'évangéliste, quittant la ville, se rendit dans les villages et les hameaux. Accueilli dans les châteaux comme dans les chaumières, il jeta ainsi les fondements de plusieurs églises qui devaient rendre un courageux témoignage à la vérité.

Quelques mois plus tard, il se retrouvait à Paris, où une agitation insolite régnait dans les milieux intellectuels. L'étude des langues anciennes avait attiré l'attention sur les saintes Lettres, et maints savants dont le coeur n'était pas touché par la grâce discutaient vivement la vérité et, parfois même, combattaient les champions du romanisme. Bien que passé maître dans les controverses théologiques, Calvin avait une mission plus élevée que celle de ces bruyants dialecticiens. Mais les esprits étaient agités et le moment était propice pour leur présenter la vérité. Pendant que les salles des universités retentissaient de la clameur des disputes théologiques, Calvin allait de maison en maison expliquant les Écritures et ne parlant que de Jésus et de Jésus crucifié.

Par la grâce de Dieu, Paris devait recevoir une nouvelle invitation au festin évangélique. L'appel de Lefèvre et de Farel ayant été rejeté, le message devait encore être présenté dans la capitale à toutes les classes de la société. Sous l'influence de préoccupations politiques, le roi n'avait pas encore pris tout à fait position avec Rome contre la Réforme. Sa soeur Marguerite, nourrissant toujours l'espoir de voir le protestantisme triompher en France, voulut que

la foi réformée fût annoncée à Paris. En l'absence du roi, elle ordonna à un ministre protestant, Gérard Roussel, de prêcher dans les églises de la capitale. Le haut clergé s'y étant opposé, la princesse ouvrit les portes du Louvre, y fit transformer un appartement en chapelle et annonça qu'il y aurait prédication chaque jour à une heure déterminée. Des foules accoururent. La chapelle était bondée de gens de tous rangs et l'auditoire refluait dans les antichambres et les vestibules. Nobles, diplomates, avocats, marchands et artisans s'y réunissaient chaque jour par milliers. Loin d'interdire ces assemblées, le roi ordonna que deux des églises de Paris leur fussent ouvertes. Jamais encore la ville n'avait été aussi remuée par la Parole de Dieu: L'Esprit de vie venu d'en haut semblait passer sur le peuple. La tempérance, la chasteté, l'ordre et l'industrie succédaient à l'ivrognerie, au libertinage, aux querelles et à l'indolence.

Mais la hiérarchie ne restait pas inactive. Le roi refusant encore d'interdire les prédications, elle se tourna vers la populace. Rien ne fut négligé pour exciter les craintes, les préjugés et le fanatisme des foules ignorantes et superstitieuses. Aveuglément soumis à ses faux docteurs, Paris, comme autrefois Jérusalem, « ne connut pas; le temps où [il] était visité, ni les choses qui appartenaient à sa paix ». Deux années durant, la Parole de Dieu fut prêchée dans la capitale. Beaucoup de personnes acceptèrent l'Évangile, mais la majorité le rejeta. François Ier ne s'était montré tolérant que dans des vues politiques et le clergé réussit à reprendre son ascendant. De nouveau, les églises se fermèrent et les bûchers s'allumèrent.

Calvin était encore à Paris, où tout en continuant à répandre la lumière autour de lui, il se préparait en vue de son activité future par l'étude, la méditation et la prière. Mais il ne tarda pas à être signalé aux autorités, qui décidèrent de le condamner au supplice du bûcher. Il se croyait en sécurité dans sa retraite quand ses amis accoururent dans sa chambre pour lui annoncer que les agents de la force publique étaient sur le point de s'assurer de sa personne. Au même instant, on frappa violemment à la porte extérieure. Il n'y avait pas un instant à perdre. Quelques amis entretinrent les agents à la porte, tandis que les autres le firent descendre par une fenêtre. Se dirigeant en toute hâte vers les faubourgs extérieurs, il entra chez un ouvrier ami de la Réforme, emprunta les vêtements de son hôte, et, une houe sur l'épaule, continua son voyage. Cheminant vers le sud, il retrouva de nouveau un asile dans les États de Marguerite de Navarre.

Grâce à la protection de puissants amis, Calvin passa quelques mois en sécurité à Angoulême, où il se livra, comme précédemment, à l'étude. Mais, poursuivi par le besoin d'évangéliser son pays, il ne put rester longtemps inactif, et, dès que l'orage se fut un peu calmé, il alla chercher un nouveau champ d'activité. À Poitiers, siège d'une université où les nouvelles opinions étaient favorablement accueillies, des gens de toutes les classes écoutèrent

joyeusement les paroles de la vie éternelle qu'il présentait en privé, soit chez le premier magistrat de la ville, soit à son domicile particulier, soit encore dans un jardin public. Comme le nombre de ses auditeurs allait en augmentant, on jugea prudent de s'assembler en dehors de la ville. Une caverne située au bord d'une gorge étroite et profonde, et masquée par des rochers et des arbres, fut choisie comme lieu de réunion, et les gens de la ville s'y rendaient par petits groupes en prenant des chemins différents. C'est dans cette retraite que la Parole de Dieu était lue et méditée; c'est là que la sainte Cène fut célébrée pour la première fois par les protestants de France. De cette petite église sortirent plusieurs évangélistes fidèles.

Ne pouvant abandonner l'espoir de voir la France accepter la Réforme, Calvin rentra encore une fois à Paris. Mais il trouva presque toutes les portes fermées: enseigner l'Évangile, c'était marcher au bûcher. Cet état de choses le décida à se rendre en Allemagne. À peine avait-il passé la frontière, qu'un orage éclatait sur les protestants de France. S'il était resté dans son pays, le jeune évangéliste aurait certainement péri dans une tuerie générale. Voici ce qui s'était passé:

Désireux de voir leur pays marcher de pair avec l'Allemagne et la Suisse, les réformateurs français s'étaient décidés à frapper contre les superstitions de Rome un coup hardi qui secouât la nation tout entière. En conséquence, ils firent afficher dans toute la France des placards attaquant la messe. Au lieu d'avancer la cause de la Réforme, cet acte d'un zèle inconsidéré déchaina la persécution non seulement sur ses auteurs, mais aussi sur les amis de l'Évangile dans tout le pays. Il donna à la hiérarchie ce qu'elle attendait depuis longtemps: un prétexte pour demander l'extirpation des hérétiques, considérés comme dangereux pour la stabilité du trône et la paix de la nation.

Une main secrète — celle d'un ami imprudent ou d'un ennemi perfide, ce mystère n'a jamais été éclairci — plaça l'une de ces affiches sur la porte de la chambre particulière du roi. Ce placard attaquait avec virulence une superstition entourée de respect depuis des siècles. Devant la hardiesse incroyable qui osait porter cette accusation effrayante sous ses yeux, François Ier entra dans une violente colère. Dans sa consternation, il resta quelques instants tout interdit. Revenu à lui, il laissa éclater sa fureur. Il s'écria: « Qu'on saisisse indistinctement tous ceux qui sont suspects de luthérésie..., je veux tout exterminer. » *(Id., liv. IV, chap.x.)* Les dés en étaient jetés: le roi s'était rangé du côté de Rome.

Des mesures furent aussitôt prises pour arrêter tous les luthériens de Paris. Un pauvre artisan adhéent de la foi nouvelle, qui s'était employé à convoquer les croyants aux assemblées secrètes, fut sommé, sous peine d'être brûlé, de conduire l'émissaire du pape au domicile de tous les protestants de Paris. Tout d'abord, il recula d'horreur devant une telle besogne: mais

la crainte du bûcher finit par l'emporter et il consentit à trahir ses frères. Accompagné du traître précédé de l'hostie et entouré d'un cortège de prêtres, de porteurs d'encensoirs, de moines et de soldats, Morin, le policier royal, parcourut lentement les rues de Paris. La démonstration était ostensiblement en l'honneur du « saint sacrement »; en réalité, c'était une réplique hypocrite, meurtrière et impitoyable à l'attaque malavisée dirigée contre la messe par les réformateurs. Arrivé en face de la maison d'un luthérien, le traître, sans proférer une parole, faisait un signe. La procession s'arrêtait; on entrait dans la maison; les occupants étaient aussitôt enchaînés, et la procession continuait sa marche à la recherche de quelque nouvelle victime. « Il n'épargnait maisons, grandes ou petites, dit le chroniqueur, comme aussi tous les collèges de l'université de Paris... Morin faisait trembler toute la ville... C'était le règne de la terreur. » *(Ibid.)*

Les victimes furent mises à mort au milieu de véritables tortures: on avait, en effet, spécialement ordonné d'adoucir le feu, afin de prolonger leur agonie. Mais elles moururent en vainqueurs; leur constance ne se démentit pas et rien ne vint troubler leur paix. Les persécuteurs, incapables d'ébranler l'inflexible fermeté des martyrs, se sentirent vaincus. « Des bûchers furent dressés, dans tous les quartiers de Paris, et les victimes y étaient brûlées pendant plusieurs jours successifs, afin de répandre davantage la terreur de l'hérésie. En définitive, l'Évangile triompha. Tout Paris eut l'occasion de voir quel genre d'hommes les nouvelles opinions pouvaient engendrer. Aucune chaire n'eût été comparable au bûcher des victimes. La joie sereine que respirait le visage de ces hommes qui se rendaient au lieu de l'exécution, leur héroïsme au milieu des flammes, la charité avec laquelle ils pardonnaient à leurs persécuteurs transformaient dans nombre de cas la colère en pitié,la haine en amour, et plaidaient avec une irrésistible éloquence en faveur de l'Évangile. »

Désireux d'entretenir la fureur populaire, les prêtres répandaient contre les protestants les plus noires calomnies. On les accusait de conspirer le massacre des catholiques, le renversement de l'État et l'assassinat du roi. On ne pouvait pas avancer l'ombre d'une preuve à l'appui de ces allégations. Ces sombres prophéties devaient toutefois s'accomplir dans des circonstances bien différentes et pour des causes d'une tout autre nature. Le sort qu'on disait alors imminent, et qu'on accusait les réformés de préparer au pays, tomba, en effet, sur la France quelques siècles plus tard. Mais l'avalanche effroyable qui s'abattit alors sur le roi, sur son gouvernement et sur ses sujets, eut pour cause directe les cruautés exercées par les catholiques contre d'innocents protestants. Seulement, les fauteurs de cette catastrophe furent les incrédules et les partisans du pape. Ce ne fut pas l'établissement du protestantisme, mais son écrasement qui, trois siècles plus tard, précipita ce cataclysme sur la France.

La suspicion et la terreur se répandirent dans toutes les classes de la société. Au milieu de l'alarme générale, on vit à quel point les enseignemems luthériens avaient pénétré les hommes qui occupaient le premier rang dans l'estime publique par leur science, leur influence et l'excellence de leur caractère. Soudain, des postes d'honneur et de confiance se trouvèrent vacants. Des artisans, des imprimeurs, des auteurs, des professeurs d'université et même des courtisans disparurent. Des centaines d'hommes s'enfuirent de Paris et s'exilèrent volontairement. Beaucoup d'entre eux donnèrent alors la première preuve de leur sympathie pour la foi réformée. Les papistes, voyant avec stupéfaction le grand nombre d'hérétiques insoupçonnés qui avaient été tolérés au milieu d'eux, tournèrent leur fureur contre la multitude de victimes plus humbles qui tombaient en leur pouvoir. Les prisons regorgeaient, et l'atmosphère elle-même semblait obscurcie par la fumée des bûchers allumés pour brûler les confesseurs de l'Évangile.

François Ier s'était glorifié d'être un des créateurs de la Renaissance des lettres qui marqua le commencement du XVIe siècle. Il s'était plu à attirer à sa cour des hommes érudits de tous pays. C'est à son amour des lettres et à son mépris pour l'ignorance et la superstition des moines qu'était dû, au moins en partie, le degré de tolérance qu'il avait accordé à la Réforme. Mais dans l'ardeur de son zèle contre l'hérésie, « le père des lettres fit une ordonnance portant, sous peine de la hart, l'abolition de l'imprimerie dans toute la France! Cet édit ne fut pas exécuté; il est, toutefois, un indice de l'esprit qui animait les ennemis de la Réforme. » *(Id., chap. XII, p. 183.)* François Ier est l'un des nombreux exemples de l'histoire montrant que l'intolérance religieuse et la persécution peuvent fort bien être le fait de personnes éprises de culture intellectuelle.

Par une cérémonie solennelle et publique, la France devait prendre définitivement parti contre le protestantisme. Les prêtres demandèrent que l'affront fait au ciel par les attaques contre la messe fût lavé dans le sang et que le roi, au nom du peuple, sanctionnât cette barbare entreprise. Un chroniqueur du temps, Simon Fontaine, docteur de Sorbonne, nous en a laissé le récit détaillé.

Le 21 janvier 1535, une foule innombrable était rassemblée de toute la contrée environnante. « Il n'y avait tant soit petit bout de bois ou de pierre saillant des murailles qui ne fût chargé, pourvu qu'il y eût place pour une personne. Les toits des maisons étaient couverts d'hommes petits et grands, et on eût jugé les rues pavées de têtes humaines. Jamais tant de reliques n'avaient été promenées par les rues de Paris. » *(G. de félice, Histoire des Protestants de France, p. 46, 47.)*

« Les reliques passées, venaient un grand nombre de cardinaux, archevêques, évêques, abbés chapés et mitrés. Puis, sous un dais magnifique, dont les

quatre bâtons étaient tenus par les trois fils du roi et le duc de Vendôme, premier prince du sang, se trouvait l'hostie portée par l'évêque de Paris. Alors paraissait enfin François Ier, sans faste, à pied, tête nue, une torche ardente à la main, comme un pénitent chargé d'expier les sacrilèges de son peuple. À chaque reposoir, il remettait sa torche au cardinal de Lorraine, joignait les mains et se prosternait, s'humiliant, non pour ses adultères, ses mensonges ou ses faux serments, il n'y pensait pas, mais pour l'audace de ceux qui ne voulaient pas la messe. Il était suivi de la reine, des princes et princesses, des ambassadeurs étrangers, de toute la cour, du chancelier de France, du Conseil, du Parlement en robes écarlates, de l'Université, des autres compagnies de sa garde. Tous marchaient deux à deux, ‚donnant toutes les marques d'une piété extraordinaire', chacun, dans un profond silence, tenant son flambeau allumé. Des chants spirituels et des airs funèbres interrompaient seuls, de temps en temps, le calme de cette morne et lente procession. » *(Merle d'Aubigné, Hist. de la Réformation au temps de Calvin, liv. IV, chap. XI, p. 169, 170.)*

Au programme figurait un discours du roi devant les dignitaires de l'État, dans la grande salle de l'archevêché. L'air désolé, le monarque prit la parole: « O crime! dit-il, ô blasphème! ô jour de douleur et d'opprobre! pourquoi a-t-il fallu que vous ayez lui sur nous?. » *(Id., p. 175)* Il invita tous ses fidèles sujets à le seconder dans ses efforts en vue d'extirper l'hérésie pestilentielle qui menaçait la France. « Aussi vrai, Messieurs, continua-t-il, que je suis votre roi, si je savais l'un de mes propres membres maculé, infecté de cette détestable pourriture, je vous le donnerais à couper Bien plus, si j'apercevais un de mes enfants entaché, je ne l'épargnerais pas.... Je le voudrais bailler moi-même et je le sacrifierais à Dieu. » *(Id., p. 176, 177.)* Il s'arrêta suffoqué par les larmes, et toute l'assemblée s'écria au milieu des sanglots: « Nous voulons vivre et mourir pour la religion catholique. »

Une nuit sombre était descendue sur une nation qui avait rejeté la vérité. « La grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes », avait été manifestée; mais après en avoir contemplé la puissance et la sainteté, après que des milliers de ses enfants eurent été attirés par sa divine beauté, après que ses villes et ses hameaux eurent été illuminés de son éclat, la France s'en était détournée et avait préféré les ténèbres à la lumiere. Repoussant le don divin qui lui était offert, elle avait appelé le mal bien et le bien mal, et elle était devenue la victime de son égarement volontaire. Elle avait beau croire maintenant rendre service à Dieu en persécutant Son peuple, sa sincérité n'atténuait point sa culpabilité. Elle avait volontairement rejeté la lumière qui l'eût empêchée de se laisser leurrer et de se baigner dans le sang innocent.

« Après avoir déployé son éloquence, le roi allait déployer sa cruauté. À Notre-Dame, où, moins de trois siècles plus tard, une nation oublieuse du Dieu vivant allait introniser la déesse ‚Raison', on jura solennellement

l'extirpation de l'hérésie. ‚François Ier, toujours extrême, dit un historien très catholique, ne dédaigna pas de souiller ses yeux d'un spectacle plein de barbarie et d'horreur.' Sur la route de Sainte-Geneviève au Louvre, deux bûchers avaient été dressés, l'un à la Croix du Tirouer, rue Saint-Honoré, et l'autre aux Halles. Quelques-uns des hommes les plus excellents que renfermât la France allaient être brûlés, après d'affreux tourments. Le roi, sa famille, les nobles et tout le cortège, s'étant mis en marche, firent d'abord halte à la Croix du Tirouer. Le cruel lieutenant Morin fit avancer alors trois chrétiens évangéliques destinés à être brûlés ‚pour apaiser l'ire de Dieu'. C'étaient l'excellent Valeton, le receveur de Nantes, maître Nicole, clerc de greffier du Châtelet, et un autre.... Les prêtres, sachant que Valeton était homme de crédit et... désirant le gagner, s'approchèrent de lui et lui dirent: ‚Nous avons avec nous l'Église universelle; hors d'elle point de salut; rentrez-y; votre foi vous perd.' Ce fidèle chrétien répondit: ‚Je ne crois que ce que les prophètes et les apôtres ont jadis prêché, et ce qu'a cru toute la compagnie des saints. Ma foi a en Dieu une confiance qui résistera à toutes les puissances de l'enfer.' Les gens de bien qui se trouvaient épars dans la foule admiraient sa fermeté, et la pensée qu'il laissait derrière lui une femme désolée touchait tous les coeurs...

» François et ses courtisans n'en avaient pas encore assez. ‚Aux Halles, aux Halles!' s'écriait-on, et une masse de curieux couraient précipitamment de ce côté, sachant que les bourreaux y avaient préparé un second divertissement de même nature. À peine le roi et son cortège y furent-ils arrivés, qu'on commença à faire l'effroyable estrapade...

» François Ier rentra satisfait au Louvre; les courtisans qui l'entouraient disaient que le triomphe de la sainte Église était à jamais affermi dans le beau royaume de France... Le 29 janvier, le roi ‚rendit un édit pour l'extirpation de la secte luthérienne, qui a pullulé et pullule dans le royaume; avec commandement de dénoncer ses sectateurs'. En même temps, il adressa une circulaire à tous les parlements, leur prescrivant de donner ‚aide et prisons', pour que l'hérésie fût promptement extirpée. » *(Id., chap XII, p. 177-178, 180, 181-183.)*

L'Évangile de paix, rejeté par la France, allait en effet être banni du royaume, mais à quel prix! Le 21 janvier 1793, deux cent cinquante-huit ans après ces lamentables scènes, une procession d'un autre genre parcourait les rues de Paris, pour une raison tout à fait différente. Le roi en était de nouveau le principal personnage; de nouveau on entendait les clameurs de la populace demander d'autres victimes; de nouveau se dressaient de noirs échafauds pour servir à d'affreuses exécutions. « Louis XVI, se débattant entre les mains de ses geôliers et de ses bourreaux, était traîné sur la planche et maintenu de vive force, en attendant que le couperet fît tomber sa tête. » *(Cf. Histoire Moderne et Contemporaine, Dufayard et Suérus, p. 488, 489.)* Le roi de France ne devait

pas périr seul; près du même lieu, pendant les jours sanglants de la Terreur, deux mille huit cents hommes et femmes furent décapités.

La Réforme avait ouvert le Livre de Dieu devant le monde; elle avait rappelé les préceptes de la loi divine et proclamé ses droits sur les consciences. L'Amour infini avait fait connaître aux hommes les statuts et les principes du ciel. Dieu avait dit: « Vous les observerez et vous les mettrez en pratique; car ce sera là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples, qui entendront parler de toutes ces lois et qui diront: Cette grande nation est un peuple absolument sage et intelligent! » *(Deutéronome 4.6)* En rejetant le don du ciel, la France répandait des semences d'anarchie et de ruine dont la moisson inévitable fut récoltée sous la Révolution et le règne de la Terreur.

Longtemps avant la persécution provoquée par les placards, l'intrépide et ardent Farel avait été obligé de quitter le pays de sa naissance. Il s'était retiré en Suisse où, secondant Zwingle dans ses travaux, il contribua à faire triompher la Réforme. C'est à ce pays qu'il devait consacrer les dernières années de sa vie. Il continua, toutefois, à exercer une influence décisive sur la Réforme en France. Pendant les premières années de son exil, il consacra beaucoup de temps à évangéliser ses compatriotes du Jura d'où, avec une inlassable vigilance, il surveillait le conflit qui sévissait dans son pays natal, prodiguant ses paroles d'exhortation et ses conseils. Grâce à ses encouragements et au concours d'autres exilés, les écrits des réformateurs allemands aussi bien que l'Écriture sainte étaient traduits en français et imprimés à grands tirages. Ces ouvrages furent largement répandus en France par des colporteurs — auxquels ils étaient cédés à bas prix — ce qui leur donnait la possibilité de vivre du produit de leurs ventes et de poursuivre leur oeuvre.

Farel avait commencé sa mission en Suisse en exerçant l'humble fonction de maître d'école, se vouant à l'éducation des enfants dans une paroisse isolée. Afin d'atteindre les parents, il ajoutait prudemment aux branches ordinaires l'enseignement des saintes Écritures. Quelques-uns ayant reçu la Parole, les prêtres intervinrent et soulevèrent contre le réformateur les campagnards superstitieux. « Ce ne peut être l'Évangile du Christ, disaient les prêtres, puisque sa prédication amène non la paix, mais la guerre. » Comme les disciples de Jésus, lorsqu'il était persécuté en un lieu, Farel fuyait dans un autre, allant de village en village et de ville en ville, voyageant à pied, exposé au froid, à la faim, à la fatigue. Partout en danger de mort, il prêchait sur les places de marché, dans les églises et, à l'occasion, dans la chaire des cathédrales. Il lui arrivait de se trouver sans auditeurs. Parfois, sa prédication était interrompue par des cris et des moqueries; d'autres fois, il était violemment expulsé du lieu de l'assemblée. À maintes reprises, poursuivi et frappé par la populace, il fut laissé pour mort. Mais il ne se décourageait pas. Repoussé, il revenait opiniâtrement à l'assaut et finissait par voir des

villes, des bourgs et des villages, autrefois forteresses de la papauté, ouvrir leurs portes à l'Évangile. La petite paroisse d'Aigle, qui fut le théâtre de ses premiers travaux, ne tarda pas à se ranger sous la bannière de la Réforme. Les villes de Morat et de Neuchâtel, abandonnant aussi les rites du romanisme, enlevèrent les idoles de leurs églises.

Depuis longtemps, Farel aspirait à planter l'étendard protestant à Genève. Si cette ville pouvait être gagnée, pensait-il, elle deviendrait un centre pour la Réforme en Suisse, en France et en Italie. Dans cette perspective, il avait réussi à rallier à la cause de l'Évangile plusieurs bourgs et villages des environs. Accompagné d'un collaborateur nommé Antoine Saunier, il entra dans Genève. Mais il ne put y prêcher que deux fois. Les prêtres, ayant échoué dans leurs efforts pour le faire condamner par l'autorité civile, le sommèrent de comparaître devant un tribunal ecclésiastique, où ils se rendirent avec des armes cachées sous leurs soutanes, déterminés à lui ôter la vie. En dehors de la salle, une populace furieuse, armée de gourdins et d'épées, s'apprêtait à le tuer dans le cas où il réussirait à s'échapper du tribunal. Farel fut sauvé grâce à la présence des magistrats civils et d'une troupe armée. De bonne heure, le lendemain, il était, avec son compagnon, conduit en lieu sûr de l'autre côté du lac. Ainsi se termina sa première tentative d'évangélisation à Genève.

La seconde fois, on choisit un instrument plus modeste; c'était un jeune homme de si chétive apparence qu'il fut froidement reçu, même par les amis de la Réforme. Que pouvait faire cet homme inexpérimenté là où Farel avait échoué? Comment pourrait-il résister à la tempête devant laquelle le vaillant réformateur avait dû battre en Retraite? « Ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais c'est par mon esprit, dit l'Éternel des armées. » *(Zacharie 4.6)* En effet, « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages; Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes ». « Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes. » *(1 Corinthiens 1.27, 25)*

Froment — c'était le nom du jeune homme — se mit à l'oeuvre comme maître d'école. Les vérités enseignées par lui en classe étaient répétées à la maison par les enfants. Bientôt, les parents vinrent aussi pour entendre exposer les saintes Écritures, et la salle d'école ne tarda pas à être trop petite pour contenir les auditeurs attentifs qui s'y pressaient. De nombreux traités et Nouveaux Testaments furent distribués et lus par bien des gens qui n'eussent pas osé écouter un exposé public des nouvelles doctrines. Au bout de quelque temps, Froment fut aussi obligé de s'enfuir; mais les vérités qu'il avait enseignées avaient gagné les coeurs. Une fois implantée, la Réforme continua de se fortifier et de s'étendre. Les prédicateurs revinrent, et, grâce à leurs travaux, le culte protestant finit par s'établir à Genève.

La ville s'était déclarée pour la Réforme lorsque Calvin, après bien des voyages, entra dans ses murs. Revenant d'une visite dans son pays natal, il se rendait à Bâle pour y poursuivre ses études; mais, trouvant la route barrée par les troupes de Charles Quint, il fut obligé de faire un détour qui l'amena à passer par Genève.

Farel reconnut la main de Dieu dans cette visite. Genève avait accepté la Réforme, mais une grande oeuvre y restait à faire. Ce n'est point par collectivités, mais individuellement que l'on se convertit à Dieu. C'est par le Saint-Esprit et non par les décrets des Chambres législatives que l'oeuvre de la régénération doit s'accomplir dans les coeurs et les consciences. Les Genevois avaient brisé le joug de Rome, mais ils se montraient moins empressés à rompre avec les vices qui avaient fleuri sous sa domination. Établir dans cette ville les principes du pur Évangile et préparer sa population à remplir dignement le rôle auquel elle paraissait appelée, ce n'était pas une tâche aisée.

Farel fut convaincu d'avoir trouvé en Calvin l'homme qu'il devait s'adjoindre en vue d'une telle oeuvre. Au nom de Dieu, il adjura solennellement le jeune évangéliste de rester dans cette ville pour en faire son champ de travail. Calvin, effrayé, hésitait. Timide et ami de la paix, il redoutait d'entrer en conflit avec l'esprit hardi, indépendant et frondeur des Genevois. Sa santé délicate et ses habitudes studieuses lui faisaient désirer la retraite. Pensant qu'il pourrait mieux servir la cause de la Réforme par la plume, il cherchait un lieu paisible où il pût se livrer à l'étude et, de là, instruire et édifier les églises au moyen de la presse. Mais, dans la sommation de Farel, il crut entendre la voix de Dieu et n'osa plus résister. Il lui sembla, dit-il plus tard, « que la main de Dieu descendait du ciel, qu'elle le saisissait, et qu'elle le fixait irrévocablement à la place qu'il était si impatient de quitter ». *(Merle d'Aubigné, Histoire de la Réformation au temps de Calvin, liv. IX, chap. XVII, p. 589.)*

De grands périls menaçaient alors la cause protestante. Le pape fulminait ses foudres contre Genève, et des nations puissantes méditaient sa ruine. Comment cette petite cité pourrait-elle échapper à la puissante hiérarchie qui avait subjugué tant de rois et d'empereurs? Comment pourrait-elle résister aux armées des grands conquérants de la terre?

Dans toute la chrétienté, les protestants étaient entourés d'ennemis formidables. Les premiers triomphes de la Réforme passés, Rome rassemblait de nouvelles forces dans l'espoir de l'écraser. C'est alors que se fonda l'ordre des Jésuites, le défenseur de la papauté le moins scrupuleux, le plus puissant et le plus cruel. Affranchis de toute obligation et de tout intérêt humains, morts aux droits de l'affection naturelle, sourds à la voix de leur raison et de leur conscience, les Jésuites ne connaissaient d'autre liens et d'autres règles que ceux de leur ordre, ni d'autre devoir que celui d'en accroître la puissance. L'Évangile de Jésus-Christ donnait à ceux qui l'acceptaient la force d'affronter

le danger, de supporter sans découragement la souffrance, le froid, la faim, la fatigue et la pauvreté. Il les rendait capables de prêcher la vérité sans craindre ni la roue, ni la prison, ni le bûcher. Pour les combattre, le jésuitisme inspira à ses disciples un fanatisme qui leur permettait d'affronter les mêmes dangers et d'opposer à la vérité toutes les armes de l'erreur. Pour arriver à leurs fins, il n'y avait pour eux ni crime trop hideux, ni duplicité trop basse, ni stratagème trop audacieux. Ayant fait voeu de pauvreté et d'humilité perpétuelles, ils ne recherchaient la fortune et le pouvoir que pour les faire servir à la suppression du protestantisme et au rétablissement de la suprématie papale. » *(Voir Appendice a19)*

En fonction de leur ordre, ils revêtaient une apparence de sainteté, visitaient les prisons et les hôpitaux, secouraient les malades et les pauvres, professaient avoir renoncé au monde et se réclamaient du nom de ce Jésus qui allait de lieu en lieu en faisant du bien. Mais cet extérieur irréprochable cachait souvent les desseins les plus noirs et les plus odieux. L'un des principes fondamentaux de cet ordre était que « la fin justifie les moyens ». En vertu de ce principe, le mensonge, le vol, le parjure, le meurtre étaient non seulement pardonnables, mais méritoires quand ils servaient les intérêts de l'Église. Sous des déguisements divers, les Jésuites s'insinuaient dans les bureaux de l'État, devenaient conseillers des rois et dirigeaient la politique des nations. Ils se faisaient serviteurs pour espionner leurs maîtres. Ils fondaient des collèges pour les fils des princes et des nobles et, pour le peuple, des écoles, où ils attiraient les enfants de parents protestants, qu'ils accoutumaient à observer les rites de l'Église. Toute la pompe des cérémonies romaines était mise à réquisition pour éblouir et captiver les imaginations, et il arrivait ainsi que des fils trahissaient la foi pour laquelle leurs pères avaient souffert. L'ordre des Jésuites se répandit rapidement dans toutes les parties de l'Europe, et partout on assistait à une recrudescence du papisme.

Pour ajouter à la puissance des Jésuites, une bulle papale rétablit l'Inquisition. *(Voir Appendice a20)* Malgré l'horreur qu'il inspirait, même dans les pays catholiques, ce terrible tribunal fonctionna de nouveau sous la direction des émissaires de Rome, et des atrocités trop odieuses pour être décrites furent répétées dans ses cachots. Dans plusieurs pays, des milliers et des milliers d'hommes — la fleur de la nation, purs parmi les purs, gentilshommes et lettrés, pieux pasteurs et philanthropes, citoyens industrieux et loyaux patriotes, savants éminents, artistes distingués et habiles artisans — furent mis à mort ou contraints de s'enfuir à l'étranger.

Tels étaient les moyens auxquels Rome recourait pour éteindre la lumière de la Réforme, pour enlever aux hommes la Parole de Dieu, et pour rétablir le règne de l'ignorance et les superstitions du Moyen Age. Mais grâce aux successeurs de Luther suscités par Dieu, le protestantisme ne fut pas anéanti.

Ce n'est point à la faveur ni aux armes des princes qu'il dut sa force. Les plus petits pays, les nations les plus humbles devinrent ses forteresses et ses défenseurs: la froide et stérile Suède; la modeste Genève, au milieu d'ennemis redoutables qui conspiraient sa ruine; la Hollande sablonneuse gémissant sous la tyrannie de l'Espagne, alors le plus puissant et le plus opulent royaume de l'Europe.

Calvin passa près de trente ans à Genève, où il consacra ses forces d'abord à l'établissement d'une Église qui adhérât à la moralité exigée par la Parole de Dieu, puis à la Réforme dans toute l'Europe. Sa carrière publique ne fut pas irréprochable, ni ses enseignements exempts d'erreur. Mais il fut l'instrument dont Dieu se servit pour maintenir les principes du protestantisme contre une rapide recrudescence du papisme et pour introduire dans les Églises de la Réforme la pureté et la simplicité des moeurs, en lieu et place de l'orgueil et la corruption engendrés par les enseignements de Rome.

De Genève partaient des prédicateurs qui allaient répandre la doctrine réformée et de là aussi étaient envoyés des ouvrages destinés à faire connaître l'Évangile. C'est là que, de tous les pays, les persécutés s'adressaient pour recevoir des instructions, des conseils et des encouragements. La cité de Calvin devint le refuge des réformés traqués dans toute l'Europe occidentale. Fuyant la tempête séculaire de la persécution, les fugitifs affluaient aux portes de Genève. Affamés, blessés, arrachés à leurs foyers et à leurs familles, ils y rencontraient un accueil chaleureux et les soins les plus tendres. En retour du foyer que leur offrait cette ville hospitalière, ces réfugiés lui apportaient leurs arts, leur science et leur piété. Plusieurs de ceux qui avaient trouvé un asile en repartaient pour aller combattre la tyrannie de Rome dans leur patrie. Jean Knox, le brave réformateur de l'Écosse, nombre de Puritains anglais, les protestants de Hollande et d'Espagne, comme les Huguenots de France, emportaient de Genève le flambeau de la vérité, destiné à dissiper les ténèbres qui pesaient sur leurs patries.

13. En Hollande et en Scandinavie

Dès les temps les plus reculés, la tyrannie des papes provoqua aux Pays-Bas une protestation des plus énergiques. Sept siècles avant Luther, deux évêques envoyés en ambassade à Rome, où ils avaient appris à connaître les moeurs du « Saint-Siège », faisaient entendre au pape ces dures paroles: « Dieu a donné à l'Église, sa reine et son épouse, pour elle et sa famille, une dot riche et éternelle, un douaire qui ne se peut ni corrompre ni flétrir, et il lui a remis une couronne et un sceptre impérissables;... tous ces avantages, comme un larron, vous les avez détournés à votre profit. Vous vous asseyez dans le temple de Dieu; au lieu d'un pasteur, vous êtes devenu un loup pour les brebis;... vous voudriez passer à nos yeux pour l'évêque suprême, mais vous vous comportez plutôt comme un tyran. Alors que vous devriez être le serviteur des serviteurs, comme vous aimez à le dire, vous aspirez à être le Seigneur des seigneurs.... Vous attirez le mépris sur les commandements de Dieu. C'est le Saint-Esprit qui édifie les églises partout où elles se trouvent. La cité de notre Dieu, dont nous sommes citoyens, embrasse toutes les régions; elle est plus grande que la ville dénommée Babylone par les saints prophètes, et qui, se disant d'origine divine, s'élève jusqu'au ciel, prétend posséder une sagesse immortelle et affirme, bien à tort, n'avoir jamais erré et ne pouvoir errer. » *(Brandt, History of the Reformation in and about the Low Countries, liv. I, p. 6.)*

De siècle en siècle, cette protestation fut répétée par de zélés prédicateurs du genre des missionnaires vaudois. Sous différents noms, ces derniers voyageaient d'un pays à l'autre, portant en tous lieux la connaissance de l'Évangile. Pénétrant aussi aux Pays-Bas, leur doctrine s'y répandit rapidement. La Bible vaudoise fut traduite par eux en vers dans la langue néerlandaise. Sa supériorité consistait, disaient-ils, en ce qu'elle ne contenait « ni plaisanteries, ni fables, ni niaiseries, ni erreurs, mais seulement des paroles de vérité; on y trouvait bien, ici et là, une coquille dure à casser, mais la moelle et la douceur de ce qui était bon et saint étaient faciles à extraire ». *(Id., liv. I, p. 14.)* Ainsi écrivaient, dès le douzième siècle, les amis de l'ancienne foi.

C'est alors que commença l'ère des persécutions romaines. Malgré les bûchers et les tortures, les croyants continuaient à se multiplier; ils déclaraient que les Écritures sont la seule autorité religieuse infaillible, et « que nul ne doit être contraint de croire, mais, que chacun doit être gagné par la prédication ».

Les enseignements de Luther trouvèrent aux Pays-Bas un sol fertile. Des hommes fervents et sincères se mirent à y prêcher l'Évangile. De l'une des provinces de Hollande sortit Menno Simons, homme instruit dans l'Église catholique et ordonné prêtre. Ignorant totalement les saintes Écritures, il se refusait à les lire, de crainte de tomber dans l'hérésie. Ayant des doutes sur la transsubstantiation, il les considéra comme des tentations de Satan et s'efforça de les repousser par la prière et la confession. Ce fut en vain.

Il tenta ensuite de calmer les clameurs de sa conscience en s'associant à des scènes de dissipation, mais encore sans succès. Il en vint enfin à étudier le Nouveau Testament. Cette étude, à laquelle il joignit plus tard celle des écrits de Luther, l'amena à accepter la foi réformée. Il assista peu après, dans un village voisin, à la décapitation d'un homme coupable de s'être fait rebaptiser. Cela l'amena à étudier l'Écriture sainte touchant le baptême des petits enfants. Il n'y trouva aucune preuve en sa faveur, mais remarqua que la conversion et la foi sont des conditions indispensables à la réception du baptême.

Sorti de l'Église romaine, Menno consacra sa vie à enseigner les vérités qu'il avait découvertes. Comme en Allemagne, on vit aux Pays-Bas se lever des fanatiques soutenant des doctrines absurdes, séditieuses et indécentes, ne craignant pas de recourir à la violence et à l'insurrection. Menno prévit les abominables conséquences de ces enseignements; aussi s'opposa-t-il de toutes ses forces aux erreurs de ces égarés, se consacrant surtout avec zèle et succès aux victimes désabusées de ces illuminés, comme aussi aux anciens chrétiens issus de la propagande vaudoise.

Vingt-cinq années durant, accompagné de sa femme et de ses enfants, subissant fatigues et privations, et souvent exposé à la mort, il parcourut les Pays-Bas et le nord de l'Allemagne, travaillant tout spécialement parmi les classes pauvres et y exerçant quoique peu instruit, mais naturellement éloquent, une influence considérable. D'une pureté incorruptible, humble, d'un commerce agréable et d'une piété sincère et fervente, il justifiait ses enseignements par sa vie et inspirait partout la confiance. Ses travaux provoquèrent un grand nombre de conversions. Ses disciples dispersés et opprimés eurent beaucoup à souffrir du fait qu'on les confondait souvent avec les fanatiques de Munster.

Nulle part, les doctrines réformées ne furent aussi généralement reçues qu'aux Pays-Bas. En revanche, il y eut peu de pays où leurs adhérents eurent à endurer de plus cruelles persécutions. En Allemagne, où Charles Quint avait banni la Réforme, et eût volontiers livré tous ses adeptes au supplice du feu, les princes élevaient une barrière contre sa tyrannie. Mais aux Pays-Bas, où sa puissance était plus grande, les édits de persécution se suivaient de près. Lire les Ecritures, les entendre prêcher ou en parler étaient des crimes passibles du bûcher. Prier en secret, refuser de se prosterner devant les images ou chanter

des Psaumes, c'était également s'exposer à la mort. Ceux qui abjuraient leurs erreurs étaient condamnés quand même, les hommes à périr par l'épée et les femmes à être enterrées vivantes. Des milliers de gens périrent sous le règne de ce prince comme sous celui de son fils Philippe II.

Un jour, une famille entière fut amenée devant l'Inquisiteur sous l'inculpation de ne pas assister à la messe et de célébrer son culte sous son toit. Le plus jeune des fils, interrogé sur ses pratiques religieuses, répondit: « Nous nous mettons à genoux, et nous demandons à Dieu de nous éclairer et de pardonner nos péchés; nous le prions pour que le règne de notre souverain soit prospère et sa vie heureuse, et lui demandons de protéger nos magistrats. » Quelques-uns des juges furent émus, ce qui n'empêcha pas le père et l'un des fils d'être condamnés au bûcher.

La rage des persécuteurs n'était égalée que par la foi des martyrs. Non seulement les hommes, mais des femmes délicates et des jeunes filles déployaient un invincible courage. « Des épouses se tenaient auprès du bûcher de leurs maris pour leur adresser des paroles de consolation ou leur chanter des Psaumes pendant que les flammes les dévoraient. » « Des jeunes filles entraient vivantes dans leur tombeau, comme si elles allaient prendre le repos de la nuit; ou elles montaient sur le bûcher dans leur plus belle toilette, comme s'il se fût agi de leurs noces. »

De même qu'aux jours où le paganisme tentait de détruire l'Église, de même le sang des martyrs devenait une semence de chrétiens. Les persécutions ne servaient qu'à multiplier les témoins de la vérité. Année après année, le monarque, fou de rage devant l'invincible détermination du peuple, activait en vain son oeuvre cruelle. Sous le noble Guillaume d'Orange, la révolution assura enfin à la Hollande la liberté d'adorer Dieu.

Dans les montagnes du Piémont, dans les plaines de France et sur les plages de Hollande, les progrès de l'Évangile s'inscrivaient avec le sang de ses disciples. Dans les pays septentrionaux, en revanche, ils furent tout pacifiques. Des étudiants scandinaves, rentrant de Wittenberg, apportèrent la Réforme dans leurs foyers. La diffusion des écrits de Luther servit également à la répandre. Les peuples du Nord, simples et robustes, se détournèrent de la pompe et des superstitions de Rome pour accueillir la pureté et la simplicité des vérités salutaires des Écritures.

Tausen, le réformateur du Danemark, était le fils d'un paysan. De bonne heure, il montra une vive intelligence. Il était altéré de connaissances. Ses parents ne pouvant lui payer des études, il entra dans un monastère. La pureté de sa vie, jointe à son application et à sa fidélité, lui valut l'estime de ses supérieurs. On lui découvrit des talents qui pouvaient, par la suite, rendre de grands services à l'Église, et on décida de le faire instruire en Allemagne ou en Hollande, dans une université de son choix, à la seule condition que ce

ne fût pas celle de Wittenberg. Il ne fallait pas, disaient les moines, exposer l'étudiant de l'Église au poison de l'hérésie.

Tausen se rendit à Cologne qui était alors, comme aujourd'hui encore, l'une des forteresses du romanisme, mais il ne tarda pas à être dégoûté du mysticisme de ses maîtres. C'est alors que les écrits de Luther lui tombèrent sous la main. Il les lut avec étonnement et délices, et éprouva un véhément désir de suivre l'enseignement du réformateur. Au risque d'encourir le déplaisir de ses supérieurs et de perdre ses avantages matériels, il ne tarda pas à s'inscrire à l'université de Wittenberg.

De retour au Danemark, il rentra dans son monastère. Personne ne le soupçonnant encore de luthéranisme, il ne révéla pas immédiatement son secret, mais s'efforça discrètement d'amener ses compagnons à une foi plus pure et à une vie plus sainte. Bientôt, il se mit à leur lire les Écritures et à les commenter, leur présentant Jésus comme la justice et la seule espérance de salut du pécheur. Grande fut la colère du supérieur, qui espérait beaucoup le voir devenir un vaillant défenseur de Rome. Il fut aussitôt transféré dans un autre cloître, consigné dans une cellule et placé sous une étroite surveillance.

À la grande terreur des nouveaux gardiens de Tausen, plusieurs moines se déclarèrent bientôt convertis au protestantisme. À travers les barreaux de sa cellule, il avait communiqué la connaissance de la vérité à ses compagnons. Si ces bons pères danois avaient été rompus aux méthodes de l'Église à l'égard des hérétiques, la voix de Tausen n'aurait plus eu l'occasion de se faire entendre; mais au lieu de l'enterrer vivant dans quelque cachot souterrain, ils l'expulsèrent du couvent. Et comme un récent édit royal accordait protection aux prédicateurs de la nouvelle doctrine, Tausen se mit à prêcher. Les églises lui furent ouvertes ainsi qu'à d'autres, et les foules accoururent pour entendre la Parole de Dieu. Le Nouveau Testament, traduit en danois, était largement répandu. Les efforts des papistes en vue d'enrayer l'oeuvre de Dieu ne firent qu'en accélérer les progrès, et le Danemark ne tarda pas à accepter la foi réformée.

En Suède, des jeunes gens qui s'étaient aussi désaltérés à la source de Wittenberg, portèrent l'eau vive à leurs concitoyens. Deux des promoteurs de la Réforme suédoise, Olaf et Laurentius Petri, fils d'un forgeron d'Orebro, avaient étudié sous Luther et Mélanchthon et s'étaient empressés de communiquer ce qu'ils avaient appris. Comme le grand réformateur allemand, Olaf secouait la torpeur du peuple par son zèle et son éloquence, tandis que Laurentius, semblable à Mélanchthon, le secondait par le calme réfléchi du savant. L'un et l'autre étaient animés d'une ardente piété, versés dans la théologie et doués d'un courage inébranlable. L'opposition ne leur fit pas défaut. Les prêtres soulevèrent contre eux une populace ignorante et superstitieuse. Olaf Petri fut souvent assailli par la foule et sa vie fut maintes

fois en danger. En revanche, ces réformateurs jouissaient des faveurs et de la protection du roi.

Sous la domination de l'Église romaine, le peuple croupissait dans la pauvreté et gémissait sous l'oppression Privé des saintes Écritures, attaché à une religion consistant uniquement en rites et en cérémonies dans lesquelles l'esprit ne trouvait aucun aliment, il retournait aux croyances superstitieuses et aux pratiques de ses ancêtres idolâtres. La nation était divisée en partis hostiles dont les luttes perpétuelles augmentaient la misère générale. Décidé à opérer une réforme dans l'Église et dans l'État, le roi accueillit avec empressement le concours des deux frères dans sa guerre contre Rome.

En présence du monarque et des hommes les plus éminents de la Suède, Olaf Petri défendit la foi réformée contre les champions de Rome. Il affirma que les enseignements des Pères ne doivent être reçus que s'ils concordent avec les saintes Écritures, et déclara que les doctrines essentielles de la foi sont enseignées dans la Bible d'une façon si simple et si claire que tous peuvent les comprendre. Il ajouta: « Jésus-Christ a dit: ‚Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé' *(Jean 7.16)*; et saint Paul a déclaré que s'il prêchait un autre Évangile que celui qu'il avait reçu, il serait anathème. *(Galates 1.8)* Qui donc, demandait le réformateur, oserait prétendre établir des dogmes nouveaux et les imposer comme condition de salut? » Et il prouvait que les décrets de l'Église sont sans autorité dès qu'ils s'opposent à la Parole de Dieu, dont découle le grand principe protestant d'après lequel « les Écritures, et elles seules », constituent la règle suffisante de la foi et de la vie.

Bien qu'il se soit déroulé sur une scène relativement restreinte, ce conflit montre de quels hommes était formée l'armée des réformateurs. « Ce n'était pas d'ignorants sectaires, ni de bruyants controversistes. Loin de là: c'étaient des hommes qui avaient étudié la Parole de Dieu, et qui savaient manier les armes qu'ils tiraient de l'arsenal des Écritures. Sous le rapport de l'érudition, ils devançaient leur siècle. Ceux qui considérèrent seulement les centres brillants de Wittenberg et de Zurich, et les noms illustres de Luther, de Mélanchthon, de Zwingle et d'OEcolampade, nous disent volontiers que ces hommes, les chefs du mouvement, possédaient sans doute de rares facultés et des connaissances extraordinaires, mais que leurs lieutenants ne leur ressemblaient guère. Pourtant, si nous nous tournons vers le théâtre obscur de la Suède, où figurent les noms modestes d'Olaf et de Laurentius Petri: si des maîtres nous passons aux disciples, que trouvons-nous?... Des savants et des théologiens; des hommes parfaitement familiarisés avec toutes les vérités évangéliques, et qui triomphaient aisément des sophistes des écoles et des dignitaires de Rome. » *(Wylie, liv. X, chap. IV.)*

Comme conséquence de la dispute, le roi de Suède embrassa la foi réformée, et, peu après, l'assemblée nationale se déclarait en sa faveur. Le

Nouveau Testament avait été traduit en langue suédoise par Olaf Petri. À la demande du roi, les deux frères entreprirent la traduction de l'Ancien Testament. La Suède posséda ainsi la Bible dans sa propre langue. Un édit de la diète ordonna à tous les ministres du culte d'enseigner la Parole de Dieu, et aux enfants d'apprendre à la lire dans les écoles.

Peu à peu, mais sûrement, les ténèbres de l'ignorance et de la superstition se dissipaient sous la lumière bénie de l'Évangile. Affranchi de l'oppression romaine, le peuple suédois parvint à un degré de grandeur et de puissance qu'il n'avait pas encore connu, et devint l'un des remparts du protestantisme. Un siècle plus tard, à une heure de grand péril, cette petite et jusqu'alors faible nation fut la seule, dans toute l'Europe, qui eut le courage de venir au secours de l'Allemagne dans la longue et terrible lutte que fut la Guerre de Trente ans. Alors que tout le nord de l'Europe semblait sur le point d'être ramené sous la tyrannie de Rome, ce furent les armées suédoises qui permirent à l'Allemagne d'enrayer les succès du papisme, d'assurer la tolérance aux protestants — calvinistes et luthériens — et de rendre la liberté de conscience aux pays qui avaient accepté la Réforme.

14. Progrès de la Réforme en Angleterre

Pendant que Luther présentait au peuple allemand le volume ouvert des saintes Ecritures, Tyndale, poussé par l'Esprit de Dieu, en faisait autant en Angleterre. La traduction de Wiclef, faite sur le texte fautif de la Vulgate, n'avait jamais été imprimée, et le prix des copies manuscrites était tellement élevé que seuls les riches et les nobles pouvaient se les procurer. D'ailleurs, strictement proscrite par l'Eglise, elle avait été peu diffusée. En 1516, un an avant l'apparition des thèses de Luther, Erasme éditait sa version grecque et latine du Nouveau Testament. C'était la première fois que la Parole de Dieu était imprimée dans la langue originale. Dans ce travail, un bon nombre d'erreurs des anciennes versions étaient corrigées, et le sens du texte était plus clairement rendu. Cette édition amena les gens cultivés à une meilleure compréhension de la vérité, et donna une nouvelle impulsion à la Réforme. Mais le peuple était encore en grande partie privé de la Parole de Dieu. En la lui donnant, Tyndale devait achever l'œuvre de Wiclef.

Ce savant docteur, ardent chercheur de la vérité, avait reçu l'Evangile par le moyen du Nouveau Testament d'Erasme. Prêchant hardiment ses convictions, il déclarait que toute doctrine doit être éprouvée par les Ecritures. A l'affirmation papiste que l'Eglise a donné la Bible, et a seule le droit de l'interpréter, Tyndale répliquait: « Savez-vous qui a enseigné à l'aigle à trouver sa proie ? Eh bien, ce même Dieu apprend à ses enfants à trouver leur Père dans sa Parole. Loin de nous avoir donné les Ecritures, c'est vous qui nous les cachez ; c'est vous qui brûlez ceux qui les enseignent, et qui, si vous le pouviez, jetteriez au feu le Saint Livre lui-même. »

La prédication de Tyndale soulevait un grand intérêt, et beaucoup de gens appréciaient la vérité. Mais les prêtres étaient sur le qui-vive ; le prédicateur n'avait pas plus tôt quitté une localité qu'ils s'efforçaient, par leurs menaces et leurs calomnies, de démolir son œuvre. Ils n'y réussirent que trop souvent. « Que faire ? s'écriait-il. Pendant que je sème en un lieu, l'ennemi ravage le champ que je viens de quitter. Je ne puis être partout à la fois. Oh ! si les chrétiens avaient en leur langue la sainte Ecriture, ils pourraient eux-mêmes résister aux sophistes. Sans la Bible il est impossible d'affermir les laïques dans la vérité. »

Ses préoccupations se portèrent dès lors sur ce dernier objet. « C'est dans la langue même d'Israël, se dit-il, que les Psaumes retentissaient dans

le temple de Jéhovah ; et l'Evangile ne parlerait pas parmi nous la langue de l'Angleterre ?... L'Eglise aurait-elle moins de lumière en plein midi qu'à l'heure de son aurore ?... Il faut que les chrétiens lisent le Nouveau Testament dans leur langue maternelle. » Les docteurs et les prédicateurs de l'Eglise ne s'entendaient pas entre eux ; il fallait donc chercher la vérité dans la Parole de Dieu elle- même. Tyndale ajoutait: « Vous suivez les uns Duns Scot ; les autres, Thomas d'Aquin ; et tant d'autres encore. ... Or, chacun de ces auteurs contredit l'autre ! Comment donc discerner celui qui dit faux de celui qui dit vrai ? ... Comment ? Par la Parole de Dieu. »

Peu après, au cours d'une dispute avec lui, un savant docteur catholique s'écriait: « Mieux vaut être sans les lois de Dieu que sans celles du pape. » A quoi Tyndale répliqua: « Je brave le pape et toutes ses lois, et si Dieu m'accorde la vie, je veux qu'avant peu un valet de ferme qui conduit sa charrue ait des Ecritures une meilleure connaissance que vous. » *(Anderson, Annals of the English Bible, p. 39.)*

Déterminé plus que jamais à donner le Nouveau Testament à son peuple dans la langue du pays, il se mit aussitôt à la tâche. Chassé de chez lui par la persécution, il se rendit à Londres où il put se livrer quelque temps à son travail sans empêchement. Mais la violence des papistes l'obligea de nouveau à prendre la fuite. Toute l'Angleterre lui paraissant fermée, il résolut d'aller demander l'hospitalité à l'Allemagne, et c'est dans ce pays qu'il commença l'impression de son Nouveau Testament. Quand on lui défendait d'imprimer dans une ville, il partait dans une autre. Deux fois, le travail dut être interrompu. Il se rendit enfin à Worms, où, quelques années auparavant, Luther avait plaidé la cause de la vérité devant la diète. Dans cette ville ancienne, où résidaient beaucoup d'amis de la Réforme, Tyndale acheva son travail sans nouvelle interruption. Trois mille exemplaires du Nouveau Testament furent bientôt imprimés, suivis d'une seconde édition, la même année.

Malgré la grande vigilance exercée par les autorités dans tous les ports d'Angleterre, la Parole de Dieu pénétrait dans Londres par différentes voies, et de là se répandait dans tout le pays. Les ennemis de la vérité cherchèrent en vain à la supprimer. Un jour l'évêque de Durham acheta à un libraire, ami de Tyndale, tout son stock de Bibles et le livra aux flammes, espérant ainsi entraver la diffusion du saint Livre. Ce fut le contraire qui arriva. Avec l'argent de l'évêque, on put imprimer une nouvelle édition, meilleure que la précédente. Lorsque, plus tard, Tyndale fut incarcéré, et qu'on lui offrit la liberté à condition de révéler le nom des personnes qui avaient contribué par leurs dons à l'impression des Bibles, il répondit que l'évêque de Durham avait été son plus fort souscripteur ; en achetant à un bon prix tout le stock en magasin, il lui avait donné les moyens d'aller courageusement de l'avant.

Livré, par trahison, entre les mains de ses ennemis, Tyndale passa plusieurs mois en prison et finit par sceller son témoignage de son sang ; mais les armes qu'il avait préparées donnèrent à d'autres soldats la possibilité de lutter avec succès jusqu'à nos jours.

Latimer soutenait du haut de la chaire qu'il faut lire la Bible dans la langue du peuple. L'Auteur des saintes Ecritures, disait-il, « c'est Dieu lui-même », et l'Ecriture participe de la puissance de son Auteur. « Il n'y a ni roi, ni empereur, ni magistrat qui ne soit tenu de lui rendre obéissance. … Ne prenons pas de chemin de traverse ; que la Parole de Dieu nous conduise. Ne suivons pas la voie de nos pères, et ne nous informons pas de ce qu'ils ont fait, mais de ce qu'ils auraient dû faire. » *(Latimer, First Sermon preached before King Edward VI - Ed. Parker Soc.)*

Deux fidèles amis de Tyndale, Barnes et Frith, se mirent à défendre la vérité. Les deux RidLey et Cranmer suivirent. Ces chefs de la Réforme anglaise étaient des savants, et la plupart d'entre eux avaient été hautement estimés dans la communion romaine à cause de leur zèle et de leur piété. Leur opposition à la papauté venait de ce qu'ils avaient remarqué les erreurs du Saint-Siège. Leur connaissance des mystères de Babylone ajoutait à la puissance de leur témoignage contre elle.

« Je vous poserai maintenant une étrange question, disait Latimer. Savez-vous quel est le plus zélé de tous les prélats de l'Angleterre ? … Je vois que vous vous attendez que je vous le nomme. … Eh bien ! je vous le dirai. … C'est le diable. Cet évêque-là, je vous l'assure, n'est jamais absent de son diocèse, et à quelque heure que vous vous approchiez de lui, vous le trouvez à l'œuvre. … Partout où il réside, les mots d'ordre sont: „A bas les Bibles et vivent les chapelets ! A bas la lumière de l'Evangile, et vive la lumière des cierges, fût-ce en plein midi ! A bas la croix de Jésus-Christ qui ôte les péchés du monde, et vive le purgatoire qui vide les poches des dévôts ! A bas les vêtements donnés aux pauvres et aux impotents, et vivent les ornements d'or et de pierres précieuses prodigués à des morceaux de bois et de pierre ! A bas les traditions de Dieu, c'est-à-dire sa très sainte Parole, et vivent les traditions et les lois humaines !" Oh ! si seulement nos prélats voulaient s'employer aussi activement à jeter la bonne semence de la saine doctrine, que Satan à semer la nielle et l'ivraie ! » *(Latimer, Sermon of the Plough.)*

Le grand principe revendiqué par ces réformateurs — celui que soutenaient les Vaudois, Wiclef, Jean Hus, Luther, Zwingle et leurs collaborateurs — c'est l'autorité infaillible des saintes Ecritures en matière de foi et de morale. Ils déniaient aux papes, aux conciles et aux rois le droit de dominer sur les consciences en matière religieuse. Les Ecritures étaient leur autorité, et c'est par elles qu'ils éprouvaient toutes les doctrines et toutes les prétentions. C'est la foi en Dieu et en sa Parole qui soutenait ces saints hommes quand ils

étaient appelés à monter sur le bûcher. « Ayez bon courage », disait Latimer à ceux qui subissaient le martyre avec lui, alors que leur voix était près de s'éteindre ; « par la grâce de Dieu, nous allumerons aujourd'hui en Angleterre un flambeau qui, j'en ai la certitude, ne sera jamais éteint. » *(Works of Hugh Latimer, vol. I, p. 13.)*

En Ecosse, la semence jetée par Colomban et ses collaborateurs n'avait jamais entièrement disparu. Des siècles après que les églises d'Angleterre eurent fait leur soumission à Rome, celles d'Ecosse conservaient leurs libertés. Au douzième siècle, toutefois, le papisme s'établit dans ce pays et y exerça une autorité plus absolue qu'en aucun autre. Nulle part les ténèbres ne furent plus denses. Néanmoins, au sein de ces ténèbres, quelques rayons de lumière brillaient, qui annonçaient l'aurore. Les Lollards, venus d'Angleterre avec les saintes Ecritures et les enseignements de Wiclef, firent beaucoup pour conserver la connaissance de l'Evangile dans ce pays où chaque siècle eut ses témoins et ses martyrs.

A l'aube de la Réforme, les écrits de Luther et la traduction anglaise du Nouveau Testament de Tyndale pénétrèrent en Ecosse. Inaperçus par la hiérarchie, parcourant silencieusement monts et vaux, ces messagers rallumèrent dans cette région le flambeau de la vérité sur le point de s'éteindre, et démolirent ce qu'avaient accompli quatre siècles d'oppression romaine.

Puis le sang des martyrs donna au mouvement un nouvel essor. Les chefs papistes, s'apercevant soudain du danger qui menaçait leur cause, firent monter sur le bûcher quelques-uns des plus nobles et des plus respectés fils de l'Ecosse. Ils ne parvinrent ainsi qu'à ériger une chaire du haut de laquelle la voix de ces martyrs fut entendue de tout le pays et inspira au peuple la détermination de secouer les chaînes de Rome.

Hamilton et Wishart, aussi distingués par leur caractère que par leur naissance, terminèrent leur vie sur le bûcher, suivis d'une foule de disciples de plus humble origine. Mais du lieu où périt Wishart sortit un homme que les flammes ne purent réduire au silence, un homme qui, entre les mains de Dieu, devait porter le coup de grâce à la domination du pape en Ecosse.

John Knox — tel était son nom — se détourna des traditions et du mysticisme de l'Eglise pour se nourrir de la Parole de Dieu. Les enseignements de Wishart le confirmèrent dans sa détermination de répudier Rome pour se joindre aux réformés persécutés. Pressé par ses compagnons de prendre les fonctions de prédicateur, il reculait en tremblant devant une telle responsabilité et ne l'assuma qu'après des jours de retraite et de rudes combats intérieurs. Mais, dès lors, il alla de l'avant avec une détermination et un courage qui ne se démentirent pas un seul instant jusqu'à sa mort. Ce courageux réformateur ne craignait pas d'affronter les hommes. Les feux du martyre qu'il voyait flamber tout autour de lui ne faisaient qu'enflammer son zèle. Indifférent à la hache

du tyran constamment levée au- dessus de sa tête, il n'en frappait pas moins à droite et à gauche des coups, redoublés contre les murailles de l'idolâtrie.

Appelé devant la reine d'Ecosse, en présence de laquelle le zèle de plusieurs chefs de la Réforme avait fléchi, John Knox rendit un témoignage inflexible à la vérité. Inaccessible aux flatteries, il ne se laissa pas intimider par les menaces. La reine l'accusa d'hérésie. Il avait, disait-elle, engagé le peuple à recevoir une religion prohibée par l'Etat et avait ainsi transgressé le commandement de Dieu enjoignant aux sujets d'obéir à leurs princes. Knox lui répondit fermement:

« La vraie religion ne doit pas sa puissance originelle et son autorité aux princes temporels, mais seulement au Dieu éternel ; par conséquent, les sujets ne sont pas tenus de conformer leur religion aux caprices des princes. Car il arrive souvent que ceux-ci soient plus ignorants de la vraie religion de Dieu que le reste du monde. ... Si tous les fils d'Abraham avaient embrassé la religion de Pharaon dont ils étaient sujets, je vous le demande, Madame, quelle eût été la religion du monde ? Ou encore si, aux jours des apôtres, tous les hommes eussent été de la religion des empereurs romains, quelle religion eût régné sur la face de la terre ?... Vous le voyez donc, Madame, si les sujets doivent obéissance à leurs princes, ils ne sont cependant pas tenus de pratiquer leur religion. »

« Vous interprétez les Ecritures d'une façon, dit la reine, et les docteurs catholiques les interprètent d'une autre ; qui faut-il croire, et qui sera juge ? »

« Il faut croire Dieu qui nous parle clairement dans sa Parole, répondit le réformateur. Au-delà de ce qui est écrit, il ne faut croire ni les uns ni les autres. La Parole de Dieu s'explique elle-même ; et s'il semble y avoir quelque obscurité dans un passage, le Saint- Esprit, qui n'est jamais en contradiction avec lui-même, s'exprime plus clairement dans un autre, de telle sorte que le doute ne subsiste que pour ceux qui veulent obstinément demeurer dans l'ignorance. » *(Laing, Works of John Knox, vol. II, p. 281, 284.)*

Telles étaient les vérités qu'au péril de sa vie l'intrépide réformateur faisait entendre à la reine. Avec ce courage indomptable, puisé dans la prière, il poursuivit les batailles de l'Eternel jusqu'à ce que l'Ecosse eût brisé le joug de la papauté.

L'établissement du protestantisme comme religion nationale en Angleterre atténua la persécution sans toutefois l'abolir entièrement. Le peuple avait renoncé à plusieurs des doctrines de Rome, mais il conservait encore nombre de ses cérémonies. La suprématie du pape avait été remplacée par celle du roi. Dans le culte, on était encore bien éloigné de la pureté et de la simplicité évangéliques. Le grand principe de la liberté religieuse était méconnu. Les souverains protestants eurent rarement recours aux atrocités exercées par Rome contre l'hérésie ; toutefois, ils ne reconnaissaient pas à chacun le

droit de servir Dieu selon sa conscience. Il fallait accepter les enseignements et suivre la forme de culte de l'Eglise établie ; aussi, des siècles durant, les dissidents furent-ils plus ou moins cruellement traités.

Au dix-septième siècle, il était interdit au peuple, sous peine de fortes amendes, de prison ou de bannissement, d'assister aux assemblées non autorisées par l'Eglise. Des milliers de pasteurs furent arrachés à leurs troupeaux. Les âmes fidèles, ne pouvant renoncer à adorer Dieu à leur manière, se retrouvaient dans d'étroites allées, dans de sombres greniers, et, à certaines saisons de l'année, au milieu des bois et à minuit. C'est dans les profondeurs protectrices des temples de la nature que ces enfants de Dieu se réunissaient pour faire monter au ciel leurs louanges et leurs prières. Mais, en dépit de toutes leurs précautions, une foule d'entre eux furent appelés à souffrir pour leur foi. Les prisons regorgeaient. Des familles étaient disloquées ou s'expatriaient. Mais Dieu était avec ses enfants, et la persécution ne parvenait pas à réduire leur témoignage au silence. D'ailleurs, un grand nombre d'entre eux, contraints de traverser les mers, se rendirent en Amérique où ils jetèrent les bases d'une république fondée sur le double principe de la liberté civile et religieuse, qui a fait la sécurité et la gloire des Etats-Unis.

On vit alors, comme aux jours des apôtres, la persécution contribuer aux progrès de l'Evangile. John Bunyan, jeté dans une infecte prison, au milieu de débauchés et de voleurs, y respirait néanmoins l'atmosphère même du ciel, et écrivit là sa merveilleuse allégorie du voyage du chrétien allant du pays de la perdition à la cité céleste. Depuis plus de deux siècles, cette voix sortie de la prison de Bedford ne cesse de remuer les cœurs. Les ouvrages de Bunyan, le Voyage du chrétien et Grâce abondante, ont amené un grand nombre d'âmes sur le sentier de la vie.

Baxter, Flavel, Aleine et d'autres hommes doués, cultivés, et d'une vie chrétienne austère, se levèrent à leur tour pour défendre vaillamment « la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes ». L'œuvre accomplie par ces hommes proscrits par les autorités civiles est impérissable. La Source de la Vie et la Méthode de la Grâce, de Flavel, ont montré à des milliers d'âmes comment on se donne à Jésus. Le Pasteur chrétien, de Baxter, a été en bénédiction à ceux qui désiraient un réveil de l'œuvre de Dieu, et son Repos éternel des saints a fait connaître à de nombreux lecteurs « le repos qui reste pour le peuple de Dieu ».

Un siècle plus tard, en un temps de grandes ténèbres spirituelles, parurent de nouveaux porte-lumière ; c'étaient Whitefield et les deux Wesley. Sous la domination de l'Eglise établie, l'Angleterre avait subi un déclin religieux qui l'avait ramenée à un état voisin du paganisme. La religion naturelle constituait l'étude favorite du clergé et renfermait presque toute sa théologie. Les classes supérieures se moquaient de la piété et se flattaient d'être au-dessus de ce

qu'elles appelaient du fanatisme. Les classes inférieures étaient plongées dans l'ignorance et le vice, et l'Eglise n'avait ni le courage ni la foi nécessaires pour soutenir la cause chancelante de la vérité.

La grande doctrine de la justification par la foi, si bien mise en relief par Luther, était tombée dans l'oubli ; elle avait cédé le pas à la doctrine romaine du salut par les bonnes œuvres. Whitefield et les Wesley, membres de l'Eglise établie et honnêtes chercheurs de la grâce de Dieu, avaient appris à la trouver dans une vie vertueuse et dans l'observation des rites de la religion.

Un jour où Charles Wesley, gravement malade, attendait sa fin, on lui demanda sur quoi reposait son espérance de vie éternelle. « J'ai servi Dieu au mieux de mes connaissances », répondit-il. L'ami qui lui avait posé cette question ne paraissant pas entièrement satisfait de la réponse, Wesley se dit: « Quoi ! mes efforts ne seraient pas une base sufisante ? Voudrait-il me priver de mes mérites ? Je n'ai pas autre chose sur quoi me reposer. » *(John Whitehead, Life of the Rev. Charles Wesley, p. 102 - 2e éd. américaine. 1845.)* Telles étaient les ténèbres qui avaient envahi l'Eglise, voilant le dogme de l'expiation, ravissant au Christ sa gloire et détournant l'attention des hommes de leur unique espérance de salut: le sang du Rédempteur crucifié.

Wesley et ses collaborateurs furent amenés à comprendre que la vraie religion a son siège dans le cœur, et que la loi de Dieu embrasse non seulement les paroles et les actions, mais aussi les pensées. La sainteté intérieure ne leur parut pas moins nécessaire que la correction extérieure, et ils voulurent vivre une vie nouvelle. Par la prière et la vigilance, ils s'efforçaient de combattre les inclinations du cœur naturel. Pratiquant le renoncement, la charité, l'humilité, ils observaient rigoureusement tout ce qui leur paraissait susceptible de les aider à atteindre leur but, à savoir: un état de sainteté qui assure la faveur de Dieu. Mais ils n'y parvenaient pas. Leurs efforts ne les délivraient ni du poids terrible du péché, ni de sa puissance. Ils passaient par l'expérience qui avait été celle de Luther dans sa cellule d'Erfurt, obsédés par la question même qui avait fait son supplice: « Comment l'homme serait-il juste devant Dieu ? » *(Job 9: 2.)*

La flamme de la vérité divine qui s'était presque éteinte sur les autels du protestantisme devait être ranimée par l'ancien flambeau que les chrétiens de Bohême s'étaient transmis d'une génération à l'autre. Après la Réforme, le protestantisme de Bohême avait été foulé aux pieds par les sicaires de Rome. Tous ceux qui n'avaient pas voulu renoncer à la vérité avaient dû s'expatrier. Quelques-uns d'entre eux, ayant trouvé un refuge en Saxe, y avaient conservé leur foi. Ce furent leurs descendants, les Moraves, qui communiquèrent la lumière à Wesley et à ses associés. Voici dans quelles circonstances.

Après avoir été consacrés au saint ministère, Jean et Charles Wesley furent envoyés en mission en Amérique. A bord de leur vaisseau se trouvait un groupe

de Moraves. De violentes tempêtes éclatèrent au cours de cette traversée. Mis en présence de la mort, Jean Wesley gémissait de ne pas être en paix avec Dieu, tandis que les Saxons, au contraire, manifestaient une assurance et une sérénité auxquelles le jeune clergyman était étranger.

« Depuis longtemps, écrivait-il plus tard, j'avais observé le grand sérieux de leur maintien. Ils avaient donné des preuves constantes de leur humilité en rendant aux autres passagers des services auxquels les Anglais n'eussent pas voulu s'abaisser, et pour lesquels ils ne désiraient ni n'acceptaient aucune rémunération. „Il est bon, disaient-ils, que notre cœur orgueilleux soit soumis à de telles humiliations, car notre bon Sauveur a fait bien davantage pour nous." Chaque jour ils avaient manifesté une douceur à toute épreuve. Etaient-ils heurtés, frappés ou jetés à terre, ils se relevaient tranquillement, sans faire entendre la moindre plainte.

« Ils eurent bientôt l'occasion de prouver qu'ils étaient libres de la crainte comme ils l'étaient de l'orgueil, de la colère et de la rancune. … Un jour, pendant un de leurs services religieux, la tempête se déchaîna avec violence ; les vagues, se précipitant sur le navire, l'inondèrent et mirent en pièces la grande voile. Un cri de détresse s'échappa de bien des poitrines. Les Moraves seuls ne parurent pas émus ; ils n'interrompirent pas même le chant du Psaume qu'ils avaient commencé. Je demandai plus tard à l'un d'eux: „N'étiez-vous donc pas effrayés ?" Il me répondit: „Grâce à Dieu, non." — „Mais vos femmes et vos enfants n'avaient-ils pas peur ?" „Non, reprit-il simplement ; nos femmes et nos enfants n'ont pas peur de mourir." » *(M. Lelièvre, John Wesley – 4e éd.- p. 72, 73.)*

Arrivé à Savannah, Jean Wesley, lors d'un court séjour au milieu des Moraves, fut vivement impressionné par leur vie chrétienne. Il exprime en ces termes le contraste frappant d'un de leurs cultes avec le vain formalisme des églises d'Angleterre: « La grande simplicité et la solennité de cette scène me transportèrent dix-sept siècles en arrière, au milieu d'une des assemblées présidées par Paul, le faiseur de tentes, ou Pierre, le pêcheur: assemblée sans apparat, mais animée par une démonstration d'esprit et de puissance. » *(Id., p. 75.)*

De retour en Angleterre, Wesley parvint, sous la direction d'un prédicateur morave, à une claire intelligence de la foi qui sauve. Il comprit que, pour obtenir le salut, il faut renoncer à ses propres œuvres et s'en remettre entièrement à « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Lors d'une réunion de la société morave de Londres, on lut une page de Luther sur le changement que l'Esprit de Dieu opère dans le cœur du croyant. Cette lecture engendra la foi dans le cœur de Wesley. « Je sentis, dit-il, que mon cœur se réchauffait étrangement. J'eus la sensation que je me confiais en Jésus, en Jésus seul pour mon salut ; et je reçus l'assurance qu'il m'avait enlevé mes

péchés, oui, les miens, et qu'il me sauvait de la loi du péché et de la mort. » *(Id., p. 87.)*

Il venait de passer de longues et mornes années de luttes, de privations volontaires et de remords dans le seul dessein de trouver la paix de Dieu ; et maintenant, il l'avait trouvée ; il venait de découvrir que cette grâce, qu'il avait en vain demandée aux prières, aux aumônes et aux actes d'abnégation, est un pur don accordé « sans argent et sans aucun prix » !

Quand il fut affermi dans la foi en Jésus-Christ, Wesley conçut l'ardent désir de répandre en tous lieux le glorieux Evangile de la grâce gratuite de Dieu. « Je considère le monde entier comme ma paroisse, par quoi je veux dire que partout où je me trouve, je considère que j'ai le droit et le devoir strict d'annoncer la bonne nouvelle du salut à tous ceux qui veulent m'entendre. » *(Id., p. 118.)*

Il persévéra dans sa vie de frugalité et de renoncement, où il ne voyait plus la condition, mais la conséquence de sa foi ; non la racine, mais le fruit de la sainteté. La grâce de Dieu en Jesus-Christ est le fondement des espérances du chrétien, et cette grâce se manifeste par l'obéissance. Wesley consacra sa vie à la proclamation des grandes vérités qu'il avait reçues: la justification par la foi au sang expiatoire du Sauveur et la puissance régénératrice du Saint-Esprit dans le cœur, vérités dont le fruit est une vie conforme à celle de Jésus.

Whitefield et les deux Wesley avaient été préparés en vue de leur mission par le sentiment vif et prolongé de leur état de perdition ; en outre, afin de pouvoir tout endurer comme de bons soldats du Christ, ils durent passer par la fournaise du mépris et de la persécution, et cela tant à l'université qu'apres leur entrée dans le ministère. Par dérision, leurs condisciples impies leur donnèrent, à eux et à leurs amis, le nom de « méthodistes », dont s'honore aujourd'hui l'une des plus puissantes Eglises d'Angleterre et d'Amérique.

En leur qualité de membres de l'Eglise anglicane, ils étaient fortement attachés aux formes de son culte ; mais le Seigneur leur présenta dans sa Parole un idéal plus élevé. Le Saint-Esprit les poussa à prêcher Jésus et Jésus-Christ crucifié ; aussi la puissance divine se manifesta-t-elle dans leurs travaux. Des milliers de personnes, convaincues de péché, passèrent par une conversion réelle. Et comme il fallait que ces brebis fussent protégées des loups ravisseurs, et qu'il n'entrait pas dans l'intention de Wesley de former une Eglise nouvelle, il organisa ses convertis en ce qu'il appela la Branche méthodiste.

Une dure et mystérieuse opposition du côté de l'Eglise établie attendait ces prédicateurs. Mais Dieu, dans sa sagesse, veilla à ce que la Réforme commençât au sein même de l'Eglise. Si elle était venue du dehors, elle n'eût pu pénétrer là où elle était surtout nécessaire. Comme les prédicateurs du réveil étaient eux-mêmes membres de l'Eglise, et prêchaient sous son égide partout où ils en trouvaient l'occasion, la vérité se faisait jour dans des milieux qui leur fussent

autrement restés fermés. Ainsi, certains membres du clergé se réveillerent de leur torpeur, et devinrent de zélés pasteurs de leurs paroisses. Des églises jusque-là pétrifiées par le formalisme renaquirent à une vie nouvelle.

Au temps de Wesley, comme dans tous les siècles, on vit l'œuvre de Dieu s'accomplir par des hommes qui avaient reçu des dons différents. Ils n'étaient pas d'accord sur tous les points de doctrine, mais, comme ils étaient tous animés de l'Esprit de Dieu, ils se laissèrent absorber par un seul et même objectif ; gagner des âmes au Sauveur. Des divergences d'opinion faillirent un moment provoquer une rupture entre Whitefield et les Wesley ; mais comme ils avaient acquis à l'école du Seigneur un esprit d'humilité et de conciliation, la charité triompha. Ils comprirent qu'ils n'avaient pas de temps à perdre en controverses, alors que l'erreur et l'iniquité débordaient et que, de toutes parts, les pécheurs allaient à la ruine.

Le chemin de ces serviteurs de Dieu était raboteux. Des hommes influents et instruits s'opposaient à eux avec acharnement. Bientôt, quelques membres du clergé leur manifestèrent une hostilité ouverte, et les portes de l'Eglise se fermèrent au réveil et à ses adeptes. En les dénonçant du haut de la chaire, le clergé déchaîna contre eux des gens ignorants et pervers. Jean Wesley n'échappa à la mort que grâce à des miracles répétés. Plusieurs fois, au milieu d'une populace furieuse, alors que toute fuite semblait impossible, un ange, sous une forme humaine, écarta la foule et conduisit le serviteur de Dieu en lieu sûr.

Voici comment Wesley raconte la manière dont il fut arraché à une meute de forcenés qui le poursuivaient: « Plusieurs tentèrent de me précipiter sur le raidillon d'une colline, en se disant sans doute que, si j'étais jeté à terre, il y avait peu de chance que je me relevasse. Mais je ne fis ni un faux pas, ni la moindre glissade, jusqu'à ce que je me trouvasse hors de leur atteinte. … Quelques-uns voulurent en vain me saisir par le col ou par mes vêtements pour me jeter à terre, un homme seulement arriva à s'emparer du pan de mon habit, qui ne tarda pas à lui rester dans la main, tandis que l'autre pan, dans lequel se trouvait un billet de banque, ne fut qu'à moitié déchiré. … Un robuste garnement qui se trouvait derrière moi brandit à plusieurs reprises un fort gourdin de chêne au-dessus de ma tête ; s'il m'en avait asséné un seul coup, c'en eût été fait de moi. Mais chaque fois, comme je ne pouvais aller ni à droite ni à gauche, le coup était mystérieusement détourné. … Un autre fendit la foule, le poing levé sur moi ; mais il le laissa retomber, me caressa la tête et se contenta de dire: „Comme il a les cheveux fins !" »

Wesley ajoute: « Les premiers dont les cœurs furent touchés étaient les bandits de la ville, toujours prêts à faire un mauvais coup ; l'un d'eux avait été boxeur de profession dans les jardins-brasseries. … Avec quelle tendre sollicitude le Seigneur nous prépare insensiblement à faire sa volonté ! Il y a

deux ans, un morceau de brique effleura mon épaule. L'année suivante, une pierre me frappa entre les yeux. Le mois dernier, j'ai reçu un coup, et deux ce soir: un avant d'entrer en ville et l'autre après en être sorti ; mais je n'ai ressenti ni l'un ni l'autre. Le premier agresseur m'a frappé de toutes ses forces en pleine poitrine ; l'autre sur la bouche, avec tant de violence que le sang a jailli ; néanmoins, ces coups ne m'ont pas fait plus mal que si j'avais été touché avec une paille. » *(Wesley's Works, vol. III, p.297, 298.)*

Les méthodistes de ce temps-là — prédicateurs et fidèles — étaient en butte à la moquerie et à la persécution aussi bien de la part des membres de l'Eglise établie que de celle des incrédules poussés par la calomnie. Souvent brutalisés, ils étaient traînés devant les tribunaux, où la justice, rare à cette époque, n'existait que de nom. La populace allait de maison en maison, saccageant tout, s'emparant de ce qui lui convenait, et maltraitant honteusement hommes, femmes et enfants. Parfois, les gens disposés à briser les fenêtres et à piller les maisons des méthodistes étaient convoqués par voie d'affiches et se donnaient rendez-vous pour tel jour, à telle heure et à tel endroit. Ce grossier déni des lois divines et humaines se pratiquait à la vue des autorités. Cette persécution systématique était dirigée contre une classe de personnes dont le seul crime était de chercher à détourner les pécheurs du sentier de la perdition et à les faire entrer dans celui de la sainteté !

Parlant des accusations portées contre lui et ses collaborateurs, Jean Wesley s'exprime ainsi: « Certains affirment que notre doctrine est fausse, erronée, enthousiaste ; qu'on n'en a entendu parler que récemment ; que c'est du quakerisme, du fanatisme, du papisme. La fausseté de toutes ces allégations a été démontrée maintes fois jusqu'à l'évidence ; il a été prouvé que chaque clément de cette doctrine n'est autre que l'enseignement de l'Ecriture tel que notre Eglise le comprend. Or, si les Ecritures sont vraies, cet enseignement ne peut être ni faux, ni erroné. ... D'autres disent: „Leur doctrine est trop étroite: ils font le chemin du ciel trop étroit. C'est la, en effet, l'objection originelle: pendant un certain temps, elle a été la seule ; elle est au fond d'une foule d'autres qui prennent différentes formes. Reste à savoir si nous faisons le chemin du ciel plus étroit que notre Seigneur et ses disciples. Notre doctrine est-elle plus stricte que celle des saintes Ecritures ? Considérons seulement quelques passages clairs et précis: „Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée." „Les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole vaine qu'ils auront dite." „Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu."

» Si notre doctrine est plus stricte que cela, nous sommes blâmables ; mais vous savez — et votre conscience vous le dit — que ce n'est pas le cas. Celui qui ose être d'un iota moins strict falsifie la Parole de Dieu. L'administrateur

des mystères de Dieu sera-t-il trouvé fidèle s'il change quoi que ce soit au dépôt qui lui a été confié ? Non, il n'en peut rien supprimer ni rien adoucir. Il est sous l'obligation de faire à tous cette déclaration: „Je ne puis abaisser les Ecritures à votre fantaisie. Il faut ou monter à leur niveau, ou périr éternellement." C'est là la base réelle d'une autre accusation populaire: notre „manque de charité". Manquons- nous réellement de charité ? Sous quel rapport ? Ne donnons-nous pas de quoi manger à ceux qui ont faim, et de quoi se vêtir à ceux qui sont nus ? — „Non, ce n'est pas ce que nous entendons: vous êtes parfaitement en règle sous ce rapport ; mais vous manquez de charité dans vos jugements: vous vous imaginez qu'on ne peut être sauvé qu'en faisant comme vous." » *(Id., p. 152, 153.)*

Le déclin spirituel constaté en Angleterre avant les jours de Wesley était dû en grande partie à l'enseignement de l'antinomianisme. (Du grec anti – contre- et nomos – loi.) Plusieurs affirmaient que, la loi morale étant abolie par Jésus-Christ, l'enfant de Dieu, affranchi de « l'esclavage des œuvres », n'est plus tenu de l'observer. D'autres, tout en admettant la perpétuelle obligation de la loi, déclaraient qu'il était superflu d'exhorter les auditeurs à en observer les préceptes, car ceux que Dieu a destinés au salut sont « irrésistiblement contraints, par la grâce divine, de pratiquer la piété et la vertu », tandis que ceux qui sont condamnés à la réprobation « n'ont pas la force d'obéir à Dieu ».

D'autres encore, sous prétexte que « les élus ne peuvent ni déchoir de la grâce, ni perdre la faveur de Dieu », en arrivaient à cette conclusion, plus odieuse si possible, que « le mal qu'ils font n'est pas réellement un péché ; qu'il ne peut donc être considéré comme une violation de la loi divine, et que, par conséquent, ils n'ont lieu ni de le confesser, ni d'y renoncer ». *(McClintock and Strong's Cyclopedia, art. « Antinomians ».)* Ils en déduisaient que certains péchés, même les plus scandaleux, et « universellement regardés comme des infractions flagrantes de la loi divine, ne sont pas des péchés aux yeux de Dieu » s'ils sont commis par des élus, car « c'est une des caractéristiques des élus de ne pouvoir rien faire qui déplaise à Dieu ou qui soit défendu par sa loi B ! »

Ces doctrines monstrueuses sont essentiellement celles de certains théologiens modernes qui nient l'existence d'une ligne de démarcation immuable entre le bien et le mal, et considèrent la norme de la morale comme dépendant de la société régnante et sujette, par conséquent, à de continuels changements. Toutes ces théories sont inspirées par un même esprit: celui qui, parmi les purs habitants du ciel, a tenté d'abattre les justes restrictions imposées par la loi de Dieu.

La doctrine de la prédestination comprise dans le sens que le caractère de tout homme a été irrévocablement fixé à l'avance, avait amené beaucoup de gens à rejeter l'autorité de la loi de Dieu. Wesley prouvait que cette doctrine, qui conduit à l'antinomianisme, est contraire aux saintes Ecritures. Il est écrit:

« La grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes, a été manifestée. » « Cela est bon et agréable devant Dieu, notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est donné lui- méme en rançon pour tous. » *(Tite 2: 11 ; 1 Timothée 2: 3-6.)* L'Esprit de Dieu, libéralement répandu, peut mettre tout homme à même de saisir le salut. C'est ainsi que Jésus est « la véritable lumière, qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme ». *(Jean 1: 9.)* Ceux qui ne parviennent pas au salut sont ceux qui refusent volontairement le don de la vie.

Voici ce que Wesley répondait à ceux qui prétendaient que le Décalogue a été aboli à la mort de Jésus avec la loi cérémonielle: « Jésus n'a pas aboli la loi morale des dix commandements dont les prophètes ont revendiqué la sainteté. L'objet de sa venue n'était pas d'en révoquer une partie quelconque. Cette loi — fermement établie comme un fidèle témoin qui est dans le ciel — ne peut être abrogée. Elle existe dès le commencement du monde, ayant été écrite, non sur des tables de pierre, mais dans le cœur des hommes quand ils sont sortis des mains du Créateur. Et bien que ses caractères, tracés du doigt de Dieu, soient maintenant profondément altérés par le péché, ils ne pourront être entièrement effacés, aussi longtemps qu'il restera en nous quelque conscience du bien et du mal. Toutes les parties de cette loi restent obligatoires pour la famille humaine et dans tous les siècles. Elle ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des circonstances ; elle repose sur la nature de Dieu, sur celle de l'homme et sur leurs immuables relations mutuelles.

» „Je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir." Sans l'ombre d'un doute, le sens de ces paroles de Jésus (d'après le contexte) est le suivant: Je suis venu établir la loi dans sa plénitude, en dépit de toutes les gloses humaines. Je suis venu mettre en pleine lumière tout ce qu'elle pouvait contenir d'obscur, révéler le sens véritable de chacune de ses déclarations, et montrer la longueur, la largeur et toute l'étendue de chacun de ses commandements, ainsi que leur hauteur, leur profondeur, la pureté et l'inconcevable spiritualité de toutes ses sentences. » *(Wesley's Works, sermon 25.)*

Wesley enseignait que l'harmonie est parfaite entre la loi et l'Evangile. « Entre la loi et l'Evangile existent les rapports les plus intimes qu'il soit possible d'imaginer. D'une part, la loi prépare la voie à l'Evangile et nous y conduit ; d'autre part, l'Evangile nous ramène à une plus parfaite observation de la loi. Par exemple, la loi enjoint l'amour de Dieu et du prochain, la douceur, l'humilité, la sainteté. Or, nous nous sentons incapables d'y atteindre ; „aux hommes cela est impossible" ; mais Dieu nous a promis de nous donner cet amour et de nous rendre humbles, doux, saints ; à nous de nous saisir de cet Evangile, de cette bonne nouvelle ; il nous est fait selon notre foi ; et „la justice de la loi sera accomplie en nous" par la foi en Jésus-Christ. …

» Au premier rang des ennemis de l'Evangile, disait Wesley, il faut placer ceux qui, ouvertement et explicitement, „parlent mal de la loi et jugent la loi" ; ceux qui enseignent aux hommes à violer (ébranler, supprimer, renverser) non seulement un seul, fût-ce le plus petit ou le plus grand des commandements, mais tous. … Ce qu'il y a de plus surprenant en tout ceci, c'est que les victimes de cette puissante séduction s'imaginent réellement honorer Jésus-Christ en renversant sa loi, et magnifier son sacerdoce en détruisant sa doctrine. Ils l'honorent à la manière de Judas, qui lui disait: „Salut, Maître", et lui donnait un baiser. Avec tout autant d'à-propos, Jésus peut dire à chacun d'eux: „C'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ?" Abolir une partie quelconque de sa loi sous prétexte de hâter les progrès de son Evangile équivaut à le trahir par un baiser et à parler de son sang purificateur tout en lui ravissant sa couronne. Comment donc pourra-t-il se soustraire à cette accusation, celui qui, directement ou indirectement, prêche la foi de façon à dispenser les hommes d'une parcelle quelconque de leur obéissance, et qui présente le Sauveur de manière à annuler ou affaiblir le moindre des commandements de Dieu ? » *(Ibid.)*

Certains docteurs enseignaient que la prédication de l'Evangile tenait lieu de loi. Wesley leur répondait: « Nous le nions absolument. Elle ne tient pas lieu du tout premier objet de la loi, qui est de convaincre de péché, de réveiller ceux qui dorment encore sur le seuil même de l'enfer. L'apôtre Paul déclare que „c'est la loi qui donne la connaissance du péché" ; or, l'on n'éprouve le besoin du sang expiatoire du Sauveur que quand on a été convaincu de péché. … „Ce ne sont pas ceux qui se portent bien", remarque notre Seigneur lui-même, „qui ont besoin de médecin, mais les malades". Il est absurde de proposer un médecin à ceux qui se portent bien, ou qui, du moins, se croient bien portants. Il faut d'abord les convaincre qu'ils sont malades ; autrement, ils ne vous sauront pas gré de vos bons offices. Il est également absurde de parler du Sauveur à ceux dont le cœur n'a pas encore été brisé. » *(Id., sermon 35.)*

Ainsi, tout en prêchant l'Evangile de la grâce de Dieu, Wesley, à l'instar de son Maître, s'efforçait de « rendre sa loi grande et magnifique ». Il s'acquitta fidèlement de la tâche que le Seigneur lui avait confiée et il lui fut permis d'en contempler les glorieux résultats. A la fin d'une vie longue de plus de quatre-vingts ans — plus d'un demi-siècle de ministère itinérant — ses partisans déclarés se chiffraient à plus d'un demi-million. Mais la multitude d'âmes arrachées à la ruine et à la perdition par le moyen de son labeur, et toutes celles que ses enseignements ont amenées à une vie chrétienne plus profonde, ne seront connues que dans le royaume éternel. La vie de Wesley offre à tout chrétien un enseignement d'une valeur incalculable. Plût à Dieu que la foi et l'humilité, le zèle inlassable, l'abnégation et la vraie piété de ce serviteur de Dieu fussent l'apanage des églises de nos jours ! »

15. La Bible et la révolution française

Au seizième siècle, une Bible ouverte à la main, la Réforme avait frappé à la porte de tous les pays d'Europe. Certaines nations l'avaient accueillie comme une messagère céleste. D'autres, influencées par la papauté, lui avaient en grande partie fermé l'accès de leur territoire, qui resta ainsi presque totalement privé de la connaissance et de l'influence bienfaisante de la Parole de Dieu. Parmi ces derniers, il faut ranger la France, où la lumière pénétra de bonne heure, où, des siècles durant, la vérité et l'erreur furent aux prises, et où le mal finit par triompher et la lumière céleste par être bannie. « La lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. » *(Jean 3.19)* Aussi la nation française tout entière a-t-elle récolté les fruits de ses semailles. La puissance protectrice de l'Esprit de Dieu ayant cessé d'entourer un peuple qui avait méprisé le don de Sa grâce, les ferments du mal sont parvenus à maturité, et le monde a pu contempler les résultats auxquels on s'expose volontairement lorsqu'on ferme sa porte au Prince de la Paix et à la pure lumière de Son Évangile.

La guerre faite à l'Évangile sur le sol de France atteignit son point culminant sous la Révolution. Cet effroyable bouleversement fut la conséquence naturelle de la suppression de la Parole de Dieu. *(Voir Appendice a21)* Il est la démonstration la plus frappante de l'aboutissement auquel peut arriver une nation après plus d'un millénaire passé à l'école de l'église de Rome.

La suppression des saintes Écritures durant la période de la suprématie papale avait été prédite par les prophéties; d'autre part, l'Apocalypse avait annoncé les terribles résultats qu'aurait, pour la France en particulier, la domination de « l'homme de péché ».

« [Les nations] fouleront aux pieds la ville sainte pendant quarante-deux mois, avait dit saint Jean. Je donnerai à mes deux témoins le pouvoir de prophétiser, revêtus de sacs, pendant mille deux cent soixante jours.... Quand ils auront achevé leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra, et les tuera. Et leurs cadavres seront sur la place de la grande ville, qui est appelée, dans un sens spirituel, Sodome et Égypte, là même où leur Seigneur a été crucifié.... Et à cause d'eux les habitants de la terre se réjouiront et seront dans l'allégresse, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes ont tourmenté les habitants de la terre. Après les trois jours et demi, un esprit de vie, venant de Dieu, entra

en eux, et ils se tinrent sur leurs pieds; et une grande crainte s'empara de ceux qui les voyaient. » *(Apocalypse 11.2-11)*

Les périodes « quarante-deux mois » et « mille deux cent soixante jours » mentionnées dans ce passage sont un seul et même laps de temps, à savoir celui pendant lequel l'Église de Dieu devait être opprimée par celle de Rome. Les mille deux cent soixante années de la suprématie papale commencèrent en l'an 538 de notre ère, et devaient par conséquent se terminer en 1798. *(Voir Appendice a22)* À cette dernière date, une armée française entra dans Rome, s'empara du pape et le conduisit en exil à Valence, où il mourut. On ne tarda pas à élire un nouveau pape, mais la Curie fut incapable de rétablir son ancienne puissance.

Cependant la persécution des fidèles disciples du Sauveur ne dura pas jusqu'à la fin de la période des mille deux cent soixante années. Dans sa miséricorde envers son peuple, Dieu abrégea la durée de cette cruelle épreuve. En prédisant la « grande affliction » qui allait être le lot de son Église, le Sauveur avait dit: « Et si ces jours n'étaient abrégés, personne ne serait sauvé; mais, à cause des élus, ces jours seront abrégés. » *(Matthieu 24.22)* Grâce à l'influence de la Réforme, la persécution prit fin avant 1798.

Au sujet des deux témoins, le prophète ajoute: « Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui se tiennent devant le Seigneur de la terre. » *(Apocalypse 11.4)* « Ta Parole, dit le Psalmiste, est une lampe à mes pieds, et une lumière sur mon sentier. » *(Psaumes 119.105)* Les deux témoins représentent les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'un et l'autre témoignent de l'origine et de la perpétuité de la loi de Dieu. L'un et l'autre proclament le plan de la Rédemption. Les symboles, les sacrifices et les prophéties de l'Ancien Testament annoncent un Sauveur à venir. Les évangiles et les épîtres du Nouveau Testament nous parlent d'un Sauveur déjà venu, et qui répond exactement aux symboles et aux prophéties.

« Je donnerai à mes deux témoins, lisons-nous dans l'Apocalypse, le pouvoir de prophétiser, revêtus de sacs, pendant mille deux cent soixante jours. »

Durant la plus grande partie de cette période, les deux témoins de Dieu ont connu une période d'obscurité relative. La puissance papale s'est efforcée de soustraire au peuple la Parole de vérité et de produire de faux témoins qui en contredisaient le témoignage. » *(Voir Appendice a23)* Le temps où les deux témoins prophétisèrent, vêtus de sacs, est celui où les saintes Écritures étaient proscrites par les autorités civiles et religieuses, où leur témoignage était falsifié, où l'effort réuni des hommes et des démons tendait à en détourner les esprits, où ceux qui osaient en proclamer les vérités sacrées étaient traqués, ensevelis dans des cachots, torturés, martyrisés pour leur foi ou obligés d'aller demander une retraite aux forteresses de la nature, aux rochers et aux antres de la terre; c'est alors que les deux témoins « prophétisèrent vêtus de sacs ».

Ce ministère, ils le poursuivirent pendant toute la période des mille deux cent soixante années. Aux époques les plus sombres, il y eut des hommes fidèles qui aimaient la Parole de Dieu et qui, jaloux de Sa gloire, reçurent de Son Auteur sagesse, puissance et autorité pour annoncer la vérité.

« Si quelqu'un veut leur faire du mal, du feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis; et si quelqu'un veut leur faire du mal, il faut qu'il soit tué de cette manière. » *(Apocalypse 11.5)* Ce n'est jamais impunément qu'on foule aux pieds la Parole de Dieu. Le sens de cette terrible sentence est donné dans le dernier chapitre de l'Apocalypse: , Je le déclare à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre: Si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des fléaux décrits dans ce livre; et si quelqu'un retranche quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part de l'arbre de la vie et de la ville sainte, décrits dans ce livre. » *(Apocalypse 22.18, 19)*

Tels sont les avertissements que Dieu nous donne pour nous mettre en garde contre la tentation d'apporter la moindre altération à ce qu'il a révélé ou ordonné. Ces solennelles instructions s'appliquent à tous ceux dont l'influence pousse les hommes à faire peu de cas de la loi divine. Elles devraient faire trembler ceux qui traitent à la légère l'obéissance aux saints commandements de Dieu. Tous ceux qui mettent leurs opinions au-dessus de la révélation divine, qui altèrent le sens clair et évident des Écritures en vue de se procurer un avantage particulier ou afin de se conformer au monde, prennent sur eux une redoutable responsabilité. Le critère qui servira à éprouver tous les hommes, c'est la Parole écrite, la sainte loi de Dieu; tous ceux que ce code infaillible déclarera coupables seront condamnés.

« Quand ils auront achevé [ou seront sur le point d'achever] *(Trad. littérale. Voir Emphatic Diaglott.)* leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. »

La période pendant laquelle les deux témoins devaient rendre leur témoignage revêtus de sacs se termina en 1798. Vers la fin de leur ministère exercé dans l'ombre, la puissance représentée par la « bête qui monte de l'abîme » allait leur faire la guerre. Durant des siècles, les autorités civiles et ecclésiastiques de plusieurs États européens avaient été, par l'intermédiaire de la papauté, dirigées par Satan. Mais ici on assiste à une nouvelle manifestation de sa puissance.

Sous prétexte d'une grande vénération pour les saintes Écritures, la tactique constante de Rome avait été de les tenir scellées dans une langue inconnue, et de les mettre ainsi hors de la portée du peuple. Sous cette domination, les deux témoins avaient prophétisé vêtus de sacs. Mais un nouveau pouvoir — la « bête qui monte de l'abîme » — devait surgir et livrer une guerre ouverte à la Parole de Dieu.

« Et leurs cadavres seront sur la place de la grande ville, qui est appelée, dans un sens spirituel, Sodome et Égypte, là même où leur Seigneur a été crucifié. »

La « grande ville » dans les rues de laquelle les deux témoins sont tués, et où gisent leurs cadavres, « est appelée, dans un sens spirituel,... Égypte ». De toutes les nations dont l'Écriture nous rapporte l'histoire, c'est l'Égypte qui a le plus effrontément nié l'existence de Dieu et foulé aux pieds ses commandements. Aucun monarque ne s'était jamais révolté plus audacieusement contre l'autorité du ciel que le pharaon d'Égypte. Quand Moïse lui apporta un message de la part de Dieu, il lui répondit avec hauteur: « Qui est l'Éternel, pour que j'obéisse à sa voix, en laissant aller Israël? Je ne connais point l'Éternel, et je ne laisserai point aller Israël. » *(Exode 5.2)* Tel est le langage de l'athéisme. Or, la nation représentée ici par l'Égypte devait également refuser de reconnaître les droits du Dieu vivant; elle devait faire preuve d'une incrédulité semblable, et défier de la même façon le Créateur des cieux et de la terre. La « grande ville » est aussi appelée, « dans un sens spirituel, Sodome ». La corruption de Sodome se manifestait plus spécialement par sa luxure. Ce péché devait également caractériser la nation qui allait accomplir cette prophétie.

Il ressort donc des paroles du prophète que, peu avant l'an 1798, un gouvernement sortant de « l'abîme » devait s'élever pour faire la guerre à la Parole de Dieu. Dans le pays où les deux témoins allaient être réduits au silence, on devait voir s'étaler l'athéisme de Pharaon et la luxure de Sodome.

Cette prophétie a reçu l'accomplissement le plus frappant dans l'histoire de la France. Au cours de la Révolution, en 1793, « le monde vit pour la première fois une assemblée d'hommes nés et élevés en pays civilisé, et s'arrogeant le droit de gouverner la nation la plus policée de l'Europe, s'unir pour renier unanimement la vérité la plus haute qui soit accessible à l'homme: la foi en la divinité et en son culte. » *(Voir Appendice a24)* « La France est la seule nation du monde qui ait officiellement osé lever la main contre l'Auteur de l'univers. Il y a eu, et il y a encore, bon nombre de blasphémateurs et d'incrédules en Angleterre, en Allemagne, en Espagne et ailleurs; mais la France occupe une place à part dans les annales de l'humanité, étant le seul État qui, par une décision de son assemblée législative, ait déclaré l'inexistence de Dieu, et dont la vaste majorité de sa population, tant dans la capitale qu'en province, ait accueilli cette nouvelle par des danses et des chants de joie. » *(Voir Appendice a24)*

À la même époque, la France manifesta aussi le caractère de Sodome. Au cours de la Révolution, on put constater un état de corruption analogue à celui qui attira la colère de Dieu sur cette ville coupable de l'antiquité. L'histoire, comme la prophétie, établit un rapport entre l'athéisme et l'impudicité. « En relation intime avec les lois contre la religion se trouvait

celle qui attaquait le mariage. L'engagement le plus sacré existant entre deux êtres humains, et dont la permanence est indispensable à la conservation de la société, était réduit à l'état de simple contrat civil de nature transitoire, et que deux personnes peuvent contracter et rompre à volonté.... Si des ennemis de la société s'étaient imposé la tâche de détruire tout ce qu'il y a de gracieux, de vénérable et de constant dans la vie domestique par un mal qui se perpétuât de génération en génération, ils n'auraient rien pu trouver de plus efficace que la dégradation du mariage.... Sophie Arnould, actrice célèbre par son esprit, appelait l'union libre « le sacrement de l'adultère. »

« Où leur Seigneur a été crucifié », dit la prophétie. Ce détail prophétique s'était également réalisé. Aucun pays — au cours de son histoire — n'avait manifesté autant d'inimitié que la France contre Jésus-Christ, contre Sa Parole et contre Ses vrais disciples. Par les persécutions qu'elle avait fait subir au cours des siècles aux confesseurs de l'Évangile, elle avait réellement « crucifié le Seigneur » dans la personne de Ses disciples.

Siècle après siècle, le sang des saints avait coulé à flots. Pendant que les Vaudois, dans les montagnes du Piémont, donnaient leur vie pour « la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus », les Albigeois faisaient, en France, le même sacrifice et pour la même cause. Aux jours de la Réforme, les Huguenots avaient également versé leur sang pour conserver ce qu'il y a de plus cher au coeur humain: la conscience. Traités en parias, ils avaient vu leur tête mise à prix. Pourchassés comme des fauves, ils avaient subi la mort après d'affreuses tortures. Le roi et les nobles, des femmes de haute naissance et de délicates jeunes filles s'étaient rassasiés du spectacle de l'agonie des martyrs de Jésus.

Ceux de leurs descendants qui restaient encore en France au dix-huitième siècle se cachaient dans les montagnes du Midi, et là, sous le nom d'« Église du Désert », ils conservaient la foi de leurs pères. Quand ils osaient se réunir de nuit sur le flanc des montagnes ou dans les landes désertes, c'était au risque d'être traqués par les dragons du roi et condamnés à une vie d'esclavage sur les galères. Les hommes les plus purs, les plus nobles et les plus distingués de France vivaient dans les chaînes, ou exposés aux plus horribles tortures dans la promiscuité des bandits et des assassins. Plus humainement traités étaient ceux qui, sans armes et sans défense, tombant à genoux et se recommandant à Dieu, étaient fusillés de sang-froid. Des centaines de vieillards, de femmes inoffensives et d'enfants innocents, surpris en pleine assemblée, étaient laissés inanimés sur les lieux. En parcourant le versant des montagnes où ces infortunés chrétiens avaient coutume de se réunir, on voyait souvent, « tous les quatre pas, des corps morts qui jonchaient le chemin et des cadavres suspendus aux arbres ». Leur pays, dévasté par l'épée, la hache et le bûcher, fut transformé en un vaste et lugubre désert. « Ces atrocités se perpétraient non pas en un temps de ténèbres et d'ignorance,

mais dans le siècle poli de Louis XIV, siècle où les arts et les sciences étaient cultivés, où les lettres florissaient et où les théologiens de la cour et de la capitale, savants et éloquents, se paraient des grâces de la douceur et de la charité. » *(Voir Appendice a25)*

Mais le plus noir des forfaits, le plus atroce des crimes enregistrés par l'histoire, fut le massacre de la Saint-Barthélemy. Le monde frémit encore d'horreur au souvenir de ce lâche et cruel attentat. Sous la pression des dignitaires de l'Église, ce crime fut autorisé par le roi de France. Une cloche de l'église de Saint-Germains-l'Auxerrois, retentissant dans le silence de la nuit, donna le signal de la tuerie. Des milliers de protestants qui, comptant sur la parole d'honneur de leur roi, reposaient tranquillement dans leurs lits, furent assaillis dans leurs demeures et massacrés.

De même que le Christ avait été le Conducteur invisible de Son peuple lorsqu'il l'arracha à l'esclavage de l'Égypte, de même Satan fut le chef invisible de ses sujets dans cet horrible égorgement qui se poursuivit dans Paris sept jours durant, les trois premiers avec une indicible fureur. Mais cette oeuvre de mort ne se borna pas à la capitale: par ordre du roi, elle s'étendit à toutes les provinces et à toutes les villes où vivaient des protestants. On n'eut égard ni à l'âge ni au sexe. On n'épargna ni l'enfant à la mamelle, ni le vieillard aux cheveux blancs. Nobles et paysans, jeunes et vieux, mères et enfants, tous étaient également immolés. Le massacre dura deux mois entiers dans toutes les parties de la France. Soixante- dix mille âmes environ, la fleur de la nation, périrent.

« Quand la nouvelle de ce crime parvint à Rome, la joie du clergé ne connut pas de bornes. Le cardinal de Lorraine récompensa le messager d'un don de mille couronnes; le canon de Saint-Ange se fit entendre en signe de joyeux salut; les cloches de toutes les églises sonnèrent à toute volée; les feux de joie transformèrent la nuit en jour; et Grégoire XIII, accompagné des cardinaux et d'autres dignitaires ecclésiastiques, se rendit en procession à l'église de Saint-Louis, où le cardinal de Lorraine chanta le Te Deum. Une médaille fut frappée pour commémorer l'événement. Le pape Grégoire envoya la Rose d'or à Charles IX et, quatre mois après,... il écoutait complaisamment le sermon d'un prêtre français célébrant ce jour de joie et d'allégresse où le Saint-Père reçut l'heureuse nouvelle, et alla solennellement en rendre grâces à Dieu et à Saint Louis. » *(Voir Appendice a26)* On peut encore voir au Vatican les trois fresques de Vasari représentant le meurtre de Coligny, le roi décidant le massacre en conseil, et le massacre lui-même.

L'esprit infernal qui poussa à la Saint-Barthélemy présida aussi aux scènes de la Révolution. Jésus-Christ y fut déclaré un imposteur, et le cri de ralliement des incrédules qui le désignaient était: « Écrasons l'infâme » *(Voir Appendice a27)* Le blasphème et la luxure marchaient de pair; des hommes abjects, des

monstres de cruauté et de vice étaient comblés d'honneur: hommage suprême rendu à Satan, tandis que Jésus-Christ, la personnification de la vérité, de la pureté et de l'amour désintéressé, était crucifié à nouveau.

« La bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre; elle les vaincra et les tuera. »

Comme on vient de le voir, la puissance athée qui gouverna la France sous la Révolution et le règne de la Terreur livra en effet à Dieu et à Sa Parole une guerre sans précédent dans l'histoire. L'Assemblée nationale abolit le culte de la divinité. Les exemplaires de la sainte Écriture furent ramassés et brûlés publiquement avec toutes les marques du mépris. La loi de Dieu était foulée aux pieds. La célébration publique du culte chrétien, du baptême et de la cène fut interdite; le repos hebdomadaire fut supprimé et remplacé par le décadi. Des inscriptions placées bien en vue sur les cimetières déclaraient que la mort est un sommeil éternel.

On affirmait que, loin d'être « le commencement de la sagesse », la crainte de Dieu était le commencement de la folie. Tout culte religieux, sauf celui de la liberté et de la patrie, fut prohibé. « L'évêque constitutionnel de Paris eut le principal rôle dans une comédie impudente et scandaleuse qui fut jouée en présence de l'Assemblée nationale.... Il vint, recouvert de ses ornements sacerdotaux, pour déclarer à la barre de la Convention que la religion qu'il avait enseignée tant d'années avait été inventée de toutes pièces par les prêtres et qu'elle n'avait aucun fondement ni dans l'histoire ni dans la vérité sacrée. Dans les termes les plus solennels et les plus explicites, il nia l'existence de la divinité dont il avait été le prêtre, annonçant qu'il allait désormais dédier sa vie au culte de la liberté, de l'égalité, de la vertu et de la morale. Il déposa alors devant l'Assemblée ses insignes épiscopaux et reçut du président de la Convention l'accolade fraternelle. Plusieurs prêtres apostats suivirent l'exemple de ce prélat. » *(Voir Appendice a28)*

« Et à cause d'eux les habitants de la terre se réjouiront et seront dans l'allégresse, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes ont tourmenté les habitants de la terre. » La France avait réduit au silence la voix de ces deux témoins. La Parole de vérité, étendue comme un cadavre dans ses rues, mettait dans la joie ceux qui haïssaient les restrictions et les exigences de la loi divine. On outrageait publiquement le Dieu du ciel.

Comme certains pécheurs d'autrefois, on s'écriait: « Comment Dieu saurait-il, comment le Très-Haut connaîtrait- il? » *(Psaumes 73.11)*

Avec une hardiesse dans le blasphème dépassant presque toute conception, un prêtre du nouvel ordre s'écriait: « Dieu, si tu existes, venge les injures faites à ton nom. Je te défie!... Tu gardes le silence.... Tu n'oses pas lancer les éclats de ton tonnerre!... Qui, après ceci, croira encore à ton existence? » *(Lacretelle, Histoire, vol. XVI, p. 309. Cité dans Alison's History of Europe, vol.I, chap. X..)*

Écho frappant des paroles de Pharaon: « Qui est l'Éternel pour que j'obéisse à sa voix? Je ne connais pas l'Éternel! »

« L'insensé dit en son coeur: Il n'y a point de Dieu. » *(Psaumes 14.1)* De ceux qui pervertissent la vérité, il est dit: « Leur folie sera manifeste pour tous » *(2 Thimothée 3.9)* Quand la foule eut répudié le culte du Dieu vivant, de celui « dont la demeure est éternelle », elle ne tarda pas à glisser dans une idolâtrie dégradante. En la personne d'une comédienne, le culte de la Raison fut inauguré sous les auspices de l'Assemblée nationale et des autorités civiles et législatives.

« Les portes de la Convention s'ouvrirent toutes grandes pour livrer passage à une bande de musiciens, à la suite de laquelle les membres du Conseil municipal entrèrent en procession solennelle, chantant un hymne à la liberté et escortant, comme objet de leur culte futur, une femme voilée dénommée la déesse Raison. Dès qu'elle se trouva dans l'enceinte, on la dépouilla solennellement de son voile, et elle prit place à la droite du président. On reconnut alors une actrice de l'Opéra. C'est à cette femme, considérée comme le meilleur emblème de la raison, qu'allèrent les hommages publics de la Convention nationale.

» Cette cérémonie impie et ridicule eut une certaine vogue; l'instauration de la déesse Raison fut renouvelée et imitée dans toutes les parties de la France où l'on voulut se montrer à la hauteur de la Révolution. » *(Voir Appendice a29)*

Chaumette introduisit le culte de la Raison en ces termes: « Législateurs, le fanatisme a cédé la place à la Raison. Ses yeux louches n'ont pu soutenir l'éclat de la lumière. Aujourd'hui, un peuple immense s'est porté sous ces voûtes gothiques où, pour la première fois, on a entendu la vérité. Là, les Français ont célébré le seul vrai culte, celui de la liberté, celui de la raison. Là, nous avons formé des voeux pour la prospérité des armes de la République. Là, nous avons échangé des idoles inanimées pour la Raison, pour cette image animée, le chef d'oeuvre de la nature. » *(Thiers, Hist. de la Révolution française, liv. I, p. 260.)*

Lorsque la déesse fut amenée devant la Convention, le président la prit par la main et dit en se tournant vers l'Assemblée: ‚Mortels, cessez de trembler devant le Dieu que vos prêtres ont créé. Ne reconnaissez plus désormais d'autre divinité que la Raison. Je vous présente sa plus noble et sa plus pure image; s'il vous faut des idoles, n'apportez plus vos hommages qu'à celle-ci... Tombe devant l'auguste Sénat de la Liberté, ô voile de la Raison!...

» Après avoir reçu l'accolade du président, l'idole, montée sur un char magnifique, fut conduite, au milieu d'un immense concours de peuple, à la cathédrale Notre-Dame pour y figurer la divinité. Placée sur un autel élevé, elle reçut les adorations de tous les spectateurs. » *(Alison, vol. I, chap. X..)*

Cette cérémonie fut suivie d'un autodafé de livres pieux, y compris la Bible. « La Société populaire de la section du Musée entra au Conseil en criant: Vive

la Raison! et, portant au bout d'un bâton les restes d'un livre encore fumant, elle annonce que les bréviaires, les missels, les heures, les oraisons de Sainte-Brigitte, l'Ancien et le Nouveau Testament ont expié, dans un grand feu, sur la place du Temple de la Raison, toutes les sottises qu'ils ont fait commettre à l'espèce humaine. » *(Journal de Paris, 1793, numéro 318. Cité par Buchez-Roux, vol. XXX, p. 200, 201.)*

Le papisme avait commencé le travail qu'achevait l'athéisme. Les leçons de Rome avaient entraîné la France dans une crise sociale, politique et religieuse qui la précipitait vers la ruine. En parlant des horreurs de la Révolution, certains auteurs en jettent la responsabilité à la fois sur le Trône et sur l'Église. *(Voir Appendice a30)* En toute justice, ces excès doivent être attribués à l'Église, qui avait empoisonné l'esprit des rois au sujet de la Réforme, qualifiée par elle d'ennemie de la couronne et d'élément de discorde fatal à la paix de la nation. Le génie de Rome avait inspiré les cruautés inouïes et la terrible oppression exercées par l'autorité royale.

En revanche, l'esprit de liberté avait marché de pair avec la Parole de Dieu. Partout où l'Évangile avait été reçu, les yeux s'étaient ouverts. Les chaînes de l'ignorance, du vice et de la superstition, le plus avilissant des esclavages, avaient été brisées... On s'était mis à penser et à agir en hommes. Ce que voyant, les monarques avaient tremblé pour leur despotisme et Rome s'était empressée d'attiser leurs craintes jalouses. En 1525, le pape disait au régent de France: « Cette forcènerie [le protestantisme] ne se contentera pas de brouiller la religion et de la détruire, mais aussi principautés, lois, ordres et même rangs. » *(G. de Félice, Hist. des Protestants de France - 6e éd. - liv. I, chap. II, p.28.)* Quelques années plus tard, le nonce du pape donnait au roi cet avertissement: « Sire, ne vous y trompez pas, les protestants porteront atteinte à l'ordre civil comme à l'ordre religieux. Le trône est en danger tout autant que l'autel. L'introduction d'une religion nouvelle doit entraîner nécessairement un gouvernement nouveau. » *(Merle d'Aubigné, Hist. de la Réformation au temps de Calvin, liv. II, chap. XXXVI.)* Et les théologiens de faire appel aux préjugés populaires en déclarant que la doctrine protestante « entraîne les hommes vers des nouveautés et des folies; qu'elle prive le roi de l'affection de ses sujets et dévaste à la fois l'Église et l'État ». C'est ainsi que Rome avait réussi à dresser la France contre la Réforme.

Les enseignements des Écritures auraient au contraire implanté dans les esprits et les coeurs des principes de justice, de tempérance, de vérité, d'équité et de bienveillance, principes qui sont la pierre angulaire de la prospérité nationale. « La justice élève une nation. » « C'est par la justice que le trône s'affermit. » « L'oeuvre de la justice sera la paix, et le fruit de la justice le repos et la sécurité pour toujours. » *(Proverbes 14.34; 16.12; Ésaïe 32.17)* Celui qui est soumis à la loi divine ne faillira pas non plus au respect des lois

de son pays. Celui qui craint Dieu « honorera le roi » dans l'exercice de ses attributions justes et légitimes. Les dirigeants de la France ne se doutaient guère, hélas! des conséquences de leur fatale politique lorsqu'ils prohibèrent les Écritures et bannirent ses disciples, lorsque, siècle après siècle, des hommes intègres, éclairés, consciencieux, ayant le courage de leurs convictions et la foi qui consent à souffrir pour la vérité, avaient été condamnés aux galères, consumés sur les bûchers ou enterrés vifs dans de sombres cachots. Des myriades d'autres avaient cherché leur salut en passant à l'étranger. Et cela dura deux cent cinquante ans à partir des débuts de la Réforme!

« Il n'y eut peut-être pas une génération de Français, au cours de cette longue période, qui ne fût témoin de la fuite éperdue des disciples de l'Évangile devant la fureur de leurs persécuteurs. Emportant avec eux leurs arts et leurs industries (dans lesquels ils excellaient généralement), leur intelligence et leur esprit d'ordre, ils allèrent, au détriment de la France, enrichir les pays qui leur donnaient asile.

» Si, au cours de ces trois siècles, la main active de ces exilés avait cultivé le sol national; si leurs talents industriels avaient perfectionné ses usines; si leur génie créateur avait enrichi sa littérature et cultivé ses sciences; si leur sagesse avait dirigé ses conseils; si leur bravoure s'était donné libre carrière sur ses champs de bataille; si leur équité avait rédigé ses lois et si la religion de l'Évangile avait formé les consciences, quelle ne serait pas, aujourd'hui, la gloire de la France! Grande, prospère, heureuse, elle eût servi de modèle à tous les peuples de la terre!

» Au lieu de cela, un fanatisme aveugle et inexorable chassait du sol français les maîtres de la vertu, les champions de l'ordre et les vrais soutiens du trône. En disant aux hommes qui auraient pu assurer la gloire de leur patrie: Vous avez le choix entre l'exil et le bûcher, on consomma la ruine de l'État. Et comme il ne resta plus de conscience à proscrire, plus de religion à traîner sur la roue, plus de patriotisme à exiler, on eut la Révolution et ses horreurs.

» La fuite des Huguenots avait été suivie en France d'une décadence générale. Des villes industrielles florissantes tombèrent à rien; des régions fertiles demeurèrent en friche. À une période de progrès sans précédent succédèrent le marasme intellectuel et le déclin moral. Paris devint une vaste aumônerie où deux cent mille personnes, au moment de la Révolution, attendaient leur subsistance des largesses royales. Seuls, au sein de la décadence, les Jésuites prospéraient et faisaient peser le joug de leur tyrannie sur les Églises, sur les écoles, dans les prisons et sur les galères. »

L'Évangile aurait apporté à la France la solution des problèmes politiques et sociaux qui déjouaient l'habileté de son clergé, de son roi et de ses législateurs et qui finirent par plonger le pays dans l'anarchie et la ruine. Malheureusement, sous la tutelle de Rome, le peuple avait oublié les enseignements bénis du

Sauveur se résumant dans l'amour du prochain. On l'avait détourné de la voie du désintéressement. On n'avait pas censuré le riche opprimant le pauvre ni secouru le pauvre dans sa servitude et sa dégradation. L'égoïsme du riche et du puissant était devenu de plus en plus dur et cruel. Depuis des siècles, une noblesse prodigue et dissolue écrasait le paysan; le riche pillait le pauvre et chez le pauvre la haine allait en grandissant.

Dans plusieurs provinces, les nobles étaient seuls propriétaires fonciers, et la classe laborieuse, à la merci des propriétaires, était soumise aux exigences les plus exorbitantes. Accablées d'impôts par les autorités civiles et par le clergé, la classe moyenne et la classe ouvrière étaient chargées d'entretenir à la fois l'Église et l'État. « Le bon plaisir des nobles était considéré comme la loi suprême; les fermiers et les paysans pouvaient mourir de faim: leurs oppresseurs n'en avaient cure... Les intérêts exclusifs des propriétaires devaient toujours passer en premier. La vie du travailleur agricole était une existence de misère; ses plaintes, si jamais il s'avisait d'en faire entendre, étaient accueillies avec un superbe mépris. Les tribunaux donnaient toujours raison au noble contre le paysan. Les juges se laissaient publiquement acheter et les caprices des aristocrates avaient force de loi. En vertu de ce système, la corruption était générale. Des impôts arrachés au peuple, la moitié à peine trouvait le chemin du trésor royal ou épiscopal; le reste était gaspillé. Et les hommes qui appauvrissaient ainsi leurs concitoyens étaient eux-mêmes exempts d'impôts et avaient droit, de par la loi ou la coutume, à toutes les charges de l'État. La Cour vivait dans le luxe et la dissipation. Les classes privilégiées comptaient cent cinquante mille membres et, pour suffire à leur gaspillage, des millions de leurs concitoyens étaient condamnés à une vie de dégradation sans issue. » *(Voir Appendice a31)*

La cour se livrait au luxe et à la dissipation. Toutes les mesures du gouvernement étaient considérées avec méfiance par les administrés. Avec une aristocratie endurcie et corrompue, avec des classes inférieures indigentes et ignorantes, avec des finances obérées et un peuple exaspéré, il n'était pas nécessaire d'être prophète pour prédire ce qui devait arriver. En ces temps de relâchement, Louis XV se signala pendant plus d'un demi-siècle par son indolence, sa frivolité et sa sensualité. C'était en vain qu'on le pressait de faire des réformes. S'il voyait le mal, il n'avait ni le courage ni le pouvoir d'y parer. Aux avertissements de ses conseillers, il répondait invariablement: « Tâchez de faire durer les choses aussi longtemps que je vivrai. Après ma mort, il arrivera ce qu'il pourra. » Il ne prédisait que trop bien le sort qui attendait la France par cette parole souverainement égoïste: « Après moi le déluge! »

En jouant sur la jalousie des rois et des classes dirigeantes, Rome les avait poussés à maintenir le peuple dans un état de servitude, sachant très bien qu'en affaiblissant l'État, elle affermissait d'autant son ascendant sur la nation

entière. Sa politique clairvoyante lui enseignait que, pour asservir les peuples, il faut enchaîner les âmes et leur ôter toute velléité de liberté. Or la dégradation morale résultant de cette politique était mille fois plus lamentable que les souffrances physiques. Privé du pur Évangile, saturé de fanatisme, le peuple était plongé dans l'ignorance, la superstition et le vice, et, par conséquent, il ne savait pas se gouverner.

Tel était le plan de Rome. Mais le dénouement fut tout autre. Au lieu de retenir les foules dans une aveugle soumission à ses dogmes, elle avait fait des incrédules et des révolutionnaires. Considéré par le peuple comme inféodé aux oppresseurs, le romanisme récolta sa haine. Le seul dieu, la seule religion que l'on connût étant le dieu de Rome et les enseignements de Rome, on considéra l'avarice et la cruauté de l'Église comme les fruits légitimes de l'Évangile et l'on ne voulut plus en entendre parler.

Rome ayant dénaturé le caractère de Dieu et perverti ses exigences, on rejeta et la Bible et Son Auteur. Au nom des Écritures, la papauté avait exigé une foi aveugle en ses dogmes. Par réaction, Voltaire et ses collaborateurs rejetèrent entièrement la Parole divine et semèrent à pleines mains le poison de l'incrédulité, Rome avait écrasé le peuple sous son talon de fer et maintenant, dans leur horreur de la tyrannie, les masses dégradées et brutalisées rejetaient toute contrainte. Furieux d'avoir trop longtemps rendu hommage à une brillante fiction, le peuple rejeta également la vérité et le mensonge. Confondant la liberté avec la licence, les esclaves du vice exultèrent dans leur liberté imaginaire.

Au commencement de la Révolution, par concession royale, le peuple obtint aux États généraux une représentation supérieure en nombre à celles du clergé et de la noblesse. La majorité gouvernementale se trouvait donc entre ses mains; mais il n'était pas en état d'en user avec sagesse et modération. Dans sa hâte de redresser les torts dont elle avait souffert, une populace aigrie par la souffrance et par le souvenir des vieilles injustices entreprit aussitôt de reconstruire la société et de se venger des auteurs de son dénuement. Mettant à profit les leçons qu'on leur avait données, les opprimés devinrent les oppresseurs de leurs tyrans.

Malheureuse France! Elle récoltait dans le sang la moisson de ses semailles et buvait au calice amer de sa soumission à la puissance de Rome. C'est sur l'emplacement même où, sous l'influence du clergé, avait été élevé le premier bûcher à l'intention des réformés que la Révolution dressa la première guillotine. C'est à l'endroit même où, au seizième siècle, les premiers martyrs de la foi réformée avaient été brûlés, qu'au dix-huitième furent guillotinées les premières victimes de la vindicte populaire. En rejetant l'Évangile qui lui eût apporté la guérison, la France avait ouvert toute grande la porte à l'incrédulité et à la ruine. Le joug des lois divines secoué, on s'aperçut que les lois de

l'homme étaient impuissantes à endiguer la marée montante des passions humaines, et la nation sombra dans la révolte et l'anarchie. La guerre à la Parole de Dieu inaugura une ère connue dans l'histoire sous le nom de « règne de la Terreur ». La paix et le bonheur furent bannis des foyers et des coeurs. Personne n'était en sécurité. Celui qui triomphait aujourd'hui était, demain, accusé et condamné. La violence et la luxure avaient libre cours.

Le roi, le clergé et la noblesse furent livrés aux atrocités d'une populace en démence. L'exécution du roi excitant la soif de vengeance, les hommes qui avaient décrété sa mort le suivirent bientôt à la guillotine. Le massacre général de tous ceux qui étaient suspects d'hostilité à la Révolution fut décidé. Les prisons étaient combles: un certain moment, elles n'abritaient pas moins de deux cent mille captifs. Dans les villes de province, on n'assistait qu'à des scènes d'horreur. La France était devenue un champ clos où s'affrontaient des foules en proie à la fureur de leurs passions. « À Paris, où les tumultes succédaient aux tumultes, les citoyens étaient partagés en factions ne visant qu'à leur extermination mutuelle. » Pour comble de malheur, la France avait sur les bras une guerre dévastatrice avec les grandes puissances. « Le pays était acculé à la faillite; les armées réclamaient leur solde arriérée; Paris était réduit à la famine; les provinces étaient ravagées par des brigands, et la civilisation faisait place à l'anarchie. »

Le peuple, hélas! n'avait que trop bien retenu les néfastes leçons de cruauté que Rome lui avait si patiemment enseignées, et le jour des rétributions était enfin venu. Ce n'étaient plus maintenant les disciples de Jésus qu'on jetait dans les cachots et qu'on entraînait à l'échafaud. Il y avait longtemps qu'ils avaient été ou égorgés ou contraints de s'exiler. Rome recevait maintenant les coups mortels de ceux qu'elle avait habitués à verser, d'un coeur léger, le sang de leurs frères. « La persécution dont le clergé de France avait donné l'exemple pendant tant de siècles se retournait maintenant contre lui avec une redoutable rigueur. Le sang des prêtres ruisselait sur les échafauds. Les galères et les prisons, autrefois pleines de Huguenots, se peuplaient maintenant de leurs persécuteurs. Enchaînés à leur banc et tirant l'aviron, des prêtres expérimentaient à leur tour les supplices qu'ils avaient si gaiement infligés aux doux hérétiques. » *(Voir Appendice a32)*

« Puis vinrent les jours où le plus barbare de tous les codes fut appliqué par un tribunal plus barbare encore; où nul ne pouvait saluer son voisin ni faire sa prière sans s'exposer à commettre un crime capital; où des espions étaient apostés à tous les coins de rue; où la guillotine fonctionnait avec acharnement toute la matinée; où les égoûts de Paris emportaient à la Seine des flots de sang humain....; où des tombereaux parcouraient journellement les rues de Paris conduisant au lieu d'exécution leurs chargements de victimes; où les consuls envoyés dans les départements par le Comité de Salut public se

livraient à des orgies de cruauté inconnues même dans la capitale. Le couperet de la fatale machine montait et retombait trop lentement pour suffire à sa tâche et de longues files de captifs étaient fauchées par la mitraille. Pour les noyades en masse, on défonçait des barques chargées de malheureuses victimes. Lyon fut réduit en désert. À Arras, on refusa même aux prisonniers la cruelle miséricorde d'une mort immédiate. Tout le long de la Loire, de Saumur jusqu'à la mer, de grandes troupes de corbeaux et de vautours se repaissaient de la chair des cadavres nus, entrelacés dans de hideuses étreintes. On ne faisait grâce ni au sexe ni à l'âge. Des jeunes gens et des jeunes filles au-dessous de dix-sept ans étaient immolés par centaines. Les Jacobins se lançaient d'une pique à l'autre de petits enfants, arrachés au sein maternel. » *(Voir Appendice a33)*

Dans le court espace de dix ans, des multitudes d'êtres humains avaient péri de mort violente. Tout cela était conforme aux désirs du prince des ténèbres et au but qu'il poursuit de siècle en siècle avec une invariable fourberie. Son objet est de plonger l'homme, créature de Dieu, dans la désolation, de le défigurer, de le souiller et par là de contrister le ciel en entravant les plans de la bienveillance et de l'amour divins. Cela fait, aveuglant les esprits, il rejette sur Dieu la responsabilité de son oeuvre, qu'il fait passer pour le résultat des desseins originels du Créateur. Et lorsque ceux qu'il a longtemps brutalisés et dégradés finissent par secouer leur chaîne, il les pousse à des excès et à des atrocités que les tyrans et les oppresseurs citent ensuite comme les conséquences légitimes de la liberté.

Mais il y a plus. Lorsqu'une certaine forme d'erreur est dévoilée, Satan la présente sous un autre déguisement, qui est reçu par la multitude avec tout autant de faveur que le précédent. Voyant que le romanisme était démasqué et qu'il ne pouvait plus s'en servir pour égarer les foules, l'ennemi les poussa dans l'extrême opposé. On rejeta toutes les religions comme mensongères et la Parole de Dieu comme un tissu de fables, pour se livrer sans remords à l'iniquité.

Ce qui attira tant de calamités sur la France, c'est l'ignorance fatale de cette grande vérité, à savoir que la véritable liberté se trouve dans l'obéissance à la loi de Dieu. « Oh! si tu étais attentif à mes commandements! Ton bien-être serait comme un fleuve, et ton bonheur comme les flots de la mer. » « Il n'y a point de paix pour les méchants, dit l'Éternel. » « Mais celui qui m'écoute reposera avec assurance, il vivra tranquille et sans craindre aucun mal. » *(Ésaïe 48.18, 22; Proverbes 1.33)*

Les athées, les incrédules et les apostats peuvent repousser et combattre la loi de Dieu, les résultats de leur oeuvre prouvent que la prospérité de l'homme dépend de l'obéissance aux statuts divins. Que ceux qui ne veulent pas croire le Livre de Dieu se donnent la peine de lire ce fait dans l'histoire des nations.

Quand Satan se servait de l'Église romaine pour entraîner les hommes loin du sentier de l'obéissance, sa main était si bien dissimulée qu'on ne voyait pas dans les maux qui en découlaient les résultats naturels de l'erreur. En outre, sa puissance était à tel point neutralisée par l'Esprit de Dieu que son système ne pouvait produire tous ses fruits. On ne remontait pas des effets à la cause, et on ne découvrait pas la source des misères publiques. C'est lors de la Révolution, où la loi de Dieu fut ouvertement supprimée par l'Assemblée nationale, et surtout sous le règne de la Terreur qui suivit, que chacun put voir les conséquences de l'abandon des préceptes divins.

Quand la France renia Dieu publiquement et rejeta la Bible, les impies — comme aussi les démons — exultèrent de voir enfin la réalisation de leur plus cher désir: un royaume affranchi des restrictions de la loi de Dieu! « Parce qu'une sentence contre les mauvaises actions ne s'exécute pas promptement, le coeur des fils de l'homme se remplit en eux du désir de faire le mal. » *(Ecclésiaste 8.11)* Ils ignorent que la violation d'une loi juste entraîne nécessairement une pénalité et que, si le châtiment ne suit pas toujours de près la transgression, il n'en est pas moins certain. Des siècles d'apostasie et d'iniquité avaient accumulé « un trésor de colère pour le jour de la colère »; aussi, une fois la coupe de leur iniquité comblée, les prévaricateurs et les impies apprirent que lasser la patience divine est une chose terrible. L'Esprit de Dieu, dont la puissance protectrice imposait un frein à la cruauté de Satan, s'étant partiellement retiré, l'être implacable qui trouve ses délices à faire souffrir les hommes put agir à sa guise. Ceux qui avaient choisi le sentier de la révolte eurent bientôt l'occasion d'en mesurer les conséquences sur une terre couverte de forfaits indescriptibles.

« À cette heure-là, il y eut un grand tremblement de terre, et la dixième partie de la ville [de la grande ville: la chrétienté, à savoir la France] tomba. »

Des provinces dévastées et des villes ruinées monta, lamentable et amère, une clameur désespérée. La France était secouée comme par un « tremblement de terre ». La religion, la loi, l'ordre social, la famille, l'Église et l'État, tout était abattu par la main impie qui s'était levée contre la loi de Dieu. Ces paroles du Sage se justifiaient: « Le bonheur n'est pas pour le méchant. » « Cependant, quoique le pécheur fasse cent fois le mal et qu'il y persévère longtemps, je sais aussi que le bonheur est pour ceux qui craignent Dieu, parce qu'ils ont de la crainte devant lui. » *(Ecclésiaste 8.12, 13)* « Parce qu'ils ont haï la science, et qu'ils n'ont pas choisi la crainte de l'Éternel,... ils se nourriront du fruit de leur voie, et ils se rassasieront de leurs propres conseils. » *(Proverbes 1: 29-31)*

Bien qu'immolés par la puissance blasphématrice « qui monte de l'abîme », les témoins de Dieu ne devaient pas demeurer longtemps silencieux. « Après les trois jours et demi, un esprit de vie, venant de Dieu, entra en eux, et ils se

tinrent sur leurs pieds; et une grande crainte s'empara de ceux qui les voyaient. » *(Apocalypse 11.11)* C'est en 1793 que l'Assemblée nationale avait décrété l'abolition de la religion chrétienne et la suppression des saintes Écritures. Trois ans et demi plus tard, la même Assemblée rapportait son décret et tolérait ainsi la libre circulation du Livre saint. Le monde, épouvanté à la vue des débordements qui avaient suivi la répudiation de l'Évangile, reconnut la nécessité de la foi en Dieu et en sa Parole comme base de la vertu et de la morale. Cela était écrit: « Qui as-tu insulté et outragé? Contre qui as-tu élevé la voix? Tu as porté tes yeux en haut sur le Saint d'Israël. » « C'est pourquoi voici, je leur fais connaître, cette fois, je leur fais connaître ma puissance et ma force; et ils sauront que mon nom est l'Éternel. » *(Ésaïe 37.23; Jérémie 16.21)*

Le prophète ajoute, au sujet des deux témoins: « Et ils entendirent du ciel une voix qui leur disait: Montez ici! Et ils montèrent au ciel dans la nuée; et leurs ennemis les virent. » *(Apocalypse 11.12)* Depuis que la France a fait la guerre aux témoins de Dieu, ils ont été plus honorés que jamais. En 1804 fut fondée la Société biblique britannique et étrangère. Elle fut suivie de l'organisation en Europe de plusieurs sociétés auxiliaires. En 1816 avait lieu la fondation de la Société biblique américaine et, en 1818, celle de la Société biblique britannique, les saintes Écritures étaient imprimées en cinquante langues; depuis, elles l'ont été en plus de huit cent langues et dialectes. *(Voir Appendice a34)*

Au cours des cinquante années qui précédèrent l'année 1792, on ne s'était guère occupé des missions étrangères. Aucune société nouvelle ne s'était formée et peu d'églises se préoccupaient d'évangéliser les païens. Mais vers la fin du dix-huitième siècle, un grand changement se produisit. On se lassa du rationalisme et l'on commença à éprouver le besoin d'une révélation divine et d'une religion expérimentale. À partir de cette époque, l'oeuvre des missions a pris un développement sans précédent. *(Voir Appendice a35)*

Les progrès dans l'art de l'imprimerie ont très sensiblement aidé à la propagation des saintes Écritures. Les facilités de communication d'un pays à l'autre, la disparition des barrières élevées par les préjugés et les exclusivismes nationaux, ainsi que la chute du pouvoir temporel ont frayé la voie à la diffusion de la Parole de Dieu. Depuis 1871, les saintes Écritures se vendent sans entrave dans les rues de Rome et elles se répandent actuellement dans toutes les régions habitées du globe.

L'incrédule Voltaire disait: Je suis las d'entendre répéter que douze hommes ont fondé la religion chrétienne. Je prouverai qu'il suffit d'un seul homme pour la renverser. » Il y a bientôt deux siècles que cet écrivain est mort. Des millions de sceptiques se sont joints à lui dans la guerre contre les oracles de Dieu. Or loin d'être extirpés, là où il y avait cent exemplaires aux jours de Voltaire, il y en a dix mille, que dis-je? il y en a cent mille aujourd'hui. Pour

parler avec un réformateur, « les Écritures sont une enclume qui a déjà usé bien des marteaux ». Le Seigneur ajoute: « Toute arme forgée contre toi sera sans effet; et toute langue qui s'élèvera en justice contre toi, tu la condamneras. » *(Ésaïe 54.17)*

« La Parole de notre Dieu subsiste éternellement. » « Les oeuvres de ses mains sont fidélité et justice; toutes ses ordonnances sont véritables, affermies pour l'éternité, faites avec fidélité et droiture. » *(Ésaïe 40.18; Psaume 111.7, 8)* Ce qui est édifié sur l'autorité humaine tombera; mais ce qui repose sur le rocher immuable de la Parole de Dieu subsistera éternellement.

16. Les pères pèlerins

Tout en renonçant aux doctrines du catholicisme, les réformateurs anglais avaient retenu plusieurs formes de son culte et l'Église anglicane avait incorporé à son rituel beaucoup de ses coutumes et de ses cérémonies. On prétendait que ces questions n'avaient rien à voir avec la conscience, que ces rites, sans être enjoints par les Écritures, n'étaient pas non plus interdits et que, par conséquent, ils étaient sans danger. On assurait que leur observance tendait à atténuer la distance séparant Rome des églises réformées et qu'elle aiderait les catholiques à accepter la Réforme.

Pour les conservateurs et les opportunistes, l'argument était concluant. Mais tous n'envisageaient pas les choses sous cet angle. Le fait même que ces observances tendaient à combler l'abîme entre Rome et la Réforme était pour plusieurs une excellente raison de les proscrire. Ils les considéraient comme des insignes de l'esclavage auquel ils venaient d'échapper et sous lequel ils n'étaient nullement disposés à se replacer. Ils affirmaient que les règles du culte ayant été fixées par Dieu, son peuple n'a pas le droit d'ajouter ou d'en retrancher quoi que ce soit. Le premier pas dans l'apostasie a été la conséquence du désir de joindre l'autorité de l'Église à celle de Dieu. Rome a commencé par prescrire ce que Dieu n'a pas défendu et elle a fini par interdire ce qu'il a expressément ordonné.

Bien des gens qui désiraient ardemment remonter à la pureté et à la simplicité de la primitive Église voyaient dans plusieurs des usages de l'Église anglicane des vestiges d'idolâtrie et ne pouvaient, en conscience, participer à son culte. De son côté, l'Église, appuyée par l'autorité civile, ne voulait souffrir aucune dissidence. La fréquentation de ses offices était exigée par la loi, et ceux qui participaient à des cultes non autorisés étaient passibles de peines d'emprisonnement, d'exil ou de mort.

Au commencement du dix-septième siècle, le souverain qui venait de monter sur le trône d'Angleterre se déclara résolu à contraindre les Puritains à « se conformer,... sous peine de bannissement ou de quelque chose de pire ». Pourchassés, persécutés, emprisonnés, sans espoir d'un avenir meilleur, plusieurs en arrivèrent à la conclusion que l'Angleterre n'était plus habitable pour ceux qui voulaient servir Dieu selon leur conscience. Quelques-uns se décidèrent à aller chercher un refuge en Hollande. Arrêtés par les difficultés, par des pertes matérielles, par des séjours en prison, par des échecs et des trahisons, ils finirent par triompher grâce à leur indomptable persévérance et trouvèrent asile sur les rives hospitalières de la République des Pays-Bas.

Dans leur fuite, ils avaient abandonné leurs maisons, leurs biens et leurs moyens d'existence. Étrangers à ce pays dont ils ne connaissaient ni la langue ni les usages, ils durent, pour gagner leur pain, chercher des occupations nouvelles. Des hommes d'âge mûr, qui avaient passé leur vie à cultiver le sol, se virent obligés d'apprendre des métiers et le firent volontiers. Bien que réduits à l'indigence, ils remerciaient Dieu des bienfaits dont ils jouissaient, trouvant leur joie dans la libre pratique de leur foi. « Se sachant pèlerins, ils ne se mettaient en peine de rien et se consolaient en levant les yeux vers le ciel, leur patrie la plus chère. »

L'exil et l'adversité ne faisaient que fortifier leur foi dans les promesses de celui qui ne les décevait pas au moment du besoin. Ses anges, à leurs côtés, renouvelaient et soutenaient leur courage. Aussi, lorsqu'il leur sembla que la main de Dieu leur ouvrait, au-delà des mers, un pays où ils pourraient fonder un État et léguer à leurs enfants le précieux héritage de la liberté religieuse, prirent-ils sans hésiter le chemin que la Providence leur indiquait.

Dieu avait fait passer le petit troupeau par la fournaise de l'épreuve afin de le préparer à l'accomplissement d'un grand dessein. Il était sur le point de manifester sa puissance en sa faveur et de prouver au monde, une fois de plus, qu'il n'abandonne pas ceux qui mettent en Lui leur confiance. La colère de Satan et les complots des méchants allaient servir à glorifier Dieu et à mettre Son peuple en lieu sûr. La persécution et l'exil avaient préparé le chemin de la liberté.

Lorsqu'ils s'étaient vus dans la nécessité de quitter l'Église anglicane, les Puritains s'étaient unis entre eux par un pacte solennel. Libres serviteurs de l'Éternel, ils s'engageaient à « marcher ensemble dans toutes les voies que Dieu leur avait fait connaître ou qu'il leur ferait connaître par la suite ». *(J. Brown, The Pilgrim Fathers, p. 74.)* C'était le véritable esprit de la Réforme, le principe vital du protestantisme que les Pèlerins emportaient avec eux en quittant la Hollande à destination du Nouveau Monde. John Robinson, leur pasteur, empêché providentiellement de les accompagner, leur dit dans son discours d'adieu:

« Mes frères, nous sommes sur le point de nous séparer, et Dieu sait s'il me sera jamais donné de vous revoir. Que le Seigneur en ait ainsi décidé ou non, je vous conjure devant Dieu et devant ses saints anges de ne me suivre que dans la mesure où j'ai suivi Jésus-Christ. Si, par quelque autre instrument de son choix, Dieu venait à vous faire quelque révélation, accueillez-la avec le même empressement que vous avez mis à recevoir la vérité par mon ministère; car je suis persuadé que le Seigneur fera encore jaillir de sa Parole de nouvelles vérités et de nouvelles lumières. » *(Martyn, vol. V, p. 70.)*

« Pour ma part, je ne saurais assez regretter la condition des Églises réformées qui, ayant parcouru un certain bout de chemin dans la réforme, se refusent à

faire un pas de plus que leurs guides. On ne peut persuader les Luthériens de faire un pas plus loin que Luther.... Et les Calvinistes, vous le voyez, en restent là où les a laissés le grand réformateur qui, cependant, n'a pas tout vu. C'est un malheur qu'on ne saurait trop déplorer. Car si ces hommes ont été en leur temps des lampes brillantes, ils n'ont pas connu tout le conseil de Dieu; et s'ils vivaient aujourd'hui, ils accepteraient de nouvelles lumières avec autant d'empressement que celles qu'ils ont proclamées. » *(D. Neal, History of the Puritans, vol. I, p. 269.)*

« Souvenez-vous de votre engagement envers Dieu et vos frères, de recevoir tout rayon de lumière, toute vérité qui, de sa Parole, pourrait jaillir sur votre sentier; car il n'est pas possible que le monde chrétien, si récemment sorti de ténèbres profondes, soit parvenu d'un seul coup à la plénitude de la lumière. Mais prenez aussi garde à ce que vous recevez comme la vérité; ayez bien soin de tout comparer avec les textes de l'Écriture. » *(Martyn, vol. V, p. 70, 71.)*

C'est l'amour de la liberté de conscience qui poussa les Pèlerins à affronter les périls d'un long voyage à travers les mers, à braver les privations et les dangers d'un pays désert, pour aller jeter, avec la bénédiction de Dieu, les fondements d'une puissante nation sur les rivages de l'Amérique. Et pourtant, malgré leur sincérité et leur piété, ces chrétiens n'avaient pas encore réellement compris le principe de la liberté religieuse. Ils n'étaient pas disposés à concéder à d'autres cette liberté à laquelle ils attachaient un si grand prix. « Rares étaient, même parmi les penseurs les plus éminents du dix-septième siècle, ceux qui s'étaient élevés à la hauteur du grand principe renfermé dans le Nouveau Testament, et d'après lequel Dieu est seul juge de la foi. » *(Id., p. 297.)*

La doctrine affirmant que Dieu a donné à son Église le droit de dominer les consciences, de définir et de punir l'hérésie, est l'une des erreurs papales les plus invétérées. Les réformateurs, tout en répudiant le credo de Rome, ne surent pas s'affranchir entièrement de son intolérance. Les profondes ténèbres dont Rome avait enveloppé le monde au cours de sa domination séculaire n'étaient pas encore dissipées. L'un des principaux pasteurs de la colonie de Massachusetts Bay disait: « C'est la tolérance qui a rendu le monde antichrétien; jamais l'Église n'a eu lieu de regretter sa sévérité envers les hérétiques. » *(Martyn, vol. V, p. 335.)* Un statut adopté par les colons réservait le droit de vote en matière civile aux seuls membres de la congrégation. Celle-ci était une Église d'État dans laquelle chacun était tenu de contribuer à l'entretien du culte, et où il incombait aux magistrats de veiller à la suppression de l'hérésie. Le pouvoir civil ainsi placé entre les mains de l'Église ne tarda pas à produire le fruit qu'il fallait en attendre: la persécution.

Onze ans après l'établissement de la première colonie, arrivait dans le Nouveau Monde Roger Williams, en quête, lui aussi, de la liberté de conscience. Mais il la concevait autrement que les Pèlerins. À l'encontre des

gens de son temps, il avait compris que cette liberté est le droit inaliénable de tout homme, quelle que soit sa confession. Avide de vérité, il lui paraissait impossible, comme à Robinson, qu'on eût déjà reçu toute la lumière de la Parole de Dieu. « Williams a été le premier dans la chrétienté moderne à établir le gouvernement civil sur le principe de la liberté religieuse et de l'égalité des opinions devant la loi. » *(Bancroft, Ire part., chap. XV, par. 16.)* Il affirmait que le devoir du magistrat était de punir le crime, mais non de dominer sur les consciences. « Le magistrat, disait-il, peut décider ce que l'homme doit à son semblable; mais quand il s'avise de lui prescrire ses devoirs envers son Dieu, il sort de ses attributions. L'État peut établir un credo aujourd'hui et demain un autre, comme cela s'est vu sous divers rois et reines d'Angleterre, et comme l'ont fait différents papes et conciles de l'Église romaine, ce qui rend la croyance incertaine et donne libre cours à l'arbitraire. » *(Martyn, vol. p. 340.)*

La présence aux services religieux était obligatoire sous peine d'amende et de prison. Williams bravait cette loi, qu'il appelait « le pire article de la loi anglaise ». « Forcer un homme à adorer Dieu avec des personnes ne partageant pas ses croyances c'était, selon lui, une violation flagrante du droit privé; traîner au culte des gens irréligieux et indifférents, c'était cultiver l'hypocrisie. Nul ne doit être contraint d'adorer Dieu ou de contribuer aux frais du culte. — Quoi! s'écriaient ses antagonistes, scandalisés de sa doctrine, Jésus ne dit- il pas que l'ouvrier mérite d'être nourri? — Assurément, répliquait-il, mais par ceux qui l'emploient. » *(Bancroft, Ire part., chap. XV, par. 2.)*

Roger Williams était reconnu et aimé comme un fidèle ministre de l'Évangile. Sa haute intelligence, sa charité, son intégrité incorruptible lui avaient gagné le respect de la colonie. Mais on ne voulut pas tolérer sa ferme opposition à l'ingérence du magistrat dans le domaine de l'Église, ni ses plaidoyers en faveur de la liberté religieuse. L'introduction de cette nouvelle doctrine, disait-on, ébranlera les bases du gouvernement de la colonie, et on le condamna au bannissement. Williams se vit ainsi obligé de s'enfuir et de chercher, en plein hiver, un refuge dans la forêt vierge.

« Quatorze semaines durant, dit-il, par un froid glacial, j'errai sans asile et sans pain, nourri par les corbeaux du désert, et m'abritant le plus souvent dans le creux d'un arbre. » (Martyn, vol. p. 349, 350.) » Il finit par trouver un refuge auprès d'une tribu indienne dont il avait gagné l'affection et la confiance en s'efforçant de lui enseigner l'Évangile.

Au bout de plusieurs mois, Williams arriva sur les rives de la baie de Narragansett, où il fonda le premier État des temps modernes qui ait reconnu, d'une façon complète, le droit à la liberté de conscience. Le principe fondamental de la nouvelle colonie fut ainsi formulé: « Chacun aura la liberté de servir Dieu selon les lumières de sa conscience. » *(Id., p. 354.)* Le petit État

de Rhode-Island était destiné à devenir l'asile des opprimés. Son influence devait s'accroître à tel point que son principe fondamental — la liberté civile et religieuse — est devenu la pierre angulaire de la République américaine.

Dans la Déclaration de l'Indépendance, auguste document dont ils ont fait la charte de leurs libertés, les fondateurs de la grande République disent: « Nous maintenons — à titre de vérités évidentes — que tous les hommes sont créés égaux, et que le Créateur leur a donné des droits inaliénables parmi lesquels se trouvent: la vie, la liberté et la recherche du bonheur. » D'autre part, la Constitution américaine garantit l'inviolabilité de la conscience dans les termes les plus positifs. Elle dit: « Aucune formalité ou croyance religieuse ne pourra jamais être exigée comme condition d'aptitude à une fonction ou charge publique aux États-Unis. » « Le Congrès ne pourra faire aucune loi relative à l'établissement d'une religion ou qui en interdise le libre exercice. »

« Les auteurs de la Constitution ont reconnu le principe immortel en vertu duquel les relations de l'homme avec son Dieu — donc les droits de la conscience — sont inaliénables et échappent à toute législation humaine. Il n'était pas nécessaire d'argumenter longuement pour établir cette vérité dont chacun est conscient dans son for intérieur. Cette certitude a soutenu les martyrs au milieu des tortures et des flammes des bûchers. Ils croyaient que les devoirs envers Dieu priment les lois humaines et que l'homme n'avait aucun droit sur leur conscience. C'est là un principe inné que personne ne peut extirper. » *(Congressional Documents - U.S.A.-, Ser. 200, Doc. 271.)*

Lorsqu'on apprit en Europe qu'il existait un pays où chacun pouvait jouir du fruit de ses labeurs et vivre selon sa conscience, des milliers de gens affluèrent sur les rivages du Nouveau Monde. Les colonies se multiplièrent rapidement. « Par une loi spéciale, le Massachusetts offrit bon accueil et assistance, aux frais de l'État, aux chrétiens de toute nationalité qui fuiraient à travers l'Atlantique „pour échapper à la guerre, à la famine ou à l'oppression de leurs persécuteurs". Ainsi, les fugitifs et les opprimés devenaient, de par la loi, les hôtes de la nation. » *(Martyn, vol. V, p. 417.)* Dans les vingt années qui suivirent le premier débarquement à Plymouth, un nombre égal de milliers de Pèlerins s'établirent en Nouvelle-Angleterre.

En retour de cette liberté, les immigrants s'estimaient heureux de gagner leur pain quotidien par leur travail et leur sobriété. « Ils ne demandaient au sol qu'une rémunération raisonnable de leur labeur. Sans se laisser leurrer par des visions dorées,... ils se contentaient des progrès lents, mais constants de leur économie sociale. Ils enduraient patiemment les privations de la vie du désert, arrosant de leurs larmes et de leurs sueurs l'arbre de la liberté, qui enfonçait dans le sol ses profondes racines. »

L'Écriture sainte était la base de leur foi, la source de leur sagesse, la charte de leurs libertés. Ses principes, diligemment enseignés dans la famille, à l'école

et à l'église, portaient comme fruits l'industrie, l'intelligence, la chasteté, la tempérance. On eût pu passer des années dans les colonies des Puritains « sans rencontrer un ivrogne, sans entendre un blasphème, sans voir un mendiant ». *(Bancroft, Ire., chap. XIX, par. 25.)* Ce fait démontrait que les principes de la Bible offrent les plus sûres garanties de la grandeur nationale. Les colonies, d'abord faibles et isolées, finirent par devenir une puissante fédération d'États, et le monde a vu avec étonnement se développer, dans la paix et la prospérité, une « Église sans pape, et un État sans roi ».

Mais les foules sans cesse plus nombreuses, attirées vers les rives de l'Amérique, étaient poussées par des mobiles bien différents de ceux des premiers Pèlerins. La foi et les vertus des premiers temps, bien que continuant à exercer sur la masse une influence bienfaisante, diminuèrent dans la mesure où augmentait le nombre des nouveaux venus, uniquement avides d'avantages matériels.

Les règlements de la première colonie attribuaient les charges publiques aux seuls membres de l'Église; les résultats en furent pernicieux. Cette mesure, considérée comme propre à maintenir l'intégrité de l'État, entraîna la corruption de l'Église. Une simple profession de religion étant suffisante pour aspirer à une charge publique, un grand nombre de gens étrangers à la vie chrétienne entrèrent dans l'Église. Peu à peu, les églises se remplirent d'inconvertis. Dans le corps pastoral même, des hommes, non seulement enseignaient l'erreur, mais ignoraient entièrement la puissance transformatrice du Saint-Esprit. Une fois de plus, l'histoire démontrait les funestes conséquences du régime — introduit sous Constantin — de l'édification, avec l'appui du pouvoir séculier, de l'Église de celui qui a dit: « Mon royaume n'est pas de ce monde. » *(Jean 18.36)* L'union de l'Église et de l'État, à quelque degré que ce soit, si elle paraît rapprocher le monde de l'Église, n'a en réalité d'autre conséquence que de mondaniser l'Église.

Le grand principe si noblement soutenu par Robinson et Roger Williams, à savoir que la lumière de la vérité est progressive et que le chrétien doit se tenir prêt à recevoir tout rayon nouveau émanant de la Parole de Dieu fut perdu de vue par leurs descendants. Les Églises protestantes d'Amérique, comme aussi celles d'Europe, qui ont eu l'insigne privilège de participer aux bienfaits de la Réforme, n'ont pas continué d'avancer dans cette voie. De loin en loin, des hommes se sont levés pour proclamer des vérités nouvelles et dénoncer d'anciennes erreurs; mais les masses — suivant l'exemple des Juifs au temps de Jésus et des peuples restés catholiques au seizième siècle — n'ont pas voulu recevoir autre chose que ce que leurs pères avaient cru et se sont refusées à modifier leur manière de vivre. En s'attachant à des erreurs et à des superstitions qu'on eût délaissées si l'on avait reçu les lumières de la Parole de Dieu, on a fait dégénérer la religion en formalisme. Ainsi, l'esprit de la Réforme s'est graduellement affaibli. Envahi par la mondanité et la

torpeur spirituelle, attaché à l'opinion publique et aux théories humaines, le protestantisme en est venu à avoir tout aussi besoin de réforme que le catholicisme aux jours de Luther.

La vaste diffusion des Écritures au commencement du dix-neuvième siècle et la grande lumière ainsi répandue sur le monde n'ont pas été suivies d'un progrès correspondant dans la vérité révélée ou la vie religieuse. Ne pouvant plus, comme dans les siècles passés, cacher au monde la Parole de Dieu désormais à la portée de tous, Satan a imaginé une tactique nouvelle. Il a poussé un grand nombre de gens à faire peu de cas de la Bible. Ainsi, sans se mettre en peine d'interroger diligemment les Écritures, on a continué d'en accepter de fausses interprétations et de conserver des doctrines dépourvues de base scripturaire.

Voyant qu'il ne réussirait pas à supprimer la vérité par la persécution, Satan a eu de nouveau recours à l'expédient des compromis qui lui avait si bien réussi aux jours de Constantin, et qui avait abouti à la grande apostasie. Il a amené les chrétiens à contracter alliance non plus avec des païens proprement dits, mais avec un monde que le culte pour des choses d'ici-bas a rendu tout aussi idolâtre que les adorateurs d'images taillées. Et les résultats de cette union n'ont pas été moins pernicieux que dans les siècles précédents. Le luxe et l'extravagance ont été cultivés sous le manteau de la religion et les églises se sont mondanisées. Satan a continué de pervertir les enseignements de l'Écriture; des traditions funestes à des millions d'âmes ont jeté de profondes racines dans les coeurs, et l'Église, au lieu de maintenir la foi primitive, a soutenu et revendiqué ces traditions. Ainsi se sont effrités les principes en faveur desquels les réformateurs ont tant travaillé et tant souffert.

17. Les précurseurs du matin

Une des vérités les plus glorieuses et les plus solennelles du christianisme est celle qui annonce une seconde venue de Jésus-Christ pour achever la grande oeuvre de la rédemption. Pour les enfants de Dieu, pèlerins séculaires de « la vallée de l'ombre de la mort », la certitude que celui qui est « la résurrection et la vie » va revenir pour les emmener avec lui dans la « maison du Père », est une perspective ineffable. La doctrine du second avènement est la clé de voûte des Écritures. Dès le jour où nos premiers parents ont eu le malheur de se voir exilés de l'Éden, les vrais croyants ont eu les regards fixés sur Celui qui doit venir briser la puissance de l'ennemi et les réintroduire dans le paradis perdu.

Les hommes pieux des siècles passés ont vu dans la venue du Messie en gloire la consommation de leurs espérances. Énoch, le septième homme depuis Adam, « qui marcha avec Dieu trois cents ans », put contempler de loin la venue du Libérateur. « Voici, dit- il, le Seigneur est venu avec ses saintes myriades, pour exercer un jugement contre tous, et pour faire rendre compte à tous les impies parmi eux de tous les actes d'impiété qu'ils ont commis et de toutes les paroles injurieuses qu'ont proférées contre lui des pécheurs impies. » *(Jude 14, 15)* Le patriarche Job, dans la nuit de son affliction, s'écrie en accents d'une foi inébranlable: « Mais je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il se lèvera le dernier sur la terre... Quand je n'aurai plus de chair, je verrai Dieu... Mes yeux le verront et non ceux d'un autre. » *(Job 19.25-27)*

La venue du Seigneur pour instaurer le règne de la justice a inspiré les exclamations les plus enthousiastes des écrivains sacrés. Les poètes et les prophètes de la Bible en ont parlé en stances inspirées. Le psalmiste a chanté la puissance et la majesté du Roi d'Israël: « De Sion, beauté parfaite, Dieu resplendit. Il vient, notre Dieu, il ne reste pas en silence;... il crie vers les cieux en haut, et vers la terre, pour juger son peuple. » « Que les cieux se réjouissent, et que la terre soit dans l'allégresse... devant l'Éternel! Car il vient, car il vient pour juger la terre; il jugera le monde avec justice, et les peuples selon sa fidélité. » *(Psaumes 50.2-4; 96.11, 13)*

Le prophète Ésaïe s'écrie: « Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la poussière; car ta rosée est une rosée vivifiante, et la terre redonnera le jour aux ombres.... Il anéantit la mort pour toujours; le Seigneur, l'Éternel, essuie les larmes de tous les visages, il fait disparaître de toute la terre l'opprobre de son peuple; car l'Éternel a parlé. En ce jour l'on dira: Voici, c'est notre Dieu, en qui nous avons confiance, et c'est lui qui nous sauve; c'est l'Éternel, en

qui nous avons confiance; soyons dans l'allégresse, et réjouissons-nous de son salut! » *(Ésaïe 26.19; 25.8, 9)*

Émerveillé, Habakuk assiste, dans une vision céleste, au retour de Jésus-Christ: « Dieu vient de Théman, le Saint vient de la montagne de Paran.... Sa majesté couvre les cieux, et sa gloire remplit la terre. C'est comme l'éclat de la lumière; des rayons partent de sa main; là réside sa force... Il s'arrête, et de l'oeil il mesure la terre; il regarde, et il fait trembler les nations; les montagnes éternelles se brisent, les collines antiques s'abaissent; les sentiers d'autrefois s'ouvrent devant lui... Tu es monté sur tes chevaux, sur ton char de victoire... À ton aspect, les montagnes tremblent;... l'abîme fait entendre sa voix, il lève ses mains en haut. Le soleil et la lune s'arrêtent dans leur demeure, à la lumière de tes flèches qui partent, à la clarté de ta lance qui brille... Tu sors pour délivrer ton peuple, pour délivrer ton oint. » *(Habakuk 3.3-13)*

Sur le point de quitter ses disciples, le Seigneur les console par l'assurance de Son retour: « Que votre coeur ne se trouble point... Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père... Je vais vous préparer une place. Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi. » « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Toutes les nations seront assemblées devant lui. » *(Jean 14.1-3; Matthieu 25.31, 32)*

Les anges restés sur la montagne des Oliviers après l'ascension du Sauveur réitèrent aux disciples la promesse de son retour: « Ce Jésus, qui a été enlevé au ciel du milieu de vous, viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel. » Et l'apôtre Paul, sous l'inspiration de l'Esprit, écrit aux Thessaloniciens: « Car le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange, et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel. » Le voyant de Patmos écrit: « Voici, il vient avec les nuées. Et tout oeil le verra. » *(Actes 1.11; 1 Thessaloniciens 4.16; Apocalypse 1.7)*

C'est autour de cette venue que resplendit la gloire du « rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé anciennement par la bouche de ses saints prophètes ». À ce moment-la prendra fin le long règne du péché, « le royaume du monde sera remis à notre Seigneur et à son Christ; et il régnera aux siècles des siècles ». « Alors la gloire de l'Éternel sera révélée, et au même instant toute chair la verra. » « Ainsi le Seigneur, l'Éternel, fera germer le salut et la louange, en présence de toutes les nations. » « En ce jour, l'Éternel des armées sera une couronne éclatante et une parure magnifique pour le reste de son peuple. » *(Actes 3.21; Apocalypse 11.15; Ésaïe 40.5; 61.11; 28.5)*

C'est alors que le règne messianique de la paix, règne si longtemps attendu, sera établi « sous tous les cieux ». « Ainsi l'Éternel a pitié de Sion, il a pitié de toutes ses ruines; il rendra son désert semblable à un Éden, et sa terre aride à

un jardin de l'Éternel. » « La gloire du Liban lui sera donnée, la magnificence du Carmel et de Saron. » « On ne te nommera plus délaissée, on ne nommera plus ta terre désolation; mais on t'appellera mon plaisir en elle, et l'on appellera ta terre épouse.... Comme un jeune homme s'unit à une vierge, ainsi tes fils s'uniront à toi; et comme la fiancée fait la joie de son fiancé, ainsi tu feras la joie de ton Dieu. » *(Ésaïe 51.3; 35.2; 62.4, 5)*

De tout temps, la venue du Seigneur a été l'espérance de ses disciples. Cette dernière promesse au Sauveur, faite du haut de la montagne des Oliviers: « Je reviendrai », a illuminé leur avenir et rempli leurs coeurs d'un bonheur que les tristesses et les épreuves n'ont pu ni éteindre ni atténuer. Au milieu des souffrances et des persécutions, cette perspective « de la gloire du grand Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ » est restée « la bienheureuse espérance » de l'Église fidèle. Quand les Thessaloniciens pleuraient la perte d'êtres chers qu'ils avaient espéré conserver jusqu'au retour du Seigneur, l'apôtre Paul les consolait en leur parlant de la résurrection qui accompagnera ce retour. Alors, ceux qui sont morts dans la foi au Sauveur se réveilleront et seront enlevés avec les vivants, dans les airs, pour aller à la rencontre du Seigneur; et « ainsi, ajoute-t-il, nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres par ces paroles. » *(1 Thessaloniciens 4.16-18)*

Sur les rochers désolés de Patmos, le « disciple que Jésus aimait » entend cette promesse: « Je viens bientôt », et sa réponse ardente exprime la prière séculaire de l'Église: « Amen! Viens Seigneur Jésus! » *(Apocalypse 22.20)*

Du fond des prisons, du haut des bûchers et des échafauds où les saints et les martyrs ont rendu témoignage à la vérité, nous parvient à travers les siècles ce même cri de foi et d'espérance. « Certains de la résurrection de Jésus et par conséquent de la leur, lors de sa venue, dit un de ces chrétiens, ils triomphaient de la mort. » Ils consentaient volontiers à descendre dans la tombe, puisqu'ils devaient en ressortir affranchis. Ils attendaient le retour du Seigneur dans les nuées, entouré de la gloire du Père, et venant inaugurer « les jours du royaume ». Les Vaudois se nourrissaient de la même foi. Wiclef considérait l'apparition du Rédempteur comme l'espérance de l'Église.

Luther disait: « Je suis persuadé qu'il ne s'écoulera pas trois siècles avant le jour du jugement. Dieu ne supportera pas, ne pourra pas supporter ce monde impie plus longtemps.... Le grand jour approche où le règne des abominations prendra fin. »

« Ce vieux monde touche à sa fin », disait Mélanchthon. Calvin exhortait les chrétiens à ne pas hésiter de désirer avec ardeur le jour de la venue de Jésus-Christ comme l'événement, pour eux, le plus heureux ». Il ajoutait: « Que toute la famille des fidèles ait les yeux fixés sur ce jour.... Il faut soupirer après le Christ, le rechercher, le contempler jusqu'à l'aube du grand jour où le Seigneur manifestera pleinement son royaume. »

« Notre Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas transporté notre chair dans les cieux? » dit Knox, le réformateur de l'Écosse, « et ne reviendra-t-il pas? Nous savons qu'il reviendra, et qu'il ne tardera pas. » Ridley et Latimer, qui donnèrent leur vie pour la vérité, attendaient avec foi le retour du Seigneur, Ridley écrivait: « Je puis le dire sans le moindre doute: le monde tire à sa fin. Avec Jean, disons de tout notre coeur: ‚Viens, Seigneur Jésus!' »

« La pensée du retour du Seigneur, disait Baxter, m'est des plus douces et des plus précieuses. » « C'est l'oeuvre de la foi et la caractéristique des saints d'aimer son apparition et d'attendre la réalisation de la bienheureuse espérance. » « La mort étant le dernier ennemi qui sera détruit à la résurrection, apprenons quelle doit être la ferveur de nos prières pour hâter la seconde venue du Seigneur qui nous apportera cette victoire définitive... C'est le jour sur lequel tous les croyants doivent compter, que tous doivent attendre, après lequel ils doivent tous soupirer; car il sera l'achèvement de leur rédemption, le couronnement des aspirations de leur âme... Seigneur, hâte cet heureux jour! » Telle était l'espérance de l'Église apostolique, celle de « l'Église du désert » et celle des réformateurs.

La prophétie ne nous dit pas seulement le mode et l'objet de la venue du Seigneur; elle nous donne les signes annonciateurs de sa proximité. « Il y aura, dit Jésus, des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. » « Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Alors on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées avec une grande puissance et avec gloire. » Les premiers signes précurseurs du retour du Seigneur sont mentionnés comme suit par le voyant de Patmos: « Il y eut un grand tremblement de terre, le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière devint comme du sang. » *(Luc 21.25; Marc 13.24-26; Apocalypse 6.12)*

Ces signes apparurent avant le commencement du dix-neuvième siècle. Conformément à cette prophétie, eut lieu, en 1755, le tremblement de terre le plus destructeur que l'histoire ait enregistré. Quoique connu sous le nom de « tremblement de terre de Lisbonne », il secoua une partie considérable de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Il fut ressenti au Groenland, aux Antilles, à l'île Madère, en Norvège, en Suède, en Angleterre et en Irlande, soit sur une étendue de plus de six millions de kilomètres carrés. En Afrique, il fut presque aussi violent qu'en Europe. La ville d'Alger fut en grande partie détruite; au Maroc, un village de huit à dix mille habitants disparut. Un terrible raz-de-marée submergea les côtes d'Espagne et d'Afrique, envahit des villes et occasionna des dégâts énormes.

« C'est en Espagne et au Portugal que la secousse se fit sentir avec le plus de violence. On affirme qu'à Cadix le raz-de-marée atteignit dix-huit mètres de hauteur. Quelques-unes des plus hautes montagnes du Portugal furent

violemment secouées; plusieurs s'ouvrirent par le sommet; des flammes en jaillirent et d'énormes blocs de rochers furent précipités dans les vallées voisines. » *(Charles Lyell, Principles of Geology, p. 495.)* À Lisbonne, « le tremblement de terre qui détruisit la ville fut précédé de sourds grondements souterrains. Puis on vit la mer se retirer, laissant ses rives à sec, pour revenir ensuite sur elle-même et s'élever à quelque quinze mètres au-dessus de son niveau ordinaire.... Au nombre des événements extraordinaires qui se produisirent à Lisbonne, on cite la disparition d'un quai tout en marbre, construit depuis peu et à grands frais. Une immense foule s'y était réfugiée, comme l'endroit le plus sûr pour échapper au danger des maisons croulantes. Mais tout à coup le quai s'effondra avec toute sa cargaison humaine; pas un cadavre ne revint à la surface.

» Ce tremblement de terre entraîna la chute de toutes les églises, de tous les couvents, de presque tous les édifices publics et de plus du quart des maisons. Deux heures environ après la secousse, un incendie éclata dans les différents quartiers de la ville et sévit avec tant de violence pendant environ trois jours que Lisbonne fut entièrement détruite. La catastrophe tomba sur un jour de fête, alors que les églises et les couvents étaient combles; peu de personnes échappèrent. La terreur était indescriptible. Personne ne pleurait; il n'y avait pas de larmes devant un tel désastre. En proie au délire, la population courait çà et là, hurlant, se frappant le visage et la poitrine en s'écriant: Misericordia! C'est la fin du monde! Des mères, oubliant leurs enfants, parcouraient les rues, chargées de crucifix. Malheureusement, beaucoup d'entre elles cherchèrent en vain asile dans les églises où était exposé le saint-sacrement, et embrassaient les autels: images, prêtres et gens du peuple furent enveloppés dans une commune ruine. » *(Encyclopedia Americana, art. Lisbon, note.)* On évalue à plus de quatre-vingt-dix mille le nombre des personnes qui perdirent la vie en ce jour néfaste.

Le signe mentionné ensuite dans la prophétie: l'obscurcissement du soleil et de la lune, parut vingt-cinq ans plus tard. Son accomplissement fut d'autant plus frappant que le moment de son apparition avait été clairement indiqué. Dans son entretien avec ses disciples sur la montagne des Oliviers, le Sauveur décrit la longue détresse des croyants: les mille deux cent soixante années de la persécution papale, persécution qu'il déclare devoir être abrégée. Puis il mentionne en ces termes certains événements qui devaient précéder sa venue, en précisant comme suit le temps de l'apparition du premier de ces signes: « Mais dans ces jours, après cette détresse, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière. » *(Marc 13.24)* Les mille deux cent soixante jours ou années prirent fin en 1798, les persécutions ayant presque entièrement cessé un quart de siècle plus tôt. Or, c'est après la persécution que, selon la prédiction de Jésus, le soleil devait s'obscurcir. Cette prophétie s'est accomplie le 19 mai 1780.

« À peu près unique parmi les phénomènes de ce genre est l'événement mystérieux, inexpliqué jusqu'à ce jour, connu sous le nom de jour obscur du 19 mai 1780, que fut l'obscurcissement de tout le ciel visible et de l'atmosphère de la Nouvelle Angleterre. » *(R. H. Devens, Our First Century, p. 89.)*

Un témoin oculaire, qui se trouvait au Massachusetts, le décrit comme suit:

« Radieux à son lever, le soleil ne tarda pas à perdre son éclat. D'épais nuages s'accumulèrent, bientôt sillonnés par des éclairs; le tonnerre gronda et la pluie tomba. Vers les neuf heures, les nuages, moins opaques, prirent une teinte cuivrée ou bronzée qui se refléta sur la terre, sur les rochers, les arbres, les maisons, l'eau et les personnes. Quelques minutes plus tard, le ciel entier s'étant couvert d'un épais nuage noir, qui ne laissa qu'une légère frange à l'horizon, l'obscurité devint aussi grande qu'elle l'est en général à neuf heures du soir par une nuit d'été....

» La crainte, l'angoisse, la terreur s'emparèrent graduellement de tous les esprits. Sur le seuil de leur porte, les femmes considéraient le lugubre paysage; les laboureurs revenaient des champs; les charpentiers laissaient là leurs outils, les maréchaux quittaient leur forge et les marchands leur comptoir. Les écoliers, congédiés, regagnaient leur demeure en tremblant. Les voyageurs allaient demander asile à la première ferme se trouvant sur leur chemin. Que va-t-il arriver? Cette question était sur toutes les lèvres et dans tous les coeurs. Il semblait qu'une furieuse tempête allait éclater ou que le jour de la consommation de toutes choses était arrivé.

» On alluma les chandelles, et les âtres brillaient d'un aussi vif éclat que par une nuit d'automne, sans lune... Les hôtes de la basse-cour se retirèrent sur leurs perchoirs et s'endormirent; le bétail, mugissant, se réunit à la sortie des pâturages; les grenouilles se mirent à coasser; les oiseaux firent entendre leur chant du soir et les chauve-souris s'adonnèrent à leur ronde nocturne. Mais les hommes savaient que ce n'était pas la nuit...

« Le docteur Nathanael Whittaker, pasteur de l'église du Tabernacle, à Salem, y présida des services religieux; au cours d'un sermon, il soutint que ces ténèbres étaient surnaturelles. Des congrégations se réunirent en maints endroits... Partout les prédicateurs choisirent des textes bibliques paraissant indiquer un accomplissement prophétique. » *(The Essex Antiquarian, Salem, Mass., Avril 1899, vol. III, number 4, p. 53, 54.)* C'est un peu après onze heures que les ténèbres furent le plus denses. « Dans presque toute l'étendue du pays, l'obscurité fut telle pendant la journée qu'il ne fut pas possible sans bougies de voir l'heure à sa montre, ni de manger ou de vaquer à ses devoirs domestiques...

» Ces ténèbres s'étendirent très loin. On les observa jusqu'à Falmouth, à l'est, et jusqu'à l'extrémité du Connecticut, à l'ouest; au sud, jusque sur les côtes de la mer, et au nord, aussi loin que s'étendaient les colonies américaines.

» *(Dr Wm Gordon, Hist. of the Rise,Progress, and Estab. of the Indep. of the U.S.A., p. 57.)*

Aux ténèbres intenses de ce jour succéda, une heure ou deux avant le coucher du soleil, un ciel partiellement clair, et le soleil brilla au travers d'un épais brouillard. « Après le coucher du soleil, le ciel se couvrit de nouveau, et les ténèbres devinrent rapidement très denses.... Les ténèbres de cette nuit ne furent pas moins extraordinaires et terrifiantes que celles de la journée. Bien que la lune fût presque dans son plein, on ne pouvait rien distinguer sans la lumière artificielle qui, vue de près ou de loin, semblait barbouillée de ténèbres à peu près opaques. » *(Thomas, Massachusetts Spy; or American Oracle of Liberty, vol. X, number 472, 25 mai 1780.)*

Un témoin oculaire écrivait: « Je ne pouvais m'empêcher de me dire alors que si tous les corps lumineux de l'univers avaient été enveloppés d'impénétrables ténèbres, ou s'ils avaient été supprimés, l'obscurité n'eût pas pu être plus complète. » *(Mass. Hist. collections, 1792, vol. I, p. 97. Lettre du Dr Samuel Tenney, d'Exeter, N. H., déc. 1785.)* Bien que la lune se fut levée vers les neuf heures, elle n'eut aucun effet sur cette lugubre nuit. Après minuit, l'obscurité se dissipa, et la lune, au moment où elle parut, avait la couleur du sang.

Le « Jour obscur » du 16 mai 1780 est entré dans l'histoire. Depuis les plaies d'Égypte, l'humanité n'a pas enregistré un obscurcissement aussi étendu, aussi dense et aussi prolongé. La description de cet événement, faite par des témoins oculaires, n'est qu'un écho de la Parole de Dieu transmise par le moyen du prophète Joël, vingt-cinq siècles à l'avance: « Le soleil se changera en ténèbres, et la lune en sang, avant l'arrivée du jour de l'Éternel, de ce jour grand et terrible. » *(Joël 2.31)*

Jésus avait exhorté ses disciples à surveiller les signes de son retour et à se réjouir à la vue des gages de sa prochaine venue. « Quand ces choses commenceront à arriver, leur avait-il dit, redressez-vous et levez vos têtes, parce que votre délivrance approche. » Appelant leur attention sur les arbres qui bourgeonnent au printemps, il ajouta: « Dès qu'ils ont poussé, vous connaissez de vous-mêmes, en regardant, que déjà l'été est proche. De même, quand vous verrez ces choses arriver, sachez que le royaume de Dieu est proche. » *(Luc 21.28, 30, 31)*

Hélas! dans la mesure où l'humilité et la piété avaient fait place, dans l'Église, à l'orgueil et au formalisme, l'amour pour le Sauveur et la foi en son retour s'étaient refroidis. Absorbés par la mondanité et la recherche du plaisir, ceux qui professaient être le peuple de Dieu étaient devenus aveugles aux signes des temps. La doctrine de la seconde venue du Seigneur avait été négligée; les textes de l'Écriture s'y rapportant avaient été obscurcis par de fausses interprétations. Tel était tout spécialement le cas des Églises d'Amérique. La liberté et le confort dont jouissaient toutes les classes de la société, la soif de

richesses et de luxe, la hantise de la popularité et de l'influence, qui semblaient à la portée de tous, avaient poussé les gens à concentrer leurs intérêts et leurs espérances sur les choses de cette vie, et à reléguer dans un lointain avenir le jour solennel où le monde actuel disparaîtra.

En attirant l'attention de Ses disciples sur les signes de Son retour, le Sauveur leur avait annoncé une apostasie générale devant précéder immédiatement ce grand événement. Comme dans les jours de Noé, on constatera la fièvre des affaires et la recherche des plaisirs; on vendra, on achètera; on plantera, on se mariera et on donnera en mariage, sans penser à Dieu et à la vie à venir. L'exhortation du Sauveur à ceux qui vivent en ce temps est celle-ci: « Prenez garde à vous-mêmes, de crainte que vos coeurs ne s'appesantissent par les excès du manger et du boire, et par les soucis de la vie, et que ce jour ne vienne sur vous à l'improviste. » « Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous ayez la force d'échapper à toutes ces choses qui arriveront, et de paraître debout devant le Fils de l'homme. » *(Luc 21.34, 36)*

Dans l'Apocalypse, le Sauveur indique en ces termes l'état de l'Église des derniers temps: « Tu passes pour être vivant, et tu es mort. » À ceux qui ne veulent pas sortir de leur indifférence, cet avertissement est donné: « Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi. » *(Apocalypse 3.1,3)*

Les hommes devaient non seulement être prévenus du danger qu'ils couraient, mais réveillés et exhortés à se préparer en vue des événements solennels devant survenir à la fin du temps de grâce. Les prophètes l'avaient dit: « Le jour de l'Éternel est grand, il est terrible: Qui pourra le soutenir? Qui pourra subsister devant Celui dont les « yeux sont trop purs pour voir le mal », et qui « ne peut pas regarder l'iniquité »? Pour ceux qui, tout en disant: « Mon Dieu, nous te connaissons », « violent son alliance », « courent après les dieux étrangers », cachent leurs transgressions et aiment les sentiers de l'iniquité, le jour du Seigneur sera un jour de « ténèbres, et non de lumière » *(Joël 2.11; Habakuk 1.13; Osée 8.2, 1; Psaume 16.4; Amos 5.20)*, d'obscurité, et non de clarté. « En ce temps-là, dit l'Éternel, je fouillerai Jérusalem avec des lampes, et je châtierai les hommes qui reposent sur leurs lies, et qui disent dans leur coeur: L'Éternel ne fait ni bien ni mal. » « Je punirai le monde pour sa malice, et les méchants pour leurs iniquités; je ferai cesser l'orgueil des hautains, et j'abattrai l'arrogance des tyrans. » « Ni leur argent ni leur or ne pourront les délivrer. » « Leurs biens seront au pillage, et leurs maisons seront dévastées. » *(Sophonie 1.12, 18, 13; Ésaïe 13.9)*

Contemplant de loin ce temps redoutable, le prophète Jérémie s'écrie: « Je souffre au- dedans de mon coeur.... Je ne puis me taire; car tu entends, mon âme, le son de la trompette, le cri de guerre. On annonce ruine sur ruine, car tout le pays est ravagé. » *(Jérémie 4.19, 20)*

« Ce jour est un jour de fureur, un jour de détresse et d'angoisse, un jour de ravage et de destruction, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuées et de brouillards, un jour où retentiront la trompette et les cris de guerre contre les villes fortes et les tours élevées. » « Voici, le jour de l'Éternel arrive, jour cruel; jour de colère et d'ardente fureur, qui réduira la terre en solitude, et en exterminera les pécheurs. » *(Sophonie 1.15, 16; Ésaïe 13.9)*

En vue de ce jour, redoutable entre tous, Dieu, par Sa Parole, adjure Son peuple dans les termes les plus émouvants à sortir de sa léthargie spirituelle et à rechercher Sa face par la prière et l'humiliation: « Sonnez du cor en Sion, poussez des cris sur la montagne de ma sainteté! Qu'ils tremblent, tous les habitants de la terre, car le jour de l'Éternel vient! oui, il est proche! » « Publiez un jeûne, une convocation solennelle! Assemblez le peuple, formez une sainte réunion! Assemblez les vieillards, assemblez les enfants, même les nourrissons à la mamelle! Que l'époux sorte de sa demeure, et l'épouse de sa chambre! Qu'entre le portique et l'autel pleurent les sacrificateurs, serviteurs de l'Éternel. » « Revenez à moi de tout votre coeur, avec des jeûnes, avec des pleurs et des lamentations! Déchirez vos coeurs et non vos vêtements, et revenez à l'Éternel votre Dieu; car il est compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté. » *(Joël 2.1, vers. de Lausanne, 15-17, 12, 13)*

Une grande réforme devait se produire pour préparer un peuple digne de subsister au jour de Dieu. Voyant que plusieurs de ceux qui prétendaient être ses enfants n'édifiaient pas en vue de l'éternité, Dieu, dans Sa miséricorde, allait leur adresser un message d'avertissement pour les arracher à leur torpeur et les amener à se préparer pour la venue du Seigneur.

Cet avertissement se lit dans le quatorzième chapitre de l'Apocalypse, où est relatée la proclamation, par trois anges descendus du ciel, d'un triple message immédiatement suivi de la venue du Fils de l'homme pour moissonner la terre. Le premier de ces avertissements annonce au monde l'approche du jugement. Le prophète contemple un ange « qui vole par le milieu du ciel, ayant un Évangile éternel, pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue, et à tout peuple. Il dit d'une voix forte: Craignez Dieu, et donnez-lui gloire, car l'heure de son jugement est venue; et adorez celui qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et les sources d'eaux. » *(Apocalypse 14.6, 7)*

Ce message, est-il dit, fait partie de l'« Évangile éternel ». Or, la proclamation de l'Évangile n'a pas été confiée aux anges, mais aux hommes. Les trois anges sont chargés de la direction de cette oeuvre destinée à assurer le salut de la race humaine; mais la prédication de l'Évangile proprement dite est faite par les serviteurs de Dieu vivant sur la terre.

Cet avertissement fut effectivement donné au monde par des hommes fidèles, attentifs aux directions du Saint-Esprit et à l'enseignement des

Écritures, des hommes respectueux de la « parole prophétique » « plus certaine », comparée par l'apôtre Pierre à « une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos coeurs ». Ils en avaient recherché la connaissance comme un trésor plus précieux que l'argent et l'or. *(2 Pierre 1.19; voir Proverbes 3.14)* C'est à ces hommes-là que le Seigneur révéla ce qui concerne son royaume. « L'amitié de l'Éternel est pour ceux qui le craignent, et son alliance leur donne instruction. » *(Psaume 25.14)*

Ce ne furent pas les savants théologiens qui reçurent cette vérité et qui la firent entendre au monde. S'ils avaient été des sentinelles fidèles, sondant les Écritures avec prière, ils eussent connu l'heure de la nuit; ils eussent appris, par les prophéties, les événements qui se préparaient. À cause de leur indifférence, le message fut confié à des hommes plus humbles. Jésus dit: « Marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent point. » Ceux qui se détournent de la lumière que Dieu leur a donnée, ou qui ne la reçoivent pas pendant qu'elle est à leur portée, restent dans les ténèbres. En revanche le Sauveur dit: « Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » *(Jean 12.35; 8.12)* Celui qui recherche sincèrement la volonté de Dieu et se conforme aux connaissances qu'il possède recevra des lumières plus grandes; quelque étoile d'un éclat céleste lui sera envoyée pour le conduire dans toute la vérité.

Au temps du Sauveur, les sacrificateurs et les scribes de la ville sainte, à qui avait été confié le dépôt des Oracles divins, auraient pu discerner les signes des temps et proclamer la venue du Messie promis. La prophétie de Michée indiquait le lieu de sa naissance, et Daniel en fixait la date. *(Michée 5.1; Daniel 9.25)* Dieu ayant confié ces prophéties aux principaux d'entre les Juifs, ils étaient sans excuse d'ignorer la venue imminente du Messie et de ne point l'annoncer au peuple. Leur ignorance était la connaissance d'une négligence coupable. Les Juifs érigeaient des monuments aux prophètes martyrs, mais, par leur complaisance envers les grands de la terre, ils rendaient hommage aux serviteurs de Satan. Aborbés par le conflit de leurs ambitions terrestres, ils perdaient de vue les honneurs que le Roi des rois leur avait conférés.

Les anciens d'Israël auraient dû, avec un respectueux intérêt, s'enquérir du lieu, de la date et des circonstances entourant le plus grand événement de l'histoire: la venue du Fils de Dieu pour le salut de l'humanité. Le peuple entier aurait dû être en état d'alerte, afin d'être le premier à souhaiter la bienvenue au Rédempteur du monde. Mais que vit-on? À Bethléhem, deux voyageurs fatigués, en quête d'un abri pour la nuit, longent en vain toute la rue étroite de la ville jusqu'à son extrémité orientale. Aucune porte ne s'ouvrant pour les accueillir, ils trouvent enfin un refuge dans un misérable abri destiné au bétail, et c'est là que le Sauveur vient au monde.

Les anges — qui avaient contemplé la gloire du Fils de Dieu auprès du Père avant que le monde fût — attendaient avec émotion l'apparition sur la terre de l'événement qui devait être pour tout le peuple le sujet d'une joie immense. Une cohorte angélique fut envoyée pour en porter l'heureuse nouvelle à ceux qui étaient préparés à la recevoir et à la faire connaître aux habitants de la terre. Le Messie s'était abaissé jusqu'à revêtir la nature humaine pour donner son âme en sacrifice pour le péché au prix d'un poids infini de souffrances. Néanmoins, les anges désiraient qu'en son humiliation le Fils du Très-Haut fît son entrée au sein de la famille humaine avec la dignité et la gloire dues à son rang. Les grands de la terre ne se réuniront-ils pas dans la capitale d'Israël pour l'acclamer et les légions célestes ne le présenteront-elles pas à la foule qui l'attend?

L'un d'eux parcourt la terre pour voir si elle se prépare à accueillir le Sauveur. Mais il ne voit rien et n'entend aucun chant de triomphe annoncer que le temps du Messie est enfin arrivé. Il s'attarde sur la sainte Cité et s'arrête un instant au-dessus du temple où, durant des siècles, Dieu a manifesté Sa présence. Mais, là aussi, règne la même indifférence. Dans leur pompe orgueilleuse, les sacrificateurs offrent de vains sacrifices. Les pharisiens adressent au peuple des discours sonores, ou répètent au coin des rues de prétentieuses prières. Ni dans les palais des rois, ni dans les cénacles des philosophes, ni dans les écoles des rabbins, on ne se préoccupe de l'événement salué dans les parvis célestes par des symphonies d'allégresse.

Rien sur la terre ne trahit l'attente du Messie; nulle part on n'aperçoit de préparatifs pour recevoir le Prince de la vie. Stupéfait, le céleste messager est sur le point de remonter au ciel pour y porter la honteuse nouvelle, quand il découvre un groupe de bergers passant la nuit à veiller sur leurs troupeaux. Ceux-ci, en contemplant la voûte étoilée, s'entretiennent des prophéties messianiques et soupirent après la venue du Rédempteur du monde. Évidemment, ces gens sont prêts à recevoir le message divin. Soudain, l'ange leur apparaît pour leur apporter la grande nouvelle. La plaine est inondée de la gloire céleste; puis une multitude étincelante frappe leurs regards et, pour exprimer dignement la joie du ciel entier, d'innombrables voix entonnent l'hymne que les élus de toutes les nations chanteront un jour: « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée! » *(Luc 2.14)*

Une grave leçon, une verte censure, se dégage de cette merveilleuse histoire de Bethléhem à l'adresse de notre incrédulité et de notre orgueil! Quel avertissement de nous tenir sur nos gardes, de peur qu'une indifférence criminelle ne nous cache les signes des temps et le jour où nous sommes visités!

Ce ne fut pas seulement dans les montagnes de Juda, parmi d'humbles bergers, que les messagers célestes trouvèrent des âmes prêtes à accueillir

la venue du Messie. Il y en eut aussi dans les pays païens. Des philosophes orientaux, hommes sages, nobles et riches, qui étudiaient la nature, avaient découvert Dieu dans ses oeuvres. Dans les écrits des Hébreux, ils avaient trouvé la prédiction de « l'astre [qui] sort de Jacob *(Nombres 24.17)*, et ils attendaient avec impatience la venue de celui qui devait être non seulement « la consolation d'Israël », mais aussi une « lumière pour éclairer les nations » et le salut de tous les peuples. *(Luc 2.25, 32; Actes 13.47)* Ils cherchaient la lumière, et la lumière céleste illumina leur sentier. Tandis que les sacrificateurs et les rabbins de Jérusalem, dépositaires et interprètes attitrés de la vérité, étaient plongés dans les ténèbres, le ciel envoyait une étoile pour guider ces étrangers vers le lieu de naissance du roi nouveau-né.

C'est également à « ceux qui l'attendent » que Jésus-Christ « apparaîtra sans péché, une seconde fois », « pour leur salut ». Le message du retour du Sauveur, de même que la nouvelle de Sa naissance, ne fut pas confié aux conducteurs religieux. Ces derniers, ayant rompu leur communion avec Dieu et refusé la lumière céleste, n'étaient pas de ceux dont Paul parle en ces termes: « Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur; vous êtes tous des enfants de la lumière et des enfants du jour. Nous ne sommes point de la nuit ni des ténèbres. » *(Hébreux 9.28; 1 Thessaloniciens 5.4, 5)*

Les « sentinelles » postées « sur les murs de Sion » auraient dû être les premières à recevoir la nouvelle de la venue du Seigneur, à en proclamer l'imminence, à exhorter leurs auditeurs à s'y préparer. Mais, rêvant de paix et de sécurité, elles vivaient dans une douce quiétude, tandis que le peuple sommeillait dans ses péchés. Perçant les siècles du regard, Jésus avait vu son Église semblable au figuier stérile, couvert d'un feuillage prétentieux, mais dépourvu de fruits. On y observait ostensiblement les formes de la religion, tandis que la vraie humilité, la conversion et la foi, seules agréables à Dieu, faisaient défaut. Au lieu des grâces de l'Esprit, on y manifestait l'orgueil, le formalisme, la propre justice, l'égoïsme et l'oppression. Une Église refroidie fermait les yeux aux signes des temps. Dieu ne l'avait pas abandonnée, il n'avait pas manqué de fidélité envers elle, mais elle s'était elle-même soustraite à son amour. Ayant refusé de se soumettre aux conditions requises, elle n'avait point bénéficié des promesses de Dieu la concernant.

Telle est la conséquence inévitable de l'indifférence à l'égard des privilèges que Dieu accorde aux siens. Dès que l'Église cesse de marcher dans la lumière, dès qu'elle néglige d'en mettre à profit tous les rayons et d'accomplir tous les devoirs qu'elle impose, la religion dégénère en un formalisme exempt de piété vivante. Cette vérité s'est maintes fois confirmée dans l'histoire de l'Église. Dieu demande à son peuple des actes de foi et d'obéissance proportionnés aux bénédictions reçues. Or l'obéissance exige un sacrifice et implique une croix.

Voilà la raison pour laquelle tant de gens qui se disaient disciples de Jésus-Christ refusèrent la lumière du ciel et, comme jadis les Juifs, ne connurent pas le temps où ils étaient visités. *(Luc 19.44)* En raison de leur orgueil et de leur incrédulité, Dieu les abandonna pour révéler Sa vérité à ceux qui, semblables aux bergers de Bethléhem et aux mages d'Orient, avaient profité de toutes les lumières qu'ils avaient reçues.

18. Un réformateur américain

Pour lancer la proclamation du retour de Jésus-Christ, Dieu choisit un simple cultivateur, au coeur droit et loyal, qui en était venu à douter de l'autorité des Écritures, mais qui désirait sincèrement connaître la vérité. Né à Low Hampton, dans l'État de New York, en 1782, William Miller, comme bien d'autres réformateurs, avait passé sa jeunesse à l'école de la pauvreté où il avait puisé des leçons d'énergie et de renoncement. Les traits caractéristiques de sa famille, fortement marqués chez lui, étaient l'amour de l'indépendance et de la liberté, l'endurance et un ardent patriotisme. Son père avait été capitaine dans l'armée de la Révolution, et c'est aux sacrifices et aux souffrances qu'il avait consentis au cours de cette période orageuse, qu'il faut attribuer la pauvreté de la jeunesse de William.

En plus d'une constitution robuste, le jeune Miller posséda dès son enfance une intelligence sensiblement au-dessus de la moyenne. Sa soif de connaissance, son amour de l'étude, son esprit investigateur et son jugement pondéré, qui allèrent sans cesse en augmentant, suppléèrent largement à son manque d'études universitaires. D'une moralité irréprochable, il était estimé pour sa probité, son industrie et sa générosité. À force d'énergie et d'application, tout en conservant ses habitudes studieuses, il acquit de bonne heure une certaine aisance. Et comme il avait occupé avec honneur divers postes civils et militaires, l'accès à la fortune et aux dignités paraissaient lui être promis.

De sa mère, profondément pieuse, il reçut dans son jeune âge une empreinte qui devait s'atténuer lorsqu'il entra, plus tard, en relation avec des déistes, pour la plupart respectables, humains et généreux. Ceux-ci, élevés dans des institutions chrétiennes, et redevables à la Parole de Dieu du respect et de la confiance dont ils jouissaient, en étaient cependant venus à combattre la Bible. En leur compagnie, Miller avait fini par adopter leurs opinions. L'interprétation populaire des saintes Écritures présentait des difficultés qui lui paraissaient insurmontables. D'autre part, ses nouvelles croyances, qui faisaient table rase de l'Évangile, ne lui offraient rien de meilleur et ne lui donnaient aucune assurance de bonheur au-delà de la tombe. Aussi était-il loin d'en être satisfait et l'avenir lui paraissait-il enveloppé de sombres nuages. Miller était resté douze ans dans ces sentiments, quand, arrivé à l'âge de trente-quatre ans, il fut convaincu de péché par le Saint-Esprit. Voici comment il raconta plus tard les luttes morales qu'il affronta alors:

« La perspective de l'anéantissement avait pour moi quelque chose de lugubre et de glacial, tandis que celle d'un jugement futur équivalait à la

perdition certaine de tous les hommes. Le ciel était d'airain au-dessus de ma tête, la terre de fer sous mes pas. Qu'était- ce que l'éternité? Pourquoi la mort régnait-elle? Plus je raisonnais, plus je voyais s'éloigner les solutions. Plus je réfléchissais, plus mes idées étaient confuses. Je tentai de n'y plus penser, mais je n'en étais pas capable. Aussi étais-je vraiment malheureux, mais sans savoir pourquoi. Je murmurais, mais sans savoir contre qui. Je discernais le mal, mais je ne savais ni où ni comment trouver le bien. J'étais désolé et désespéré. »

Miller demeura quelques mois dans cet état. « Soudain, dit-il, la pensée d'un Sauveur se présenta vivement à mon esprit. Il me sembla comprendre qu'il existait un Être assez bon et compatissant pour faire lui-même l'expiation de nos transgressions et porter la peine de nos péchés. Je sentis aussitôt combien un tel Être serait aimable, et il me parut que je pourrais sans hésitation me jeter dans ses bras et me confier en sa miséricorde. Constatant d'ailleurs qu'en dehors des saintes Écritures je ne trouverais aucune preuve ni de l'existence de ce Sauveur, ni de la vie à venir, j'en commençai l'étude.

» Voyant que les Écritures nous révèlent exactement le Sauveur dont j'avais besoin, je me demandai, avec un certain embarras, comment un livre non inspiré pouvait présenter des principes si bien adaptés aux besoins de l'homme déchu, et je fus obligé d'admettre que la Bible devait être inspirée de Dieu. Ce livre devint mes délices et Jésus, mon unique et meilleur ami, mon Sauveur, celui ‚qui se distingue entre dix mille' Les saintes Écritures, qui auparavant me paraissaient obscures et contradictoires, furent désormais ‚une lampe à mes pieds et une lumière sur mon sentier'. Je trouvai le repos. Le Seigneur m'apparut comme un rocher au milieu de l'océan de la vie. Désormais, la Bible constitua ma principale étude, et je m'y consacrai avec délices. Convaincu qu'on ne m'avait jamais fait contempler la moitié de sa beauté et de sa gloire, je me demandais avec étonnement comment j'avais pu la rejeter. J'y trouvai la satisfaction de toutes les aspirations de mon coeur et un remède à toutes les maladies de mon âme. Perdant le goût de toute autre lecture, je m'appliquai désormais à rechercher en Dieu la sagesse dont mon coeur avait besoin. » *(S. Bliss, memoirs of william Miller, p. 65- 67)* Miller fit une profession publique de sa foi en une religion qu'il avait méprisée. Ses amis incrédules ne se firent pas faute de lui servir tous les arguments qu'il avait lui-même souvent avancés contre l'autorité des saintes Écritures. Ne se trouvant pas alors en état de les réfuter, il se dit que si ce Livre est une révélation divine, il doit s'expliquer lui-même et être adapté à l'intelligence de l'homme. En conséquence, il prit la résolution de l'étudier par lui-même et de s'assurer si ces contradictions étaient réelles ou seulement apparentes.

S'efforçant d'abandonner toute idée préconçue et se passant de commentaires, il se mit à comparer les textes entre eux à l'aide des références marginales et d'une « concordance ». Commençant par la Genèse, il

poursuivit méthodiquement cette étude, verset après verset, ne quittant un passage qu'après en avoir clairement saisi le sens. Quand un point lui paraissait obscur, il le comparait avec tous les passages pouvant avoir quelque rapport avec le sujet, mais en laissant à chaque mot son sens propre. Dès que son interprétation concordait avec tous les autres passages, il considérait la difficulté comme résolue. C'est ainsi qu'en présence d'un texte difficile à comprendre, il en trouvait l'intelligence dans un autre. À mesure qu'il avançait dans son étude, en demandant à Dieu avec ferveur de lui accorder Sa lumière, il constatait la véracité de cette parole du psalmiste: « La révélation de tes paroles éclaire; elle donne de l'intelligence aux simples. » *(Psaumes 119.130)*

L'intérêt de Miller s'accrut encore quand il aborda l'étude des livres de Daniel et de l'Apocalypse. En leur appliquant les mêmes principes d'interprétation qu'aux autres livres de l'Écriture, il ne tarda pas à découvrir, à sa grande joie, que les symboles prophétiques étaient intelligibles. Il vit que les prophéties s'accomplissaient littéralement et que toutes les figures, métaphores, paraboles et similitudes, si elles n'étaient pas expliquées dans le contexte, trouvaient ailleurs leur définition en termes propres. « Je pus me convaincre, remarque-t-il, que la Bible est un système de vérités si clairement révélées et si simplement exposées que l'homme craignant Dieu, fût-il un ignorant, ne peut s'y tromper. » *(S.Bliss, ouv. cité, p. 70.)* Alors qu'il suivait l'une après l'autre, à travers l'histoire, les grandes chaînes prophétiques, leurs accomplissements, se découvrant à ses yeux, venaient récompenser ses efforts. Les anges de Dieu dirigeaient son esprit et lui donnaient l'intelligence des Écritures.

En étudiant les prophéties dont l'accomplissement est encore futur, Miller ne tarda pas à être persuadé que l'idée populaire qui place avant la fin du monde un règne spirituel de Jésus-Christ connu sous le nom de « Millénium », n'est pas sanctionnée par l'Écriture. Cette doctrine d'une ère de mille ans de justice et de paix précédant le retour du Seigneur rejette naturellement bien loin dans l'avenir les terreurs du grand jour de Dieu. Mais, bien qu'elle soit séduisante, elle est en opposition avec les enseignements de Jésus-Christ et de ses apôtres, qui ont déclaré que le bon grain et l'ivraie doivent croître ensemble jusqu'à la moisson, c'est- à-dire jusqu'à la fin du monde, que « les hommes méchants et imposteurs avanceront toujours plus dans le mal, égarant les autres et égarés eux-mêmes »; que, « dans les derniers jours, il y aura des temps difficiles », et que le royaume des ténèbres durera jusqu'à l'avènement du Seigneur, pour être alors « consumé par le souffle de sa bouche et détruit par l'éclat de son avènement ». *(Matthieu 13.30, 38-41; 2 Timothée 3.13, 1; 2 Thessaloniciens 2.8)*

L'Église apostolique n'a pas connu la doctrine de la conversion du monde et d'un règne spirituel du Christ avant son retour en gloire. Ce dogme n'a

été adopté par les chrétiens que vers le commencement du XVIIIe siècle. Ses fruits, comme ceux de toutes les erreurs, ont été funestes. Reléguant le retour du Seigneur dans un avenir lointain, il a empêché beaucoup de croyants de prendre au sérieux les signes avant-coureurs de ce retour. Il tend à créer un sentiment de sécurité illusoire et conduit un grand nombre de gens à négliger la préparation exigée.

Miller vit que les Écritures enseignent formellement le retour personnel et visible de Jésus- Christ. Saint Paul écrit: « Le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange, et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel. » Et le Sauveur déclare que « les tribus de la terre... verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire. » « Car, comme l'éclair part de l'orient et se montre jusqu'en occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. » Il sera accompagné des armées célestes: « Le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges. » « Il enverra ses anges avec la trompette retentissante, et ils rassembleront ses élus. » *(1 Thessaloniciens 4.16; Matthieu 24.30, 27, 31; 25.31)*

Alors les justes décédés ressusciteront et les justes vivants seront changés. « Nous ne mourrons pas tous, dit l'apôtre, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'oeil, à la dernière trompette. La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. » Dans son épître aux Thessaloniciens, après avoir décrit la venue du Seigneur, il ajoute: « Les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous les vivants, qui serons restés, nous serons tous ensemble enlevés avec eux sur des nuées, à la rencontre, du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » *(1 Corinthiens 15.51-53; 1 Thessaloniciens 4.16, 17)*

Ce n'est qu'à la venue personnelle de Jésus que ses disciples recevront le royaume, comme le prouvent ces paroles du Sauveur: « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Toutes les nations seront assemblées devant lui. Il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs; et il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. »

Dans les passages cités, Miller apprit qu'à la venue du Fils de l'homme, les morts ressusciteront incorruptibles, et que les vivants seront changés. En effet, comme le dit Paul: « La chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, ni la corruption hériter l'incorruptibilité. » *(Mathieu 25.31-34; 1 Corinthiens 15.50)* Il s'ensuit que nous n'y pouvons entrer dans notre état actuel. Voilà pourquoi, à Sa venue, Jésus confère l'immortalité à

Ses élus et les met en possession d'un royaume qu'ils n'ont eu, jusqu'alors, qu'en espérance.

Ces passages et d'autres encore convainquirent Miller que des événements généralement placés avant la venue du Sauveur, tels qu'un règne universel de paix et l'établissement du règne de Dieu sur la terre, sont postérieurs à cette venue. D'ailleurs, tous les signes des temps et l'état du monde correspondaient à la description prophétique des derniers jours. Il résultait donc de la seule étude des Écritures à laquelle se livrait Miller, que le temps assigné à notre terre dans son état actuel touchait à sa fin.

« Une autre preuve qui fut pour moi d'un grand poids, écrivait-il, c'est la chronologie des Écritures.... Je découvris que des événements prédits et accomplis se sont souvent produits dans un temps déterminé. Ainsi, les cent vingt ans du déluge *(Gen. 6.3)*; les sept jours qui devaient le précéder, de même que les quarante jours de pluie *(Gen. 7.4)*; les quatre cents ans du séjour de la postérité d'Abraham en Égypte *(Gen. 15.13)*; les trois jours de l'échanson et du panetier de Pharaon *(Gen. 40.12-20)*; les sept années du songe de Pharaon *(Gen. 41.28-54)*; les quarante années d'Israël au désert *(Nom. 14.34)*; les trois années et demie de famine *(1 Rois 17.1)*;... Les soixante-dix ans de captivité à Babylone *(Jér. 25.11)*; les sept temps de Nébucadnetsar *(Dan. 4.13-16)* et les soixante-dix semaines accordées aux Juifs *(Dan. 9.24-27)*. Tous les événements inclus dans ces diverses périodes se sont accomplis conformément à la prédiction. » *(Bliss, ouv. cité, p. 74, 75.)*

Aussi, lorsqu'en étudiant les Écritures Miller trouva des périodes dont il était convaincu qu'elles aboutissaient au retour du Seigneur, il ne put s'empêcher de les considérer comme marquant les « temps annoncés d'avance par la bouche de tous ses prophètes ». « Les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu; les choses révélées sont à nous et à nos enfants à perpétuité », avait dit Moïse. Et, par la plume d'Amos, le Seigneur déclare qu'il « ne fait rien sans avoir révélé son secret à ses serviteurs les prophètes ». *(Actes 3.18; Deutéronome 29.29; Amos 3.7)* Ceux qui étudient la Bible peuvent donc s'attendre à y trouver clairement signalé l'événement le plus important de l'histoire humaine.

« Pleinement convaincu comme je l'étais, écrit Miller, que toutes les Écritures inspirées de Dieu sont utiles; qu'elles ne sont pas le produit de la volonté de l'homme, mais que « c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu »; *(2 Thessaloniciens 3.16; 2 Pierre 1.21)* que, d'autre part, elles ont été écrites « pour notre instruction, afin que, par la patience, et par la consolation que donnent les Écritures, nous possédions l'espérance », (Romains 15.4) je ne pouvais m'empêcher d'accorder aux nombres et aux périodes prophétiques de la Bible la même attention qu'aux autres portions des livres saints. » *(Bliss, ouv. cité, p. 75.)*

La prophétie qui lui parut révéler le plus nettement le temps de la venue du Seigneur était celle du prophète Daniel *(chapitre 8; verset 14)*: « Deux mille trois cents soirs et matins; puis le sanctuaire sera purifié. » Prenant, suivant sa règle, les Écritures comme leur propre interprète, Miller apprit que, dans la prophétie symbolique, un jour représente une année, *(Nombres 14.34; Ézéchiel 4.6)*, et qu'ainsi la période des deux mille trois cents jours prophétiques s'étendait bien au-delà de la fin de la dispensation judaïque et ne pouvait s'appliquer au sanctuaire de cette dispensation. Adoptant l'idée généralement reçue que notre terre était le sanctuaire de la dispensation chrétienne, Miller en conclut que la purification du sanctuaire prédite par Daniel n'était autre que l'embrasement de notre globe à l'apparition du Seigneur. Ensuite, il réfléchit que s'il lui était possible de déterminer le point de départ de la période des deux mille trois cents jours, rien ne serait plus aisé que de trouver la date du retour du Seigneur. Ainsi serait révélée l'heure du grand dénouement, celle où la société actuelle, « avec son orgueil et sa puissance, sa pompe et sa vanité, sa méchanceté et son oppression, prendra fin », l'heure où la terre sera enfin affranchie « de la malédiction sous le poids de laquelle elle gémit; où la mort sera détruite; où les serviteurs de Dieu recevront leur récompense, aussi bien que les prophètes et les saints et ceux qui craignent le nom de Dieu, et où seront détruits ceux qui détruisent la terre. » *(Bliss, ouv. cité, p. 76.)*

Poursuivant l'étude de cette prophétie avec un redoublement de ferveur, y consacrant non seulement ses journées, mais encore des nuits entières, il constata d'abord que le point de départ des deux mille trois cents soirs et matins ne se trouvait pas dans le huitième chapitre de Daniel. Bien que l'ange Gabriel eût reçu ordre d'expliquer la vision à Daniel, il ne s'était que partiellement acquitté de sa mission; devant le tableau des terribles persécutions qui attendaient l'Église, le prophète avait senti ses forces le trahir et n'avait pu en supporter davantage; l'ange l'avait donc quitté pour un temps. « Je fus plusieurs jours languissant et malade, raconte Daniel. J'étais étonné de la vision, et personne n'en eut connaissance. »

Cependant, l'ordre de Dieu à son messager subsistant: « Explique-lui la vision », l'ange, pour s'en acquitter, était retourné auprès de Daniel et l'avait abordé ainsi: « Je suis venu maintenant pour ouvrir ton intelligence... Sois attentif à la parole, et comprends la vision! » *(Daniel 9.22-27 , vers. de l'abbé Crampon.)* Et tout en reprenant son exposé, Gabriel avait spécialement insisté sur le point de la vision resté inexpliqué, soit la chronologie de la période des deux mille trois cents jours, en ces termes:

« Soixante-dix semaines ont été déterminées sur ton peuple et sur ta ville sainte... Sache donc et comprends: Depuis la sortie d'une parole ordonnant de rebâtir Jérusalem jusqu'à un oint, un chef, il y a sept semaines, et soixante-

deux semaines; elle sera rétablie, places et enceintes, dans la détresse des temps. Et après soixante-deux semaines, un oint sera retranché, et personne pour lui... Il [ce chef] fera une alliance ferme avec un grand nombre pendant une semaine; et, au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation. » *(Daniel 9.22-27, vers. de l'abbé Crampon.)*

L'ange avait été dépêché auprès de Daniel afin de lui faire comprendre la portion de la vision restée inintelligible au prophète: celle relative à la période prophétique (chap. 8.14): « Deux mille trois cents soirs et matins; puis le sanctuaire sera purifié. » Aussi, après avoir dit à Daniel: « Sois attentif à la parole, et comprends la vision », les premiers mots de l'ange furent: « Soixante-dix semaines ont été déterminées sur ton peuple et sur ta ville sainte. » Le verbe traduit ici par « déterminées » signifie littéralement « retranchées ». Or, soixante-dix semaines représentent quatre cent quatre-vingt-dix années. L'ange déclare donc que Cette période été « retranchée » et mise à part pour le peuple juif.

Mais « retranchée » de quoi? La période des deux mille trois cents soirs et matins étant seule mentionnée dans la vision, les soixante-dix semaines ne peuvent être « retranchées » que de celle-là; il s'ensuit que cette période de soixante-dix semaines fait partie des deux mille trois cents jours, et que les deux périodes ont le même point de départ. Or, l'ange annonce que « les soixante-dix semaines commenceront avec a la parole ordonnant de rétablir et de rebâtir Jérusalem ». Un seul point restait obscur. S'il était possible de déterminer la date de ce décret, se disait Miller, nous aurions donc trouvé le point de départ des deux mille trois cents soirs et matins.

Or, ce décret et cette date se lisent au septième chapitre d'Esdras, versets 12 à 26. Le décret fut promulgué par Artaxerxès, roi de Perse, en 457 avant notre ère. On lit également dans le même livre (6.14) que la maison de l'Éternel se construisit « d'après l'ordre du Dieu d'Israël, et d'après l'ordre de Cyrus, de Darius, et d'Artaxerxès ». En rédigeant, en confirmant et en complétant le décret, ces trois rois l'amenèrent à la perfection, requise par la prophétie pour lui permettre de marquer le commencement des deux mille trois cents ans. En prenant l'année 457 comme date de la promulgation du décret en question, on constata que tout ce qui devait marquer les soixante-dix semaines s'était réalisé. Le texte disait:

« Depuis la sortie d'une parole ordonnant de rebâtir Jérusalem jusqu'à un Oint, un Chef, il y a sept semaines, et soixante-deux semaines, soit soixante-neuf semaines prophétiques ou quatre cent quatre-vingt-trois ans. C'est en l'automne de l'année 457 que le décret d'Artaxerxès entra en vigueur. En ajoutant à cette date quatre cent quatre-vingt-trois ans, on arrive à l'automne de l'année 27 de notre ère, *(Voir Appendice a36)* et diagramme des périodes prophétiques.) où la prophétie fut accomplie. C'est en effet en l'automne de

cette année 27 que Jésus reçut le baptême des mains de Jean-Baptiste et fut oint du Saint-Esprit. L'apôtre Pierre y fait allusion en disant: « Dieu a oint du Saint-Esprit et de force Jésus de Nazareth. » *(Actes 10.38)* Et Jésus de même: « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres. » Après son baptême, Jésus se rendit en Galilée, « prêchant l'Évangile de Dieu » et disant: « Le temps est accompli. » *(Luc 4.18; Marc 1.14, 15; Mathieu 10.5, 6)*

Le texte de Daniel continue: « Il fera une alliance ferme avec un grand nombre pendant une semaine. » La « semaine » ici mentionnée est la dernière des soixante-dix; elle constitue les sept dernières années de la période accordée aux Juifs. Pendant ce temps, soit de l'an 27 à l'an 34 de notre ère, Jésus, personnellement, puis par ses disciples, adressa tout spécialement aux Juifs l'invitation de prendre part au festin évangélique. Lorsqu'il envoya ses disciples porter l'Évangile, il leur donna cette recommandation: « N'allez pas vers les païens, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » *(Luc 4.18; Marc 1.14, 15; Mathieu 10.5,6)*

« Et au milieu de la semaine, dit encore la prophétie, il fera cesser le sacrifice et l'oblation. » En l'an 31, trois années et demie après son baptême, Jésus fut crucifié. La tragédie du Calvaire mettait fin au système des sacrifices qui, durant quatre mille ans, avaient attiré l'attention sur l'agneau de Dieu. Le type avait trouvé son antitype. À partir des ce moment, tous les sacrifices et toutes les oblations du système mosaïque devaient cesser.

Les soixante-dix semaines, ou quatre cent quatre-vingt-dix ans, assignées aux Juifs ayant expiré en l'an 34 de notre ère, on constata qu'à ce moment précis, par la décision du sanhédrin, par le martyre d'Étienne et la persécution des chrétiens, la nation juive avait officiellement rejeté l'Évangile. Dès lors, le message du salut cessa d'être confiné aux Israélites et fut porté aux nations. Chassés par la persécution, les disciples « allaient de lieu, en lieu, annonçant la bonne nouvelle de la Parole ». Philippe, étant descendu en Samarie, « y prêcha le Christ ». Conduit par l'Esprit de Dieu, Pierre présenta l'Évangile au centenier de Césarée, le pieux Corneille; et l'ardent Paul, gagné à la foi chrétienne, fut appelé à porter la Bonne Nouvelle « au loin vers les nations ». *(Actes 8.4, 5; 22.21)*

Ainsi, tous les détails de la prophétie s'étaient remarquablement accomplis, établissant d'une façon incontestable que les soixante-dix semaines commençaient en 457 avant J.-C., et aboutissaient en 34 de notre ère. Désormais il était facile de trouver la date de l'expiration des deux mille trois cents jours. Les quatre cent quatre-vingt-dix jours qui constituent les soixante-dix semaines étant retranchés des deux mille trois cents, il restait mille huit cent dix jours. Or, en les faisant partir de l'année 34, ces mille huit

cent dix années aboutissaient en 1844. Il s'ensuivait que les deux mille trois cents jours (années) de Daniel 8.14 se terminaient en 1844. Et, à l'expiration de cette grande période prophétique selon le témoignage de l'ange, « le sanctuaire devait être purifié ». Ainsi, l'année de la purification du sanctuaire — que la plupart, des exégètes confondaient avec le retour du Seigneur — était définitivement établie.

Miller et ses collaborateurs crurent d'abord que les deux mille trois cents jours se termineraient au printemps de l'année 1844, alors que, la prophétie indiquait l'automne de la même année. *(Voir diagramme des périodes prophétiques, et Appendice a37)* L'erreur commise sur ce point jeta dans le désappointement et la perplexité ceux qui avaient compté sur le retour du Seigneur à la première date. Mais cela laissait intact l'argument établissant que les deux mille trois cents soirs et matins se terminaient en 1844, et que le grand événement représenté par la purification du sanctuaire devait avoir lieu en cette année là.

En entreprenant l'étude des Écritures pour établir qu'elles étaient une révélation divine, Miller ne pensait pas aboutir à de pareilles conclusions. Il eut même de la peine à croire au résultat de ses recherches. Mais le témoignage des Écritures était trop clair, trop évident pour être rejeté.

Il se consacrait à l'étude de la Bible depuis deux ans quand il arriva, en 1818, à la conclusion solennelle que, dans le délai de vingt-cinq ans, le Christ reviendrait pour la rédemption de son peuple. « Je ne saurais dire, écrivait-il plus tard, la joie infinie qui remplit mon coeur à cette pensée et à la perspective inimaginable et glorieuse de participer à la joie des rachetés. Les Écritures étaient désormais, pour moi, un livre nouveau, un vrai festin de l'esprit. Tout ce qui m'avait paru obscur, mystérieux ou imprécis dans ses enseignements s'était dissipé à la lumière émanant de ses pages sacrées. De quel éclat, de quelle gloire je voyais briller la vérité! Toutes les contradictions et les inconséquences que j'avais auparavant rencontrées dans la Parole s'étaient évanouies; et quoiqu'elle renfermât encore bien des choses dont je n'étais pas certain de posséder une juste intelligence, tant de lumière avait jailli de ses pages pour dissiper les ténèbres de mon entendement, que je trouvais dans l'étude de l'Écriture des délices insoupçonnées. » *(Bliss, ouv. cité, p. 76, 77.)* Il ajoutait:

« Sous la solennelle impression que les événements prédits par les Écritures devaient se produire dans un laps de temps aussi court, je me demandai, non sans effroi, quels devoirs envers le monde m'imposaient les lumières, qui subjuguaient ma pensée. « Miller ne put se défendre de la conviction que son devoir était d'en faire part à d'autres. Il s'attendait à rencontrer de l'opposition de la part des impies; mais il était certain que tous les chrétiens se réjouiraient à la pensée de contempler bientôt le Sauveur qu'ils professaient aimer. Il

craignait seulement que la perspective de la délivrance prochaine ne parût trop glorieuse et que plusieurs chrétiens ne se donnassent pas la peine de sonder les Écritures pour y asseoir leur foi. Il hésita donc à en parler. De peur d'être dans l'erreur et d'y entraîner ses semblables, il jugea prudent de revoir les preuves sur lesquelles il avait étayé ses conclusions et de peser à nouveau toutes les objections qui pourraient se présenter à son esprit. À la lumière de la Parole de Dieu, il vit ces objections se dissiper comme la brume matinale devant les rayons du soleil. Cinq années d'études le laissèrent absolument convaincu de l'exactitude de ses conclusions.

Et de nouveau, le devoir de faire connaître à d'autres ce qui lui paraissait clairement enseigné par la Bible se présenta vivement devant lui.

« Quand je vaquais à mes occupations, écrit-il, j'entendais une voix me répéter sans cesse: ‚Avertis le monde du danger qu'il court.' Ce passage me revenait constamment à la mémoire: ‚Quand je dis au méchant: Méchant, tu mourras! si tu ne parles pas pour détourner le méchant de sa voie, ce méchant mourra dans son iniquité, et je te redemanderai son sang. Mais si tu avertis le méchant pour le détourner de sa voie, et qu'il ne s'en détourne pas, il mourra dans son iniquité, et toi tu sauveras ton âme.' *(Ézéchiel 33.8, 9)* Et je me disais que, si les méchants étaient sérieusement avertis, des foules d'entre eux se repentiraient; et que, s'ils n'étaient pas avertis, leur sang me serait redemandé. » *(Bliss, ouv. cité, p.92.)*

Miller commença alors, selon que l'occasion lui en était offerte, à présenter ses vues en particulier, tout en demandant à Dieu d'en convaincre un pasteur qui pourrait consacrer sa vie à les diffuser. Mais il ne parvenait pas à se dérober à la conviction de son devoir personnel. Ces paroles étaient toujours présentes à son esprit: « Va en parler au monde; sinon je te redemanderai son sang. » Après avoir porté ce poids sur la conscience durant neuf ans, il se décida enfin, en 1831, à exprimer pour la première fois publiquement les raisons de sa foi.

De même qu'Élisée avait abandonné sa charrue pour revêtir le manteau du prophète, de même William Miller, appelé à quitter sa ferme, s'en alla, en tremblant, révéler au monde les mystères du royaume de Dieu. Il exposait à ses auditeurs, en détail, le lent accomplissement des chaînes prophétiques jusqu'à l'époque de l'avènement de Jésus-Christ. À chaque nouvelle tentative, ses forces et son courage augmentaient à la vue du vif intérêt suscité par ses paroles.

Ce n'avait été qu'à la sollicitation de ses frères, dont l'appel lui parut être la voix de Dieu, qu'il avait consenti à exposer publiquement ses convictions. Il avait alors cinquante ans. N'ayant jamais parlé en public, il se sentait comme écrasé par le sentiment de son incapacité. Mais, dès le début, son activité fut bénie et contribua au salut des âmes. Sa première conférence fut suivie d'un réveil au cours duquel treize familles, à l'exception de deux personnes,

se convertirent. On lui demanda aussitôt de prendre la parole dans d'autres localités, et, presque partout où il portait ses pas, son travail était suivi d'un réveil spirituel. Des pécheurs se convertissaient; des chrétiens devenaient plus fervents; des déistes et des incrédules reconnaissaient la véracité des Écritures et de la religion chrétienne. On rendait de lui ce témoignage: « Il atteint une catégorie de personnes sur lesquelles d'autres, n'ont aucune prise. » *(Bliss, ouv. cité, p. 138.)* Ses prédications avaient pour effet d'attirer l'attention du public sur les choses de la religion et de réprimer la mondanité et la sensualité du siècle.

Dans chaque localité, ou à peu près, les convertis se comptaient par vingtaines, parfois par centaines. En bien des endroits, les églises protestantes de toutes tendances lui étaient grandes ouvertes et c'étaient généralement les pasteurs de ces églises qui l'invitaient. Sa règle invariable était de ne se rendre que là où il était invité. Néanmoins, il se trouva bientôt dans l'impossibilité de répondre ne fût-ce qu'à la moitié des appels qui lui étaient adressés.

Plusieurs de ceux qui n'acceptaient pas les théories de Miller touchant le temps exact du retour du Seigneur n'en avaient pas moins la conviction qu'il était proche et qu'il fallait s'y préparer. Dans quelques grandes villes, ses travaux firent une impression remarquable. Des cabaretiers abandonnèrent leur trafic et transformèrent leur débit en salle de réunions; des maisons de jeu fermèrent leurs portes; des incrédules, des déistes, des universalistes, des débauchés se réformèrent. Certains d'entre eux n'avaient pas mis les pieds dans un lieu de culte depuis des années. Dans quelques villes, les différentes églises organisèrent des réunions de prière dans tous les quartiers et presque à toute heure de la journée. Des hommes d'affaires se réunissaient à midi pour la prière et l'édification. Pas trace d'excitation, ni d'extravagance, mais partout un profond sérieux. L'oeuvre de Miller, comme celle des premiers réformateurs, tendait à éclairer les intelligences et à réveiller les consciences plutôt qu'à émouvoir.

En 1833, l'église baptiste, dont Miller était membre, lui donna une licence de prédicateur. En outre, un grand nombre de pasteurs de son Église approuvant ses travaux, c'est avec leur sanction explicite qu'il les poursuivit, tout en se bornant aux territoires de la Nouvelle-Angleterre et des États du centre. Pendant plusieurs années, il paya lui-même tous ses voyages et jamais, par la suite, ses frais de déplacement ne lui furent entièrement remboursés. Loin d'être lucrative, sa carrière publique greva lourdement ses ressources personnelles. Mais ses enfants étant sobres et industrieux, les revenus de sa ferme suffirent pour entretenir sa nombreuse famille et couvrir ses dépenses.

Le dernier des signes précurseurs du retour du Sauveur eut lieu en 1833, deux ans après que Miller eut commencé ses prédications. Jésus avait dit: « Les étoiles tomberont du ciel. » *(Matthieu 24.29)* Et saint Jean, considérant

les scènes annonciatrices du jour de Dieu, s'était écrié: « Et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme lorsqu'un figuier secoué par un vent violent jette ses figues vertes. » *(Apocalypse 6.13)*

Cette prophétie fut accomplie d'une façon frappante par la pluie de météorites du 13 novembre 1833. C'est le plus merveilleux spectacle d'étoiles filantes dont l'histoire conserve le souvenir. « Dans toute l'étendue des États-Unis, le firmament semblait en mouvement. Aucun phénomène céleste ne s'est jamais produit dans ce pays, depuis son occupation par les Blancs, qui ait été contemplé avec autant d'admiration par une partie des habitants et avec autant de crainte et de frayeur par l'autre. La sublimité et la grandeur de cette scène vivent encore dans le souvenir de bien des personnes. Jamais la pluie ne tomba plus dru que ces météores. Il en était de même à l'orient, à l'occident, au nord et au midi. En un mot, le ciel entier semblait en mouvement.... Ce spectacle, tel que le professeur Silliman le décrit dans son journal, fut visible dans toute l'Amérique du Nord.... Depuis deux heures du matin jusqu'au grand jour, le firmament étant sans nuages, on put contempler dans toutes les parties du ciel une gerbe incessante de traînées lumineuses. » *(R. M. Devens, Americain Progress or the Great Events of the Greatest Century, chap. 28, part. 1-5.)*

« La plume est impuissante à décrire la splendeur de ce spectacle.... Celui qui ne l'a pas vu ne peut s'en faire la moindre idée. Il semblait que toutes les étoiles du ciel se fussent donné rendez-vous vers un point voisin du zénith, d'où elles s'élançaient avec la rapidité de l'éclair dans toutes les directions de l'horizon; et pourtant, la provision ne s'en épuisait point; à des milliers de météores en succédaient d'autres milliers, comme s'ils eussent été créés pour l'occasion. » *(F. Read, dans le Christian Advocate and Journal, 13 dec. 1833.)* « Impossible de mieux représenter ce phénomène que par l'image d'un figuier qui, sous l'action d'un vent puissant, jette au loin ses figues encore vertes. » *(Portland evening Advertiser, 26 nov. 1833.)*

Le journal of Commerce, de New York, du 14 novembre, consacrait à l'événement un long article dont nous extrayons ce qui suit: « Je ne crois pas que jamais philosophe, ni savant ait décrit ou enregistré un phénomène du genre de celui dont nous avons été témoins la nuit dernière et ce matin. Il y a dix-huit siècles, un prophète en avait donné une exacte prédiction, ce dont chacun peut se rendre compte s'il consent à admettre qu'une chute d'étoiles c'est une chute d'étoiles. dans le seul sens où la chose soit littéralement possible. »

Ainsi s'accomplit le dernier signe avant-coureur du retour du Seigneur, au sujet duquel Jésus avait dit à ses disciples: « Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, à la porte. » *(Matthieu 24.33)* Après ces signes, l'exilé de Patmos vit le ciel se replier « comme un

livre qu'on roule », tandis que la terre tremblait, que les montagnes et les îles étaient remuées de leur place, et que les méchants, terrifiés, s'enfuyaient devant le Fils de l'homme. *(Voir Apocalypse 6.12-17)*

Un grand nombre de ceux qui assistèrent à cette chute d'étoiles la considérèrent comme un signe annonciateur du jugement à venir, comme « un symbole solennel, un précurseur certain, un signe miséricordieux du jour grand et redoutable ». L'attention des populations fut ainsi attirée sur l'accomplissement des prophéties, et beaucoup de personnes en vinrent à prêter l'oreille aux prédications relatives à la seconde venue du Seigneur.

En 1840, un autre accomplissement des prophéties provoqua le plus vif intérêt. Deux ans auparavant, Josiah Litch, l'un des principaux hérauts du retour du Christ, avait publié une explication du neuvième chapitre de l'Apocalypse où est prédite la chute de l'empire ottoman. Selon ses calculs, cette puissance devait être renversée en août 1840. Quelques jours avant cette date, il écrivait encore: « En admettant que la première période, celle de cent cinquante ans, se soit accomplie exactement avant l'accession au trône de Dragasès muni de l'autorisation des Turcs, et que les trois cent quatre-vingt-onze ans et quinze jours aient commencé à la fin de cette première période, elle finirait le 11 août 1840, date à laquelle on peut s'attendre à la chute de l'empire ottoman à Constantinople. Or, je crois que ce Sera réellement le cas. » *(Josiah Litch, dans les Signs of the Tintes and Expositor of Prophecy, 1er août 1840. Le neuvième chapitre de l'Apocalypse donne à la cinquième trompette une durée de cinq mois ou 150 jours, et à la sixième, une durée de 391 jours et une demi-heure. Ces deux périodes — selon la régie d'un jour pour un an — représentent respectivement 150 ans et 391 ans et 15 jours.)*

À l'époque spécifiée, la Turquie, par ses ambassadeurs, acceptait la protection des puissances européennes, et se plaçait ainsi sous la tutelle des nations chrétiennes. Cet événement accomplissait exactement la prédiction. (Voir Appendice a38) Quand la chose fut connue, des foules furent convaincues de l'exactitude des principes d'interprétation adoptés par Miller et ses collaborateurs, ce qui donna au mouvement adventiste une impulsion merveilleuse. Des hommes instruits et influents s'unirent à Miller pour prêcher et publier ses convictions. Aussi, de 1840 à 1844, l'oeuvre fit-elle de rapides progrès.

Aux remarquables facultés intellectuelles de William Miller; facultés fortifiées par la méditation et l'étude, s'ajoutait la sagesse d'en haut, à laquelle il puisait constamment. Sa valeur morale ne pouvait, que s'imposer à l'estime et au respect de tous ceux qui savaient apprécier la probité de sa vie et l'excellence de son caractère. Unissant la bonté et l'humilité chrétienne à la douceur, il était prévenant et affable envers chacun, prêt à écouter les opinions adverses et à en peser les arguments. Sans vivacité ni impatience, il soumettait

toutes les théories et toutes les doctrines à l'épreuve de la Parole de Dieu, et son raisonnement sain, joint à une connaissance approfondie des Écritures, le rendait capable de réfuter l'erreur et de démasquer la fraude.

Mais ce ne fut pas sans une violente opposition qu'il poursuivit sa tâche. Comme tous les, réformateurs religieux, il vit les vérités qu'il annonçait repoussées par les ministres populaires. Faute de pouvoir soutenir leurs positions par les Écritures, ils en appelaient aux doctrines des hommes et à la tradition des Pères. Alors que les prédicateurs du retour du Christ ne reconnaissaient comme seule autorité que « l'Écriture et l'Écriture seule », ils avaient recours au ridicule et à la moquerie, prodiguant leur temps, leur argent et leur énergie pour décrier des gens dont le seul crime était d'attendre avec joie le retour du Sauveur, de s'efforcer de vivre saintement et d'exhorter leur entourage à se préparer à la rencontre de leur Dieu.

De grands efforts étaient tentés pour détourner l'attention du public de la question de l'avènement du Seigneur. On faisait passer pour un péché, pour une action répréhensible le fait d'étudier les prophéties relatives à la fin du monde, ne craignant pas de saper ainsi la foi en la Parole de Dieu. L'enseignement des prédicateurs populaires faisait des incrédules, et beaucoup de gens en prenaient occasion pour marcher selon leurs convoitises charnelles, résultat que les auteurs du mal mettaient sur le compte des adventistes. *(Du latin adventus, arrivée.)*

Bien que Miller attirât des foules d'auditeurs intelligents et attentifs, son nom était rarement mentionné par la presse religieuse, sauf pour le tourner en dérision et mettre les lecteurs en garde contre lui. Enhardis par l'attitude des conducteurs religieux, les indifférents et les impies recouraient à des épithètes injurieuses et à de vulgaires quolibets pour attirer le mépris sur sa personne et sur son oeuvre. Ce vieillard à cheveux blancs, qui avait quitté une demeure confortable pour aller de ville en ville annoncer le fait solennel de la proximité du jugement, était dénoncé comme un fanatique, un menteur, un imposteur.

Le ridicule, le dédain et le mensonge, qu'on accumulait sur la tête de Miller provoquèrent parfois des protestations indignées de la part de la presse quotidienne. « Traiter avec légèreté et en termes irrévérencieux un sujet d'une telle majesté et aux conséquences incalculables », disaient des mondains, « ce n'est pas seulement bafouer les sentiments de ses propagateurs, c'est tourner en dérision le jour du jugement, se moquer de la Divinité elle-même et anéantir les terreurs de son tribunal. » *(Bliss, ouv. cité, p. 183)*

L'instigateur de tout mal ne s'efforçait pas seulement de neutraliser l'effet du message adventiste, mais de détruire le messager lui-même. Miller appliquait le tranchant de l'Écriture au coeur de ses auditeurs, censurant leurs péchés et troublant leur paix; ses paroles claires et pénétrantes provoquaient leur colère. Des gens sans aveu résolurent un jour de le tuer à la sortie d'une réunion.

Mais, dans la foule, il y avait des anges; l'un d'eux, qui avait revêtu une forme humaine, prit le serviteur de Dieu par le bras, et l'emmena sain et sauf loin de la populace irritée. La tâche de Miller n'était pas achevée; Satan et ses émissaires furent désappointés.

En dépit de toute opposition, l'intérêt éveillé par le message du retour du Christ allait croissant. Les auditeurs ne se comptèrent plus par vingtaines ou par centaines, mais par milliers. Après les réunions, les églises avaient enregistré un grand nombre de nouveaux membres; mais ces néophytes ne tardèrent pas à être eux-mêmes en butte à l'opposition. Les églises commencèrent à prendre à leur égard des mesures disciplinaires. Miller adressa alors une lettre ouverte aux chrétiens de toutes les confessions, les mettant en demeure, si ses enseignements étaient erronés, de le lui prouver par les Écritures.

« Que croyons-nous, disait-il, que nous n'ayons pas tiré directement de la Parole de Dieu que vous reconnaissez vous-mêmes comme unique règle de foi et de vie? Que faisons-nous qui mérite une si violente condamnation de la part des Églises et de la presse, et qui vous autorise à nous exclure de votre communion?... Si nous sommes sur une mauvaise voie, je vous supplie de nous dire en quoi nous avons tort. Montrez-nous par la Parole de Dieu quelle est notre erreur. Vous nous avez assez abreuvés de ridicule; jamais cela ne nous convaincra que nous faisons fausse route; seule la Parole de Dieu pourra changer notre manière de voir, car c'est avec calme et avec prière, en nous basant sur les saintes Écritures, que nous sommes parvenus à nos conclusions. » *(Bliss, ouv. cité, p.250,252.)*

De siècle en siècle, les avertissements du Seigneur ont tous eu le même sort. Lorsque Dieu eut résolu de faire venir le déluge sur l'ancien monde, il en avertit les habitants et leur donna l'occasion de se détourner de leurs péchés. Pendant cent vingt ans, l'avertissement retentit aux oreilles des pécheurs, les exhortant à se convertir et à échapper à la colère de Dieu. Mais ce message leur parut un conte, et nul n'y prit garde. Enhardis dans leur méchanceté, les antédiluviens se moquèrent du messager de Dieu, ridiculisèrent ses appels et l'accusèrent même de présomption. Comment un homme seul osait-il s'opposer à tous les sages de la terre? Si le message de Noé était vrai, pourquoi tout le monde ne le recevait- il pas? Et ils se refusèrent à croire le message et à chercher un refuge dans l'arche du salut.

Ces moqueurs prenaient à témoin la nature: la succession invariable des saisons, la voûte azurée qui n'avait jamais laissé tomber une goutte de pluie, les prairies verdoyantes fertilisées par les douces rosées de la nuit. Et après avoir déclaré avec mépris que le prédicateur de la justice n'était qu'un exalté, ils allaient leur chemin, plus que jamais absorbés dans la recherche des plaisirs et décidés à marcher dans la voie du mal. Mais leur incrédulité n'empêcha pas l'événement prédit d'arriver. Dieu avait longtemps supporté leur méchanceté;

il leur avait donné suffisamment de temps pour se repentir. Aussi, au temps fixé, ses jugements s'abattirent-ils sur les contempteurs de sa miséricorde.

Jésus déclare que le monde fera, preuve d'une incrédulité analogue au sujet de son retour. Comme les contemporains de Noé « ne se doutèrent de rien, jusqu'à ce que le déluge vînt et les emportât tous, il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme ». *(Matthieu 24.39)* Ceux qui se disent le peuple de Dieu s'uniront au monde, vivront de Sa vie, participeront avec lui aux plaisirs défendus, au luxe et à l'apparat; les cloches nuptiales tinteront gaiement, et le monde entier comptera sur des années de prospérité. Alors, aussi soudainement que l'éclair déchire la nue, viendra la fin de leurs visions enchanteresses et de leurs fallacieuses espérances.

De même que Dieu avait envoyé le serviteur de son choix pour avertir le monde de l'approche du déluge, il envoya ses messagers pour faire connaître l'approche du jugement. Et les moqueurs, qui n'avaient pas fait défaut parmi les contemporains de Noé, ne manquèrent pas non plus aux jours de Miller, même parmi ceux qui prétendaient être le peuple de Dieu.

Mais pourquoi les Églises montrèrent-elles une telle aversion pour la doctrine et la prédication du retour du Christ? Cet événement, cause de désolation et de malheur pour les méchants, est pour les justes une source d'espérance et de joie. Cette grande vérité a, de tout temps, fait la consolation des élus de Dieu; pourquoi, comme le Sauveur, était-elle devenue une « pierre d'achoppement, un rocher de scandale » pour ceux qui prétendaient constituer son Église? Le Seigneur lui-même n'avait-il pas fait à ses disciples cette promesse: Quand « je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi »? *(Jean 14.3)* N'était-ce pas un Sauveur compatissant, celui qui, prévoyant la solitude et la douleur de ses disciples, avait envoyé des anges pour les consoler par l'assurance de son retour personnel? Quand, au jour de l'ascension, les disciples avaient jeté un dernier regard éperdu sur celui qu'ils aimaient, n'avaient-ils pas entendu ces paroles: « Hommes Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui a été enlevé au ciel du milieu de vous, viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel. » *(Actes 1.11)* Ce message de l'ange n'avait-il pas ranimé l'espérance des disciples et ceux-ci n'étaient-ils pas « retournés à Jérusalem avec une grande joie », « louant et bénissant continuellement Dieu dans le temple »? *(Luc 24.52, 53)*

La proclamation de la venue de Jésus devrait être aujourd'hui, comme elle le fut pour les bergers de la plaine de Bethléhem, un « sujet de grande joie ». Ceux qui aiment réellement le Sauveur ne peuvent s'empêcher d'acclamer le message divin annonçant le retour de celui en qui sont concentrées leurs espérances de vie éternelle; de celui qui revient, non plus pour être injurié, méprisé et rejeté, comme la première fois, mais en puissance et en gloire,

pour racheter Son peuple. Seuls ceux qui ne l'aiment pas ne désirent pas Sa venue. L'animosité manifestée par les Églises à l'ouïe du message céleste était la preuve la plus évidente qu'elles s'étaient éloignées de Dieu.

Ceux qui acceptaient le message du retour du Christ voyaient la nécessité de s'humilier devant Dieu et de se convertir. Un grand nombre d'entre eux, qui avaient longtemps hésité entre le Christ et le monde, comprenaient que le temps était maintenant venu de prendre position. « Les choses éternelles devenaient pour eux une réalité vivante. Le ciel s'était rapproché, et ils se voyaient coupables devant Dieu. » *(Bliss, ouv. cité, p. 146.)* Les chrétiens sentaient naître en eux une vie spirituelle nouvelle. Ils avaient conscience de la brièveté du temps et de la nécessité d'en avertir promptement leurs semblables. L'éternité semblait s'ouvrir devant eux et leurs préoccupations terrestres s'estompaient. Ce qui se rapportait à leur bonheur ou à leur malheur éternel éclipsait à leurs yeux les choses temporelles. L'Esprit d'en haut reposant sur eux donnait une puissance particulière aux appels qu'ils dressaient à leurs frères et aux pécheurs pour les engager à se préparer en vue du jour de Dieu. Le témoignage silencieux de leur vie quotidienne était une censure constante à l'adresse des chrétiens formalistes. Ces derniers, ne désirant pas être troublés dans la poursuite des plaisirs, des richesses et des honneurs mondains, s'opposaient à la foi adventiste et à ceux qui la proclamaient.

Les arguments tirés des périodes prophétiques étant irréfutables, les contradicteurs en déconseillaient l'étude sous prétexte que les prophéties étaient scellées. Les protestants marchaient ainsi sur les brisées de Rome. Alors que l'église romaine prive le peuple des saintes Écritures, *(Voir Appendice a39)* les églises protestantes prétendaient qu'une portion considérable des écrits sacrés — celle qui met en lumière les vérités relatives à notre temps — était inintelligible.

Pasteurs et fidèles alléguaient que les livres de Daniel et de l'Apocalypse étaient mystérieux et impénétrables. Ils oubliaient que Jésus, invitant ses disciples à étudier le livre de Daniel pour s'instruire des événements relatifs à leur temps, leur adressait cette exhortation: « Que celui qui lit fasse attention! » *(Matthieu 24.15)* Quant à l'affirmation que l'Apocalypse est un mystère insondable, elle est contredite par le titre même du livre: « Révélation de Jésus- Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt... Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites! Car le temps est proche. » *(Apocalyse 1.1, 3)*

« Révélation » est la traduction du mot « Apocalypse ».

« Heureux celui qui lit! » dit le prophète. Cette bénédiction n'est donc pas pour les personnes qui se refusent à lire. Il ajoute: « Et ceux qui entendent ». Elle n'est pas non plus pour les personnes qui ne veulent pas entendre

parler des prophéties. Le prophète dit encore: « Et qui gardent les choses qui y sont écrites ». Or, aucun de ceux qui ne veulent pas prendre garde aux avertissements et aux exhortations de l'Apocalypse ne peut se réclamer de la bénédiction promise. Tous ceux qui tournent ces sujets en dérision et se moquent des symboles inspirés des livres prophétiques; tous ceux qui refusent de changer de vie et de se préparer pour la venue du Fils de l'homme, renoncent au bonheur attaché à ces études.

En présence des affirmations qui précèdent, comment des hommes osent-ils prétendre que l'Apocalypse est un mystère au-dessus de la portée de l'intelligence humaine? C'est un mystère, oui, mais un mystère dévoilé; c'est un livre ouvert. L'étude de l'Apocalypse attire l'attention sur les prophéties de Daniel. Dans ces deux livres, Dieu donne à ses enfants des renseignements très importants touchant les événements qui doivent se produire à la fin de l'histoire du monde.

L'Apocalypse de saint Jean est la révélation de scènes d'un intérêt palpitant pour l'Église. Dans ce livre, l'apôtre décrit les dangers, les luttes et la délivrance finale du peuple de Dieu. Il y enregistre les messages ultimes qui doivent mûrir la moisson de la terre. Il y contemple tour à tour les fidèles, gerbes destinées aux greniers célestes, et les ennemis de Jésus-Christ, javelles réservées, au feu de la destruction. Des révélations d'une grande importance concernant tout spécialement l'Église de la fin lui ont été confiées, afin que ceux qui se détourneraient de l'erreur pour accepter la vérité fussent mis en garde contre les périls et les conflits qui les attendent. Nul n'en est réduit à ignorer ce qui doit arriver sur la terre.

Pourquoi cette partie importante des Écrits sacrés est-elle si peu connue? D'où vient cette répugnance générale à entreprendre l'étude de ses enseignements? C'est le fruit d'un effort calculé du prince des ténèbres pour cacher aux hommes ceux qui dévoilent ses pièges. Voilà pourquoi Jésus, auteur de cette Révélation, prévoyant la guerre qui serait faite à l'étude de l'Apocalypse, a prononcé une bénédiction sur « ceux qui la lisent, sur ceux qui l'entendent et sur ceux qui gardent les choses qui y sont écrites ».

19. Lumières et Ténèbres

Une grande analogie caractérise les réformes qui, de siècle en siècle, jalonnent les progrès de l'oeuvre de Dieu. Étant donné que les voies divines sont immuables et que les mouvements importants du temps présent trouvent leur parallèle dans l'histoire, les péripéties de la vie de l'Église aux siècles passés nous offrent de précieux enseignements.

La Bible laisse clairement entendre que les hommes choisis par Dieu pour diriger les grands mouvements destinés à poursuivre son oeuvre de salut sur la terre sont tout spécialement placés sous la direction de son Esprit. Ces hommes ne sont que des instruments dont Dieu se sert en vue de la réalisation de ses desseins de miséricorde. Chacun d'eux a son role à jouer; chacun reçoit la mesure de lumière adaptée aux besoins de son temps et suffisante pour accomplir la tâche qui lui est confiée. Mais aucun de ces hommes, si honoré du ciel qu'il ait été, n'est parvenu à une parfaite intelligence du grand plan de la rédemption, ni même à une juste appréciation du dessein de Dieu pour son époque. L'homme ne peut comprendre parfaitement ce que Dieu se propose d'accomplir par le mandat qu'il lui confie, ni voir toute la portée du message dont il est le héraut.

« Prétends-tu sonder les pensées de Dieu, demande Job, parvenir à la connaissance parfaite du Tout-Puissant? » « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. » « Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre, je suis Dieu et nul n'est semblable à moi. J'annonce dès le commencement ce qui doit arriver, et longtemps d'avance ce qui n'est pas encore accompli. *(Job 11.7 Ésaïe 55.8,9 Ésaïe 46.9,10)*

Les prophètes eux-mêmes, pourtant spécialement éclairés par le Saint-Esprit, ne voyaient pas toute la portée de leurs oracles. La signification de ceux-ci se dégagea peu à peu au cours des siècles, et cela seulement à mesure que les enfants de Dieu avaient besoin des enseignements qu'ils contenaient.

Ainsi, touchant le salut mis en évidence par l'Évangile, l'apôtre Pierre pouvait écrire: « Les prophètes... ont fait de ce salut l'objet de leurs recherches et de leurs investigations, voulant sonder l'époque et les circonstances marquées par l'Esprit de Christ qui était en eux, et qui attestait d'avance les souffrances de Christ et la gloire dont elles seraient suivies. Il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils étaient les dispensateurs de ces choses, que vous ont annoncées maintenant ceux qui ont prêché l'Évangile. *(1 Pierre 1.10-12)*

Bien qu'il ne leur fût pas donné de comprendre pleinement les choses qui leur étaient révélées, les prophètes s'efforçaient néanmoins de saisir toutes les lumières que Dieu jugeait bon de leur communiquer, faisant « des recherches et des investigations » pour découvrir « l'époque et les circonstances marquées par l'Esprit ». Quel magnifique enseignement se cache ici pour le peuple de Dieu vivant sous la dispensation évangélique et au bénéfice duquel ces prophéties furent données! « Il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils étaient les dispensateurs de ces choses. » Les voyez-vous, ces serviteurs de Dieu, scrutant diligemment des révélations destinées aux générations à venir? Comparez leur saint zèle avec l'indifférence que notre époque favorisée manifeste à l'égard du don céleste! Quelle censure à l'adresse des chrétiens insouciants et mondains qui se contentent de dire que les prophéties sont incompréhensibles!

Bien que l'esprit limité de l'homme soit insuffisant pour entrer dans les conseils de l'Infini ou pour en comprendre pleinement les desseins, il n'en est pas moins vrai que c'est souvent en raison de quelque erreur ou de quelque négligence de notre part que nous saisissons si imparfaitement les messages du ciel. Il arrive fréquemment que l'intelligence des gens, même des serviteurs de Dieu soit tellement obscurcie par les usages, les opinions courantes et les enseignements populaires, qu'ils ne perçoivent que partiellement les vérités révélées. Tel fut le cas des disciples de Jésus, alors même qu'il était personnellement avec eux. Imbus des conceptions courantes sur le Messie, ils attendaient un prince temporel qui porterait Israël à la tête de l'univers! De là leur incapacité de comprendre le Sauveur quand il leur parlait de ses souffrances et de sa mort.

Le message que Jésus lui-même leur avait confié: « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche. Repentez-vous, et croyez à la bonne nouvelle » *(Marc 1.15)*, était basé sur le livre de Daniel. Selon cette prophétie *(Dan., ch. 9)*, le Messie, « l'oint », devait paraître à l'expiration des soixante-neuf semaines. Pleins d'espérance et de joie à la perspective du prochain établissement, à Jérusalem, d'un glorieux royaume messianique embrassant toute la terre, ils s'acquittèrent de la mission dont le Seigneur les avait chargés. Mais, aveuglés par l'erreur qu'ils caressaient depuis leur enfance, ils ne s'apercevaient pas que le texte de *Daniel (9.25)* annonçait, un verset suivant du même chapitre, que le Messie devait être « retranché ». Aussi, au moment où ils croyaient leur Maître sur le point de monter sur le trône de David, quelle ne fut pas leur déception de le voir arrêté comme un malfaiteur, battu de verges, tourné en dérision, condamné et suspendu sur la croix du Calvaire! De quelles angoisses et de quel désespoir leur coeur ne fut-il pas déchiré pendant les jours qu'il passa dans le sommeil de la tombe!

Et pourtant, Jésus était venu dans le monde à son heure et de la façon prédite. Chaque détail de son ministère avait marqué un accomplissement de

la prophétie. Il avait annoncé le message du salut, et cela « avec puissance ». Ses auditeurs avaient été convaincus qu'il venait du ciel. Tant la Parole que l'Esprit de Dieu avaient attesté la divinité de sa mission.

Restés attachés à leur Maître bien-aimé par les liens d'un indéfectible amour, les disciples furent pourtant envahis par l'incertitude et le doute. Dans leur détresse, ils ne se rappelèrent pas les paroles du Maître relatives à ses souffrances et à sa mort. Si Jésus de Nazareth avait été le vrai Messie, seraient-ils maintenant acculés à ce douloureux échec? Cette question les torturait durant les pénibles heures du sabbat qui sépara la mort du Sauveur de sa résurrection.

Enveloppés par une obscurité impénétrable, les disciples ne furent cependant pas abandonnés au désespoir. Un prophète avait écrit: « Si je suis assis dans les ténèbres, l'Éternel sera ma lumière... Il me conduira à la lumière, et je contemplerai sa justice. » Même les ténèbres ne sont pas obscures pour toi, la nuit brille comme le jour, et les ténèbres comme la lumière. » Et Dieu avait dit: « La lumière se lève dans les ténèbres pour les hommes droits. » « Je ferai marcher les aveugles sur un chemin qu'ils ne connaissent pas, je les conduirai par des sentiers qu'ils ignorent; je changerai devant eux les ténèbres en lumière, et les endroits tortueux en plaine: voilà ce que je ferai, et je ne les abandonnerai point. » *(Michée 7.8,9; Psaumes 139.12; 112.4; Ésaïe 42.16)*

La proclamation faite par les apôtres au nom du Sauveur était exacte dans tous ses détails, et les événements annoncés étaient alors en voie d'accomplissement. « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche », tel avait été leur message. Le « temps » — c'étaient les soixante-neuf semaines de Daniel 9 — devait aboutir au « Messie », à « l'Oint », au « Conducteur ». Jésus avait été « oint » de l'Esprit lors de son baptême dans le Jourdain par Jean-Baptiste, et le royaume de Dieu, dont les apôtres avaient annoncé la proximité, fut établi par la mort du Sauveur. Mais ce royaume n'était pas, comme on le leur avait enseigné, une monarchie terrestre. Il ne s'agissait pas du royaume, éternel qui sera fondé quand « le règne, la domination et la grandeur de tous les royaumes qui sont sous les cieux, seront donnés au peuple des saints du Très-Haut », de ce règne où « tous les dominateurs le serviront et lui obéiront » *(Daniel 7.27)* Dans les Écritures, l'expression « royaume de Dieu sert à désigner à la fois le royaume de grâce et le royaume de gloire. Le royaume de grâce est mentionné par saint Paul dans l'épître aux Hébreux. Après avoir appelé l'attention sur un Sauveur capable de « compatir à nos faiblesses », l'apôtre dit: « Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus dans nos besoins. » *(Hébreux 4.16)* Or, un trône supposant nécessairement un royaume, le trône de la grâce représente le royaume de la grâce. Dans plusieurs de ses paraboles, le Sauveur se sert de l'expression « royaume des cieux » pour désigner l'oeuvre de la grâce divine dans les coeurs.

De même, le trône de la gloire représente le royaume de la gloire, et c'est à ce royaume que le Sauveur fait allusion quand il dit: « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Toutes les nations seront assemblées devant lui. *(Matthieu 25.31,32)* Ce royaume est encore à venir, et ne sera établi qu'à la seconde venue de Jésus-Christ.

Le royaume de la grâce date de la chute de l'homme, époque où Dieu traça le plan de la rédemption d'une race coupable. Ce royaume a existé dès lors dans les desseins et en vertu des promesses de Dieu. Mais ce royaume dont on devenait sujet par la foi n'a été définitivement confirmé qu'à la mort du Sauveur. En effet, même après être entré dans son ministère terrestre, Jesus aurait pu, lassé de l'ingratitude et de l'obstination des hommes, reculer devant la croix du Calvaire. En Gethsémané, où la coupe amère trembla dans sa main, il aurait pu encore essuyer la sueur de sang ruisselant sur son front et laisser notre monde révolté périr dans ses iniquités. C'en eût été fait, alors, de la rédemption de l'humanité. C'est quand le Sauveur eut donné sa vie, lorsqu'il s'écria, en expirant: « Tout est accompli », que le pari de la rédemption fut définitivement assuré. La promesse du salut faite au couple désobéissant de l'Éden fut ratifiée, et le royaume de grâce, qui jusqu'alors n'existait qu'en vertu de la promesse de Dieu, était fondé.

Ainsi la mort du Sauveur, que les disciples envisageaient comme la ruine définitive de toutes leurs espérances, confirma au contraire celles-ci pour l'éternité. Si elle fut pour eux un cruel désappointement, elle prouva de façon péremptoire l'exactitude de leur croyance. L'événement qui les avait plongés dans le désespoir était celui-là même qui ouvrait à tous les fils d'Adam la porte de l'espérance, celui dont dépendaient la vie future et le bonheur éternel des fidèles de tous les siècles.

Les desseins issus d'une miséricorde infinie s'accomplissaient ainsi en dépit de la désillusion des disciples. Leurs coeurs avaient été gagnés par la grâce divine et par la puissance des enseignements de celui dont il pouvait être dit: « Jamais homme n'a parlé comme cet homme »; néanmoins, à l'or pur de leur attachement pour Jésus se mêlait le vil alliage de visées mondaines et d'ambitions égoïstes. Dans la chambre haute où ils prenaient leur dernière Pâque, à l'heure solennelle où les ombres de Gethsémané s'étendaient déjà sur leur Maître, les disciples s'étaient querellés pour savoir « lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand » *(Luc 22.24)*. Ils songeaient à un trône et à une couronne terrestres, alors que se préparaient l'agonie de Gethsémané et la croix du Calvaire.

Leur orgueil et leur soif de gloire terrestre, entretenant dans leurs coeurs les erreurs du temps, les avaient exposés à méconnaître les paroles du Sauveur sur la véritable nature de son royaume, et à oublier la prédiction de ses souffrances

et de sa mort. Et ces erreurs avaient abouti à l'épreuve dure, mais nécessaire, qui les ramena dans la bonne voie. Quoique les disciples se fussent mépris sur le sens de leur message et eussent vu leur attente frustrée, ils avaient cependant prêché l'avertissement divin et le Seigneur allait honorer leur foi et récompenser leur obéissance. Aussi est-ce à eux que fut confiée la tâche de proclamer au monde entier la bonne nouvelle d'un Sauveur ressuscité. C'était pour les préparer à cette oeuvre que le Sauveur avait permis cette amère leçon.

Après sa résurrection, Jésus apparut sous l'aspect d'un étranger à deux de ses disciples sur le chemin d'Emmaüs. « Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait. » *(Luc 24.27)* Émus et émerveillés, ces deux disciples sentirent leur foi se ranimer avant même que Jésus se fût fait reconnaître d'eux. L'intention du Maître était d'éclairer leur entendement et d'asseoir leur foi sur « la parole des prophètes » qui est certaine. Il désirait que la vérité s'enracinât dans leur esprit, et cela moins en vertu de son témoignage personnel que grâce aux preuves incontestables fournies par les symboles et les ombres de la loi cérémonielle, comme aussi par les prophètes de l'Ancien Testament. Pour proclamer au monde la connaissance du Messie, il fallait que les disciples possédassent une foi intelligente. Or, comme sources de leur enseignement, Jésus leur cita « Moïse et les prophètes ». Tel fut le témoignage rendu par le Sauveur ressuscité à l'importance des Écritures de l'Ancien Testament.

Aussi, quel changement dans le coeur des disciples lorsqu'ils revirent le visage aimé de leur Maître! *(Luc 24.32)* Ils reconnurent en lui, plus distinctement qu'auparavant, « celui de qui Moïse a écrit dans la loi, et dont les prophètes ont parlé ». L'incertitude, l'angoisse, le désespoir firent place à une parfaite assurance, à une foi sans nuage. Quoi d'étonnant si, après son ascension, ils étaient « constamment dans le temple, louant et bénissant Dieu »? Les gens qui ne connaissaient que la mort ignominieuse du Nazaréen s'attendaient à lire sur le visage de ses disciples l'expression de la douleur, de la confusion, de la défaite; ils y virent, au contraire, briller une joie triomphante.

Mais, aussi, par quelle préparation n'avaient-ils point passé! Ils avaient subi l'épreuve la plus douloureuse qu'il fût possible d'imaginer et avaient vu la Parole de Dieu s'accomplir glorieusement alors qu'à vues humaines tout semblait perdu. Dès lors, rien ne put ébranler leur foi, ni tempérer l'ardeur de leur amour. Dans les afflictions les plus amères, ils jouirent « d'un puissant encouragement »: leur espérance sera comme « une ancre de l'âme, sûre et solide » *(Hébreux 6.18)*. Témoins de la sagesse et de la puissance de Dieu ils étaient assurés « que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature » ne pouvaient les « séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ » leur Seigneur. « Dans toutes ces choses,

s'écriaient-ils, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés » *(Romains 8.37-39)*. La Parole du Seigneur demeure éternellement. » *(1 Pierre 1.25)* « Qui nous condamnera? Christ est mort; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous! » *(Romains 3.34)*

« Mon peuple ne sera plus jamais dans la confusion, dit l'Éternel. » *(Joël 2.26)* « Le soir arrivent les pleurs, et le matin l'allégresse. » *(Psaumes 30.6)* Le jour de la résurrection, quand les disciples revirent leur Sauveur et écoutèrent ses paroles avec des transports de joie; quand ils contemplèrent cette tête, ces mains et ces pieds meurtris pour eux; quand, plus tard, Jésus les conduisit jusqu'à Béthanie et que, les mains levées sur eux dans un geste de bénédiction, il leur dit: « Allez par tout le monde, et prêchez la bonne nouvelle à toute la création » *(Marc 16.15)*, « et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde » *(Matthieu 28.20)*; quand, dix jours plus tard, le Consolateur descendit sur eux, les revêtant de la puissance d'en haut et leur donnant la sensation ineffable de la présence de Jésus, alors, pour rien au monde, ils n'auraient consenti à échanger le ministère de l'Évangile et la « couronne de justice » qui leur était réservée, contre le trône terrestre qu'ils avaient convoité dans les premiers temps de leur apostolat. « Celui qui peut faire... infiniment au-delà de tout ce que nous demandons et pensons », leur avait accordé, avec « la communion de ses souffrances », la communion de sa joie, celle de « conduire à la gloire beaucoup de fils », c'est-à-dire un « poids éternel de gloire », avec lequel les afflictions de l'heure présente ne peuvent soutenir aucune comparaison.

L'épreuve des disciples qui prêchèrent « l'Évangile du royaume » lors de la première venue du Seigneur, a eu sa contrepartie dans l'histoire des prédicateurs de sa seconde venue. Les apôtres avaient dit: « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche. » De même, Miller et ses collaborateurs annonçaient que la dernière et la plus longue période prophétique des Écritures tirait à sa fin, que le jour du jugement était imminent et que le royaume éternel allait être établi. La prédication des premiers disciples touchant l'accomplissement des temps était basée sur les soixante-dix semaines de Daniel 9. Il en était de même du message de Miller et de ses associés, qui annonçait la fin de la période des deux mille trois cents jours de *Daniel (8.14)*, dont les soixante-dix semaines faisaient partie. Chacun de ces deux messages était basé sur l'accomplissement d'une portion de la même grande période prophétique.

Comme les premiers disciples, Miller et ses collaborateurs ne comprirent pas exactement la portée du message qu'ils proclamaient. Des erreurs ayant cours depuis longtemps dans l'Église les empêchaient d'arriver à une interprétation correcte d'un point important de la prophétie. C'est pourquoi, bien qu'ils fissent entendre au monde le message que Dieu leur avait confié, ils subirent une déception.

En expliquant ces paroles de Daniel 8.14: « Deux mille trois cents soirs et matins, puis le sanctuaire sera purifié », Miller, adoptant l'idée généralement admise que le sanctuaire était la terre, crut qu'il s'agissait de la purification de notre globe par le feu au jour de Dieu, et il en conclut que la fin des deux mille trois cents années coïncidait avec la seconde venue du Christ. Son erreur provenait de ce qu'il avait adopté une croyance populaire touchant le sanctuaire.

Dans le système mosaïque, qui était une ombre, un symbole du sacrifice et du sacerdoce de Jésus-Christ, la purification du sanctuaire était la dernière cérémonie accomplie par le souverain sacrificateur dans la série des services annuels. C'était l'oeuvre finale de l'expiation: l'enlèvement des péchés d'Israël. Elle préfigurait le dernier acte du ministère de notre souverain sacrificateur dans les cieux, alors qu'il enlèvera ou effacera les péchés de son peuple enregistrés dans les livres du ciel. Ce service, qui comporte l'instruction d'un jugement, précède immédiatement la venue du Christ sur les nuées du ciel, en puissance et en gloire. À ce moment, en effet, tous les cas auront fait l'objet d'une décision. Jésus dit: « Ma rétribution est avec moi, pour rendre à chacun selon ce qu'est son oeuvre. » *(Apocalypse 22.12)* Cette instruction du jugement, précédant immédiatement le retour du Christ, est appelée la « purification du sanctuaire » *(Daniel 8.14)*; elle est annoncée dans le premier message d'Apocalypse 14 « Craignez Dieu, et donnez-lui gloire, car l'heure de son jugement est venue. »

Les hérauts du retour du Christ proclamèrent ce message au temps voulu. Mais il leur advint ce qui était arrivé aux apôtres lorsqu'ils disaient, en se basant sur Daniel 9: « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche », sans remarquer que le même passage annonçait la mort du Messie. Miller et ses collaborateurs prêchèrent un message base sur Daniel 8.14 et Apocalypse 14.7, sans s'apercevoir qu'on trouve, au même endroit, d'autres messages devant être proclamés avant le retour du Seigneur. De même que les disciples s'étaient mépris sur la nature du royaume qui devait s'établir à la fin des soixante- dix semaines, les adventistes se méprirent sur la nature de l'événement qui devait marquer l'expiration des deux mille trois cents jours. Dans l'un comme dans l'autre cas, la vérité fut voilée par une erreur populaire, mais la volonté de Dieu fut accomplie et son message proclamé. Dans les deux cas aussi, une compréhension imparfaite de leur message exposa les disciples à une méprise.

Mais Dieu poursuivait ses bienveillants desseins. Le grand jour étant à la porte, il permit que le monde fût éprouvé par l'annonce du retour du Christ à une date précise pour donner aux chrétiens l'occasion de prendre conscience de leur état spirituel. Le message avait pour but de les purifier en leur permettant de constater si leurs affections étaient placées sur le monde

ou sur Jésus et les biens célestes. Ils professaient aimer le Sauveur: le moment était venu de le lui prouver. Étaient-ils prêts à renoncer à des espérances et à des ambitions mondaines pour accueillir leur Seigneur avec joie? Le message mettait l'Église en mesure de se rendre compte de son état spirituel. Dans sa miséricorde, Dieu le lui envoyait pour l'amener à le rechercher par la repentance et l'humiliation.

Ainsi, Dieu se proposait de faire concourir au bien de ses enfants le désappointement qui allait résulter d'un manque de compréhension de son message. Il devait être une pierre de touche pour ceux qui avaient déclaré recevoir l'avertissement divin. Allaient-ils brusquement abandonner leur profession de foi et renoncer à leur confiance en la Parole de Dieu, ou bien se mettraient-ils pieusement et humblement à l'étude pour voir quel détail de la prophétie ils n'avaient pas compris? Combien d'entre eux avaient cédé à la crainte, au sentiment ou à l'entraînement? Combien étaient indécis et seulement à moitié convaincus? Beaucoup de gens affirmaient aimer l'avènement du Seigneur. Les moqueries et le mépris du monde, l'erreur et la déception allaient-ils les faire renoncer à leur foi? Rejetteraient-ils des vérités évidentes de la Bible parce qu'ils n'avaient pas immédiatement compris les voies de Dieu à leur égard?

Cette épreuve devait révéler la force de caractère de ceux qui, animés par une foi sincère, avaient obéi à ce qu'ils croyaient être les enseignements de l'Esprit et de la Parole de Dieu. Seule une telle leçon pouvait leur montrer le danger que l'on court en acceptant les théories et les interprétations des hommes, au lieu de laisser les Écritures s'expliquer elles-mêmes. Les angoisses et les souffrances consécutives à leur erreur constituaient le correctif dont les vrais croyants avaient besoin. Elles allaient les amener à une étude plus attentive de la parole prophétique et leur montrer la nécessité d'examiner avec plus de soin les bases de leur foi et de repousser toute doctrine qui ne repose pas sur la Parole de vérité, quels que soient le nombre et la qualité de ses adhérents.

Pour ces croyants, comme pour les premiers disciples, ce qui paraissait mystérieux au moment de l'épreuve deviendrait évident par la suite. En voyant « la fin que le Seigneur » allait leur « accorder », ils apprendraient qu'en dépit des épreuves qu'ils s'étaient attirées par leur erreur, ses desseins ne s'étaient pas moins accomplis. Une heureuse expérience leur montrerait que le Sauveur est miséricordieux et compatissant et que « tous les sentiers de l'Éternel ne sont que bonté et fidélité pour ceux qui gardent son alliance et ses commandements ».

20. Un grand réveil religieux

La prophétie du quatorzième chapitre de l'Apocalypse annonce un grand réveil religieux consécutif à la proclamation du prochain retour du Christ. Il y est question d'« un ange qui volait par le milieu du ciel, ayant un Évangile éternel, pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue, et à tout peuple. Il disait d'une voix forte: Craignez Dieu, et donnez-lui gloire, car l'heure de son Jugement est venue; et adorez celui qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et les sources d'eaux » *(Apocalypse 14.6,7)*.

Le fait que cette proclamation est confiée à un ange est significatif. Dans sa sagesse, Dieu s'est plu à illustrer symboliquement la noblesse, la puissance et la gloire de ce message par la pureté, la gloire et la puissance d'un messager céleste. Le vol de l'ange « par le milieu du ciel », la « voix forte » avec laquelle l'avertissement est proclamé « à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple », témoignent de la rapidité et de l'universalité de ce mouvement.

Quant au message lui-même, il nous renseigne sur l'époque de ce réveil: il fait partie de l'« Évangile éternel », et annonce l'inauguration du jugement. Si le message du salut a été prêché dans tous les siècles, ce message-ci renferme une portion de l'Évangile qui ne pouvait être prêchée que dans les derniers jours, la seule époque où l'on pourrait dire: « l'heure de son jugement est venue ». Les prophéties nous présentent une succession d'événements qui aboutissent à l'inauguration du jugement. C'est surtout le cas du livre de Daniel. Mais ce prophète reçoit l'ordre de tenir « close et scellée » jusqu'au « temps de la fin » la partie de sa prophétie relative aux derniers jours. C'est à cette époque-là seulement que l'on pourra proclamer un message se rapportant au jour du jugement et basé sur l'accomplissement de la prophétie. En effet, le prophète nous dit qu'au temps de la fin, « plusieurs le liront (son livre), et que la connaissance augmentera » *(Daniel 12.4)*.

L'apôtre Paul avertissait l'Église de son temps que le retour du Christ n'était pas imminent. Il faut, disait-il, « que l'apostasie soit arrivée auparavant, et qu'on ait vu paraître l'homme du péché » *(2 Thessaloniciens 2.3)*. On ne devait donc attendre le second avènement de Jésus qu'après la grande apostasie et le règne de « l'homme du péché ». Les expressions « homme du péché », « adversaire », « mystère d'iniquité », « fils de la perdition » désignent la papauté, qui devait, selon la prophétie, exercer sa suprématie pendant mille deux cent soixante ans. Cette période expirant en 1798, la venue du Christ ne pouvait avoir lieu avant cette date.

Un message de ce genre n'a jamais été annoncé dans les siècles passés. Paul, nous l'avons vu, ne l'a pas prêché; il plaçait le retour du Christ dans un lointain avenir. Les réformateurs ne l'ont pas proclamé non plus. Martin Luther voyait le jour du jugement à quelque trois siècles de son temps. Mais, depuis 1798, le livre de Daniel a été descellé, la connaissance de la prophétie a augmenté, et le message solennel de la proximité du jugement a été proclamé.

Comme la Réforme du seizième siècle, le mouvement adventiste a éclaté simultanément dans différentes parties de la chrétienté. En Europe et en Amérique, des hommes de foi et de prière se sont sentis poussés à étudier les prophéties. Dans divers pays, des groupes isolés de chrétiens sont parvenus, par la seule étude de la Parole de Dieu, à la conclusion que le retour du Christ est à la porte et que la fin de toutes choses est proche.

En 1821, trois ans après que Miller fut arrivé à la conclusion que les prophéties aboutissaient au temps du jugement, le missionnaire Joseph Wolff commença à proclamer la proximité du retour du Christ. Il était né en Allemagne, de parents juifs. Son père était rabbin. Esprit vif et curieux, il écoutait, tout jeune encore, avec la plus grande attention, les conversations qui avaient lieu chez son père, où des Juifs pieux se réunissaient chaque jour pour s'entretenir de l'avenir de leur peuple, de la gloire du Messie à venir et de la restauration d'Israël. Entendant un jour parler de Jésus de Nazareth, le jeune garçon demanda qui était cet homme. « Un Juif de génie, lui fut-il répondu; mais comme il se disait être le Messie, le sanhédrin l'a condamné à mort. » — Pourquoi Jérusalem est-elle détruite, et pourquoi sommes-nous en captivité? poursuivit l'enfant. — Hélas! fit le père, c'est parce que nos pères ont tué les prophètes. Dans l'esprit du jeune Wolff, cette réponse fit aussitôt surgir la question: « Jésus n'était-il pas lui aussi un prophète, et n'a-t-il pas été mis à mort alors qu'il était innocent? » *(Travels and Adventures of Rev. Joseph Wolff, vol. I, p. 6.)* Ce sentiment fut si profond que Joseph, à qui son père avait défendu d'entrer dans un lieu de culte chrétien, s'attardait souvent sous les fenêtres d'une église pour écouter la prédication.

À l'âge de sept ans, comme il parlait avec fierté, devant un chrétien âgé, du triomphe d'Israël lors de la venue du Messie, le vieillard lui répondit avec bienveillance: « Mon cher enfant, je vais te dire qui est le vrai Messie: c'est Jésus de Nazareth, ... que tes ancêtres ont crucifié comme ils avaient mis à mort les anciens prophètes. Rentre à la maison, lis le cinquante-troisième chapitre d'Ésaïe, et tu seras convaincu que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. » *(Travels and Adventures of Rev. Joseph Wolff, vol. I, p. 7.)* Vivement impressionné par ces paroles, Joseph rentra chez lui, lut le chapitre indiqué et fut ébahi de voir avec quelle perfection la prophétie s'était accomplie en Jésus de Nazareth. « Le chrétien n'aurait-il pas raison? » se dit l'enfant. Ayant demandé à son père une explication de ce chapitre, il se heurta à un silence glacial et n'osa plus jamais

entamer ce sujet avec lui. En revanche, son désir de s'instruire sur la religion chrétienne n'en devenait que plus intense.

Les connaissances qu'il cherchait lui étant sévèrement refusées dans la société juive, le jeune Wolff, âgé de onze ans seulement, quitta la maison paternelle, décidé à s'instruire et à choisir lui-même sa religion et sa vocation. Trouvant un emploi provisoire chez un parent, il en fut bientôt chassé comme apostat et se vit, seul et sans argent, obligé d'aller travailler chez des étrangers. Il alla de lieu en lieu, tout en étudiant, et subvenait à ses besoins en enseignant l'hébreu. Sous l'influence d'un maître catholique, il accepta la foi romaine et eut l'intention de devenir missionnaire parmi son peuple. À cet effet, il se rendit, quelques années plus tard, au Collège de la Propagande de la Foi, à Rome, où il fut d'abord traité avec de grands égards par les dignitaires de l'Église. Mais son esprit indépendant et son franc-parler le firent accuser d'hérésie; et comme il attaquait ouvertement les abus de l'Église en insistant sur zxc la nécessité d'une réforme, on l'éloigna de Rome, tout en le surveillant. Enfin, déclaré incorrigible, il reçut la liberté d'aller où bon lui semblerait. Parti pour l'Angleterre, il y embrassa la foi protestante et fut reçu dans l'Église anglicane. Au bout de deux ans d'études, en 1821, il s'engageait dans l'oeuvre à laquelle il consacra sa vie.

Tout en acceptant la grande vérité d'une première venue du Messie en qualité d'« homme de douleur et habitué à la souffrance », Wolff se rendit compte que les prophéties annoncent avec une égale clarté sa seconde venue en puissance et en gloire. Et tout en s'efforçant de présenter à ses anciens coreligionnaires Jésus de Nazareth, l'agneau de Dieu immolé pour expier les péchés de l'humanité, il leur parlait de sa seconde venue comme Libérateur et Roi.

« Jésus de Nazareth, le vrai Messie, disait-il, celui dont les mains et les pieds furent percés, celui qui fut mené comme un agneau à la boucherie, qui „fut un homme de douleur et habitué à la souffrance", ce même Jésus reviendra une seconde fois, avec la trompette de l'archange, sur les nuées du ciel. » *(Wolff, Researches and Missionary Labors, p. 62.)* « Et il se tiendra sur la montagne des Oliviers, et la domination autrefois conférée à Adam sur toute la création et perdue par lui *(Gen. 1.26; 3.17)*, lui sera donnée. Il sera Roi de toute la terre. Les soupirs et les gémissements de la création cesseront, et on n'y entendra plus que des chants de louanges et d'actions de grâces... Lorsque Jésus viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges... les croyants décédés ressusciteront d'abord. *(1 Thes. 4.16; 1 Cor. 15.23)* C'est ce que nous appelons, nous chrétiens, la première résurrection. Alors la création animale changera de nature *(Es. 11.6-9)*, et sera soumise à Jésus. (Ps. 8) Une paix universelle régnera. » *(Journal of the Rev. Joseph Wolff, p. 378, 379)* « Contemplant une fois encore la terre, le Seigneur dira: Elle est très bonne. » *(Journal of the Rev. Joseph Wolff, p. 394)*

Wolff croyait à l'imminence du retour du Seigneur. Son interprétation des périodes prophétiques l'avait amené à assigner à ce retour une date voisine de celle fixée par Miller. À ceux qui lui disaient: Jésus affirme que « pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne le sait », il est donc impossible de rien savoir à ce sujet, Wolff répondait: « Jésus a-t-il dit que ce jour et cette heure ne seraient jamais connus? Ne nous a-t-il pas donné des signes des temps pour nous faire connaître, tout au moins, l'approche de cette venue, de même que l'on connaît l'approche de l'été quand les arbres se couvrent de feuilles? *(Mat. 24 32)* Ne connaîtrons-nous jamais cette époque, alors qu'il nous exhorte non seulement à lire, mais à comprendre le prophète Daniel? Or, dans ce même prophète, il est écrit que certaines paroles sont closes et scellées jusqu'au temps de la fin; que „plusieurs... les liront, et que la connaissance (concernant l'époque) augmentera". *(Dan. 12.4)* En outre, Jésus ne veut pas dire qu'on ne connaîtra pas l'approche de cette époque, mais seulement le jour et l'heure exacts, et il ajoute que nous en saurons assez pour nous y préparer, comme autrefois Noé prépara son arche en vue du déluge. » *(Wolff, Researches and Missionary Labors, p. 404, 405)*

Durant les vingt-quatre années qui s'étendent de 1821 à 1845, Wolff fit de longs voyages en Afrique, où il visita l'Égypte et l'Abyssinie, et en Asie, où il parcourut la Palestine, la Syrie, la Perse, la Boukharie et les Indes. Il visita l'île Sainte-Hélène, puis il partit pour les États- Unis. Débarqué à New York, en août 1837, il prêcha dans cette ville, ainsi qu'à Philadelphie et à Baltimore, et arriva enfin à Washington. Ici, écrit-il, « dans une des séances du Congrès, sur la motion de l'ex-président John Quincy Adams, la salle du Congrès me fut concédée à l'unanimité pour une conférence que je fis un samedi. Je fus honoré de la présence de tous les membres du Congrès, de l'évêque anglican de la Virginie, des membres du clergé et de bon nombre de citoyens de Washington. Le même honneur me fut accordé par les gouvernements du New Jersey et de la Pennsylvanie, devant lesquels je fis des conférences sur mes recherches en Asie et sur le règne du Christ. » *(Journal of the Rev. Joseph Wolff, p. 398, 399)*

Au cours de ses longs voyages, sans jamais recourir à la protection d'aucune puissance européenne, Wolff avait parcouru les contrées les plus barbares, endurant toutes sortes de souffrances et exposé aux plus grands périls. Il fut battu, détroussé par des voleurs, vendu comme esclave et trois fois condamné à mort. Il faillit parfois mourir de faim et de soif... Un jour, dépouillé de tout, il fut réduit à parcourir des centaines de kilomètres à pied dans les montagnes, fouetté par la neige, le visage et les pieds nus engourdis au contact dii sol gelé.

Quand on lui conseillait de ne pas voyager sans armes parmi des tribus sauvages et hostiles, il déclarait que ses armes étaient « la prière, le zèle pour Jésus-Christ et la confiance en son secours ». « Revêtu de l'amour de Dieu et du prochain, disait-il, je tiens en main l'épée de la Parole de Dieu. » *(Journal*

of the Rev. Joseph Wolff, p. 398, 399) « Il avait toujours sur lui un exemplaire des saintes Écritures en anglais et un en hébreu.

À propos de l'un de ses derniers voyages, il écrit: « J'avais toujours la Bible ouverte, persuadé que ma puissance résidait dans ce livre et que cette puissance me soutiendrait. » *(W. H. D. Adams, In perils oft, p. 192)*

Wolff persévéra ainsi dans ses travaux jusqu'à ce que le message du jugement eût retenti dans une grande partie du monde. Il distribua la Parole de Dieu parmi les Juifs, les Turcs, les Parsis, les Hindous et nombre d'autres peuples, proclamant partout l'approche du règne du Messie.

Dans ses voyages en Boukharie, il trouva la doctrine du prochain retour du Seigneur au sein d'une peuplade isolée. « Les Arabes du Yémen, dit-il, possèdent un livre intitulé: „Seera", qui annonce la seconde venue et le règne glorieux de Jésus-Christ, et ils s'attendent à de grands événements pour 1840... Dans le Yémen, j'ai passé six jours au milieu des enfants de Réchab. Ils ne boivent pas de vin, ne sèment pas, ne plantent pas de vignes, et ils vivent sous des tentes, en souvenir du bon vieux Jonadab, fils de Réchab. J'y ai vu aussi des enfants d'Israël de la tribu de Dan... qui attendent, comme les fils de Réchab, la prochaine venue du Messie sur les nuées du ciel. » *(Journal of the Rev. Joseph Wolff, p. 377, 389)*

Un autre missionnaire trouva les mêmes croyances parmi les Tartares. Un prêtre, qui lui demandait quand le Christ reviendrait, parut grandement surpris quand ce missionnaire lui dit qu'il n'en savait rien; une telle ignorance lui parut inconcevable de la part d'un homme qui professait enseigner les Écritures, et il lui déclara, en se basant sur les prophéties, que, pour lui, Jésus-Christ reviendrait vers 1844.

Le message du retour de Jésus commença à être proclamé en Angleterre dès 1826. Le mouvement n'y eut pas la même ampleur ni la même précision qu'en Amérique; on n'y enseignait pas aussi généralement la date exacte de l'événement; toutefois, la grande vérité de la prochaine venue du Christ en puissance et en gloire y pénétra d'une façon générale, et cela non pas seulement parmi les dissidents et les non-conformistes. Un auteur anglais, du nom de Mourant Brock, nous informe que dans ce pays sept cents pasteurs de l'Église anglicane annonçaient « l'Évangile du royaume ». La conviction que la venue du Christ aurait lieu en 1844 y fut également propagée. Des publications venues des États-Unis s'y répandirent largement, et on y réimprima livres et journaux. En 1842, Robert Winter, Anglais de naissance, qui avait reçu en Amérique la foi adventiste, rentra dans son pays natal pour y proclamer le retour du Christ. Plusieurs se joignirent à lui, de sorte que le message du jugement fut entendu dans diverses parties du pays.

En Amérique du Sud, un jésuite espagnol, du nom de Lacunza, ayant eu accès aux Écritures, y trouva la vérité du prochain retour du Christ. Poussé

à proclamer l'avertissement et désireux toutefois d'échapper à la censure de Rome, il se donna pour un Juif converti et publia ses croyances sous le pseudonyme de « Rabbi Ben Ezra ». Lacunza vivait au XVIIIème siècle; mais c'est seulement vers 1825 que son livre, parvenu à Londres, fut traduit en langue anglaise. Sa publication contribua à augmenter l'intérêt que la doctrine du retour du Christ avait éveillé en Angleterre.

En Allemagne, ce message fut prêché au XVIIIème siècle par Bengel, pasteur luthérien, savant critique et commentateur des Écritures. En achevant ses études, Bengel s'était « consacré à la théologie, vers laquelle l'attirait la gravité naturelle de son caractère, accentuée encore par sa première éducation. Comme beaucoup de jeunes gens sérieux, après et avant lui, il fut assailli par le doute. Dans ses écrits, il mentionne avec tact ces flèches qui avaient transpercé son pauvre coeur et rendu sa jeunesse amère. » *(Encyclopaedia Britanica (9ème éd.), art. Bengel)* devenu membre du Consistoire du Wurtemberg, il se fit l'avocat de la liberté religieuse. « Tout en soutenant les droits et les prérogatives de l'Église luthérienne, il revendiquait la liberté pour ceux qui, moralement, se sentaient tenus de quitter cette église. » Les heureux effets de cette attitude se font encore sentir dans sa province natale.

Comme Bengel préparait un sermon sur le chapitre vingt et un de l'Apocalypse pour un dimanche de l'Avent, son attention se porta sur la seconde venue du Christ. Il comprit, comme jamais auparavant, les prophéties de l'Apocalypse. Subjugué par l'importance et la gloire des scènes de la fin, il se vit contraint d'abandonner ce sujet pendant quelque temps. Un jour, en chaire, cette question se présenta de nouveau à lui avec tine telle clarté et une telle puissance que dès ce moment il se consacra à l'étude des prophéties, mais surtout à celles de l'Apocalypse. Il y découvrit bientôt qu'elles annonçaient la proximité de la venue du Christ. Il en fixa la date qui était, à quelques années près, celle que Miller devait fixer par la suite.

Les écrits de Bengel se répandirent dans toute la chrétienté. Ses vues sur la prophétie furent plus généralement accueillies dans le Wurtemberg. Après sa mort, le mouvement se poursuivit en Allemagne et dans les pays voisins. Bientôt, quelques croyants se rendirent en Russie, où ils formèrent des colonies dans lesquelles la foi au prochain retour du Christ s'est conservée jusqu'à ce jour.

La lumière brilla aussi en France et en Suisse. À Genève, où Farel et Calvin avaient implanté la Réforme, le message du second avènement fut annoncé par Gaussen, pasteur et professeur de théologie. Au cours de ses études, il s'était trouvé en contact avec le rationalisme qui dominait en Europe au XVIIIème siècle et au commencement du XIXème. Quand il entra dans le ministère, non seulement il ignorait la foi véritable, mais il était enclin au scepticisme. La lecture de l'histoire universelle de Rollin, faite dans sa jeunesse,

avait cependant attiré son attention sur le second chapitre du livre de Daniel. Frappé du merveilleux accomplissement de la prophétie par l'histoire, il y vit un témoignage en faveur de l'inspiration des Écritures, qui fut pour lui comme une ancre au milieu des périls des années subséquentes. Les enseignements du rationalisme ne lui donnant pas satisfaction, il étudia avec ardeur la Parole de Dieu qui l'amena à une foi positive. *(Voir Appendice a40)*

Son étude de la prophétie l'amena à la certitude de la proximité du retour du Seigneur. Convaincu de la solennité et de l'importance de cette grande vérité, il voulut la présenter en public. Mais la croyance populaire, selon laquelle les prophéties de Daniel sont mystérieuses et incompréhensibles, mettait obstacle à la réalisation de son dessein. Il se décida — comme Farel l'avait fait avant lui pour évangéliser Genève — à commencer par les enfants, pour atteindre ensuite les parents. Exposant plus tard le but de son entreprise, il écrivait:

« Je désire qu'on l'ait compris: ce n'est pas à cause de sa moindre importance, c'est au contraire en raison de sa haute valeur, que j'ai voulu présenter cet enseignement sous cette forme familière, et que je l'adresse à des enfants. — Je voulais être écouté, et j'ai craint de ne l'être pas si je m'adressais d'abord aux grands. Ce sujet, bien que rempli de lumière, est réputé trop abstrus; bien qu'utile à tous, trop curieux; bien qu'abondant en nos Écritures, trop enveloppé d'incertitudes! ... Je vais donc aux plus jeunes: les aînés viendront autour. Je me fais devant eux un auditoire d'enfants; mais si le groupe grossit, si l'on voit qu'il écoute, qu'il jouit, qu'il s'intéresse, qu'il comprend, qu'il explique même, alors je suis sûr d'avoir bientôt un second cercle, et qu'à leur tour les grands reconnaîtront qu'il vaut la peine de s'asseoir et d'étudier. Quand cela sera fait, la cause sera gagnée. » *(L. Gaussen, Daniel le prophète, vol. II, Avertissement, p. XI, XII)*

Gaussen réussit. S'étant adressé aux enfants, il vit venir à lui des personnes plus âgées. Les galeries de son église ne tardèrent pas à se remplir d'auditeurs attentifs. Dans le nombre se trouvaient des savants, des hommes influents et des étrangers de passage à Genève. Ainsi, le message se répandit au loin.

Encouragé par ce premier succès, et afin de faciliter l'étude de la prophétie dans les églises de langue française, Gaussen publia ses leçons. « Publier des instructions données à des enfants sur Daniel le prophète, dit-il, c'est dire aux adultes, qui trop souvent négligent de tels livres sous le vain prétexte de leur obscurité: Comment seraient-ils obscurs, puisque vos enfants les comprennent? ... J'avais profondément à coeur de rendre populaire dans nos troupeaux, s'il m'était possible, la connaissance des prophéties. ... Il n'est pas d'étude, en effet, qui me semble mieux répondre aux besoins du moment. ... C'est par là qu'il faut armer l'Église pour ses tribulations prochaines et l'exercer à l'attente de Jésus-Christ. » *(L. Gaussen, ouv. cité, vol. II, p. XXI.)*

Ses ouvrages sur la prophétie *(Voir Appendice a41)* soulevèrent aussi un grand intérêt. Du haut de sa chaire de théologie, par la presse et comme catéchiste, Gaussen continua, pendant des années, à exercer une grande influence, et il amena beaucoup de personnes à étudier les prophéties relatives aux derniers temps.

En Scandinavie, le message du retour du Seigneur provoqua un vif intérêt. Bien des pécheurs, secouant leur torpeur, furent amenés à confesser leurs péchés et à en chercher le pardon au nom de Jésus-Christ. Mais le clergé de l'Église établie, hostile au mouvement, réussit à faire incarcérer plusieurs de ses propagateurs. À plusieurs reprises, là où les hérauts du message furent réduits au silence, Dieu jugea bon de le faire proclamer de façon miraculeuse par de petits enfants. N'étant pas majeurs, ils purent parler sans être inquiétés par la loi.

Le mouvement se dessina surtout parmi les ouvriers, dans les humbles habitations desquels on se réunissait pour entendre l'avertissement. Les enfants-prédicateurs appartenaient eux-mêmes, pour la plupart, à des familles pauvres. Certains d'entre eux n'avaient pas plus de six à huit ans; et bien que leur vie témoignât de leur amour pour le Sauveur, ils n'étaient pas plus doués que les autres enfants de leur âge. Mais dès qu'ils parlaient en public, il était évident qu'un pouvoir supérieur s'emparait d'eux. Le ton de leur voix et leur attitude changeaient subitement, et ils faisaient entendre l'avertissement du jugement avec solennité et puissance. Dans les termes mêmes de l'Écriture, ils répétaient: « Craignez Dieu et donnez-lui gloire, car l'heure de son jugement est venue. » En censurant le péché, ils condamnaient aussi bien la mondanité et la tiédeur spirituelle que l'immoralité et le vice, et ils pressaient leurs auditeurs de fuir la colère à venir.

On les écoutait en tremblant. Le Saint-Esprit parlait aux coeurs. Plusieurs en vinrent à sonder les Écritures avec un nouvel intérêt; les intempérants et les libertins se réformaient, les cupides abandonnaient leurs pratiques malhonnêtes. Il se fit une oeuvre si puissante que même des pasteurs de l'Église établie durent y reconnaître la main de Dieu.

Dieu ne voulait pas que la proclamation du retour du Christ dans les pays scandinaves fût retardée. Quand Jésus s'était approché de Jérusalem escorté d'une foule qui agitait des palmes et l'acclamait comme Fils de David, les pharisiens, jaloux, lui avaient ordonné de les faire taire. Jésus leur avait répondu que tout cela était un accomplissement de la prophétie, et que si le peuple se taisait, les pierres mêmes crieraient. Intimidée par les menaces des sacrificateurs et des principaux, la foule qui franchissait les portes de Jérusalem se tut. Mais, dans les parvis du temple, les enfants, reprenant leurs acclamations, se mirent à crier, en agitant leurs palmes: « Hosanna au Fils de David! » Irrités, les pharisiens dirent à Jésus: « Entends-tu ce qu'ils

disent? Oui, leur répondit Jésus. N'avez-vous jamais lu ces paroles: Tu as tiré des louanges de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle? » *(Matthieu 21.8-16)* De même que Dieu fit proclamer la messianité de Jésus par des enfants, de même il se servit d'enfants pour annoncer l'avertissement de la seconde venue du Messie. Il fallait que la Parole de Dieu s'accomplit, et que la proclamation du retour du Sauveur fût entendue de toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple.

William Miller et ses collaborateurs furent chargés de faire entendre le message aux États-Unis, où la prophétie de l'ange de l'Apocalypse (ch. 14.6) eut son accomplissement le plus complet. Ce pays devint le centre d'un grand mouvement. Les écrits de Miller et de ses associés furent envoyés jusque dans les pays les plus lointains. L'heureuse nouvelle du prochain retour du Christ atteignit les missionnaires dans toutes les parties du monde. Le cri de l'Évangile éternel retentit partout: « Craignez Dieu et donnez-lui gloire, car l'heure de son jugement est venue! »

L'explication des prophéties qui semblaient faire coïncider le retour du Christ avec l'année 1844 produisit une profonde impression aux États-Unis. Ce message passait d'un État à l'autre, soulevant partout un vif intérêt. Bien des gens, convaincus de l'exactitude des arguments tirés de la prophétie, sacrifiaient volontiers leurs idées préconçues et embrassaient la vérité. Des pasteurs, abandonnant leurs vues sectaires et leurs sentiments personnels, renonçaient à leur traitement et à leur église pour seconder ceux qui proclamaient la venue de Jésus. Et comme le nombre des pasteurs qui acceptaient ce message était relativement restreint, ce denier fut surtout confié à des laïques. Des fermiers quittaient leurs champs, des artisans leurs outils, des négociants leurs marchandises et des hommes de carrières libérales leur profession. Mais le nombre de ces ouvriers restait bien insuffisant. La condition d'une Église refroidie et d'un monde plongé dans les ténèbres pesait lourdement sur le coeur des véritables sentinelles; aussi enduraient-elles la fatigue et les privations pour appeler les hommes à la conversion et au salut. En dépit de l'opposition de Satan, l'oeuvre du Seigneur progressait rapidement et des milliers d'âmes acceptaient la bonne nouvelle du retour du Christ.

Partout, mondains et membres d'église étaient instamment exhortés à fuir la colère à venir. Comme Jean-Baptiste, le précurseur, les prédicateurs « mettaient la cognée à la racine des arbres » et invitaient chacun à « produire du fruit digne de la repentance ». Leurs appels solennels offraient un contraste frappant avec les paroles de paix et de sûreté qui retentissaient du haut des chaires populaires. Aussi, partout où il était prêché, leur message remuait les coeurs. Le témoignage simple, direct et convaincant des Écritures, accompagné de la puissance du Saint-Esprit, était irrésistible. Des chrétiens de nom,

sortant de leur fausse sécurité, confessaient leur tiédeur, leur mondanité, leur incrédulité, leur orgueil et leur égoïsme. Ils demandaient avec larmes: « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » Un grand nombre se donnaient à Dieu, changeaient de vie et vouaient désormais aux choses célestes des affections qu'ils avaient auparavant réservées à celles de la terre. Animés de l'Esprit de Dieu et le coeur ému, ils joignaient leurs voix à cette proclamation: « Craignez Dieu, et donnez-lui gloire; car l'heure de son jugement est venue. »

Ceux qui avaient causé quelque tort à leur prochain avaient hâte de le réparer. Tous ceux qui avaient trouvé la paix souhaitaient la faire connaître à d'autres. Les parents demandaient à Dieu la conversion de leurs enfants. L'orgueil et les discordes au sein des familles étaient remplacés par des confessions sincères, et les convertis travaillaient au salut de ceux qui leur étaient chers. Des prières ferventes montaient vers le ciel. Partout on trouvait des âmes angoissées qui plaidaient avec Dieu. Plusieurs passaient des nuits entières en prière pour obtenir l'assurance du pardon de leurs péchés ou la conversion de leurs proches ou de leurs voisins. Le nombre des croyants augmentait chaque jour.

Riches et pauvres, grands et petits accouraient aux réunions adventistes et se montraient avides, pour des raisons diverses, d'entendre annoncer le retour du Christ. Dieu tenait en échec l'esprit d'opposition. Parfois les instruments dont il se servait étaient faibles, mais son Esprit rendait la vérité puissante. Dans ces assemblées, où des foules recueillies écoutaient au milieu d'un silence impressionnant les preuves du retour prochain du Christ, la présence des anges se faisait sentir. Le ciel et la terre semblaient se rapprocher, et la puissance de Dieu reposait sur tous, jeunes et vieux. Les gens rentraient chez eux les louanges de Dieu sur les lèvres, faisant vibrer de leurs chants le silence de la nuit. Aucun témoin de ces scènes ne pourra jamais les oublier.

La proclamation d'une date précise pour le retour du Christ déchaîna dans toutes les classes de la société une violente opposition à laquelle prirent part tant le pasteur du haut de sa chaire que le plus vil des pécheurs. Alors s'accomplit cette prophétie: « Dans les derniers jours, il viendra des moqueurs avec leurs railleries, marchant selon leurs propres convoitises, et disant: Où est la promesse de son avènement? Car, depuis que les pères sont morts, tout demeure comme dès le commencement de la création. » *(2 Pierre 3,3,4)* Plusieurs, qui professaient aimer le Sauveur, déclaraient ne rien avoir contre la doctrine du retour du Christ et ne s'opposer qu'à la fixation d'une date précise. Mais Dieu lisait dans leurs coeurs: ils ne voulaient pas entendre parler du jour où Dieu jugera le monde, selon la justice. Ils étaient des serviteurs infidèles dont les oeuvres ne supportaient pas le regard scrutateur du Dieu qui voit tout, et ils redoutaient de comparaître devant lui. Non seulement ils refusaient d'entendre la Parole de Dieu, mais ils tournaient en dérision ceux

qui attendaient leur Sauveur. Satan et ses suppôts exultaient au spectacle de prétendus disciples de Jésus si peu désireux de sa venue.

« Quant à ce jour-là et à l'heure, nul ne le sait », disaient les adversaires de la foi adventiste. Mais le passage entier se lit comme suit: « Quand à ce jour-la et à l'heure, nul ne le sait, pas même les anges des cieux, mais mon Père seul. » *(Matthieu 24.36)* Ceux qui attendaient le retour du Christ en donnaient une explication claire, d'accord avec le contexte, et montraient que leurs adversaires tordaient les Écritures. Cette parole avait été prononcée par Jésus lors de son mémorable entretien avec ses disciples sur le mont des Oliviers, après qu'il eut quitté le temple pour la dernière fois. Les disciples lui avaient posé la question: « Quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde? » Jésus leur donna des signes, puis il ajouta: « Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche, à la porte. » *(Matthieu 24.3,33)* Il ne faut pas annuler une déclaration du Seigneur par une autre. Bien que personne ne connaisse ni le jour, ni l'heure de la venue du Christ, notre devoir est d'en connaître la proximité. Jésus ajoute que l'ignorance volontaire au sujet de l'imminence de son retour sera aussi fatale que le fut l'ignorance des antédiluviens quant au temps du déluge. Et il établit un contraste entre le serviteur fidèle et le serviteur infidèle, entre la fin de celui qui dit en son coeur: « Mon maître tarde à venir » et le sort du serviteur que le Seigneur trouvera veillant et parlant de sa venue. « Veillez donc », dit-il. « Heureux ce serviteur, que son maître, à son arrivée, trouvera faisant ainsi! » *(Matthieu 24.42-51)* « Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi. » (Apocalypse 3.3)

L'apôtre Paul nous parle d'une catégorie de personnes que le jour du Seigneur prendra au dépourvu. « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit. Quand les hommes diront: Paix et sûreté! alors une ruine soudaine les surprendra, comme les douleurs de l'enfantement surprennent la femme enceinte, et ils n'échapperont point. » Mais il dit à ceux qui auront pris garde à l'avertissement du Seigneur: « Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur; vous êtes tous des enfants de la lumière et des enfants du jour. Nous ne sommes point de la nuit ni des ténèbres. » *(1 Thessaloniciens 5.2-5)*

Les Écritures n'autorisent personne à ignorer la proximité du retour du Christ. Mais ceux qui cherchaient un prétexte pour rejeter la vérité fermaient l'oreille à ces explications, et les moqueurs, parmi lesquels de soi-disant ministres de Jésus-Christ, continuaient à répéter: « On ne peut savoir ni le jour ni l'heure. » Dès que les gens commençaient à sortir de leur engourdissement spirituel et à s'enquérir de la voie du salut, les conducteurs religieux se plaçaient entre eux et la vérité, s'efforçant de calmer leurs craintes en tordant la Parole de Dieu. Des sentinelles infidèles unissaient leurs efforts à ceux du

grand séducteur en criant: Paix, paix! contrairement à l'avertissement divin. À l'exemple des pharisiens, plusieurs refusaient d'entrer dans le royaume des cieux et en fermaient l'accès aux autres. Dieu leur redemandera le sang de ces âmes.

Les membres les plus humbles et les plus pieux des églises étaient généralement les premiers à accepter le message. Ils se donnaient la peine d'étudier l'Écriture sainte et ne pouvaient manquer, malgré l'influence du clergé, de voir le caractère erroné des enseignements populaires touchant la prophétie.

La persécution sévissant au sein des églises, plusieurs âmes timides consentirent à taire leurs convictions; mais d'autres croyants furent persuadés que, s'ils cachaient la vérité, ils ne seraient pas fidèles au dépôt que Dieu leur avait confié. Ceux-là furent exclus de leurs églises uniquement pour avoir exprimé leur foi au prochain retour du Christ. Ils trouvèrent de précieux encouragements dans ces paroles du prophète: « Voici ce que disent vos frères, qui vous haïssent et vous repoussent à cause de mon nom: Que l'Éternel montre sa gloire, et que nous voyions votre joie! Mais ils seront confondus. » *(Ésaïe 66.5)*

Surveillant avec le plus profond intérêt les conséquences de l'avertissement, les anges de Dieu se détournèrent avec tristesse des églises qui décidaient de rejeter le message. Mais nombreuses étaient les personnes qui n'avaient pas été éprouvées par la doctrine du retour du Christ, ou auxquelles une épouse, un mari, des parents ou des enfants avaient fait croire que c'était un péché de prêter seulement l'oreille aux hérésies enseignées par les adventistes. Des anges reçurent l'ordre de veiller avec soin sur ces âmes, car une lumière nouvelle venant du trône de Dieu allait briller sur leur sentier.

Les fidèles qui avaient reçu le message attendaient la venue du Sauveur avec une ardeur inexprimable. Dans un calme paisible et solennel, ils jouissaient de la communion avec Dieu, gage d'un radieux avenir. Ceux qui ont goûté cette espérance et cette assurance n'oublieront jamais la douceur infinie de ces heures d'attente. Quelques semaines avant le temps fixé, ils abandonnèrent en grande partie leurs occupations temporelles. Ils scrutaient les pensées et les émotions de leur coeur avec le même soin que s'ils avaient été sur leur lit de mort. Aucun d'eux, contrairement à ce dont on les accusa, ne songeait à se confectionner des « robes d'ascension ». *(Voir Appendice a42)* En revanche, tous éprouvaient le besoin d'une préparation intérieure pour aller à la rencontre du Sauveur. Leurs « robes blanches », c'étaient la pureté de leur âme et leur vie libérée du péché par le sang expiatoire de Jésus-Christ. Plût à Dieu que ceux qui, aujourd'hui, professent être le peuple de Dieu aient toujours les mêmes dispositions à l'introspection, la même ferveur, la même foi! S'ils s'humiliaient ainsi devant le Seigneur et faisaient monter

leurs supplications devant le propitiatoire, ils jouiraient d'une vie intérieure infiniment plus féconde et plus riche. La prière, la vraie conviction du péché et la foi vivante sont trop rares; voilà pourquoi beaucoup se trouvent privés de la grâce abondante que le Sauveur tient en réserve pour eux. Dieu avait voulu éprouver son peuple. Sa main avait couvert une erreur dans le calcul des périodes prophétiques. Elle ne fut pas plus remanquée par les adventistes que par leurs savants adversaires. Ces derniers disaient: « Votre calcul des périodes prophétiques est exact; un grand événement doit se produire; mais ce n'est pas ce que Miller annonce: c'est la conversion du monde, et non pas le retour du Christ. » *(Voir Appendice a43)*

La date passa, et Jésus-Christ ne vint pas apporter la délivrance aux fidèles qui, débordants de foi et d'amour, l'attendaient. Le désappointement fut amer, mais les desseins de Dieu s'accomplissaient: les sentiments de ceux qui n'avaient pas eu de mobile plus noble que la crainte avaient été révélés. Leur profession de foi n'avait changé ni leur coeur ni le cours de leur vie. Quand ils virent que l'événement attendu n'arrivait pas, ils déclarèrent qu'ils n'éprouvaient pas la moindre déception: ils n'avaient jamais cru au retour du Christ, et ils furent parmi les premiers à tourner en dérision la douleur des vrais croyants.

Mais Jésus et le ciel tout entier enveloppaient ceux-ci de leur amour et de leur sympathie. Si le voile qui sépare le monde visible du monde invisible avait été soulevé, on aurait vu les anges de Dieu se pencher sur ces âmes résolues pour les entourer et les protéger des traits enflammés de Satan.

21. Un avertissement rejeté

En prêchaut la doctrine du retour du Seigneur, William Miller et ses collaborateurs n'avaient eu d'autre objet que de réveiller le monde et de l'aider à se préparer en vue du jugement. Leur seul but, en rappelant la véritable espérance de l'Église à une vie chrétienne plus réelle et de convaincre les inconvertis du devoir à ceux qui professaient la piété, avait été de les amener de se repentir et de se donner à Dieu sans retard. « Ils ne songèrent pas à recruter des adhérents à une secte ou à un parti religieux. Ils travaillèrent parmi tous les partis et toutes les sectes sans s'ingérer dans leur organisation ou leur discipline. »

« Dans tous mes travaux, dit Miller, je n'ai jamais songé à établir une confession indépendante des églises existantes, ou à favoriser l'une au détriment de l'autre. Je désirais faire du bien à toutes. Je supposais que tous les chrétiens se réjouiraient à la perspective du retour du Christ et, croyant que ceux qui ne partageraient pas mes vues ne témoigneraient aucune inimitié à ceux qui les adopteraient, je n'avais jamais envisagé la nécessité de réunions séparées. Mon unique but était de convertir des âmes à Dieu, d'avertir le monde d'un jugement imminent, et d'amener mes semblables à se préparer en vue de leur rencontre avec le Sauveur. La majorité de ceux qui se sont convertis grâce à mes travaux est entrée dans diverses églises. » *(Bliss, Memoirs of William Miller, p. 328)*

Comme l'oeuvre de Miller tendait à édifier les églises, elle fut un moment envisagée avec faveur. Mais les pasteurs et les conducteurs religieux se prononcèrent contre la doctrine adventiste et, pour que cette question cesse d'être agitée, ils ne se contentèrent pas de manifester leur opposition du haut de la chaire, mais ils contestèrent à leurs ouailles le droit d'aller entendre des prédications et même de parler de leurs convictions dans les réunions d'édification. Les croyants se trouvèrent ainsi dans une situation des plus embarrassantes. Ils ne tenaient pas à se séparer de leurs églises qu'ils aimaient; mais quand ils virent qu'on imposait le silence au témoignage de la Parole de Dieu et qu'on leur déniait le droit d'étudier la prophétie, ils jugèrent que leur fidélité envers Dieu leur interdisait de se soumettre. Ne pouvant plus considérer comme Église du Christ, comme « colonne et appui de la vérité » une assemblée qui supprimait le libre témoignage de la Parole de Dieu, ils s'estimèrent autorisés à se séparer de leurs anciens frères. En conséquence, dans le courant de l'été de 1844, cinquante mille personnes environ se retirèrent des diverses confessions des États-Unis.

À partir de ce moment, on observa un changement radical dans la plupart de ces églises. Depuis quelques années, on avait remarqué en elles une tendance graduelle mais constante vers la mondanité, et, parallèlement, un déclin de la vie spirituelle; mais, en cette même année, un affaissement soudain et bien caractérisé se manifesta dans la plupart de ces congrégations. Ce fait, apparemment inexplicable, fut dûment constaté et commenté, tant dans la presse que du haut de la chaire.

Lors d'une réunion du synode de Philadelphie, Charles Barnes, auteur d'un commentaire fort estimé et pasteur de l'une des principales églises de la ville, déclara que, pendant un ministère de vingt années, il n'avait jamais, jusqu'à la dernière assemblée, célébré la sainte Cène sans recevoir dans l'église un certain nombre de nouveaux membres. « Maintenant, dit-il, il n'y a pas de réveils, pas de conversions, pas de croissance en grâce apparente chez les membres, et personne ne vient me trouver pour s'entretenir avec moi de l'état de son âme. À la prospérité matérielle, aux progrès du commerce et de l'industrie, correspond un accroissement de la mondanité. Et il en est ainsi dans toutes les églises. » *(Congregational Journal, 23 mai 1844)*

Au mois de février de la même année, le professeur Finney, du college Oberlin, disait: « Nous avons pu constater qu'en règle générale les églises protestantes de notre pays sont ou indifférentes ou hostiles à presque toutes les réformes morales du siècle. Il y a des exceptions, mais elles n'infirment pas la règle générale. Nous nous trouvons en présence d'un autre fait: l'absence presque universelle de tout réveil dans les églises. Presque partout, l'on constate un marasme spirituel terriblement prononcé; la presse religieuse de tout le pays en fait foi... D'une façon générale, les membres de nos églises deviennent les esclaves de la mode: ils participent aux parties de plaisir, aux danses et aux festivités des inconvertis... Mais ne nous étendons pas sur ce pénible sujet. Qu'il nous suffise de dire, et cela devient de plus en plus évident et écrasant, que les églises en général dégénèrent d'une façon lamentable. Elles se sont fort éloignées du Sauveur, et il s'est retiré d'elles. »

Un correspondant du Religious Telescope écrivait: « Jamais on n'avait encore assisté à un tel déclin religieux. Vraiment, l'Église devrait se réveiller et rechercher les causes de cette situation qui, aux yeux de tous ceux qui aiment Sion, est une véritable calamité. Quand on réfléchit à la rareté des conversions réelles et à l'impertinence inouïe des pécheurs, on s'écrie presque involontairement: „Le Seigneur ne serait-il plus miséricordieux? on bien la porte de la grâce serait-elle fermée?" »

La cause de cet état de choses se trouvait forcément dans l'Église elle-même. Les ténèbres spirituelles qui enveloppent les nations, les églises et les individus ne proviennent pas de ce que Dieu retire arbitrairement les secours de sa grâce, mais de l'attitude des hommes à l'égard de la lumière.

Un exemple frappant de ce fait est renfermé dans l'histoire de la nation juive au temps de Jésus. Par son attachement au monde et par son oubli de Dieu et de sa Parole, l'ancien Israël était tombé dans l'obscurité morale et la sensualité. Aussi alla-t-il, dans son orgueil et son incrédulité, jusqu'à rejeter son Rédempteur. Même alors, Dieu n'enleva pas au peuple juif la possibilité de connaître les bienfaits du salut et d'y participer. Mais ceux qui avaient rejeté la vérité avaient perdu tout désir de posséder ce don céleste. Ils avaient « changé les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres »; et combien grandes étaient ces ténèbres!

Il plaît à Satan de voir les hommes abandonner la piété vivante et ne retenir que les formes de la religion. Après avoir rejeté l'Évangile, les Juifs conservèrent jalousement leurs anciens rites; tout en reconnaissant que la présence de Dieu ne se manifestait plus au milieu d'eux, ils restèrent farouchement cantonnés dans leur exclusivisme national. La prophétie de Daniel indiquait de façon si précise le temps de la venue du Messie et prédisait si clairement sa mort, qu'ils en défendaient l'étude, et que les rabbins finirent même par prononcer l'anathème contre ceux qui s'y adonnaient. Dans son aveuglement et son impénitence, le peuple d'Israël est resté, pendant dix-huit siècles, indifférent aux offres gracieuses du salut et aux bienfaits de l'Évangile: exemple effrayant et solennel des dangers que court celui qui rejette la lumière du ciel.

Les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets. Quiconque résiste à ses convictions parce qu'elles contrarient ses inclinations finit par perdre la faculté de distinguer la vérité de l'erreur. L'entendement s'obscurcit, la conscience se cautérise, le coeur s'endurcit, et l'âme se sépare de Diem. Là où la vérité divine est méprisée ou négligée, l'Église est plongée dans les ténèbres. La foi et l'amour font place à la mésentente et aux dissensions; les croyants concentrent leur attention et leur énergie sur les choses du monde, et les pécheurs s'endurcissent dans leur impénitence.

Le message de l'ange de l'Apocalypse annonçant « l'heure du jugement » et invitant le monde à « craindre Dieu et a lui donner gloire », était destiné à réveiller le peuple de Dieu et à le séparer des influences corruptrices du monde. Si les églises avaient accepté cet avertissement, elles auraient banni de leur sein les péchés qui les séparaient du ciel. Si elles avaient reçu ce message en toute sincérité, si elles s'étaient humiliées devant Dieu et préparées à subsister devant sa face, l'Esprit et la puissance d'en haut se seraient manifestés au milieu d'elles. Elles seraient revenues à l'unité, à la foi et à l'amour du temps des apôtres, alors que les croyants n'étaient « qu'un coeur et qu'une âme », qu'« ils annonçaient la parole de Dieu avec assurance », et que « le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Église ceux qui étaient sauvés » *(Actes 4.32, 31; 2.47)*.

Si le peuple de Dieu recevait la lumière telle qu'elle brille dans les Écritures, il réaliserait l'unité entrevue dans la prière de Jésus, et que l'apôtre appelle «

l'unité de l'esprit par le lien de la paix ». « Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation; il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. » *(Éphésiens 4.3-5)*

Tels furent les résultats auxquels arrivèrent ceux qui acceptèrent le message adventiste. Issus de différentes confessions, ils renversèrent leurs barrières confessionnelles et pulvérisèrent leurs credo contradictoires. L'espérance, non conforme aux enseignements de la Bible, d'un millénium temporel fut abandonnée, les idées erronées sur le retour du Christ furent corrigées, l'orgueil et la conformité avec le monde disparurent, les torts furent réparés, les coeurs s'unirent dans la plus douce communion, l'amour et la joie régnèrent sans partage. Ces heureux effets accomplis pour un petit nombre, la doctrine du retour du Christ les eût répandus sur tous les chrétiens si tous l'avaient accueillie.

Malheureusement, les églises, en général, n'acceptèrent pas ce message d'avertissement. Leurs pasteurs qui, en leur qualité de « sentinelles de la maison d'Israël », auraient dû être les premiers à discerner les signes du retour de Jésus, n'avaient aperçu la vérité ni dans le témoignage des prophètes ni dans les signes des temps. Des espérances et des ambitions mondaines remplissant leurs coeurs, leur amour pour Dieu et leur foi en sa Parole se refroidirent et, quand la doctrine du retour du Christ leur fut présentée, elle ne rencontra que préjugés et incrédulité. On avançait contre ce message le fait qu'il était prêché presque exclusivement par des laïques. Comme les Juifs autrefois, on répondait au témoignage clair et précis de la Parole de Dieu par la question: « Y a-t-il un seul des chefs et des pharisiens qui ait cru en lui? » D'autres, voyant combien il était difficile de réfuter les arguments tirés des périodes prophétiques, déconseillaient l'étude des prophéties sous prétexte qu'étant scellées, elles ne pouvaient être comprises. Des foules, qui avaient en leurs pasteurs une confiance aveugle, refusèrent de prendre garde à l'avertissement; d'autres, bien que convaincus de la vérité, n'osaient pas la confesser, de peur « d'être chassés de la synagogue ». Le message envoyé par Dieu pour éprouver et purifier l'Église révéla combien était grand le nombre de ceux qui avaient placé leurs affections sur le monde et non sur Jésus-Christ. Les liens qui les retenaient à la terre étaient plus puissants que ceux qui les attiraient vers le ciel. Ils optèrent en faveur de la sagesse humaine et se détournèrent du message scrutateur de la vérité.

En rejetant l'avertissement du premier ange, ils repoussèrent le moyen que le ciel avait préparé en vue de leur restauration. Ayant méprisé le messager miséricordieux capable de corriger les maux qui les séparaient de Dieu, ils recherchèrent avec plus d'ardeur que jamais la faveur du monde. Telle était la cause de la terrible condition de mondanité, de tiédeur et de mort spirituelle qmi régnait dans les églises en 1844.

Le premier ange du quatorzième chapitre de l'Apocalypse est suivi d'un second, qui proclame: « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande, qui a abreuvé toutes les nations du vin de la fureur de son impudicité! » *(Apocalypse 14.8)* Le terme « Babylone » dérive du mot « Babel » qui signifie confusion. Il est employé dans l'Apocalypse pour désigner les différentes formes d'une religion fausse ou apostate. Au dix-septième chapitre, Babylone est représentée sous le symbole d'une femme, image que les Écritures emploient pour désigner une église: une femme chaste, quand il s'agit d'une église pure; une femme corrompue, quand il s'agit d'une église apostate.

Dans le saint Livre, les relations sacrées et permanentes qui existent entre Jésus-Christ et son Église sont symbolisées par les liens du mariage. Le Seigneur s'est uni à son peuple par une alliance solennelle. Il lui promet d'être son Dieu, et son peuple, de son côté, s'engage à n'appartenir qu'à lui seul. Dieu lui dit: « Je serai ton fiancé pour toujours; je serai ton fiancé par la justice, la droiture, la grâce et la miséricorde » *(Osée 2.21)*; « car je suis votre maître » *(Jérémie 3.14)*. Et l'apôtre Paul se sert de la même figure dans le Nouveau Testament, quand il dit: « Je vous ai fiancés à un seul époux, pour vous présenter à Christ comme une vierge pure. » *(2 Corinthiens 11.2)*

Quand l'Église détourne ses affections de Jésus pour les reporter sur les choses du monde, son infidélité est comparée à la violation du voeu conjugal. Israël s'éloignant du Seigneur est représenté sous cette image, et le merveilleux amour de Dieu, méconnu, est ainsi dépeint: « Je te jurai fidélité, je fis alliance avec toi, dit le Seigneur, l'Éternel, et tu fus à moi. » « Tu étais d'une beauté accomplie, digne de la royauté. Et ta renommée se répandit parmi les nations, à cause de ta beauté; car elle était parfaite, grâce à l'éclat dont je t'avais ornée... Mais tu t'es confiée dans ta beauté, et tu t'es prostituée, à la faveur de ton nom. » « Comme une femme est infidèle à celui qui l'aime, ainsi vous m'avez été infidèles, gens de la maison d'Israël. » *(Ézéchiel 16.8, 13-15, 32; Jérémie 3.20 vers. Synodale)*

Le Nouveau Testament se sert d'un langage analogue à l'égard des soi-disant chrétiens qui apprécient plus hautement la faveur du monde que celle de Dieu, « Adultères que vous êtes! dit l'apôtre Jacques, ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu? Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu. » *(Jacques 4.14)*

La femme du dix-septième chapitre de l'Apocalypse (appelée Babylone) est décrite comme « vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or, remplie d'abominations et des impuretés de sa prostitution. Sur son front était écrit un nom, un mystère: Babylone la grande, la mère des impudiques. » Le prophète poursuit: « Je vis cette femme ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. » Il est dit, de plus, que Babylone « est la grande ville qui a

la royauté sun les rois de la terre ». *(Apocalypse 17.4-6, 18)* La puissance qui, durant tant de siècles, a exercé un règne despotique sur tous les monarques de la chrétienté, c'est Rome. La pourpre et l'écarlate, l'or, les pierres précieuses et les perles dont cette femme est parée rappellent d'une manière frappante la magnificence et la pompe plus que royales de la cour de Rome. En outre, aucun pouvoir humain n'a été « ivre du sang des saints » comme l'église qui a si cruellement persécuté les disciples de Jésus-Christ. Babylone est aussi accusée de relations illicites avec « les rois de la terre ». En s'éloignant de Dieu et en s'alliant avec les païens, l'église juive était devenue une prostituée. Or, en recherchant l'appui des pouvoirs de la terre, Rome s'est rendue coupable du même péché, et encourt la même inculpation.

Babylone est appelée « la mère des impudiques ». Ses filles représentent évidemment les églises qui s'attachent à ses doctrines et à ses traditions, et qui, comme elle, sacrifient la vérité et l'approbation de Dieu pour contracter une alliance illicite avec le monde. Le message annonçant la chute de Babylone concerne des organisations religieuses qui, autrefois pures, se sont corrompues. Étant donné que ce message suit la proclamation de « l'heure du jugement » et se rapporte aux derniers jours, il ne peut désigner l'église catholique seule, « tombée » il y a des siècles. En outre, au dix-huitième chapitre, le « peuple de Dieu » est invité à sortir de Babylone. D'après ce passage, nombre d'enfants de Dieu se trouvent encore dans Babylone. Quels corps religieux recèlent, actuellement, la plus forte proportion de disciples de Jésus? Ce sont, sans aucun doute, les diverses églises professant la foi protestante. Au moment de leur naissance, ces églises ont pris noblement position pour Dieu et pour la vérité, et la bénédiction de Dieu a reposé sur elles. Les non-croyants eux-mêmes ont dû reconnaître les bienfaits qui découlent de l'acceptation des principes de l'Évangile. Pour employer les termes du prophète, « ta renommée se répandit parmi les nations, à cause de ta beauté; car elle était parfaite, grâce à l'éclat dont je t'avais ornée, dit le Seigneur, l'Éternel ». Mais ces églises sont tombées par le péché même qui avait été la cause de la ruine d'Israël: le désir de suivre l'exemple et de gagner l'amitié des impies. « Tu t'es confiée dans ta beauté, et tu t'es prostituée, à la faveur de ton nom. » *(Ézéchiel 16.14-15)*

Un grand nombre d'églises protestantes suivent l'exemple de Rome dans son commerce impur avec les rois de la terre; les églises nationales, en s'alliant avec les gouvernements civils; puis d'autres églises, en recherchant la faveur du monde. Le terme « Babylone » (confusion) convient bien à ces corps religieux qui, professant tous puiser leurs doctrines dans les Écritures, sont fractionnés en sectes innombrables aux croyances et aux théories contradictoires.

Outre leur union illégitime avec le monde, les églises sorties de Rome lui ressemblent à d'autres égards encore. Un ouvrage catholique affirme que, « si l'Église de Rome fut jamais coupable d'idolâtrie à l'égard des saints, sa fille,

l'Église anglicane, qui a dix églises consacrées à Marie pour une consacrée à Jésus-Christ, participe à la même culpabilité ». *(Dr Challoner, The Catholic Christian Instructed, préface, p. 21, 22)*

Dais son Traité sur le Millénium, le docteur Hopkins écrit: « Il n'y a pas de raison de prétendre que l'esprit et les rites antichrétiens sont le monopole de l'Église de Rome. Les églises protestantes ont conservé dans leur sein bien des choses provenant de l'Antichnist, et elles sont loin d'être réformées de... toute corruption et de toute méchanceté. » *(Samuel Hopkins, Works, vpl. II, p. 328)*

Au sujet de la séparation de l'Église presbytérienne d'avec Rome, le docteur Guthrie s'exprime ainsi: « Il y a trois cents ans, notre église sortait du giron de Rome portant sur ses étendards une Bible ouverte et cette devise: Sondez les Écritures. Puis il pose cette question significative: « Est-elle sortie pure de Babylone? » *(John Guthrie, The Gospel in Ezechiel, p. 237)*

« L'Église anglicane, dit Spurgeon, semble être entièrement dévorée par le puseyisme; mais la dissidence paraît être tout aussi entamée par l'incrédulité philosophique. Ceux dont nous attendions de meilleures choses se détournent l'un après l'autre des bases de la foi. Je crois que le coeur de l'Angleterre est rongé par une damnable incrédulité qui ose encore monter en chaire et se dire chrétienne. » *(Voir Appendice a44)*

Quelle fut l'origine de la grande apostasie? Comment l'Église s'est-elle éloignée, aux premiers siècles, de la simplicité de l'Évangile? C'est en adoptant les pratiques païennes afin de faciliter la conversion des païens. L'apôtre Paul écrivait, au premier siècle: « Le mystère de l'iniquité agit déjà. » *(2 Thessaloniciens 2.7)* Pendant la vie des apôtres, l'Église resta relativement pure. Mais « vers la fin du second siècle, la plupart des églises se transformèrent; la simplicité première disparut, et, insensiblement, à mesure que les anciens disciples descendaient dans la tombe, leurs enfants, en compagnie des nouveaux convertis... entrèrent en scène et donnèrent une forme nouvelle à la cause ». *(Robert Robinson, Ecclesiastical Reseatches, chap. VI, par. 17)* Pour obtenir des conversions, on abaissa le niveau de la foi chrétienne; « le paganisme inonda l'Église et y introduisit ses coutumes, ses pratiques et ses idoles ». *(Gavazzi's Lectures, p. 278)* Assure de la faveur et de l'appui des princes, le christianisme fut nominalement accepté par les foules, dont un grand nombre d'individus, apparemment chrétiens, « restaient réellement païens, et continuaient d'adorer leurs idoles en secret ». *(Gavazzi's Lectures, p. 278)*

Le même processus ne s'est-il pas répété dans presque toutes les Églises soi-disant protestantes? À mesure que disparurent les hommes qui les avaient fondées dans le véritable esprit de la Réforme, leurs descendants donnèrent une forme nouvelle à la cause. Fanatiquement attachés au credo de leurs pères mais refusant d'accepter toute vérité nouvelle, les enfants des réformateurs se

sont écartés de l'exemple d'humilité, de renoncement et de simplicité qu'ils avaient reçu.

Cet amour du monde, qui est une « inimitié contre Dieu », est excessivement répandu parmi les soi-disant disciples du Christ. Dans toute la chrétienté, les églises populaires se sont beaucoup éloignées de l'humilité, du renoncement, de la simplicité et de la piété enseignés par la Bible. Voici ce qu'a écrit Jean Wesley au sujet de l'usage légitime de l'argent: « Ne perdez aucune parcelle de ce précieux don pour satisfaire la convoitise des yeux par des vêtements superflus et coûteux, ou par des ornements inutiles. N'en gaspillez rien pour décorer votre maison d'objets d'art, pour la garnir de meubles superflus ou coûteux ou pour l'embeliir de tableaux et de dorures... Ne le dépensez pas pour satisfaire l'orgueil de la vie et attirer l'admiration ou la louange des hommes... Tant que „tu te vêtiras de pourpre et de fin lin, et que chaque jour tu mèneras joyeuse et brillante vie", beaucoup de gens, sans doute, applaudiront à la finesse de ton goût, à ta générosité et à ton hospitalité. Mais n'achète pas si cher leurs applaudissements. Contente-toi plutôt de l'honneur qui vient de Dieu. » *(Wesley's Works, sermon 50, « The Use of Money »)* De nos jours, hélas! bien des églises dédaignent ces exhortations.

L'appartenance à l'Église est un facteur de considération. Dans certains pays, les dirigeants, les diplomates, les avocats, les docteurs, les négociants s'y font recevoir pour s'assurer le respect et la confiance de la société et soigner leurs propres intérêts, cherchant à dissimuler toutes leurs indélicatesses sous le manteau du christianisme. Les différentes confessions religieuses, fortes de la richesse et de l'influence de ces mondains baptisés, s'en servent en vue d'accroître la faveur dont elles jouissent auprès du public. De superbes églises, enrichies de la façon la plus extravagante, s'érigent sur les avenues les plus fréquentées. Les fidèles sont somptueusement vêtus. Des honoraires élevés sont offerts à des pasteurs de talent capables d'attirer et de captiver de grands auditoires. On exige d'eux des sermons chatouillant agréablement les oreilles et ne dénonçant pas le péché. C'est ainsi que les noms de pécheurs de distinction encombrent les registres de l'Église, et que les péchés à la mode sont cachés sous l'apparence de la piété.

Parlant de l'attitude actuelle des soi-disant chrétiens à l'égard du monde, un grand quotidien écrivait: « Insensiblement, l'Église a cédé devant l'esprit du siècle et a adapté ses formes de culte aux besoins modernes... L'Église utilise actuellement tout ce qui peut rendre la religion attrayante. » L'Independent, de New York, disait du méthodisme tel qu'il est maintenant: « La ligne de démarcation entre les gens pieux et les impies se perd dans une espèce de pénombre, et dans les deux camps des hommes zélés s'emploient activement à oblitérer toute différence entre leurs façons d'agir et de s'amuser... La popularité de la religion tend à augmenter sensiblement le nombre de

ceux qui veulent s'en assurer les avantages, sans en remplir honnêtement les devoirs. »

Howard Crosby s'exprimait en ces termes: « Il est alarmant de constater que l'Église de Jésus-Christ répond si peu aux intentions de son Maître. De même que les Juifs, par leur familiarité avec les idolâtres, s'étaient autrefois éloignés de Dieu... l'Église de Jésus, par une intimité illicite avec un monde incrédule, perd graduellement la vie divine et s'abandonne aux coutumes pernicieuses d'une société sceptique et irréligieuse. » *(The Healthy Christian: An Appeal to the Chruch, p. 141, 142)*

Emportée par la marée montante de la mondanité, par l'amour du plaisir, l'Église perd la notion du renoncement et du sacrifice pour le nom de Jésus. « Plusieurs des hommes et des femmes qui jouent actuellement un rôle dans nos églises out appris, dans leur enfance, à consentir des sacrifices pour subvenir à l'oeuvre de Dieu. » Mais « maintenant, quand l'Église a besoin d'argent, songe-t-on à solliciter des dons? Oh non! On organise une vente, une soirée récréative, une loterie, un banquet, n'importe quoi, pourvu que cela soit amusant! »

Dans son message annuel du 9 janvier 1873, le gouverneur Washburn, du Wisconsin, faisait la déclaration suivante: « Une loi serait nécessaire pour fermer les écoles où se forment les amateurs du jeu. On les voit partout. Il arrive même que l'Église — sans doute inconsciemment — contribue à l'oeuvre du diable. Je parle des concerts, des soirées, des tombolas, quelquefois organisés au profit d'oeuvres charitables, mais souvent aussi à des fins moins utiles, consistant uniquement à obtenir de l'argent sans rien donner en contrepartie. Rien n'est si démoralisant, ni si alléchant, en particulier pour la jeunesse, que de trouver le moyen d'obtenir de l'argent ou d'autres biens sans avoir à travailler. Puisque des gens respectables collaborent à des entreprises où la chance joue le rôle principal, et tranquillisent leur conscience par la pensée que l'argent ainsi obtenu est destiné à un bon but, il ne faut pas s'étonner que notre jeunesse prenne si facilement des habitudes dont les jeux de hasard sont presque infailliblement la cause. »

La mondanité envahit toutes les églises. Dans un sermon prêché à Londres, Robert Atkins traçait ce sombre tableau du déclin spirituel en Angleterre: « Le nombre des hommes réellement droits diminue, mais personne ne prend la chose à coeur. Dans toutes les églises, ceux qui professent la religion aiment le monde et s'y conforment, recherchent leurs aises et veulent être considérés. Appelés à souffrir avec Jésus-Christ, le mépris suffit à les faire reculer. Apostasie, apostasie, apostasie, voilà le mot gravé sur le fronton de toutes les églises. Si elles le savaient, si elles en avaient le sentiment, il y aurait de l'espoir; mais hélas! elles s'écrient: „Nous sommes riches, nous nous sommes enrichies, nous n'avons besoin de rien." *(Second Advent Library, Tract no. 39)* »

Le grand péché imputé à Babylone, c'est d'avoir « fait boire à toutes les nations du vin de la fureur de son impudicité ». Cette coupe enivrante qu'elle offre au monde représente les fausses doctrines héritées par elle en courtisant les grands de la terre. L'amour du monde a dénaturé sa foi, et l'église déchue exerce à son tour sur ce dernier une influence néfaste en enseignant des doctrines directement opposées aux déclarations les plus explicites des saintes Écritures.

Rome avait soustrait la Bible au peuple et lui avait offert en échange ses enseignements. L'oeuvre de la Réforme consista à restituer la Parole de Dieu à l'humanité; mais n'est-il pas trop vrai que les églises de nos jours enseignent à leurs membres à faire reposer leur foi sur leur credo plutôt que sur les saintes Écritures? Le pasteur Charles Beecher disait des églises protestantes: « Elles reculent devant toute parole sévère contre la confession de foi avec la même frayeur que les saints Pères l'eussent fait devant toute condamnation à l'endroit de la vénération des saints et des martyrs qu'ils étaient en train de cultiver chez leurs contemporains... Les églises évangéliques se sont lié les mains au point qu'il n'est plus possible de devenir prédicateur sans se soumettre à quelque livre autre que la Parole de Dieu... Ce que je dis là n'est pas une fiction, mais un fait: la puissance du credo est maintenant en train d'écarter les Écritures tout aussi réellement, quoique de façen plus subtile, que Rome ne l'a fait dans le passé. » *(Sermon on « The Bible, a Sufficient Creed », delivered at Fort Wayne, Ind. Feb. 22, 1846)*

Quand des interprètes fidèles expliquent la Parole de Dieu, de savants exégètes prétendent que la saine doctrine est une hérésie, et détournent les gens de la recherche de la vérité. Si le monde n'était pas désespérément ivre du vin de Babylone, des foules se convertiraient sous l'influence des vérités claires et précises de la Bible. Mais la foi religieuse paraît si confuse et si contradictoire, que beaucetup se demandent ce qu'il faut croire. L'impénitence du monde est imputable à l'Église.

Le message du second ange, d'abord prêché dans le courant de l'été de 1844, s'appliquait alors plus directement aux églises des États-Unis, où l'avertissement relatif au jugement avait été plus généralement prêché et rejeté, et où le déclin avait été le plus rapide. Pourtant, la proclamation de ce message ne s'acheva pas en 1844. Les églises firent alors, il est vrai, une chute morale due à la réjection de la lumière du message adventiste. Mais cette chute ne fut pas totale. En persistant à fermer l'oreille aux vérités destinées à notre temps, elles sont tombées de plus en plus bas. Toutefois, on ne peut pas dire encore: « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande... qui a abreuvé toutes les nations du vin de la fureur de son impudicité. » Elle n'a pas encore abreuvé toutes les nations. L'esprit de conformité au monde et d'indifférence envers les vérités claires et précises destinées à notre époque gagne du terrain dans les

églises protestantes de toute la chrétienté, et ces églises sont comprises dans la terrible et solennelle dénonciation du second ange. Mais l'apostasie n'est pas encore parvenue à son comble.

La Bible déclare qu'avant la venue du Christ, Satan opérera « avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, et avec toutes les séductions de l'iniquité », et que ceux qui « n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés » recevront « une puissance d'égarement, pour qu'ils croient au mensonge » *(2 Thessaloniciens 2.9-11)*. Ce n'est que lorsque cet état de choses sera atteint, et que l'union de l'Église avec le monde sera consommée dans toute la chrétienté, que la chute de Babylone sera complète. Ce changement est progressif, et l'accomplissement total du message du second ange est donc encore dans l'avenir.

Malgré les ténèbres spirituelles et l'éloignement de Dieu qui règnent dans les églises constituant Babylone, la majorité des vrais disciples de Jésus se trouve encore dans leur sein. Bien des personnes n'y ont pas encore eu connaissance des vérités spéciales pour notre temps. Nombreux sont ceux qui soupirent après plus de lumière, et qui cherchent en vain l'image du Christ dans leurs églises respectives. À mesure que ces églises s'éloignent de la vérité et s'allient plus intimement avec le monde, la différence entre les deux classes devient plus évidente. Une séparation aura lieu. Le temps vient où ceux qui aiment vraiment Dieu ne pourront plus rester en communion avec ceux qui « aiment le plaisir plus que Dieu » *(2 Timothée 3.4-5)*.

Le dix-huitième chapitre de l'Apocalypse se rapporte au temps où, par suite de la réjection du triple avertissement du quatorzième chapitre (6-12), l'Église sera dans la condition prédite par le second ange, et où le peuple de Dieu resté dans Babylone sera exhorté à en sortir. Ce message est le dernier qui sera jamais donné au monde, et il accomplira sa mission. Quand « ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice » *(2 Thessaloniciens 2.12)*, seront abandonnés à une puissance d'égarement et croiront « au mensonge », la lumière de la vérité brillera sur ceux qui seront prêts à la recevoir. À ce moment-là, tous les enfants de Dieu demeurés dans Babylone obéirent à l'appel: « Sortez du milieu d'elle, mon peuple. » *(Apocalypse 18.4)*

22. Prophéties accomplies

Lorsque le printemps de 1844 fut passé, ceux qui avaient attendu le retour du Christ pour cette époque furent, durant quelque temps, plongés dans le doute et le désarroi. Le monde les considérait comme terrassés et convaincus de s'être attachés à une illusion; cependant, la Parole de Dieu restait leur source de consolation. Beaucoup d'entre eux continuèrent de sonder les Écritures. Ils soumirent les bases de leur foi à un nouvel examen, et étudièrent les prophéties avec le plus grand soin pour y puiser de nouvelles lumières. Le témoignage biblique semblait réellement confirmer leurs vues. Des signes incontestables indiquaient la proximité du retour du Seigneur. La puissance du Saint-Esprit, qui s'était manifestée tant par la conversion des pécheurs que par un renouveau de vie spirituelle parmi les croyants, avait prouvé que le message était du ciel. Et, bien qu'ils ne fussent pas à même d'expliquer leur désappointement, ils étaient convaincus que Dieu les avait dirigés.

Dans les prophéties qui, croyaient-ils, s'appliquaient au temps de la seconde venue du Christ, se trouvaient des instructions qui convenaient remarquablement à leur état d'incertitude et les encourageaient à attendre patiemment et avec foi que leur situation s'éclaircit.

Parmi ces prophéties se trouvait celle du livre d'Habacuc 2.1-4: « J'étais à mon poste, et je me tenais sur la tour; je veillais, pour voir ce que l'Éternel me dirait, et ce que je répliquerais après ma plainte. L'Éternel m'adressa la parole, et il dit: Écris la prophétie: grave-la sur des tables, afin qu'on la lise couramment. Car c'est une prophétie dont le temps est déjà fixé, elle marche vers son terme, et elle ne mentira pas; si elle tarde, attends-la, car elle s'accomplira, elle s'accomplira certainement... Le juste vivra par sa foi. »

Dès 1842, le conseil donné dans cette prophétie d'écrire la vision prophétique et de la « graver sur des tables afin qu'on puisse la lire couramment », avait suggéré à Charles Fitch la préparation d'un tableau prophétique illustrant les visions de Daniel et de l'Apocalypse. La publication de ce tableau fut considérée comme accomplissant l'ordre donné par Habacuc. Personne, toutefois, ne remarqua alors dans cette même prophétie un délai apparent, un temps d'attente. Après le désappointement, cette déclaration parut très significative: « Car c'est une prophétie dont le temps est déjà fixé, elle marche vers son terme, et elle ne mentira pas: si elle tarde, attends-la, car elle s'accomplira, elle s'accomplira certainement... Le juste vivra par sa foi. »

Le fragment suivant de la prophétie d'Ezéchiel était aussi une source de force et de consolation pour les croyants: La parole de l'Éternel me fut adressée

en ces mots: Fils de l'homme, que signifient ces discours moqueurs que vous tenez dans le pays d'Israël: Les jours se prolongent, et toutes les visions restent sans effet? C'est pourquoi dis-leur: Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel:... Les jours approchent, et toutes les visions s'accompliront... Je parlerai; ce que je dirai s'accomplira, et ne sera plus différé... Voici, la maison d'Israël dit: Les visions qu'il a ne sont pas près de s'accomplir; il prophétise pour des temps éloignés. C'est pourquoi dis-leur: Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel: Il n'y aura plus de délai dans l'accomplissement de mes paroles; la parole que je prononcerai s'accomplira, dit le Seigneur, l'Éternel. » *(Ézéchiel 12.21-25, 27, 28)*

Ces paroles furent une source de joie pour les fidèles dans l'attente. Celui qui, au travers des siècles, voit la fin dès le commencement avait prévu leur désappointement, et leur avait envoyé des paroles d'encouragement et d'espérance. À cette heure critique, sans ces portions de l'Écriture qui les exhortaient à attendre patiemment et à ne pas perdre confiance en la Parole de Dieu, leur foi eût sombré.

La parabole des dix vierges illustre aussi la crise que traversait le peuple adventiste. En réponse à cette question des disciples: « Quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde? », le Sauveur avait esquissé à grands traits l'histoire du monde et de l'Église depuis sa première venue jusqu'à son retour. Il avait mentionné la destruction de Jérusalem, la grande affliction de l'Église sous les persécutions païennes et papales, l'obscurcissement du soleil et de la lune et la chute des étoiles. Parlant ensuite de l'établissement de son royaume, Jésus leur avait donné une parabole représentant les deux catégories de personnes qui attendraient sa venue. Puis il avait ajouté: « Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges. » Il est ici question de l'Église des derniers jours, de celle qui est mentionnée dans la dernière partie du chapitre précédent. Son histoire est comparée aux incidents d'un mariage oriental.

« Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, allèrent à la rencontre de l'époux. Cinq d'entre elles étaient folles, et cinq sages. Les folles, en prenant leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles; mais les sages prirent, avec leurs lampes, de l'huile dans des vases. Comme l'époux tardait, toutes s'assoupirent et s'endormirent. Au milieu de la nuit, on cria: Voici l'époux; allez à sa rencontre! » *(Matthieu 25.1-6)*

Pour les croyants de 1844, la venue de l'époux représentait le retour de Jésus annoncé par le message du premier ange. Le grand mouvement de réforme opéré par la proclamation de ce retour correspondait aux dix vierges allant à la rencontre de l'époux. Cette parabole représente deux classes de personnes. Toutes les vierges avaient pris leurs lampes — l'Écriture sainte — et étaient sorties pour aller à la rencontre de l'époux. Mais tandis que les folles, en prenant leurs lampes, n'avaient pas fait provision d'huile, les sages avaient pris, avec leurs lampes, de l'huile dans des vases. Ces dernières avaient reçu

la grâce de Dieu, la puissance régénératrice et lumineuse du Saint-Esprit, qui fait de sa Parole une lampe « à nos pieds et une lumière sur notre sentier ». Elles avaient étudié les Écritures dans la crainte de Dieu pour y découvrir la vérité, et recherché avec ardeur un coeur pur et une vie sainte. Leur expérience religieuse était personnelle, et leur foi en Dieu et en sa Parole était telle que ni les désappointements ni les délais ne pouvaient la renverser.

Les autres vierges, « en prenant leurs lampes, n'avaient point pris d'huile avec elles ». Le message solennel qu'elles venaient d'entendre avait excité leurs craintes, mais elles s'étaient reposées sur la foi de leurs frères. Elles s'étaient contentées de la lumière vacillante de leurs émotions, sans avoir parfaitement compris la vérité, et sans que l'oeuvre réelle de la grâce se fût opérée dans leur coeur. Elles étaient allées au-devant de l'époux dans la joyeuse perspective d'une récompense immédiate, mais nullement préparées à un délai ou à une déception. Quand vint l'épreuve, leur lumière pâlit et leur foi les abandonna.

« Comme l'époux tardait, toutes s'assoupirent et s'endormirent. » Le retard de l'époux représente la vaine attente du Seigneur au temps fixé, le désappointement qui s'ensuivit et l'apparent délai apporté à l'accomplissement de la prophétie. En ce temps d'incertitude, la foi des croyants superficiels et des demi-convertis ne tarda pas à fléchir; mais ceux dont la foi reposait sur une connaissance personnelle des Écritures avaient pris pied sur un rocher que les vagues du désespoir ne pouvaient ébranler. Il est dit dans la parabole des dix vierges que « toutes s'assoupirent et s'endormirent », les unes dans l'insouciance et l'abandon de leur foi, les autres dans l'attente patiente d'une plus abondante lumière. Ces dernières elles-mêmes semblèrent perdre une partie de leur zèle et de leur ardente piété. Ainsi, lors du grand désappointement de 1844, chaque croyant dut tenir ferme ou tomber pour son propre compte.

Alors, on vit surgir une vague de fanatisme. Plusieurs de ceux qui avaient professé un grand zèle pour le message, cessant de reconnaître la Parole de Dieu comme guide unique et infaillible, devinrent, tout en se disant guidés par l'Esprit, les jouets de leurs sentiments, de leurs impressions et de leur imagination. Ces exaltés s'élevaient violemment contre tous ceux qui se refusaient de les suivre. Leurs extravagances, désapprouvées par la plupart des adventistes, n'en attirèrent pas moins l'opprobre sur la cause de la vérité.

Satan usait de ce moyen pour enrayer et détruire l'oeuvre de Dieu. Les gens avaient été profondément ébranlés par le mouvement adventiste; des milliers de pécheurs s'étaient convertis, et des hommes fidèles continuaient à se consacrer à la proclamation de la vérité. Le prince des ténèbres, qui perdait ses sujets, s'efforçait ainsi de pousser aux extrêmes, par ses séductions, certains croyants. Ses agents, aux aguets, s'emparaient de toute erreur, de toute faute, de toute inconvenance, les exagéraient démesurément aux yeux du monde

et ridiculisaient les adventistes et leurs croyances De cette façon, plus étaient nombreux les inconvertis que l'ennemi pouvait attirer à la foi adventiste et faire passer pour les représentants authentiques de celle-ci, plus était grand l'avantage qu'il pouvait en tirer pour sa cause.

En sa qualité d'« accusateur des frères », Satan est toujours actif là où Dieu travaille au salut des âmes. Il pousse certains hommes à mettre en évidence les erreurs et les défauts des enfants de Dieu, tout en passant sur leurs bonnes oeuvres. Dans tout réveil, il s'efforce d'introduire des gens non sanctifiés et mal équilibrés. Dès que ceux-ci ont accepté certains points de la vérité et se sont fait recevoir parmi les croyants, il se sert d'eux pour insinuer des théories propres à égarer les mal avisés. On n'est pas nécessairement un vrai chrétien parce qu'on se trouve dans la société, dans l'assemblée des enfants de Dieu, ou même auprès de la table sainte. Satan se trouve souvent là aux moments les plus solennels, dans la personne d'agents à son service.

Le prince des ténèbres dispute chaque pouce de terrain à ceux qui s'avancent vers la cité céleste. Toute l'histoire de l'Église prouve que jamais réforme n'a progressé sans se heurter à de sérieux obstacles. Il en fut ainsi aux jours de Paul. Partout où l'apôtre fondait des églises, il rencontrait des gens qui, tout en professant la foi, s'efforçaient d'y introduire des hérésies capables d'éclipser l'amour de la vérité. Luther connut des moments de véritable angoisse à cause d'individus prétendant que Dieu parlait directement par leur bouche, et qui plaçaient leurs opinions au-dessus du témoignage des Écritures. Ces gens séduisaient des esprits peu avancés dans la foi et la piété, mais présomptueux et amateurs de nouveautés, qui se joignaient à eux pour renverser ce que Dieu avait édifié. Les frères Wesley et d'autres revivalistes, grands par leur foi et leur activité au service de Dieu, se sont de même vus à chaque pas exposés aux rets de Satan par la faute de personnes trop zélées, mal équilibrées et inconverties, ayant versé dans toutes les formes du fanatisme.

William Miller ne se montra pas tendre envers la tendance au fanatisme. Il déclara, comme Luther, qu'il fallait éprouver tous les esprits par la Parole de Dieu. « Le diable, disait-il, exerce de nos jours un puissant ascendant sur une certaine classe de gens. Comment distinguer l'esprit dont ils sont animés? Le Seigneur répond que c'est à leurs fruits qu'on les reconnaîtra... „Plusieurs faux prophètes ayant paru dans le monde", il nous est ordonné d'éprouver les esprits. Un esprit qui ne nous pousse pas à vivre sagement, sobrement et pieusement dans le temps présent n'est pas celui de Dieu. Je suis de plus en plus convaincu que Satan est pour beaucoup dans ces idées excentriques... Il en est plusieurs parmi nous qui, se disant entièrement sanctifiés, suivent les traditions des hommes et sont apparemment aussi ignorants de la vérité que d'autres qui n'ont pas de telles prétentions. » *(Bliss, Memoirs of William*

Miller, p. 236, 237) « L'esprit d'erreur nous entraîne loin de la vérité, tandis que l'Esprit de Dieu nous conduit dans la vénité. Vous direz peut-être qu'on peut se trouver dans l'erreur tout en se croyant dans la vérité. Que faut-il en conclure? Voici notre réponse: L'Esprit et la Parole sont d'accord. Celui qui, soumis à la Parole de Dieu, se trouve en parfait accord avec elle, prise dans son intégralité, a le droit de se croire dans la vérité. Mais s'il s'aperçoit que l'esprit dont il est animé ne s'accorde pas avec tout ce qui est écrit dans la loi, dans le livre de Dieu, qu'il se garde de tomber dans les pièges du diable. » *(The Advent Herald and Signs of the Times Reporter, vol. VIII, no 23, 15 janvier 1845)* « Un regard brillant, une joue humide, un sanglot m'ont souvent donné de meilleures preuves de la piété intérieure d'une personne que tout le bruit de la chrétienté. » *(Bliss, Memoirs of William Miller, p. 282)*

Les adversaires de la Réforme rendaient responsables du fanatisme les hommes mêmes qui travaillaient avec le plus de zèle à le combattre. Les détracteurs du mouvement adventiste eurent une attitude semblable. Non contents de déformer les faits et d'exagérer les erreurs des extrémistes et des fanatiques, ils répandaient des bruits malveillants dénués de toute véracité: Ces gens étaient poussés par les préjugés et par la haine. La proclamation de l'imminence du retour du Christ troublait leur paix. Ils craignaient que ce message ne fût vrai, tout en espérant qu'il n'en fût rien. Tel était le secret de leur guerre contre les adventistes et leurs croyances.

Le fait que quelques fanatiques s'étaient introduits dans les rangs des adventistes n'était pas une raison plus plausible de prendre parti contre ce mouvement que la présence de fanatiques et de séducteurs dans l'Église aux jours de Paul on de Luther ne fut un motif de condamner l'oeuvre de l'apôtre et celle du réformateur. Que le peuple de Dieu se réveille et entreprenne une oeuvre sérieuse de conversion et de réforme, qu'il sonde les Écritures pour y trouver la vérité telle qu'elle est en Jésus, qu'il se consacre entièrement à Dieu, et l'on ne tardera pas à voir Satan, toujours sur le qui-vive, manifester sa puissance par toute espèce de séductions et appeler à son aide tous les anges déchus de son empire.

Le fanatisme et la division ne furent pas engendrés par la proclamation de la seconde venue du Christ. Ces manifestations apparurent dans le courant de l'été de 1844, alors que les adventistes étaient dans le doute et la perplexité quant à leur position. La proclamation du message du premier ange et du « cri de minuit avait eu pour effet direct de combattre le fanatisme et la dissension. La concorde régnait parmi ceux qui participaient à cette oeuvre solennelle. Ils avaient le coeur débordant d'amour les uns pour les autres, ainsi que pour celui qu'ils espéraient voir sous peu. Leur foi et leur bienheureuse espérance les élevaient au- dessus de toute influence humaine et leur servaient de bouclier contre les assauts de Satan.

« Comme l'époux tardait, toutes s'assoupirent et s'endormirent. Au milieu de la nuit, on cria: Voici l'époux, allez à sa rencontre! Alors toutes ces vierges se réveillèrent et préparèrent leurs lampes. » Dans le courant de l'été de 1844, ce message fut proclamé dans les termes mêmes de l'Écriture: « Voici l'époux! Voici l'époux! » Ce moment marquait le milieu de la période comprise entre la date où l'on avait d'abord pensé que les deux mille trois cents jours prendraient fin et l'automne de la même année où l'on avait découvert ensuite qu'ils aboutissaient.

Ce mouvement fut déterminé par la découverte du fait que le décret d'Artaxerxès ordonnant la restauration de Jérusalem, décret qui fixe le point de départ de la période des deux mille trois cents ans, était entré en vigueur en l'automne de l'année 457 avant Jésus- Christ, et non au commencement, comme on l'avait cru d'abord. En prenant l'automne de l'année 457 pour point de départ des deux mille trois cents ans, cette période se terminait en l'automne de 1844. *(Voir le diagramme des périodes prophétiques, dans le chapitre intitulé: Un réformateur américain, et l'Appendice.)*

Des arguments tirés des symboles de l'Ancien Testament montraient aussi que c'était en automne que devait avoir lieu l'événement figure par la « purification du sanctuaire ». La chose devint évidente quand on prit garde à la façon dont ces symboles s'étaient accomplis lors de la première venue de Jésus.

L'immolation de l'agneau pascal préfigurait la mort du Sauveur; saint Paul le dit: « Christ, notre Pâque, a été immolé. » *(1 Corinthiens 5.7)* La gerbe des prémices, agitée devant l'Éternel au temps de la Pâque, était un type de la résurrection de Jésus. En effet, en parlant de la résurrection du Seigneur et de tous les élus, Paul écrit: « Tous revivront en Christ... Christ comme prémices; puis, ceux qui appartiennent à Christ lors de son avènement. » Comme la gerbe agitée représentait les premières céréales cueillies avant la moisson, Jésus est les prémices de l'immortelle moisson des rachetés qui sera introduite dans les greniers célestes an grand jour de la résurrection.

Ces types s'accomplirent non seulement quant à l'événement, mais aussi quant au temps. Au quatorzième jour du premier mois juif, qui était la date immuable où, depuis quinze longs siècles, l'agneau pascal était immolé, Jésus — après avoir participé à la Pâque avec ses disciples — institua le symbole qu'il destinait à commémorer sa mort en sa qualité d'« agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». En cette même nuit, Jésus était saisi par des mains brutales et conduit au supplice de la croix. Enfin, en sa qualité d'antitype de la première gerbe, comme « prémices de ceux qui sont morts », notre Seigneur fut ressuscité le troisième jour. C'était une représentation de tous les justes qui ressusciteront lorsqne le « corps de leur humiliation » sera rendu semblable « au corps de sa gloire ». *(Philippiens 3.21)*

Les types se rapportant à la seconde venue du Christ doivent de même s'accomplir conformément au symbolisme lévitique. Sous le régime mosaïque, la purification du sanctuaire au grand jour des propitiations tombait sur le dixième jour du septième mois juif. *(Lévitique 16.29-34)* Ce jour-là, le souverain sacrificateur — après avoir fait propitiation pour tout Israël et éliminé ainsi tous les péchés accumulés dans le sanctuaire — sortait du lieu très saint pour bénir le peuple. On en conclut que Jésus-Christ, notre sonverain sacrificateur suprême, apparaîtrait pour purifier notre terre par la destruction du péché et des pécheurs, et apporterait à son peuple la couronne de l'immortalité. Le dixième jour du septième mois, grand jour des propitiations et de la purification du sanctuaire, qui, en 1844, tombait sur le 22 octobre, fut considéré comme étant la date du retour du Christ. Cela était conforme aux preuves établissant que les deux mille trois cents jours aboutissaient en automne, et la conclusion semblait évidente.

Dans la parabole des dix vierges, le temps d'attente et de somnolence est suivi de la venue de l'époux. Cela concordait avec les arguments qui précèdent, tirés à la fois de la prophétie et de la symbolique mosaïque. Tout cela parut aux fidèles d'une solidité inébranlable et des milliers de voix s'unirent pour faire entendre « le cri de minuit ».

Le mouvement se répandit dans le pays comme un raz de marée et se propagea de ville en ville et de village en village jusque dans les localités les plus reculées. Devant ce réveil et cette proclamation, le fanatisme disparut comme la gelée blanche sous les chauds rayons du soleil. Les doutes et les incertitudes des croyants se dissipèrent; l'espérance et le courage ranimèrent tous les coeurs. L'oeuvre était exempte des excentricités engendrées par l'agitation humaine non contrôlée par l'Esprit et la Parole de Dieu. Ce mouvement était pareil aux temps d'humiliation et de retour à Dieu qui, chez l'ancien Israël, accompagnaient parfois l'intervention des prophètes. Il portait les caractéristiques des vrais réveils de tous les siècles: peu d'exaltation, mais beaucoup de sincérité dans la confession des péchés et dans le renoncement au monde. On persévérait dans la prière et on se consacrait entièrement à Dieu. Se préparer pour la venue du Seigneur, tel était le grand souci de chacun.

Miller décrivait ainsi ce réveil: « On ne voit pas de grandes manifestations de joie: il semble qu'on les réserve pour le jour où le ciel et la terre s'uniront dans une allégresse inénarrable et glorieuse. On n'entend point d'acclamations: cela aussi est réservé pour le moment où retentira la voix de l'archange. Les chanteurs sont silencieux: ils attendent le moment de se joindre aux choeurs angéliques... Il n'y a pas de divergences de vues: tous ne sont qu'un coeur et qu'une âme. » *(Bliss, Memoirs of William Miller, p. 270, 271)*

Un autre témoin oculaire rendait ce témoignage: « L'attente du Christ produisait partout un sérieux retour sur soi-même et une profonde humiliation

devant le Dieu des cieux. Elle bannissait les choses du monde, remplaçait les controverses et les animosités par la confession réciproque des offenses. D'humbles et ferventes prières, arrosées de larmes, imploraient de Dieu l'assurance de son pardon. L'abdication et la reddition du moi devant Dieu dépassaient tout ce que nous avions jamais vu. Selon la prédication de Joël relative au jour de l'Éternel, on „déchirait son coeur et non ses vêtements", on „retournait à l'Éternel avec jeûnes, larmes et lamentations". Conformément à la promesse de Dieu à Zacharie, un „esprit de grâce et de supplication était répandu" sur ses enfants; ils „tournaient les regards vers celui qu'ils avaient percé", „le deuil était grand dans le pays... et ceux qui attendaient le Seigneur humiliaient leur âme" devant lui. » *(Bliss, dans le Advent Shield and Review, vol. I, p. 271 (janv. 1845)*

De tous les grands mouvements religieux qni se sont succédé depuis les jours des apôtres, aucun n'a été moins entaché par les imperfections humaines et les pièges de Satan que celui de l'automne de 1844. *(Ces lignes s'écrivaient en 1884)* Aujourd'hui encore, après bien des années, tous ceux qui participèrent à ce mouvement et qui sont restés dans les mêmes convictions, ressentent l'influence bénie de ce puissant réveil et témoignent qu'il fut l'oeuvre de Dieu.

An cri de: « Voici l'époux, allez à sa rencontre! » les vierges « se réveillèrent, et préparèrent leurs lampes ». On s'était mis à étudier la Parole de Dieu avec un intérêt et une ferveur inconnus jusqu'alors. Des anges du ciel avaient été envoyés auprès des fidèles abattus pour relever leur courage et les préparer à recevoir le message. Cette oeuvre ne s'appuyait pas sur la sagesse ou l'érudition de l'homme, mais sur la puissance de Dieu. Les hommes qui, les premiers, entendirent l'appel et obéirent n'étaient pas les mieux doués, mais les plus humbles et les plus pieux. Versant des larmes de joie, des fermiers avaient délaissé leur moisson dans les champs, et des artisans avaient quitté leurs ontils pour aller porter l'avertissement. Les chefs spirituels furent parmi les derniers à adhérer à ce mouvement. Les églises, en général, fermèrent leurs portes à ce message, et furent abandonnées par un grand nombre de ceux qui le reçurent. Par la volonté de Dieu, cette proclamation se joignait à celle du second message et redoublait sa puissance.

Le message: « Voici l'époux! » ne devait pas, bien qu'il fut basé sur des preuves bibliques formelles, se diffuser au moyen de controverses mais grâce à sa puissance irrésistible qui remuait les âmes. Les douteurs et les ergoteurs se taisaient. Loins de l'entrée triomphale à Jérusalem, les gens venus de toutes les parties du pays pour la fête de Pâque s'étaient portés en foule vers le mont des Oliviers à la rencontre du cortège qui escortait Jésus. Emportés par l'enthousiasme général, ils avaient joint leurs voix au cri: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » *(Matthieu 21.9)* Il en fut de même des incroyants qui se pressaient dans les réunions adventistes, soit par curiosité,

soit par dérision: tous étaient subjugués par la puissance de ce message: « Voici l'époux! »

À ce moment-là, on vit se manifester la foi que Dieu exauce, la foi qui compte sur la rémunération. Comme des ondées sur une terre altérée, l'Esprit de grâce descendit sur ceux qui cherchaient Dieu avec ferveur. Sachant qu'ils se trouveraient bientôt face à face avec leur Rédempteur, ils éprouvaient une joie solennelle et inexprimable. La puissance du Saint-Esprit, richement répandue sur les âmes fidèles, remuait, attendrissait, fondait les coeurs endurcis. Le temps où ils s'attendaient à recevoir leur Sauveur les trouva circonspects et graves. Chaque matin, leur premier souci était de s'assurer qu'ils étaient en paix avec Dieu. Ils priaient beaucoup les uns avec les autres et les uns pour les autres, se réunissant fréquemment dans des lieux retirés pour entrer en communion avec Dieu. Des champs et des bosquets, montaient vers le ciel des louanges et des supplications. L'approbation du Seigneur leur était plus précieuse que la nourriture corporelle. Si quelque nuage venait obscurcir leur âme, ils n'avaient ni trêve ni repos qu'il ne fût dissipé. Le témoignage intime du pardon divin les faisait aspirer à contempler celui qu'ils adoraient.

Mais une nouvelle déception attendait les fidèles. Le temps fixé passa et, bien qu'ils l'eussent attendu avec une confiance inébranlable, le Sauveur n'était pas venu. Ils éprouvèrent alors une douleur semblable à celle que ressentit Marie lorsqu'elle vit que le tombeau du Seigneur était vide, et qu'elle s'écria en sanglotant: « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis! » *(Jean 20.13)*

La foule des incrédules, en proie à une terreur secrète à la pensée que le message pût être vrai, avait observé une certaine réserve, et ce sentiment ne disparut pas aussitôt après la date fatidique. Ils n'osèrent pas, tout d'abord, devant ces gens plongés dans la tristesse, se prévaloir de leur triomphe. Mais, ne voyant paraître aucun signe de la colère de Dieu, ils s'enhardirent et donnèrent libre cours aux moqueries et aux sarcasmes. Beaucoup de ceux qui avaient prétendu croire au retour du Christ renoncèrent à leur foi. Quelques-uns, qui avaient affiché une grande assurance, étaient tellement blessés dans leur amour-propre qu'ils auraient voulu se retirer du monde. Comme Jonas, ils murmuraient contre Dieu, la mort leur paraissant préférable à la vie. Ceux qui avaient fait reposer leur foi sur les opinions des autres et non sur la Parole de Dieu étaient maintenant prêts à changer de croyance. Les moqueurs attirèrent les faibles et les lâches dans leurs rangs, et tous s'unirent pour affirmer que, désormais, il n'y avait plus de raisons de craindre ou d'attendre quoi que ce fût. Le temps avait passé, le Seigneur n'était pas revenu et le monde pouvait rester tel quel encore des milliers d'années!

Les croyants sincères avaient tout abandonné pour leur Sauveur. Jouissant de sa présence comme jamais auparavant, ils étaient convaincus d'avoir donné

au monde l'avertissement suprême. S'attendant à être bientôt reçus auprès de leur divin Maître et des anges, ils s'étaient presque entièrement retirés de la société de ceux qui avaient refusé le message. Ils avaient fait monter vers le ciel cette prière ardente: « Viens, Seigneur Jésus! » Et il n'était pas venu! Reprendre le harnais des tracas et des soucis de la vie, et, surtout, affronter les lazzis et les railleries d'un monde profane, c'était pour leur foi et leur patience une épreuve effrayante.

Pourtant, cette déception n'était pas aussi grande que l'avait été celle des disciples lorsque le Sauveur était entré triomphalement dans Jérusalem. Croyant leur Maître sur le point de prendre possession du trône de David et de délivrer Israël de ses oppresseurs, débordants de joie, ils avaient rivalisé de zèle pour honorer leur Roi. Plusieurs avaient fait de leurs vêtements ou de branches de palmiers un tapis sur son chemin. Dans leur enthousiasme, ils avaient poussé cette joyeuse acclamation: « Hosanna au Fils de David! » Quand les pharisiens, troublés et irrités par ces joyeuses manifestations, avaient invité Jésus à reprendre ses disciples, il leur avait répondu: « S'ils se taisent, les pierres crieront. » (*Luc 19.40)* Cette scène prédite devait s'accomplir, et la joie des disciples, bien qu'ils allassent au-devant de la plus cruelle désillusion, réalisa le dessein de Dieu. En effet, quelques jours après cette scène, ils voyaient l'effondrement de leurs espérances devant leur Sauveur agonisant sur la croix, puis couché dans la tombe. Ils ne discernèrent l'accomplissement des prophéties que lorsqu'ils eurent constaté la victoire de Jésus sur le sépulcre. *(Actes 17.3)*

Cinq siècles auparavant, par le prophète Zacharie, Dieu avait dit: « Sois transportée d'allégresse, fille de Sion! Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem! Voici, ton roi vient à toi; il est juste et victorieux, humble et monté sur un âne, sur un âne, le petit d'une ânesse. » *(Zacharie 9.9)* Si les disciples avaient su que Jésus allait au-devant de la mort, jamais ils n'auraient pu accomplir cette prophétie.

En donnant leur message au monde, Miller et ses collaborateurs avaient, de même, accompli une prédiction qu'ils n'avaient jamais pu réaliser s'ils avaient compris les prophéties annonçant leur désappointement et la prédication d'un message ultérieur destiné à toutes les nations avant le retour du Seigneur. Les messages du premier et du second ange furent proclamés au temps marqué; ils remplirent le but que Dieu leur avait assigné.

Le monde, qui avait observé les événements, comptait bien que, si la date passait sans que le Seigneur vînt, tout l'édifice de l'adventisme s'écroulerait. Ceux de ses adhérents qui ne purent supporter le ridicule abandonnèrent la foi. Les autres demeurèrent fermes. Les fruits qui avaient caractérisé le mouvement: l'humilité, l'examen de conscience, le renoncement au monde et la transformation de nombreuses vies prouvaient à ces croyants qu'il venait

de Dieu, dont la puissance avait indubitablement rendu témoignage à leur prédication. D'autre part, ils ne découvraient aucune erreur dans le calcul des périodes prophétiques, et leurs adversaires les plus redoutables n'avaient pas réussi à démolir leur système d'interprétation. Ils ne pouvaient donc consentir, sans preuves scripturaires, à renoncer aux conclusions auxquelles ils étaient arrivés par la prière et une étude approfondie des Écritures, conclusions qui avaient défié l'éloquence, la critique la plus sagace et l'opposition la plus acharnée des prédicateurs populaires et des sages selon le monde. Ils restaient donc insensibles aux quolibets et aux ricanements des gens de haut et de bas étage.

Il est vrai qu'il y avait eu méprise quant à l'événement attendu; mais ce fait lui-même ne pouvait pas ébranler leur foi en la Parole de Dieu. Quand le prophète Jonas avait proclamé dans les rues de Ninive que dans quarante jours la ville serait détruite, le Seigneur agréa l'humiliation des Ninivites et prolongea leur temps de grâce; le message de Jonas n'en était pas moins de Dieu, et c'était conformément à sa volonté que Ninive avait été mise à l'épreuve. Les adventistes comprirent que, de la même façon, Dieu les avait chargés d'annoncer la proximité du jugement. « Ce message, dirent-ils, a éprouvé les coeurs de tous ceux qui l'ont entendu; d'une part, il a suscité l'amour de l'avènement du Christ, et, d'autre part, il a éveillé contre cette venue une haine plus ou moins visible, mais connue de Dieu. Il a tiré une ligne de démarcation... permettant à ceux qui prennent la peine de sonder leur coeur de savoir de quel côté ils se seraient trouvés si le Seigneur était venu: s'ils se fussent écriés: „Voici, c'est notre Dieu, en qui nous avons confiance, et c'est lui qui nous sauve", ou s'ils eussent demandé „aux montagnes et aux rochers" de tomber sur eux et de les cacher „devant la face de celui qui est assis sur le trône, et devant la colère de l'agneau". De cette façon, croyons-nous, Dieu a éprouvé la foi de son peuple afin de démontrer si, devant une crise, ce peuple abandonnerait le poste où il l'avait placé, ou si, tournant le dos au monde, il s'appuierait avec une confiance inébranlable sur la Parole de Dieu. » *(The Advent Herald and Signs of the Times Reporter, vol. VIII, no 14)*

Les sentiments de ceux qui conservaient l'assurance que Dieu les avait dirigés dans les circonstances qu'ils venaient de traverser sont ainsi exprimés par William Miller: « Si je devais recommencer ma vie, écrivait cet homme de Dieu, avec les preuves que j'avais alors en main, je devrais, pour rester honnête devant le Seigneur et devant les hommes, refaire ce que j'ai fait... Je considère mes vêtements comme nets du sang de mes semblables. J'ai le sentiment d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour n'être en rien responsable de leur condamnation... Quoique deux fois désappointé dans mes espérances, je ne suis ni abattu ni découragé... Mon espérance dans le retour du Seigneur est aussi forte que jamais. Je n'ai fait qne ce que j'ai considéré comme étant mon

devoir, après des années d'études approfondies. Si je me suis trompé, c'est en voulant manifester de la charité, de l'amour à mes semblables et en cherchant à accomplir mon devoir envers Dieu... Une chose est bien certaine: ce que j'ai prêché, je l'ai cru, et Dieu a été avec moi; sa puissance a été manifesté, et beaucoup de bien en est résulté... Autant qu'il soit possible d'en juger par les apparences, des milliers de personnes ont été amenées, par la prédication de la date [du retour du Christ] à étudier les Écritures et se sont réconciliées avec Dieu par la foi et par l'aspersion du sang de Jésus . » *(Bliss, Memoirs of William Miller, p. 256, 255, 277, 280, 281)* « Je n'ai jamais brigué les sourires des grands, ni tremblé devant la colère du monde. Je n'achèterai pas maintenant leur faveur ni ne provoquerai inutilement leur haine. Je ne leur demanderai jamais de m'épargner la vie, ni ne refuserai, j'espère, de la sacrifier si Dieu le jugeait à propos. » *(James White, Life of William Miller, p. 315)*

Dien ne délaissa pas son peuple; son Esprit continua de reposer sur ceux qui ne rejetèrent pas inconsidérément la lumière qu'ils avaient reçue et ne se tournèrent pas contre le mouvement adventiste. On trouva dans l'épître aux Hébreux des paroles d'encouragement et d'avertissement à l'adresse des enfants de Dieu éprouvés et dans l'attente à cette heure de crise: « N'abandonnez donc pas votre assurance, à laquelle est attachée une grande rémunération. Car vous avez besoin de persévérance, afin qu'après avoir accompli la volonté de Dieu, vous obteniez ce qui vous est promis. Encore un peu, un peu de temps: celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. Et mon juste vivra par la foi; mais, s'il se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui. Nous, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour se perdre, mais de ceux qui ont la foi pour sauver leur âme. » *(Hébreux 10:35-39)*

Cette exhortation est adressée à l'Église des derniers jours, car il est dit: « Encore un peu, un peu de temps: celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point. » En outre, on y remarque l'annonce voilée d'un retard apparent. Ces conseils s'appliquaient particulièrement bien à la situation des adventistes à ce moment-là. Les gens visés dans ce passage étaient en danger de faire naufrage quant à la foi. Ils avaient accompli la volonté de Dieu en suivant les directions de son Esprit et de sa Parole; toutefois, ne comprenant pas son dessein dans ce qui leur était arrivé, et ne voyant pas leur chemin, ils étaient tentés de douter que Dieu les eût conduits. Alors, cette parole prenait pour eux tout son sens: « Mon juste vivra par la foi. »

Pendant que la lumière éclatante du « cri de minuit » avait éclairé leur sentier, que les sceaux de la prophétie avaient été rompus et que les signes de l'imminence du retour du Christ s'accomplissaient sous leurs yeux en rapide succession, ils avaient, pour ainsi dire, marché par la vue. Mais maintenant, écrasés sous le poids de leurs espérances déçues, ils ne pouvaient subsister que par la foi en Dieu et en sa Parole. Un monde moqueur leur disait:

« On vous a trompés. Abandonnez votre foi, et reconnaissez que le message adventiste est de Satan. » Mais la Parole de Dieu répondait: « Si quelqu'un se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui. » Renoncer maintenant à leur foi et renier la puissance du Saint-Esprit qui avait accompagné le message, c'eût été courir à la perdition. Ils étaient encouragés à demeurer fermes par ces paroles de Paul: « N'abandonnez donc pas votre assurance... car vous avez besoin de persévérance... encore un peu, un peu de temps: celui qui doit venir, viendra, et il ne tardera pas. » Leur seule sécurité était de serrer précieusement la lumière que Dieu leur avait déjà donnée, de retenir fermement ses promesses, de persévérer dans l'étude de sa Parole et d'attendre patiemment de nouvelles lumières.

23. Qu'est-ce que le sanctuaire ?

« Deux mille trois cents soirs et matins; puis le sanctuaire sera purifié. » *(Daniel 8.14)* Cette déclaration, la base et la colonne centrale de la foi adventiste, était familière à tous les amis du prochain retour du Christ. Répétée par des milliers de bouches, elle était comme le mot d'ordre de leur foi. Tous étaient convaincus que leurs espérances les plus glorieuses et les plus chères dépendaient des événements prédits dans ce passage dont la période prophétique expirait en l'automne de 1844. Avec tout le monde chrétien, les adventistes croyaient alors que la terre, en totalité ou en partie, constituait le sanctuaire, et que la « purification du sanctuaire » signifiait l'embrasement du globe par le feu au dernier jour, c'est-à-dire au moment du retour du Seigneur, qui, selon cette interprétation, devait se produire en 1844.

Or, le temps fixé avait passé et le Seigneur n'était pas revenu. Mais les croyants savaient que la Parole de Dieu ne peut faillir. Il fallait donc qu'il y eût quelque erreur dans leur interprétation de la prophétie; mais où était cette erreur? Un grand nombre pensèrent avoir résolu le problème en niant que les deux mille trois cents jours se fussent terminés en 1844. Sur quoi basaient-ils leur affirmation? Uniquement sur le fait que Jésus n'était pas revenu au moment où on l'attendait. Ils prétendaient que si les deux mille trois cents jours avaient pris fin en 1844, le Seigneur serait venu pour purifier la terre par le feu, et que, du moment qu'il n'était pas venu, l'aboutissement de la prophétie en question ne coïncidait pas avec cette date.

Accepter cette conclusion, c'était renoncer au calcul adopté pour les périodes prophétiques. On avait constaté que les deux mille trois cents jours partaient de l'automne de l'année 457 avant notre ère, date à laquelle était entré en vigueur le décret d'Artaxerxès ordonnant la restauration et la reconstruction de Jérusalem. En prenant cette date comme point de départ, on se rendit compte que tous les événements jalonnant cette période d'après le texte de Daniel *(chap. 9, versets 25-27)* s'étaient parfaitement accomplis. Soixante-neuf semaines, soit les quatre cent quatre-vingt-trois premières années de cette période, devaient aboutir « au Christ », à « l'Oint » (ou Messie); or, le baptême et l'onction de Jésus, qui eurent lieu en l'an 27, se produisirent exactement à la date fixée. Au milieu de la soixante-dixième semaine, le Messie devait être « retranché ». Or, Jésus avait été crucifié juste trois ans et demi après son baptême, au printemps de l'an 31 de notre ère. Et comme les soixante-dix semaines (ou quatre cent quatre-vingt-dix ans) étaient exclusivement réservées au peuple juif, à l'expiration de cette période, en l'an 34 de notre

ère, Israël ayant définitivement rejeté le Christ en persécutant ses disciples, les apôtres s'étaient tournés vers les Gentils. Les quatre cent quatre-vingt-dix premières années écoulées, il restait encore mille huit cent dix ans de la période des deux mille trois cents. Si l'on ajoute 1810 à l'an 34, on aboutit à l'année 1844. C'est alors, dit l'ange, que « le sanctuaire sera purifié ». Tous les détails de la prophétie s'étaient donc accomplis à point nommé.

Avec ce calcul tout cela était clair et concordant, sauf un seul point: aucun événement répondant à la purification du sanctuaire n'avait marqué l'année 1844. Nier que cette période aboutit à cette date, c'était tout remettre en question et renoncer à des positions établies par d'indéniables accomplissements de la prophétie.

Or, le Dieu qui avait conduit son peuple durant tout le cours du grand mouvement adventiste, celui qui l'avait honoré de sa puissance et de sa gloire, n'allait pas permettre que son oeuvre sombrât dans les ténèbres et le désespoir, taxée d'imposture et de fanatisme. Un grand nombre de croyants abandonnaient leur ancien calcul des périodes prophétiques et reniaient le grand mouvement qui en était issu, mais d'autres n'étaient pas disposés à abjurer des points de foi appuyés sur les faits, les Écritures et le témoignage de l'Esprit de Dieu. Convaincus d'avoir adopté dans leur étude des prophéties des principes d'interprétation parfaitement sains, ils estimaient que leur devoir était de rester fidèles à ce qui était acquis. Adressant à Dieu de ferventes prières, ils se remirent à examiner les bases de leur foi, afin de découvrir leur erreur. N'en trouvant aucune dans le calcul des périodes prophétiques, ils en vinrent à examiner avec plus de soin la question du sanctuaire.

Cette étude les amena d'abord à la conclusion que rien dans les Écritures ne soutenait la croyance populaire selon laquelle la terre serait le sanctuaire. En revanche, ils y trouvèrent un exposé complet de la question du sanctuaire, de sa nature et de ses services. Au fait, le témoignage des auteurs sacrés était si étendu et si clair que l'hésitation était impossible. Dans l'épître aux Hébreux, l'apôtre Paul disait textuellement: « La première alliance avait aussi des ordonnances relatives au culte, et le sanctuaire terrestre. Un tabernacle fut, en effet, construit. Dans la partie antérieure, appelée le lieu saint, étaient le chandelier, la table et les pains de proposition. Derrière le second voile se trouvait la partie du tabernacle appelée le saint des saints, renfermant l'autel d'or pour les parfums et l'arche de l'alliance, entièrement recouverte d'or. Il y avait dans l'arche un vase d'or contenant la manne, la verge d'Aaron, qui avait fleuri, et les tables de l'alliance. Au-dessus de l'arche étaient les chérubins de la gloire, couvrant de leur ombre le propitiatoire. » *(Hébreux 9.1-5)*

Le sanctuaire dont parlait l'apôtre, c'était le tabernacle que Moïse construisit sur l'ordre de Dieu pour être la demeure terrestre du Tout-Puissant. « Ils me feront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux. » *(Exode 25.8)* Les Israélites

voyageant alors dans le désert, le tabernacle fut construit de façon à pouvoir être démonté et transporté de lieu en lieu. Néanmoins, cette construction était d'une grande magnificence. Ses parois, faites de planches plaquées d'une forte couche d'or laminé, étaient assemblées et enchâssées dans des socles d'argent. La toiture était formée d'une série de tapis superposés. La couverture extérieure était de peaux, tandis que celle de l'intérieur se composait d'une tapisserie de fin lin sur laquelle étaient brodées des figures de chérubins. Entouré d'une cour ou parvis extérieur, où se trouvait l'autel des holocaustes, le tabernacle — ou la tente — consistait en deux pièces appelées respectivement le lieu saint et le lieu très saint (on saint des saints). Ces deux pièces étaient séparées par une magnifique draperie. Un voile d'un tissu semblable, formant portière, fermait l'entrée de la première pièce.

Dans le lieu saint, au midi, se trouvait le chandelier à sept lampes éclairant nuit et jour le sanctuaire; au nord il y avait la « table des pains de proposition », et devant le voile séparant le lieu saint du lieu très saint était l'autel d'or, ou « autel des parfums », duquel une nuée odoriférante montait chaque jour devant Dieu avec les prières d'Israël.

Le lieu très saint renfermait « l'arche de l'alliance », coffret de bois précieux, plaqué d'or, contenant les deux tables de pierre sur lesquelles Dieu avait gravé les dix commandements. Le « propitiatoire », qui en formait le couvercle, était une oeuvre d'art forgée d'une seule pièce d'or massif. À chaque extrémité, il portait un chérubin en or battu. Dans cette pièce, entre les chérubins, se manifestait la présence divine, voilée par une nuée resplendissante.

Après l'établissement des Hébreux en Canaan, le tabernacle fut remplacé par le temple de Salomon, édifice beaucoup plus vaste et permanent, mais conservant les mêmes proportions et les mêmes pièces d'ameublement. C'est sous cette forme que le sanctuaire a subsisté — sauf pendant la période où il resta en ruine, aux jours de Daniel — jusqu'à sa destruction par les Romains en l'an 70 de notre ère. Tel était le seul sanctuaire mentionné dans les Écritures comme ayant existé sur la terre. Saint Paul nous informe que c'était le sanctuaire de l'ancienne alliance. Mais la nouvelle alliance n'a-t-elle pas, elle aussi, un sanctuaire?

Revenant à l'épître aux Hébreux, les croyants avides de lumière remarquèrent que l'existence d'un second sanctuaire, celui de la nouvelle alliance, était impliquée dans les paroles de Paul déjà citées: « La première alliance avait aussi des ordonnances relatives au culte, et le sanctuaire terrestre. » Le mot « aussi » rappelait que Paul avait déjà mentionné un autre sanctuaire. On lit, en effet, au chapitre 8: « Le point capital de ce qui vient d'être dit, c'est que nous avons un tel souverain sacrificateur, qui s'est assis à la droite du trône de la majesté divine dans les cieux, comme ministre du sanctuaire et du véritable tabernacle, qui a été dressé par le Seigneur et non par un homme. » *(Hébreux 8.1, 2)*

Voici donc le sanctuaire de la nouvelle alliance. Celui de l'ancienne alliance, construit par Moïse, avait été dressé par les hommes; celui-ci est dressé par le Seigneur, et non par un homme. Dans le premier, le service était assuré par des sacrificateurs terrestres; dans le second, c'est Jésus-Christ, notre souverain sacrificateur, qui officie à la droite de Dieu. L'un était sur la terre, l'autre est dans le ciel.

En outre, le tabernacle construit par Moïse avait été fait d'après un modèle. Le Seigneur lui avait dit en effet: « Vous ferez le tabernacle et tous ses ustensiles d'après le modèle que je vais te montrer. » L'ordre est répété en ces termes: « Regarde et fais d'après le modèle qui t'est montré sur la montagne. » *(Exode 25.9, 40)*

Or, Paul déclare que le premier tabernacle « est une figure pour le temps actuel, où l'on présente des offrandes et des sacrifices qui ne peuvent rendre parfait sous le rapport de la conscience celui qui rend ce culte »; que ses lieux saints sont « les images des choses qui sont dans les cieux »; que les sacrificateurs qui présentaient les dons selon la loi célébraient un culte qui n'était « que l'image et l'ombre des choses célestes », et que le Christ est « entré dans le ciel même, afin de comparaître maintenant pour nous devant la face de Dieu ». *(Hébreux 9.9, 23; 8.5; 9.24)*

Le sanctuaire céleste dans lequel Jésus exerce maintenant son sacerdoce est l'auguste original dont le sanctuaire construit par Moïse était la copie. Dieu avait donné son Esprit aux constructeurs du sanctuaire terrestre, dont le génie artistique était une manifestation de la sagesse divine. Celle-ci éclatait partout: dans les parois du tabernacle, qui paraissaient d'or massif et réfléchissaient en tous sens les sept lumières du chandelier, dans la table des pains de proposition et l'autel des parfums où rutilait l'or poli, dans la riche tapisserie formant le plafond, parsemée de figures de chérubins brodées en bleu, en pourpre et en écarlate. Au-delà du second voile, au-dessus du propitiatoire, la gloire de Dieu se manifestait dans la sainte Shekinah, en présence de laquelle nul, sauf le souverain sacrificateur, ne pouvait pénétrer et vivre.

L'incomparable splendeur du sanctuaire terrestre reflétait aux regards d'Israël les gloires du tabernacle céleste où Jésus-Christ, notre précurseur, réside maintenant en la présence de Dieu. Le palais du Roi des rois, entouré de mille milliers de servants et de dix mille millions d'assistants *(voir Daniel 7.10)*; ce temple embrasé de la gloire du trône éternel, où d'étincelants gardiens, les séraphins, adorent en se voilant la face, ne trouvait qu'une pâle image de son immensité et de sa gloire dans les constructions les plus luxueuses érigées par la main des hommes. Néanmoins, les rites qui s'y déroulaient révélaient des faits importants touchant le sanctuaire céleste et l'oeuvre qui s'y poursuit pour la rédemption de l'homme.

Les lieux saints du sanctuaire céleste sont figurés par les deux pièces du sanctuaire terrestre. Lorsque saint Jean eut le privilège de contempler en

vision « le temple de Dieu qui est dans le ciel », il vit « devant le trône sept lampes ardentes » *(Apocalypse 4.5)*; il y vit aussi un ange « ayant un encensoir d'or », auquel on « donna beaucoup de parfums, afin qu'il les offrit, avec les prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est devant le trône » *(Apocalypse 8.3)*. L'endroit où avait lieu cet office était la première pièce du sanctuaire céleste, puisque le prophète y aperçut les sept lampes ardentes et l'autel d'or, représentés par le chandelier d'or et l'autel des parfums du sanctuaire terrestre. Puis, « le temple de Dieu dans le ciel s'étant ouvert » *(Apocalypse 11.19)*, le révélateur, plongeant les regards au-delà du voile jusque dans le saint des saints, y distingua « l'arche de son alliance », représentée par le coffret sacré fait par Moïse pour contenir les tables de la loi de Dieu.

Au cours de cette étude, on trouva des preuves indiscutables de l'existence d'un sanctuaire dans le ciel. En effet, Moïse avait construit son sanctuaire d'après le modèle qui lui avait été montré; Paul enseigne que ce modèle était le tabernacle véritable qui est dans le ciel, et Jean affirme qu'il l'a contemplé!

C'est dans ce temple, résidence de Dieu, que son « trône est établi pour la justice et le jugement ». Dans ce lieu très saint se trouve sa loi, la grande norme du bien et du mal par laquelle le monde sera jugé. Et c'est devant l'arche où elle est renfermée, recouverte du propitiatoire, que Jésus plaide les mérites de son sang en faveur du pécheur. C'est ainsi que, dans le plan de la rédemption humaine, est représentée l'union de la justice et de la miséricorde. Seule la sagesse infinie pouvait concevoir un tel accord, et seule la puissance infinie pouvait le réaliser. Il remplit le ciel d'étonnement et d'adoration. Les chérubins du sanctuaire terrestre, les yeux respectueusement baissés sur le propitiatoire, représentaient l'intérêt avec lequel les armées célestes contemplent l'oeuvre de la rédemption. Cette oeuvre — mystère de miséricorde dans lequel « les anges désirent plonger leurs regards » — révèle comment, tout en restant juste, Dieu peut justifier le pécheur et renouer des relations avec une race déchue; comment Jésus-Christ a pu descendre dans l'abîme de la perdition pour en retirer des multitudes de créatures qu'il couvre du vêtement immaculé de sa justice, pour les réunir aux anges fidèles et les introduire à tout jamais en la présence de Dieu.

L'oeuvre du Sauveur comme intercesseur de l'homme est présentée dans la belle prophétie de Zacharie relative à celui dont le nom est « Germe ». « Lui, il bâtira le palais de l'Éternel, dit le prophète, et lui, il portera la splendeur; et il siégera et dominera sur son trône [celui de son Père]; et il sera sacrificateur sur son trône; et il y aura un conseil de paix entre les deux. » *(Zacharie 6.13 vers. de Lausanne)*

« Il bâtira le temple de l'Éternel. » Par son sacrifice et sa médiation, Jésus-Christ est à la fois le fondement et le constructeur de l'Église de Dieu. L'apôtre Paul le désigne comme la « pierre angulaire » sur laquelle « tout l'édifice, bien

coordonné, s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur ». « En lui, ajoute-t-il, vous êtes aussi édifiés pour être une habitation de Dieu en esprit. » *(Éphésiens 2.20-22)*

« Il apportera la splendeur. » C'est au Christ que revient la gloire de la rédemption de l'espèce humaine. Pendant les siècles éternels, les rachetés chanteront: « À celui qui nous aime, qui nous a délivrés de nos péchés par son sang, ... à lui soient la gloire et la puissance, aux siècles des siècles! » *(Apocalypse 1.5, 6)*

« Il siégera et dominera sur son trône; il sera sacrificateur sur son trône. » Il n'est pas encore, actuellement, « sur le trône de sa gloire »; le royaume de gloire n'a pas encore été inauguré. Ce n'est que lorsque son oeuvre sacerdotale sera achevée que « Dieu lui donnera le trône de David, son père », et que « son règne n'aura point de fin ». *(Luc 1:32, 33)* En sa qualité de sacrificateur, Jésus est maintenant assis avec son Père sur son trône. *(Apocalypse 3.21)* Celui qui a « porté nos souffrances » et qui s'est « chargé de nos douleurs », celui « qui a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre de péché », afin de pouvoir « secourir ceux qui sont tentés », c'est le même qui est maintenant assis sur le trône de l'Être éternel, de celui qui a la vie en lui-même. « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus- Christ le juste. » *(Ésaie 53.4; Hébreux 4.15; 2.18; 1 Jean 2.1)* « Son intercession se fonde sur son corps meurtri et sa vie immaculée. Ses mains et ses pieds blessés, son côté percé, plaident en faveur de l'homme déchu, dont la rédemption fut acquise à ce prix infini.

« Il y aura un conseil de paix entre les deux. » L'amour du Père, non moins que celui du Fils, est la source du salut de notre race perdue. Avant de les quitter, Jésus dit à ses disciples: « Je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous; car le Père lui-même vous aime. » *(Jean 16.26, 27)* « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même. » *(2 Corinthiens 5.19)* Par l'oeuvre sacerdotale de Jésus dans le sanctuaire céleste, « il y aura un conseil de paix entre les deux ». « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » *(Jean 3.16)*

Les Écritures définissaient donc clairement le sanctuaire. Le terme « sanctuaire » y désigne en premier lieu le tabernacle construit par Moïse, comme ombre des choses célestes, et, en second lieu, le « véritable tabernacle » sur lequel le terrestre était destiné à nous faire porter les regards. À la mort de Jésus, le service symbolique prit fin. Le « véritable tabernacle », le sanctuaire céleste, est le sanctuaire de la nouvelle alliance. Et comme la prophétie de Daniel 8.14 s'accomplit sous cette alliance, le sanctuaire mentionné dans cette prophétie doit forcément être celui de la nouvelle alliance. À la fin des deux mille trois cents jours, en 1844, il y avait plusieurs siècles que le sanctuaire

terrestre avait disparu. Il s'ensuit que la prédiction: « Deux mille trois cents soirs et matins; puis le sanctuaire sera purifié », se rapporte incontestablement au sanctuaire céleste.

La question la plus importante restait à résoudre: Qu'est-ce que la purification du sanctuaire? L'Ancien Testament nous apprend qu'il y avait une purification du sanctuaire terrestre. Mais peut-il y avoir quelque chose à purifier dans le ciel? Au neuvième chapitre de l'épître aux Hébreux, il est clairement question de la purification tant du sanctuaire terrestre que du sanctuaire céleste. « Presque tout, d'après la loi, est purifié avec du sang, et sans effusion de sang il n'y a pas de pardon. Il était donc nécessaire, puisque les images des choses qui sont dans les cieux devaient être purifiées de cette manière [par le sang des animaux], que les choses célestes elles-mêmes le fussent par des sacrifices plus excellents que ceux-là », c'est-à-dire par le sang précieux du Christ. *(Hébreux 9.22, 23)*

Dans l'ombre comme dans la réalité, c'est par le sang que tout devait être purifié; dans la première, par le sang des animaux; dans la seconde, par le sang de Jésus. La purification devait se faire par le sang, nous dit Paul, parce que « sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon ». Ce pardon, c'est l'enlèvement des péchés. Mais comment expliquer la présence du péché dans le sanctuaire, soit sur la terre soit au ciel? C'est ce que nous apprend le rituel symbolique, « image et ombre des choses célestes ». *(Hébreux 8.5)*

Les cérémonies du sanctuaire terrestre comportaient deux phases. Chaque jour de l'année, les sacrificateurs officiaient dans le lieu saint, tandis qu'une fois l'an le souverain sacrificateur accomplissait dans le lieu très saint un rite spécial appelé la purification du sanctuaire. Jour après jour, le pécheur repentant amenait son offrande à la porte du sanctuaire et confessait ses péchés en plaçant ses mains sur la tête de la victime. Il transférait ainsi symboliquement sa culpabilité sur la tête de la victime innocente. L'animal était alors égorgé. « Sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon. » « L'âme de la chair est dans le sang. » *(Lévitique 17.11)* La loi de Dieu violée exigeait la mort du transgresseur. Le sang, image de la vie du pécheur dont la victime portait la culpabilité, était introduit par le sacrificateur dans le lieu saint, et aspergé devant le voile derrière lequel se trouvait la loi transgressée. Par cette cérémonie, le péché était figurativement transféré par le sang dans le sanctuaire. Dans certains cas, le sang n'était pas porté dans le lieu saint; mais alors la chair de la victime expiatoire devait être mangée par les fils d'Aaron, selon cette déclaration de Moïse: « L'Éternel vous l'a donnée, afin que vous portiez l'iniquité de l'assemblée. » *(Lévitique 10.17)* Les deux cérémonies symbolisaient le transfert des péchés du pénitent au sanctuaire.

Telle est l'oeuvre qui s'accomplissait jour après jour, l'année durant. Les péchés d'Israël étant ainsi portés au sanctuaire, il fallait, par quelque rite

spécial, procéder à leur enlèvement. Dieu avait ordonné une purification pour chacune des deux pièces du lieu sacré. « Il fera l'expiation pour le sanctuaire à cause des impuretés des enfants d'Israël et de toutes les transgressions par lesquelles ils ont péché. Il fera de même pour la tente d'assignation, qui est avec eux au milieu de leurs impuretés. » L'expiation devait aussi servir pour l'autel: « Il le purifiera et le sanctifiera, à cause des impuretés des enfants d'Israël. » *(Lévitique 16.16, 19)*

Une fois l'an, au grand jour des expiations, le souverain sacrificateur entrait dans le lieu très saint pour purifier le sanctuaire. Les rites de ce jour achevaient le cycle annuel des cérémonies. On amenait à la porte du sanctuaire deux boucs que l'on tirait au sort: « un sort pour l'Éternel, et un sort pour Azazel. » *(Lévitique 16.8)*

Le bouc sur lequel tombait le sort pour l'Éternel était immolé en offrande pour les péchés du peuple. Le sacrificateur devait en porter le sang au-dedans du voile, et en faire aspersion devant et sur le propitiatoire, ainsi que sur l'autel des parfums qui était devant le voile.

Aaron devait alors poser ses deux mains sur la tête du bouc vivant, et se conformer aux instructions suivantes: « Et il confessera sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël, et toutes les transgressions par lesquelles ils ont péché; il les mettra sur la tête du bouc, puis il le chassera dans le désert, à l'aide d'un homme qui aura cette charge. Le bouc emportera sur lui toutes leurs iniquités dans une terre désolée. » *(Lévitique 16.21, 22)* Le bouc émissaire ne rentrait plus dans le camp d'Israël, et l'homme qui l'avait emmené était tenu de laver son corps et ses vêtements avant de rentrer an camp.

Tout ce symbolisme était destiné à inculquer aux Israélites la sainteté de Dieu et son horreur du péché; il montrait, de plus, qu'il n'est pas possible d'entrer en contact avec le péché sans en être souillé. Tant que durait ce rite de la propitiation, chacun était tenu de s'humilier. Toutes les affaires devaient être interrompues, et la congrégation d'Israël, appelée à faire devant Dieu un sérieux examen de conscience, devait passer la journée dans la contrition, dans la prière et dans le jeûne.

Cette cérémonie nous enseigne des vérités importantes touchant l'expiation. Le sang de l'offrande offerte par le pécheur n'annulait point son péché. Le sacrifice ne faisait que le transférer au sanctuaire. En présentant le sang d'une victime le pécheur reconnaissait les droits de la loi, confessait sa culpabilité et exprimait son désir d'être pardonné par la foi au Rédempteur à venir; mais il n'était pas encore entièrement affranchi de la condamnation de la loi. Le jour des expiations, le souverain sacrificateur recevait de la congrégation une victime, entrait dans le lieu très saint avec le sang de celle-ci et en aspergeait le propitiatoire, directement au-dessus des tables de la loi à laquelle il fallait donner satisfaction. Puis, en sa qualité de médiateur, il se chargeait des péchés

du peuple d'Israël, qu'il enlevait du sanctuaire. Plaçant alors les mains sur la tête du bouc émissaire, il confessait tous les péchés d'Israël et les transférait ainsi en image sur le bouc, qui les emportait au désert. Toutes les transgressions du peuple étaient alors considérées comme ayant disparu pour toujours.

Ce qui se faisait en figure dans le sanctuaire terrestre se fait en réalité dans le sanctuaire céleste. À son ascension, Jésus y revêtit ses fonctions de souverain sacrificateur. Saint Paul le dit: « Christ n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, en imitation du véritable, mais il est entré dans le ciel même, afin de comparaître maintenant pour nous devant la face de Dieu. » *(Hébreux 9.24; Voir Appendice a46)*

La fonction quotidienne des sacrificateurs « au-delà du voile » séparant le lieu saint du parvis représentait le sacerdoce exercé par Jésus dès son ascension. Il y plaidait devant son Père les mérites de son sang en faveur des pécheurs et lui présentait, avec le précieux parfum de sa justice, les prières des croyants repentants. C'est là que la foi des disciples suivit Jésus quand il fut dérobé à leur vue. C'est là qu'allait leur espérance, « cette espérance qui, comme une ancre de l'âme, sûre et solide, pénètre au-delà du voile, là où Jésus est entré pour nous comme précurseur, ayant été fait souverain sacrificateur pour toujours ». « Étant entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, non par l'intermédiaire du sang des boucs et des veaux, mais par celui de son propre sang, ayant trouvé un rachat éternel. » *(Hébreux 6.19, 20; Hébreux 9.12)*

Pendant dix-huit siècles, Jésus a exercé son sacerdoce dans la première pièce du sanctuaire; son sang a plaidé en faveur des croyants repentants, assurant leur pardon et leur réconciliation avec le Père. Cependant, leurs péchés subsistaient encore sur les registres du ciel. De même que dans le culte mosaïque l'année se terminait par un acte de propitiation, de même le ministère du Sauveur pour la rédemption des hommes est complété par une oeuvre d'expiation ayant pour but d'éliminer les péchés du sanctuaire céleste. Cette oeuvre commença à la fin des deux mille trois cents jours. À ce moment, selon la prophétie de Daniel, notre souverain sacrificateur entra dans le lieu très saint, où il s'acquitte de la dernière partie de sa mission sacrée: la purification du sanctuaire.

De même qu'anciennement les péchés du peuple étaient placés, par la foi, sur la victime pour le péché, et, par le sang de cette dernière, transférés en image dans le sanctuaire terrestre, ainsi, dans la nouvelle alliance, les péchés de ceux qui se repentent sont placés figurativement par la foi sur le Sauveur, et, littéralement, dans le sanctuaire céleste. Et de même que le sanctuaire terrestre devait être symboliquement purifié par l'enlèvement des péchés qui l'avaient souillé, ainsi il faut que le sanctuaire céleste subisse une purification réelle par l'élimination, par l'effacement des péchés qui y sont inscrits. Mais cela n'est possible que si les registres du ciel ont été préalablement examinés,

pour déterminer quels sont les mortels qui, par la foi en Jésus, se sont mis au bénéfice de son expiation. La purification du sanctuaire comporte donc une enquête judiciaire. Or, cette enquête doit précéder la venue du Seigneur, puisqu'il vient « pour rendre à chacun selon ce qu'est son oeuvre ». *(Apocalypse 22.12)*

Et voilà comment les adventistes qui marchaient dans la lumière de la parole prophétique comprirent que leur Sauveur, au lieu de descendre du ciel à la fin des deux mille trois cents ans, en 1844, était entré dans le lieu très saint du sanctuaire céleste pour y achever l'oeuvre de propitiation devant préparer sa venue sur la terre.

On vit également que si, d'une part, l'offrande pour le péché figurait le Sauveur comme victime expiatoire, et le souverain sacrificateur comme médiateur, le bouc émissaire, d'autre part, représentait Satan, l'auteur du péché, sur qui les fautes des vrais convertis seront placées. Quand le souverain sacrificateur, en vertu du sang de la victime, enlevait les péchés du sanctuaire, il les plaçait sur le bouc émissaire. De même, quand — à l'issue de son sacerdoce et en vertu des mérites de son sang — Jésus éliminera du sanctuaire céleste les péchés de son peuple, il les placera sur Satan, qui en portera la pénalité dernière. Le bouc émissaire emmené dans un lieu désert pour ne plus jamais reparaître dans la congrégation d'Israël signifiait que Satan sera à tout jamais banni de la présence de Dieu et de son peuple, et anéanti lors de la destruction finale du péché et des pécheurs.

24. Dans le lieu très saint

La clef de l'énigme de 1844 se trouvait dans le sujet du sanctuaire. L'étude de ce sujet révéla tout un système harmonieux de vérités. On y vit la main de Dieu, lequel avait dirigé le grand mouvement adventiste, éclairant la position et la mission de son peuple, et lui signalant ses devoirs présents. De même que les disciples de Jésus furent heureux de revoir le Seigneur après deux nuits et un jour de douleur et de désespoir, de même la joie des adventistes fut grande. Ils avaient espéré voir leur Sauveur revenir dans sa gloire pour récompenser ses serviteurs, mais leur chagrin le leur ayant fait perdre de vue, ils s'étaient écriés, comme Marie au sépulcre: « On a enlevé le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis! » Ils le retrouvaient maintenant dans le lieu très saint en qualité de souverain sacrificateur compatissant, près d'apparaître comme Roi et comme Libérateur. La lumière émanant du sanctuaire éclairait le passé, le présent et l'avenir. Ils savaient que l'infaillible providence de Dieu les avait conduits. Bien que, comme les premiers disciples, ils n'eussent pas vu la portée du message qui leur avait été confié, celui-ci n'en avait pas moins été exact sous tous les rapports. En le proclamant, ils avaient réalisé les desseins de Dieu et leurs travaux n'avaient pas été vains devant le Seigneur. « Régénérés pour une espérance vivante », ils se réjouissaient d'une « joie ineffable et glorieuse ».

La prophétie de Daniel 8.14: « Deux mille trois cents soirs et matins; puis le sanctuaire sera purifié », et le message du premier ange: « Craignez Dieu, et donnez-lui gloire, car l'heure de son jugement est venue », signalaient le ministère de Jésus dans le lieu très saint pour y instruire le jugement, et non pas sa venue pour racheter son peuple et détruire les méchants. L'erreur ne se trouvait pas dans le calcul du temps prophétique, mais dans l'événement attendu à la fin des deux mille trois cents jours. Bien que cette erreur fût la cause du désappointement des croyants, tout ce que la prophétie déclarait et tout ce que les Écritures promettaient avait été accompli. Au moment même où ils pleuraient leurs espérances déçues, l'événement annoncé par le message se produisait, événement qui devait nécessairement survenir avant que le Seigneur revienne pour récompenser ses serviteurs.

Jésus était venu, non sur la terre, comme ils s'y étaient attendus, mais dans le lieu très saint du sanctuaire céleste, comme le rite l'avait annoncé. Le prophète Daniel nous le montre se dirigeant, à ce moment même, vers l'ancien des jours: « Je regardais, dit-il, pendant mes visions nocturnes, et voici, sur les nuées des cieux arriva quelqu'un de semblable à un fils de l'homme; il s'avança

vers l'ancien des jours [et non pas vers la terre], et on le fit approcher de lui. » *(Daniel 7.13)*

Cette venue est aussi prédite par le prophète Malachie: « Et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez; et le messager de l'alliance que vous désirez. » *(Malachie 3.1)* L'entrée du Seigneur dans Son temple fut, pour Son peuple, soudaine et inattendue. Ce n'était pas là qu'on l'attendait. On l'attendait sur la terre « au milieu d'une flamme de feu, pour punir ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus. » *(2 Thessaloniciens 1.8)*

Mais le peuple de Dieu n'était pas encore prêt à aller à la rencontre de son Seigneur. Une oeuvre préparatoire restait à faire. Des lumières nouvelles allaient attirer son attention sur le temple de Dieu qui est dans le ciel; de nouveaux devoirs allaient se présenter aux fidèles qui suivraient leur souverain sacrificateur dans ses nouvelles fonctions. L'Église devait recevoir un nouveau message d'avertissement et d'instruction.

Le prophète avait dit: « Qui pourra soutenir le jour de sa venue? Qui restera debout quand il paraîtra? Car il sera comme le feu du fondeur, comme la potasse des foulons. Il s'assiéra, fondra, et purifiera l'argent; il purifiera les fils de Lévi, il les épurera comme on épure l'or et l'argent, et ils présenteront à l'Éternel des offrandes avec justice . » *(Malachie 3.2, 3)* Ceux qui vivront sur la terre quand cessera dans le sanctuaire céleste l'intercession du Seigneur devront subsister sans Médiateur en la présence de Dieu. Leurs robes devront être immaculées, et leur caractères purifié de toute souillure par le sang de l'aspersion. Par la grâce de Dieu et par des efforts persévérants, ils devront être vainqueurs dans leur guerre contre le mal. Pendant que le jugement s'instruit dans le ciel et que les fautes des croyants repentants s'effacent des registres célestes, il faut que, sur la terre, le peuple de Dieu renonce définitivement au péché. Ce fait est plus clairement présenté par les messages du quatorzième chapitre de l'Apocalypse.

Cette oeuvre accomplie, les disciples de Jésus seront prêts pour son retour. « Alors l'offrande de Juda et de Jérusalem sera agréable à l'Éternel, comme aux anciens jours, comme aux années d'autrefois. » (Malachie 3.4) Alors, l'Église que le Seigneur viendra chercher à son retour sera « glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible ». *(Éphésiens 5.27)* Alors elle paraîtra « comme l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil, mais terrible comme des troupes sous leurs bannières ». *(Cantique 6.10)*

Outre l'entrée du Seigneur dans Son temple, Malachie prédit aussi Sa seconde venue pour exécuter le jugement: « Je m'approcherai de vous, pour le jugement, et je me hâterai de témoigner contre les enchanteurs et les adultères, contre ceux qui jurent faussement, contre ceux qui retiennent le salaire du mercenaire, qui oppriment la veuve et l'orphelin, qui font tort à

l'étranger, et ne me craignent pas, dit l'Éternel des armées. » *(Malachie 3.5)* En contemplant la même scène, Jude écrit: « Voici, le Seigneur est venu avec ses saintes myriades, pour exercer un jugement contre tous, et pour faire rendre compte à tous les impies parmi eux de tous les actes d'impiété qu'ils ont commis et de toutes les paroles injurieuses qu'ont proférées contre lui des pécheurs impies. » *(Jude 14, 15)* Cette venue et celle du Seigneur dans son temple sont deux événements distincts et séparés.

En revanche, la venue du Seigneur en qualité de souverain sacrificateur dans le lieu très saint pour purifier le sanctuaire, mentionnée dans Daniel 8.14, la venue du Fils de l'homme auprès de l'ancien des jours (7.13) et la venue du Seigneur dans son temple, dont parle Malachie, sont autant de descriptions du même événement; à quoi il faut ajouter l'arrivée de l'époux mentionnée dans la parabole des dix vierges.

Pendant l'été et l'automne de 1844, on entendit proclamer: « Voici l'époux! » Alors se formèrent les deux catégories de croyants représentés par les vierges sages et les vierges folles: les uns, attendant avec joie le retour du Seigneur, s'étaient soigneusement préparés à le rencontrer; les autres, poussés par la peur, mais dépourvus de la grâce de Dieu, s'étaient contentés de la théorie de la vérité. Dans la parabole, quand l'époux vint, « celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces ». Cette venue de l'époux a lieu avant les noces, qui représentent le moment où Jésus entre en possession du royaume. La sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui est la capitale du royaume, est appelée « l'épouse, la femme de l'agneau ». L'ange dit à Jean: « Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'agneau. Et il me transporta en esprit, dit le prophète, sur une grande et haute montagne. Et il me montra la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu. » *(Apocalypse 21.9-10)* Il est donc évident que l'épouse représente la sainte cité, et que les vierges allant à la rencontre de l'époux symbolisent l'Église. Dans l'Apocalypse, les serviteurs de Dieu sont les invités au souper. *(Voir Apocalypse 19.9)* Étant les invités, ils ne sauraient être aussi l'épouse. Jésus-Christ doit, selon le prophète Daniel, recevoir dans les cieux, de la main du Père, « la domination, la gloire et le règne ». Il reçoit la nouvelle Jérusalem, la capitale de Son royaume, « préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux ». *(Daniel 7.14; Apocalypse 21.2)* Mis en possession de Son royaume, Jésus viendra comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, pour chercher Son peuple, et le faire asseoir « à table avec Abraham, Isaac et Jacob », dans Son royaume, pour participer au souper des noces de l'agneau. » *(Matthieu 8.11; voir Luc 22.30)*

La proclamation: « Voici l'époux! » qui retentit durant l'été de 1844, porta des milliers de personnes à attendre le retour immédiat du Seigneur. Au temps fixé, l'époux était venu, non sur la terre, comme on l'avait cru, mais dans le ciel, devant l'ancien des jours, au mariage, à la réception de Son royaume. «

Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. » Les fidèles ne devaient pas assister personnellement au mariage, qui a lieu dans le ciel, tandis que les croyants sont sur la terre. Les serviteurs doivent « attendre que leur Maître revienne des noces ». *(Luc 12.36)* Mais il faut qu'ils comprennent Sa mission et qu'ils Le suivent par la foi quand Il se présente devant le Père. C'est dans ce sens que les vierges entrent avec l'époux dans la salle des noces.

Dans la parabole, ce sont celles qui avaient de l'huile dans des vases, avec leurs lampes, qui entrèrent dans la salle du festin. Ceux qui, en 1844, possédaient, outre la connaissance de la vérité scripturaire, l'Esprit et la grâce de Dieu, et qui, dans les ténèbres de leur amer désappointement, avaient patiemment attendu, étudiant la Parole pour obtenir un supplément de lumières, trouvèrent la vérité concernant le sanctuaire céleste et le changement de fonctions du Sauveur. Par la foi, ils Le suivirent dans le sanctuaire. De même, tous ceux qui acceptent ces vénités sur le témoignage des Écritures, qui suivent Jésus par la foi, alors qu'Il Se présente devant Dieu pour Son oeuvre ultime de médiation à l'issue de laquelle Il entre en possession de Son royaume — tous ceux-là sont représentés comme entrant dans la salle des noces.

Au chapitre 22 de saint Matthieu, où l'on retrouve l'image d'un mariage, on voit clairement que l'instruction du jugement précède les noces. Avant la cérémonie, le roi entre dans la salle et examine les invités *(Voir Matthieu 22.11)* pour voir si tous ont revêtu l'habit de noces, la robe immaculée qui représente un caractère purifié dans le sang de l'agneau *(Voir Apocalypse 7.14)*. Quiconque ne porte pas cet habit est jeté dehors; mais ceux qui en sont trouvés revêtus sont acceptés et jugés dignes de participer au royaume de Dieu et d'occuper une place sur le trône de l'agneau. Cet examen des caractères, ce choix des sujets propres au royaume de Dieu, c'est l'instruction du jugement par laquelle se termine l'oeuvre du sanctuaire céleste.

Quand cette instruction sera terminée, quand tous ceux qui, au cours des âges, ont professé la foi chrétienne auront été examinés et classés, alors seulement le temps de grâce prendra fin et la porte de la miséricorde se fermera. Cette seule et courte phrase: « Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée », nous conduit à travers le ministère final du Sauveur, jusqu'au moment où la grande oeuvre du salut de l'homme sera consommée.

Dans le sanctuaire terrestre qui est, nous l'avons vu, l'image des services du sanctuaire céleste, dès que le souverain sacrificateur entrait dans le lieu très saint, tout travail cessait dans le lieu saint. Dieu avait dit: « Il n'y aura personne dans la tente d'assignation lorsqu'il entrera pour faire l'expiation dans le sanctuaire, jusqu'à ce qu'il en sorte. » *(Lévitique 16.17)* De la même

manière, Jésus, en entrant dans le lieu très saint pour y achever Son oeuvre, a mis fin aux services du lieu saint, tout en continuant à plaider devant le Père les mérites de son sang en faveur des pécheurs.

Les adventistes de 1844 ne comprenaient pas ce sujet. Une fois la grande date passée, croyant être arrivés au moment critique où l'oeuvre de Jésus comme intercesseur devant le Père avait pris fin, ils continuèrent de croire que la venue du Seigneur était proche. Il leur semblait voir dans les Écritures que le temps de grâce devait se terminer peu avant le retour du Seigneur sur les nuées du ciel. Cela leur paraissait prouvé par les passages qui décrivent le temps où l'on cherchera, où l'on frappera, où l'on pleurera, mais en vain, devant la porte de la miséricorde. Et ils étaient à se demander si ce temps n'était pas venu. Ayant averti le monde de l'approche du jugement, ils crurent avoir achevé leur oeuvre et se désintéressèrent du salut des pécheurs. Les moqueries blasphématoires des impies étaient pour eux une preuve de plus que l'Esprit de Dieu avait abandonné les contempteurs de sa miséricorde. Tout cela les confirmait dans la conviction que le temps de grâce avait pris fin; ou, pour nous servir de leur expression, que la « porte de la miséricorde était fermée ». L'étude de la question du sanctuaire leur apporta des lumières nouvelles. Elle leur apprit qu'ils avaient eu raison de penser qu'un fait important devait se produire à la fin des deux mille trois cents jours, donc en 1844. La porte de la miséricorde par laquelle l'humanité avait eu accès auprès de Dieu pendant dix-huit siècles s'était effectivement fermée, mais une autre s'était ouverte, et le salut était offert aux hommes par l'intercession du Sauveur dans le lieu très saint. Une partie de sa tâche n'avait pris fin que pour faire place à l'autre. Il restait une « porte ouverte » dans le sanctuaire céleste où Jésus intercédait en faveur des pécheurs.

On comprit alors ces paroles de Jésus à Son Église: « Voici ce que dit le Saint, le Véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre, et personne ne fermera, celui qui ferme, et personne n'ouvrira: Je connais tes oeuvres... J'ai mis devant toi une porte ouverte, que personne ne peut fermer. » *(Apocalypse 3,7-8)*

Ce sont ceux qui, par la foi, suivent le Sauveur dans son oeuvre d'expiation et qui reçoivent les avantages de Son intercession; tandis que ceux qui refusent de s'éclairer sur cette oeuvre n'en retireront aucun profit. Les Juifs qui rejetèrent la lumière donnée lors de la première venue du Seigneur et refusèrent de Le recevoir comme Sauveur du monde, ne purent obtenir le pardon en Lui. Quand Jésus, à son ascension, entra dans le sanctuaire avec son propre sang pour répandre sur Ses disciples les bienfaits de Sa médiation, les Juifs, abandonnés à d'épaisses ténèbres, continuèrent leurs offrandes et leurs sacrifices inutiles. La dispensation des types et des ombres était passée. La porte par laquelle les hommes avaient autrefois accédé auprès de Dieu

s'était fermée. Les Juifs ayant refusé de l'invoquer de la seule façon par laquelle il fût possible de le trouver, c'est-à-dire par le ministère du sanctuaire céleste, ils perdirent tout rapport avec Dieu. Pour eux, la porte était fermée. Ils me connaissaient pas Jésus comme le véritable sacrifice et comme l'unique Médiateur auprès de Dieu; ils ne pouvaient donc être admis au bénéfice de sa médiation.

La condition des Juifs non croyants illustre l'état dans lequel se trouvent également les chrétiens insouciants qui restent volontairement dans l'ignorance de l'oeuvre de notre miséricordieux souverain sacrificateur. Dans le service typique, quand le souverain sacrificateur entrait dans le lieu très saint, tout Israël était tenu de s'assembler autour du sanctuaire et de s'humilier devant Dieu de la façon la plus solennelle, pour recevoir le pardon de ses péchés et ne pas être retranché de la congrégation. Combien n'est-il pas plus important, en ce grand jour antitype de la fête des expiations, de comprendre l'oeuvre de notre souverain sacrificateur et de savoir ce qui est requis de nous!

On ne rejette jamais impunément les avertissements du Seigneur. Au temps de Noé, Dieu envoya un message d'avertissement dont dépendait le salut du monde. Les antédiluviens repoussèrent ce message, et l'Esprit de Dieu se retira de cette génération pécheresse, qui périt dans les eaux du déluge. Au temps d'Abraham, la miséricorde cessa de plaider pour les coupables habitants de Sodome qui tous, sauf Lot, sa femme et deux de ses filles, furent consumés par le feu du ciel. Il en fut de même aux jours du Sauveur, qui disait aux Juifs incrédules de Sa génération: « Votre maison vous sera laissée déserte! » *(Matthieu 23.38)* Au sujet des hommes des derniers jours, la Parole inspirée s'exprime comme suit: « Ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Aussi Dieu leur envoie une puissance d'égarement, pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice, soient condamnés. » *(2 Thessaloniciens 2.10- 12)* Parce qu'ils rejettent les enseignements de Sa Parole, Diem leur retire Son Esprit et les abandonne aux égarements qu'ils affectionnent.

Malgré tout, Jésus intercède encore en faveur des hommes, et ceux qui cherchent la lumière la trouveront. Ce fait ne fut pas immédiatement compris par les adventistes; mais il leur devint évident des qu'ils commencèrent à saisir le sens des passages de l'Écriture relatifs à leur position.

L'échéance de 1844 fut suivie d'une période de crise. Quelques-uns perdirent confiance dans leur ancien calcul des périodes prophétiques et attribuèrent à des influences humaines ou sataniques la puissance qui avait accompagné le mouvement adventiste. Ceux qui persistèrent dams leur foi trouvèrent un immense soulagement en recevant la lumière touchant le sanctuaire céleste. Conservant l'assurance que le Seigneur les avait dirigés, ils attendirent les directions divines et découvrirent que leur souverain sacrificateur était

entré dans une nouvelle phase de Son ministère; en l'y suivant par la foi, ils comprirent également la mission finale de l'Église. Éclairés sur le premier et le second message, ils furent ainsi préparés à recevoir et à communiquer au monde le message du troisième ange, rapporté dans le quatorzième chapitre de l'Apocalypse.

25. La Loi de Dieu est immuable

« Et le temple de Dieu dans le ciel fut ouvert, et l'arche de son alliance apparut dans son temple. » *(Apocalypse 11.19)* L'arche de l'alliance se trouve dans le saint des saints, la seconde pièce du sanctuaire. Dans le ritualisme du sanctuaire terrestre, qui était l'image et l'ombre des choses célestes, cette pièce ne s'ouvrait qu'au grand jour des expiations, pour la purification du sanctuaire. La déclaration concernant l'ouverture du temple de Dieu et la mise en évidence de l'arche de son alliance se rapporte donc à l'ouverture au lieu très saint du sanctuaire céleste en 1844, lorsque Jésus-Christ y entra pour achever son oeuvre expiatoire. Ceux qui, par la foi, avaient suivi leur souverain sacrificateur dans le lieu très saint y découvrirent l'arche de son alliance. En étudiant le sujet du sanctuaire, ils comprirent le changement survenu dans les fonctions sacerdotales du Sauveur, et le contemplèrent, plaidant, devant l'arche de Dieu, les mérites de Son sang en faveur des pécheurs.

L'arche du tabernacle terrestre renfermait les deux tables de pierre sur lesquelles étaient gravés les préceptes de la loi de Dieu. Le fait que cette arche était le réceptacle du décalogue lui conférait son caractère sacré. On vient de lire que « le temple de Dieu dans le ciel s'étant ouvert », « l'arche de son alliance apparut dans son temple ». C'est donc dans le lieu très saint du sanctuaire céleste que se trouve précieusement conservée la loi que Dieu proclama lui- même au milieu des tonnerres du Sinaï et qu'il écrivit de Son doigt sur les tables de pierre.

La loi de Dieu déposée dans le sanctuaire céleste est l'auguste original du code dont les préceptes gravés sur les tables de pierre et reproduits par Moïse dans le Pentateuque étaient une copie conforme. La constatation de ce fait important amena les adventistes à comprendre la nature sacrée et l'immutabilité de la loi divine. Ils virent comme jamais auparavant la portée de ces paroles du Sauveur: « Tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé. » *(Matthieu 5.18)* Révélation de la volonté de Dieu, transcription de son caractère, la loi de Dieu, en sa qualité de « témoin fidèle qui est dans les cieux », est impérissable. Aucun de Ses commandements n'en a été aboli; nul trait de lettre n'en a été effacé. Le psalmiste s'écrie: « À toujours, ô Éternel! ta parole subsiste dans les cieux. » « Tous ses commandements sont immuables. Ils sont inébranlables pour toujours, à perpétuité. » *(Psaumes 119.89; 111.7, 8, version synodale.)*

Au centre même du décalogue se trouve enchâssé le quatrième commandement tel qu'il fut proclamé à l'origine: Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier. Tu travailleras six jours, et tu feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour est le jour du repos de l'Éternel, ton Dieu: tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car en six jours l'Éternel a fait les cieux, la terre et la mer, et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour: c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié. » *(Exode 20.8-11)*

Continuant à étudier ainsi la Parole de Dieu, le coeur attendri par son Esprit, ils constatèrent avec surprise qu'ils avaient inconsciemment transgressé ce précepte en méconnaissant le jour de repos du Créateur, et ils se mirent à examiner les raisons qui avaient amené les chrétiens à l'observation du premier jour de la semaine au lieu du jour que Dieu avait sanctifié. Mais ils ne trouvèrent dans les Écritures aucune trace de l'abolition du quatrième commandement, d'un changement du jour de repos, ou d'un texte prouvant que la bénédiction prononcée sur le septième jour à l'origine lui eût jamais été retirée. Et, comme ils s'étaient honnêtement efforcés de connaître et d'accomplir la volonté de Dieu, s'avouant, avec chagrin, coupables devant la loi de Dieu, mais décidés à rester fidèles à leur Créateur, ils se mirent à sanctifier son jour de repos.

Des efforts nombreux et sérieux furent tentés en vue de les amener à renoncer à cette résolution. Mais ils avaient bien compris que si le sanctuaire terrestre était une image, une ombre du céleste, la loi déposée dans l'arche du terrestre était une copie exacte de celle du céleste. Or, pour eux, l'acceptation de la vérité concernant le sanctuaire céleste entraînait la reconnaissance des droits de la loi de Dieu et l'obligation d'observer le sabbat du quatrième commandement. Cela suscita une opposition acharnée contre l'exposé clair et scripturaire du ministère de Jésus-Christ dans le sanctuaire céleste. On s'efforça de fermer la porte que Dieu avait ouverte, et d'ouvrir celle qu'il avait fermée. Mais « celui qui ouvre, et personne ne fermera, qui ferme, et personne n'ouvrira », avait dit: « J'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer. » *(Apocalypse 3.7, 8)* Jésus avait ouvert la porte du lieu très saint; par cette porte avait jailli un flot de lumière, et l'on avait compris que le quatrième commandement faisait partie de la loi renfermée dans l'arche sainte. Ce que Dieu avait établi, nul ne pouvait le renverser.

On découvrit ces mêmes vérités au quatorzième chapitre de l'Apocalypse. Les trois messages de ce chapitre constituent un triple avertissement qui doit préparer les habitants de la terre pour la seconde venue du Seigneur. *(Voir Appendice a47)* La proclamation: « L'heure de son jugement est venue a attiré l'attention sur l'oeuvre de Jésus-Christ en faveur du salut de l'homme. Elle

révèle une vérité qui doit être proclamée jusqu'à ce que cesse l'intercession du Sauveur et qu'il descende du ciel sur la terre pour chercher Son peuple. L'instruction du jugement commencé en 1844 se poursuivra jusqu'à ce que les cas des morts et des vivants aient tous été examinés; elle durera donc jusqu'à la fin du temps de grâce. Pour donner aux hommes la possibilité de subsister devant le Seigneur, le message les invite à « craindre Dieu, à lui donner gloire » et à « adorer celui qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et les sources d'eaux ». Le résultat de l'obéissance à ces messages est indiqué en ces termes: « C'est ici la persévérance des saints, qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus. » En effet, pour oser affronter l'épreuve redoutable du jugement, il faut nécessairement observer la loi de Dieu. L'apôtre Paul dit: « Tous ceux qui ont péché avec la loi seront jugés par la loi... au jour où... Dieu jugera par Jésus-Christ les actions secrètes des hommes.» Il ajoute que ce sont « ceux qui mettent en pratique la loi qui seront justifiés. » *(Romains 2.12-16)* C'est par la foi seulement que l'on peut observer la loi; car « sans la foi il est impossible d'être agréable à Dieu.» L'apôtre sous-entend ici ce qu'il dit ailleurs, quand il déclare: « tout ce qu'on ne fait pas avec foi est un péché. » *(Hébreux 11.6; Romains 14.23, version Synodale.)*

Le premier ange invite le monde, à « craindre Dieu, à lui donner gloire », et à l'adorer comme Créateur des cieux et de la terre. Cela équivaut à une exhortation à se conformer à Sa loi. Le Sage dit: « Crains Dieu et garde ses commandements; c'est le devoir qui s'impose à tout homme. » *(Ecclésiastes 12.15 (vers. Synodale).)* Hors de l'observation de ses commandements, aucun culte ne peut être agréable à Dieu. « L'amour de Dieu consiste à garder ses commandements. » « Si quelqu'un détourne l'oreille pour ne pas écouter la loi, sa prière même est une abomination. » *(1 Jean 5.3; Proverbes 28.9)*

Le devoir d'adorer Dieu découle de sa qualité de Créateur à qui tous les êtres doivent l'existence. Chaque fois que les Écritures font valoir les droits de Dieu à être adoré plutôt que les divinités païennes, c'est à Sa puissance créatrice qu'elles en appellent. « Tous les dieux des peuples sont des idoles, et l'Éternel a fait les cieux. » *(Psaumes 96.5)*« À qui me comparerez-vous, pour que je lui ressemble? dit le Saint. Levez vos yeux en haut, et regardez! Qui a créé ces choses? » « Ainsi parle, l'Éternel, le Créateur des cieux, le seul Dieu, qui a formé la terre, qui l'a faite et qui l'a affermie. Je suis l'Éternel, et il n'y en a point d'autre. » *(Ésaïe 40.25, 26; 45.18)* Le psalmiste écrit d'autre part: « Sachez que l'Éternel est Dieu! c'est lui qui nous a faits, et nous lui appartenons. » « Fléchissons le genou devant l'Éternel, notre Créateur. » *(Psaumes 100.3; 95.6)* Et les êtres saints qui adorent Dieu dans le ciel donnent comme suit la raison du culte qu'ils lui rendent: « Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance; car tu as créé toutes choses. » *(Apocalypse 4.11)*

Le triple message du quatorzième chapitre de l'Apocalypse , qui invite les hommes à adorer le Créateur, signale comme résultat de son appel la formation d'un peuple qui observe les commandements de Dieu. Or l'un de ces commandements rappelle formellement que Dieu est le Créateur. Le quatrième précepte dit en effet: « Le septième jour est le jour, du repos de l'Éternel, ton Dieu. Car en six jours l'Éternel a fait les cieux, la terre et la mer, et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour: c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié. » *(Exode 20.10, 11)* Parlant de son jour de repos, le Seigneur ajoute: « Qu'il soit entre moi et vous un signe auquel on connaisse que je suis l'Éternel, votre Dieu. » *(Ézéchiel 20.20)* Et la raison en est donnée: « Car en six jours l'Éternel a fait les cieux et la terre, et le septième jour il a cessé son oeuvre et il s'est reposé. » *(Exode 31.17)*

« Ce qui fait l'importance du sabbat comme mémorial de la création, c'est qu'il rappelle constamment la raison pour laquelle il faut adorer Dieu », à savoir qu'il est le Créateur et que nous sommes ses créatures. « Le sabbat est par conséquent à la base même du culte du vrai Dieu, puisqu'il enseigne cette grande vérité de la façon la plus frappante, ce que ne fait nulle autre institution. La véritable raison d'être du culte rendu à l'Être suprême, non pas le septième jour seulement, mais constamment, se trouve dans la distinction qui existe entre le Créateur et ses créatures. Jamais ce grand fait ne sera aboli, et jamais il ne sera oublié. » *(J. N. Andrews, Hist. of The Sabbath, chap. XXVII.)* C'est pour nous le rappeler constamment que Dieu institua le sabbat en Éden, et aussi longtemps que son attribut de Créateur demeurera la raison pour laquelle il faut l'adorer, le jour du repos béni par lui restera Son signe et Son mémorial. Si ce jour avait été universellement observé, les pensées et les affections des hommes se seraient tournées vers le Créateur comme objet de leur adoration et de leur culte, et jamais on n'aurait entendu parler d'un idolâtre, d'un incrédule ou d'un athée. L'observation du repos de l'Éternel est un signe de fidélité au vrai Dieu, qui a « fait les cieux, la terre et la mer et tout ce qui y est contenu ». De ce fait, le message qui ordonne aux hommes d'adorer Dieu et de garder Ses commandements les exhortera tout spécialement à observer le quatrième commandement.

En contraste avec ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont la foi de Jésus, le troisième ange signale une autre classe de gens contre les erreurs desquels il profère ce solennel et terrible avertissement: « Si quelqu'un adore la bête et son image, et reçoit une marque sur son front ou sur sa main, il boira, lui aussi, du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère.» *(Apocalypse 14.9)* L'intelligence de ce message exige une interprétation correcte des symboles employés. Or, que représentent respectivement la bête, l'image, la marque?

La chaîne prophétique dans laquelle apparaissent ces symboles commence au douzième chapitre de l'Apocalypse, avec le dragon qui tente de supprimer Jésus à sa naissance. Le dragon, nous est-il dit, c'est Satan; *(Apocalypse 12.9)* c'est lui, en effet, qui poussa Hérode à attenter aux jours du Sauveur. Mais l'empire romain, dont le paganisme était la religion officielle, fut le principal instrument de Satan dans sa guerre contre le Christ et Son peuple, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne. Il en résulte que si le dragon représente Satan, il représente aussi, à un point de vue secondaire, l'empire romain sous sa forme païenne.

Le treizième chapitre nous donne la description d'un autre animal *(Apocalypse 13.1-10)* qui « ressemblait à un léopard », auquel « le dragon donna sa puissance, et son trône, et une grande autorité ». Comme la plupart des protestants l'ont cru, ce symbole représente la papauté, qui réussit à s'emparer de « la puissance, du trône et de l'autorité » de l'ancien empire romain. Concernant cette bête semblable à un léopard, on lit: « Et il lui fut donné une bouche qui proférait des paroles arrogantes et des blasphèmes... Elle ouvrit sa bouche pour proférer des blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel. Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre. Et il lui fut donné autorité sur toute tribu, tout peuple, toute langue, et toute nation. » Cette prophétie, dont les termes sont presque identiques à ceux dans lesquels est décrite la onzième corne du septième chapitre de Daniel, désigne indubitablement la papauté.

« Il lui fut donné le pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois.» Le prophète ajoute: « L'une de ses têtes » fut « comme blessée à mort », Et encore: « Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité; si quelqu'un tue par l'épée; il faut qu'il soit tué par l'épée. » Les quarante-deux mois sont identiques à la période de « un temps, des temps et la moitié d'un temps » — trois années et demie ou mille deux cent soixante jours — de Daniel, et pendant lesquels la papauté devait opprimer le peuple de Dieu. Nous l'avons déjà dit dans les chapitres précédents: cette période, a commencé avec la suprématie papale en l'an 538 de notre ère et s'est terminée en 1798. C'est alors que le pape fut fait prisonnier par les troupes françaises, et que la papauté reçut une « blessure mortelle ». Ainsi s'accomplit cette prophétie: « Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité. » *(Apocalypse 13.10)*

Ici apparaît un symbole nouveau. Le prophète dit: « Puis je vis monter de la terre une autre bête, qui avait deux cornes semblables à celles d'un agneau. » *(Apocalypse 13.11)* L'aspect de cette bête et la façon dont elle se révèle indiquent une nation différente des puissances représentées par les autres symboles. Les grands empires qui ont dominé sur le monde ont paru aux yeux du prophète Daniel sous l'image de bêtes de proie montant de la grande mer, sur laquelle soufflaient les quatre vents des cieux. » *(Voir Daniel 7.2)* Au

dix- septième chapitre de l'Apocalypse *(verset 15)*, un ange annonce que les eaux représentent « des peuples, des foules, des nations et des langues ». Les vents symbolisent la guerre. Les quatre vents des cieux agitant la mer sont l'emblème des guerres cruelles et des révolutions qui portent ces puissances au pouvoir suprême.

Il n'en est pas ainsi de la bête aux cornes semblables à celles d'un agneau, et qui « monte de la terre ». Au lieu d'abattre d'autres États pour s'établir à leur place, la nation en question doit s'élever sur un territoire jusqu'alors inoccupé, et se développer d'une façon graduelle et pacifique, Elle ne surgit donc point du sein des nombreuses populations de l'Ancien Monde, de cette mer furieuse représentant « des peuples, des foules, des nations et des langues ». Il faut la chercher au-delà de l'Atlantique.

Quelle est la nation du Nouveau Monde qui, jeune encore vers 1798, attirait l'attention du monde et présageait un avenir de force et de grandeur? L'application du symbole ne permet pas un instant d'hésitation. Une nation, une seule, remplit les conditions de notre prophétie: les États-Unis d'Amérique. À diverses reprises, la pensée et parfois même les termes du prophète ont éte employés par des historiens et des orateurs pour décrire la naissance et le développement de cette nation. La bête « montait de la terre ». Or, selon les commentateurs, le terme de l'original rendu ici par « monter de la terre » signifierait « croître, sortir du sol comme une plante ». En outre, comme on l'a vu, cette nation doit s'établir sur un territoire jusqu'alors inoccupé. Un écrivain estimé, décrivant la naissance des États-Unis, parle de « ce peuple qui sort mystérieusement du néant », et de cette « semence silencieuse qui devint un empire ». *(G. A. Townsend, The New World compared with The Old, p.462.)* En 1850, un journal européen voyait les États-Unis comme un empire merveilleux « émergeant... au milieu du silence de la terre, et ajoutant chaque jour à sa puissance et à son orgueil » (The Dublin Nation). Dans un discours sur les Pères pèlerins, fondateurs de cette nation, Edward Everett disait: « Recherchaient-ils un lieu retiré, inoffensif en raison de son obscurité, et protégé en raison de son éloignement, où la petite église de Leyde pût jouir de la liberté de conscience? Considérez les puissantes régions sur lesquelles, par une conquête pacifique,... ils ont fait flotter la bannière de la croix! » *(Speech delivered at Plymouth, Mass., déc. 1824, p. 11.)*

Elle « avait deux cornes semblables à celles d'un agneau ». Ces cornes d'agneau symbolisent la jeunesse, l'innocence, la douceur. Elles représentent bien les États-Unis au moment où le prophète les voit « monter de la terre », en 1798. Parmi les croyants exilés qui s'enfuirent en Amérique pour se soustraire à l'oppression des rois et à l'intolérance des prêtres, plusieurs étaient déterminés à établir un État sur les larges bases de la liberté civile et religieuse. Leurs aspirations ont été consignées dans la Déclaration d'Indépendance, qui

proclame cette grande vérité: « tous les hommes sont créés égaux » et possèdent des droits inaliénables « à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur ». En outre, la Constitution garantit au peuple le droit de se gouverner lui-même par l'élection de représentants chargés par lui d'élaborer et de faire observer les lois. La liberté religieuse elle aussi a été assurée, chacun étant déclaré libre de servir Dieu selon sa conscience. Le républicanisme et le protestantisme, dévenus les principes fondamentaux de cette nation, constituent le secret de sa puissance et de sa prospérité. Les opprimés de toute la chrétienté ont tourné vers ce pays des regards pleins d'espérance. Des millions d'émigrés ont débarqué sur ses rives, et les Etats-Unis ont fini par prendre place parmi les nations les plus puissantes de la terre.

Mais la bête aux cornes d'agneau « parlait comme un dragon. Elle exerçait toute l'autorité de la première bête en sa présence, et elle faisait que la terre et ses habitants adoraient la première bête, dont la blessure mortelle avait été guérie ». Elle disait « aux habitants de la terre de faire une image à la bête qui avait la blessure de l'épée et qui vivait » *(Apocalypse 13.11-14)*.

Les cornes semblables à celles d'un agneau et le langage du dragon chez cette bête indiquent une contradiction frappante entre la profession de foi et les actes de la nation qu'elle représente. C'est par ses lois et par ses décisions judiciaires qu'une nation « parle », et c'est par ces mêmes organes que ladite bête démentira les principes libéraux et pacifiques qu'elle a mis à la base de la chose publique. La prédiction disant qu'elle parlera « comme un dragon », et qu'elle exercera toute l'autorité de la première bête en sa présence », annonce clairement l'apparition d'un esprit d'intolérance et de persécution analogue à l'esprit manifesté par les nations représentées par le dragon et le léopard. Et la déclaration: « Elle faisait que la terre et ses habitants adoraient la première bête » montre que cette nation usera de son autorité pour imposer certaine pratique religieuse qui constituera un hommage rendu à la papauté.

De telles mesures seraient en opposition avec les principes de ce gouvernement et contraires au génie de ses libres institutions comme aussi aux affirmations les plus solennelles de la Déclaration d'Indépendance et de la Constitution. Afin d'éviter tout retour de l'intolérance et de la persécution, les fondateurs de la nation ont veillé avec soin à ce que l'Église ne pût jamais s'emparer du pouvoir civil. La Constitution déclare que « le Congrès ne pourra faire aucune loi permettant l'établissement d'une religion d'État, ou qui en interdise le libre exercice » ; elle ajoute « qu'aucune condition religieuse ne pourra jamais être exigée comme qualification indispensable à l'exercice d'une fonction ou charge publique aux États-Unis ». Ce n'est qu'en supprimant ces garanties de la liberté nationale que l'autorité civile pourrait imposer des observances religieuses. Or, telle est, d'après le symbole prophétique, l'inconséquence flagrante où tombera cette bête aux cornes

d'agneau — professant être pure, douce, inoffensive, mais parlant comme le dragon.

« Disant aux habitants de la terre de faire une image à la bête. » Nous nous trouvons ici en présence d'une forme de gouvernement dont le pouvoir législatif est entre les mains du peuple, ce qui prouve une fois de plus que la prophétie désigne les États-Unis.

Mais qu'est-ce que « l'image de la bête », et comment se formera-t-elle? Notons qu'il s'agit d'une image de la première bête érigée par la bête à deux cornes. Pour savoir ce que sera cette image et comment elle, se formera, il faut étudier les caractéristiques de la bête elle-même, c'est-à-dire celles de la papauté.

Lorsque la primitive Église eut perdu l'Esprit et la puissance de Dieu en abandonnant la simplicité de l'Évangile et en adoptant les rites et les coutumes des païens, elle voulut opprimer les consciences et rechercha pour cela l'appui de l'État. Ainsi naquit la papauté, c'est-à-dire une Église dominant l'État au profit de ses intérêts, et tout spécialement en vue de bannir « l'hérésie ». Si les États-Unis en viennent un jour à « former une image à la bête », cela signifie que l'élément religieux aura assez d'ascendant sur le gouvernement civil pour se servir de sa puissance.

Or, chaque fois que l'Église a pu dominer le pouvoir civil, elle a tenu à réprimer la dissidence. Les églises protestantes qui ont marché sur les traces de Rome en s'unissant au pouvoir séculier ont, elles aussi, manifesté le désir de limiter la liberté de conscience. On en a un exemple caractéristique dans la longue persécution dirigée par l'Église anglicane contre les dissidents. Au cours des seizième et dix-septième siècles, des milliers de pasteurs non conformistes ont dû quitter leurs églises, et un grand nombre de personnes, prédicateurs et fidèles, ont été condamnées à des amendes ou ont subi la prison, la torture et le martyre.

C'est l'apostasie qui amena la primitive Église à rechercher l'appui du gouvernement et prépara la voie à la papauté, c'est-à-dire à la bête. Saint Paul l'avait dit: « Il faut que l'apostasie soit arrivée auparavant, et qu'on ait vu paraître l'homme du péché. » *(2 Thessaloniciens 2.3)* Ainsi l'apostasie de l'Église préparera la voie à l'image de la bête.

La Parole de Dieu annonce qu'avant le retour du Seigneur, on verra un déclin religieux analogue à celui des premiers siècles. « Dans les derniers jours, il y aura des temps difficiles. Car les hommes seront égoïstes, amis de l'argent, fanfarons, hautains, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, irréligieux, insensibles, déloyaux, calomniateurs, intempérants, cruels, ennemis des gens de bien, traîtres, emportés, enflés d'orgueil, aimant le plaisir plus que Dieu, ayant l'apparence de la piété, mais reniant ce qui en fait la force. » *(2 Timothée 3.15)* « Mais l'Esprit dit expressément que, dans

les derniers temps, quelques- uns abandonneront la foi, pour s'attacher à des esprits séducteurs et à des doctrines de démons. » *(1 Timothée 4.1)* Satan agira par « toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, et avec toutes les séductions de l'iniquité ». Et tous ceux « qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés » seront abandonnés à une puissance d'égarement, pour qu'ils croient au mensonge. » *(2 Thessaloniciens 2.9-11)* Parvenue à ce degré, l'impiété produira les mêmes résultats que dans les premiers siècles.

La grande diversité de croyances parmi les protestants est parfois avancée comme une preuve décisive que jamais rien ne sera tenté en vue de les amener toutes à l'unité de la foi. Mais, depuis quelques années, il existe dans les églises protestantes un courant de plus en plus puissant en faveur d'une fédération basée sur certains articles de foi. Pour assurer cette union, on évite de discuter les sujets sur lesquels tous ne sont pas d'accord, quelle que soit l'importance que la Parole de Dieu y attache.

Dans un sermon prêché en 1846, Charles Beecher disait: « Non seulement le corps pastoral des Églises évangéliques protestantes est entièrement formé sous la pressionécrasante du respect humain. On y fléchit le genou devant la puissance de l'apostasie. N'est-ce pas ainsi que les choses allaient à Rome? Ne répétons-nous pas son histoire? Et que verrons- nous bientôt? Un nouveau concile général! Un congrès mondial! Une alliance évangélique et un credo universel! » *(Sermon on « The bible, a Sufficient Creed », delivere at Fort Wayne, Ind., 22 fév. 1846.)* Alors, il ne restera qu'un pas à faire pour parvenir à l'unité: recourir à la force.

Dès que les principales églises protestantes des États-Unis s'uniront sur des points de doctrine qui leur sont communs et feront pression sur l'État pour l'amener à imposer leurs décrets et à soutenir leurs institutions, l'Amérique protestante sera formée à une image de la hiérarchie romaine et la conséquence inévitable en sera l'application de peines civiles aux délinquants.

La bête à deux cornes « fit que tous, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, reçussent une marque sur leur main droite ou sur leur front, et que personne ne pût acheter ni vendre, sans avoir la marque, le nom de la bête ou le nombre de son nom ». *(Apocalypse 13.16, 17)* Or, voici la proclamation du troisième ange: « Si quelqu'un adore la bête et son image, et reçoit une marque sur son front ou sur sa main, il boira, lui aussi, du vin de la fureur de Dieu. » La « bête » mentionnée dans ce message, et dont le culte est imposé par la bête à deux cornes, c'est la première bête, semblable à un léopard *(Apocalypse 13)*, la papauté. « Quant à l'image de la bête », elle représente le protestantisme apostat qui s'unira avec le pouvoir civil afin d'imposer ses dogmes.

Reste à définir « la marque de la bête ». Après nous avoir mis en garde contre l'adoration de la bête et de son image, la prophétie ajoute: « C'est ici la persévérance des saints, qui gardent les commandements de Dieu et

la foi de Jésus. » Le contraste établi dans ce texte entre ceux qui gardent les commandements de Dieu et ceux qui adorent la bête et son image et en reçoivent la marque, prouve que l'observation de la loi de Dieu, d'une part, et sa violation, d'autre part, différencieront les adorateurs de Dieu de ceux de la bête.

La caractéristique de la bête, et par conséquent celle de son image, c'est la transgression des commandements de Dieu. Le prophète Daniel écrit, au sujet du pouvoir représenté par la petite corne (la papauté): « Il espérera changer les temps et la loi. » Et saint Paul donne au pouvoir qui allait chercher à s'élever au dessus de Dieu les qualificatifs d'« impie » et de « mystère de l'iniquité » *(Daniel 7.25; 2 Thessaloniciens 2.7, 8. Dans ce dernier passage, les mots impie et iniquité sont traduits de deux termes qui signifient: « l'homme sans loi », « l'opposition à la loi ». Voir les versions de Lausanne et Vevey.)* Ces deux prophéties se complètent. Ce n'est qu'en tentant de changer la loi divine que la papauté peut s'élever au- dessus de Dieu car ceux qui se soumettraient sciemment à la loi ainsi amendée, rendraient des honneurs suprêmes à l'auteur de ce changement. Cet acte d'obéissance aux lois papales serait une marque d'allégeance accordée au pape au détriment de Dieu.

La papauté a effectivement tenté de changer la loi de Dieu. Dans les catéchismes, le second commandement, qui interdit le culte des images, a été supprimé, et le quatrième a été altéré de façon à ordonner, comme jour du repos, l'observation du premier jour de la semaine au lieu du septième. Les théologiens catholiques déclarent que le second commandement a été omis parce qu'il était inutile, vu qu'il est renfermé dans le premier, et affirment que le texte qu'ils nous donnent est la loi telle que Dieu voulait qu'elle fût comprise. Cela ne saurait donc, selon eux, constituer le changement prédit par le prophète, qui parle d'une altération intentionnelle et réelle: « Il espérera changer les temps et la loi. » Néanmoins, le changement apporté au quatrième commandement accomplit exactement la prophétie, car la seule autorité sur laquelle on le fait reposer est celle de l'Église. En cela, la puissance papale s'élève ouvertement au-dessus de Dieu.

Tandis que les adorateurs de Dieu se distingueront spécialement par leur respect pour le quatrième commandement, signe de la puissance créatrice de Dieu, et témoignage rendu à son droit aux hommages de l'humanité, les adorateurs de la bête se distingueront par leur tentative d'abolir le mémorial du Créateur en vue de glorifier l'institution romaine. C'est d'ailleurs en faveur du dimanche que la papauté a commencé d'affirmer sa prétention de changer la loi de Dieu (voir Appendice a48) et qu'elle a eu pour la première fois recours à la puissance du bras séculier. Cependant, les Écritures ne désignent que le septième jour de la semaine, et jamais le premier, comme « jour du Seigneur ». Jésus lui-même a déclaré: « Le Fils de l'homme est seigneur même

du sabbat. » D'autre part, dans le quatrième commandement, Dieu affirme que « le septième jour est le repos de l'Éternel », et, par la plume d'Ésaïe, il l'appelle « mon saint jour » *(Marc 2.28, version de Lausanne); Ésaïe 58.13)*

L'assertion, si souvent avancée, que c'est Jésus-Christ qui a changé le sabbat est démentie par ses propres paroles. Dans son sermon sur la montagne, il déclare: « Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes; je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir. Car, je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé. Celui donc qui supprimera l'un de ces plus petits commandements, et qui enseignera aux hommes à faire de même, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux; mais celui qui les observera, et qui enseignera à les observer, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. » *(Matthieu 5.17-19)*

Les protestants reconnaissent généralement que la Bible ne sanctionne pas le changement du sabbat. On en voit la preuve dans des publications autorisées. L'un de ces ouvrages constate « le silence absolu du Nouveau Testament en ce qui concerne un commandement explicite en faveur du dimanche ou en fait de règlements relatifs à son observation » . *(Georges Elliott, The Abiding Sabbath, p. 184.)*

Un autre écrivain affirme: « Jusqu'à la mort du Sauveur, aucun changement de jour n'avait eu lieu »; et « rien ne prouve que les apôtres, aient donné un commandement explicite enjoignant l'abandon du sabbat du septième jour et l'observation du premier jour de la semaine ». *(A. E. Waffle, The Lord's Day, p. 186-188.)*

Les auteurs catholiques admettent d'autre part que le changement du jour du repos est le fait de leur église, et déclarent que les protestants s'inclinent devant son autorité en observant le dimanche. Dans le catéchisme de l'évêque de Montpellier, en réponse à la question: « Quel est le jour qu'il faut observer? » on lit: « Dans l'ancienne loi, on sanctifiait le samedi. Mais l'Église, instruite par Jésus-Christ, et conduite par le Saint-Esprit, a changé ce jour en celui du dimanche, en sorte qu'au lieu du dernier jour, on sanctifie le premier. » *(Instructions générales en forme de Cathéchisme, publiées par ordre de Messire Charles Joachim Colbert, évêque de Montpellier '1733', p.137, 138.)*

Comme signe de l'autorité de l'Église catholique, ses apologistes citent « le fait même du transfert du sabbat au dimanche, fait accepté par les protestants... qui, en observant le dimanche, reconnaissent que l'Église a le pouvoir d'ordonner des fêtes et de les imposer sous peine de péché ». *(H. Tuberville, An Abridgement of the Christian Doctrine, p. 58.)* Le changement du quatrième commandement n'est-il donc pas nécessairement le signe ou la marque de l'autorité de l'Église catholique, en d'autres termes, « la marque de la bête »?

Or, l'Église catholique n'a pas abandonné ses prétentions à la suprématie, que le monde et les églises protestantes reconnaissent virtuellement en acceptant un jour de repos de sa création et en répudiant le sabbat des Écritures. Un évêque français affirme que « l'observation du dimanche par les protestants est un hommage rendu, malgré eux, à l'autorité de l'Église [catholique] ». *(Mgr de Ségur, Causeries sur le protestantisme d'Aujourd'hui, p. 207.)* Ils ont beau se réclamer, pour ce changement, de l'autorité de la tradition et des Pères, ils le font au mépris du principe même qui les a séparés de Rome, à savoir que « leur seule et unique règle de foi est l'Écriture sainte » . Rome voit bien qu'ils s'abusent et ferment volontairement les yeux sur des faits évidents. Aussi se réjouit-elle en constatant que l'idée d'une loi du dimanche gagne du terrain, assurée de voir, tôt ou tard, le monde protestant revenir dans son giron.

L'observation du dimanche imposée par des églises protestantes équivaut à l'obligation d'adorer la papauté ou « la bête ». En outre, en imposant un acte religieux par l'intermédiaire du pouvoir civil, les églises formeront une « image à la bête »; il s'ensuivra que tout pays protestant qui imposera l'observation du dimanche rendra par là obligatoire l'adoration de la bête et de son image.

Il est vrai que les chrétiens des générations passées ont observé le dimanche, convaincus que c'était le jour du repos prescrit par la Bible. Et il y a actuellement dans toutes les confessions, sans en excepter la communion catholique romaine, de vrais chrétiens qui croient honnêtement que le dimanche est d'institution divine. Dieu agrée leur sincérité et leur fidélité. Mais quand l'observation du dimanche sera imposée par la loi, et que le monde possédera la lumière sur le vrai jour du repos, celui qui, alors, rendra hommage à Rome plutôt qu'à Dieu, adorera la bête de préférence à Dieu, adoptera le « signe » de l'autorité de la bête au lieu de celui de l'autorité divine et obéira aux lois humaines plutôt qu'à la loi de Jéhovah, celui-là recevra la « marque de la bête ».

Le plus terrible avertissement jamais adressé à des mortels est celui qui est contenu dans le message du troisième ange. Ce péché est particulièrement odieux puisqu'il attirera sur la tête des transgresseurs la colère de Dieu sans mélange de miséricorde. On ne saurait donc laisser le monde dans les ténèbres sur une question de cette importance. La mise en garde contre ce péché doit parvenir au monde avant que les jugements de Dieu fondent sur lui; chacun devra en connaître les motifs et avoir l'occasion d'y échapper. Or, la prophétie déclare que cette proclamation sera faite par le premier ange « à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple ». L'avertissement du troisième ange, qui fait partie de ce triple message, ne doit pas avoir une publicité moins large. Il sera, dit la prophétie, proclamé d'une voix forte par un ange qui vole au milieu du ciel. Il attirera donc l'attention du monde entier.

Dans ce conflit, toute la chrétienté sera partagée en deux camps: d'une part, ceux qui gardent les commandements de Dieu et ont la foi de Jésus, et,

d'autre part, ceux qui adorent la bête et son image et en reçoivent la marque. L'Église et l'État auront beau unir leur puissance pour contraindre « tous, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves », à prendre « la marque de la bête », *(Apocalypse 13.16, 17)* le peuple de Dieu ne la recevra pas. Le prophète de Patmos voit « ceux qui avaient vaincu la bête et son image, et le nombre de son nom, debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu. Et ils chantent le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, et le cantique de l'agneau » *(Apocalypse 15.2, 3)*.

26. Une réforme indispensable

Ésaïe prédit en ces termes la réforme du jour du repos qui devait s'accomplir dans les derniers jours: « Ainsi parle l'Éternel: Observez ce qui est droit, et pratiquez ce qui est juste; car mon salut ne tardera pas à venir, et ma justice à se manifester. Heureux l'homme qui fait cela et le fils de l'homme qui y demeure ferme, gardant le sabbat, pour ne point le profaner, et veillant sur sa main, pour ne commettre aucun mal!... Les étrangers qui s'attacheront à l'Éternel pour le servir, pour aimer le nom de l'Éternel, pour être ses serviteurs, tous ceux qui garderont le sabbat, pour ne point le profaner, et qui persévéreront dans mon alliance, je les amènerai sur ma montagne sainte, et je les réjouirai dans ma maison de prière. » *(Ésaïe 56.1, 2, 6, 7)*

Comme le montre le contexte, cette prophétie appartient à la dispensation chrétienne. « Le Seigneur, l'Éternel parle, lui qui rassemble les exilés d'Israël: Je réunirai d'autres peuples à lui, aux siens déjà rassemblés. » *(Ésaïe 56.8)* C'est l'annonce du rassemblement des gentils par l'Évangile. Et c'est sur ceux d'entre eux qui observeront le jour de repos de l'Éternel qu'une bénédiction est prononcée. Ainsi, l'obligation du quatrième commandement va plus loin que l'époque de la crucifixion, de l'ascension et de la résurrection du Christ; elle embrasse le temps où les serviteurs de Dieu annonceront la bonne nouvelle au monde entier.

Par la plume du même prophète, le Seigneur donne cet ordre: « Lie le témoignage et scelle la loi parmi mes disciples! » *(Ésaïe 8.16. Trad. littérale, voir version de Lausanne.)* Le sceau de la loi de Dieu se trouve dans le quatrième commandement. Seul entre les dix, il renferme le nom et les titres du Législateur. Il le proclame Créateur des cieux et de la terre, et montre ainsi que Dieu seul a droit à notre soumission et à notre adoration. En dehors de ce précepte, rien dans le décalogue n'indique de quelle autorité la loi émane. Or, la loi divine ayant été privée de son sceau lorsque le sabbat en a été éliminé par l'autorité du pape, les disciples de Jésus sont invités à rétablir ce sceau en rendant au jour de repos du quatrième commandement sa place légitime comme mémorial du Créateur, et signe de Son autorité.

« À la loi et au témoignage! » Entre les doctrines et les théories contradictoires qui abondent, c'est la loi de Dieu seule qui décide infailliblement. C'est par elle que toutes les opinions, toutes les doctrines et toutes les théories doivent être jugées. « Si l'on ne parle pas ainsi, dit le prophète, il n'y aura point d'aurore pour le peuple. » *(Ésaïe 8.20)*

Cet ordre est aussi lancé: « Crie à plein gosier, ne te retiens pas, élève ta voix comme une trompette, et annonce à mon peuple ses iniquités, à la maison de Jacob ses péchés! » Ce n'est pas un monde méchant, c'est celui que Dieu appelle « mon peuple », qui est repris pour ses transgressions. Le Seigneur dit encore: « Tous les jours ils me cherchent, ils veulent connaître mes voies; comme une nation qui aurait pratiqué la justice, et n'aurait pas abandonné la loi de son Dieu. » *(Ésaïe 58.1, 2)* Il s'agit de personnes qui se croient justes et qui semblent s'intéresser vivement au service de Dieu, mais la censure sévère et solennelle de celui qui sonde les coeurs leur apprend qu'elles foulent aux pieds ses divins préceptes.

Et le prophète précise comme suit le commandement qui a été abandonné: « Les tiens rebâtiront sur d'anciennes ruines; tu relèveras des fondements antiques; on t'appellera réparateur des brèches, celui qui restaure les chemins, qui rend le pays habitable. Si tu retiens ton pied pendant le sabbat, pour ne pas faire ta volonté en mon saint jour, si tu fais du sabbat tes délices, pour sanctifier l'Éternel en le glorifiant, et si tu l'honores en ne suivant point tes voies, en ne te livrant pas à tes penchants et à de vains discours, alors tu mettras ton plaisir en l'Éternel. » *(Ésaïe 58.12, 13)* Cette prophétie s'applique aussi à notre temps. Une brèche a été faite à la loi de Dieu quand Rome a changé le jour du repos. Mais le temps de la restauration de cette institution divine est maintenant venu. Il faut que la brèche soit réparée et que les fondements antiques soient relevés.

Sanctifié par l'exemple et la bénédiction du Créateur, le sabbat, septième jour de la semaine, a été observé, en Eden, par Adam et Ève dans leur état d'innocence; puis par Adam déchu, mais repentant, lorsqu'il fut chassé du paradis. Il a été observé par tous les patriarches, depuis Abel jusqu'à Noé, le juste, et le fut au temps d'Abraham et de Jacob. Au cours de la captivité en Égypte, un grand nombre de membres du peuple élu perdirent la connaissance de la loi de Dieu au milieu de l'idolâtrie générale. Puis, lors de la délivrance d'Israël, pour lui faire connaître sa volonté immuable et le porter à lui obéir à toujours, Dieu proclama Sa loi devant la multitude réunie au pied du Sinaï, au milieu de scènes d'une impressionnante grandeur.

Depuis ce temps-là jusqu'à maintenant, la loi de Dieu et le quatrième commandement ont été connus, conservés et observés sur la terre. Bien que l'« homme de péché » ait réussi à fouler aux pieds le jour choisi de Dieu, il a toujours été honoré, même dans les jours les plus sombres, par des âmes fidèles qui vivaient à l'écart du monde. Depuis la Réforme, chaque génération a connu des observateurs du septième jour. En dépit des moqueries et de la persécution, un témoignage constant a été rendu à la perpétuité de la loi de Dieu et à l'obligation sacrée du jour de repos de la création.

Ces vérités, telles qu'elles sont présentées dans le quatorzième chapitre de l'Apocalypse (v. 6-12) en rapport avec « l'Évangile éternel », caractériseront l'Église de Jésus-Christ au moment de son retour. Voici, en effet, le résultat de la proclamation du triple message: « C'est ici la persévérance de ceux qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus. » Or, ce message est le dernier qui sera donné au monde avant le retour du Christ. Aussitôt après la proclamation de ce message, le prophète voit le Fils de l'homme venir dans la gloire pour recueillir la moisson de la terre.

Les fidèles qui accueillaient la lumière sur le sanctuaire et l'inviolabilité de la loi de Dieu furent remplis d'admiration et de joie en voyant la beauté et l'harmonie de ces vérités. Impatients de faire part au monde chrétien de leurs précieuses lumières, ils s'imaginaient qu'ils seraient reçus avec enthousiasme. Mais ces vérités, qui les eussent mis en désaccord avec la société, furent mal accueillies par un grand nombre de ceux qui se disaient disciples du Christ. L'obéissance au quatrième commandement exigeait un sacrifice que la majorité n'était pas disposée à consentir.

En entendant présenter les droits du septième jour, plusieurs raisonnaient de la façon suivante: « Nous avons toujours, de même que nos pères, observé le dimanche; un grand nombre d'hommes excellents et renommés pour leur piété l'ont aussi observé et sont morts en paix. S'ils étaient dans la bonne voie, nous y sommes aussi. L'observation de ce nouveau jour de repos nous brouillerait avec le monde et nous priverait de toute influence sur notre entourage. Que peut faire un petit groupe d'observateurs du septième jour contre tout un monde d'observateurs du dimanche? » C'est par des arguments du même genre que les Juifs tentaient de justifier leur rejet de Jésus. Leurs pères avaient été bénis de Dieu en offrant leurs sacrifices; pourquoi leurs enfants n'obtiendraient-ils pas le salut de la même manière? Au temps de Luther, de même, les papistes disaient que de vrais chrétiens étaient morts dans la foi catholique, et que, par conséquent, leur religion était suffisante pour assurer le salut. Un tel raisonnement aboutit à la suppression de tout progrès dans la foi et la vie religieuse.

Plusieurs avançaient que l'observation du dimanche était une doctrine et un usage séculaires et universels de l'Église. On leur répondait en démontrant que le sabbat et son observation sont plus anciens et plus universels encore, puisqu'ils sont aussi vieux que le monde, et possèdent la sanction des anges et du Créateur. C'est, en effet, quand les fondements de la terre furent posés, alors que les étoiles du matin entonnaient des chants d'allégresse et que les fils de Dieu poussaient des acclamations, que furent jetées les bases du jour du repos. *(Job 38.6, 7 et Genèse 2.1-3)* Cette institution, qui ne se réclame d'aucune tradition, d'aucune autorité humaine, qui fut établie par l'ancien des jours et consacrée par Sa Parole éternelle, a certainement des droits à notre vénération.

Lorsque la réforme du jour du repos fut publiquement présentée, des pasteurs en renom s'efforcèrent de calmer les consciences inquiètes en tordant le sens des Écritures. Et ceux qui ne sondaient pas le saint Livre pour eux-mêmes acceptèrent volontiers des conclusions conformes à leurs désirs. On tenta de réfuter la vérité par des arguments? par des sophismes, par les traditions des Pères et l'autorité de l'Église. Pour soutenir la validité du quatrième commandement, ses défenseurs sondèrent leur Bible avec un zèle accru. Munis de cette seule arme, d'humbles hommes résistèrent à des savants qui constatèrent, surpris et irrités, l'impuissance de leurs éloquents sophismes contre le raisonnement simple et direct de gens versés dans les Écritures plutôt que dans les subtilités de l'École.

En l'absence de tout témoignage biblique en leur faveur, plusieurs — oubliant que le même raisonnement avait été employé contre Jésus et ses apôtres — répétaient avec une inlassable persévérance: « Pourquoi nos hommes éminents ne comprennent-ils pas cette question du sabbat? Vous n'êtes qu'une poignée; il est impossible que vous ayez raison et que tous les savants du monde aient tort. »

Pour réfuter de tels arguments, il suffisait de citer l'enseignement des Écritures et l'histoire des voies de Dieu envers son peuple au travers des siècles. Dieu opère par ceux qui l'écoutent, qui lui obéissent et qui sont disposés, s'il le faut, à faire entendre des vérités importunes et à dénoncer les péchés populaires. La raison pour laquelle Dieu ne se sert pas plus souvent de savants et d'hommes haut placés pour diriger des mouvements de réforme, c'est qu'ils mettent leur confiance dans leurs credo, leurs théories et leurs systèmes théologiques, et qu'ils n'éprouvent pas le besoin de se laisser enseigner d'en haut. Seuls ceux qui sont en rapport avec la Source de la sagesse peuvent comprendre et expliquer les Écritures. Lorsque des hommes peu versés dans la science des écoles sont appelés à annoncer la vérité, ce n'est pas parce qu'ils sont ignorants, mais parce qu'ils ne sont pas remplis d'eux-mêmes, et ne refusent pas de se laisser enseigner de Dieu. Disciples à l'école du Christ, ils sont grandis par leur humilité et leur obéissance. En leur confiant la connaissance de la vérité, Dieu leur confère une dignité en présence de laquelle pâlissent les honneurs terrestres et la grandeur humaine.

La majorité des adventistes repoussa la vérité concernant le sanctuaire et la loi de Dieu. Beaucoup d'entre eux abandonnèrent aussi leur foi au mouvement adventiste et adoptèrent des vues illogiques et contradictoires touchant les prophéties et le mouvement lui-même. D'aucuns tombèrent dans la manie de fixer pour le retour du Christ des dates successives. La lumière qui brillait alors sur le sujet du sanctuaire leur aurait montré qu'aucune période prophétique n'atteint le retour du Seigneur, le temps exact de cet événement n'ayant pas été prédit. S'étant détournés de la lumière,

ils s'évertuèrent, à plusieurs reprises, à en fixer la date, mais ils essuyèrent chaque fois un nouveau désappointement.

Aux Thessaloniciens, qui avaient reçu des théories erronées touchant le retour du Seigneur, l'apôtre Paul conseilla judicieusement de soumettre leurs espérances et leurs désirs à la critique de la Parole de Dieu. En leur citant les prophéties annonçant les événements devant précéder le retour de Jésus, il leur montra qu'ils n'avaient aucune raison de l'attendre de leur temps. « Que personne ne vous séduise d'aucune manière »: tel fut son avertissement. En adoptant des vues non fondées sur les Écritures, ils couraient le danger de faire fausse route, leurs désillusions les exposeraient à la risée des impies, et ils risquaient de se laisser aller au découragement au point de douter des vérités essen-tielles à leur salut. Cette exhortation de l'apôtre aux Thessaloniciens renfermait un enseignement important pour les derniers jours. Beaucoup d'adventistes prétendaient que s'ils ne faisaient reposer leur foi sur une date précise marquant le retour du Seigneur, ils ne pouvaient pas s'y préparer avec zèle et ferveur. Mais les démentis successifs infligés à leurs calculs eurent pour effet d'ébranler leur foi au point qu'il devint presque impossible de les intéresser aux grands faits de la prophétie.

L'annonce de la date précise de l'heure du jugement lors de la proclamation du premier message avait été voulue de Dieu. Le calcul des périodes prophétiques sur lequel ce message était basé, fixant la fin des deux mille trois cents jours à l'automne de 1844, était inattaquable. Les tentatives réitérées faites en vue de découvrir de nouvelles dates, et les raisonnements illogiques sur lesquels ces théories reposaient, ne faisaient pas qu'éloigner les esprits de la vérité présente, ils jetaient en outre le discrédit sur la proclamation de ce message. Plus se multiplient et se généralisent les tentatives de fixer le temps précis du retour du Christ, mieux cela répond aux desseins de Satan. Dès qu'une date est passée, le Malin couvre de ridicule et de mépris ses propagateurs, et jette le discrédit sur le grand mouvement de 1843-1844. Ceux qui s'obstinent dans cette erreur finiront par fixer une date trop éloignée, et, bercés dans une fausse sécurité, ils ne se réveilleront que lorsqu'il sera trop tard.

L'histoire de l'ancien Israël est une image frappante de celle des adventistes. Dieu avait conduit ces derniers tout comme il avait conduit son peuple hors d'Égypte. Dans le grand désappointement, leur foi avait été éprouvée comme l'avait été celle des Israélites à la mer Rouge. S'ils avaient continué de mettre leur confiance en Celui qui les avait conduits, ils auraient vu le salut de Dieu. Si tous ceux qui travaillèrent d'un commun accord à l'oeuvre en 1844 avaient reçu le message du troisième ange et l'avaient proclamé par la vertu du Saint-Esprit, le Seigneur aurait, par eux, opéré avec puissance. Un flot de lumière se serait répandu sur le monde, les habitants de la terre auraient reçu

l'avertissement, l'oeuvre se serait achevée, et il y a des années que le Seigneur serait venu pour introduire les siens dans la gloire.

Dieu ne désirait pas que les Israélites errassent quarante ans dans le désert; il voulait les conduire directement au pays de Canaan et les y voir saints et heureux. Mais « ils ne purent y entrer à cause de leur incrédulité. » *(Hébreux 3.19)* Leurs murmures et leurs apostasies les firent tomber dans le désert, et une autre génération fut suscitée. pour posséder le pays promis. Dieu ne désirait pas non plus que le retour de Jésus tardât si longtemps, et que ses enfants demeurassent tant d'années dans un monde de douleur et de larmes. Mais leur incrédulité les a séparés de Dieu. Ayant refusé d'accomplir la tâche qu'il leur avait assignée, ils ont été remplacés par d'autres. C'est par miséricorde envers le monde que Jésus retarde Sa venue, afin de donner aux pécheurs l'occasion d'entendre l'avertissement, et de trouver en lui un abri au jour de la colère de Dieu.

Aujourd'hui, comme dans les siècles précédents, le message dénonçant les péchés et les erreurs de notre époque suscitera de l'opposition. « Quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses oeuvres ne soient dévoilées. » *(Jean 3.20)* Devant l'impossibilité de défendre leurs positions par les Écritures, et décidés à s'y maintenir en dépit de tout, les adversaires attaquent la réputation et les mobiles de ceux qui plaident la cause d'une vérité impopulaire. Cette tactique a servi dans tous les siècles. Élie fut accusé de troubler Israël, Jérémie, de le trahir et Paul, d'avoir souillé le temple. En tout temps, ceux qui ont voulu soutenir la vérité ont été dénoncés comme séditieux, hérétiques et schismatiques. Des foules, trop peu croyantes pour accepter la « parole certaine » des prophètes, recevront avec une crédulité aveugle une accusation contre ceux qui osent dénoncer des péchés à la mode. Cet esprit se manifestera de plus en plus. Les Écritures annoncent clairement que le jour viendra où les lois civiles seront si contraires à la loi de Dieu que celui qui voudra obéir aux préceptes divins devra braver l'opprobre et les châtiments réservés aux malfaiteurs.

En face de cette situation, que doit faire le messager de la vérité? Doit-il la taire, puisqu'elle ne fait que pousser les gens à l'éluder ou à la nier? Nullement. Il n'a pas plus de raisons de la cacher que n'en ont eu les anciens réformateurs. L'histoire des saints et des martyrs a été conservée au profit des générations futures. Ces vivants exemples de sainteté et de fermeté inébranlable nous sont parvenus pour encourager ceux qui sont maintenant à la brèche. Ce n'est pas pour eux seulement qu'ils ont reçu la grâce et la vérité, mais afin d'en illuminer la terre. Si Dieu a confié des lumières à ses serviteurs, c'est pour qu'ils les fassent briller sur le monde.

Le Seigneur disait autrefois à l'un de Ses porte-parole: « La maison d'Israël ne voudra pas t'écouter, parce qu'elle ne veut pas m'écouter. » Néanmoins, «

tu leur diras mes paroles, qu'ils écoutent ou qu'ils n'écoutent pas ». *(Ézéchiel 3.7; 2.7)* Au serviteur de Dieu en notre temps est donné cet ordre: « Crie à plein gosier, ne te retiens pas, élève ta voix comme une trompette, et annonce à mon peuple ses iniquités, à la maison de Jacob ses péchés. »

Dans la mesure des moyens qui lui ont été confiés, quiconque a reçu la lumière de la vérité est sous la même responsabilité solennelle et redoutable que le prophète d'Israël auquel le Seigneur disait: « Fils de l'homme, je t'ai établi comme sentinelle sur la maison d'Israël. Tu dois écouter la parole qui sort de ma bouche, et les avertir de ma part. Quand je dis au méchant: Méchant, tu mourras! si tu ne parles pas pour détourner le méchant de sa voie, ce méchant mourra dans son iniquité, et je te redemanderai son sang. Mais si tu avertis le méchant pour le détourner de sa voie, et qu'il ne s'en détourne pas, il mourra dans son iniquité; et toi tu sauveras ton âme. » *(Ézéchiel 33.7-9)*

Le grand obstacle qui empêche la proclamation et la réception de la vérité, c'est qu'elle suscite l'opprobre et la persécution. C'est là le seul argument contre la vérité que ses champions n'aient jamais pu réfuter. Mais ce fait ne rebute pas le vrai disciple de Jésus- Christ. Il n'attend pas que la vérité devienne populaire pour la défendre. Convaincu de son devoir, il en accepte délibérément les inconvénients, estimant, après l'apôtre des gentils, que « nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire » *(2 Corinthiens 4.17)*; il considère avec un ancien prophète « l'opprobre de Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l'Égypte » *(Hébreux 11.26)*.

Quelle que soit leur profession de foi, ceux qui, dans les choses religieuses, se laissent diriger par la prudence plutôt que par des principes, ne sont que des opportunistes. Il faut faire le bien parce que c'est le bien, et laisser à Dieu le soin des conséquences. Le monde est redevable de toutes ses grandes réformes à des hommes de principe, de foi et de courage; c'est par de tels hommes que celle de notre temps doit être menée à bien.

Voici ce que le Seigneur dit à ses serviteurs: « Écoutez-moi, vous qui connaissez. la justice, peuple, qui as ma loi dans ton coeur! Ne craignez pas l'opprobre des hommes, et ne tremblez pas devant leurs outrages. Car la teigne les dévorera comme un vêtement, et la gerce les rongera comme de la laine; mais ma justice durera éternellement, et mon salut s'étendra d'âge en âge. » *(Ésaïe 51.7, 8)*

27. Réveils modernes

Partout où la Parole de Dieu a été fidèlement annoncée, les résultats en ont attesté la divine origine. L'Esprit de Dieu a accompagné Ses serviteurs, revêtu leur parole de puissance et réveillé la conscience des pécheurs. La « lumière qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme », a illuminé les replis les plus secrets de leur âme, et ce qui était caché dans les ténèbres a été mis en pleine lumière. Un sentiment profond de leur culpabilité s'est emparé de leur esprit et de leur coeur. Ils ont été convaincus « en ce qui concerne le péché, la justice et le jugement » à venir. Un sentiment très vif de la justice de Jéhovah les a saisis, et, terrifiés à la pensée de paraître devant Celui qui sonde les coeurs, ils se sont écriés: « Qui me délivrera? » Aussi, quand la croix du Calvaire, sacrifice infini consenti par Dieu lui-même pour sauver le pécheur, s'est présentée à leurs regards, ils ont compris que seuls les mérites de Jésus-Christ pouvaient expier leurs transgressions et les réconcilier avec Dieu. Humbles et croyants, ils ont accepté « l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde », et dont le sang leur a obtenu la « rémission ».

Ces convertis-là produisaient des « fruits dignes de la repentance. Ils croyaient, ils étaient baptisés, et ils se relevaient pour marcher « en nouveauté de vie ». Devenus de « nouvelles créatures » en Jésus-Christ, ils ne « marchaient » plus selon les « convoitises d'autrefois », mais suivaient par la foi l'empreinte des pas du Fils de Dieu, reproduisant Son caractère et se « purifiant comme lui-même est pur ». Ils aimaient désormais les choses qu'ils haïssaient autrefois, et haïssaient les choses qu'ils aimaient. L'orgueilleux, le présomptueux, devenait doux et humble de coeur. L'homme vain et altier se montrait sérieux et modeste. Le matérialiste devenait religieux, le buveur, sobre et le débauché, chaste. Les vaines coutumes du monde étaient abandonnées. Les convertis ne s'adonnaient pas à la parure extérieure, aux « ornements d'or ou aux habits qu'on revêt », mais à la parure « intérieure et cachée dans le coeur, à la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible, qui est d'un grand prix devant Dieu ». *(1 Pierre 3.3-4)*

Ces réveils étaient caractérisés par d'humbles et profonds examens de conscience. On y entendait des appels solennels adressés aux pécheurs par des hommes animés d'une compassion profonde envers les êtres pour lesquels Jésus a versé Son sang. Des hommes et des femmes imploraient, par d'ardentes prières d'intercession, le salut des pécheurs. Ces réveils engendraient des âmes qui, loin de reculer devant le renoncement et le sacrifice, se réjouissaient d'être jugées dignes d'endurer l'opprobre pour l'amour de Jésus-Christ. On

constatait une transformation dans la vie de ces nouveaux croyants. Les milieux où ils vivaient bénéficiaient de leur influence. Ils « rassemblaient avec Jésus-Christ » et « semaient pour l'Esprit », en vue de « récolter pour la vie éternelle ».

À eux s'appliquaient ces paroles: « Vous avez été attristés selon Dieu... Car la tristesse selon Dieu produit une conversion à salut dont on ne se repent point; mais la tristesse du monde produit la mort. Voyez en effet cette tristesse même selon Dieu que vous avez éprouvée, quel empressement elle a produit en vous! et même quelle apologie, et même quelle indignation, et même quelle crainte, et même quel ardent désir, et même quel zèle, et même quel châtiment! » *(2 Corinthiens 7.9-11)*

Tel est le résultat de l'action de l'Esprit de Dieu. Là où il n'y a pas de réforme, il n'y a pas eu de véritable repentir. Si le pécheur rend le gage, restitue ce qu'il a dérobé, confesse ses péchés, et s'il aime le Seigneur et ses semblables, il peut avoir l'assurance d'être en paix avec Dieu. Tels étaient les résultats des anciens réveils. En les jugeant par leurs fruits, on pouvait dire qu'ils étaient bénis de Dieu pour le salut des individus et le relèvement de l'humanité.

Malheureusement, maints réveils modernes présentent un contraste frappant avec les manifestations de la grâce divine qui accompagnaient autrefois les travaux des serviteurs de Dieu. Il est vrai qu'ils font sensation. Bien des gens se disent convertis, et les Églises enregistrent de nombreuses adhésions. Néanmoins, les faits ne nous autorisent pas à croire qu'il y ait eu une augmentation proportionnelle de véritable vie spirituelle. Ce feu de paille ne tarde pas à s'éteindre et laisse derrière lui des ténèbres plus épaisses qu'auparavant.

Les réveils populaires sont trop souvent produits par des appels à l'imagination, par l'excitation des émotions: ils satisfont le goût du clinquant et de la nouveauté. Les convertis recrutés de cette façon sont peu désireux d'écouter les Écritures le témoignage des apôtres et des prophètes les laisse indifférents. Les services religieux qui n'ont rien de sensationnel ne les attirent pas. Les messages qui ne font appel qu'à la raison ne trouvent aucun écho dans leur âme. Les avertissements positifs de la Parole de Dieu qui concernent directement leurs intérêts éternels sont pour eux lettre morte.

Pour toute âme réellement convertie, le grand objet de la vie, c'est la connaissance de Dieu et des choses éternelles. Mais où trouve-t-on, de nos jours, dans les églises en vogue, cet esprit de consécration à Dieu? Les convertis ne se débarrassent ni de leur orgueil ni de leur amour du monde. Ils ne sont pas plus disposés qu'avant leur conversion à renoncer à eux-mêmes, à se charger de la croix du Sauveur et à suivre l'humble et doux Jésus. La puissance de la piété a presque disparu de plusieurs églises; les soirées théâtrales les tombolas, les ventes, la toilette en ont banni la pensée de Dieu. Les terres,

les belles villas, les projets et les occupations de cette vie remplissent tellement les coeurs que l'on accorde tout au plus une pensée fugitive à ce qui concerne nos intérêts éternels. Un grand nombre de ceux qui se réclament de la religion en ignorent à tel point les principes qu'elle est devenue la risée des incrédules et des sceptiques.

Malgré le déclin général de la foi et de la piété, il y a encore, dans ces églises, de vrais disciples du Sauveur. Aussi, avant que les jugements de Dieu fondent sur la terre, il y aura au sein de son peuple un réveil de la piété primitive tel qu'on n'en a pas vu depuis les jours des apôtres. Dieu accordera à Ses enfants l'Esprit et la puissance d'en haut. Alors, de nombreuses âmes sortiront des églises où l'amour du monde a supplanté l'amour de Dieu et de Sa Parole. Beaucoup de pasteurs et de fidèles accepteront joyeusement les vérités que Dieu a fait proclamer en ce temps-ci pour préparer un peuple en vue de la seconde venue du Christ. Pour enrayer cette oeuvre, l'ennemi des âmes en suscite des contrefaçons donnant l'impression que la bénédiction de Dieu est répandue sur les églises qu'il égare. De grands réveils sembleront se produire, et des multitudes attribueront au Seigneur des choses merveilleuses dues à un tout autre esprit. Déguisé sous le manteau de la religion, Satan tentera d'étendre son influence sur le monde chrétien.

L'esprit qui caractérisera les grands mouvements religieux de l'avenir s'est exercé à des degrés divers dans un grand nombre de réveils nés au cours du siècle dernier. Ils font surtout appel au sentiment et on y trouve un mélange de vrai et de faux propre à induire en erreur. Mais la séduction n'est pas inévitable. Il n'est pas difficile, à la lumière de la Parole de Dieu, de déterminer la nature de ces mouvements. On peut être sûr que la bénédiction de Dieu n'est pas là où l'on néglige le témoignage des Écritures et où l'on se détourne des vérités qui exigent le renoncement et la séparation du monde. Si, en outre, on applique cette règle de Jésus: « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » *(Matthieu 7.16)*, on pourra se convaincre que ces mouvements ne procèdent pas de l'Esprit de Dieu.

Dieu s'est révélé aux hommes par les vérités de Sa Parole; quiconque les accepte est à l'abri des séductions de Satan. C'est le fait de les avoir négligées qui a ouvert la porte à tous les maux dont souffre le monde religieux. On a, dans une large mesure, perdu de vue la nature et l'importance de la loi de Dieu. Une fausse conception du caractère et de la perpétuelle obligation de la loi divine a ouvert la voie à des erreurs sur la conversion et la sanctification, et a eu pour conséquence un abaissement du niveau de la piété dans les églises. C'est la raison pour laquelle l'Esprit et la puissance de Dieu sont absents des réveils modernes.

Dans les diverses églises chrétiennes des hommes reconnaissent ce fait et le déplorent. Un professeur signale en termes excellents les périls que court

actuellement la religion: « L'une des causes de notre faiblesse, dit-il, c'est que, du haut de la chaire, on ne met pas assez en évidence les droits de la loi divine. Autrefois, nos chaires étaient l'écho de la voix de la conscience... Nos prédicateurs les plus éminents, suivant l'exemple du Maître, donnaient à leurs discours une étonnante majesté en mettant en relief la loi, ses préceptes et ses menaces. Leurs deux grandes maximes étaient que la loi est une manifestation des perfections divines, et que celui qui n'aime pas la loi n'aime pas non plus l'Évangile; car la loi, aussi bien que l'Évangile, est un miroir qui réfléchit le vrai caractère de Dieu. Le péril où nous sommes en engendre un autre: celui de ne pas voir la nature odieuse du péché, son étendue, sa culpabilité. Or, l'énormité de la désobéissance est proportionnée à l'excellence du commandement... »

Aux dangers mentionnés précédemment s'ajoute celui de ravaler la justice de Dieu. La tendance de la prédication moderne est de filtrer la justice de Dieu au travers de sa bienveillance, et d'abaisser celle-ci au niveau d'un sentiment au lieu de l'élever à la hauteur d'un principe. Le prisme de la nouvelle théologie sépare ce que Dieu a réuni. La loi divine est-elle un bien on un mal? Elle est un bien. Donc, la justice est un bien, puisqu'elle a pour but la pratique de la loi. Aussi, de l'habitude de sous-estimer la loi et la justice de Dieu, et, par suite, ce que la désobéissance de l'homme a d'odieux, on glisse facilement dans le travers de déprécier la grâce qui découle de l'expiation du péché. » Ainsi l'Évangile perd sa valeur et son importance aux yeux des hommes, et, pour peu que l'on fasse un pas de plus, on n'hésitera pas à rejeter pratiquement la Parole de Dieu elle-même.

Maints conducteurs religieux affirment que Jésus, par Sa mort, a aboli la loi, et que nous ne sommes, par conséquent, plus tenus de l'observer. Il en est qui la représentent comme un joug irritant et qui opposent au prétendu esclavage de la loi la liberté dont on jouit sous l'Évangile.

Ce n'est pas ainsi que les apôtres et les prophètes envisageaient la sainte loi de Dieu. David déclarait: « Je marcherai au large, car je recherche tes ordonnances. » *(Psaume 119.45)* L'apôtre Jacques, qui écrivait après la mort du Sauveur, appelle le décalogue « la loi royale », « la loi parfaite, la loi de la liberté » *(Jacques 2.8; 1.25)* et le voyant de Patmos, un demi-siècle après la crucifixion, prononce une bénédiction sur « ceux qui pratiquent Ses commandements, afin qu'ils aient droit à l'arbre de la vie et qu'ils entrent par les portes dans la ville ». *(Apocalypse 22.14, vers. de Lausanne)*

C'est sans raison qu'on a prétendu que, par Sa mort, Jésus avait aboli la loi de Son Père. S'il avait été possible d'amender ou de supprimer la loi, le Fils de Dieu n'aurait pas eu besoin de mourir pour soustraire l'homme à la pénalité du péché. Loin d'abolir la loi, la mort de Jésus-Christ prouve qu'elle est immuable. Le Fils de Dieu est venu rendre Sa « loi grande et magnifique » *(Ésaïe 42.21)*. Il déclarait: « Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi.

... Tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre. » *(Matthieu 5.17-18)* Et pour ce qui Le concerne personnellement, Il s'exprime prophétiquement ainsi: « Je veux faire ta volonté, mon Dieu! Et ta loi est an fond de mon coeur. » *(Psaume 40.9)*

Par sa nature, la loi de Dieu est immuable. Elle est une révélation de la volonté et du caractère de Son auteur. Dieu étant amour, Sa loi aussi est amour. Ses deux grands principes sont l'amour de Dieu et l'amour du prochain. « L'amour est donc l'accomplissement de la loi. » *(Romains 13.10)* Le caractère de Dieu est fait de justice et de vérité ; telle est aussi la nature de Sa loi. « Ta loi est la vérité », dit le psalmiste; « tous tes commandements sont justes » *(Psaume 119.142, 172)*. De son côté, l'apôtre Paul déclare: « La loi est sainte, et le commandement est saint, juste et bon. » *(Romains 7.12)* Une loi qui est l'expression de la pensée et de la volonté de Dieu doit subsister aussi longtemps que Son auteur.

Réconcilier l'homme avec Dieu et avec les principes de la loi divine, telle est l'oeuvre de la conversion et de la sanctification. L'homme créé à l'image de Dieu était en parfaite harmonie avec la nature et la loi du Créateur. Les principes de la justice étaient écrits dans son coeur. Mais le péché l'a séparé de Dieu. Il ne réfléchit plus l'image divine. Il est en guerre avec les saints principes de Sa loi. « L'affection de la chair est inimitié contre Dieu, parce qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, et qu'elle ne le peut même pas. » *(Romains 8.7)* Mais « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique », afin de « réconcilier l'homme avec lui- même ». Par les mérites de JÉsus, l'accord a été rétabli entre le Créateur et sa créature; celle- ci, renouvelée par la grâce divine, mise en possession d'une vie nouvelle, est transformée par une « nouvelle naissance » sans laquelle, a dit Jésus, nul « ne peut voir le royaume de Dieu ».

Le premier pas vers la réconciliation avec Dieu, c'est la conviction du péché. « Le péché est la transgression de la loi. » « C'est par la loi que vient la connaissance du péché. » *(1 Jean 3.4; Romains 3.2)* Pour voir sa culpabilité, il faut que le pécheur se compare avec la grande règle de la justice divine. C'est un miroir fidèle qui donne l'image d'un caractère parfait, et qui rend le pécheur capable de discerner ses défauts.

Mais si la loi nous révèle nos péchés, elle ne nous en donne pas le remède. Si elle promet la vie a celui qui obéit, elle prononce la peine de mort contre les transgresseurs. Seul l'Évangile peut purifier des souillures du péché. Par la conversion à Dieu, dont il a transgressé la loi, et par la foi au sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, l'homme obtient la « rémission des péchés passés » et devient participant de la nature divine. Il est désormais enfant de Dieu, parce qu'il a reçu l'esprit d'adoption par lequel il crie: « Abba, Père! »

À la question: Est-il désormais libre de transgresser la loi? Paul répond: « Anéantissons- nous donc la loi par la foi? Loin de là! Au contraire, nous

confirmons la loi. » « Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore dans le péché? » Jean ajoute: « L'amour de Dieu consiste à garder ses commandements. Et ses commandements ne sont pas pénibles. » *(Romains 3.31; Romains 6.2; 1 Jean 5.3)* Par la nouvelle naissance, le pécheur est mis en harmonie avec Dieu et avec Sa loi. Dès que ce changement s'est produit, l'homme est passé de la mort à la vie, du péché à la sainteté, de la transgression et de la révolte à l'obéissance et à la fidélité. L'ancienne vie d'inimitié contre Dieu n'est plus. Il est entré dans une vie nouvelle de réconciliation, de foi et d'amour. Alors, « la justice de la loi » est « accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'esprit ». *(Romains 8.4)* Et le croyant s'écrie du fond du coeur: « Combien j'aime ta loi! Elle est tout le jour l'objet de ma méditation. » *(Psaumes 119.97)*

« La loi de l'Éternel est parfaite, elle restaure l'âme. » *(Psaumes 19.8)* Sans la loi, on n'a aucune idée de la pureté et de la sainteté de Dieu, ni de sa propre culpabilité et de sa misère. On n'a aucune conviction réelle du péché, et on n'éprouve aucun besoin de s'amender. Ne se sentant pas perdu par ses transgressions de la loi divine, on ne voit pas la nécessité du sang expiatoire du Sauveur. On accepte l'espérance du salut sans changement radical du coeur et sans réforme de la vie. C'est ainsi que les conversions superficielles se multiplient et que des multitudes entrent dans l'Église sans être réellement unies au Sauveur.

Des théories erronées touchant la sanctification jouent un grand rôle dans les mouvements religieux de notre époque. Ces théories, non seulement fausses mais dangereuses, trouvent un accueil empressé, ce qui nous impose le devoir de faire comprendre à tous l'enseignement des Écritures à ce sujet.

La véritable sanctification est une doctrine biblique. L'apôtre Paul écrit aux Thessaloniciens: « Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification. » Il ajoutait: « Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même tout entiers. » *(1 Thessaloniciens 4.3; 5.23)* La Bible enseigne clairement en qnoi consiste la sanctification, et comment on y parvient. Priant en faveur de ses disciples, le Sauveur disait: « Sanctifie-les par ta vérité: ta parole est la vérité. » *(Jean 17.17)* D'autre part, l'apôtre déclarait qu'on est « sanctifié par l'Esprit-Saint» *(Romains 15.16)*. Jésus fit à Ses disciples, touchant la mission du Saint-Esprit, la déclaration suivante: « Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité. » *(Jean 16.13)* Cela concordait avec cette affirmation du psalmiste: « Ta loi est la vérité. » Ce sont donc à la fois l'Esprit et la Parole de Dieu qui nous révèlent les grands principes de justice contenus dans sa loi. Étant donné que la loi est sainte, juste et bonne, qu'elle est une expression écrite des perfections divines, un caractère formé à l'obéissance à cette loi sera saint. Or, Jésus-Christ a été un exemple parfait de ce caractère. « J'ai gardé les commandements de mon Père. » dit-il; « Je fais toujours ce qui

lui est agréable. » *(Jean 15.10; Jean 8.29)* Ses disciples doivent donc devenir semblables à Lui, c'est-à-dire, former, par la grâce de Dieu, des caractères conformes aux principes de Sa sainte loi. Telle est la sanctification selon les Écritures.

Elle n'est possible que par la foi en Jésus-Christ et par la puissance de l'Esprit habitant dans le coeur. L'apôtre Paul adresse aux croyants cette exhortation: « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement... car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. » *(Philippiens 2.12-13)* Le chrétien connaît les sollicitations du péché, mais il lui fait constamment la guerre. Et, grâce au secours du Sauveur, la faiblesse humaine s'unit à la puissance divine et le croyant s'écrie: « Grâces soient rendues à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ! » *(1 Corinthiens 15.57)*

Les Écritures montrent clairement que l'oeuvre de la sanctification est progressive. Cette oeuvre ne fait que commencer quand, à sa conversion, l'homme a trouvé la paix par le sang de l'expiation. Désormais, il ne visera à rien de moins qu'à « la perfection »; il voudra atteindre la « mesure de la stature parfaite de Christ ». L'apôtre Paul disait: « Je fais une chose: oubliant ce qui est en arrière et me portant vers ce qui est en avant, je cours vers le but, pour remporter le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ. » *(Philippiens 3.13-14)* Et les échelons de la sanctification sont énumérés comme suit par l'apôtre Pierre: « Faites tous vos efforts pour joindre à votre foi la vertu, à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour fraternel, à l'amour fraternel la charité... En faisant cela, vous ne broncherez jamais. » *(2 Pierre 1.5-10)*

Ceux qui font l'expérience de la sanctification selon la Parole de Dieu manifestent un esprit d'humilité. Comme Moïse, ils ont eu une vision redoutable; ils ont vu la majesté de Dieu et ont découvert leur indignité par contraste avec la pureté et la perfection de l'Être infini.

Par sa longue vie entièrement consacrée au service du Maître, le prophète Daniel est un exemple de vraie sanctification. Les anges l'appelaient l'« homme bien-aimé » du ciel *(Daniel 10.11)*. Et cependant, loin de se considérer comme pur et saint, ce vénérable prophète, plaidant devant Dieu la cause de son peuple, s'identifiait avec Israël coupable: « Ce n'est pas à cause de notre justice que nous te présentons nos supplications, c'est à cause de tes grandes compassions... Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité. » *(Daniel 9.18, 15)* Il ajoutait: « Je confessais mon péché et le péché de mon peuple d'Israël. » Et lorsque, à une date ultérieure, le Fils de Dieu lui apparut pour l'instruire, Daniel relata sa réaction en ces termes: « Mon visage changea de couleur et fut décomposé, et je perdis toute vigueur. » *(Daniel 9.20; 10.8)*

Quand Job entendit la voix de Dieu du sein de la tempête, il s'écria: « Je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre. » *(Job 42.6)* Quand

Ésaïe eut entrevu la gloire de Dieu et entendu les chérubins répéter: « Saint, saint, saint est l'Éternel des armées! » il s'écria « Malheur à moi! je suis perdu. » *(Ésaïe 6.3, 5)* Paul, bien qu'il eût été ravi au troisième ciel où il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer », s'estimait « le moindre de tous les saints » *(2 Corinthiens 12.3-4; Éphésiens 3.8)*. Jean, le disciple bien-aimé, qui se reposa sur le sein du Seigneur, et qui contempla Sa gloire, tomba comme mort aux pieds d'un ange. *(Voir Apocalypse 1.17)*

Ceux qui marchent à l'ombre de la croix du Calvaire ne pourront jamais s'enfler d'orgueil, ni prétendre qu'ils sont exempts de péché. Ils savent que leurs transgressions ont fait souffrir le Fils de Dieu, qu'elles ont brisé son coeur, et cette pensée les maintient dans l'humilité. Ceux qui vivent le plus près de Jésus perçoivent le plus clairement la fragilité et la nature pécheresse de notre nature humaine. Leur seule espérance est dans les mérites d'un Sauveur crucifié et ressuscité.

La sanctification actuellement en vogue dans le monde religieux est imbue d'un esprit d'infatuation et d'un oubli de la loi de Dieu qui la rendent étrangère à la religion des Écritures. Les propagateurs de cette sanctification enseignent qu'elle est instantanée, qu'elle amène immédiatement, par la foi seule, à la sainteté parfaite. « Croyez seulement, disent- ils, et cette grâce est à vous. » Ils donnent à entendre qu'il n'y a pas lieu de faire d'autres efforts. En même temps, ils nient l'autorité de la loi de Dieu, et prétendent que nous sommes dégagés de l'obligation d'observer les commandements. Comme s'il était possible d'être saint, en plein accord avec la volonté et le caractère de Dieu, sans être soumis aux principes qui sont l'expression de Sa volonté, et qui révèlent ce qui Lui est agréable!

Ce qui a fait la fortune de la doctrine de la foi et de la foi seule, c'est le désir d'une religion qui n'exige ni luttes, ni renoncements, ni séparation d'avec le monde et ses frivolités. Mais que dit la Parole de Dieu? Écoutons l'apôtre Jacques: « Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les oeuvres? La foi peut-elle le sauver?... Veux-tu savoir, ô homme vain, que la foi sans les oeuvres est inutile? Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les oeuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel? Tu vois que la foi agissait avec ses oeuvres, et que par les oeuvres la foi fut rendue parfaite... Vous voyez que l'homme est justifié par les oeuvres, et non par la foi seulement. » *(Jacques 2.14-24)*

Le témoignage de la Parole de Dieu est opposé à cette doctrine séduisante de la foi sans les oeuvres. Se réclamer des faveurs du ciel sans se conformer aux conditions de la grâce, ce n'est pas de la foi, c'est de la présomption, puisque la foi authentique se fonde sur les promesses renfermées dans les Écritures.

Que nul ne s'abuse par la pensée que la sanctification est compatible avec la violation volontaire des ordres de Dieu. Pécher de propos délibéré, c'est

réduire au silence la voix de l'Esprit et se séparer de Dieu. « Le péché est la transgression de la loi. » « Quiconque pèche [transgresse la loi] ne l'a pas vu, et ne l'a pas connu. » *(1 Jean 3.4, 6)* L'apôtre Jean qui, dans ses épîtres, insiste beaucoup sur l'amour, n'hésite pas cependant à dévoiler sans merci ceux qui se prétendent saints bien qu'ils transgressent la loi de Dieu. « Celui qui dit: Je l'ai connu, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point en lui. Mais celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu est véritablement parfait en lui. » *(1 Jean 2.4-5)* Voilà la pierre de touche de toute profession religieuse. Impossible d'attribuer à un homme la sainteté sans la mesurer avec la seule règle de sainteté que Dieu ait donnée tant pour le ciel que pour la terre. Quiconque ne fait aucun cas de la loi morale, se permet de ravaler les préceptes divins, transgresse le moindre des commandements de Dieu et enseigne aux hommes à en faire autant, ne jouit pas de l'estime du Seigneur, et ses prétentions à la sainteté sont sans fondement.

Celui qui se dit sans péché montre par là même qu'il est bien éloigné de la perfection. C'est parce qu'il n'a aucune idée de la pureté et de la sainteté infinies de Dieu et de ce qu'il faut être pour devenir conforme à son caractère; c'est parce qu'il n'a aucune idée de la pureté et de la suprême bonté de Jésus, ainsi que de la malignité du péché, que l'homme peut se considérer comme saint. Plus on est éloigné de Jésus, moins on comprend le caractère et les exigences de Dieu, et plus on est juste à ses propres yeux.

La sanctification telle qu'elle apparaît dans les Écritures embrasse l'être tout entier: l'esprit, l'âme et le corps. La prière de Paul en faveur des Thessaloniciens nous le dit: « Que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible, lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ. » *(1 Thessaloniciens 5.23)* L'apôtre écrivait, d'autre part, aux croyants: « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable. » *(Romains 12.1)* Au temps de l'ancien Israël, on examinait avec soin toute offrande destinée au sacrifice. Tout animal ayant quelque tare était écarté, Dieu ayant ordonné de ne Lui présenter que des offrandes « sans défaut ». Les chrétiens, eux aussi, sont exhortés à présenter leur corps en « sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu ». Pour le faire, ils doivent conserver toutes leurs facultés dans le meilleur état possible. Tout ce qui tend à diminuer l'énergie physique ou la lucidité intellectuelle disqualifie l'homme pour le service du Créateur. Dieu ne peut se contenter de moins que du meilleur de nous-mêmes. Jésus a dit: « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton coeur. » Ceux qui aiment Dieu de tout leur coeur voudront Lui donner ce qu'ils ont de meilleur, et ils s'efforceront toujours de soumettre toutes leurs facultés aux lois propres à les rendre plus aptes à le servir. Ils ne permettront pas que l'appétit ou la sensualité vienne souiller l'offrande qu'ils présentent à leur Père céleste.

Pierre nous dit: Abstenez-vous à des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme. » *(1 Pierre 2.11)* Tout péché tend à engourdir les énergies, à émousser les perceptions mentales et spirituelles, comme à affaiblir l'action de l'Esprit et de la Parole de Dieu sur le coeur. Paul écrivait aux Corinthiens: « Purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, en achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu. » *(2 Corinthiens 7.1)* Et, parmi les fruits de l'Esprit: « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité et la douceur », il classe aussi « la tempérance » *(Galates 5.22-23)*.

En dépit de ces déclarations inspirées, combien de chrétiens affaiblissent leurs facultés par leur âpreté au gain ou par le culte qu'ils rendent à la mode! Combien avilissent leur dignité de fils de Dieu par la gloutonnerie, le vin et les plaisirs défendus! L'Église, au lieu de réprimer ces penchants, les encourage en faisant appel à l'amour du gain ou du plaisir pour combler des déficits budgétaires dus au manque d'amour pour le Sauveur. Si le Seigneur entrait aujourd'hui dans les églises, et y voyait les festins et le trafic qui s'y organisent au nom de la religion, ne chasserait-il pas ces profanateurs comme il a banni autrefois les changeurs du temple?

Jacques déclare que la sagesse d'en haut « est premièrement pure ». Si cet apôtre avait rencontré des gens prononçant le précieux nom de Jésus tout en ayant les lèvres souillées par le tabac, leur haleine et toute leur personne imprégnées et intoxiquées par une odeur fétide, et en contraignant leur entourage à respirer un air empoisonné — s'il avait connu une coutume aussi opposée à la pureté évangélique, ne l'aurait-il pas dénoncée comme « terrestre, charnelle et diabolique »? On entend des esclaves du tabac prétendre à une entière sanctification et parler de la vie future; or, la Parole de Dieu leur dit clairement que « rien de souillé » n'entrera dans le ciel. *(Apocalypse 21.27)*

« Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qni est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous appartenez point à vous-mêmes? Car vous avez été rachetés à un grand prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps. » *(1 Corinthiens 6.19-20)* Celui dont le corps est le temple du Saint-Esprit ne se laissera pas asservir par une habitude pernicieuse. Ses facultés appartiennent à Celui qui l'a racheté au prix de Son sang. Ses biens appartiennent au Seigneur. Comment pourrait-il gaspiller impunément un capital qui lui a été prêté? Tandis que les âmes périssent faute de la Parole de vie, des chrétiens de profession dépensent chaque année inutilement des sommes énormes. On pille Dieu « dans les dîmes et les offrandes », tandis que l'on sacrifie à des passions funestes plus d'argent qu'on n'en donne pour soulager les pauvres ou répandre l'Évangile. Si tous ceux qui se disent disciples de Jésus-Christ étaient réellement sanctifiés, ils apporteraient au trésor du Seigneur leurs revenus au lieu de les dissiper en choses inutiles et même

nuisibles. Ils donneraient l'exemple de la tempérance, du renoncement et du sacrifice, et seraient ainsi la lumière du monde.

Le monde s'est abandonné aux plaisirs des sens. Les foules se laissent entraîner par « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie ». Mais les enfants de Dieu ont une vocation plus sainte. « Sortez du milieu d'eux, et séparez-vous, dit le Seigneur; ne touchez pas à ce qui est impur. » Fondé sur la Parole de Dieu, on peut affirmer que la sanctification qui n'engendre pas la renonciation complète aux ambitions et aux satisfactions coupables, n'est pas de bon aloi.

À ceux qui se conforment à cet ordre: « Sortez du milieu d'eux et séparez-vous; ne touchez pas à ce qui est impur », Dieu fait cette promesse: « Je vous accueillerai. Je serai pour vous un père, et vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant. » *(2 Corinthiens 6.17- 18)* Le devoir et le privilège de tout chrétien, c'est d'acquérir une connaissance riche et bénie des choses de Dieu. « Je suis la lumière du monde, dit Jésus. Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » *(Jean 8.12)* « Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour. » *(Proverbes 4.18)* Chaque pas en avant dans la foi et l'obéissance met l'âme en rapport plus intime avec la lumière du monde, en qui « il n'y a pas de ténèbres ». L'éclat du Soleil de justice brille sur les serviteurs de Dieu pour qu'à leur tour ils en réfléchissent les rayons. De même que les étoiles nous disent qu'il y a dans les cieux une grande lumière dont elles reflètent la gloire, ainsi les chrétiens doivent montrer qu'il y a sur le trône de l'univers un Dieu dont le caractère mérite d'être loué et imité. Les grâces de son Esprit, la pureté et la sainteté de Son caractère doivent éclater dans ses témoins.

Dans son épître aux Colossiens, l'apôtre Paul énumérait les riches bénédictions assurées à l'enfant de Dieu. « C'est pour cela que nous aussi, depuis le jour où nous en avons été informés, nous ne cessons de prier Dieu pour vous, et de demander que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur et lui être entièrement agréables, portant des fruits en toutes sortes de bonnes oeuvres et croissant par la connaissance de Dieu, fortifiés à tous égards par sa puissance glorieuse, en sorte que vous soyez toujours et avec joie persévérants et patients. » *(Colossiens 1.9-11)*

Il écrivait aux frères d'Éphèse son désir de les voir parvenir à une pleine intelligence des prérogatives chrétiennes. Il leur présentait, dans les termes les plus larges, la grande puissance et les connaissances qu'ils pourraient acquérir comme fils et filles du Très-Haut. Il ne tenait qu'à eux d'« être puissamment fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur », d'être « enracinés et fondés dans l'amour », de « comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la

longueur, la profondeur et la hauteur, et de connaître l'amour de Christ, qui surpasse toute connaissance ». Mais la prière de l'apôtre parvint à son apogée, quand il en vint à dire: « ...en sorte que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu... » *(Éphésiens 3.16-19)*

Nous avons ici la révélation des hauteurs auxquelles, dès que nous en remplirons les conditions, nous pourrons atteindre par la foi aux promesses de notre Père céleste. Nous avons accès, par les mérites du Christ, à la puissance infinie. « Lui, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui? » *(Romains 8.32)* C'est sans mesure que le Père a donné au Fils son Esprit, auquel nous pouvons participer dans sa plénitude, « Si donc, méchants comme vous l'êtes, dit Jésus, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison le Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent! » *(Luc 11.13)* « Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. » « Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. » *(Jean 14.14; 16.24)*

Bien que la vie du chrétien doive être caractérisée par l'humilité, il ne faut pas qu'elle soit triste et décolorée. Chacun a la possibilité de vivre de façon à être approuvé et béni de Dieu. Notre Père céleste ne désire pas que nous restions sous le poids de la condamnation. Le fait de marcher la tête penchée et de penser constamment à soi-même n'est pas une preuve d'humilité. Purifié par Jésus, on peut se présenter devant Sa loi sans honte ni remords. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, ...qui marchent, non selon la chair, mais selon l'Esprit. » *(Romains 8.1-4)* Par Jésus-Christ, les fils d'Adam deviennent « fils de Dieu ». « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous issus d'un seul. C'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères. » *(Hébreux 2.11)* La vie chrétienne devrait être une vie de foi, de victoire et de joie en Dieu. « Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde; et la victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. » *(1 Jean 5.4)* C'est à juste titre qu'un serviteur de Dieu a pu dire: « La joie de l'Éternel sera votre force! » *(Néhémie 8.10)* Et Paul d'ajouter: « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je le répète, réjouissez-vous. » « Soyez toujours joyeux. Priez sans cesse. Rendez grâces en toutes choses, car c'est à votre égard la volonté de Dieu en Jésus-Christ. » *(Philippiens 4.4; 1 Thessaloniciens 5.16-18)*

Tels sont les fruits de la conversion et de la sanctification prescrites par la Bible. On les voit si rarement parce que, dans le monde chrétien, les grands principes de justice de la loi de Dieu ne sont pas appréciés. Voilà aussi pourquoi on rencontre si rarement l'opération profonde et durable de l'Esprit de Dieu qui caractérisait les réveils d'autrefois.

La contemplation du Sauveur nous transforme à Son image. Mais si les préceptes par lesquels Dieu nous a révélé Sa sainteté et la perfection de

Son caractère sont méconnus et sont remplacés par les enseignements et les théories des hommes, comment s'étonner qu'il s'ensuive un déclin de la piété vivante dans l'Église? Le Seigneur dit: « Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau. » *(Jérémie 2.13)*

« Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants, ... mais qui trouve son plaisir dans la loi de l'Éternel, et qui la médite jour et nuit! Il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau, qui donne son fruit en sa saison, et dont le feuillage ne se flétrit point: tout ce qu'il fait lui réussit. » *(Psaumes 1.1-3)* Ce n'est que lorsque le décalogue aura retrouvé la place qui lui appartient que l'on assistera, au sein du peuple de Dieu, au réveil de la foi et de la piété primitives. « Ainsi parle l'Éternel: Placez-vous sur les chemins, regardez, et demandez quels sont les anciens sentiers, quelle est la bonne voie; marchez-y, et vous trouverez le repos de vos âmes. » *(Jérémie 6.16)*

28. L'INSTRUCTION DU JUGEMENT

« Je regardais, dit le prophète, pendant que l'on plaçait des trônes. Et l'ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine pure; son trône était comme des flammes de feu, et les roues comme un feu ardent. Un fleuve de feu coulait et sortait de devant lui. Mille milliers le servaient, et dix mille millions se tenaient en sa présence. Les juges s'assirent, et les livres furent ouverts. » *(Daniel 7.9, 10. Voir Appendice a49, note sur la Purification du Tabernacle céleste.)*

C'est ainsi que fut présenté au prophète le grandiose et redoutable tribunal devant lequel la conduite de tous les hommes sera passée en revue en présence du Juge de toute la terre, et où chacun sera « jugé selon ses oeuvres » . L'ancien des jours, c'est Dieu le Père. « Avant que les montagnes fussent nées, dit le psalmiste, et que tu eusses créé la terre et le monde, d'éternité en éternité tu es Dieu. » *(Psaumes 90.2)* Ce Dieu, source de toute vie et origine de toute loi, préside au jugement. Mille milliers et dix mille millions d'anges y assistent, en qualité d'assesseurs et de témoins.

« Je regardais pendant mes visions nocturnes, et voici, sur les nuées des cieux arriva quelqu'un de semblable à un fils de l'homme; il s'avança vers l'ancien des jours, et on le fit approcher de lui. On lui donna la domination, la gloire et le règne; et tous les peuples, les nations, et les hommes de toutes langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit. » *(Daniel 7.13,14)* Cette « arrivée » du Seigneur n'est pas Sa seconde venue sur la terre. Il s'approche de l'Ancien des jours pour recevoir de Lui la domination, la gloire et la royauté dont Il sera investi à la fin de Son oeuvre de médiateur, oeuvre qui devait commencer en 1844, à la fin des deux mille trois cents soirs et matins. Accompagné des anges célestes, notre souverain sacrificateur pénètre alors dans le lieu très saint pour y entreprendre, en la présence de Dieu, la dernière phase de Son ministère en faveur de l'homme: l'instruction du jugement et l'achèvement de l'expiation pour tous ceux qui en seront jugés dignes.

Dans le rituel typique, ceux-là seuls qui s'étaient confessés, et dont les péchés avaient été transférés dans le sanctuaire par le sang des victimes, bénéficiaient des bienfaits du jour des expiations. De même, au grand jour de l'expiation définitive et de l'instruction du jugement, les seuls cas pris en considération sont ceux des croyants. Le jugement des réprouvés est un événement tout à fait distinct, qui aura lieu par la suite. « Le jugement va commencer par la

maison de Dieu. Or, si c'est par nous qu'il commence, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de Dieu? » *(1 Pierre 4.17)*

Les registres du ciel sur lesquels les noms et les actions des hommes sont inscrits serviront de base au jugement. Daniel dit: « Les juges s'assirent, et les livres furent ouverts. » Le voyant de Patmos, décrivant la même scène, ajoute: « Et un autre livre fut ouvert, celui qui est le livre de vie. Et les morts furent jugés selon leurs oeuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres. » *(Apocalpse 20.12)*

Le livre de vie renferme les noms de tous ceux qui sont entrés au service de Dieu. Jésus disait à Ses disciples: « Réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.» *(Luc 10.20)* Paul parle de ses fidèles collaborateurs « dont les noms sont dans le livre de vie ». *(Philipiens 4.3)* Considérant « une époque de détresse, telle qu'il n'y en a point eu depuis que les nations existent jusqu'à cette époque », le prophète Daniel dit que le peuple de Dieu y échappera, tous « ceux... qui seront trouvés inscrits dans le livre ». Et le voyant de Patmos déclare que seuls pourront entrer dans la cité de Dieu ceux « qui sont écrits dans le livre de vie de l'agneau » *(Daniel 12.1; Apocalypse 21.27).*

« Un livre de souvenir fut écrit devant lui, dit Malachie, pour ceux qui craignent l'Éternel et qui honorent son nom. » *(Malachie 3.16)* Leurs paroles de foi, leurs actes de bonté, tout est enregistré dans le ciel. Néhémie fait allusion à cela quand il dit: « Souviens-toi de moi, ô mon Dieu,... et n'oublie pas mes actes de piété à l'égard de la maison de mon Dieu. » *(Néhémie 13.14)* Tous les actes de justice sont immortalisés dans le livre de Dieu. Toute tentation repoussée, toute mauvaise action surmontée, toute parole douce et compatissante s'y trouvent soigneusement enregistrées. On y voit aussi le récit de toutes les souffrances, de toutes les peines, de tous les sacrifices endurés pour l'amour de Jésus. Le psalmiste dit: « Tu comptes les pas de ma vie errante; recueille mes larmes dans ton outre: ne sont-elles pas inscrites dans ton livre? » *(Psaumes 56.9)*

Il y a aussi un registre des péchés. « Dieu amènera toute oeuvre en jugement, au sujet de tout ce qui est caché, soit bien, soit mal. » « Au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront proférée car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné. » *(Ecclésiaste 12.16; Matthieu 12.36, 37)* Les intentions secrètes, les mobiles inavoués figurent dans l'infaillible mémorial; car le Seigneur « mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et manifestera les desseins des coeurs ». « Voici, cela est inscrit devant moi, dit l'Éternel;... vos iniquités et les iniquités de vos pères. » *(1 Corinthiens 4.5; Ésaïe 65.6, 7, version de Lausanne.)*

Toute oeuvre humaine passe en revue devant Dieu pour être classée comme acte de fidélité ou d'infidélité. En face de chaque nom, dans les registres du ciel, sont couchés avec une redoutable exactitude toute parole mauvaise,

tout acte égoïste, tout devoir négligé, tout péché secret, toute dissimulation. Les avertissements du ciel oubliés, les moments perdus, les occasions non utilisées, les influences exercées, bonnes ou mauvaises, avec leurs résultats les plus éloignés: tout est fidèlement inscrit par l'ange enregistreur. La loi de Dieu est la norme par laquelle les caractères et les vies seront éprouvés au jour du jugement. « Crains Dieu et observe ses commandements, dit le Sage. C'est là ce que doit tout homme. Car Dieu amènera toute oeuvre en jugement, au sujet de tout ce qui est caché, soit bien, soit mal. » *(Ecclésiaste 12.15,16)* « Parlez et agissez comme devant être jugés par une loi de liberté », dit à son tour l'apôtre Jacques *(Jacques 2.12)*

Ceux que les juges déclareront « dignes » auront part à la résurrection des justes. Jésus dit en effet que « ceux qui seront trouvés dignes d'avoir part au siècle à venir et à la résurrection des morts,... seront semblables aux anges, et ils seront fils de Dieu, étant fils de la résurrection. » *(Luc 20.35, 36)* Il dit encore que « ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie » *(Jean 5.29)*. Les justes morts ne devant ressusciter qu'après avoir été jugés dignes de la résurrection pour la vie, il s'ensuit qu'ils ne comparaîtront pas personnellement devant le tribunal qui statuera sur leur cas.

Jésus sera leur avocat et plaidera leur cause devant Dieu. « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. » *(1 Jean 2.1)* Car il n'est pas « entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, en imitation du véritable, mais il est entré dans le ciel même, afin de comparaître maintenant pour nous devant la face de Dieu ». « C'est aussi pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur. » *(Hébreux 9.24; 7.25)*

La vie de tous ceux qui ont cru en Jésus est examinée devant Dieu dans l'ordre où ils sont inscrits. Commençant par les premiers habitants de la terre, notre avocat présente les cas des croyants de chaque génération successive, et termine par ceux des vivants. Chaque nom est mentionné, chaque cas est pesé avec le plus grand soin. Des noms sont acceptés, d'autres sont rejetés. Quand un dossier indique des péchés non confessés et non pardonnés, le nom est radié du livre de vie, et l'inscription des bonnes actions est effacée du livre de mémoire. Le Seigneur disait à Moïse: « C'est celui qui a péché contre moi que j'effacerai de mon livre. » *(Exode 32.33)* Et au prophète Ézéchiel: « Si le juste se détourne de sa justice, s'il commet l'iniquité,... on ne lui tiendra compte d'aucun des actes de justice qu'il aura accomplis. » *(Ézéchiel 18.24, version Synodale.)*

Tous ceux qui se sont réellement repentis de leurs péchés et se sont, par la foi, réclamés du sang de Jésus-Christ comme sacrifice expiatoire ont eu leur pardon consigné dans les livres. Si leur vie a répondu aux exigences de la loi, leurs péchés sont effacés, et ils sont jugés dignes de la vie éternelle. Le Seigneur dit par le prophète Ésaïe: « C'est moi, moi qui efface tes transgressions pour

l'amour de moi, et je ne me souviendrai plus de tes péchés. » *(Ésaïe 43.25)* Jésus déclare: « Celui qui vaincra sera revêtu ainsi de vêtements blancs; je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges. » « Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est dans les cieux; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux. » *(Apocalypse 3.5; Matthieu 10.32, 33)*

L'émotion intense avec laquelle les hommes attendent les décisions d'un tribunal terrestre ne peut donner qu'une faible idée de l'intérêt avec lequel est suivi, dans les cours célestes, l'appel des noms écrits dans le livre de vie sous le regard scrutateur du Juge de toute la terre. On y entend le divin intercesseur demander que tous ceux qui ont vaincu par la foi en Son sang reçoivent le pardon de leurs transgressions, que la demeure édénique leur soit rendue, et qu'ils soient couronnés en qualité de cohéritiers de « l'ancienne domination » *(Michée 4.8)*. En entraînant la famille humaine dans le mal, Satan avait cru pouvoir déjouer le dessein en vue duquel Dieu avait, créé l'homme. Mais le Sauveur demande maintenant que ce plan soit mis à exécution comme si l'homme n'avait jamais péché. Il requiert en faveur de Son peuple non seulement un acquittement total mais aussi une part à Sa gloire et une place sur Son trône.

Pendant que Jésus plaide pour les objets de Sa grâce, Satan les accuse devant Dieu comme transgresseurs. Le grand séducteur s'est efforcé de leur inoculer le doute et la défiance à l'égard de Dieu, de les séparer de Son amour et de les pousser à transgresser Sa loi. Mais maintenant il souligne, dans le dossier de leur vie, leurs défauts, leur disemblance d'avec Jésus — ces imperfections qui ont déshonoré leur Rédempteur — en un mot, tous les péchés dans lesquels il les a entraînés, et, en raison de ces faits, il les réclame comme ses sujets.

Jésus n'excuse pas leurs péchés; mais, en vertu de leur repentir et de leur foi, il demande leur pardon. Il lève devant le Père et Ses saints anges Ses mains percées et il dit: Je les connais par leur nom. Je les ai gravés sur les paumes de Mes mains. « Les sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé: O Dieu! tu ne dédaignes pas un coeur brisé et contrit. » *(Psaumes 51.19)* Se tournant alors vers l'accusateur de son peuple, il lui dit: « Que l'Éternel te réprime, lui qui a choisi Jérusalem! N'est-ce pas là un tison arraché du feu? » (Zacharie 3.2) Et, enveloppant ses fidèles de Sa justice, le Sauveur présente à son Père une « Église glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible » *(Éphésiens 5.27)*. Leurs noms sont maintenus dans le livre de vie, et le Seigneur déclare: « Ils marcheront avec moi en vêtements blancs, parce qu'ils en sont dignes. » *(Apocalypse 3.4)*

Ainsi s'accomplira cette promesse de la nouvelle alliance: « Je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché. » « En ces jours, en

ce temps-là, dit l'Éternel, on cherchera l'iniquité d'Israël, et elle n'existera plus; le péché de Juda, et il ne se trouvera plus. » *(Jérémie 31.34; 50.20)* « En ce temps-là, le germe de l'Éternel aura de la magnificence et de la gloire, et le fruit du pays aura de l'éclat et de la beauté pour les réchappés d'Israël. Et les restes de Sion, les restes de Jérusalem, seront appelés saints, quiconque à Jérusalem sera inscrit parmi les vivants. » *(Ésaïe 4.2, 3)*

L'instruction du jugement et l'effacement des péchés auront lieu avant le retour du Seigneur. Puisque les morts doivent être jugés d'après ce qui est écrit dans les livres, leurs péchés ne peuvent pas être effacés avant que leurs cas aient été examinés. L'apôtre Pierre déclare que les péchés des croyants seront effacés avant que « des temps de rafraîchissement viennent de la part du Seigneur, et qu'il envoie celui qui vous a été destiné, Jésus-Christ » *(Actes 3.19, 20)*. L'instruction du jugement terminée, le Seigneur viendra, « et sa récompense sera avec lui pour rendre à chacun selon ses oeuvres ».

Comme, dans les rites symboliques, le souverain sacrificateur sortait du sanctuaire pour bénir la congrégation, après avoir fait l'expiation pour Israël, de même, au terme de Son sacerdoce, Jésus « apparaîtra sans péché une seconde fois à ceux qui l'attendent pour leur salut » *(Hébreux 9.28)* et leur donnera la vie éternelle. Le sacrificateur, en éliminant les péchés du sanctuaire, les confessait sur la tête du bouc émissaire; Jésus placera, pareillement, tous ces péchés sur la tête de Satan, qui en est l'auteur et l'instigateur. Le bouc émissaire, chargé des péchés d'Israël, était envoyé « dans le désert » *(Lévitique 16.22)*; ainsi, Satan, chargé de tous les péchés dans lesquels il a fait tomber le peuple de Dieu, sera condamné à errer mille ans sur une terre désolée et privée de ses habitants. Il portera enfin la peine intégrale du péché dans le lac de feu, où il sera consumé avec les perdus. Le grand plan de la rédemption se consommera ainsi par l'extirpation définitive du péché et par la délivrance de tous ceux qui ont accepté de se séparer du mal.

L'instruction du jugement et l'effacement des péchés ont commencé exactement au temps fixé, à la fin des deux mille trois cents jours, en 1844. Tous ceux qui se sont une fois réclamés du nom de chrétiens doivent subir cet examen minutieux. Les vivants et les morts sont alors « jugés selon leurs oeuvres, d'après ce qui est écrit dans ces livres ». *(Apocalypse 20.12)*

Au jour de Dieu, les péchés dont on ne s'est pas repenti et qu'on n'a pas délaissés ne seront ni, pardonnés ni effacés et s'élèveront en témoignage contre le violateur. Qu'on ait péché à la lumière du jour ou dans les ténèbres, tout est découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte. Les anges de Dieu, témoins de chacune de nos fautes, les ont infailliblement enregistrées. On peut les nier, les cacher à son père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants et à ses amis; le coupable peut être le seul à connaître ses torts, mais ils sont mis à nu devant les esprits célestes. Les ténèbres de la plus sombre nuit, le

mystère le plus impénétrable, la duplicité la plus consommée ne réussissent pas à dissimuler aux yeux de l'Éternel une seule de nos pensées. Dieu tient un compte exact de tous les actes faux, de tous les procédés injustes. Il ne se laisse pas tromper par des apparences de piété. Il ne commet point d'erreur dans l'appréciation des caractères. Un homme corrompu peut tromper ses semblables, mais Dieu déchire tous les voiles et lit les secrets des coeurs.

Combien solennelle est la pensée que, jour après jour, tout ce que nous pensons, disons ou faisons est porté sur les registres du ciel! Une parole prononcée, un acte commis ne peuvent plus être retirés. Les anges ont enregistré le bien et le mal. Le plus puissant conquérant de la terre ne peut arracher de ces registres la page d'une seule de ses journées. Nos actions, nos paroles, nos intentions les plus secrètes même contribueront à déterminer notre destinée heureuse ou malheureuse. On peut les oublier, mais elles n'en déposeront pas moins soit pour notre justification, soit pour notre condamnation.

Le caractère de chacun est reproduit sur les livres du ciel avec la même exactitude que les traits du visage sur le cliché du photographe. Et pourtant, combien peu on se soucie de ces inscriptions qui paraîtront sous les yeux des êtres célestes! Si le voile qui sépare le monde visible du monde invisible se levait soudain, nous permettant de voir un ange enregistrer fidèlement chacune des paroles et des actions dont nous serons appelés à rendre compte au jour du jugement, combien de paroles seraient retenues, et combien d'actions ne seraient jamais commises!

Au jour du jugement, l'usage que nous aurons fait de toutes nos facultés sera examiné avec le plus grand soin. Quel emploi faisons-nous du capital que le ciel nous a prêté? Le Seigneur le retrouvera-t-il avec les intérêts? Avons-nous cultivé et utilisé à la gloire de Dieu et pour le relèvement de l'humanité les talents manuels, affectifs et intellectuels qui nous ont été confiés? Comment avons-nous usé de notre temps, de notre plume, de notre parole, de notre argent, de notre influence? Qu'avons-nous fait pour le Sauveur dans la personne des pauvres, des affligés, des orphelins et des veuves? Dieu nous a constitués dépositaires de sa sainte Parole: quel usage avons-nous fait de la lumière de la vérité destinée à rendre les hommes sages à salut? Une simple profession de foi en Jésus-Christ est sans valeur; seul l'amour qui se traduit en actes est considéré comme authentique. Aux yeux des êtres célestes l'amour seul donne de la valeur à nos actions. Tout acte accompli par amour, si insignifiant qu'il soit aux yeux des hommes, est accepté et récompensé par Dieu.

Sur les registres du ciel, l'égoïsme secret du coeur humain est mis en pleine lumière. On y trouve la liste des devoirs non accomplis tant envers nos semblables qu'envers le Sauveur. On y voit combien d'heures, de pensées et de

forces qui appartenaient à Dieu ont été données à Satan. C'est une lamentable documentation que les anges accumulent. Des êtres intelligents, de soi-disant disciples du Christ, se laissent absorber par l'acquisition de biens terrestres ou par le plaisir. L'argent, le temps, les forces vont au luxe ou à la concupiscence, tandis que de rares moments sont consacrés à la prière, à l'étude des Écritures, à l'humiliation et à la confession des péchés.

Satan invente d'innombrables prétextes pour occuper notre attention ailleurs qu'aux objets qui devraient le plus nous absorber. Le grand séducteur hait les glorieuses vérités qui mettent en évidence un sacrifice expiatoire et un tout-puissant Médiateur. Il sait qu'il ne réussira dans ses entreprises qu'en détournant les esprits loin de Jésus et de Sa vérité.

Ceux qui veulent se mettre au bénéfice de la médiation du Sauveur ne doivent pas se laisser détourner par quoi que ce soit du devoir de travailler à leur sanctification dans la crainte de Dieu. Les heures précieuses gaspillées dans le plaisir, le faste et l'amour de l'argent devraient être consacrées à la prière et à une étude assidue de la Parole de Dieu. Le peuple de Dieu devrait comprendre parfaitement le sujet du sanctuaire et du jugement. Chacun devrait être au courant de la position et de l'oeuvre de notre souverain sacrificateur. Sans cette connaissance, il n'est pas possible d'exercer la foi indispensable en ce temps-ci, ni d'occuper le poste que Dieu nous assigne. Chacun a une âme à sauver ou à perdre. Le cas de chacun est inscrit à la barre du divin tribunal. Chacun sera appelé à comparaître face à face devant le Juge éternel. Il importe donc au plus haut point de penser souvent à cette scène du jugement, où les livres sont ouverts, et où, comme Daniel, chacun « sera debout pour son héritage à la fin des jours » *(Daniel 12.13)*!

Ceux qui ont reçu la lumière doivent rendre témoignage des grandes vérités que Dieu leur a confiées. Le sanctuaire céleste est le centre même de l'oeuvre de Dieu en faveur des hommes. Il intéresse tous les habitants de la terre. Il nous expose le plan de la rédemption, nous amène à la fin des temps et nous révèle l'issue triomphante du conflit entre la justice et le péché. Il est donc important que chacun l'étudie à fond et soit en état de rendre raison de l'espérance qui est en lui.

L'intercession du Sauveur en faveur de l'homme dans le sanctuaire céleste est tout aussi importante dans le plan du salut que sa mort sur la croix. Depuis Sa résurrection, Jésus achève dans le ciel l'oeuvre commencée par lui sur la croix. Nous devons par la foi aller auprès de lui au-delà du voile où il a est entré pour nous comme précurseur » *(Hébreux 6.20)*. Là se reflète la lumière du Calvaire. Là nous acquérons une plus claire intelligence du mystère de la rédemption. Nous comprenons que c'est à un prix infini que le ciel a opéré le salut de l'homme et que le sacrifice consenti est à la hauteur des plus dures exigences de la loi transgressée. Jésus nous a frayé la voie qui mène au trône

au Père; désormais, grâce à Sa médiation, tout désir sincère exprimé par ceux qui vont à lui par la foi peut être présenté devant Dieu.

« Celui qui cache ses transgressions ne prospère point, mais celui qui les avoue et les délaisse obtient miséricorde. » *(Proverbes 28.13)* Satan cherche constamment à dominer sur nous par nos défauts, sachant bien que si nous les caressons, il finira par réussir. Pour cela, il nous trompe par ce fatal sophisme: il ne t'est pas possible de vaincre ce penchant. Si ceux qui cachent et excusent leurs fautes pouvaient voir Satan triompher à leur sujet, ils se hâteraient de les confesser et de les délaisser, en se rappelant que Jésus présente devant Dieu Ses mains meurtries et Son côté percé, et dit à tous ceux qui veulent le suivre: « Ma grâce te suffit. » *(2 Corinthiens 12.9)* « Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de coeur; et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau léger. » *(Matthieu 11.29, 30)* Que nul donc ne considère ses défauts comme incurables. Dieu vous donnera foi et grâce pour les surmonter.

Nous vivons à l'époque du grand jour des expiations. Dans le culte mosaïque, pendant que le souverain sacrificateur faisait l'expiation pour Israël, chacun devait se repentir de ses péchés et s'humilier devant le Seigneur, sous peine d'être retranché de son peuple. Maintenant, de même, pendant les quelques jours de grâce qui restent encore, tous ceux qui veulent que leur nom soit maintenu dans le livre de vie doivent affliger leur âme devant Dieu, ressentir une véritable douleur de leurs péchés et faire preuve d'une sincère conversion. Un sérieux retour sur soi-même est nécessaire. Il faut, chez un bon nombre de ceux qui se disent disciples du Christ, que la légèreté et la frivolité disparaissent. Au prix d'une guerre sérieuse, on parviendra à vaincre ses tendances mauvaises et à remporter la victoire, car cette oeuvre de préparation est une affaire individuelle. Nous ne sommes pas sauvés par groupe. La pureté et la consécration de l'un ne sauraient compenser le défaut de ces qualités chez un autre. Quoique toutes les nations doivent passer en jugement, Dieu examinera le cas de chaque individu avec autant de soin que si celui-ci était seul sur la terre.

Solennelles sont les scènes qui marquent l'achèvement de l'expiation. Cette oeuvre comporte des intérêts d'une valeur infinie. Le tribunal suprême siège maintenant depuis plusieurs années. Bientôt, nul ne sait quand, les dossiers des vivants y seront examinés. Bientôt, notre vie passera sous le redoutable regard de Dieu. Il convient donc plus que jamais de prendre garde à cette exhortation du Sauveur: « Prenez garde, veillez et priez; car vous ne savez quand ce temps viendra. » *(Marc 13.33)* « Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi. » *(Apocalypse 3.3)*

Lorsque l'instruction au jugement sera terminée, la destinée de chacun sera décidée soit pour la vie, soit pour la mort. Le temps de grâce prendra fin

un peu avant l'apparition de notre Seigneur sur les nuées du ciel. Dans une allusion à ce temps-là, il nous est dit dans l'Apocalypse: « Que celui qui est injuste soit encore injuste, que celui qui est souillé se souille encore; et que le juste pratique encore la justice, et que celui qui est saint se sanctifie encore. Voici, je viens bientôt, et ma rétribution est avec moi, pour rendre à chacun selon ce qu'est son oeuvre.» *(Apocalypse 22.11, 12)*

Justes et méchants seront encore sur la terre dans leur état mortel. Dans l'ignorance des décisions finales et irrévocables qui auront été prises dans le sanctuaire céleste, on plantera, on bâtira, on mangera et on boira. Avant le déluge, dès que Noé fut entré dans l'arche, Dieu l'y enferma, excluant toute possibilité pour les impies d'y pénétrer. Sept jours durant, ne se doutant pas que leur sort était définitivement scellé, ils continuèrent, imperturbables, à s'adonner au plaisir et à se moquer de l'idée d'une catastrophe imminente. « Il en sera de même, dit le Sauveur, à l'avènement du Fils de l'homme. » *(Matthieu 24.39)* C'est silencieuse, inattendue et inaperçue, comme le voleur dans la nuit, que viendra l'heure décisive scellant la destinée de tout homme, l'heure où l'offre de la miséricorde sera retirée aux coupables.

« Veillez donc. ... Craignez qu'il ne vous trouve endormis! » *(Marc 13.35, 36)* Périlleuse est la condition de ceux qui, se lassant de veiller, se tournent vers le monde. Pendant que le négociant se laisse absorber par le gain, que l'amateur du plaisir suit ses inclinations, que l'esclave de la mode pense à ses atours, à ce moment même, le Juge de toute la terre prononce peut-être cette sentence: Tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé léger. » *(Daniel 5.27)*

29. L'ORIGINE DU MAL

L'origine et la raison d'être du péché sont pour bien des esprits un sujet de vive perplexité. Voyant le mal et ses terribles conséquences, ils se demandent comment tant de souffrances et de malignité peuvent se concilier avec la souveraineté d'un être infini en puissance, en sagesse et en amour. Incapables de pénétrer ce mystère, ils cherchent l'explication dans de fausses interprétations et dans des traditions humaines qui leur ferment les yeux sur des vérités essentielles au salut et clairement révélées dans la Bible. D'autres, enclins au doute et à la critique, trouvent dans le fait que, malgré leurs recherches, ils ne sont pas parvenus à résoudre le problème de l'existence du péché, une excuse pour rejeter en bloc toute la Bible, où sont consignés le caractère de Dieu, Sa nature et Ses principes à l'égard du péché.

Il n'est pas possible de donner de l'apparition du péché une explication qui en justifie l'existence, mais on en sait assez sur Son origine et ses conséquences ultimes pour pouvoir admirer la justice et l'amour de Dieu dans sa manière d'agir en présence du mal. Dieu n'est pas responsable de l'entrée du péché dans le monde: rien n'est plus clairement enseigné par les Écritures. Aucun refus arbitraire de la grâce divine, aucune erreur dans le gouvernement divin n'a donné lieu à un mécontentement et à une révolte. Le péché est un intrus mystérieux et inexplicable; sa présence est injustifiable. L'excuser, c'est le défendre. S'il pouvait être excusé, s'il avait une raison d'être, il cesserait d'être le péché. La seule définition qu'on puisse en donner est celle de la parole de Dieu: « le péché est la transgression de la loi »; c'est la manifestation d'un principe réfractaire à la grande loi d'amour, base du gouvernement divin.

Avant l'apparition du mal, la paix et la joie régnaient dans l'univers. Tout y était conforme à la volonté du Créateur. L'amour pour Dieu était suprême et l'amour mutuel impartial. Jésus-Christ, Verbe et Fils unique de Dieu, était un avec le Père éternel; un par sa nature, par son caractère, par ses desseins. Il était le seul être de l'univers admis à connaître tous les conseils et tous les plans de Dieu. C'est par lui que Dieu avait créé les êtres célestes. « Car en lui ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux..., trônes, dignités, dominations, autorités. » *(Colossiens 1.16)* Au Fils comme au Père, l'univers entier était soumis.

La loi de l'amour étant à la base du gouvernement de Dieu, le bonheur de toutes les créatures dépendait de leur parfait accord avec les grands principes de cette loi. Dieu demande de toutes Ses créatures un service d'amour, un hommage qui découle d'une appréciation intelligente de Son caractère. Ne

prenant aucun plaisir à une obéissance forcée, Il accorde à chacun le privilège de la liberté morale permettant à tous de Lui rendre un service volontaire.

Mais un être voulut pervertir cette liberté. Le péché prit naissance dans le coeur de celui qui, après le Christ avait été le plus hautement honoré de Dieu, et qui était le plus puissant et le plus glorieux de tous les habitants du ciel. Avant sa chute, Lucifer, le Porte-Lumière, était un « chérubin protecteur » saint et sans tache. « Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel: Tu mettais le sceau à la perfection, tu étais plein de sagesse, parfait en beauté. Tu étais en Éden, le jardin de Dieu; tu étais couvert de toute espèce de pierres précieuses.... Tu étais un chérubin protecteur, aux ailes déployées; je t'avais placé et tu étais sur la sainte montagne de Dieu; tu marchais au milieu des pierres étincelantes. Tu as été intègre dans tes voies depuis le jour où tu fus créé jusqu'à celui où l'iniquité a été trouvée chez toi. » *(Ézéchiel 28.12-15, 17)*

Lucifer aurait pu conserver la faveur de Dieu. Aimé et honoré des armées angéliques, il aurait pu faire servir ses nobles facultés au bien de son entourage et à la gloire de son Créateur. Mais, dit le prophète, « ton coeur s'est élevé à cause de ta beauté, tu as corrompu ta sagesse par ton éclat. » *(Ézéchiel 28.12-15)* Peu à peu, Lucifer se laissa aller au désir de s'élever au-dessus de la position qui lui avait été assignée. « Tu as voulu te persuader que tu étais un dieu.... Tu disais en ton coeur: J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu; je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée. ... Je monterai sur le sommet des nues, je serai semblable au Très-Haut. *(Ézéchiel 28.6, version synodale; Esaïe 14.13, 14)* Au lieu de veiller à exalter Dieu au suprême degré et à lui assurer la première place dans l'affection de ses créatures, Lucifer chercha à capter à son profit leur allégeance et leurs hommages. Convoitant l'honneur que le Père avait conféré à Son Fils, le prince des anges aspira à une puissance dont le Christ seul détenait la prérogative.

Le ciel entier réfléchissait la gloire du Créateur et proclamait ses louanges. Tant que Dieu avait été ainsi honoré, on n'avait connu que la paix et la joie. Mais une note discordante, l'exaltation du moi, troubla soudain l'harmonie céleste. Ce sentiment, si contraire aux desseins du Créateur, éveilla de sombres pressentiments chez les êtres qui rendaient à Dieu les honneurs suprêmes. Des conseils célestes adressèrent à Lucifer d'instantes exhortations. Le Fils de Dieu lui représenta la grandeur, la bonté et la justice du Maître de l'univers, ainsi que la nature sacrée et l'immutabilité de Sa loi. C'est Dieu lui-même qui avait établi l'ordre qui régnait dans le ciel. En s'en écartant, Lucifer déshonorait son Créateur et attirait le malheur sur sa tête. Mais cet avertissement, donné avec amour et compassion, ne fit qu'éveiller un esprit de résistance. Cédant à sa jalousie envers le Fils de Dieu, Lucifer s'obstina.

L'orgueil que lui inspirait sa haute situation fit naître en lui le désir de la suprématie. Oubliant les grands honneurs dont il était l'objet de la part

de son Créateur, fier de l'éclat de sa gloire, il aspira à l'égalité avec Dieu. Aimé et vénéré des armées célestes, il surpassait tous les anges en sagesse et en magnificence. Le Fils de Dieu cependant était reconnu comme le Souverain du ciel. Il partageait la puissance et l'autorité du Père, et participait à tous Ses conseils. Lucifer, qui n'était pas informé de la même manière de tous les desseins du Tout-Puissant, demandait: « Pourquoi le Fils aurait-il la suprématie? Pourquoi est-il élevé au-dessus de moi? »

Abandonnant alors sa place en la présence immédiate de Dieu, le fier chérubin alla semer la discorde parmi les anges. Opérant dans le secret, et tout en cachant d'abord ses intentions réelles sous le masque d'une grande vénération pour Dieu, il s'efforça de soulever le mécontentement contre les lois qui gouvernaient les êtres célestes, affirmant qu'elles imposaient des restrictions inutiles. Il prétendait que, eu égard à leur sainteté, les anges ne devaient connaître d'autre loi que leur bon plaisir. Pour gagner leur sympathie, il donna à entendre que Dieu l'avait traité injustement en accordant les honneurs suprêmes à son Fils, affirmant qu'en aspirant à une puissance plus grande et à de nouveaux honneurs, il ne recherchait pas son propre avantage, mais seulement la liberté des habitants du ciel, leur permettant d'atteindre un degré d'existence plus élevé.

Dans sa grande miséricorde, Dieu supporta longtemps Lucifer. Il ne le destitua pas de sa haute position dès les premières manifestations de son mécontentement, ni même lorsqu'il commença à propager ses idées parmi les anges fidèles. Le pardon lui fut offert à plusieurs reprises à condition qu'il se repente et se soumette. Des démarches que seuls un amour et une sagesse infinis pouvaient concevoir furent tentées pour le convaincre de son erreur. Jamais, auparavant, le mécontentement n'avait été ressenti dans le ciel. Lucifer lui-même ne vit pas tout d'abord son erreur et il ne comprit pas la vraie nature de ses sentiments. Aussi lorsqu'on lui prouva que son attitude hostile n'avait pas de raison d'être, convaincu de ses torts, il vit que l'autorité divine était juste et qu'il devait la reconnaître comme telle devant le ciel tout entier. S'il l'avait fait, il eût pu être sauvé, et bien des anges avec lui. Il n'avait pas encore, à ce moment-là, levé ouvertement l'étendard de la révolte contre Dieu. Il avait bien abandonné sa position de chérubin protecteur, mais s'il était revenu sur ses pas en reconnaissant la sagesse du Créateur, et s'était contenté de la place qui lui avait été assignée dans le grand plan divin, il aurait été rétabli dans ses fonctions. Mais l'orgueil l'empêcha de se soumettre. S'obstinant dans sa mauvaise voie, il soutint qu'il n'avait pas lieu de se repentir, et se déclara ouvertement en lutte avec son Créateur.

À partir de ce moment, il employa toutes les ressources de sa gigantesque intelligence à capter la sympathie des anges qui avaient été sous ses ordres. Dans l'intérêt de sa perfide ambition et de sa trahison, il n'hésita pas à fausser

le sens des avertissements et des conseils que Jésus lui avait donnés. À ceux qui lui étaient le plus attachés par les liens de l'amitié, il fit croire qu'il était mal jugé, que sa position n'était pas respectée, et qu'on voulait porter atteinte à sa liberté. De là, il en vint à attaquer directement le Fils de Dieu, qu'il accusait du dessein de l'humilier devant tous les habitants du ciel. Puis, pour donner le change aux anges restés loyaux, il accusait ceux qu'il ne pouvait tromper et faire passer dans son camp, de trahir la cause du ciel, c'est-à-dire d'agir comme il agissait lui-même. Pour donner de la vraisemblance à l'accusation d'injustice, qu'il portait contre Dieu, il faussait les paroles et les actes du Créateur. Son système consistait à embarrasser les anges par des arguments subtils touchant les desseins de Dieu. Ce qui était simple, il l'enveloppait de mystère; et, en dénaturant artificieusement les faits, il jetait le doute sur les déclarations les plus formelles de Jéhovah. Sa haute position et ses rapports intimes avec l'administration divine donnaient tant de poids à ses paroles, qu'un grand nombre d'anges embrassèrent le parti de la révolte contre l'autorité du ciel.

Dans sa lutte contre le péché, Dieu ne pouvait employer d'autres armes que la justice et la vérité, tandis que Lucifer pouvait faire usage de flatterie et de mensonge. Falsifiant les paroles de Dieu et calomniant les plans de Son gouvernement, il prétendit que Dieu n'était pas juste en imposant des lois et des règlements aux habitants du ciel; qu'en exigeant de ses créatures la soumission et l'obéissance, il n'avait en vue que Sa propre exaltation. Aussi l'habileté, les sophismes et la calomnie dont il usa lui donnèrent-ils au début un avantage considérable.

Masquant ses plans sous une apparence de loyauté, il soutint qu'il travaillait à la gloire de Dieu, à la stabilisation de Son gouvernement et au bonheur de tous les habitants célestes. Tout en semant l'insoumission parmi les anges qu'il avait sous ses ordres, il donnait hypocritement à entendre qu'il travaillait à éliminer les causes du mécontentement. En proposant des modifications dans les lois et le gouvernement, il affirmait que, loin d'être en révolte, il ne cherchait qu'à contribuer à la sauvegarde de l'harmonie du ciel et au bonheur de l'univers.

Faisant un pas de plus, il se mit à rendre Dieu et son administration responsables du désordre qu'il avait lui-même créé, tout en se faisant fort de corriger et d'améliorer les statuts de Jéhovah. Il demandait seulement qu'on lui permit de démontrer, en effectuant des changements indispensables, le bien-fondé de ses prétentions.

Dans sa sagesse, Dieu laissa Lucifer poursuivre sa campagne jusqu'au moment où elle éclaterait au grand jour. Ses desseins étaient tellement enveloppés de mystère qu'il était difficile, tant qu'il ne s'était pas complètement dévoilé, de démasquer le chérubin protecteur devant les hôtes célestes qui le chérissaient et sur lesquels il exerçait une profonde influence. D'ailleurs, le péché n'avait

encore jamais pénétré dans l'univers de Dieu, et les êtres saints qui peuplaient le ciel n'avaient aucune idée de sa malignité et de ses conséquences.

D'autre part, le gouvernement de Dieu ne s'étendant pas seulement aux habitants du ciel, mais à ceux de tous les mondes créés, Satan (l'adversaire) songea que s'il pouvait entraîner les anges dans sa révolte, il pourrait aussi ajouter les autres mondes à son empire. Il fallait donc que l'univers tout entier comprît le caractère réel de l'usurpateur et la vraie nature de ses machinations. Il fallait que, devant les habitants du ciel et de tous les mondes, fussent démontrées la justice de Dieu et la perfection de Sa loi. Dans l'intérêt de l'univers entier à travers les âges éternels, il importait que chacun pût voir sous leur véritable jour les accusations de Lucifer contre le gouvernement divin. Il fallait, en outre, d'une manière indubitable, que l'immutabilité de la loi de Dieu fût établie et que les accusations du grand révolté fussent condamnées par ses propres oeuvres.

Il fallait laisser mûrir le mal. Voilà pourquoi, lorsqu'il fut décidé que Satan ne serait plus toléré dans le ciel, Dieu ne jugea pas à propos de lui ôter la vie. Le Créateur ne peut agréer qu'une adoration fondée sur un sentiment d'amour et une allégeance dictée par la conviction de Sa justice et de Sa bonté. Or, si la peine capitale avait été infligée au grand coupable, les habitants du ciel et des autres mondes, encore incapables de comprendre la nature et les conséquences du péché, n'auraient pas pu, dans cet acte sommaire, discerner la justice et la miséricorde de Dieu. Si l'existence de Satan avait été immédiatement supprimée, l'univers aurait servi Dieu par crainte plutôt que par amour. Les sympathies qui allaient au chef de la révolte n'auraient pas complètement disparu, et l'esprit d'insurrection n'aurait pas été entièrement déraciné.

Quand on annonça au chef des rebelles qu'il allait être expulsé, avec tous ses partisans, du séjour de la félicité, il afficha hardiment son mépris pour la loi du Créateur, et réitéra son affirmation que les anges n'avaient pas besoin d'autre loi que leur volonté, qui les guiderait toujours dans la bonne voie. Prétendant que les statuts divins portaient atteinte à leurs libertés, il déclara que son dessein était d'obtenir l'abolition de toute espèce de loi, ajoutant qu'affranchies de ce joug, les intelligences célestes entreraient dans une existence plus élevée et plus glorieuse.

À l'unanimité, Satan et ses anges accusèrent le Fils de Dieu d'être l'auteur responsable du schisme, affirmant que s'ils n'avaient pas été réprimandés, ils ne se seraient jamais révoltés. Obstinés et effrontés dans leur révolte, et se disant cyniquement les victimes d'un pouvoir oppresseur, le grand rebelle et ses partisans furent enfin bannis du ciel.

L'esprit qui a fait naître la révolte dans la demeure de Dieu se fomente encore aujourd'hui sur la terre. Satan poursuit parmi les hommes l'oeuvre commencée chez les anges. Il règne maintenant sur « les enfants de la rébellion

». Comme lui, ceux-ci s'efforcent de supprimer les restrictions imposées par la loi de Dieu, et c'est par la transgression de ses préceptes qu'ils promettent aux hommes la liberté. La lutte contre le péché suscite encore aujourd'hui la résistance et la haine. Quand Dieu parle aux consciences par des messages d'avertissement, Satan pousse les hommes à se justifier et à chercher de la sympathie. Au lieu d'abandonner leurs erreurs, ils excitent l'indignation, contre ceux qui les censurent, comme si ces derniers étaient la cause du mal. Depuis Abel jusqu'à maintenant, cet esprit s'est toujours manifesté envers ceux qui osent condamner le péché.

C'est en calomniant le caractère de Dieu comme il l'avait fait dans le ciel, et en le représentant comme sévère et tyrannique, que Satan a fait tomber l'homme dans le mal. Ayant réussi, il déclare que ce sont les injustes restrictions de Dieu qui ont amené la chute de l'homme, comme elles ont provoqué sa propre défection. L'Éternel, en revanche, définit Son caractère comme suit: « Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché, mais qui ne tient point le coupable pour innocent. » (Exode 34.6, 7) En bannissant Satan du ciel, Dieu manifestait Sa justice et soutenait l'honneur de Son trône. Mais quand, entraîné par la supercherie du grand apostat, l'homme eut péché, Dieu donna une preuve de son amour en livrant son Fils unique à la mort en faveur de l'espèce humaine. C'est au Calvaire que le caractère de Dieu se révéla. La croix prouva à l'univers tout entier que la rébellion de Lucifer n'était nullement imputable au gouvernement de Dieu.

Dans la lutte entre le Christ et Satan, durant le ministère du Sauveur, le véritable caractère du grand séducteur se révéla. Rien ne fut plus propre à éteindre chez les anges et chez toutes les intelligences de l'univers la dernière étincelle d'affection pour Lucifer, que sa guerre cruelle contre le Rédempteur du monde. L'audace blasphématoire avec laquelle il osa demander à Jésus de lui rendre hommage, la hardiesse présomptueuse qui le poussa à le transporter au haut de la montagne et au sommet du temple, la perfidie dont il fit preuve en lui suggérant de se précipiter d'une hauteur vertigineuse, la malignité inlassable avec laquelle il le harcela de lieu en lieu jusqu'à inciter les sacrificateurs et le peuple à renier Son amour et à s'écrier: « Crucifie-le! Crucifie-le! » — tout cela provoqua l'étonnement et l'indignation de l'univers.

C'est Satan qui poussa le monde à rejeter Jésus-Christ. Voyant que la miséricorde, l'amour, la compassion et la tendresse du Sauveur représentaient aux yeux du monde le caractère de Dieu, Satan fit usage de toute sa puissance et de toute son astuce pour le supprimer. Il contesta chacune des prétentions du Fils de Dieu et employa comme agents des hommes chargés de semer sa vie de souffrance et de tristesse. Les sophismes et les mensonges par lesquels

il s'efforça d'entraver l'oeuvre de Jésus, la haine manifestée par ses sicaires, ses cruelles accusations contre une vie de bonté sans exemple: tout cela dénotait une rancoeur séculaire qui se déchaîna sur le Fils de Dieu au Calvaire comme un torrent de malignité, de haine et de vengeance que le ciel entier contempla dans un silence glacé d'horreur.

Son sacrifice consommé, Jésus monta aux cieux, mais il n'accepta les hommages des anges qu'après avoir présenté au Père cette requête: « Je veux que là où je suis ceux que tue m'as donnés soient aussi avec moi. » *(Jean 17.24)* En accents d'une puissance et d'un amour inexprimables, le Père fit entendre de son trône cette réponse: « Que tous les anges de Dieu l'adorent! » *(Hébreux 1.6)* Jésus était sans tache. Son humiliation finie, son sacrifice consommé, il reçut un nom qui est au-dessus de tout autre nom.

Désormais, la culpabilité de Satan était inexcusable. Il s'était montré tel qu'il est: menteur et meurtrier. On comprit que l'esprit qu'il manifestait parmi les hommes qui s'étaient rangés sous son sceptre, il l'aurait introduit dans le ciel s'il en avait eu la possibilité. Il avait prétendu que la transgression de la loi de Dieu ouvrirait une ère de gloire et de liberté: on voyait maintenant qu'elle n'avait amené que l'esclavage et la dégradation.

Les accusations mensongères de Lucifer contre le caractère et le gouvernement de Dieu apparurent sous leur vrai jour. Il avait affirmé qu'en exigeant de ses créatures la soumission et l'obéissance, Dieu demandait d'elles un renoncement et des sacrifices auxquels il n'eût pas consenti lui-même et recherchait uniquement Sa gloire personnelle. Or chacun pouvait maintenant constater que, pour sauver une race pécheresse, le Maître de l'univers n'avait pas reculé devant le plus grand sacrifice auquel Son amour eût pu consentir; « car Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même » *(2 Corinthiens 5.19)*. On vit aussi que Lucifer, assoiffé de gloire et de domination, avait ouvert la porte au péché, tandis que, pour détruire le mal, le Fils de Dieu s'était humilié en devenant obéissant jusqu'à la mort.

Dieu avait témoigné de l'horreur pour les principes de la rébellion, et le ciel tout entier voyait maintenant éclater sa justice, tant dans la condamnation de Satan que dans la rédemption de l'homme. Lucifer avait déclaré que si la loi était immuable et si chaque transgression devait être punie, tout transgresseur devait être à jamais exclu de la faveur du Créateur. Il avait affirmé que l'espèce humaine ne pouvait pas être rachetée et qu'elle était, par conséquent, sa légitime proie. Mais la mort de Jésus en faveur de l'homme était un argument irrésistible: la pénalité de la loi était tombée sur un Être qui était l'égal de Dieu, laissant l'homme libre d'accepter Sa justice et de triompher de la puissance de Satan, de même que le Fils de Dieu en avait été vainqueur. Ainsi, tout en demeurant juste, Dieu avait justifié ceux qui croient en Jésus.

Mais si le Christ est venu souffrir et mourir, ce n'est pas seulement pour assurer le salut de l'homme. S'il est venu pour rendre la loi de Dieu « grande et magnifique », ce n'est pas uniquement pour les habitants de cette terre: son grand sacrifice démontre à l'univers entier que cette loi est immuable. Si elle avait pu être abolie, le Fils de Dieu n'aurait pas dû donner sa vie pour en expier la transgression. Sa mort en prouve l'immutabilité. L'expiation consentie par l'amour du Père et du Fils pour assurer la rédemption des pécheurs démontre — et pouvait seule démontrer — à l'univers entier que la justice et la miséricorde sont à la base de la loi et du gouvernement de Dieu.

Tout en proclamant à l'univers l'immutabilité de la loi, la croix du Calvaire affirme que le salaire du péché, c'est la mort. Ce cri du Sauveur expirant: « Tout est accompli » a sonné le glas de Satan. L'issue du grand conflit séculaire était désormais décidée et l'extirpation finale du mal assurée. Le Fils de Dieu est descendu dans la tombe « afin que, par la mort, il anéantit celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable » *(Hébreux 2.14)*.

Au jugement dernier, quand le Juge de toute la terre demandera à Satan: « Pourquoi t'es-tu révolté contre moi et m'as-tu ravi mes sujets? » l'auteur du mal restera bouche close. Toutes les lèvres seront fermées et toutes les armées de la rébellion resteront silencieuses.

L'ambition de Lucifer l'avait poussé à dire: « J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu... Je serai semblable au Très-Haut. » Dieu a répondu: « Je te réduis en cendre sur la terre... Tu es réduit au néant, tu ne seras plus à jamais! » *(Ésaïe 14.13, 14; Ézéchiel 28.18, 19)* Lorsque le jour viendra, « ardent comme une fournaise, tous les hautains et tous les méchants seront comme du chaume; le jour qui vient les embrasera, dit l'Éternel des armées, il ne leur laissera ni racine ni rameau » *(Malachie 4.1)*.

Dieu a fait de la révolte de Satan une leçon pour l'univers dans tous les siècles à venir, un témoignage perpétuel de la nature et des terribles conséquences du péché. L'application des principes de Lucifer et leurs effets sur les anges et les hommes devaient donner une juste idée de ce qu'il en coûte de braver l'autorité divine. Cette expérience devait prouver que le bien-être de toutes les créatures dépend de la permanence du gouvernement et des lois de Dieu. L'histoire de cette sombre révolte devait être pour tous les anges une sauvegarde perpétuelle révélant définitivement le caractère de la désobéissance et de sa pénalité.

L'univers tout entier aura été témoin de la nature et des conséquences du péché. La totale extirpation du mal qui, accomplie au début, eût été un sujet d'effroi pour les anges et eût terni l'honneur de Dieu, proclamera hautement son amour et établira son honneur devant l'univers fidèle et joyeusement soumis à Sa loi. Plus jamais le mal ne reparaîtra. Dieu a fait cette déclaration: « La détresse ne paraîtra pas deux fois. » *(Nahum 1.9)* La loi de

Dieu, dénigrée par Satan, qualifiée de joug d'esclavage, sera honorée comme une loi de liberté. Une création éprouvée et restée fidèle ne cherchera plus à déserter celui dont l'amour insondable et la sagesse infinie lui auront été si abondamment manifestés.

30. L'inimitié entre l'Homme et Satan

Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité: celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon. » *(Genèse 3.15)* La sentence divine prononcée contre Satan lors de la chute d'Adam était une prophétie embrassant tous les siècles jusqu'à la fin des temps. Elle faisait pressentir le conflit formidable dans lequel seraient engagées toutes les races humaines appelées à vivre sur la terre.

Après avoir péché, Satan ne s'était donné ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il eût trouvé des êtres disposés à sympathiser avec lui et à suivre son exemple. De même qu'il avait entraîné les anges à se révolter, ainsi il avait induit Adam à violer la loi divine. Par ce fait, l'homme, comme le tentateur, avait apostasié et s'était perverti. En outre, Satan et Adam, au lieu de se trouver en mésintelligence, s'étaient mis en harmonie, de sorte que, si Dieu n'était pas intervenu, Adam et Lucifer se seraient ligués pour lutter contre le ciel. Donc, l'inimitié entre l'homme pécheur et l'auteur du mal n'est pas un fait d'ordre naturel, comme le démontre l'entente farouche qui dresse contre Dieu les impies et les armées de Satan. En outre, si Satan et ses anges ne sont qu'un dans leur guerre contre le Souverain de l'univers, ils n'en sont pas moins en conflit sur tous les autres points. Aussi, quand il entendit que l'inimitié allait s'introduire entre lui et la femme, comme entre leurs postérités, Lucifer comprit que son projet de dépraver la nature humaine serait entravé et que, par quelque moyen, l'homme serait mis en état de lui résister.

En effet, ce qui enflamme l'inimitié de Satan contre l'espèce humaine, c'est que celle-ci est, par Jésus-Christ, l'objet de l'amour et de la miséricorde de Dieu. Aussi son unique désir est-il de déjouer le plan divin pour la rédemption de l'homme, et de déshonorer Dieu en dépravant et en souillant Sa créature. Il fera gémir le ciel, puis il désolera la terre, et alors il s'en prendra à Dieu en déclarant que tout ce mal est le fait de la création de l'homme.

C'est la grâce du Sauveur dans le coeur humain qui donne naissance à l'inimitié contre Satan. Sans cette puissance régénératrice, l'homme serait le captif et le jouet de Satan. Mais le principe nouveau implanté dans son coeur suscite la guerre là où avait régné la paix. La grâce qui met l'homme en mesure de résister au tyran, de repousser l'usurpateur et de surmonter les passions qui l'avaient asservi, révèle l'existence en son âme d'un principe entièrement divin.

L'antagonisme existant entre l'esprit de Jésus et celui de Satan se manifesta de façon frappante dans l'accueil que le monde fit au Sauveur. Ce n'est point tant parce qu'il avait paru sans pompe, sans grandeur, sans richesses mondaines que les Juifs le rejetèrent. Ils virent bien qu'il possédait une puissance qui compensait, et au-delà, ces avantages extérieurs. C'étaient la pureté et la sainteté du Messie qui lui attiraient la haine des impies. Sa vie de renoncement, de pureté immaculée et de dévouement était une censure constante à l'adresse d'un peuple orgueilleux et sensuel. Voilà ce qui provoquait l'inimitié contre le Fils de Dieu et incitait Satan et les mauvais anges, unis aux méchants, à conjuguer toutes les énergies de l'apostasie contre le champion de la vérité.

L'inimitié déchaînée contre le Sauveur se déversa également sur Ses disciples. Quiconque se rend compte de la nature odieuse du péché et, avec le secours d'en haut, résiste à la tentation, excitera sûrement la colère de Satan et de ses sujets. La haine des purs principes de la vérité et la persécution de ceux qui s'en font les défenseurs dureront aussi longtemps que le péché et les pécheurs. Il n'y a pas de concorde possible entre les disciples du Christ et les suppôts de Satan. Le scandale de la croix n'a pas disparu. « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés. » *(2 Timothée 3.12)*

Pour établir son royaume en opposition avec le gouvernement de Dieu, pour ébranler et séduire les serviteurs de l'Éternel, Satan tord les Écritures comme il le faisait lorsqu'il tentait Jésus; comme autrefois les agents de l'ennemi, ont calomnié et fait périr Jésus, ses suppôts aujourd'hui diffament Ses disciples et les persécutent. Ces faits, annoncés dans la première prophétie: « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité », se perpétueront jusqu'à la fin des temps.

Pourquoi l'adversaire, qui jette toutes ses forces et toute sa puissance dans ce formidable combat, ne rencontre-t-il pas une résistance plus énergique? Pourquoi les soldats du Christ sont-ils à ce point indifférents et somnolents? C'est parce que leur communion avec Dieu est trop peu réelle; parce qu'ils sont lamentablement dépourvus de Son Esprit.

Le péché ne leur est pas odieux comme il l'était à leur Maître. Ils ne se rendent pas compte de l'excessive malignité du mal. Ils sont aveugles touchant la nature et la puissance du prince des ténèbres; ils ignorent sa malice et son astuce dans la guerre qu'il dirige contre Jésus- Christ et son Église. Sur ce point, une foule de croyants sont mystifiés. Ils ne se doutent pas que leur pire ennemi est un puissant général qui, à la tête de toute l'armée des mauvais anges sur laquelle il exerce un ascendant absolu, s'efforce, selon un plan longuement mûri et habilement conçu, par de savantes manoeuvres dirigées contre Jésus-Christ, d'anéantir l'oeuvre du salut des âmes. Or, beaucoup de chrétiens et même de ministres de l'Évangile semblent ignorer jusqu'à

l'existence de Satan. Ils ne le mentionnent que rarement du haut de la chaire et ferment les yeux sur son inlassable activité, sa ruse et ses succès.

Constamment sur les traces de ceux qui ignorent ses desseins, ce vigilant ennemi s'introduit partout dans nos maisons, dans les rues de nos villes, dans les églises, dans les assemblées législatives, dans les tribunaux. Il trouble, trompe et séduit hommes, femmes et enfants qu'il entraîne corps et âme dans la perdition. Il divise les familles et sème partout la haine, la jalousie, les dissensions et le meurtre. Et le monde chrétien semble croire cet état de choses voulu de Dieu et inéluctable.

Un des principaux pièges de Satan pour triompher du peuple de Dieu consiste à abattre les barrières qui le séparent du monde. Dès que l'ancien Israël se permettait avec les païens des relations qui lui étaient défendues, il était entraîné dans le péché. L'Israël moderne s'égare de la même façon. « Le dieu de ce siècle a aveuglé leur intelligence, afin qu'ils ne voient pas briller la splendeur de l'Évangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu. » *(2 Corinthiens 4.4)* Tous ceux qui ne sont pas résolument serviteurs de Jésus-Christ sont serviteurs de Satan. Le coeur irrégénéré aime le péché et cherche toujours à l'excuser, tandis que le coeur renouvelé hait le péché et lui résiste avec énergie. Quand les chrétiens recherchent la société des mondains et des non-croyants, ils s'exposent à la tentation, Satan, dissimulé, jette un voile sur leurs yeux. Ils ne voient pas qu'une telle compagnie puisse leur nuire, et, à mesure qu'ils se conforment au monde en paroles et en actions, leur aveuglement s'accroît. En adoptant les coutumes du monde, l'Église ne convertira jamais celui-ci à Jésus-Christ, mais c'est elle qui se convertira au monde. Celui qui se familiarise avec le péché finit par ne plus en voir le caractère odieux. Celui qui se lie avec les serviteurs de Satan finit par ne plus redouter leur maitre. Si l'épreuve survient alors qu'il accomplit son devoir, comme ce fut le cas de Daniel à la cour de Babylone, le chrétien peut être assuré de la protection de Dieu; mais celui qui s'expose à la tentation y succombera tôt ou tard.

C'est avec ceux que l'on suspecte le moins d'être sous son empire que le tentateur opère avec le plus de succès. On comble d'honneurs et on admire ceux qui possèdent des talents ou de l'instruction, comme si ces avantages pouvaient remplacer la crainte de Dieu et donner droit à la faveur du ciel. Les talents et la culture, considérés en eux-mêmes, sont des dons de Dieu; mais quand on les met en concurrence avec la piété, quand, au lieu de rapprocher l'âme de Dieu, ils l'en éloignent, ils deviennent une malédiction et un piège. Plusieurs pensent que tout ce qui peut être qualifié de courtoisie ou de raffinement doit, dans un certain sens, se rattacher à Jésus. Il ne fut jamais de plus grave erreur. Il est vrai que ces qualités devraient orner le caractère de tout chrétien, car elles exerceraient une puissante influence en faveur de la vraie piété; mais si elles ne sont pas consacrées à Dieu, elles deviennent une

puissance pour le mal. Maint homme cultivé et de manières agréables, qui ne voudrait pas s'abaisser à ce que l'on considère communément comme un acte immoral, n'est pas autre chose qu'un instrument poli entre les mains de Satan. La nature insidieuse et séduisante de son influence et de son exemple fait un ennemi bien plus dangereux pour la cause du Christ que les hommes ignorants et sans culture.

Par des prières ferventes et par sa confiance en Dieu, Salomon obtint une sagesse qui suscitait l'étonnement et l'admiration du monde. Mais dès qu'il se détourna de la Source de sa force morale et qu'il se mit à compter sur lui-même, il succomba à la tentation. Alors, les facultés merveilleuses accordées au plus sage des rois en firent un instrument d'autant plus puissant entre les mains de l'adversaire des âmes.

Bien que Satan s'efforce constamment d'aveugler les chrétiens sur ce fait, ils ne doivent jamais oublier que « nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes » *(Éphésiens 6.12)*. Voici un avertissement inspiré qui nous est parvenu à travers les siècles: « Soyez sobres, veillez. Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera. » *(1 Pierre 5.8)* « Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir ferme contre les ruses du diable. » *(Éphésiens 6.11)*

Depuis les jours d'Adam jusqu'à notre époque, notre ennemi a usé de sa puissance pour opprimer et détruire. Il prépare actuellement sa dernière campagne contre L'Église. Tous ceux qui s'efforcent de suivre Jésus devront se mesurer avec cet adversaire implacable. Plus le chrétien imite fidèlement le divin Modèle, plus il est en butte aux attaques de Satan. Tous ceux qui sont activement occupés dans la cause de Dieu et s'emploient à démasquer les séductions du Malin et à présenter Jésus-Christ au monde pourront dire, après Paul, qu'ils servent le Seigneur en toute humilité, avec larmes, et au milieu de grandes tribulations.

Assailli par les tentations les plus puissantes et les plus subtiles, Jésus repoussa Satan à chaque rencontre. Or, ces batailles ont été livré en notre faveur, et ces victoires rendent la nôtre possible. Le sauveur communique sa grâce à tous ceux qui l'invoquent, et le tentateur ne peut contraindre personne à pécher. Il ne peut nous convaincre sans notre consentement. Il peut plonger dans la détresse l'âme qui lui résiste, mais il ne peut l'obliger à faire sa volonté; il peut l'accabler, mais non la souiller. Le fait que Jésus-Christ a vaincu doit inciter ses disciples à lutter virilement et courageusement contre le péché et contre Satan.

31. Les bons Anges et les esprits malins

Les rapports du monde visible avec le monde invisible, le ministère des anges et le rôle des mauvais esprits - problèmes inséparables de l'histoire humaine — sont clairement expliqués dans les Écritures. L'opinion générale tend à révoquer en doute l'existence des mauvais esprits. Quant aux anges fidèles, qui « exercent un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut » *(Hébreux 1.14)*, plusieurs les considèrent comme les esprits des morts. Or, non seulement les Écritures enseignent l'existence des anges, bons et mauvais, mais elles prouvent surabondamment qu'ils ne sont pas les esprits désincarnés des morts.

Les anges existaient avant la création de l'homme; en effet, lors de la fondation de la terre « les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse, et tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie » *(Job 38.7)*. Après la chute de l'homme, des anges furent envoyés pour garder l'accès de l'arbre de vie, alors que la mort n'avait encore frappé aucun homme. D'ailleurs, les anges sont d'une nature différente de celle des hommes, puisqu'il est écrit: « Tu l'as fait, pour un peu de temps, inférieur aux anges. » *(Hébreux 2.7, version Synodale.)*

La Bible nous renseigne sur le nombre, la puissance et la gloire des êtres célestes, sur leurs rapports avec le gouvernements divin, comme aussi le rôle qu'ils jouent dans le plan de la rédemption. « L'Éternel a établi son trône dans les cieux, et son règne domine sur toutes choses. » « J'entendis la voix de beaucoup danges autour du trône. » Dans l'antichambre du Roi des rois, se presse une multitude « d'anges, puissants en force », et qui exécutent « ses ordres, en obéissant à la voix de sa parole » *(Psaume 103.19-21; voir Apocalypse 5.11)*. Le prophète Daniel vit les messagers de Dieu au nombre de « dix mille millions ». L'apôtre Paul nous parle aussi « des myriades qui forment le choeur des anges » *(Daniel 7.10; Hébreux 12.22)*. Ces messagers célestes se déplacent si rapidement que le prophète les voit s'élancer « comme la foudre » *(Ézéchiel 1.14)*. L'aspect de l'ange qui se présenta devant la tombe du Sauveur « était comme l'éclair, et son vêtement blanc comme la neige »; cette apparition fit trembler les gardes romains, qui « devinrent comme morts » *(Matthieu 28.3, 4)*. Quand Sanchérib, le hautain monarque assyrien, méprisa et blasphéma Dieu, et qu'il menaça Israël de destruction, « cette nuit-là, l'ange de l'Éternel sortit, et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes ». Alors furent exterminés « dans le camp du roi d'Assyrie tous les

vaillants hommes, les princes et les chefs. Et le roi confus retourna dans son pays. » *(2 Rois 19.35; 2 Chroniques 32.21)*

Les anges sont chargés d'accomplir des missions de miséricorde en faveur des enfants de Dieu. Ils furent envoyés à Abraham, avec des promesses de bénédictions; à Lot, aux portes de Sodome, pour soustraire ce juste à la destruction de la ville; à Elie, dans le désert, sur le point de succomber à la fatigue et à la faim; à Élisée, qui vit entourée de chariots et de chevaux de feu la petite ville où l'avaient cerné ses ennemis; à Daniel, jeté dans la fosse aux lions pour sa fidélité au vrai Dieu; à Pierre, condamné à mort dans la prison d'Hérode; à deux apôtres emprisonnés à Philippes; à Paul et à ses compagnons pendant une tempête nocturne; au centennier Corneille, désireux de connaître l'Évangile; à Pierre, pour l'envoyer porter le message du salut à cet officier étranger. C'est ainsi que dans toutes les siècles les saints anges ont exercé un ministère en faveur du peuple de Dieu.

Chaque disciple de Jésus-Christ a son ange gardien, cette céleste sentinelle, qui protège le juste contre les assauts du malin. Satan lui-même le reconnaît en ces termes: « Est-ce d'une manière désintéressée que Job craint Dieu? Ne l'as-tu pas protété, lui, sa maison, et tout ce qui est à lui? » *(Job 1.9, 10)* Le moyen dont Dieu se sert pour protéger les siens est mentionné par le psalmiste: « L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent, et il les arrache au danger. » *(Psaumes 34.8)* Les anges désignés pour veiller sur les enfants de Dieu ont toujours accès auprès de lui. Le Seigneur lui-même le déclare en ces termes: « Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits; car je vous dis que leurs anges dans les cieux voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux. » *(Matthieu 18.10)*

Ainsi, le peuple de Dieu, toujours exposé à la puissance de séduction, à l'inlassable malignité du prince des ténèbres, toujours en guerre avec les puissances du mal, est assuré de la protection constante des bons anges. Cette assurance n'est pas superflue. Si Dieu a promis Sa grâce et Sa protection à Ses enfants, c'est parce qu'ils doivent faire face aux puissants émissaires du Malin, agents nombreux, déterminés, infatigables, dont nul ne peut impunément ignorer l'astuce.

Les esprits malins ont été créés sans péché, égaux en puissance et en gloire aux êtres saints qui sont restés jusqu'à ce jour les messagers de Dieu. Tombés dans le péché, ils se sont ligués pour déshonorer Dieu et perdre les hommes. Entrainés par Satan dans sa rébellion, expulsés du ciel avec leur chef, ils ont coopéré avec lui au cours des siècles dans sa guerre contre l'autorité divine. Les Écritures nous parlent de leur féderation, de leur gouvernement, de leurs divers ordres, ainsi que de leur conspiration et de leur ruse contre la paix et le bonheur de l'humanité.

Les récits de l'Ancien Testament mentionnent occasionnellement leur existence et leurs agissements; mais c'est aux jours du Sauveur qu'ils

manifestèrent leur puissance de la façon la plus frappante. Le Fils de Dieu étant venu exécuter le plan de la rédemption, Satan, qui avait réussi à établir l'idolâtrie dans toutes les parties de la terre sauf en Palestine, prit la détermination d'affirmer ses droits au gouvernement du monde. Jésus avait paru pour répandre la lumière dans le seul pays qui ne s'était pas entièrement soumis au joug du tentateur. Deux pouvoirs rivaux se disputèrent alors la suprématie. Plein d'amour, les bras étendus vers tous ceux qui L'accueillaient, Jésus leur offrait le pardon et la paix. Les soldats du prince des ténèbres virent que leur pouvoir n'était pas illimité et comprirent que si la mission du Christ réussissait, leur domination ne tarderait pas à s'effondrer. Aussi, rugissant comme un lion enchaîné, Satan se mit-il à exercer sa puissance de la façon la plus provocante sur les corps et sur les âmes.

La réalité des possessions démoniaques est nettement affirmée par le Nouveau Testament. Les personnes qui en étaient affligées ne souffraient pas seulement de maladies dues à des causes naturelles. Jésus reconnut, dans ces cas, la présence et l'action directe des mauvais esprits.

Un exemple frappant du nombre, de la force et la malignité des mauvais anges, aussi bien que de la puissance et de la miséricorde du Sauveur, est donné dans le récit de la guérison des deux démoniaques de Gadara. Ces malheureux déments, défiant toute intervention, se tordaient, écumaient et hurlaient, remplissant les aires de leurs cris, se meurtrissant et mettant en danger la vie de tous ceux qui les approchaient. Leurs corps ensanglanté et contortionné, leur regard égaré présentaient un spectacle propre à satisfaire le prince des ténèbres. L'un des démons qui obsédaient ces malheureux avoua: « Légion est mon nom, car nous sommes plusieurs. » *(Marc 5.9)* Dans l'armée romaine, une légion se composant de trois à cinq mille hommes, cet aveu nous renseigne sur le nombre de démons qui s'étaient logés dans le corps de ces possédés.

Sur l'ordre de Jésus, les esprits malins lâchèrent leurs victimes; celles-ci, recouvrant leurs facultés, s'assirent paisibles et soumises aux pieds de Jésus. Mais les démons ayant reçu l'autorisation d'entraîner au lac un troupeau de pourceaux, les gens de Gadara envisagèrent cette perte comme n'étant pas contrebalancée par le miracle accompli et prièrent le divin Guérisseur de se retirer de leur contrée. C'est ainsi que Satan accuse constamment les chrétiens d'être la cause des malheurs et des calamités dont lui-même et ses agents sont les vrais responsables.

Mais les desseins de Jésus ne furent pas frustrés. Il avait permis aux démons d'anéantir le troupeau de pourceaux pour censurer les Juifs qui, par amour du gain, élevaient des animaux impurs. S'il n'avait pas tenu les démons en échec, ils n'auraient précipité dans le lac non seulement les pourceaux, mais aussi leurs gardiens et leurs propriétaires. Ceux-ci ne devaient leur salut qu'à la

puissance charitablement déployée en leur faveur. En outre, le Seigneur permit cet incident pour donner à Ses disciples l'occasion de voir une manifestation de la cruauté de Satan envers les hommes et les animaux. Le Sauveur désirait que Ses disciples connaissent l'ennemi qu'ils étaient appelés à affronter et se gardent de ses artifices. Il voulait aussi que les habitants de la région voient qu'il avait la puissance de briser les chaînes de Satan et de relâcher ses captifs. D'ailleurs, après le départ de Jésus, les hommes si merveilleusement délivrés restèrent dans le pays pour proclamer la miséricorde de leur Bienfaiteur.

Le Nouveau Testament nous donne d'autres exemples du même genre. La fille d'une femme syro-phénicienne cruellement tourmentée par un démon en fut délivrée par Jésus, qui le chassa par Sa parole *(voir Marc 7.26-30)*. Le « démoniaque aveugle et muet » *(Matthieu 12.22)*; le jeune homme « possédé d'un esprit muet », et qui l'avait « jeté dans le feu et dans l'eau pour le faire périr » *(Marc 9.17-27)*; le lunatique dont l' « esprit de démon impur » *(voir Marc 7.26-30)* qui le possédait troubla la tranquilité de la synagogue de Capernaüm le jour du Sabbat; tous ceux-là furent guéris par un Sauveur compatissant. Dans presque tous ces cas Jésus s'adressa au démon comme à une entité intelligente et lui ordonna de sortir de sa victime, de cesser de la tourmenter. En constatant la grande puissance du Christ, les fidèles de Capernaüm se disaient les uns aux autres: « Quelle est cette parole? Il commande avec autorité et puissance aux esprits impurs, et ils sortent! » *(Luc 4.34-36)*

Les possédés nous sont souvent représentés comme endurant de grandes souffrances; mais il y a des exceptions à cette règle. Pour posséder une force surnaturelle, certains hommes accueillaient avec empressement l'influence satanique. Ceux-là n'étaient naturellement pas en lutte avec les démons. À cette catégorie appartenaient ceux qui possédaient l'esprit de divination, tels Simon le magicien, Elymas, et la servante de Philippes qui poursuivait Paul et Silas.

Nul n'est plus en danger de subir la néfaste influence des mauvais esprits que celui qui, en dépit des témoignages abondants et directs des Écritures, nie l'existence et l'action du diable et de ses anges. Tant qu'on ignore leurs supercheries, ils ont un avantage presque inconcevable; plusieurs acceptent leurs suggestions, tout en s'imaginant suivre les inspirations de leur propre sagesse. C'est la raison pour laquelle, à mesure que nous approchons de la fin, où il doit opérer avec plus de puissance que jamais pour séduire et ravager, Satan s'efforce de répandre la croyance qu'il n'est qu'un mythe. Sa tactique est d'agir dans l'ombre, et de laisser ignorer sa personnalité et son activité.

Le grand séducteur ne redoute rien tant que de voir sa ruse découverte. Pour mieux masquer sa nature réelle et ses desseins, il s'est fait représenter sous des images grossières destinées à provoquer l'hilarité et le mépris. Il lui

plaît de se voir dépeint comme un être ridicule ou repoussant, moitié animal et moitié homme. Il est ravi d'entendre des gens qui se disent intelligents et renseignés prononcer son nom à la légère ou par moquerie.

Satan se dissimule avec une habilité tellement consommés que l'on entend souvent des personnes demander: « Cet être existe-t-il réellement? » La preuve la plus évidente de son succès, c'est des théories contredisant directement les déclarations les plus positives des Écritures reçoivent tant de créance dans le monde religieux. Et parce que Satan peut aisément dominer les gens inconscients de son influence, la Parole de Dieu nous met en garde contre les assauts de cet adversaire en nous donnant maints exemples de son oeuvre néfaste et en nous révélant ses maléfices.

La puissance et la malignité de Satan et de ses armées nous alarmeraient à juste titre si nous n'avions pas la certitude de trouver protection et délivrance auprès de notre invincible Rédempteur. Nous munissons soigneusement nos maisons de serrures et de verrous pour mettre nos biens et nos vies à l'abri des entreprises des méchants, mais nous pensons rarement aux mauvais anges qui ne cherchent qu'à nous nuire et contre les attaques desquels nous n'avons en nous-mêmes aucun moyen de défense. S'ils en avaient la permission, ils pourraient détraquer notre esprit, déformer notre corps, détruire nos biens et mettre fin à nos jours. Ils ne se plaisent qu'à des scènes de souffrance et de destruction. Lamentable est la condition de ceux qui, résistant aux appels de Dieu, cèdent aux tentations de Satan jusqu'à ce qu'ils soient livrés aux mauvais esprits. Mais ceux qui suivent le Sauveur sont toujours en sécurité sous Sa sauvegarde. Des anges « puissants en force » sont envoyés du ciel pour les protéger. Dieu place autour de son peuple une garde que le Malin ne peut franchir.

32. Les pièges de Satan

Le conflit qui se livre entre Jésus- Christ et Satan depuis bientôt six mille ans touche à son terme. Aussi Lucifer redouble-t-il d'énergie dans sa tentative de faire échouer l'oeuvre du Sauveur en faveur de l'homme. Retenir les âmes dans les ténèbres et l'impénitence jusqu'à ce que le ministère sacerdotal de Jésus prenne fin et qu'il n'y ait plus de sacrifice pour le péché, tel est son objectif.

Quand son activité ne rencontre point d'obstacles, quand le monde et l'Église sont indifférents, toute appréhension le quitte; en effet, il ne court aucun danger de perdre ceux qui n'aspirent qu'à faire sa volonté. Mais dès que la question des choses éternelles est posée et que des personnes commencent à se demander: « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » il accourt pour s'opposer au Seigneur et contrecarrer l'influence du Saint-Esprit.

Les Écritures nous apprennent qu'un jour, alors que les anges de Dieu étaient venus se présenter devant le Seigneur, Satan « vint aussi au milieu d'eux » *(Job 1.6)*, non pour se prosterner devant le Roi du ciel, mais pour intriguer contre les justes. Dans la même intention, il se rend là où l'on se réunit pour adorer Dieu. Quoique invisible, il s'emploie activement à imposer ses suggestions aux adorateurs. En habile général, il dresse ses plans à l'avance. Pendant que le messager de Dieu sonde les Écritures, il prend note du sujet qui sera traité. Il use alors de toute son habileté et de toute sa ruse pour diriger les circonstances de manière que ceux qu'il séduit sur ce point précis ne reçoivent pas le message de Dieu. Celui qui en a le plus besoin sera retenu par quelque affaire pressante, ou empêché d'une autre manière d'entendre les vérités qui seraient pour lui une « odeur de vie donnant la vie ».

D'autre part, voyant les serviteurs de Dieu souffrir des ténèbres spirituelles qui enveloppent le monde et demander à Dieu la grâce et la puissance nécessaires pour rompre le charme de l'indifférence, de l'insouciance et de l'indolence, il met en jeu ses artifices avec un redoublement de zèle. Il incite les hommes à émousser leurs sens par l'appétit ou par quelque autre vice, les rendant ainsi incapables d'entendre les avertissements dont ils ont le plus pressant besoin.

Satan sait fort bien que tous ceux qu'il peut amener à négliger la prière et l'étude de la Parole de Dieu succomberont à ses assauts. Aussi invente-t-il toute espèce de distractions. Il y a toujours eu des gens qui, tout en professant la piété, se sont fait une spécialité de critiquer le caractère, les croyances des personnes dont ils ne partagent pas les opinions. Ces accusateurs des frères

sont les meilleurs collaborateurs de Satan. Ils sont nombreux et, quand Dieu est à l'œuvre, ils se montrent d'autant plus actifs. Ils tordent et discréditent les paroles et les actes de ceux qui aiment la vérité et conforment leur vie à ses exigences. Ils traitent d'égarés ou de séducteurs les serviteurs de Dieu les plus fervents et les plus désintéressés. Ils font leur affaire de dénigrer les mobiles de toute action noble et sincère, de répandre des insinuations et de jeter la suspicion dans les âmes candides. Tout moyen leur est bon, pour faire paraître faux et pernicieux ce qui est bon et recommandable.

Mais il n'y a pas lieu de se méprendre à leur sujet: « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » *(Matthieu 7.16)* Il est facile de voir qui est leur père, de quel exemple ils s'inspirent, et de qui ils sont les collaborateurs, car leur travail ressemble parfaitement à celui de Satan, le grand calomniateur, « l'accusateur de nos frères » *(Apocalypse 12.10)*.

Pour égarer les âmes, le séducteur en chef ne manque pas d'agents prêts à répandre toutes les erreurs imaginables. Il engendre diverses hérésies adaptées au goût et aux aptitudes des personnes dont il désire consommer la ruine. Sa tactique est de faire entrer dans l'Église des inconvertis qui y sèmeront le doute et l'incrédulité, entravant ainsi ceux qui désirent voir progresser l'œuvre de Dieu et progresser avec elle. Des personnes qui n'ont pas une foi réelle en Dieu ou en sa Parole souscrivent à quelques principes de la vérité, passent pour chrétiennes et réussissent à faire prendre leurs erreurs pour des doctrines scripturaires.

L'idée selon laquelle ce que l'on croit a peu d'importance constitue l'une des plus dangereuses séductions de Satan. Il sait que la vérité sanctifie celui qui la reçoit avec Amour; c'est pourquoi il s'efforce constamment de la remplacer par de fausses théories, par des fables, par un autre Évangile. Dès l'origine, les serviteurs de Dieu ont dû lutter contre de faux docteurs qui étaient non seulement des hommes vicieux, mais des propagateurs d'idées fausses et dangereuses. Élie, Jérémie, Paul se dressèrent avec une fermeté inflexible contre les docteurs qui détournaient les hommes de la Parole de Dieu. Le libéralisme qui n'attache aucune importance à la pure doctrine ne trouvait pas grâce aux yeux de ces saints champions de la vérité.

Les interprétations vagues et fantaisistes des Écritures, les nombreuses théories contradictoires qui ont cours dans le monde chrétien et jettent la confusion dans les esprits, sont l'œuvre de notre grand adversaire. La discorde et les divisions qui séparent les églises chrétiennes sont dues en grande partie à la coutume de tordre les Écritures pour y trouver des arguments destinés à étayer quelque théorie favorite. Au lieu d'étudier la Parole de Dieu avec soin et humilité pour y chercher la connaissance de la volonté de Son auteur, beaucoup de gens n'y cherchent que des choses bizarres ou originales. Pour soutenir des doctrines erronées ou des pratiques non chrétiennes, ils prennent

des passages de l'Écriture détachés de leur contexte en se bornant parfois à en citer un demi-verset, alors que la suite du texte donnerait une tout autre idée. Imitant la ruse du serpent, ils se retranchent derrière des déclarations décousues qui semblent confirmer leurs prétentions charnelles. Plusieurs tordent ainsi volontairement la Parole de Dieu. D'autres, qui sont doués d'une vive imagination, s'emparent des figures et des images de la Bible et les interprètent à leur fantaisie sans se mettre en peine du fait que l'Écriture est son propre interprète, quitte à donner leurs rêveries pour les enseignements de la Parole de Dieu.

Quiconque entreprend l'étude des Écritures sans humilité d'esprit et sans disposition à se laisser instruire, détournera de leur vrai sens les passages les plus simples et les plus clairs aussi bien que les plus difficiles. Les docteurs de Rome, choisissant les textes de la Bible qui répondent le mieux à leur but, les interprètent à leur gré, puis les présentent à leurs ouailles, tout en leur interdisant d'étudier les saints Livres pour eux-mêmes. Il faut livrer au peuple la Bible tout entière, telle que Dieu l'a donnée; il serait préférable de le laisser sans instruction religieuse que de lui donner un enseignement falsifié.

Les Écrits sacrés sont destinés à être le guide de quiconque désire connaître la volonté de son Créateur. C'est Dieu qui a donné à l'homme la « parole certaine des prophètes »; les anges et Jésus-Christ en personne sont venus sur la terre pour faire connaître à Daniel et à Jean « les choses qui doivent arriver bientôt ». Les questions importantes qui concernent notre salut n'ont pas été laissées dans le vague, ni enveloppées de mystère. Elles n'ont pas été révélées de façon à intriguer et à égarer celui qui cherche réellement la vérité. Le Seigneur dit par le prophète Habakuk: « Écris la prophétie: grave-la sur des tables, afin qu'on la lise couramment. » *(Habakuk 2.2)* La Parole de Dieu est claire pour tous ceux qui l'étudient avec un esprit de prière. Toute âme réellement honnête parviendra à la connaissance de la vérité. « La lumière est semée pour le juste. » *(Psaumes 97.11)* Aucune Église ne peut avancer dans la sainteté tant que ses membres ne recherchent pas la vérité comme on cherche un trésor caché.

Au cri de « largeur chrétienne » une foule de gens aveuglés se jettent dans les pièges d'un adversaire infatigable. Dans la mesure où celui-ci réussit à substituer des spéculations humaines à la Parole de Dieu, la loi divine est supplantée, et, tout en se disant libres, les Églises sont esclaves du péché.

Les recherches scientifiques ont fait la perte d'un grand nombre de personnes. Dieu a permis que, par les découvertes faites dans les sciences et dans les arts, un torrent de lumière se répande sur le monde. Mais si Dieu ne les guide pas dans leurs recherches, les plus puissants génies eux-mêmes se perdent en voulant chercher les rapports existant entre la science et la révélation.

Les connaissances humaines, tant dans le domaine matériel que dans le domaine spirituel, sont partielles et imparfaites; il s'ensuit que plusieurs sont incapables de faire concorder leurs notions scientifiques avec les Écritures. Bien des gens qui ont accepté de simples théories, de pures hypothèses, pour des faits scientifiques, s'imaginent que leur « science faussement ainsi nommée » est la pierre de touche par laquelle il faut éprouver la Parole de Dieu. Et comme le Créateur et ses oeuvres dépassent leur intelligence et qu'ils ne peuvent les expliquer par les lois de la nature, ils en concluent que l'histoire sacrée n'est pas digne de créance. Ceux qui doutent de la véracité des récits de l'Ancien et du Nouveau Testament font trop souvent un pas de plus: ils en viennent à douter de l'existence de Dieu et attribuent à la nature la puissance de l'Être suprême. Leur ancre lâchée, ils vont se briser contre les récifs de l'incrédulité.

C'est ainsi que beaucoup, séduits par le diable, errent loin de la foi. Les hommes ont voulu être plus sages que le Créateur. La philosophie humaine a tenté de sonder et d'expliquer des mystères qui ne seront jamais dévoilés au cours des siècles éternels. Si les gens voulaient se borner à étudier et à comprendre ce que Dieu a révélé touchant Sa personne et Ses desseins, ils obtiendraient une telle vision de la gloire, de la majesté et de la puissance de Jéhovah, qu'écrasés par leur petitesse, ils se contenteraient de ce qui a été révélé pour eux et pour leurs enfants.

Un chef-d'oeuvre de Satan en fait de séduction, c'est sa façon d'entraîner les hommes à la recherche de choses que Dieu ne nous a pas fait connaître, et qu'il ne veut pas que nous comprenions. C'est ainsi que Lucifer a perdu sa place dans le ciel. Commençant par être mécontent de ce que Dieu ne lui révélait pas tous ses desseins, il finit par négliger entièrement ce qui lui était révélé touchant sa mission et la haute position qui lui était assignée. Inoculant son dépit aux anges qui étaient sous ses ordres, il consomma leur perte. Il s'efforce maintenant de communiquer le même esprit aux hommes, et les pousse à méconnaître les commandements de Dieu les plus formels.

Ceux qui ne sont pas disposés à recevoir les vérités claires et précises de la Parole de Dieu sont constamment à la recherche de fables agréables capables de calmer leur conscience. Moins ces doctrines sont spirituelles, moins elles exigent de renoncement et d'humilité, plus grande est leur vogue auprès des gens qui rapetissent leurs facultés intellectuelles pour satisfaire leurs désirs charnels. Trop sages à leurs propres yeux pour sonder les Ecritures avec humilité et prière afin d'obtenir les lumières d'en haut, elles n'ont rien pour les protéger contre l'erreur, et Satan est prêt à satisfaire leurs aspirations en leur offrant ses sophismes au lieu de la vérité. C'est ainsi que la papauté a réussi à dominer les esprits. Et les protestants, en rejetant la vérité parce qu'elle renferme une croix, suivent la même route. Quiconque abandonne la Parole

de Dieu pour assurer ses aises et éviter de faire autrement que tout le monde, finira par tomber dans des aberrations damnables qu'il prendra pour la vraie doctrine. Ceux qui rejettent sciemment la vérité accepteront fatalement les hérésies les plus saugrenues. Tel qui repousse une duperie avec horreur en accueillera une autre avec empressement. Parlant de certaines personnes qui n'ont pas ouvert « leur coeur à l'amour de la vérité qui les aurait sauvées », l'apôtre Paul dit: « Aussi Dieu leur envoie une puissance d'égarement, pour qu'[elles] croient au mensonge, afin que tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice, soient condamnés. » *(2 Thessaloniciens 2.11,12)* En présence d'un tel avertissement il convient que nous prenions garde aux doctrines que nous recevons.

Au nombre des instruments les plus dangereux du grand séducteur, il faut classer les enseignements trompeurs et les prodiges mensongers du spiritisme. Déguisé en ange de lumière, il tend ses filets là où l'on s'y attend le moins. Si on voulait étudier le Livre de Dieu avec de ferventes prières, on ne serait pas dans l'ignorance en matière de fausses doctrines. Mais dès qu'on rejette la vérité, on devient un terrain fertile pour les aberrations.

Une autre erreur dangereuse, c'est celle qui nie la divinité de Jésus-Christ, aussi bien que son existence antérieure à son incarnation. Bien qu'elle contredise les enseignements les plus positifs du Sauveur touchant ses relations avec le Père, sa nature divine et sa pré existence, cette théorie est acceptée par beaucoup de personnes qui professent croire aux Écritures. On ne peut la soutenir qu'en « tordant les Écritures » de la façon la plus manifeste. Non seulement cette doctrine ravale la conception que l'on se fait de l'oeuvre de la rédemption, mais elle sape par la base la foi en la Bible comme révélation divine. Ce dernier trait la rend d'autant plus dangereuse qu'elle devient plus difficile à réfuter. Il est, en effet, inutile de discuter touchant la divinité du Sauveur avec des gens qui rejettent le témoignage de la Bible. Quelque puissants que soient vos arguments, ils ne produiront pas d'impression sur eux. « L'homme animal ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu,, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. » *(1 Corinthiens 2.14)* Aucun de ceux qui retiennent cette erreur ne peut avoir une juste conception du caractère ou de la mission du Christ, ni du grand plan de Dieu pour la rédemption de l'homme.

Une autre erreur subtile et nuisible qui se répand rapidement, c'est celle d'après laquelle Satan ne serait pas un être personnel, les Écritures ne faisant usage de ce nom que pour symboliser les mauvaises pensées et les mauvais désirs de l'homme.

L'enseignement, si répandu dans le monde chrétien, selon lequel la seconde venue du Seigneur aurait lieu à la mort de chacun est un piège destiné à faire

perdre de vue sa venue sur les nuées du ciel. Depuis des années, Satan s'affaire à répéter: « Voici, il est dans les chambres » *(Matthieu 24.26)*, et nombre d'âmes se sont prises et perdues à ce traquenard.

La sagesse selon le monde prétend aussi que la prière n'est pas utile. Des hommes de science enseignent qu'il ne saurait y avoir d'exaucement à nos prières vu que cela serait une violation des lois de la nature, un miracle, et que le miracle n'existe pas. L'univers, disent-ils, est gouverné par des lois immuables, et Dieu lui-même ne fait rien qui leur soit contraire. Ils affirment ainsi que Dieu est lié par ses propres lois, comme si l'action des lois divines était incompatible avec la liberté de Dieu. Un tel enseignement est en contradiction avec celui des Ecritures. Est-ce que Jésus et ses apôtres n'ont pas opéré des miracles? Le même Sauveur compatissant n'est-il pas encore vivant aujourd'hui, et tout aussi prêt à exaucer les prières de la foi que lorsqu'il marchait sur la terre, visible aux yeux des mortels? Le monde naturel coopère avec le monde surnaturel. Il entre dans le plan de Dieu de nous accorder, en retour de la prière de la foi, ce que nous n'obtiendrions pas si nous ne le demandions pas.

Les fausses doctrines et les idées fantaisistes qui s'introduisent dans les églises de la chrétienté sont légion. Il est impossible d'évaluer les conséquences néfastes qu'entraîne le déplacement d'un seul jalon posé par la Parole de Dieu. Peu nombreux sont ceux qui, se hasardant à le faire, s'en tiennent à ne rejeter qu'un seul point de la vérité. Le plus grand nombre continue à écarter, l'un après l'autre, tous les principes de la vérité, et finit par tomber dans l'incrédulité.

Maintes âmes, qui auraient pu être croyantes, ont été poussées dans les rangs du scepticisme par les erreurs de la théologie populaire. Incapables d'accepter des doctrines qui outragent leur notion de la justice, de la miséricorde et de la bienveillance — doctrines qu'on leur donne comme scripturaires — elles se refusent à recevoir la Bible comme la Parole de Dieu.

Or, c'est exactement là ce que veut Satan. Il ne désire rien tant que d'ébranler la confiance en Dieu et en sa Parole. Chef de la grande armée de ceux qui doutent, il travaille avec une énergie sauvage à attirer les âmes dans ses rangs. Aujourd'hui, le doute est à la mode. Bien des gens nourrissent une certaine défiance à l'égard de la Parole de Dieu dont ils s'éloignent parce que, comme Son Auteur, elle dévoile et condamne le péché. Ceux qui ne sont pas disposés à lui obéir font tous leurs efforts pour en détruire l'autorité. S'ils la lisent, s'ils entendent ses enseignements prêchés du haut de la chaire, c'est en vue de critiquer soit la Bible, soit le sermon. Nombreux sont ceux qui deviennent incrédules simplement pour justifier la négligence de leurs devoirs. D'autres adoptent le scepticisme, soit par orgueil, soit par indolence. Trop soucieux de leurs aises pour oser se distinguer par l'accomplissement d'une action louable

exigeant des efforts et du renoncement, ils cherchent à se faire une réputation de haute sagesse en critiquant le saint Livre.

Il y a dans la Bible bien des choses que l'intelligence humaine non éclairée par la sagesse divine ne peut comprendre, et qui donnent lieu à la critique. Beaucoup de personnes semblent croire que c'est une vertu de se ranger du côté du scepticisme et de l'incrédulité. Sous une apparence de candeur, ces personnes sont en réalité victimes de leur orgueil et du sentiment de leur supériorité. Plusieurs trouvent aussi leur plaisir à chercher dans les Écritures matière à embarrasser les esprits. Ils critiquent par simple amour de la discussion, ne voyant pas qu'ils se jettent ainsi dans le filet de l'oiseleur. Puis, ayant ouvertement exprimé des sentiments d'incrédulité, il se sentent en quelque sorte obligés de maintenir leurs positions. C'est ainsi qu'ils s'unissent aux impies et finissent par se fermer, les portes du paradis. Dieu a donné aux hommes une base ferme pour y asseoir leur foi. Il a placé dans les Écritures des preuves suffisantes de leur divine origine. Les grandes vérités relatives à notre rédemption y sont clairement exposées. Avec l'aide du Saint-Esprit, qui est promis à tous ceux qui le demandent sincèrement, chacun peut comprendre ces vérités.

Cela dit, il faut reconnaître que l'esprit borné de l'homme n'est pas capable de comprendre parfaitement les plans et les desseins de l'Infini. Jamais on ne sondera les profondeurs de Dieu. Que nul ne tente de soulever d'une main présomptueuse le voile derrière lequel il dissimule Sa majesté. « O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu! » s'écrie l'apôtre. « Que ses jugements sont insondables, et ses voies incompréhensibles! » *(Romain 11.33)* Ce qu'on peut comprendre des voies de Dieu et de ses mobiles envers nous, c'est une miséricorde et un amour infinis, unis à Sa toute-puissance. Notre Père céleste ordonne toutes choses avec sagesse et justice: aussi nous convient-il de ne témoigner ni mécontentement ni méfiance, mais de nous incliner avec une soumission respectueuse. Il nous révélera de Ses desseins tout ce qui pourra concourir à notre bien; pour le reste, ayons confiance en Sa main puissante et en Son amour.

Quoique Dieu ait donné des preuves suffisantes pour soutenir notre foi, il n'enlèvera jamais toutes les raisons de ne pas croire. Ceux qui cherchent des échappatoires en trouveront. Et ceux qui refusent d'accepter la Parole de Dieu et de lui obéir jusqu'à ce que toutes leurs objections soient levées et qu'aient disparu tous les prétextes de douter, ne parviendront jamais à la lumière.

La méfiance envers Dieu est le fruit du coeur naturel qui a de l'inimitié pour Dieu. La foi, en revanche, est un fruit de l'Esprit qui ne prospère que là où l'Esprit est apprécié. Nul ne peut devenir fort en la foi sans un effort persévérant. De même, l'incrédulité se fortifie par la culture. Celui qui, au lieu de méditer les preuves que Dieu lui a données pour fortifier sa foi, se permet de contester et d'ergoter, s'enfoncera de plus en plus dans le doute.

Or, ceux qui doutent des promesses de Dieu et se défient des assurances de Sa grâce le déshonorent; leur influence éloigne les âmes de Jésus au lieu de les attirer à lui. Arbres stériles, leur vaste ramure intercepte les rayons solaires et fait péricliter et périr les plantes sous leur ombre glaciale. L'oeuvre de ces douteurs sera un témoignage permanent contre eux. Les semences de doute et de scepticisme qu'ils ont jetées produiront infailliblement leur moisson.

Ceux qui désirent honnêtement s'affranchir du doute n'ont qu'une chose à faire. Au lieu de contester et de raisonner au sujet de ce qu'ils ne comprennent pas, qu'ils mettent à profit la lumière qui brille déjà sur leur sentier et celle-ci ira en augmentant. Qu'ils s'acquittent de tous les devoirs qui leur sont évidents, et ils ne tarderont pas à comprendre et à accomplir ceux au sujet desquels ils sont actuellement dans le doute.

Satan peut offrir des contrefaçons assez ressemblantes de la vérité à ceux qui veulent bien se laisser séduire et qui désirent éviter le renoncement et le sacrifice. Mais il lui est impossible de retenir sous son empire une seule âme honnête qui veut à tout prix connaître la vérité. Jésus- Christ est la *vérité et « la véritable lumière qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme »* (Jean 1.9). L'Esprit de vérité est venu dans le monde pour guider les hommes dans toute la vérité. Le Fils de Dieu dit, en effet « Cherchez, et vous trouverez. » « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. » *(Matthieu 7.7; Jean 7.17)*

Les disciples de Jésus ne se font qu'une faible idée des complots que Satan et ses suppôts ourdissent contre eux. Mais celui qui siège dans les cieux fera tout concourir à l'accomplissement de ses profonds desseins. Si le Seigneur permet que ses enfants passent par la fournaise de l'affliction, cela ne signifie pas qu'il prend plaisir à leur détresse et à leur souffrance, mais c'est parce que ces épreuves sont nécessaires à leur victoire finale. Les mettre à l'abri de toute tentation ne contribue pas à Sa gloire, puisque le but même de leur épreuve est de les rendre capables de résister aux attraits du mal.

Si les croyants comptent sur les promesses de Dieu, s'ils confessent et délaissent leurs péchés, et offrent à leur Père céleste des coeurs soumis et contrits, ni les impies, ni les démons ne pourront enrayer l'oeuvre de Dieu ou voiler Sa présence à Ses serviteurs. Ils triompheront de toute tentation et de toute influence adverse, ouverte ou secrète; car « ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais c'est par mon Esprit » *(Zacharie 4.6)*, dit l'Éternel des armées, que s'accomplira cette oeuvre.

« Les yeux du Seigneur sont sur les justes et Ses oreilles sont attentives à leur prière.... Et qui vous maltraitera, si vous êtes zélés pour le bien? „ *(1 Pierre 3.12, 13)* Quand Balaam, ébloui par la perspective d'une haute récompense, eut tenté par des enchantements et par des sacrifices à l'Éternel d'appeler le malheur sur Israël, et s'aperçut que l'Esprit de Dieu l'en empêchait, ce

prophète infidèle fut contraint de s'écrier: « Comment maudirais-je celui que Dieu n'a point maudit? Comment serais-je irrité quand l'Éternel n'est point irrité?... Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur! » Après un nouveau sacrifice, le prophète apostat s'écria: « Voici, j'ai reçu l'ordre de bénir; il a béni, je ne le révoquerai point. Il n'aperçoit point d'iniquité en Jacob, il ne voit point d'injustice en Israël; l'Éternel, son Dieu, est avec lui, il est son roi, l'objet de son allégresse... L'enchantement ne peut rien contre Jacob, ni la divination contre Israël; au temps marqué, il sera dit à Jacob et à Israël quelle est l'oeuvre de Dieu. » *(Nombres 23.8, 10, 20, 21, 23; 24.9)* Une troisième fois, Balaam fit ériger des autels en vue d'obtenir une malédiction. Mais, par les lèvres rebelles du prophète, l'Esprit de Dieu fit proclamer la prospérité de ses élus, et censura la folie et la malignité de leurs ennemis: « Béni soit quiconque te bénira, et maudit soit quiconque te maudira! » *(Nombre 24.9)*

Le peuple d'Israël était alors fidèle à Dieu. Aussi longtemps qu'il lui resta attaché, il n'y eut ni sur la terre, ni dans les enfers aucune puissance capable de lui résister. Mais la malédiction que Balaam ne put faire venir sur le peuple de Dieu, il réussit enfin à la lui attirer en le faisant tomber dans le péché.

Satan sait très bien que toute la puissance de l'armée des ténèbres ne peut rien contre l'âme la plus faible qui se cramponne à Jésus-Christ, et que, s'il l'attaquait ouvertement, il essuierait une défaite. Alors, embusqué avec ses suppôts, il s'ingénie à faire sortir les soldats de la croix hors de leur forteresse, prêt à abattre tous ceux qui s'aventureront sur son terrain. Notre seule sécurité se trouve dans une humble confiance en Dieu et dans une obéissance intégrale à tous Ses commandements.

Sans la prière, nul n'est en sûreté un seul jour ni une seule heure. Supplions tout spécialement le Seigneur de nous donner l'intelligence de Sa Parole où sont dévoilés les pièges de Satan, ainsi que les moyens d'y échapper. Le diable est expert dans l'art de citer les Écritures et de les interpréter à sa façon pour nous faire trébucher. Étudions-les donc avec humilité, sans jamais perdre de vue notre dépendance de Dieu. Tout en nous tenant constamment sur nos gardes contre les artifices du Malin, répétons avec foi: « Ne nous laisse pas succomber à la tentation! »

33. LA SÉDUCTION ORIGINELLE

L'humanité était encore au seuil de son histoire lorsque Satan entreprit de la séduire. Celui qui avait provoqué la rébellion dans le ciel désira ranger sous ses étendards les habitants de la terre et les associer à sa guerre contre le gouvernement de Dieu. Au temps de leur innocence et de leur obéissance à la loi de Dieu, Adam et Ève étaient parfaitement heureux, et ce fait constituait un témoignage permanent contre l'affirmation de Lucifer selon laquelle les lois de Dieu étaient oppressives et contraires au bien de Ses créatures. En outre, jaloux de voir la magnifique demeure préparée à l'intention du couple primitif, il se dit: Si je les sépare de Dieu et les subjugue, je pourrai entrer en possession de la terre, et y établir mon empire en opposition à celui du Très-Haut.

En se présentant sous son vrai jour, le tentateur eût été aussitôt repoussé, car Adam et Ève avaient été mis en garde contre ce dangereux adversaire. Aussi cacha-t-il son dessein afin d'atteindre son but plus sûrement. Opérant dans l'ombre et prenant pour intermédiaire le serpent qui était alors une des créatures les plus ravissantes, il dit à Ève: « Dieu a-t-il réellement dit: Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin? » *(Genèse 3.1)* Si Ève s'était abstenue d'entrer en pourparlers avec le serpent, elle eût été en sécurité; mais elle engagea la conversation et tomba dans le piège. C'est là ce qui perd encore un grand nombre de gens qui se mettent à douter, qui discutent les volontés de Dieu, et qui, au lieu d'accepter les commandements divins, adoptent des théories humaines masquant les pièges de Satan.

« La femme répondit au serpent: Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit: vous n'en mangerez point, et vous n'y toucherez point de peur que vous ne mouriez. Alors le serpent dit à la femme: vous ne mourrez point; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » *(Genèse 3.2-5)* Le séducteur qu'ils seraient comme des dieux, doués d'une sagesse supérieure, et accéderaient à une existence plus élevée. Ainsi la transgression prenait l'aspect d'une bonne action, et Satan se faisait passer pour le bienfaiteur de l'humanité. Ève céda à la tentation, et entraîna Adam dans le péché. Sur la parole du serpent, ils crurent que Dieu ne ferait pas ce qu'il avait dit et suspectèrent leur Créateur d'attenter à leur liberté. Mais, lorsque Adam eut péché, quelle signification prit pour lui la parole: « Le jour où tu en mangeras, tu mourras? » *(Genèse 2.17)* Il ne tarda pas à voir que le tentateur avait menti.

Dieu lui dit: « Tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière. » *(Genèse 3.19)* La déclaration de Satan: « Vos yeux s'ouvriront », était vraie dans un sens seulement: après leur désobéissance, les yeux d'Adam et d'Ève s'ouvrirent sur leur folie. Ils connurent le mal et goûtèrent les fruits amers de la transgression.

Au milieu du jardin était l'arbre de vie qui avait la vertu de perpétuer l'existence. Si Adam était resté dans l'obéissance à Dieu, il eût continué d'avoir libre accès à cet arbre, et eût vécu à toujours. Mais après son péché, exclu de l'accès à l'arbre de vie, il fut sujet à la mort. La sentence divine: « Tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière », ne visait à rien de moins qu'à la complète extinction de la vie.

L'immortalité promise à l'homme à condition qu'il obéisse étant compromise, Adam ne pouvait transmettre à sa postérité ce qu'il ne possédait plus. Et si Dieu n'avait, au prix du sacrifice de Son Fils, remis l'immortalité à sa portée, l'humanité se fût trouvée sans espérance. La « mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché », mais Jésus-Christ « a mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Évangile » *(Romains 5.12; 2 Timothée 1.10)*. Nous ne pouvons obtenir cette dernière que par lui. Jésus dit: « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie. » *(Jean 3.36)* Quiconque veut se conformer aux conditions peut entrer en possession de ce don inestimable. Tous ceux qui par la persévérance à faire le bien, « cherchent l'honneur, la gloire et l'immortalité » recevront « la vie éternelle » *(Romains 2.7)*.

C'est le grand séducteur qui a promis à Adam la vie dans la désobéissance. La déclaration du serpent à Ève: « Vous ne mourrez certainement pas », fut le premier sermon sur l'immortalité naturelle de l'âme. Néanmoins, cette déclaration, qui ne repose que sur l'autorité de Satan, est répétée du haut des chaires chrétiennes et reçue par la plus grande partie de la famille humaine aussi avidement que par nos premiers parents. La parole divine: « L'âme qui pèche, c'est celle qui mourra » *(Ézéchiel 18.20)*, est devenue: « L'âme qui pèche ne mourra point: elle vivra éternellement. » Il y a lieu d'être confondu de l'aberration qui porte les hommes à croire facilement aux paroles de Satan, et à douter de celles de Dieu.

Si, après sa chute, l'homme avait eu libre accès à l'arbre de vie, il eût vécu à toujours, et le péché eût été immortalisé. Mais des chérubins armés d'une épée flamboyante gardèrent « le chemin de l'arbre de vie » *(Genèse 3.24)*. Nul membre de la famille d'Adam n'a pu franchir cette barrière pour aller cueillir ce fruit. Ainsi, aucun pécheur n'est immortel.

Après la chute de l'homme, Satan ordonna à ses anges de veiller tout spécialement à répandre la doctrine de l'immortalité naturelle de l'âme. Cela fait, ils devaient amener les hommes à la conclusion que les méchants étaient condamnés à subir des souffrances éternelles. Par ses agents, le prince des

ténèbres fait passer Dieu pour un affreux tyran, qui plonge tous ceux qui lui déplaisent dans les flammes de l'enfer où ils endurent des souffrances indicibles et se tordent en des tourments sans fin, spectacle que l'Éternel contemple avec satisfaction!...

C'est ainsi que le grand ennemi prête ses attributs sataniques et sa cruauté au Créateur et Bienfaiteur de l'humanité, qui est amour! Jusqu'à l'apparition du péché, tout ce que Dieu a créé était pur, saint et beau. Mais Satan, après avoir entraîné l'homme dans le péché, cherche à le détruire; après s'être assuré de ses victimes, il exulte de les voir malheureuses. Si cela lui était permis, si Dieu ne s'interposait, il prendrait la famille, humaine tout entière dans ses filets, et nul enfant d'Adam n'échapperait.

Comme il a séduit nos premiers parents, Satan s'efforce aujourd'hui de séduire les humains en ébranlant leur confiance en Dieu et en les poussant à douter de la sagesse de Son gouvernement et de la justice de Ses lois. Pour justifier leur malignité et leur révolte, le grand séducteur et ses émissaires représentent Dieu comme étant pire qu'eux-mêmes.

En prêtant sa terrible cruauté à notre Père céleste, l'ennemi veut donner l'impression qu'on a eu tort de l'expulser du ciel pour n'avoir pas consenti à se soumettre à l'injustice. En faisant croire aux hommes qu'ils jouiront sous son aimable sceptre d'une liberté contrastant avec l'esclavage enduré sous les austères décrets de Jéhovah, il réussit à les détourner de leur soumission envers Dieu.

Quoi de plus propre à révolter nos sentiments de bonté de miséricorde et de justice, que la doctrine selon laquelle les impénitents seront tourmentés, à cause des péchés d'une courte existence, dans le feu et dans le soufre d'un enfer qui durera aussi longtemps que Dieu lui-même? Pourtant ce dogme a été généralement enseigné et se trouve encore dans le credo d'une portion considérable de la chrétienté. Un savant docteur en théologie a écrit: « La vue des tourments de l'enfer couronnera à jamais la félicité des saints. En voyant des êtres de la même nature qu'eux, et nés dans les mêmes circonstances, plongés dans de telles souffrances alors qu'eux-mêmes sont les objets d'un sort si différent, ils comprendront mieux le bonheur dont ils jouissent. » Un autre a déclaré: « Pendant que le décret de réprobation s'exécutera éternellement sur les objets de la colère de Dieu, la fumée de leur tourment montera sans cesse en présence des objets de Sa miséricorde, qui, au lieu de prendre en pitié ces misérables, diront: Amen, alléluia! Loué soit le Seigneur! »

Où de tels enseignements se lisent-ils dans la Parole de Dieu? Les rachetés, une fois dans la gloire, perdraient-ils tout sentiment de compassion et même d'humanité? Ces vertus y feraient-elles place à un froid stoïcisme ou à la cruauté des sauvages? Non! Tel n'est pas l'enseignement de la Bible. Ceux qui ont écrit ce qu'on vient de lire peuvent être des savants et même des hommes

honnêtes, ils n'en sont pas moins séduits par les sophismes de Satan qui les pousse à fausser certaines expressions énergiques des Écritures, auxquelles il attribue une amertume et une malignité qu'il tire de son propre fonds, mais non de celui de notre Créateur. « Je suis vivant! dit le Seigneur, l'Eternel, ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et qu'il vive. Revenez, revenez de votre mauvaise voie; et pourquoi mourriez-vous, maison d'Israël? » *(Ézéchiel 33.11)*

Quel avantage Dieu retirerait-il de ce que nous admettions qu'il trouve Ses délices dans les tortures incessantes des méchants; qu'Il jouisse des gémissements, des cris de douleur et des imprécations des créatures qu'il retient dans les flammes de l'enfer? Ces cris atroces seraient-ils une musique pour les oreilles de l'Amour infini? On prétend qu'en infligeant aux pécheurs des tourments éternels, Dieu montre son horreur du péché qui a troublé la paix et l'ordre de l'univers. Quel affreux blasphème! Comme si l'horreur de Dieu pour le péché justifiait la perpétuation du mal! En effet, exaspérés par le désespoir, les malheureux réprouvés exhaleraient leur fureur en malédictions et en outrages qui augmenteraient constamment leur culpabilité! Non, ce n'est pas rehausser la gloire de Dieu que de perpétuer et d'aggraver le péché pendant les siècles éternels.

Il est impossible à l'esprit humain d'évaluer le mal accompli par l'hérésie des tourments éternels. La religion des Écritures, toute d'amour, de bonté et de compassion, s'y trouve enténébrée de superstition et drapée d'épouvante. Quand on considère sous quel faux jour Satan a présenté le caractère de Dieu, y a-t-il lieu de s'étonner que notre miséricordieux Créateur soit craint, redouté et même haï? Les idées terrifiantes répandues du haut de la chaire au sujet de la divinité ont fait des milliers, que dis-je? des millions de sceptiques et d'incrédules.

Le dogme des tourments éternels est l'une des fausses doctrines qui constituent le vin des abominations de Babylone dont celle-ci a abreuvé toutes les nations *(Apocalypse 14.8; 17.2)* Que des ministres du Christ aient pu adopter cetté hérésie et la proclamer dans les temples chrétiens est un véritable mystère. Ils l'ont reçue de Rome, tout comme son faux jour de repos. Il est vrai qu'elle a été enseignée par des hommes éminents en science et en piété; mais la vérité sur ce sujet ne leur étant point parvenue comme à nous, ils n'étaient responsables que de la lumière qui brillait de leur temps, tandis que nous devons répondre de celle qui éclaire le nôtre. Si nous nous détournons du témoignage de la Parole de Dieu pour suivre de fausses doctrines simplement parce que nos pères les ont enseignées, nous tombons sous la condamnation de Babylone et nous buvons le vin de ses abominations.

De nombreuses personnes que révolte la doctrine des tourments éternels versent dans l'erreur opposée. Elles croient que l'âme est immortelle mais,

comme la Bible enseigne que Dieu est amour et compassion, elles ne peuvent croire qu'il abandonne ses créatures à un feu éternel, et elles ne trouvent d'autre alternative que l'hypothèse agréable du salut final de tous les hommes. Elles considèrent les menaces des Écritures comme destinées à effrayer les gens pour les pousser à l'obéissance, et prétendent que Dieu n'a jamais eu l'intention de leur donner suite. Ainsi, le pécheur pourrait méconnaître la loi divine et vivre dans le mal sans s'aliéner la faveur divine. Cette doctrine, qui abuse de la bonté de Dieu et ignore Sa justice, est agréable au coeur charnel et enhardit le méchant dans son iniquité.

Il suffira de citer leurs propres déclarations pour montrer comment les partisans du salut universel tordent les Écritures pour soutenir ce dogme néfaste. À l'occasion des funérailles d'un jeune impie mort subitement d'un accident, un pasteur universaliste prit comme texte ce passage des Écritures: « Le roi David... était consolé de la mort d'Amnon. » *(2 Samuel 13.39)*

« On me demande fréquemment, dit l'orateur, ce qu'il adviendra des impies qui quittent ce monde soit en état d'ivresse, soit avec,les taches écarlates du crime sur leurs vêtements, ou bien encore, comme ce jeune homme, sans avoir jamais fait profession de piété, et sans aucune vie religieuse. Adressons-nous aux Écritures: elles résoudront ce redoutable problème. Amnon était un grand pécheur; il avait été tué en état d'ivresse et d'impénitence. David, son-père, étant un prophète de Dieu, devait savoir si Amnon serait heureux ou malheureux dans l'autre monde. Quelle fut l'expression des sentiments de son coeur? « Le roi David cessa de poursuivre Absalom, car il était consolé de la mort d'Amnon. »

« Quelle conclusion découle de ce langage? À coup sûr que les tourments éternels ne faisaient pas partie des croyances de David. Et nous trouvons ici un argument triomphant en faveur de l'hypothèse plus agréable, plus lumineuse, plus conforme aux compassions de Dieu, du triomphe ultime et universel de la pureté et de la paix. Il se consola de la mort de son fils. Pourquoi? Parce que son regard prophétique, embrassant un glorieux avenir, lui montrait ce fils éloigné de la tentation, affranchi de l'esclavage et purifié des souillures du péché, admis enfin — après un stage suffisant de purification — dans l'assemblée des esprits bienheureux, au séjour de la félicité. L'unique consolation du roi était qu'après avoir quitté l'état actuel de péché et de souffrance, son fils chéri se trouvait là où les effluves les plus puissantes de l'Esprit passaient sur son âme enténébrée; où son esprit s'ouvrait à la sagesse céleste et aux doux transports de l'amour divin, le préparant ainsi, grâce à une nature sanctifiée, à jouir du repos et de la gloire de l'héritage éternel. Nous voulons dire par là que le salut ne dépend aucunement de ce que l'on peut faire. en cette vie, qu'il s'agisse d'un changement du coeur, de la foi ou d'une profession de religion. »

C'est ainsi qu'un soi-disant ministre de Jésus-Christ réitère le mensonge du serpent en Eden: « Vous ne mourrez point... Le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux. « Il déclare qu'après la mort le pire des pécheurs — le meurtrier, le voleur et l'adultère — se prépare à entrer dans le séjour de la félicité. D'où ce prédicateur, habile à pervertir les Écritures, tire-t-il cette conclusion? D'une phrase exprimant la soumission de David aux dispensations de la Providence. « Le roi David cessa de poursuivre Absalom, car il était consolé de la mort d'Amnon. »

L'acuité de son chagrin s'étant atténuée avec le temps, ses pensées s'étaient reportées de son fils mort sur son fils vivant, qui s'était exilé pour éviter le juste châtiment de son crime. Et c'est par ce texte qu'on prétend prouver que l'ivrogne et incestueux Amnon fut, aussitôt après sa mort, transporté dans les demeures de la félicité pour y être purifié et rendu propre à vivre dans la société des anges qui n'ont jamais péché! C'est là, certes, une fable agréable, propre à rassurer et à satisfaire le coeur mondain. Mais c'est la doctrine de Satan, et il la fait servir à ses desseins. Faut-il s'étonner qu'avec de tels enseignements l'iniquité aille en augmentant?

La méthode de ce faux docteur n'est qu'un spécimen du procédé utilisé par beaucoup d'autres. On sépare une déclaration des Écritures de son contexte qui montrerait, dans bien des cas, qu'elle a un sens tout autre que celui qu'on lui prête. Avec ce passage isolé et falsifié on établit une doctrine qui, loin d'avoir une base scripturaire, est contredite par la déclaration positive selon laquelle aucun ivrogne ne verra le royaume de Dieu *(1 Corinthiens 6.10)*. C'est ainsi que les sceptiques et les incrédules tournent la vérité en mensonge et que des foules, séduites et doucement bercées, s'endorment dans une fausse sécurité.

S'il était vrai qu'à l'heure suprême toutes les âmes vont directement au ciel, il y aurait lieu de désirer la mort plutôt que la vie. Aussi cette croyance en a-t-elle poussé plusieurs à mettre fin à leur existence. Qu'y a-t-il de plus simple, pour un être plongé dans le désespoir par les difficultés, l'affliction ou les revers, que de rompre le fil ténu de ses jours pour s'élancer dans la félicité du monde éternel?

Dans Sa Parole, Dieu affirme qu'il punira les transgresseurs de Sa loi. Ceux qui s'imaginent que Dieu est trop miséricordieux pour exécuter Sa justice sur les pécheurs n'ont qu'à porter les regards sur la croix du Calvaire. La mort de l'immaculé Fils de Dieu affirme que « le salaire du péché, c'est la mort », et que toute transgression de la loi de Dieu recevra sa juste rétribution. Voyez l'Être sans péché écrasé sous la culpabilité du monde; la face de Son Père se voile; Son coeur se brise; Il expire. Ce grand sacrifice fut consenti pour racheter l'homme perdu. En conséquence, toute âme qui refuse la propitiation acquise à un tel prix doit porter la culpabilité et le châtiment de sa transgression.

Considérons maintenant l'enseignement des Écritures touchant le sort des impies et des impénitents que l'universalisme place au ciel avec les anges et les bienheureux. « À celui qui a soif je donnerai de la source de l'eau de la vie, gratuitement. » *(Apocalyse 21.6, 7)* Cette promesse n'est que pour celui qui a soif. Seuls ceux qui sont altérés de l'eau de la vie et qui sont disposés à tout sacrifier pour l'obtenir en seront pourvus. « Celui qui vaincra héritera ces choses; je serai son Dieu, et il sera mon fils. » *(Apocalypse 21.6, 7)*

Dieu nous dit par le prophète Ésaïe: « Dites que le juste prospérera. Malheur au méchant! il sera dans l'infortune, car il recueillera le produit de ses mains. » *(Ésaïe 3.10, 11)* « Quoique le pécheur fasse cent fois le mal et qu'il y persévère longtemps, je sais aussi que le bonheur est pour ceux qui craignent Dieu, parce qu'ils ont de la crainte devant lui. Mais le bonheur n'est pas pour le méchant. » *(Ecclésiaste 8.12, 13)* Et Paul déclare que le méchant s'amasse « un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses oeuvres: ... tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le mal » *(Romains 2.5, 6, 9).*

« Aucun impudique, ou impur, ou cupide, c'est-à-dire, idolâtre, n'a d'héritage dans le royaume de Christ et de Dieu. » *(Éphésiens 5.5)* « Recherchez la paix avec tous, et la sanctification, sans laquelle personne ne verra le Seigneur. » *(Hébreux 12.14)*

« Heureux ceux qui lavent leurs robes, afin d'avoir droit à l'arbre de vie, et d'entrer par les portes dans la ville! Dehors les chiens, les enchanteurs, les impudiques, les meurtriers, les idolâtres, et quiconque aime et pratique le mensonge! » *(Apocalypse 22.14, 15)*

Dieu a ainsi décrit Son caractère et Sa manière d'agir envers le péché: « L'Éternel, l'Éternel, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché, mais qui ne tient point le coupable pour innocent. » *(Exode 34.6, 7)* « L'Éternel, détruit tous les méchants. » « Les rebelles sont tous anéantis, la postérité des méchants est retranchée. » *(Psaumes 145.20; 37.38)* S'il est vrai que la puissance et l'autorité du gouvernement divin s'emploieront à écraser la révolte, les manifestations de la justice rétributive seront cependant conformes au caractère du Dieu miséricordieux, compatissant et lent à la colère.

Dieu ne violente la volonté ni le jugement de personne. Il ne prend aucun plaisir à une obéissance basée sur la crainte. Il désire que ses créatures L'aiment parce qu'il mérite leur amour et qu'elles Lui obéissent parce qu'elles ont une juste appréciation de Sa sagesse, de Sa justice et de Sa bonté. Aussi toute personne qui a une vraie conception de ces attributs L'aimera et se sentira attirée vers Lui par l'admiration qu'Il inspire.

Les principes de bonté, de miséricorde et d'amour que Jésus a enseignés et manifestés dans Sa vie émanent du caractère de Dieu. Il n'enseignait que ce qu'il avait reçu de Son Père. Les principes du gouvernement divin concordent parfaitement avec ce précepte du Sauveur: « Aimez vos ennemis. » Dieu exécute ses jugements sur les méchants tant pour le bien de l'univers que pour le bien de ceux qui les subissent. Il les rendrait heureux s'il le pouvait sans déroger aux lois de Son gouvernement et sans porter atteinte à la justice de Son caractère. Il les entoure des gages de Sa bienveillancé, il leur accorde la connaissance de Ses lois et leur réitère les offres de Sa bonté; mais ils font fi de Son amour, ils transgressent Sa loi et repoussent Sa miséricorde. Ils sont constamment l'objet de bienfaits, mais ils déshonorent Celui qui les leur accorde. Ils haïssent Dieu parce qu'ils savent qu'Il abhorre leurs péchés. Mais, bien que le Seigneur tolère longtemps leur perversité, l'heure décisive sonnera enfin où leur destinée sera fixée. Enchaînera-t-Il alors ces rebelles à Ses côtés? Les contraindra-t-Il à faire Sa volonté?

Ceux qui ont choisi Satan pour chef et qui ont été dominés par son ascendant ne sont pas qualifiés pour paraître en la présence de Dieu. L'orgueil, la ruse, l'immoralité, la cruauté se sont implantés dans leur caractère. Pourront-ils entrer au ciel pour y cohabiter avec ceux qu'ils ont haïs et méprisés sur la terre? La vérité ne sera jamais appréciée par un menteur; l'humilité ne fera jamais l'affaire de l'orgueilleux et du présomptueux; la pureté ne plaira pas au licencieux; un amour désintéressé est sans attrait pour l'égoïste. Quelles jouissances le ciel pourrait-il offrir à ceux qui se laissent entièrement absorber par des intérêts terrestres et personnels?

Si ceux qui ont passé leur vie dans la révolte contre Dieu pouvaient être soudain transportés là où, dans une atmosphère de sainteté, toutes les âmes débordent d'amour et où tous les visages rayonnent de joie, s'ils entendaient les accords sublimes de la musique céleste et y contemplaient les flots de lumière qui, émanant de la face de Dieu, enveloppent les élus, pourraient-ils se joindre aus phalanges célestes et supporter l'éclat de la gloire de Dieu et de l'Agneau? Certainement pas. Des années de grâce leur ont été accordées pour se préparer à entrer dans le séjour de la félicité, mais ils ne se sont jamais appliqués à aimer la pureté et à parler le langage du ciel. Maintenant, il est trop tard. Une vie de rébellion contre Dieu les a disqualifiés pour le royaume. La pureté, la sainteté et la paix qui y règnent les mettraient à la torture; la gloire de Dieu serait pour eux un feu consumant. Ils ne demanderaient qu'à s'enfuir de ce saint lieu. Ils appelleraient sur eux la destruction pour échapper à la présence de Celui qui les a rachetés. La destinée des injustes résulte de leur choix; de la part de Dieu, elle est un acte de justice et de miséricorde.

Les feux du dernier jour proclament, de même que les eaux du déluge, que le méchant est incurable. Il n'a aucune envie de se soumettre à Dieu. Il s'est entraîné à la révolte, et au terme de sa vie il est trop tard pour changer le courant de ses pensées, pour passer du péché à l'obéissance, de la haine à l'amour.

Dieu a épargné la vie de Caïn pour nous donner un aperçu de ce qu'il adviendrait si le pécheur pouvait perpétuer une vie d'iniquités effrénées. Par l'influence des enseignements et de l'exemple de Caïn, des multitudes de ses descendants furent détournés du bon chemin, au point que « toutes les pensées de leur coeur se portaient chaque jour unique- ment vers le mal ». « La terre était corrompue devant Dieu, la terre était pleine de violence. » *(Genèse 6.5, 11)*

C'est par miséricorde que Dieu fit périr les impies aux jours de Noé. C'est encore par miséricorde qu'il supprima les habitants de Sodome. Grâce à la puissance séductrice de Satan, les blasphémateurs s'attirent la sympathie et l'admiration de leurs semblables et les entraînent au mal. C'est ce qui eut lieu aux jours de Caïn et de Noé ainsi qu'au temps d'Abraham et de Lot. Il en est de même de nos jours. C'est par compassion pour l'univers que Dieu détruira finalement les contempteurs de Sa grâce.

« Le salaire du péché, c'est la mort; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur. » *(Romains 6.23)* Tandis que la vie est l'héritage des justes, la mort est la part des méchants, Moïse dit à Israël: « Je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bien, la mort et le mal. » *(Deutéronome 30.15)* La mort mentionnée dans ce passage n'est pas celle qui résulte de la sentence prononcée sur Adam, et que subit toute la famille humaine. C'est la « seconde mort », qui est mise en contraste avec la vie éternelle.

En conséquence du péché d'Adam, la mort a passé sur l'humanité. Tous les hommes descendent dans la tombe. Mais, grâce au plan du salut, tous seront rappelés à la vie.

« Il y aura une résurrection des justes et des injustes. » *(Actes 24.15)* « Comme tous meurent en Adam, de même aussi tous revivront en Christ. » *(1 Corinthiens 15.22)* Une distinction est faite entre les deux classes de ressuscités. « Tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et en sortiront. Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement. » *(Jean 5.28, 29)* Ceux qui seront jugés dignes de participer à la résurrection des justes sont proclamés « heureux et saints ». « La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux. » *(Apocalypse 20.6)* Ceux qui ne se sont pas assuré le pardon par la conversion et par la foi devront subir la peine de leurs transgressions: le salaire du péché. Leur châtiment « selon leurs oeuvres » variera quant à son intensité et quant à sa durée; mais pour tous il se terminera également par la seconde mort. Étant donné que Dieu ne saurait, tout en étant miséricordieux et juste,

sauver le pécheur dans ses transgressions, il le prive d'une existence qu'il a compromise et dont il s'est montré indigne. Un écrivain inspiré a dit:

« Encore un peu de temps, et le méchant n'est plus; tu regardes le lieu où il était, et il a disparu. » Et un autre: Les nations « seront comme si elles n'eussent jamais été ». *(Psaumes 37.10; Abdias 16)*. Couvertes d'infâmie, elles disparaissent dans un oubli éternel.

Ainsi prendra fin le péché avec toutes les misères et toutes les ruines dont il est la cause. Le psalmiste écrit: « Tu détruis le méchant, tu effaces leur nom pour toujours et à perpétuité. Plus d'ennemis! des ruines éternelles! » *(Psaumes 9.5, 6)* Transporté dans les sphères célestes, saint Jean entend un hymne universel de louanges, que ne trouble aucune note discordante. Toutes les créatures qui sont dans les cieux et sur la terre rendent gloire à Dieu *(Apocalypse 5.13)*. On n'y entendra nulle part des réprouvés blasphémer Dieu et se tordre au sein des tourments éternels, mêlant leurs rugissements aux chants des rachetés.

La doctrine de l'état conscient des morts repose sur l'erreur fondamentale d'une immortalité naturelle. Cette doctrine, comme celle des tourments éternels, est contraire aux enseignements de l'Écriture, à la raison et à tout sentiment d'humanité. Selon la croyance populaire, les rachetés qui sont dans le ciel savent tout ce qui se passe sur la terre, et tout spécialement ce qui se rapporte aux amis qu'ils y ont laissés. Mais comment la connaissance des peines, des fautes, des souffrances et des déceptions de leurs bien-aimés pourrait-elle s'accorder avec leur félicité? De quel bonheur céleste pourraient jouir des êtres qui planeraient sans cesse autour de leurs amis terrestres? Et n'est-il pas révoltant de songer qu'un impénitent n'a pas plus tôt rendu le dernier soupir que son âme est plongée dans les flammes de l'enfer? Quelles tortures ne doivent pas éprouver ceux qui ont vu un ami inconverti descendre dans la tombe, à la pensée de le voir entrer dans une éternité de souffrances! Beaucoup ont perdu la raison dans cet affreux cauchemar.

Dans les Écritures, David affirme que les morts sont inconscients. « Leur souffle s'en va, ils rentrent dans la terre, et ce même jour leurs desseins périssent. » *(Psaumes 146.4)* Salomon exprime la même pensée: « Les vivants, en effet, savent qu'ils mourront; mais les morts ne savent rien. » « Et leur amour, et leur haine, et leur envie, ont déjà péri; et ils n'auront plus jamais aucune part à tout ce qui se fait sous le soleil. » « Il n'y a ni oeuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts, où tu vas. » *(Ecclésiaste 9.5, 6, 10)*

Quand, en réponse à la prière du roi Ézéchias, le Seigneur eut accordé à celui-ci un sursis de vie de quinze ans, ce prince, dans sa reconnaissance, fit monter vers Dieu l'action de grâces suivante: « Ce n'est pas le séjour des morts qui Te loue, ce n'est pas la mort qui Te célèbre; ceux qui sont descendus dans la fosse n'espèrent plus en Ta fidélité. Le vivant, le vivant, c'est celui-là qui

Te loue, comme moi aujourd'hui. » *(Ésaïe 38.18, 19)* La théologie populaire nous présente les justes morts comme étant au ciel, au sein de la félicité, louant Dieu de leurs bouches immortelles. Mais Ézéchias n'entrevoyait pas d'aussi glorieuses perspectives à l'idée de la mort. Il s'accorde avec le psalmiste: « Celui qui meurt n'a plus ton souvenir; qui te louera dans le séjour des morts? » « Ce ne sont pas les morts qui célèbrent l'Éternel, ce n'est aucun de ceux qui descendent dans le lieu du silence. » *(Psaumes 6.6; 115.17)*

Le jour de la Pentecôte, Pierre affirme que le patriarche David « est mort, qu'il a été enseveli, et que son sépulcre existe encore aujourd'hui parmi nous ». « Car David, ajoute- t-il, n'est point monté au ciel. » Le fait que David restera dans le tombeau jusqu'à la résurrection prouve que les justes ne montent pas au ciel au moment de leur mort. Ce n'est que par la résurrection, et en vertu de la résurrection de Jésus-Christ, que David pourra un jour s'asseoir à la droite de Dieu.

Et Paul dit: « Si les morts ne ressuscitent point, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés, et par conséquent aussi ceux qui sont morts en Christ sont perdus. » *(1 Corinthiens 15.16-18)* Si, quatre mille ans durant, les justes étaient montés directement au ciel en mourant, comment Paul aurait-il pu dire que, s'il n'y a point de résurrection, « ceux qui sont morts en Christ sont perdus? »

Le martyr Tyndale s'exprime comme suit au sujet de l'état des morts: « Je confesse ouvertement que je ne suis pas persuadé qu'ils soient en possession de la gloire complète dont jouissent le Christ et les anges de Dieu. Cela n'est pas pour moi un article de foi; car si tel était le cas, la prédication de la résurrection de la chair serait une chose vaine. » *(W. Tyndale, Preface to New Testament.)* La résurrection ne serait pas nécessaire.

Or, il est indéniable que l'espérance de l'entrée dans la félicité au moment de la mort a fait tomber dans un oubli presque complet la doctrine de la résurrection. Adam Clarke constatait comme suit cette tendance: « Les chrétiens primitifs attachaient beaucoup plus d'importance à la résurrection des morts que les modernes! Pourquoi cela? Les apôtres l'avançaient constamment, et c'est par elle qu'ils excitaient les disciples du Christ à la diligence, à l'obéissance et à la joie. De nos jours, leurs successeurs la mentionnent rarement!... Il n'y a pas dans l'Évangile de doctrine qui soit mieux mise en relief, mais il n'y en a point qui soit plus tenue à l'écart dans la prédication actuelle! » *(Commentary on the New Testament, vol. II, 1 cor. 15, par. 3.)*

On a persévéré dans cette voie au point qu'aujourd'hui la glorieuse vérité de la résurrection est presque entièrement négligée par le monde chrétien. C'est ainsi qu'un auteur religieux très en vue écrit *(sur 1 Thess. 4.13-18)*: « Pour les fins pratiques de la consolation, la doctrine de l'heureuse immortalité des

justes tient lieu pour nous de la doctrine douteuse du retour du Seigneur. Pour nous, c'est à la mort que Jésus revient. C'est elle que nous devons attendre, et c'est sur elle que nous devons veiller. Les morts sont déjà entrés dans la gloire. Ils n'attendent pas la trompette du jugement pour entrer dans la félicité. »

Au moment de quitter ses disciples, le Sauveur ne leur déclara pas qu'ils iraient bientôt le rejoindre. « Je vais vous préparer une place, leur dit-il. Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi. » *(Jean 14.2, 3)* Et Paul ajoute: « Le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange, et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous les vivants, qui serons restés, nous serons tous ensemble enlevés avec eux sur des nuées, à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » Il conclut en disant: « Consolez-vous donc les uns les autres par ces paroles. » *(1 Thessaloniciens 4.16-18)* Quel contraste entre ces paroles apostoliques et celles du pasteur universaliste que nous avons citées! Ce dernier consolait des parents affligés en leur disant que si grand pécheur que l'on ait été sur la terre, dès qu'on a rendu le dernier soupir, on est reçu dans la compagnie des anges! Paul, au contraire, attire l'attention des croyants sur le prochain retour du Seigneur, alors que les chaînes de la tombe seront rompues, et que « les morts en Christ » ressusciteront pour la vie éternelle.

Avant que quiconque puisse entrer dans la félicité, il faut que le cas de chacun ait été examiné, que le caractère et les actes de tous les humains aient subi l'inspection divine. Tous seront jugés d'après ce qui est écrit dans les livres, et recevront une récompense correspondant à leurs oeuvres. Ce jugement n'a pas lieu à la mort. Notez les paroles de Paul: « Il a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice, par l'homme qu'il a désigné, ce dont il a donné à tous une preuve certaine en le ressuscitant des morts. » *(Actes 17.31)* L'apôtre déclare positivement ici qu'un jour, alors encore futur, a été fixé pour le jugement du monde.

Jude parle de la même époque en ces termes: « Il a réservé pour le jugement du grand jour, enchaînés éternellement par les ténèbres, les anges qui n'ont pas gardé leur dignité, mais qui ont abandonné leur propre demeure. « Il cite plus loin ces paroles d'Énoch: « Voici, le Seigneur est venu avec ses saintes myriades, pour exercer un jugement contre tous. » *(Jude 14, 15)* Jean, de son côté, vit « les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône. Des livres furent ouverts. Et les morts furent jugés selon leurs oeuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres. » *(Apocalypse 20.12)*

Mais si les morts jouissent déjà du bonheur parfait ou se tordent dans les flammes de l'enfer, à quoi sert le jugement à venir? Les enseignements de la Parole de Dieu sur ces points importants ne sont ni obscurs ni contradictoires;

n'importe qui peut les comprendre. Et quel est l'esprit non prévenu qui voit la moindre parcelle de justice ou de bon sens dans la théorie populaire? Est-ce que les justes, une fois leurs cas examinés par le grand Juge, recevront cet éloge: « C'est bien, bon et fidèle serviteur...; entre dans la joie de ton maître », alors qu'ils auront déjà peut-être passé des siècles en sa présence? Les méchants sont-ils tirés de leur lieu de tourments pour entendre de la bouche du Juge de toute la terre cette sentence: « Retirez-vous de moi, maudits; allez dans le feu éternel »? *(Matthieu 25.21, 41)* Sinistre plaisanterie! Honteux démenti infligé à la sagesse et à la justice de Dieu!

La théorie de l'immortalité de l'âme est un des emprunts que Rome a faits au paganisme pour l'incorporer à la foi chrétienne. Luther mettait le dogme de l'immortalité de l'âme au nombre des « fables monstrueuses qui constituent la boue des décrétales romaines ». *(E. Pétavel-Olliff, Le Problème de l'Immortalité, tome II, p. 78.)* Commentant les paroles de l'Ecclésiaste, selon lesquelles les morts ne savent rien, le réformateur écrivait: « Nouveau passage établissant que les morts ne sentent rien. Il n'y a là ni devoir, ni science, ni connaissance, ni sagesse. Salomon estime que les morts dorment, et ne sentent rien. Les morts ne tiennent compte ni des jours, ni des années; mais à leur réveil, ils croient avoir dormi à peine une minute. » *(Luther's Werke, St. L., liv. V, p. 1535.)*

On ne voit nulle part dans les saints Livres que les justes reçoivent leur récompense et les méchants leur châtiment au moment de la mort. On ne trouve dans les patriarches et les prophètes aucune affirmation de ce genre. Jésus-Christ et les apôtres n'y ont pas fait la moindre allusion. L'Écriture enseigne positivement que les morts ne montent pas directement au ciel mais qu'ils sont plongés dans le sommeil jusqu'à la résurrection. *(Voir 1 Thessaloniciens 4.14-16; Job 14.10-12)* Au moment même où « le cordon d'argent se détache et où le vase d'or se brise » *(voir Ecclésiaste 12.7-9)*, les pensées de l'homme périssent. Ceux qui descendent dans la tombe sont silencieux. Ils ne savent rien de ce qui se passe sous le soleil *(Job 14.21)*. Heureux repos pour les justes lassés!

Le temps, court ou long, n'est désormais qu'un instant pour eux. Ils dorment; la trompette de Dieu les appellera à une heureuse immortalité. « La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite: La mort a été engloutie dans la victoire. « *(1 Corinthiens 15.52-55)* Dès qu'ils sortiront de leur profond sommeil, ils reprendront le cours de leurs pensées là où ils l'ont laissé. Leur dernière sensation les plongeait dans les affres de la mort; leur dernière impression fut de tomber sous la puissance de

la mort. Dès qu'ils sortiront de la tombe, leur première pensée s'exprimera par ce cri triomphant: « O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? *(1 Corinthiens 15.52-55)*

34. Le spiritisme

L'enseignement des Écritures sur le ministère des anges — qui est, pour le disciple du Christ, une vérité des plus consolantes et des plus précieuses — a été obscurci et perverti par les erreurs de la théologie populaire. La doctrine de l'immortalité naturelle de l'âme, empruntée à la philosophie païenne, n'a obtenu droit de cité dans l'Église chrétienne qu'à la faveur des ténèbres de la grande apostasie qui, sitôt installée, a supplanté la doctrine scripturaire selon laquelle « les morts ne savent rien ». On en est ainsi venu à croire que les anges de Dieu, « envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut », sont les esprits des morts, bien que, selon la Bible, les anges aient existé et joué un rôle dans l'histoire humaine avant qu'un seul être humain eût passé par la mort.

La doctrine de l'état conscient des morts, et surtout la croyance au retour des esprits des morts pour exercer un ministère en faveur des vivants, ont préparé le chemin du spiritisme moderne. Si les morts sont admis en la présence de Dieu, et s'ils jouissent de connaissances infiniment supérieures à celles qu'ils possédaient auparavant, pourquoi ne reviendraient- ils pas sur la terre pour éclairer et instruire les vivants? Si, comme l'enseignent certains théologiens, les esprits des morts planent au-dessus de leurs amis vivant sur la terre, pour quelle raison n'entreraient-ils pas en communion avec eux pour les mettre en garde contre le mal et les consoler dans leurs afflictions? Pourquoi ceux qui croient à l'état conscient des morts repousseraient-ils les secours spirituels apportés du ciel par des êtres soi-disant glorifiés? Ce moyen de communication, considéré comme sacré, donne à Satan la possibilité de travailler à l'accomplissement de ses desseins. Les anges déchus, soumis à ses ordres, se présentent comme les messagers du monde des esprits. Tout en prétendant les mettre en rapport avec les morts, le prince du mal exerce sur les vivants sa puissance de fascination.

Il a le pouvoir de faire apparaître aux hommes l'image de leurs amis décédés. La contrefaçon est parfaite; les traits bien connus, les paroles, le son de la voix sont reproduits de façon merveilleusement distincte. Les gens sont consolés par l'assurance que leurs bien- aimés jouissent de la félicité céleste, et, sans se douter du danger qu'ils courent, ils prêtent l'oreille à « des esprits séducteurs et à des doctrines de démons ».

Quand Satan les a convaincus d'être réellement en communication avec les morts, il fait apparaître à leurs yeux des personnes descendues dans la tombe sans y être préparées. Elles se disent heureuses dans le ciel,

et prétendent même y occuper une position élevée. Et ainsi se répand au près et au loin l'erreur selon laquelle il n y aurait pas de différence entre le juste et le méchant. Les visiteurs du monde des esprits donnent parfois des avertissements opportuns. Mais dès qu'ils ont gagné la confiance, ils se hasardent à enseigner des doctrines qui sapent la foi aux saintes Écritures. Tout en paraissant s'intéresser profondément au bien de leurs amis sur la terre, ils insinuent les erreurs les plus dangereuses. Le fait qu'ils énoncent certaines vérités et qu'ils peuvent parfois annoncer l'avenir, inspire confiance en leurs dires, et, ainsi, leurs faux enseignements sont acceptés aussi facilement et crus aussi implicitement par les foules que s'il s'agissait des vérités les plus sacrées de la Bible. La loi de Dieu est écartée, l'Esprit de grâce est méprisé, le sang de l'alliance est tenu pour une chose profane. Les esprits nient la divinité de Jésus-Christ et se mettent eux-mêmes au niveau du Créateur. C'est ainsi que, sous un déguisement nouveau, le grand rebelle dirige contre Dieu la guerre qu'il a commencée dans le ciel et qu'il poursuit sur la terre depuis six mille ans.

Plusieurs tentent d'expliquer les manifestations spirites en les attribuant toutes à la fraude et à la prestidigitation. S'il est vrai qu'on a souvent donné des tours de passe-passe pour des phénomènes authentiques, il n'en reste pas moins qu'il y a des manifestations réelles d'une puissance surnaturelle. Les bruits mystérieux par lesquels le spiritisme moderne a commencé n'étaient pas le fruit de la supercherie mais bien le fait de mauvais anges, qui inauguraient ainsi une des séductions les plus néfastes. L'idée que le spiritisme n'est qu'une imposture contribuera à tromper une foule de gens. Dès qu'ils se trouveront en face de manifestations qu'ils seront forcés de reconnaître comme surnaturelles, ils seront séduits et en viendront à les considérer comme la grande puissance de Dieu.

Ces personnes ne tiennent pas compte des enseignements de l'Écriture touchant les miracles opérés par Satan et ses agents. C'est par la puissance de Satan que les magiciens de Pharaon imitèrent les prodiges de Dieu. Paul affirme qu'avant le retour du Seigneur, il y aura des phénomènes analogues dus à la puissance satanique. Le second avènement du Christ sera précédé de manifetations de « la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, et avec toutes les séductions de l'iniquité » *(2 Thessaloniciens 2.9, 10)*. Saint Jean décrit ainsi les manifestations diaboliques de cette puissance dans les derniers jours: « Elle opérait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre du feu du ciel sur la terre, à la vue des hommes. Et elle séduisait les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui était donné d'opérer. » *(Apocalypse 13.13, 14)* Ces prophéties ne parlent pas d'impostures. Les habitants de la terre seront séduits non par de prétendus miracles, mais par de réels prodiges.

Le prince des ténèbres, qui applique depuis si longtemps toutes les ressources de sa vaste intelligence à son oeuvre de séduction, adapte habilement ses tentations aux gens de toute classe et de toute condition. Aux personnes cultivées et raffinées, il présente le spiritisme sous un aspect élevé et intellectuel, et réussit ainsi à en prendre plusieurs dans ses pièges. La sagesse que le spiritisme communique est celle que décrit l'apôtre Jacques; elle « ne vient point d'en haut; mais elle est terrestre, charnelle, diabolique » *(Jacques 3.15)*. Le grand séducteur a toutefois soin de se dissimuler chaque fois que cela répond mieux à ses intentions. Celui qui pouvait se manifester devant Jésus, au désert de la tentation, dans la gloire d'un séraphin, se présente aux hommes sous les formes les plus attrayantes: voire comme un « ange de lumière » *(2 Corinthiens 11.14)*. Il propose à la raison des sujets élevés; il captive la fantaisie par des scènes grandioses, il s'empare des affections par d'éloquentes descriptions de l'amour et de la charité; il tente l'imagination par de sublimes envolées et pousse les hommes à tirer un tel orgueil de leur sagesse qu'ils en viennent à mépriser l'Éternel dans leur coeur. Cet être puissant, qui pouvait conduire le Rédempteur du monde sur une haute montagne et faire passer devant lui les royaumes du monde et leur gloire, présentera aux hommes des tentations capables de fausser les sens de tous ceux qui ne sont pas protégés par la puissance divine.

Satan séduit maintenant les hommes comme il le fit pour Ève: en les flattant, en les poussant à rechercher des connaissances défendues, en excitant en eux l'ambition des grandeurs. C'est par ces moyens qu'il amena la chute de nos premiers parents, et qu'il s'efforce de consommer la ruine de l'humanité. « Vous serez comme des dieux, dit-il, connaissant le bien et le mal. » *(Genèse 3.5)* Le spiritisme enseigne que l'homme « est un être progressif; que sa destinée est de se rapprocher éternellement de la divinité ».

« L'intelligence, nous dit-il, ne connaîtra pas d'autre juge qu'elle-même... Le jugement dernier sera équitable parce que ce sera le jugement de soi-même... Le trône est au dedans de vous. » Un docteur spirite s'exprime ainsi: « Dès que la conscience spirituelle s'éveille en moi, mes semblables m'apparaissent tous comme des demi-dieux non déchus. » Un autre écrit: « Tout être juste et parfait est Jésus-Christ. »

Ainsi, à la justice et à la perfection du Dieu infini, véritable objet de notre culte; à la justice parfaite de sa loi, norme vraie de l'idéal humain, Satan a substitué la nature pécheresse et faillible de l'homme lui-même, comme seul objet de culte, comme seule règle de jugement et seule mesure du caractère. Ce n'est pas un progrès, mais une régression.

Une loi de notre nature intellectuelle et spirituelle veut que nous soyons changés par ce que nous contemplons. L'esprit s'adapte graduellement à l'objet qu'il admire. Il finit par ressembler à ce qu'il aime et révère. Mais

l'homme ne s'élève pas au-dessus de son idéal de pureté, de bonté et de vérité. Si le moi est le seul idéal qu'il se propose, jamais il ne s'élèvera plus haut. Il descendra plutôt, et descendra très bas. Seule la grâce de Dieu a le pouvoir d'ennoblir l'homme. Abandonné à lui-même, il s'avilit inévitablement.

Le spiritisme se présente au vicieux, à l'amateur du plaisir et au sensuel sous un déguisement moins raffiné qu'à celui qui a de la culture et de hautes aspirations. Chacun y trouve ce qui correspond à ses inclinations. Satan étudie tous les indices de la fragilité humaine; il note tous les péchés, auxquels on est enclin, et il veille à ce que les occasions d'y tomber ne manquent pas. Il nous pousse à user avec excès de ce qui est légitime, afin d'affaiblir, par l'intempérance, nos facultés physiques, mentales, et morales. Des milliers ont succombé et succombent à des passions abrutissantes. Comme couronnement de son oeuvre, l'ennemi déclare par les esprits « que la véritable connaissance élève l'homme au-dessus de toute loi »; que « tout ce qui est, est légitime »; que « Dieu ne condamne pas »; et que « tous les péchés commis sont inoffensifs ». Dès qu'on en vient à se persuader que le désir est la loi suprême, que liberté est synonyme de licence, et que l'homme ne relève que de lui-même, qui s'étonnera de voir s'étaler de tous côtés la corruption et la dépravation? Des foules acceptent avec avidité des enseignements qui leur donnent la liberté de suivre les inclinations de leur coeur charnel. Les rênes de l'empire sur soi-même sont abandonnées à la convoitise; les facultés de l'esprit et de l'âme abdiquent devant les inclinations charnelles, et Satan voit avec joie entrer dans ses filets des milliers de personnes professant être disciples de Jésus.

Mais nul n'a lieu de se laisser séduire par les prétentions mensongères du spiritisme. Dieu a donné au monde des lumières suffisantes pour le mettre à même d'y échapper. Nous venons de le voir, les théories qui sont à la base du spiritisme entrent directement en conflit avec les enseignements les plus évidents des Écritures. La Parole de Dieu déclare que les morts ne savent rien, que leurs pensées ont péri, qu'ils n'ont plus aucune part à ce qui se fait sous le soleil, qu'ils ignorent tant les joies que les afflictions des êtres les plus chers qu'ils ont laissés sur la terre.

De plus, Dieu a expressément interdit toute prétendue communication avec les esprits des morts: Chez les anciens Hébreux, des personnes prétendaient, comme les spirites de nos jours, communiquer avec les morts. Mais les « esprits de Python », comme ils sont nommés dans la Bible, sont aussi appelés des « esprits de démons » *(Comp. Nombre 25.1- 3; Psaumes 106.28; 1 Corinthiens 10.20; Apocalyse 16.14)*. Tout commerce avec eux est une abomination, et ceux qui s'y livrent sont passibles de la peine de mort. *(Voir Lévitique 19.31 et 20.27)*.

La « sorcellerie » est maintenant un objet de mépris. On considère comme une superstition du Moyen Age la prétention d'entrer en rapport avec les

mauvais esprits. Mais le spiritisme — qui compte ses adeptes par centaines de milliers, que dis-je? par millions, qui a fait son entrée dans les cercles scientifiques, qui a envahi les églises et qui jouit de l'estime des corps législatifs et même des rois — cette gigantesque séduction n'est que la réapparition, sous une autre forme, de la sorcellerie autrefois condamnée et interdite.

Si les chrétiens ne possédaient pas d'autre preuve de la nature réelle du spiritisme, le seul fait que les esprits ne font pas de différence entre la vertu et le péché, entre le plus noble, le plus pur des apôtres du Christ et le plus corrompu des suppôts de Satan devrait seul leur suffire. En prétendant que les hommes les plus vils occupent des places d'honneur dans le ciel, Satan dit au monde: « Peu importe votre genre de vie; peu importe que vous croyiez ou non en Dieu et à sa Parole; vivez comme bon vous semble: le ciel est votre patrie. » Les enseignements des docteurs spirites reviennent, en réalité, à dire: « Quiconque fait le mal est bon aux yeux de l'Éternel, et c'est en lui qu'il prend plaisir! ou bien: Où est le Dieu de la justice? » *(Malachie 2.17)* La Parole de Dieu répond: « Malheur à ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal, qui changent les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres! » *(Ésaïe 5.20)*

Personnifiés par ces esprits de mensonge, les apôtres contredisent ce qu'ils ont écrit sous l'inspiration du Saint-Esprit pendant qu'ils étaient sur la terre. Ils nient la divine origine des saints Livres et démolissent ainsi les bases de l'espérance chrétienne. Éteignant la lumière qui illumine le chemin du ciel, Satan fait croire au monde que les Écritures ne sont qu'une fable, ou tout au moins un livre convenant à l'enfance de l'humanité, et que l'on peut considérer comme suranné. Et pour remplacer la Parole de Dieu, il nous donne les phénomè,nes spirites. Par ce moyen, dont il possède le contrôle exclusif, il peut enseigner au monde ce que bon lui semble. Il rejette à l'arrière-plan le Livre par lequel lui et ses suppôts seront jugés, et il fait du Sauveur un homme ordinaire. De même que les gardes romains qui avaient veillé sur la tombe du Sauveur répandirent le rapport mensonger suggéré par les sacrificateurs pour nier la résurrection, de même les adeptes du spiritisme cherchent à prouver qu'il n'y a rien eu de miraculeux dans la vie de Jésus. Et, quand ils ont relégué le Sauveur dans l'ombre, ils avancent leurs propres miracles, qu'ils déclarent de beaucoup supérieurs aux siens.

Il est vrai que le spiritisme change actuellement de formule. Voilant ce qu'il a de plus choquant, il prend un déguisement chrétien. Mais ses déclarations faites en public et dans la presse depuis des années sont connues, et c'est là qu'il montre ce qu'il est réellement. Il ne lui est possible ni de nier ni de cacher ses enseignements.

Et, sous sa forme actuelle, loin d'être plus inoffensif, il est plus dangereux parce que plus subtil. Alors qu'autrefois il rejetait tant Jésus-Christ que

les Écritures, il professe maintenant les reconnaître l'un et l'autre. Mais l'interprétation — agréable au coeur irrégénéré — qu'il donne de la Bible annule les vérités les plus solennelles de celle-ci. Il insiste sur l'amour, qu'il cite comme le principal attribut de Dieu, mais dont il fait un sentimentalisme efféminé qui distingue à peine le bien du mal. La justice de Dieu et son horreur du péché, les exigences de Sa sainte loi sont passés sous silence. Le décalogue est déclaré lettre morte. Des fables alléchantes et fascinantes prennent la place de la Parole de Dieu. Jésus-Christ est tout aussi bien renié qu'auparavant, mais Satan aveugle tellement les hommes qu'ils ne discernent pas ses pièges.

Peu de gens se rendent compte de la puissance de séduction du spiritisme et du danger que courent ceux qui se placent sous son influence, Beaucoup pactisent avec lui par pure curiosité. Ils n'y croient pas réellement, et reculeraient avec horreur devant la pensée d'être dominés par des esprits. Mais ils s'aventurent sur le terrain défendu, et le destructeur ne tarde pas à exercer contre leur gré son pouvoir sur eux. Une fois soumis à la direction des esprits, ils sont réellement captifs et incapables de rompre le charme par leurs propres forces. Seule la puissance de Dieu, intervenant en réponse aux ferventes prières de la foi, peut délivrer ces âmes.

Tous ceux qui se complaisent dans une habitude coupable ou dans un péché conscient frayent la voie aux tentations de Satan. Séparés de Dieu, privés de la protection de Ses anges et désormais sans défense, ils deviennent la proie du Malin. Ceux qui se mettent ainsi sous sa domination ne se doutent guère qu'il fera d'eux des instruments pour en entraîner d'autres à la ruine.

Le prophète Ésaïe déclare: « Si l'on vous dit: Consultez ceux qui évoquent les morts et ceux qui prédisent l'avenir, qui poussent des sifflements et des soupirs, répondez: Un peuple ne consultera-t-il pas son Dieu? S'adressera-t-il aux morts en faveur des vivants? À la loi et au témoignage! Si l'on ne parle pas ainsi, il n'y aura point d'aurore pour le peuple. » *(Ésaïe 8.19, 20)* Si les hommes recevaient la lumière qui jaillit des Écritures touchant la nature de l'homme et l'état des morts, ils verraient dans les prétentions et les manifestations du spiritisme la puissance de Satan agissant par des signes et des miracles mensongers. Mais plutôt que de renoncer à une liberté et à des péchés agréables au coeur naturel, les multitudes ferment les yeux à la lumière, vont de l'avant sans se soucier des avertissements et tombent dans les pièges de l'ennemi. « Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés,... Dieu leur envoie une puissance d'égarement, pour qu'ils croient au mensonge. » *(2 Thessaloniciens 2.11)*

Ceux qui s'élèvent contre le spiritisme ne font pas la guerre à des hommes seulement, mais au diable et à ses anges. Ils entrent en lutte avec « les dominations, avec les esprits méchants dans les lieux célestes ». Satan ne cédera pas un pouce de terrain sans y être contraint par la puissance des saints

anges. Le peuple de Dieu doit pouvoir lui résister comme l'a fait le Sauveur, par le mot: « Il est écrit. » Satan cite aujourd'hui les Écritures, comme il le faisait aux jours du Christ et il en tord le sens pour appuyer ses séductions. Ceux qui veulent tenir bon à l'heure du péril doivent, à titre personnel, comprendre la Parole inspirée.

Bien des personnes seront visitées par des esprits de démons personnifiant des parents ou des amis défunts, qui leur enseigneront les hérésies les plus dangereuses. Ces intrus feront appel à leurs plus tendres sympathies, et appuieront leurs dires par des miracles. Pour être capable de les repousser, il faut connaître la vérité scripturaire qui nous révèle que les morts ne savent rien et que les « revenants » sont des esprits de démons.

Nous sommes à la veille de la tentation « qui va venir sur le monde entier, pour éprouver les habitants de la terre » (Apocalyse 3.10). Tous ceux dont la foi ne repose pas fermement sur la Parole de Dieu seront séduits et succomberont. Pour dominer les hommes, Satan recourt à « toutes les séductions de l'iniquité », qui deviendront de plus en plus puissantes. Mais il ne peut atteindre son but que si les personnes qu'il cherche à séduire se soumettent volontairement à ses tentations Ceux qui recherchent sincèrement la vérité et s'efforcent de purifier leur âme par l'obéissance, se préparent pour le conflit et trouvent une sûre défense dans le Dieu de vérité. « Parce que tu as gardé la Parole de la persévérance en moi, je te garderai aussi » *(Apocalyse 3.10)*, dit le Seigneur. Plutôt que de laisser succomber sous les coups de Satan une seule âme qui se confie en lui, Dieu enverrait tous les anges du Ciel à son secours.

Le prophète Ésaïe annonce l'effrayante illusion dont les pécheurs seront victimes. Se croyant à l'abri des jugements de Dieu, ils diront: « Nous avons fait une alliance avec la mort, nous avons fait un pacte avec le séjour des morts; quand le fléau débordé passera, il ne nous atteindra pas, car nous avons la fausseté pour refuge et le mensonge pour abri. » (Ésaïe 28.15) Tel sera le langage de ceux qui, se rassurant dans leur impénitence obstinée, affirmeront que le pécheur ne sera pas puni et que tous les membres de la famille humaine, quel que soit le degré de leur perversité, seront enlevés dans le ciel où ils deviendront semblables aux anges. Mais ce sera tout particulièrement le langage de ceux qui rejettent les vérités, destinées à leur servir, de défense au temps de détresse, leur préférant le refuge mensonger du spiritisme, et font « une alliance avec la mort », « un pacte avec le séjour des morts ».

L'aveuglement de notre génération dépasse toute expression. Des milliers rejettent la Parole de Dieu comme indigne de créance et se précipitent avec une confiance aveugle dans les pièges de Satan. Les sceptiques et les moqueurs dénoncent le fanatisme de ceux qui prennent parti pour la foi des prophètes et des apôtres; ils tournent en dérision les déclarations solennelles des Écritures touchant le Sauveur, le plan du salut et les rétributions futures. Ils

affectent une profonde pitié pour les esprits assez étroits, assez faibles et assez superstitieux pour reconnaître les droits de Dieu et de Sa loi. Ils manifestent autant d'assurance que s'ils avaient effectivement « fait une alliance avec la mort » et « un pacte avec le séjour des morts », que s'ils avaient érigé une barrière infranchissable entre eux et la vengeance divine. Rien ne peut les effrayer. Ils sont tellement livrés à Satan, si intimement unis à lui et pénétrés de son esprit qu'ils ne peuvent ni ne veulent briser ses chaînes. Le tentateur s'est préparé de longue main pour cet assaut final. Il a jeté les fondements de son oeuvre dans l'assurance donnée à Ève: « Vous ne mourrez point.... Le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » *(Genèse 3.4, 5)* Petit à petit, il a préparé le terrain pour son chef-d'oeuvre de séduction: le spiritisme. Il n'a pas encore pleinement atteint son but; mais il l'atteindra à la dernière heure. Le prophète dit: « Je vis. trois esprits impurs, semblables à des grenouilles. Car ce sont des Esprits de démons, qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de toute la terre, afin de les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant. » *(Apocalyse 16.13, 14)* À l'exception de ceux qui sont gardés par la foi en la Parole de Dieu, le monde entier sera enveloppé dans cette redoutable séduction. Et l'humanité sommeille dans une fatale sécurité d'où elle ne sera tirée que par les effets de la colère de Dieu.

Qu'a dit le Seigneur? « Je ferai de la droiture une règle, et de la justice un niveau; et la grêle emportera le refuge de la fausseté, et les eaux inonderont l'abri du mensonge. Votre alliance avec la mort sera détruite, votre pacte avec le séjour des morts ne subsistera pas; quand le fléau débordé passera, vous serez par lui foulés aux pieds. » *(Ésaïe 28.17, 18)*

35. Les visées de la papauté

L'attitude des protestants envers l'Église de Rome est infiniment plus favorable aujourd'hui qu'autrefois. Dans les pays où le catholicisme est en minorité, et où il se fait conciliant pour étendre son influence, l'indifférence est de plus en plus grande à l'égard des doctrines qui le séparent des églises réformées. On en vient même à penser qu'en définitive les divergences sur les questions vitales ne sont pas aussi considérables qu'on l'avait supposé, et que certaines concessions de la part du protestantisme permettraient une entente avec la hiérarchie. Il fut un temps où les protestants attachaient une grande valeur à la liberté de conscience acquise à grand prix. Ils inculquaient à leurs enfants l'idée que la recherche d'un accord avec Rome équivalait à une infidélité à l'égard de Dieu. Combien les choses ont changé!

Les défenseurs de Rome prétendent que leur Église a été calomniée, et le monde protestant est enclin à les croire. Plusieurs déclarent qu'il est injuste de tenir l'Église d aujourd'hui responsable des abominations et des absurdités qui ont souillé son règne pendant les siècles d'ignorance et de ténèbres. Ils attribuent sa cruauté à la barbarie des temps, et affirment que sous l'influence de la civilisation moderne elle a changé de sentiments.

On oublie la prétention à l'infaillibilité maintenue par la hiérarchie au cours de huit siècles, prétention qui, loin d'être abandonnée, a été proclamée au dix-neuvième siècle avec plus d'éclat que jamais. Comment la curie romaine pourrait-elle renoncer aux principes qui l'ont régie au cours des siècles passés puisque, à l'en croire, l'Église n'a « jamais erré » et que, selon les Écritures, elle « n'errera jamais »? *(Moshein, Eccl. Hist, liv. III, 2e p., ch II, par. 9, note 1.)*

Jamais l'Église n'abandonnera sa prétention à l'infaillibilité. Tout ce qu'elle a fait contre ceux qui refusaient d'accepter ses dogmes, elle le considère comme légitime. N'agirait-elle pas de même si l'occasion s'en présentait? Que viennent à tomber les restrictions qui lui sont actuellement imposées par les gouvernements; que Rome vienne à recouvrer son ancienne puissance, et l'on ne tardera pas à voir se réveiller son esprit tyrannique et ses persécutions.

Un auteur connu s'exprime comme suit touchant l'attitude de la hiérarchie papale à l'égard de la liberté de conscience et des dangers que fait courir le succès de sa politique en particulier aux États-Unis:

« Il ne manque pas de gens enclins à attribuer au fanatisme ou à l'enfantillage les craintes qu'inspirent les progrès frappants du catholicisme aux États-Unis. Ces personnes ne voient rien dans le caractère et l'attitude du romanisme qui soit contraire à nos libres institutions, et elles n'aperçoivent rien de bien

menaçant dans ses progrès. Comparons donc quelques- uns des principes fondamentaux de notre gouvernement avec ceux de l'Église catholique.

« La Constitution des États-Unis garantit la liberté de conscience. Rien n'est plus précieux ni plus fondamental. Le pape Pie IX, dans son encyclique du 15 août 1854, dit ceci: « Les doctrines absurdes, erronées ou extravagantes favorables à la liberté de conscience sont une erreur pestilentielle, une peste des plus redoutables pour un État. » Le même pape, dans son encyclique du 8 décembre 1864, « anathématise ceux qui réclament la liberté de conscience et de culte », ainsi que « ceux qui dénient à l'Église le droit de se servir de la force ».

« Le ton pacifique de Rome aux États-Unis n'implique pas nécessairement un changement de convictions. Elle est tolérante là où elle est impuissante. L'évêque O'Connor a dit: « La liberté religieuse n'est tolérée que jusqu'au moment où l'on pourra faire le contraire sans péril pour le monde catholique. » L'archevêque de Saint-Louis dit, d'autre part: « L'hérésie et l'incrédulité sont des crimes; aussi, dans des pays chrétiens, comme l'Italie et l'Espagne, par exemple, où chacun est catholique, et où la religion catholique fait essentiellement partie des lois, elles sont punies à l'égal des autres crimes. »

« Tout cardinal, archevêque et évêque de l'Église catholique prête au pape un serment de fidélité, serment dans lequel se trouvent les paroles suivantes: « Je persécuterai et poursuivrai de toutes mes forces les hérétiques, les schismatiques, et tous les rebelles à notre dit seigneur [le pape] ou à ses successeurs. » *(Dr Josiah Strobg, Our Country, ch. V.)*

Il est vrai qu'il y a dans la confession catholique des chrétiens authentiques. Des milliers de membres de cette église servent Dieu au plus près de leur conscience et de leurs lumières. Comme on ne leur permet pas de lire l'Écriture, ils ne peuvent connaître la vérité. Ils n'ont jamais vu le contraste existant entre un culte spontané et l'accomplissement d'une série de cérémonies. Dieu entoure d'une tendre compassion ces âmes instruites, malgré elles, dans une foi erronée et trompeuse. Il veillera à ce que des rayons de lumière dissipent les ténèbres qui les enveloppent; il leur révélera la vérité telle qu'elle est en Jésus, et elles se rangeront un jour en grand nombre parmi son peuple.

Mais le catholicisme, en tant que système, n'est pas plus près de l'Évangile maintenant qu'à aucune autre période de son histoire. Si les églises protestantes n'étaient pas plongées dans de profondes ténèbres, elles discerneraient les signes des temps. L'Église romaine poursuit de vastes projets. Elle use de tous les moyens pour élargir le cercle de son influence et accroître sa puissance en prévision d'un combat acharné pour reprendre le sceptre du monde, rétablir la persécution et renverser tout ce que le protestantisme a établi. Le catholicisme gagne du terrain de tous côtés. Voyez le nombre croissant de ses églises et de ses chapelles dans les pays protestants. Considérez la popularité

dont jouissent, en Amérique, ses collèges et ses séminaires que fréquente nombreuse jeunesse protestante. Considérez le développement du ritualisme en Angleterre et le grand nombre de transfuges qui passent dans les rangs du catholicisme. Ces faits devraient inquiéter tous ceux qui apprécient les purs principes de l'Évangile.

Les protestants ont fraternisé avec le papisme; ils lui ont fait des concessions dont les catholiques sont eux-mêmes surpris, et qu'ils ne comprennent pas. Ils ferment les yeux sur la vraie nature du romanisme ainsi que sur les dangers qu'entraînerait sa suprématie. Les gens doivent être réveillés en vue d'enrayer les progrès de ce redoutable ennemi de nos libertés civiles et religieuses.

Beaucoup de protestants s'imaginent que la religion catholique n'est pas attrayante et que son culte ne se compose que d'une série de cérémonies fastidieuses. C'est une erreur. Bien qu'elle repose sur une base fausse, ce n'est pas une imposture grossière. Le cérémonial de l'église romaine est des plus impressionnants. Sa pompe et ses rites solennels fascinent les sens et imposent le silence à la raison et à la conscience. Ses églises magnifiques, ses processions grandioses, ses autels dorés, ses riches reliquaires, ses oeuvres d'art et ses sculptures exquises charment les yeux et ravissent les amateurs du beau. L'oreille est captivée par une musique sans égale. Les puissants accords des orgues accompagnés de choeurs de voix d'hommes, et dont les sonorités sont répercutées par les voûtes des grandes cathédrales, tout cela berce les âmes dans l'adoration et le recueillement. Mais cette pompe et cette splendeur extérieure, qui trompent les aspirations des âmes meurtries par le péché, trahissent une corruption intérieure. La religion du Christ n'a pas besoin de tant de mise en scène pour la recommander. À la lumière de la croix, le vrai christianisme paraît si pur et si attrayant qu'il n'a pas besoin d'appâts extérieurs pour en rehausser la valeur. La beauté de la sainteté, l'esprit doux et paisible qui a du prix devant Dieu lui suffisent.

L'éclat du style n'est pas nécessairement l'indice de pensées pures et nobles. Des hommes égoïstes et sensuels peuvent avoir un goût exquis et de hautes conceptions artistiques. Aussi Satan s'en sert-il pour faire oublier aux humains les besoins de leur âme, pour leur faire perdre de vue la vie future, les détourner de leur puissant Protecteur et les engager à ne vivre que pour ce monde.

Une religion tout extérieure est attrayante pour le coeur naturel. Le faste et les cérémonies du culte catholique ont une puissance de séduction et de fascination qui pousse une foule de personnes sentimentales à considérer l'Église de Rome comme la porte même du ciel. Seuls ceux qui ont posé le pied sur le Rocher de la vérité et dont le coeur est régénéré par l'Esprit de Dieu sont à l'abri de son influence. Des milliers d'âmes, ne connaissant pas le Sauveur par une expérience vivante, accepteront les formes d'une piété dépourvue de force morale. C'est là, du reste, la religion qui plaît à la multitude.

La prétention de l'Église au droit de pardonner est pour beaucoup d'âmes un encouragement au péché. La confession, sans laquelle elle n'accorde pas son pardon, tend également à autoriser le mal. Celui qui fléchit les genoux devant un homme pécheur et lui révèle les pensées et les secrètes fantaisies de son coeur dégrade sa virilité et avilit les instincts les plus nobles de son âme. En dévoilant les péchés de sa vie à un prêtre, c'est- à-dire à un mortel sujet à l'erreur — quand il n'est pas adonné au vin et à l'impureté — l'homme échange sa noblesse morale, contre une flétrissure. Et comme le prêtre est pour lui le représentant de la divinité, son idée de Dieu est ravalée au niveau de l'humanité. Cette confession dégradante d'homme à homme est la source cachée d'une bonne partie des maux qui affligent le monde et le mûrissent pour sa destruction finale. Néanmoins, pour celui qui aime ses vices, il est plus agréable de se confesser à un mortel comme lui que d'ouvrir son coeur à Dieu. La nature humaine préfère subir une pénitence plutôt que d'abandonner le péché; il est plus facile de mortifier sa chair par le cilice et les chardons que de crucifier ses passions. Le coeur naturel préférera bien des jougs blessants à celui de Jésus-Christ.

Il y a une ressemblance frappante entre l'Église de Rome et le judaïsme des jours de Jésus. Bien que foulant secrètement aux pieds tous les principes de la loi divine, les Juifs en observaient rigoureusement les préceptes extérieurs qu'ils surchargeaient de pratiques et de traditions d'une observance pénible et tracassière. De même que les Juifs se disaient respectueux de la loi, de même les romanistes prétendent l'être de la croix. Ils glorifient le symbole des souffrances de Jésus-Christ tout en reniant par leur vie celui qui est représenté par ce symbole.

Les catholiques placent des croix sur leurs églises, sur leurs autels et sur leurs vêtements. Partout la croix du Sauveur est visiblement honorée et révérée, tandis que ses enseignements sont ensevelis sous une masse de traditions puériles, de fausses interprétations et de rites fastidieux. Les paroles du Sauveur concernant les Juifs fanatiques s'appliquent avec plus de force encore aux chefs de l'Église catholique romaine: « Ils lient des fardeaux pesants, et les mettent sur les épaules des hommes; mais ils ne veulent pas les remuer du doigt. » *(Matthieu 23.4)* Les âmes consciencieuses tremblent jour et nuit à la pensée d'avoir offensé Dieu, tandis qu'un bon nombre des dignitaires de l'Église vivent dans le luxe et les plaisirs sensuels.

Le culte des images et des reliques, l'invocation des saints et les honneurs rendus au pape sont des pièges de Satan dirigeant les esprits loin de Dieu et de Son Fils. En vue de consommer la ruine des âmes, l'adversaire détourne leur attention du seul Être capable d'assurer leur salut et donne des substituts à Celui qui a dit: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. » *(Matthieu 11.28)*

L'effort constant de l'ennemi tend à fausser le caractère de Dieu, la nature du péché et l'enjeu véritable du plan du salut. Par ses sophismes, il atténue les exigences de la loi divine et encourage le péché. Il donne de Dieu une conception qui le fait craindre et haïr plutôt qu'aimer. Attribuant à Dieu la cruauté de son propre caractère, il incorpore la haine à des systèmes religieux et à diverses formes de culte. Des esprits ainsi aveuglés, Satan fait ses instruments dans sa guerre contre Dieu. Par cette perversion des attributs de la divinité, les nations païennes en sont venues, pour apaiser la divinité, à pratiquer des sacrifices humains et d'autres atrocités tout aussi horribles.

L'Église romaine, qui a réuni les cérémonies du paganisme à celles du christianisme, et qui, comme le paganisme, a dénaturé le caractère de Dieu, a eu recours à des pratiques non moins cruelles et révoltantes. Au temps de sa suprématie Rome recourait à la torture pour contraindre les gens à souscrire à ses doctrines. Aux réfractaires, elle réservait le bûcher. Elle organisa des massacres sur une échelle dont l'étendue ne sera connue qu'au jour du jugement. Sous la direction de Satan, leur maître, les dignitaires de l'Église étudiaient les moyens de garder leurs victimes en vie aussi longtemps que possible tout en leur infligeant des souffrances extrêmes. Dans bien des cas, le procédé était répété jusqu'à la dernière limite de l'endurance humaine, au point que, la nature finissant par céder, la victime accueillait la mort comme une douce délivrance.

Tel était le sort de quiconque osait, résister à Rome. Pour ses adhérents, elle avait la discipline du fouet, de la faim et de toutes les austérités corporelles concevables. Pour s'assurer les faveurs du ciel, les pénitents violaient les lois de Dieu régissant la nature. On les engageait à rompre des liens que Dieu avait formés pour embellir le séjour de l'homme sur la terre. Les cimetières contiennent des millions de victimes qui ont passé leur vie en vains efforts pour étouffer en eux les affections naturelles et réprimer, comme coupables aux yeux de Dieu, toute pensée et tout sentiment de sympathie envers leurs semblables.

Celui qui désire prendre sur le vif la cruauté de Satan manifestée des siècles durant, non pas chez ceux qui n'ont jamais entendu parler de Dieu, mais au centre même de la chrétienté, n'a qu'à lire l'histoire du romanisme. C'est par ce système colossal de séduction que le prince des ténèbres a réalisé son dessein de déshonorer Dieu et de plonger les hommes dans le malheur. En voyant comme il a réussi à se déguiser et à atteindre son but par les chefs de la hiérarchie romaine, on comprend mieux son antipathie pour les Écritures. En effet, la Bible révèle à ceux qui la lisent la miséricorde et l'amour de Dieu; elle les amène à comprendre que le Père céleste n'impose à l'homme aucune de ces souffrances, mais qu'il lui demande seulement un coeur humilié et contrit, un esprit humble et obéissant.

La vie de Jésus ne montre pas que, pour se préparer à aller au ciel, il soit utile de s'enfermer dans un monastère. Le Christ n'a jamais demandé à ses disciples d'étouffer les sentiments d'affection et de sympathie. Son coeur débordait d'amour. Plus on approche de la perfection morale, plus on devient sensible, plus on a le sentiment de son péché, plus grande est la sympathie qu'on éprouve pour les affligés. Le pape se dit le vicaire de Jésus-Christ; mais en quoi son caractère se rapproche-t-il de celui du Sauveur? Le Christ a-t-il jamais fait emprisonner ou torturer des gens pour ne l'avoir pas reconnu comme Roi du ciel? A-t-il jamais condamné à mort ceux qui ne le recevaient pas? Lorsqu'un jour un village samaritain refusa l'hospitalité à Jésus, l'apôtre Jean, rempli d'indignation, s'écria: « Seigneur, veux-tu que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume? » Jésus, jetant sur son disciple égaré un regard de compassion, lui répondit: « Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les âmes des hommes, mais pour les sauver. » *(Luc 9.54, 56)* Combien différents sont les sentiments de son soi-disant vicaire!

L'Église romaine se présente aujourd'hui devant le monde sous un air de candide innocence et couvre d'apologies le récit de ses cruautés. Mais sous sa livrée chrétienne, elle est inchangée. Tous les principes professés autrefois par la papauté sont encore les siens. Elle conserve des doctrines inventées dans les siècles les plus enténébrés. Que personne ne s'y trompe. La papauté à laquelle le monde protestant est aujourd'hui si enclin à rendre hommage est encore celle qui dominait sur le monde aux jours de la Réformation, alors que des hommes de Dieu dénoncèrent ses iniquités au péril de leur vie. Elle maintient toujours les prétentions orgueilleuses qui la poussèrent à s'élever au-dessus des rois et des princes, comme à se réclamer des prérogatives de la divinité. Elle n'est ni moins cruelle ni moins despotique qu'aux jours où elle supprimait la liberté humaine et livrait à la mort les saints du Très-Haut.

La papauté est exactement ce que la prophétie a dit d'elle: l'apostasie des derniers jours *(voir 2 Thessaloniciens 2.3, 4)*. Sa tactique consiste à se présenter sous le déguisement qui convient le mieux à ses desseins; mais sous les dehors variés du caméléon, elle conserve toujours le venin du serpent. « On n'est pas tenu de garder la foi jurée à des hérétiques ou à des suspects d'hérésie » *(Lenfant, History of Council of Constance, vol. I, p, 516 - éd. de 1728)*, dit-elle. Son histoire millénaire, est écrite avec le sang des saints: comment la reconnaître comme un membre de la famille chrétienne?

Ce n'est pas sans raison que l'on a affirmé dans les pays protestants que le catholicisme diffère moins du protestantisme que par le passé. Il y a eu un changement, mais ce n'est pas le fait de la papauté. Le catholicisme ressemble, en effet, beaucoup au protestantisme actuel; mais c'est parce que celui-ci s'est écarté de ses origines.

Dans la mesure où les églises protestantes ont recherché la faveur du monde, elles ont été aveuglées par une fausse charité. Pourquoi, disent-elles, le bien ne sortirait-il pas du mal? Finalement, elles en viennent à attendre du mal de tout ce qui est bien. Au lieu de se lever pour la défense de la vérité « transmise aux saints une fois pour toutes », elles s'excusent auprès de Rome de l'opinion défavorable qu'elles ont eue d'elle, et lui demandent pardon de leur bigoterie.

Beaucoup, même parmi ceux qui n'ont pas de Rome une opinion favorable, redoutent peu sa puissance et son influence. Plusieurs affirment que les ténèbres intellectuelles et morales du Moyen Age favorisaient ses dogmes, ses superstitions et son oppression, mais que les lumières supérieures des Temps Modernes, telles la diffusion générale des connaissances et la largeur de nos vues en matière religieuse, bannissent le danger d'un réveil de l'intolérance et de la tyrannie. On se rit de l'idée que le retour d'un tel état de choses soit possible. Il est vrai que notre génération est favorisée de grandes lumières intellectuelles, morales et religieuses. Des pages ouvertes du Livre de Dieu, un flot de vérité a jailli sur le monde. Mais il ne faut pas oublier que plus grande est la lumière, plus profondes sont les ténèbres de ceux qui la rejettent ou la pervertissent.

Une étude de la Parole de Dieu faite avec prière montrerait aux protestants la vraie nature de la papauté et les pousserait à l'éviter avec soin; mais beaucoup sont tellement sages à leurs propres yeux qu'ils ne voient pas la nécessité de demander humblement à Dieu de les conduire dans la vérité. Bien qu'ils soient fiers de leurs lumières, ils ne connaissent ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. Désireux de tranquilliser leur conscience de quelque façon, ils cherchent à cet effet les moyens les moins spirituels et les moins humiliants. Ils désirent trouver une méthode leur donnant la possibilité d'oublier Dieu tout en paraissant l'honorer. Le catholicisme répond exactement à leurs besoins. Il est, en effet, conforme aux aspirations de deux classes de gens entre lesquelles se répartit à peu près toute l'humanité: ceux qui veulent se sauver par leurs mérites, et ceux qui veulent se sauver dans leurs péchés. C'est là le secret de sa puissance.

L'histoire prouve qu'un temps d'ignorance et de ténèbres a été favorable à la papauté. L'avenir montrera qu'un siècle de grandes lumières intellectuelles lui est également propice. Dans les siècles passés, alors que le monde n'avait pas accès à la Parole de Dieu, des milliers tombaient dans les pièges de Rome, faute de voir les filets tendus sous leurs pas. De nos jours, beaucoup de gens, éblouis par les théories d'une « fausse science », ne discernent pas le piège et y tombent aussi aisément que s'ils étaient aveugles. Dieu veut que nous considérions nos facultés intellectuelles comme un don de notre Créateur et que nous les mettions au service de la vérité et de la justice. Mais lorsqu'on

se livre à l'orgueil et à l'ambition et que l'on met ses théories au-dessus de la Parole de Dieu, l'intelligence peut faire plus de mal encore que l'ignorance. Ainsi, la fausse science de nos jours, qui sape la foi aux Écritures, contribuera tout autant à préparer le chemin aux succès futurs de la papauté, avec ses cérémonies pompeuses, que les ténèbres du Moyen Age.

Dans le mouvement qui se dessine aux États-Unis pour assurer l'appui de l'État aux institutions et aux usages de l'Église, les protestants emboîtent le pas derrière les romanistes. Il y a plus: ils ouvrent à la papauté la porte qui lui permettra de retrouver en Amérique la suprématie qu'elle a perdue en Europe. Et ce qui rend ce mouvement plus significatif, c'est le fait que son but principal consiste à imposer l'observation du dimanche, institution qui émane de Rome, et qu'elle considère comme le signe de son autorité. Le désir de se conformer aux coutumes du monde et de vénérer des traditions humaines au lieu des commandements de Dieu pénètre dans les églises protestantes et les pousse à faire en faveur du dimanche ce que la papauté a fait avant elles. Ce désir correspond à l'esprit de Rome.

Si le lecteur veut se rendre compte des moyens qui seront mis en oeuvre dans le conflit qui se prépare, il n'a qu'à lire l'histoire des mesures employées par Rome à cet effet au cours des siècles passés. S'il désire savoir comment papistes et protestants traiteront ceux qui méconnaîtront leurs dogmes, qu'il s'instruise sur la manière dont Rome a traité le sabbat de l'Éternel et ses défenseurs.

Des édits royaux, des décisions de conciles généraux, des ordonnances de l'Église appuyées par le pouvoir séculier, tels sont les moyens qui furent employés pour donner à une fête païenne une place d'honneur dans le monde chrétien. La première disposition légale en faveur du dimanche fut l'édit de Constantin. *(En 321 de notre ère. Voir Appendice a50)* Aux termes de cet édit, les habitants des villes devaient se reposer « au jour vénérable du soleil », tandis que les gens de la campagne pouvaient vaquer à leurs occupations ordinaires. Bien que cet édit fût virtuellement païen, il fut promulgué par Constantin après son adhésion au christianisme.

Estimant sans doute que le décret impérial n'était pas suffisant pour suppléer à l'absence de tout ordre divin, l'évêque opportuniste de Césarée, grand ami et flatteur de l'empereur, prétendit que Jésus avait transféré le repos du sabbat au dimanche. Eusèbe reconnaît involontairement être incapable de produire un seul témoignage scripturaire en faveur de la nouvelle institution et signale les auteurs réels du changement, en ajoutant: « Tout ce qui devait se faire le jour du sabbat, nous l'avons transféré sur le jour du Seigneur. » *(Eusèbe de Césarée, Commentaire sur le Psaume 92 - Patralogie Migne, tome XXIII, col. 1172. Petit Montrouge, Paris 1887.)* L'argument en faveur du dimanche, quelque faible qu'il fût, servit néanmoins à enhardir les hommes à fouler aux

pieds le sabbat de l'Éternel. Tous ceux qui désiraient pactiser avec le monde acceptèrent la fête populaire.

L'affermissement de la papauté et l'exaltation du dimanche progressent parallèlement. Pendant quelque temps, les gens de la campagne continuèrent à s'occuper de leurs travaux en dehors des heures du culte, et le septième jour fut encore considéré comme le jour du repos. Mais, graduellement, un changement se produisit. On défendit aux magistrats le dimanche, de prononcer aucun jugement sur des causes civiles. Bientôt les gens de toute catégorie reçurent l'ordre de s'abstenir de toute oeuvre servile, sous peine d'amende pour les hommes libres, et de la flagellation pour les serviteurs. Plus tard, les dispositions de la loi exigèrent que les riches coupables abandonnassent la moitié de leurs biens et que, s'ils s'obstinaient à transgresser le dimanche, ils fussent réduits en servitude. Les gens des classes inférieures étaient punis d'un exil perpétuel.

On eut aussi recours aux miracles. On rapporte, entre autres, qu'un fermier, qui se disposait un dimanche à aller labourer et qui nettoyait sa charrue avec un outil de fer, vit cet outil s'attacher à sa main et y rester pendant deux ans, à sa grande douleur et à sa grande honte. *(Francis West, Historical and Practical Discourse on the Lord's Day, p. 147.)*

Plus tard, le pape ordonna aux curés de paroisse de réprimander les transgresseurs du dimanche et de les inviter à aller faire leurs prières à l'église sous peine des pires calamités pour eux et leurs voisins. Un synode ecclésiastique avança l'argument, si souvent employé depuis, même par des protestants, d'après lequel des gens travaillant le dimanche avaient été frappés par la foudre, ce qui prouvait que ce jour devait être le jour du repos. « Cela montre avec évidence, disaient les prélats, que grande doit être la colère de Dieu contre ceux qui profanent ce jour. » Un appel, fut ensuite adressé aux prêtres, aux rois, aux princes et aux fidèles, les invitant à « faire tous leurs efforts pour que ce jour fût honoré comme il convenait et que pour le bien de la chrétienté, il fût plus religieusement observé à l'avenir. » *(Thomas Morer, Discourse in six Dialogues on the Name, Notion and Observation of the Lord's Day, p. 271 - éd. de 1701.)*

Les décrets des conciles ne suffisant pas, on sollicita des autorités civiles un édit propre à jeter la terreur dans les coeurs, et à contraindre tout le monde à suspendre ses occupations le dimanche. Dans un synode tenu à Rome, toutes les dispositions précédentes furent réitérées avec plus de force et de solennité, puis incorporées aux lois ecclésiastiques, et imposées par l'autorité civile dans presque toute l'étendue de la chrétienté. *(Voir Heylyn, History of the Sabbath, IIe partie, chap. V, sect. 7.)*

Néanmoins, l'absence de toute autorité scripturaire en faveur de ce jour constituait une lacune embarrassante. Les fidèles contestaient à leurs

conducteurs le droit de rejeter, pour honorer le jour du soleil, cette déclaration positive de Jéhovah: « Le septième jour est le jour du repos de l'Éternel, ton Dieu. » D'autres expédients étaient nécessaires. Vers la fin du douzième siècle, un zélé propagateur du dimanche, visitant les églises d'Angleterre, rencontra de fidèles témoins de la vérité qui lui résistèrent. Il eut si peu de succès dans la défense de sa thèse qu'il quitta le pays en quête de meilleurs arguments. Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il revint à la charge, et fut plus heureux. Il apportait avec lui un rouleau qu'il prétendait être descendu directement du ciel, qui contenait le commandement ordonnant l'observation du dimanche, accompagné de menaces terrifiantes à l'adresse des récalcitrants. Ce précieux document — aussi faux que l'institution qu'il était destiné à établir — était, disait-on, tombé du ciel à Jérusalem, sur l'autel de Saint-Siméon à Golgotha. En réalité, il provenait des officines pontificales, à Rome, où la fraude et les faux ayant pour but la prospérité de l'Église ont toujours été considérés comme légitimes.

Ledit rouleau interdisait tout travail depuis la neuvième heure (trois heures de l'après- midi), le samedi, jusqu'au lundi au lever du soleil. Son autorité était, disait-on, attestée par plusieurs miracles. On racontait que des personnes travaillant après les heures prescrites avaient été frappées de paralysie. Un meunier qui faisait moudre son grain avait vu sortir, au lieu de farine, un torrent de sang, et la roue du moulin s'était arrêtée malgré la formidable pression de l'eau. Une femme qui avait mis sa pâte au four la ressortit sans qu'elle fût cuite, bien que le four fût très chaud. Une autre femme, qui était sur le point d'enfourner son pain le samedi à la neuvième heure et qui avait décidé d'attendre jusqu'au lundi, le trouva, le lendemain, cuit à point par la puissance divine. Un homme qui avait fait cuire du pain après la neuvième heure le samedi, eut la surprise, quand il le coupa le matin suivant, d'en voir sortir un flot de sang. C'est par des inventions et des absurdités de ce genre que les partisans du dimanche s'évertuaient à lui attribuer un caractère sacré. *(Voir Roger de Hoveden, Annals, vol.II, p. 528-530 - éd. Bohn.)*

En Écosse et en Angleterre, on finit par obtenir une grande vénération pour le dimanche en lui adjoignant une partie de l'ancien sabbat. Mais la durée du temps à sanctifier variait. Un édit du roi d'Écosse déclarait qu'il fallait considérer comme saint le samedi depuis midi, et que, « dès cette heure jusqu'au lundi matin, personne ne devait s'occuper d'affaires séculières. » *(Morer, Dialogues on the Lord's Day, p. 290, 291.)*

En dépit de tous les efforts faits en vue d'établir la sainteté du dimanche, des papistes eux- mêmes reconnaissaient publiquement la divine autorité du sabbat et l'origine humaine de l'institution qui l'avait supplanté. Une décision papale du seizième siècle déclare expressément: « Tous les chrétiens doivent se souvenir que le septième jour, consacré par Dieu, fut reconnu et observé non

seulement par les Juifs, mais aussi par tous les autres prétendus adorateurs de Dieu. Quant à nous, chrétiens, nous avons changé leur sabbat et lui avons substitué le jour du Seigneur. » *(Id.,p. 281, 282.)* Ceux qui frelataient ainsi la loi de Dieu et se mettaient délibérément au-dessus de Son Auteur, n'ignoraient pas la gravité de leur acte.

On trouve un exemple frappant de la tactique de Rome à l'égard des insoumis dans la longue et sanglante persécution dirigée contre les Vaudois, dont quelques-uns étaient observateurs du sabbat. D'autres endurèrent également des souffrances pour leur fidélité au quatrième commandement. L'histoire des églises d'Éthiopie est caractéristique. Au sein des ténèbres du Moyen Age, perdus de vue par le monde, ces chrétiens de l'Afrique centrale avaient joui, des siècles durant, de la liberté de servir Dieu selon leur foi. Mais Rome finit par les découvrir, et l'empereur d'Abyssinie, circonvenu, ne tarda pas à reconnaître le pape comme vicaire de Jésus-Christ. D'autres concessions suivirent.

Les chrétiens d'Éthiopie furent contraints, par un édit, d'abandonner le sabbat sous les peines les plus sévères. *(Voir Church History of Ethiopia, p. 311, 312.)* Mais la domination papale devint bientôt si insupportable que les Abyssins résolurent de la secouer. Après une lutte acharnée, les romanistes furent bannis de l'empire, et l'ancienne foi fut rétablie. Dès qu'elles eurent retrouvé leur indépendance, les églises africaines retournèrent à l'observation du sabbat du quatrième commandement. *(Voir Appendice a51)* Heureuses d'avoir recouvré leur liberté, elles n'oublièrent jamais l'expérience qu'elles avaient faite de la fraude, du fanatisme et du despotisme de la puissance romaine. Elles ne demandaient pas mieux, dans leur royaume solitaire, que de rester ignorées du reste de la chrétienté.

Ces récits du passé révèlent clairement l'inimitié de Rome à l'égard du vrai sabbat et de ses défenseurs, et les moyens qu'elle emploie pour honorer l'institution qu'elle a créée. La Parole de Dieu nous enseigne que ces scènes se répéteront lorsque catholiques romains et protestants s'allieront pour exalter le dimanche.

La prophétie du treizième chapitre de l'Apocalypse déclare que l'autorité représentée par la bête aux cornes d'agneau obligera « la terre et ses habitants » à adorer la puissance du pape, symbolisée ici par la bête « semblable à un léopard ». La bête à deux cornes doit aussi ordonner « aux habitants de la terre de faire une image à la [première] bête ». Elle ira même jusqu'à entraîner tous les hommes, « petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves », à prendre « la marque de la bête » *(Apocalypse 13.11-16)*. On a vu que la bête aux cornes d'agneau symbolise les États-Unis, et que cette prophétie sera accomplie quand ce pays imposera l'observation du dimanche, réclamée par Rome comme la marque de sa suprématie. Mais les États-Unis ne seront pas

seuls à rendre cet hommage à la papauté. L'influence de cette dernière est loin d'avoir entièrement disparu des pays ou elle exerçait autrefois son autorité. Et la prophétie annonce la restauration de son pouvoir. « Je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort; mais sa blessure mortelle fut guérie. Et toute la terre était dans l'admiration derrière la bête. » *(Apocalypse 13.3)* La blessure mortelle désigne la chute du pouvoir papal en 1798. Mais, dit le prophète, « sa blessure mortelle fut guérie. Et toute la terre était dans l'admiration derrière la bête. » Paul dit positivement que l'homme de péché subsistera jusqu'au retour du Seigneur *(2 Thessaloniciens 2.8)*. Il persistera dans son oeuvre de séduction jusqu'à la fin des temps. Le voyant ajoute, en effet: « Tous les habitants de la terre l'adoreront, ceux dont le nom n'a pas été écrit... dans le livre de vie. *(Apocalypse 13.8)* Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde, l'observation du dimanche, qui repose uniquement sur l'autorité de l'Église romaine, constituera un hommage rendu au pape.

Depuis plus d'un demi-siècle, ceux qui, aux États-Unis, s'adonnent à l'étude de la prophétie, présentent au monde ce témoignage. Les événements qui se déroulent sous nos yeux accomplissent rapidement cette prophétie. Dans les pays protestants, les conducteurs religieux affirment la divine origine du dimanche sans plus de preuves que les chefs de la hiérarchie romaine quand ils imaginaient de prétendus miracles pour remplacer le commandement de Dieu. On entendra répéter — on commence déjà à le faire — que les jugements de Dieu frappent les hommes qui violent le dimanche. Le mouvement qui vise à imposer l'observation du dimanche par la loi s'étend rapidement.

L'habileté et la subtilité de l'Église de Rome tiennent du prodige. Elle a le don de lire l'avenir. En voyant les églises protestantes lui rendre hommage en acceptant son jour de repos et se préparer à l'imposer par les moyens dont elle a usé elle-même il y a des siècles, elle peut tranquillement attendre son heure. On verra des gens qui rejettent la lumière de la vérité s'adresser à cette puissance soi-disant infaillible pour soutenir une institution qu'elle a elle-même établie. Il est facile de concevoir l'empressement avec lequel, à cet égard, elle donnera son concours aux protestants. Qui, mieux que les chefs de la hiérarchie, sait comment traiter ceux qui sont rebelles aux décrets de l'Église?

Avec ses ramifications enveloppant toute la terre, l'Église catholique romaine forme une vaste organisation destinée à servir les intérêts du siège pontifical qui en a la direction suprême. Dans tous les pays du globe, ses millions de communiants reçoivent l'ordre de se considérer comme devant obéissance au pape. Quels que soient leur nationalité ou le gouvernement dont ils relèvent, l'autorité du pape doit, pour eux, primer toutes les autres. Ils peuvent prêter serment de fidélité à l'État, mais en cas de conflit, leur serment à l'égard de Rome les dispense de tout engagement.

L'histoire raconte avec quelle persévérance la papauté a cherché à s'ingérer dans les affaires des nations, et comment, une fois dans la place, elle s'y est occupée de ses intérêts, sans se laisser arrêter par la ruine des princes et des peuples. En l'an 1204, le pape Innocent III obtint de Pierre II, roi d'Aragon, le serment extraordinaire que voici: « Moi, Pierre, roi d'Aragon, je promets d'être toujours fidèle et obéissant à mon seigneur, le pape Innocent, à ses successeurs catholiques et à l'Église romaine, ainsi que de veiller à ce que mon royaume lui demeure soumis. Je soutiendrai la foi catholique et persécuterai la peste de l'hérésie. » *(J. Dowling, History of Romanism, liv. V, chap. VI, sect. 55.)* Cet engagement est conforme aux prétentions du pontife romain, notamment en ce qui concerne le droit de « déposer les empereurs » et de « délier les sujets de leur serment de fidélité envers des souverains injustes. » *(Mosheim, Ecclesiastical History, liv. III, XIe siécle, 2e par., chap. II, sect. 9, note 8. Voir aussi Appendice a52)*

Il est bon de se souvenir que Rome se glorifie de ne jamais changer. Les principes de Grégoire VII et d'Innocent III sont encore aujourd'hui ceux de l'Église. Si elle en avait le pouvoir, elle les appliquerait avec autant de rigueur que dans les siècles passés. Les protestants ne se doutent pas de ce qu'ils font quand ils acceptent le concours de Rome pour assurer l'observation du dimanche. Pendant que ces derniers ne songent qu'à atteindre leur but, Rome, elle, ne vise à rien de moins qu'à reconquérir sa suprématie perdue. Si les États-Unis adoptent le principe en vertu duquel l'Église peut disposer du pouvoir de l'État, faire inscrire des observances religieuses dans la loi civile, en un mot, donner à l'Église et à l'État le droit de dominer les consciences, alors le triomphe de Rome en ce pays sera assuré.

La Parole de Dieu nous met en garde contre l'imminence de ce danger. Si le monde protestant fait la sourde oreille à cet avertissement, il ne tardera pas à savoir quelles sont les visées de la papauté; mais alors il sera trop tard, hélas! pour échapper au piège. L'Église romaine monte silencieusement vers le pouvoir. Ses doctrines font leur chemin dans les chambres législatives, dans les églises et dans les coeurs. Elle érige les constructions massives et altières de ses édifices, dont les caveaux souterrains verront renaître le cours de ses persécutions. Sournoisement, mystérieusement, elle prépare ses armes pour frapper quand le moment sera venu. Tout ce qu'elle désire, ce sont des occasions favorables, et déjà on lui en offre. Nous verrons et nous sentirons bientôt quelles sont les fins de la curie romaine. Quiconque croira et obéira à la Parole de Dieu encourra de ce chef l'opprobre et la persécution.

36. L'imminence de la lutte

Dès l'origine du conflit dans le ciel, le but constant de Satan a été d'abolir la loi de Dieu. C'est dans cette intention qu'il a levé l'étendard de la révolte contre le Créateur et que, chassé du ciel, il a transporté et continue infatigablement cette lutte sur la terre. Séduire les hommes et les pousser à la transgression de la loi de Dieu, tel est l'objet invariable de son activité. Qu'il atteigne son but en faisant rejeter la loi entière, ou en en faisant répudier un précepte seulement, les conséquences finales sont les mêmes. Celui qui « pèche contre un seul commandement » témoigne de son mépris pour toute la loi; il « devient coupable de tous » *(Jacques 2.10)*.

Afin de jeter l'opprobre sur les divins statuts, l'ennemi a perverti la doctrine de la Bible de telle sorte que des erreurs se sont introduites dans les croyances de milliers de personnes qui professent la foi aux saintes Écritures. Le grand conflit final entre la vérité et l'erreur est le dernier épisode de la guerre séculaire contre la loi de Dieu. Cette bataille s'engage actuellement. Elle met aux prises les lois humaines et les préceptes de Jéhovah, la religion des Écritures et celle de la fable et de la tradition.

Les forces qui s'uniront contre la vérité et la justice sont maintenant activement à l'oeuvre. La Parole de Dieu, qui nous est parvenue au prix de tant de souffrances et de tant de sang, est loin d'être appréciée à sa juste valeur. Elle est à la portée de tous, mais peu l'acceptent comme le guide de leur vie. L'incrédulité fait des progrès alarmants non seulement dans le monde, mais aussi dans l'Église. Beaucoup de ses membres en sont venus à rejeter des vérités de base de la foi chrétienne. Les grands faits de la création, tels que les écrivains sacrés les présentent, la chute de l'homme, l'expiation, la permanence de la loi de Dieu sont, en totalité ou en partie, repoussés par une portion considérable du monde chrétien. Des milliers de personnes, qui se vantent de leur sagesse et de leur indépendance, considèrent la confiance implicite aux Livres saints comme un signe de faiblesse. Ergoter sur les Écritures et en effacer les vérités les plus importantes à force de les spiritualiser leur semble une marque de supériorité scientifique. Bien des prédicateurs enseignent à leurs ouailles, et bien des maîtres à leurs élèves, que la loi de Dieu a été modifiée ou abrogée, et que ceux qui croient qu'elle est encore en vigueur et doit être littéralement obéie, ne méritent que le ridicule ou le mépris.

En repoussant la vérité, l'homme renie son Auteur. En foulant aux pieds les commandements de Dieu, il rejette l'autorité du Législateur. Il est aussi facile de transformer en idole une doctrine erronée et une fausse théologie

que du bois ou de la pierre. Pour éloigner les hommes de Dieu Satan en caricature les attributs. Telle idole philosophique intronisée à la place de Jéhovah réunit beaucoup de fidèles, tandis que le Dieu vivant, tel qu'il est révélé dans sa Parole, en Jésus-Christ et dans les oeuvres de la création, n'a que peu d'adorateurs. Des milliers déifient la nature et renient le Maître de la nature. L'idolâtrie règne tout aussi certainement dans le monde moderne qu'en Israël aux jours d'Élie, bien que sous une forme différente. Le dieu de bien des sages de ce monde, de bien des philosophes, poètes et journalistes; le dieu des cercles mondains, de nombre de collèges et d'universités, et même de certaines institutions théologiques, ne vaut guère mieux que Baal, le dieu-soleil des Phéniciens.

Aucune des erreurs adoptées par le monde chrétien ne porte un coup plus direct à l'autorité du ciel, aucune n'est plus subversive de la saine raison, aucune n'est plus pernicieuse dans ses conséquences que la doctrine moderne, si envahissante aujourd'hui, selon laquelle la loi de Dieu ne serait plus en vigueur. Toute nation a ses lois exigeant respect et obéissance; aucun gouvernement n'est possible sans elles. Et l'on voudrait que le Créateur des cieux et de la terre n'ait pas donné de loi à ses créatures? Supposons que des prédicateurs éminents se mettent à enseigner que les statuts qui gouvernent leur pays et protégent les droits des particuliers ne sont plus obligatoires, qu'ils menacent les libertés des citoyens, et qu'il faut par conséquent en secouer le joug. Combien de temps tolérerait-on de tels hommes dans les chaires du pays? Or où est le plus grand mal? Méconnaître les lois de l'État et de la nation, ou renier les préceptes divins qui sont à la base de tout gouvernement?

Les nations auraient beaucoup plus de raisons de supprimer toutes leurs lois, et de permettre à chacun d'agir à sa guise, que le Souverain de l'univers n'en aurait d'abolir la Sienne et de laisser Ses créatures sans règle condamnant le coupable et justifiant l'innocent. Veut-on savoir quelles conséquences découleraient de l'abolition de la loi de Dieu? L'expérience en a été faite. Qu'on songe aux scènes terribles qui ont marqué le triomphe de l'athéisme en France. On a vu alors qu'on ne s'affranchit des restrictions divines que pour subir la plus cruelle des tyrannies. Dès que l'on écarte la règle de la justice, on invite le prince des ténèbres à établir son empire sur la terre.

Là où les divins préceptes sont rejetés, le péché cesse de paraître haïssable, et la justice de sembler désirable. Ceux qui renient le gouvernement de Dieu se rendent impropres à se gouverner eux-mêmes. Leurs pernicieux enseignements font pénétrer dans le coeur des enfants et des jeunes gens, peu dociles, de nature, un esprit d'insubordination; l'anarchie et le libertinage prennent alors pied dans la société. Tout en se moquant de la crédulité de ceux qui observent les commandements de Dieu, les foules acceptent avec

empressement les séductions de Satan. Elles se laissent dominer par la chair et se livrent aux péchés qui ont attiré les jugements de Dieu sur les païens.

Ceux qui mésestiment et ravalent les commandements de Dieu sèment et moissonneront la désobéissance. Que disparaisse entièrement la crainte inspirée par la loi divine, et bientôt les lois humaines ne seront plus respectées. Parce que le décalogue interdit les pratiques déshonnêtes, la convoitise du bien d'autrui, le mensonge et la fraude, on ne craint pas de le fouler aux pieds sous prétexte qu'il entrave la prospérité matérielle; mais les conséquences de sa suppression seraient plus redoutables qu'on ne le suppose. Si la loi n'était plus en vigueur, pourquoi se gênerait-on de la transgresser? Rien ne serait plus en sûreté. On dépouillerait son prochain, et le plus fort serait le plus riche. La vie elle-même ne serait plus respectée. Les voeux sacrés du mariage ne protégeraient plus la famille. Celui qui en aurait le pouvoir enlèverait - si tel était son bon plaisir - la femme de son prochain. Le cinquième commandement subirait le même sort que le quatrième, et les enfants n'hésiteraient pas à attenter aux jours de leurs parents, si ce crime leur permettait de réaliser leurs désirs pervertis. Le monde civilisé serait changé en une horde de voleurs et d'assassins; la paix, le repos et le bonheur seraient bannis de la terre.

Déjà la doctrine enseignant que l'homme est dispensé d'obéir aux commandements de Dieu a oblitéré le sentiment de l'obligation morale et déclenché sur le monde un déluge d'iniquités. L'anarchie, la dissipation, le dérèglement déferlent sur nous comme un raz de marée dévastateur. Satan est à l'oeuvre dans la famille. Sa bannière flotte jusque sur les foyers soi-disant chrétiens. On y trouve l'envie, la suspicion, l'hypocrisie, les contestations, les inimitiés, les querelles, la trahison des affections, la sensualité. Tout le système des principes religieux, qui devrait servir de base et de cadre à l'édifice social, ressemble à une masse chancelante, prête à s'effondrer. Les plus vils criminels, au fond de leur prison, sont souvent comblés de présents et d'attentions, comme s'ils s'étaient distingués par un acte méritoire. Leur personne et leurs méfaits sont l'objet d'une large publicité. La presse raconte les crimes les plus révoltants avec une abondance de détails de nature à populariser la pratique de la fraude, de l'effraction et du meurtre. L'engouement pour le vice, l'insouciance dans le meurtre, les progrès alarmants de l'intempérance et de l'anarchie sous toutes leurs formes devraient pousser les croyants à se demander ce qui pourrait être fait pour enrayer la marée montante de l'iniquité.

Les tribunaux sont corrompus. Le mobile de bien des magistrats est le lucre ou la luxure. Les facultés de beaucoup d'entre eux sont à tel point émoussées par l'intempérance que Satan a sur eux un empire presque absolu. Les juristes sont pervertis, achetés ou aveuglés. L'ivrognerie, les orgies, la colère, l'envie, l'improbité sous toutes ses formes, ne sont pas rares chez ceux qui sont chargés d'appliquer les lois. « La délivrance s'est retirée, et le salut se tient éloigné; car

la vérité trébuche sur la place publique, et la droiture ne peut approcher. » *(Ésaïe 59.14)*

L'iniquité et les ténèbres spirituelles qui régnaient lors de la suprématie papale étaient les conséquences inévitables de la suppression des Écritures. Mais où trouver la cause de l'incrédulité générale, de la réjection de la loi de Dieu et de la corruption qui en découle sous la lumière évangélique d'un siècle de liberté religieuse? Maintenant que Satan ne peut plus tenir le monde sous son empire en lui retirant la Bible, il recourt à une autre tactique. Ébranler la foi en la Parole de Dieu fait tout aussi bien son affaire que de la supprimer. Il réussit aussi bien à faire transgresser les préceptes du décalogue quand les hommes croient qu'ils ne sont plus obligatoires que lorsqu'ils les ignorent. Aussi, aujourd'hui, comme par le passé, c'est par l'Église qu'il opère. Les organisations religieuses actuelles, refusant de prêter l'oreille aux vérités impopulaires de l'Écriture sainte, ont eu recours, pour les combattre, à des interprétations qui ont jeté au près et au loin les semences de l'incrédulité et du scepticisme. En se cramponnant à l'erreur papale de l'immortalité naturelle de l'âme et de l'état conscient des morts, elles ont rejeté l'unique barrière qui les préservait des séductions du spiritisme. La doctrine des peines éternelles a jeté le discrédit sur les Écritures. Et lorsque la question du quatrième commandement est agitée et révèle l'obligation d'observer le septième jour, nombre de prédicateurs populaires ne voient rien de mieux, pour se défaire d'un devoir désagréable, que de déclarer la loi abolie. Quand la réforme du jour du repos et le retour au quatrième commandement se propageront, la réjection de la loi deviendra quasi universelle. Les enseignements des conducteurs religieux ont ouvert la porte à l'incrédulité, au spiritisme et au mépris de la loi de Dieu; c'est sur eux que repose la responsabilité de l'iniquité qui règne dans la chrétienté.

Loin d'en convenir, ces conducteurs prétendent que la dégradation morale contemporaine est en grande partie attribuable à la profanation du dimanche, et que l'imposition légale de son observation relèverait notablement le niveau moral de la société. Cette prétention est surtout avancée en Amérique, là où la doctrine du vrai jour de repos a été le plus largement diffusée. Dans ce pays, où l'oeuvre de la tempérance, l'une des réformes morales les plus importantes, s'allie souvent au mouvement dominical, les propagateurs de ce projet se flattent de servir les plus graves intérêts de la société et dénoncent ceux qui leur refusent leur concours comme ennemis de la tempérance et de la réforme. Mais le fait qu'un mouvement en faveur d'une erreur se trouve lié à une oeuvre bonne en elle-même n'est pas un argument en faveur de l'erreur. Dissimulé dans un aliment sain, un poison ne change pas de nature. Il n'en devient au contraire que plus dangereux. La tactique de Satan consiste précisément à mélanger à l'erreur assez de vérité pour la rendre plausible.

Les animateurs du mouvement dominical peuvent se réclamer de réformes nécessaires, basées sur des principes scripturaires; mais tant qu'ils associent à leur activité des éléments contraires à la loi divine, les serviteurs de Dieu ne peuvent se joindre à eux. Rien ne peut justifier la substitution de préceptes humains aux commandements de Dieu.

Deux grandes erreurs: l'immortalité de l'âme et la sainteté du dimanche vont être les moyens par lesquels Satan fera tomber le monde dans ses pièges. Tandis que la première jette les bases du spiritisme, la seconde établit un lien de sympathie avec Rome. Les protestants des États-Unis seront les premiers à tendre, par-dessus le précipice, la main au spiritisme, puis à la puissance romaine. Sous l'influence de cette triple union, les États-Unis, marchant sur les pas de Rome, fouleront aux pieds les droits de la conscience.

En se rapprochant du christianisme populaire, le spiritisme augmente ses chances de captiver les âmes. Satan lui-même, s'adaptant aux réalités présentes, apparaîtra comme un ange de lumière. Le spiritisme fera des miracles; il guérira des malades et accomplira des prodiges incontestables. Les esprits professeront la foi aux Écritures et se montreront respectueux envers les Institutions de l'Église. En conséquence, leur oeuvre sera reconnue comme une manifestation de la puissance de Dieu.

Il est difficile maintenant de distinguer la différence entre les soi-disant chrétiens et les impies. Amateurs de plaisirs, les membres des églises sont prêts à s'unir au monde. Aussi Satan est-il déterminé à les englober en un seul corps. À cet effet, il les pousse dans les rangs du spiritisme. Les fidèles du pape, qui considèrent les miracles comme un signe caractéristique de la véritable Église, tomberont facilement dans les filets de ce pouvoir miraculeux, et les protestants, ayant abandonné le bouclier de la vérité, seront également séduits. Romanistes, protestants et mondains montreront le même empressement à accepter les formes d'une piété factice, et verront dans cette union un pas décisif vers la conversion du monde et l'aurore d'un millénium si longtemps attendu.

Par le spiritisme, Satan apparaît comme le bienfaiteur de l'humanité: il guérit les malades et prétend doter le monde d'un système religieux supérieur. En même temps, il agit en destructeur. Ses tentations entraînent des multitudes à la ruine par l'intempérance, détrônent la raison par la sensualité, puis par les querelles et le crime. Il fait ses délices de la guerre qui excite les pires passions, puis il précipite dans l'éternité ses victimes ivres de vices et de sang. Il incite les nations à la guerre afin d'empêcher les hommes de se préparer à subsister au jour de Dieu.

Pour compléter sa moisson d'âmes non préparées à mourir, le tentateur se sert aussi des éléments. Il a étudié les secrets des laboratoires de la nature et, dans la mesure où Dieu le lui permet, il use de tout son pouvoir pour diriger

les éléments. Quand Dieu l'autorisa à frapper Job, il fut capable de faire tomber en succession rapide sur le patriarche des calamités qui emportèrent ses troupeaux, ses serviteurs, ses maisons et ses enfants. C'est Dieu qui protège les siens de la puissance du destructeur. Mais le monde chrétien n'ayant montré que du mépris pour Sa loi, Jéhovah agira conformément à Sa Parole: Il privera la terre de ses bénédictions et retirera sa protection à ceux qui se révoltent contre lui et forcent leurs semblables à faire de même. Satan domine sur tous ceux que l'Éternel ne garde pas d'une façon spéciale. Dans l'intérêt de sa cause, il en fera prospérer quelques-uns, tandis qu'il attirera le malheur sur d'autres et leur fera croire que c'est Dieu qui les afflige.

En outre, tout en se faisant passer pour un grand médecin capable de guérir toutes les affections, il répandra sur des villes populeuses la maladie et les calamités. Il est à l'oeuvre, en ce moment même, provoquant des accidents et des désastres sur terre et sur mer: incendies, cyclones, orages de grêle, tempêtes, inondations, trombes, raz de marée, tremblements de terre. Sa puissance se manifeste en tous lieux et sous mille formes. Il détruit les moissons dorées et fait apparaître la famine. Il empoisonne l'atmosphère, et des milliers de personnes sont victimes d'épidémies. Ces calamités deviendront de plus en plus fréquentes et désastreuses. L'oeuvre de destruction atteindra les hommes et les bêtes. « Le pays est triste, épuisé;... les chefs du peuple sont sans force. Le pays était profané par ses habitants car ils transgressaient les lois, violaient les ordonnances, ils rompaient l'alliance éternelle. » *(Ésaïe 24.4, 5)*

Pour finir, le grand séducteur persuadera les hommes que les serviteurs de Dieu sont la cause de tous ces maux. Ceux qui auront provoqué le déplaisir du ciel attribueront tous leurs malheurs aux fidèles dont l'obéissance aux commandements divins sera pour eux un continuel reproche. On prétendra que la violation du dimanche est une offense faite à Dieu, un péché attirant des calamités qui cesseront seulement quand tout le monde sera contraint d'observer ce jour. Ceux qui insistent sur les droits du quatrième commandement et contestent la sainteté du dimanche seront considérés comme des agitateurs empêchant le retour de la faveur divine et de la prospérité matérielle. Les accusations portées autrefois, pour des raisons semblables, contre l'un des serviteurs de Dieu seront répétées: « À peine Achab aperçut-il Élie qu'il lui dit: Est-ce toi qui jettes le trouble en Israël? Élie répondit: Je ne trouble point Israël; c'est toi, au contraire, et la maison de ton père, puisque vous avez abandonné les commandements de l'Éternel et que tu es allé après les Baals. » *(1 Rois 18.17, 18)* Aussi les populations, excitées par des imputations calomnieuses, se comporteront-elles à l'égard des ambassadeurs de Dieu comme les Israélites envers le prophète Élie.

La puissance miraculeuse du spiritisme exercera son influence contre ceux qui obéissent à Dieu plutôt qu'aux hommes. Des messages émanant des

esprits déclareront que les adversaires du dimanche sont dans l'erreur, et qu'il faut se soumettre aux lois du pays comme à celles de Dieu. Ils déploreront la décadence des moeurs et affirmeront, après les conducteurs religieux, que cette déchéance morale est le fruit de la profanation du dimanche. Grande sera alors l'indignation du monde contre ceux qui refuseront de prêter foi à leur témoignage.

La tactique de Satan dans cette phase finale de sa lutte contre le peuple de Dieu sera celle même qu'il suivit dans le ciel à l'ouverture du conflit. Tout en professant travailler à la stabilisation du gouvernement divin, il faisait secrètement tous ses efforts pour le renverser, et accusait de ses faits et gestes les anges restés fidèles. La même perfidie a caractérisé l'histoire de l'Église romaine. Tout en se disant « vicaire du ciel », celle-ci a tenté de s'élever au-dessus de Dieu et de changer Sa loi. Ceux qui furent mis à mort à son instigation pour leur fidélité à l'Évangile étaient dénoncés comme malfaiteurs. Prétendant qu'ils avaient traité alliance avec le diable, on les couvrait d'opprobre et on les faisait paraître aux yeux du monde et même à leurs propres yeux comme les plus vils des criminels. Les mêmes faits se reproduiront. Pour supprimer ceux qui honorent les préceptes divins, Satan les fera accuser de violer les lois, de déshonorer Dieu et d'attirer ses jugements sur le monde.

Jamais le Seigneur ne violente la volonté ni la conscience de l'homme. Le Malin, au contraire, a toujours recours à la force brutale pour vaincre ceux qu'il ne peut séduire.

Ceux qui honorent le jour de repos de l'Éternel seront dénoncés comme ennemis de la loi et de l'ordre, contempteurs de la morale sociale, fauteurs d'anarchie et de corruption et cause déterminante des jugements de Dieu. On qualifiera d'obstination leurs scrupules de conscience, et on les accusera de défier et de mépriser l'État. Des prédicateurs proclamant l'abolition de la loi divine annonceront du haut de la chaire le devoir d'obéir aux autorités civiles parce qu'établies de Dieu. Tant dans les assemblées législatives que dans les tribunaux, on prêtera aux observateurs des commandements des sentiments qu'ils n'ont pas et, pour les condamner, on dénaturera leurs paroles.

Les églises protestantes, ayant fait la sourde oreille aux arguments clairs et précis en faveur de la loi de Dieu, tiendront à réduire au silence des hommes dont elles n'auront pu ébranler les croyances par la Parole divine. Bien qu'elles ferment maintenant les yeux à la réalité, elles adoptent une ligne de conduite qui les mènera directement à la persécution de ceux qui refuseront d'observer comme le reste de la chrétienté le jour de repos de la papauté.

Pour amener les gens de toute condition à honorer le dimanche, les dignitaires de l'Église et de l'État mettront en oeuvre l'argent, la persuasion et la force. On suppléera au défaut d'autorité divine par des lois oppressives. La

corruption politique, qui étouffe l'amour de la justice aussi bien que les droits de la vérité, jouera son rôle dans la libre Amérique elle- même. En vue de s'assurer les suffrages, magistrats et législateurs céderont à la clameur populaire en faveur des lois dominicales. La liberté de conscience pour laquelle de si grands sacrifices ont été consentis sera immolée. Dans le conflit qui approche rapidement, on verra se réaliser ces paroles du prophète: « Le dragon fut irrité contre la femme, et il s'en alla faire la guerre aux restes de sa postérité, à ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus. » *(Apocalypse 12.17)*

37. Les Écritures, notre sauvegarde

« À la loi et au témoignage! Si l'on ne parle pas ainsi, il n'y aura point d'aurore pour le peuple. » *(Ésaïe 8.20)* La Parole de Dieu est donnée au croyant comme sauvegarde contre les faux docteurs et les esprits séducteurs. Satan se sert de tous les moyens pour empêcher les gens de se familiariser avec les Écritures, dont les déclarations claires et précises dévoilent ses desseins. Chaque réveil du peuple de Dieu est marqué par un redoublement d'activité de la part de l'ennemi. Il rassemble maintenant ses dernières énergies pour un assaut final contre le Christ et Ses disciples. La grande et suprême séduction est imminente. L'antichrist va opérer ses plus grands prodiges sous nos yeux. La contrefaçon sera si parfaite qu'il ne sera possible de la démasquer que par les Écritures. C'est, en effet, par ces dernières qu'il faut éprouver la nature de chaque déclaration et de chaque miracle.

Ceux qui s'efforcent d'observer tous les commandements de Dieu devront affronter l'opposition et la moquerie. Ce n'est que par la confiance en Dieu qu'ils pourront subsister. Il faut, pour faire face aux épreuves qui les attendent, qu'ils comprennent la volonté de Dieu telle qu'elle est révélée dans sa Parole. Ils ne pourront honorer l'Éternel que dans la mesure où ils auront une juste conception de Son caractère, de Son gouvernement et de Ses desseins, et où ils se conformeront à ces derniers. Seuls ceux qui se seront fortifiés par l'étude des Écritures pourront subsister au cours du dernier conflit. Chacun devra résoudre cette question vitale: Obéirai-je à Dieu ou aux hommes? L'heure décisive est imminente. Nos pieds reposent-ils sur le rocher immuable des Écritures? Sommes-nous prêts à prendre la défense des commandements de Dieu et de la foi de Jésus?

Peu avant Sa crucifixion, le Sauveur annonça à Ses disciples qu'Il serait mis à mort et qu'Il ressusciterait. Des anges étaient prêts à graver Ses paroles dans le coeur des croyants. Mais comme ils attendaient un règne temporel et l'affranchissement de la puissance romaine, ils ne pouvaient supporter la pensée que celui en qui étaient concentrées toutes leurs espérances dût subir une mort ignominieuse. Les paroles dont ils avaient le plus besoin de se souvenir furent bannies de leur esprit, et l'heure de la crise — la mort de Jésus — les trouva aussi peu préparés que si le Maître ne les en eût jamais prévenus. Or, l'Écriture nous révèle aussi clairement l'avenir que les paroles de Jésus l'avaient fait pour les disciples. Les événements de la fin du temps

de grâce et la préparation en vue du temps de détresse nous sont clairement annoncés. Mais une foule de gens ne comprennent pas mieux ces choses que si elles n'avaient pas été révélées. Satan veille à effacer toute impression qui pourrait rendre les hommes sages à salut, et le temps de détresse les trouvera non préparés.

Quand Dieu envoie au monde des messages si importants qu'il les représente par des anges volant au milieu du ciel, il exige que toute personne douée de raison y prenne garde. Les terribles châtiments qui menacent les adorateurs de la bête et de son image *(voir Apocalypse 14.9-11)* devraient nous pousser à étudier cette prophétie avec le plus grand soin, afin d'apprendre ce qu'est la marque de la bête et comment on peut l'éviter. Mais les masses détournent l'oreille de la vérité et accordent leur attention à des fables. L'apôtre Paul parle des derniers jours en ces termes: « Il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine. » *(2 Timothée 4.3)* Ce temps est venu. Les foules ne goûtent pas les vérités de la Bible qui entrent en conflit avec l'amour du monde, et Satan leur fournit les chimères qui leur plaisent.

Dieu aura cependant sur la terre un peuple qui s'attachera à Sa Parole et qui en fera la pierre de touche de toute doctrine et le fondement de toute réforme. Ni l'opinion des savants, ni les déductions de la science, ni les credo, ni les décisions des conciles et assemblées ecclésiasiques — aussi discordants que nombreux — ne doivent être pris en considération sur un point de foi religieuse. Avant d'accepter une doctrine quelconque, il faut s'assurer qu'elle a en sa faveur un clair et précis: « Ainsi a dit l'Éternel. »

Sans se lasser, Satan s'efforce de diriger nos regards vers les hommes plutôt que vers Dieu. Alors que les gens devraient sonder les Écritures pour y connaître leur devoir, il les pousse à choisir pour guides des évêques, des pasteurs, des professeurs de théologie. Puis, s'emparant de l'esprit de ces conducteurs, il mène les foules à sa guise.

Quand Jésus-Christ annonçait les paroles de la vie, le peuple l'écoutait avec joie; et plusieurs, même parmi les sacrificateurs et les magistrats, crurent en lui. Mais le grand prêtre et les chefs du peuple — en dépit de l'inutilité de leurs efforts pour trouver un sujet d'accusation contre lui, et malgré l'évidence de la puissance et de la divine sagesse de ses paroles — étaient déterminés à repousser ses enseignements et à le condamner. Craignant de devenir ses disciples, ils rejetaient les preuves les plus claires de Sa messianité. Ces adversaires du Sauveur étaient des hommes que les Israélites avaient appris à vénérer dès leur enfance, et devant l'autorité desquels, dans une aveugle obéissance, ils avaient été accoutumés à se courber. « Comment se fait-il, disait-on, que nos chefs, nos scribes et nos savants ne croient pas en Jésus? S'il était le Christ, ces hommes pieux ne le recevraient-ils pas? » C'est l'influence de ces docteurs qui amena le peuple juif à rejeter son Rédempteur.

Beaucoup de ceux qui font une haute profession de piété sont aujourd'hui animés de l'esprit de ces sacrificateurs et de ces chefs. Refusant de prêter l'oreille au témoignage des Écritures relatif aux vérités destinées à notre temps, ils invoquent leur nombre, leur richesse, leur popularité, et méprisent le petit groupe des défenseurs de la vérité, pauvres et impopulaires.

Jésus-Christ savait que l'autorité usurpée que s'attribuaient les scribes et les pharisiens ne prendrait pas fin à la dispersion des Juifs. Il avait une vision prophétique de la longue histoire de l'exaltation de l'autorité humaine et de la domination des consciences, qui, de tout temps, ont été le fléau de l'Église. L'effrayante dénonciation qu'Il lança contre les scribes et les pharisiens, aussi bien que l'avertissement qu'Il donna au peuple de ne pas suivre des conducteurs aveugles, nous ont été conservés comme une mise en garde pour les générations futures.

L'Église romaine réserve au clergé le droit d'interpréter les Écritures. Sous prétexte que seuls les ecclésiastiques peuvent les expliquer, on les a enlevées au peuple. Bien que la Réforme ait mis le saint Livre entre les mains de tous, le principe qui a poussé Rome à en priver le peuple empêche des multitudes, dans les Églises protestantes, d'en faire une étude personnelle. D'ailleurs, les gens sont prévenus qu'ils doivent en accepter les enseignements tels qu'ils sont interprétés par l'Église. Aussi, des milliers de personnes n'osent rien recevoir, fût-ce une doctrine clairement révélée dans la Bible, qui soit contraire au credo, ou à l'enseignement officiel.

En dépit des avertissements réitérés de l'Écriture contre les faux docteurs, un grand nombre de gens sont ainsi tout prêts à confier au clergé la garde de leur âme. Aujourd'hui, des milliers de chrétiens de profession ne peuvent citer en faveur de leurs croyances d'autre autorité que celle de leurs conducteurs religieux. Ne prêtant pour ainsi dire aucune attention aux enseignements du Sauveur, ils mettent une confiance implicite en leurs pasteurs, comme si ceux-ci étaient infaillibles. Cependant, ils n'ont pas la certitude, tirée de la Parole de Dieu, que leurs conducteurs marchent dans la lumière! Un défaut de courage moral pour sortir des sentiers battus du monde pousse beaucoup de personnes à s'en remettre à l'opinion des savants. Parce qu'il leur répugne de s'éclairer personnellement, elles se laissent définitivement enchaîner dans l'erreur. Elles voient bien que la vérité pour notre temps est clairement exposée dans les Écritures; elles sentent la puissance du Saint-Esprit qui en accompagne la proclamation; néanmoins, elles se laissent détourner de la lumière par l'opposition du clergé. Bien que leur raison et leur conscience soient convaincues, ces âmes aveuglées n'osent penser autrement que leur pasteur; leur jugement personnel et leurs intérêts éternels sont sacrifiés au scepticisme, à l'orgueil et aux préjugés d'un autre!

Nombreux sont les moyens dont Satan se sert pour asservir ses captifs aux influences humaines. Il en retient des multitudes par les liens d'affection

qui les attachent à des ennemis de la Croix. Que cet attachement soit filial, paternel, conjugal ou social, les conséquences en sont les mêmes. N'ayant pas assez de courage ou d'indépendance pour suivre leur conviction, ces consciences sont dominées par les adversaires de la vérité.

La vérité et la gloire de Dieu sont inséparables. Il est impossible à ceux qui ont accès à la Parole d'honorer Dieu en suivant des opinions erronées. « Peu importe la croyance, dit-on souvent, pourvu que l'on soit honnête. » C'est oublier que la vie est l'expression de ce que l'on croit. Avoir l'occasion de voir et d'entendre la vérité et ne pas en profiter, c'est rejeter la lumière et lui préférer les ténèbres.

« Telle voie paraît droite à un homme, mais son issue, c'est la voie de la mort. » *(Proverbes 16.25)* Dès qu'on a l'occasion de connaître la vérité, l'ignorance cesse d'être une excuse pour l'erreur ou pour le péché. Un voyageur qui se trouve devant un carrefour et qui, sans prendre garde aux poteaux indicateurs, choisit la voie qui lui paraît être la bonne, découvrira bientôt qu'en dépit de son assurance il s'est trompé de chemin.

Dieu nous a donné Sa Parole pour nous permettre de nous rendre compte par nous- mêmes de ce qu'Il attend de nous. Un docteur ayant demandé à Jésus: « Que dois-je faire pour hériter la vie éternelle? le Sauveur le renvoya aux Écritures: « Qu'est-il écrit dans la loi? Qu'y lis-tu? » L'ignorance n'excusera ni jeunes ni vieux; elle n'épargnera le châtiment qui s'attache à la transgression de la loi de Dieu à aucune personne ayant entre les mains un exposé fidèle de cette loi, de ses principes et de ses exigences. Les bonnes intentions ne suffisent point: ce n'est pas assez de croire bien faire, ou de faire ce que le pasteur nous conseille. Quand le salut de notre âme est en jeu, nous devons nous livrer à des recherches personnelles. La force de nos convictions et notre certitude que le pasteur est dans la vérité ne constituent pas un fondement suffisant pour notre destinée éternelle. Nous avons en main une feuille de route signalant tous les poteaux indicateurs de la voie qui mène au ciel; nous sommes donc inexcusables si nous marchons sur des suppositions.

Le premier et le plus important devoir de tout être raisonnable, c'est d'apprendre par les Écritures ce qu'est la vérité; c'est de marcher dans la lumière, et d'encourager ses semblables à faire de même. Nous devons chaque jour étudier la Bible avec diligence, nous arrêtant avec soin sur chaque pensée et comparant les versets entre eux. Avec l'aide de Dieu, nous acquerrons ainsi des opinions personnelles, sans perdre de vue que nous devrons en répondre personnellement devant Dieu.

Les vérités le plus clairement révélées dans les Écritures ont été mises en doute par des savants qui, s'attribuant une grande sagesse, enseignent que les Écritures ont un sens mystique, secret, spirituel, qui ne paraît pas dans les termes employés. Ces hommes sont de faux docteurs. C'est à eux que Jésus

dit: « Vous ne comprenez ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. » *(Marc 12.24)* Là où il n'y a ni figures ni symboles, il faut donner aux termes de la Bible leur sens le plus évident. « Si quelqu'un veut faire sa volonté [de Dieu], il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. » *(Jean 7.17)* Si l'on voulait attribuer aux paroles de l'Écriture leur sens propre, s'il n'y avait pas de faux docteurs pour égarer et troubler les esprits, il s'accomplirait sur la terre une oeuvre qui réjouirait les anges et grâce à laquelle des milliers de brebis qui errent maintenant dans les ténèbres seraient introduites dans le céleste bercail.

Nous devons appliquer toutes nos facultés à l'étude de la Parole, en nous efforçant de pénétrer, aussi loin qu'il est possible à des mortels, dans les profondeurs de Dieu, sans oublier que la docilité et la soumission d'un enfant sont les véritables caractéristiques d'un disciple. On ne saurait résoudre les difficultés scripturaires au moyen des méthodes utilisées pour résoudre les problèmes philosophiques. Nous ne devons pas entreprendre l'étude de la Bible dans l'esprit de suffisance avec lequel tant d'hommes abordent le domaine scientifique, mais avec prière, en comptant humblement sur Dieu, et avec le désir sincère de connaître Sa volonté. Autrement, les mauvais anges aveugleront notre entendement et endurciront nos coeurs au point que la vérité ne fera sur nous aucune impression.

Bien des parties de l'Écriture que des savants déclarent mystérieuses, ou considèrent comme sans importance, débordent de consolations et d'exhortations pour celui qui a été instruit à l'école du Christ. Une des raisons pour lesquelles beaucoup de théologiens comprennent si mal la Parole de Dieu, c'est qu'ils ferment les yeux pour ne pas voir des préceptes qu'ils ne veulent pas pratiquer. La connaissance de la vérité ne dépend pas tant de l'intelligence de celui qui l'étudie que de sa sincérité et de sa soif de piété et de sainteté.

L'étude de la Bible devrait toujours être accompagnée de prières. Seul le Saint-Esprit peut nous faire sentir l'importance des choses faciles à comprendre, ou nous empêcher de tordre des vérités difficiles à concevoir. Les bons anges ont pour devoir de préparer nos coeurs à comprendre l'Écriture de façon que nous soyons charmés de sa beauté, avertis par ses enseignements et fortifiés par ses promesses. Nous devons faire nôtre cette prière du psalmiste: « Ouvre mes yeux, pour que je contemple les merveilles de ta loi. » *(Psaume 119.18)* La tentation semble souvent irrésistible parce qu'on néglige la prière et l'étude de la Bible; alors, quand survient la tentation, on ne se souvient pas des promesses de Dieu et on est incapable de repousser Satan avec l'épée de la Parole de Dieu. En revanche, les anges de Dieu campent autour de ceux qui consentent à se laisser enseigner les vérités divines, et leur rappellent les passages mêmes dont ils ont besoin dans les moments difficiles. « Quand l'ennemi viendra comme un fleuve, l'esprit de l'Éternel le mettra en fuite. » *(Ésaïe 59.19)*

Jésus a dit à ses disciples: « Le consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » *(Jean 14.26)* Mais pour que l'Esprit puisse nous les rappeler au moment critique, il faut que ses enseignements aient d'abord pénétré dans nos coeurs. « Je serre ta parole dans mon coeur, afin de ne pas pécher contre toi » *(Psaumes 119.11)*, écrit le psalmiste.

Quiconque se soucie de ses intérêts éternels doit se garder du scepticisme. Les fondements mêmes de la vérité seront attaqués. Il est impossible de se placer hors de l'atteinte des sarcasmes, des sophismes et des enseignements insidieux et pestilentiels de l'incrédulité moderne. Satan adapte ses tentations à toutes les classes sociales. Il attaque l'illettré avec une raillerie, tandis qu'il présente au savant des objections scientifiques ou des raisonnements philosophiques également propres à engendrer de la défiance ou du mépris envers les Écritures. Même des jeunes gens sans expérience se permettent d'insinuer des doutes contre les principes fondamentaux du christianisme. Cette incrédulité juvénile, quelque superficielle qu'elle soit, ne manque pas de produire ses effets. Plusieurs en viennent ainsi à railler la foi de leurs pères, et à contrister l'Esprit de grâce. *(Voir Hébreux 10.29)* Nombre de vies, qui promettaient de faire honneur à Dieu et d'être en bénédiction au monde, ont été flétries par le souffle méphitique de l'incrédulité. Tous ceux qui se fient aux conclusions orgueilleuses de la raison humaine, et qui croient pouvoir pénétrer les mystères de Dieu et parvenir à la vérité sans le secours de la sagesse d'en haut, sont pris dans les rets de Satan.

Nous vivons dans la période la plus solennelle de l'histoire du monde. Le sort de tous les mortels est sur le point d'être fixé. Notre destinée éternelle, aussi bien que le salut d'autres âmes, dépend du choix que nous faisons maintenant. Laissons-nous diriger par L'Esprit de vérité. Tout disciple de Jésus devrait faire monter vers Dieu cette fervente Prière: « Seigneur, que veux-tu que je fasse? » Humilions-nous devant lui par le jeûne et la prière, et méditons longuement ce qui concerne Sa Parole, et tout spécialement les scènes du jugement. Cherchons à acquérir une connaissance profonde des choses de Dieu. Nous n'avons pas un instant à perdre. Des événements d'une importance vitale se déroulent autour de nous. Nous sommes sur le terrain enchanté de Satan. Sentinelles de Dieu, ne dormez pas; car l'ennemi est tout près de vous, prêt — au premier signe de relâchement ou de somnolence — à faire de vous sa proie.

Plusieurs se font illusion, quant à leur condition réelle devant Dieu. Ils se félicitent du mal qu'ils n'ont pas fait, et ne pensent pas aux actions nobles et généreuses que Dieu attendait d'eux, et qu'ils n'ont point accomplies. Il ne suffit pas d'être un arbre dans le jardin de Dieu. Il faut porter du fruit. Le Seigneur nous tient pour responsables de tout le bien que nous aurions pu

faire avec le secours de Sa grâce. Dans les livres du ciel, ceux qui ne répondent pas à Son attente sont notés comme des arbres occupant inutilement le terrain. Et pourtant, le cas de ces personnes n'est pas encore désespéré. Un Dieu compatissant adresse encore ce pressant et touchant appel à ceux qui ont méconnu la miséricorde de Dieu et abusé de Sa grâce: « Réveille-toi, toi qui dors, relève-toi d'entre les morts, et Christ t'éclairera. Prenez donc garde de vous conduire avec circonspection. ... Rachetez le temps, car les jours sont mauvais. » *(Éphésiens 5.14-16)*

C'est au moment de la crise que seront manifestés ceux qui ont pris la Parole de Dieu pour règle. En été, la différence entre un arbre à feuilles persistantes et un autre n'est pas sensible; mais quand viennent les frimas, l'un reste vert et l'autre se dépouille de son feuillage. Ainsi, les faux chrétiens peuvent maintenant ne pas se distinguer des vrais; mais le temps approche où la différence éclatera. Que l'opposition, le fanatisme et l'intolérance s'élèvent; que les feux de la persécution se rallument, aussitôt les mal affermis et les hypocrites abandonneront la foi, tandis que le vrai chrétien demeurera ferme comme un rocher, la foi plus forte et l'espérance plus radieuse qu'aux jours de la prospérité.

Le psalmiste dit: « Tes préceptes sont l'objet de ma méditation.» « Par tes ordonnances je deviens intelligent, aussi je hais toute voie de mensonge. » *(Psaume 119.99, 104)*

« Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse. » « Il est comme un arbre planté près des eaux, et qui étend ses racines vers le courant; il n'aperçoit point la chaleur quand elle vient, et son feuillage reste vert; dans l'année de la sécheresse, il n'a point de crainte, et il ne cesse de porter du fruit. » *(Proverbes 3.13; Jérémie 17.8)*

38. L'avertissement final

« Après cela, je vis descendre du ciel un autre ange, qui avait une grande autorité; et la terre fut éclairé de sa gloire. Il cria d'une voix forte, disant: Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande! Elle est devenue une habitation de démons, un repaire de tout esprit impur, un repaire de tout oiseau impur et odieux. » « J'entendis du ciel une autre voix qui disait: Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez point à ses péchés, et que vous n'ayez point de part à ses fléaux. » *(Apocalyse 18.1, 2, 4)*

Ce passage nous signale un temps où la proclamation de la chute de Babylone, décrite par le second ange *(voir Apocalypse 14.8)* du quatorzième chapitre de l'Apocalypse, sera réitérée et accompagnée du tableau de la corruption qui s'est introduite dans les diverses organisations qui constituent Babylone après la première proclamation du message dans le courant de l'été 1844. Nous avons ici une description effrayante de l'état du monde religieux. À chaque réjection de la vérité, les esprits deviendront plus enténébrés et les coeurs plus obstinés, pour aboutir à une impiété effrontée. En dépit de tous les avertissements divins, on s'obstinera à transgresser l'un des commandements du décalogue, et on finira par persécuter ceux qui le tiennent pour sacré. Mépriser la Parole et le peuple de Dieu équivaut à rejeter Jésus-Christ. En accueillant les enseignements spirites, les églises supprimeront tout frein religieux. Il en résultera que la profession de christianisme ne sera plus qu'un manteau servant à couvrir des actions ignobles. La croyance aux phénomènes spirites ouvrant la porte aux esprits séducteurs et aux doctrines de démons, les églises subiront l'influence des mauvais anges.

Au temps de l'accomplissement de cette prophétie, il sera dit de Babylone: « Ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. » *(Apocalypse 18.5)* Elle a comblé la mesure de ses transgressions: sa destruction est imminente. Mais Dieu a encore un peuple dans Babylone; avant l'heure du châtiment, ces fidèles seront appelés à en sortir, pour ne point participer à ses péchés et échapper à ses fléaux. De là l'avertissement symbolisé par l'ange qui, descendu du ciel, éclaire toute la terre de sa gloire et dénonce avec véhémence les péchés de Babylone, et fait retentir cet appel: « Sortez du milieu d'elle, mon peuple. » Ces proclamations constituent, avec le message du troisième ange, l'avertissement final donné aux habitants de la terre.

Le monde va au-devant d'une terrible crise. Les nations de la terre, coalisées pour faire la guerre aux commandements de Dieu, décréteront « que tous,

petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves » *(Apocalypse 13.16)* sont tenus de se conformer aux usages de l'Église en observant un faux jour de repos. Quiconque s'y refusera sera passible de peines civiles et finalement déclaré digne de mort. D'autre part, la loi divine enjoignant l'observation du jour de repos du Créateur exige l'obéissance et menace de la colère de Dieu celui qui en transgresse les préceptes.

La question étant ainsi posée, fouler aux pieds la loi de Dieu pour obéir à un décret humain équivaudra à recevoir la marque de la bête; ce sera accepter le signe de soumission à une autorité autre que celle de Dieu. Or, l'avertissement du ciel déclare: « Si quelqu'un adore la bête et son image, et reçoit une marque sur son front ou sur sa main, il boira, lui aussi, du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère. » *(Apocalypse 14.9, 10)*

Mais nul ne sera l'objet de la réprobation divine avant d'avoir eu l'occasion de connaître la vérité et de la rejeter. Une foule de gens n'ont pas encore entendu les vérités spéciales destinées à notre temps. L'obligation d'observer le quatrième commandement ne leur a jamais été présentée sous son vrai jour. Celui qui lit dans les coeurs et voit tous les mobiles, ne permettra pas que ceux qui aiment la vérité ignorent l'enjeu et les conséquences du conflit. Le décret ne surprendra personne. Chacun recevra suffisamment de lumière pour pouvoir prendre position en connaissance de cause.

La question du jour de repos — le point de la vérité particulièrement contesté — sera la grande pierre de touche de la fidélité. Lorsque les hommes seront soumis à cette épreuve finale, une ligne de démarcation claire et précise sera établie entre ceux qui servent Dieu et ceux qui ne le servent pas. D'une part, l'observation du faux jour de repos, conformément à une loi de l'État opposée au quatrième commandement, constituera la soumission à une autorité en conflit avec celle de Dieu; et, d'autre part, l'observation du vrai jour de repos selon la loi de Dieu sera une preuve de fidélité au Créateur. Tandis que les uns, en acceptant le signe de leur soumission au pouvoir terrestre, prendront la marque de la bête, les autres, en choisissant le signe de la fidélité à l'autorité divine, recevront le sceau de Dieu.

Jusqu'ici, les propagateurs du message du troisiéme ange ont été considérés comme de simples alarmistes. On a qualifié de vaines et d'absurdes leurs prédictions annonçant que les États-Unis glisseraient un jour dans l'intolérance religieuse, l'État et l'Église unissant leurs efforts pour persécuter les observateurs des commandements de Dieu. On a hautement affirmé que jamais ce pays ne reniera son passé, et qu'il restera toujours le champion de la liberté religieuse. Mais au moment où l'obligation d'observer le dimanche sera sérieusement agitée, lorsqu'on verra s'approcher l'événement déclaré chimérique, le message du troisième ange provoquera un effet qu'il n'aurait pas pu produire auparavant.

En chaque génération, Dieu a chargé ses serviteurs de censurer le péché, tant dans la société que dans l'Église. Mais le monde aime à entendre des choses agréables et supporte mal la pure et simple vérité. Au début de leur oeuvre, bien des réformateurs s'étaient promis d'user d'une grande prudence en dénonçant les péchés de l'Église et de la nation. Ils espéraient, en donnant l'exemple d'une vie pure et chrétienne, ramener le monde aux doctrines bibliques. Mais l'Esprit de Dieu s'empara d'eux comme d'Élie lorsqu'il censura les iniquités d'un roi impie et d'un peuple apostat. Ils ne purent s'empêcher, en dépit de leurs scrupules, de faire entendre les déclarations des Écritures. Ils éprouvaient l'obligation de prêcher la vérité avec zèle, et de signaler le péril que couraient les pécheurs. Ils avaient courageusement prononcé les paroles que le Seigneur leur avait dictées, et les populations avaient été contraintes d'entendre l'avertissement.

C'est ainsi que le message du troisième ange sera proclamé. Quand le temps sera venu où celui-ci devra retentir avec plus de puissance, le Seigneur agira par d'humbles instruments qui se seront consacrés à son service. C'est par l'onction du Saint-Esprit plutôt que par la culture obtenue dans les écoles qu'ils seront qualifiés en vue de leur mission. Des hommes de foi et de prière, poussés par une force irrésistible et animés d'un saint zèle, iront annoncer les paroles que Dieu leur confiera. Les péchés de Babylone seront dévoilés. Les terribles conséquences résultant de lois religieuses imposées par l'autorité civile, les ravages du spiritisme, les progrès insidieux, mais rapides, de la puissance papale, tout sera démasqué. Ces avertissements solennels remueront les masses. Des milliers et des milliers de personnes, qui n'auront jamais rien entendu de pareil, apprendront, à leur grande stupéfaction, que Babylone est l'Église déchue à cause de ses erreurs, de ses péchés, et de son refus d'accepter des vérités envoyées du ciel. Lorsque les gens demanderont des éclaircissements à leurs conducteurs spirituels, ceux-ci leur présenteront des fables, et prophétiseront des choses agréables pour calmer leurs craintes et tranquilliser leurs consciences réveillées. Et comme plusieurs se refuseront à accepter une simple déclaration humaine et exigeront d'eux un clair et précis: « Ainsi parle l'Éternel », ces conducteurs religieux, à l'instar des pharisiens d'autrefois qu'irritait la récusation de leur autorité, dénonceront le message d'avertissement comme venant de Satan, et pousseront les foules à malmener et à persécuter ceux qui le proclament.

La controverse gagnera des régions nouvelles où l'attention du monde sera attirée sur la loi de Dieu foulée aux pieds. Satan agira de telle sorte que la puissance du message excitera la fureur de ceux qui s'y opposeront. Les pasteurs feront des efforts presque surhumains pour empêcher la lumière de parvenir jusqu'à leurs troupeaux. Par tous les moyens dont ils disposent, ils s'efforceront d'empêcher la discussion de ces questions vitales. Le mouvement

dominical devenant plus hardi, l'Église fera appel au bras puissant de l'autorité civile, catholiques et protestants agissant de concert. Au nom de la loi, les observateurs des commandements de Dieu seront menacés d'amendes et d'emprisonnement. Quelques-uns se verront offrir des situations influentes, des récompenses et des avantages matériels. Loin de renoncer à leur foi, ils répondront invariablement, comme Luther: « Montrez-nous par la Parole de Dieu que nous sommes dans l'erreur. » Ceux qui seront traduits devant les tribunaux plaideront éloquemment en faveur de la vérité et gagneront l'adhésion de plusieurs de ceux qui les entendront. La lumière parviendra ainsi à des milliers d'âmes qui autrement n'auraient pas eu l'occasion de la connaître.

L'obéissance fidèle à la Parole de Dieu sera qualifiée de rébellion. Aveuglés par Satan, des parents se montreront intraitables envers leurs enfants croyants, qu'ils déshériteront et chasseront de leurs foyers. Des maîtres opprimeront leurs serviteurs fidèles à Dieu. Ces paroles de saint Paul s'accompliront littéralement: « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés. » *(2 Timothée 3.12)* Leur refus d'observer le dimanche les exposera à la prison, à l'exil et aux mauvais traitements. Au point de vue humain, tout cela paraît maintenant impossible; mais lorsque la puissance du Saint-Esprit se retirera de la terre et que le monde sera entièrement sous l'empire de l'ennemi, on verra des choses étranges. Le coeur humain peut devenir bien cruel lorsque la crainte et l'amour de Dieu ont été bannis.

À l'approche de l'orage, un grand nombre de personnes ayant professé la foi au message du troisième ange, mais qui n'auront pas été sanctifiées par l'obéissance à la vérité, changeront d'attitude et passeront dans les rangs de l'opposition. En s'unissant au monde et en participant à son esprit, elles en viendront à envisager les choses à peu près sous le même angle; aussi, devant le danger, seront-elles toutes disposées à choisir le chemin le plus facile. Des hommes capables et éloquents, qui s'étaient réjouis dans la vérité, se serviront de leurs talents pour circonvenir et détourner les âmes, et ils deviendront les ennemis les plus acharnés de leurs anciens frères. Quand des observateurs du sabbat seront traînés devant les tribunaux pour y rendre raison de leur foi, ces apostats, véritables agents de Satan, seront les plus empressés à les accuser, à les calomnier et à leur aliéner les sympathies des juges par leurs mensonges et leurs insinuations.

Durant cette période de persécution, la foi des serviteurs de Dieu sera soumise à une rude épreuve. Ils auront fidèlement donné l'avertissement en s'appuyant uniquement sur Dieu et sur Sa Parole. Contraints de parler par l'Esprit du Seigneur, stimulés par un saint zèle et par une puissante impulsion d'en haut, ils auront fait leur devoir sans calculer les conséquences de leurs paroles. Ils n'auront songé ni à leurs intérêts temporels, ni à leur réputation,

ni à leur vie. Et pourtant, l'orage de l'opprobre et de l'opposition venant à fondre sur eux, quelques-uns seront prêts à s'écrier, dans leur consternation: « Si nous avions prévu les conséquences de nos paroles, nous nous serions tus. » Entourés de difficultés, en butte aux plus rudes assauts du diable, la mission qu'ils ont entreprise menaçant de les écraser, ils perdront leur enthousiasme. Mais, ne pouvant retourner en arrière, ils se jetteront dans les bras du Tout-Puissant, en se souvenant que leurs paroles ne venaient pas d'eux, mais que c'est Dieu qui a mis dans leur coeur cette vérité qu'ils n'ont pu faire autrement que de proclamer.

Des épreuves semblables ont été le lot des hommes de Dieu des siècles passés. Wiclef, Hus, Luther, Tyndale, Baxter, Wesley demandaient que toute doctrine fût soumise à l'épreuve des saintes Écritures, et se déclaraient prêts à renoncer à tout ce que la Bible condamne. La persécution s'abattit sur eux avec une rage inlassable, mais sans réussir à leur faire taire la vérité. Chaque période de l'histoire de l'Église a été marquée par quelque vérité adaptée aux besoins de l'époque. Ces révélations nouvelles, en butte à l'opposition et à la haine, ont toujours été accueillies par les âmes pieuses. Quand le Seigneur, en une heure de crise, donne une vérité spéciale à son peuple, comment refuser de la proclamer? Il ordonne maintenant à ses serviteurs de faire entendre au monde le dernier appel de miséricorde. Ce serait au péril de leur âme que les ambassadeurs du Christ garderaient le silence. Pourvu qu'ils fassent leur devoir, ils n'ont pas à s'inquiéter des conséquences: Dieu s'en occupe.

Lorsque l'opposition deviendra plus violente, les serviteurs de Dieu seront très perplexes; ils se demanderont s'ils n'ont pas eux-mêmes précipité cette crise. Mais leur conscience et la Parole de Dieu leur donneront la certitude qu'ils auront bien agi, et ils seront fortifiés pour supporter l'épreuve. Le conflit aura beau se prolonger et devenir plus âpre, leur foi et leur courage croîtront avec la tourmente. Leur déclaration sera: « Nous n'osons pas sacrifier la Parole de Dieu pour obtenir la faveur du monde. Nous ne pouvons scinder Sa loi en deux parties dont l'une serait essentielle et l'autre secondaire. Le Dieu que nous servons peut nous délivrer. Le Christ a vaincu les puissances de la terre; pourquoi redouterions-nous un monde déjà vaincu? »

Sous ses formes diverses, la persécution est la conséquence d'un principe qui subsistera tant que le christianisme sera vivant et aussi longtemps que Satan. Nul ne peut servir Dieu sans voir l'armée des ténèbres se dresser contre lui, sans être assailli par les mauvais anges, alarmés de voir leur proie leur échapper. De faux croyants s'unissent aux esprits malins pour le séparer de Dieu par des offres séduisantes, et, quand celles-ci échouent, pour recourir à la contrainte et violenter sa conscience.

Mais tant que Jésus-Christ plaide dans le sanctuaire céleste, l'influence du Saint-Esprit se fait sentir tant chez les magistrats que parmi le peuple. Elle

s'exerce dans une certaine mesure par l'intermédiaire des lois du pays. Sans ces lois, la condition du monde serait bien pire qu'elle n'est. Si un bon nombre de magistrats sont d'actifs agents du tentateur, Dieu a aussi les siens parmi les hommes d'État. Quand l'ennemi pousse ses affiliés à proposer des mesures de nature à entraver sérieusement la cause de la vérité, les anges inspirent à des hommes influents qui craignent Dieu des arguments irréfutables contre ces propositions. Ainsi, quelques hommes seront à même d'endiguer un puissant flot de rigueurs et d'oppression de la part des ennemis de la vérité, flot qui eût empêché le message du troisième ange d'accomplir sa mission. L'avertissement final retiendra l'attention de ces hommes haut placés. Quelques-uns l'accepteront et feront partie du peuple de Dieu au cours du temps de détresse.

L'ange qui vient participer à la proclamation du troisième message doit « éclairer toute la terre de sa gloire ». Cette parole annonce une oeuvre universelle d'une puissance extraordinaire. Le mouvement adventiste de 1840-1844, parvenu à toutes les stations missionnaires du monde, fut une glorieuse manifestation de la puissance de Dieu. On assista alors, dans certains pays, au plus grand réveil religieux qu'on eût vu depuis les jours de la Réforme au XVIe siècle; mais il sera surpassé par le puissant réveil que suscitera l'avertissement final du troisième ange.

Il se produira en ce temps-là un mouvement analogue à celui de la Pentecôte figuré par « la pluie de la première saison », répandue lors de l'effusion du Saint-Esprit aux débuts de la proclamation de l'Évangile. Ce sera la pluie de l'arrière-saison » qui viendra pour faire mûrir la moisson. « Cherchons à connaître l'Éternel; Sa venue est aussi certaine que celle de l'aurore. Il viendra pour nous comme la pluie, comme la pluie du printemps qui arrose la terre. » *(Osée 6.3)* « Et vous, enfants de Sion, soyez dans l'allégresse et réjouissez-vous en l'Éternel, votre Dieu, car il vous donnera la pluie en son temps, il vous enverra la pluie de la première et de l'arrière-saison, comme autrefois. » *(Joël 2.23)* « Dans les derniers jours, dit Dieu, je répandrai de Mon Esprit sur toute chair. » « Alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » *(Actes 2.17, 21)*

La proclamation de l'Évangile ne se terminera pas avec une puissance inférieure à celle qui a marqué ses débuts. Les prophéties qui s'accomplirent par l'apparition de la pluie de la première saison doivent trouver leur contrepartie dans la pluie de l'arrière-saison, à la fin des temps. Ce seront alors les « temps de rafraîchissement » que l'apôtre Pierre attendait, quand il disait: « Repentez-vous donc et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés, afin que des temps de rafraîchissement viennent de la part du Seigneur, et qu'il envoie celui qui vous a été destiné, Jésus-Christ. » *(Actes 3.19, 20)*

Les serviteurs de Dieu, le visage illuminé d'une sainte consécration, iront de lieu en lieu proclamer le message céleste. Des milliers de voix le feront retentir

dans toutes les parties du monde. Les malades seront guéris, des miracles et des prodiges accompagneront les croyants. Satan, de son côté, opérera des miracles trompeurs jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre à la vue des hommes. *(Voir Apocalypse 13.13)* Ainsi, les habitants de la terre seront mis en demeure de prendre position.

Ce n'est pas tant par des arguments que par une profonde conviction inspirée par le Saint-Esprit que sera proclamé l'avertissement. Les preuves auront été produites. La semence jetée auparavant portera alors des fruits. Les publications répandues par de zélés croyants auront exercé leur influence.

Plusieurs de ceux qui n'avaient pu comprendre la vérité, la saisiront pleinement et s'y conformeront. Des rayons de lumière pénétreront alors en tous lieux, la vérité paraîtra dans toute sa clarté et les âmes honnêtes briseront les chaînes qui les asservissaient. Les relations de famille et d'église ne pourront plus les retenir. La vérité leur sera plus précieuse que toute autre chose. En dépit des puissances liguées contre la vérité, nombreux seront ceux qui se décideront à suivre le Seigneur.

39. Le temps de détresse

« En ce temps-là se lèvera Micaël, le grand chef, le défenseur des enfants de ton peuple; et ce sera une époque de détresse, telle qu'il n'y en a point eu depuis que les nations existent jusqu'a cette époque. En ce temps-là, ceux de ton peuple qui seront trouvés inscrits dans le livre seront sauvés. » *(Daniel 12.1)*

Quand le message du troisième ange aura achevé son oeuvre, la miséricorde divine cessera d'intercéder en faveur des coupables habitants de la terre. La tâche du peuple de Dieu sera terminée. Il a reçu la pluie de l'arrière-saison; les « temps de rafraîchissement [sont venus] de la part du Seigneur »; il est prêt à affronter l'heure de l'épreuve qui l'attend. Les anges s'affairent entre le ciel et la terre. Un ange revenu de la terre annonce que sa mission est finie, que le monde a subi sa dernière épreuve, et que tous ceux qui ont été fidèles aux préceptes divins ont reçu « le sceau du Dieu vivant » *(Apocalypse 7.2)*. Jésus qui, dans le sanctuaire céleste, a mis un terme à son intercession, lève les mains et s'écrie d'une voix forte: « C'en est fait! » *(Apocalypse 16.18)* Puis, tandis que toutes les armées angéliques déposent leurs couronnes, il proclame solennellement: « Que celui qui est injuste soit encore injuste, que celui qui est souillé se souille encore; et que le juste pratique encore la justice, et que celui qui est saint se sanctifie encore. » *(Apocalypse 22.11)* Le sort de tous les hommes a été décidé, soit pour la vie, soit pour la mort. Le Sauveur a fait la propitiation pour Son peuple, et Il a effacé ses péchés. Le nombre de Ses sujets est complet. « Le règne, la domination, et la grandeur de tous les royaumes qui sont sous les cieux » sont sur le point d'être confiés aux héritiers du salut; Jésus va régner comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Au moment où il quittera le sanctuaire, les habitants de la terre seront plongés dans les ténèbres. À cette heure lugubre, les justes devront vivre devant la face de Dieu sans intercesseur. Les restrictions qui pesaient sur les pécheurs étant levées, Satan exercera un empire absolu sur les impénitents irréductibles. La grâce divine sera parvenue à son terme. Le monde aura rejeté la miséricorde de Dieu, méprisé Son amour et foulé aux pieds Sa loi. Les méchants auront franchi les limites de leur temps de probation; l'Esprit de Dieu, auquel ils auront obstinément résisté, leur sera enfin retiré. N'étant plus protégés par la grâce divine, ils seront à la merci de Satan, qui plongera alors les habitants de la terre dans la grande détresse finale. Les anges de Dieu, ayant cessé de tenir en échec la violence des passions

humaines, tous les éléments de discorde seront déchaînés. Le monde entier passera par une catastrophe plus redoutable que celle dans laquelle périt l'ancienne Jérusalem.

Un seul ange fit autrefois mourir tous les premiers-nés des Égyptiens et plongea le pays dans le deuil. Quand David pécha contre Dieu en faisant le dénombrement du peuple, un seul ange suffit pour produire l'hécatombe qui frappa Israël. La puissance de destruction exercée jadis sur l'ordre de Dieu par de saints anges sera, dès qu'il le leur permettra, abandonnée aux mauvais anges. Il y a maintenant des forces toutes prêtes à répandre la désolation en tous lieux, et qui n'attendent que la permission de Dieu.

On a souvent accusé ceux qui honorent Dieu d'attirer des fléaux sur l'humanité. À ce moment-là, ils seront considérés comme étant la cause des effrayantes convulsions de la nature, aussi bien que des luttes sanglantes qui désoleront la terre. En outre, la puissance du dernier avertissement ayant enflammé la colère de ceux qui l'ont rejeté, l'esprit de haine et de persécution, intensifié par Satan, se déchaînera contre les fidèles.

Quand Dieu se fut retiré du milieu de la nation israélite, ni les sacrificateurs ni le peuple n'en eurent conscience. Livrés à l'empire absolu de Satan, et esclaves des plus violentes passions, ils ne se considéraient pas moins comme les favoris du ciel. Les cérémonies suivaient leur cours dans le temple; on offrait des sacrifices sur des autels souillés de crimes, et on invoquait chaque jour la bénédiction du ciel sur un peuple coupable du sang du Fils de Dieu et assoiffé de celui de ses disciples et apôtres. L'humanité ne se doutera pas davantage que des décisions irrévocables auront été prises dans le sanctuaire, que l'Esprit de Dieu se sera définitivement retiré, et que la destinée du monde aura été scellée pour l'éternité. On continuera de pratiquer les formes du culte, et une ardeur satanique revêtira les apparences d'un grand zèle pour le service de Dieu.

Alors que le jour du repos sera la principale question agitée dans la chrétienté, et que les autorités civiles et ecclésiastiques auront uni leurs forces pour imposer à tous l'observation du dimanche, le refus obstiné d'une faible minorité de croyants de se soumettre aux exigences populaires fera d'eux les objets d'une exécration universelle. On déclarera qu'on ne doit pas tolérer les quelques individus qui résistent à une institution de l'Église et à une loi de l'État; qu'il est préférable de les sacrifier plutôt que de plonger des nations entières dans la confusion et l'anarchie. Il y a dix-huit siècles, « les chefs du peuple » se servaient de ce même argument contre Jésus. « Il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas » *(Jean 11.50)*, disait l'astucieux Caïphe. Cet argument semblera concluant. Un décret lancé contre les observateurs du sabbat du quatrième commandement les déclarera passibles des châtiments les plus sévères et

donnera au public, à partir d'une certaine date, l'autorisation de les mettre à mort. Le romanisme dans l'Ancien Monde, et le protestantisme apostat dans le Nouveau adopteront les mêmes mesures envers ceux qui honorent les statuts de l'Éternel.

Le peuple de Dieu sera alors plongé dans les scènes d'affliction et d'angoisse que le prophète qualifie de « temps de détresse de Jacob ». « Ainsi parle l'Éternel: Nous entendons des cris d'effroi; c'est l'épouvante, ce n'est pas la paix... Pourquoi tous les visages sont-ils devenus pâles? Malheur! car ce jour est grand; il n'y en a point eu de semblable. C'est un temps d'angoisse pour Jacob; mais il en sera délivré. » *(Jérémie 30.5-7)*

La situation du peuple de Dieu en ce temps de détresse est représentée par la nuit d'agonie passée par Jacob à crier à Dieu de le délivrer de la main d'Ésaü. *(Voir Genèse 32.24-30)* Pour avoir extorqué par ruse la bénédiction que son père destinait à Ésaü, Jacob avait dû s'enfuir pour échapper aux menaces de mort proférées par son frère. Après des années d'exil, sur l'ordre de Dieu, il s'était mis en route pour rentrer au pays accompagné de ses femmes, de ses enfants et de ses troupeaux de gros et de menu bétail. Parvenu à la frontière, il fut frappé de terreur par la nouvelle que son frère, évidemment animé d'un sentiment de vengeance, venait à sa rencontre à la tête d'une troupe d'hommes armés. Jacob comprit que, sans armes et sans défense, sa caravane était, selon toute probabilité, condamnée à être massacrée. À ce motif d'effroi venaient s'ajouter de cuisants remords à la pensée que son péché était cause de ce danger. Son unique espérance résidait dans la miséricorde de Dieu, sa seule arme était la prière. Il ne négligea néanmoins aucune précaution pour réparer le tort fait à son frère et pour conjurer le péril qui le menaçait. À l'approche du temps de détresse, le peuple de Dieu devra faire également tout ce qui est en son pouvoir pour gagner les bonnes grâces du public, pour désarmer les préjugés et détourner le danger qui menacera la liberté de conscience.

Ayant envoyé sa famille devant lui afin de lui épargner la vue de son angoisse, Jacob s'isola pour plaider avec Dieu. Il lui confessa ses péchés, et il reconnut, avec des actions de grâces, les faveurs dont le Seigneur l'avait comblé. En des termes qui trahissent une profonde humiliation, il rappela à Dieu l'alliance conclue avec ses pères et les promesses qui lui avaient été faites, à Béthel, dans sa vision nocturne, alors qu'il se rendait au pays de l'exil. La crise de sa vie était venue; tout ce qu'il possédait était en jeu. Solitaire, Jacob passa la nuit à prier et à s'humilier. Soudain, une main le saisit par l'épaule. Se croyant assailli par un ennemi qui en voulait à sa vie, il se défendit avec l'énergie du désespoir. À l'aube, l'inconnu, usant d'une puissance surhumaine, appuya sa main sur la hanche du robuste berger qui, momentanément paralysé, et soudain éclairé, se jeta impuissant et sanglotant sur le cou de son

mystérieux antagoniste. Jacob savait, maintenant, qu'il avait lutté avec l'ange de l'Alliance. Mais, bien que devenu infirme et en proie à une vive douleur, il ne renonça pas à son dessein. Assez longtemps les regrets et les remords l'avaient tourmenté; il voulait avoir l'assurance de son pardon. Comme le divin Visiteur semblait se disposer à le quitter, Jacob se cramponna à lui et le supplia de le bénir. À l'ange qui lui disait: « Laisse-moi aller, car l'aurore se lève », le patriarche répondit: « Je ne te laisserai point aller, que tu ne m'aies béni! » Parole admirable de confiance, de courage et de constance! Si elle avait été dictée par l'orgueil ou la présomption, Jacob aurait été instantanément foudroyé; mais son assurance était celle de l'homme qui, ayant confessé sa faiblesse et son indignité, a confiance en la miséricorde d'un Dieu fidèle à son alliance.

« Il lutta avec l'ange, et il fut vainqueur. » *(Osée 12.5)* Grâce à son humiliation, à son repentir et au complet abandon de soi-même, ce mortel, faillible et pécheur, remporta la victoire dans sa lutte avec la Majesté du ciel. De sa main tremblante, il s'était saisi des promesses de Dieu, et celui dont le coeur brûle d'un amour infini n'avait pu rejeter la supplication du pénitent. Comme preuve de son triomphe, et pour encourager d'autres malheureux à suivre son exemple, le nom de Jacob, qui rappelait son péché, fut remplacé par un autre, Israël, qui commémorait sa victoire. Le fait que Jacob fut le plus fort en « luttant avec Dieu » devint pour lui un gage de la promesse qu'il serait aussi vainqueur en luttant avec les hommes. Il ne craignit donc plus d'affronter la colère de son frère: l'Éternel était son défenseur.

Satan avait accusé Jacob devant les anges de Dieu, il prétendait avoir le droit de le faire mourir à cause de son péché. Il avait ensuite poussé Ésaü à marcher contre lui, et, au cours de la longue bataille nocturne, le tentateur s'était efforcé de décourager le patriarche en lui rappelant sa transgression et de lui faire abandonner la partie. Certain que, sans le secours du ciel il était irrémédiablement perdu, Jacob faillit tomber dans le désespoir. Mais, tout en regrettant sincèrement sa grande faute, il fit appel à la miséricorde divine, refusant de se laisser détourner de son but. Se cramponnant à l'ange, il lui présenta sa requête avec une intensité et une ferveur telles qu'il remporta la victoire.

De même qu'il poussa autrefois Ésaü à marcher contre son frère, ainsi, pendant le temps de détresse, Satan incitera les méchants à faire périr le peuple de Dieu, qu'il accusera comme il accusa Jacob. Il considère tous les hommes comme ses sujets. Seul le petit groupe d'observateurs des commandements de Dieu résiste à son autorité, et, s'il pouvait les extirper de la terre, son triomphe serait complet. Mais il verra des anges veiller sur eux, et il en conclura que leurs péchés sont pardonnés; seulement il ne saura pas que leur sort a été décidé dans le sanctuaire céleste. Aussi, connaissant exactement les

transgressions dans lesquelles il les a fait tomber, il les présentera devant Dieu en exagérant démesurément leurs fautes et en concluant qu'ils méritent, tout aussi bien que lui, d'être exclus du ciel. Il affirmera que Dieu ne peut pas, en justice, leur pardonner et le détruire, lui et ses démons. Il les réclamera donc comme lui appartenant et exigera qu'ils lui soient livrés.

Tandis que Satan accusera les enfants de Dieu, il lui sera permis de les assaillir de ses plus fortes tentations. Leur confiance, leur foi et leur fermeté seront soumises à rude épreuve. Il s'efforcera de les terrifier en leur présentant leur cas comme désespéré, et la souillure de leur péché comme ineffaçable. Il espérera ainsi les faire succomber en reniant Dieu. Eux, en récapitulant leur passé, seront conscients de leur faiblesse et de leur indignité, ils ne verront que peu de bonnes choses dans tout le cours de leur vie, et leur foi sera ébranlée.

Bien qu'entouré d'ennemis résolus à l'écraser, le peuple de Dieu ne sera pas inquiet à cause des persécutions. Il craindra de ne s'être pas repenti de tous ses péchés et de s'être privé, en raison de quelque faute, du bénéfice de cette promesse du Sauveur: « Je te garderai aussi à l'heure de la tentation qui va venir sur le monde entier, pour éprouver les habitants de la terre. » *(Apocalypse 3.10)* S'il avait l'assurance de son pardon, il ne reculerait ni devant la torture, ni devant la mort; mais il redoutera de perdre la vie par sa propre faute et de jeter l'opprobre sur le nom de Dieu.

De tous côtés, les croyants n'entendent parler que de complots et de trahisons et verront s'organiser des machinations meurtrières. Ils éprouveront alors un désir intense de voir la fin du règne de l'apostasie et de la méchanceté. Et tandis qu'ils supplieront Dieu à cet effet, ils se reprocheront de n'avoir pas plus de puissance pour contenir la marée montante du mal. Ils se diront que s'ils avaient toujours employé leurs facultés au service du Christ, s'ils s'étaient constamment fortifiés, Satan aurait moins de pouvoir contre eux.

Mais, tout en s'affligeant devant Dieu de leurs nombreux péchés, ils se rappelleront leur repentir et se réclameront de cette promesse du Sauveur: « Qu'on me prenne pour refuge, qu'on fasse la paix avec moi, qu'on fasse la paix avec moi. » *(Ésaïe 27.5)* Leur foi ne les abandonnera pas parce que leurs prières ne seront pas aussitôt exaucées. Malgré une vive souffrance, malgré leur terreur et leur angoisse, ils ne se relâcheront point dans leurs intercessions. Ils se cramponneront à la puissance de Dieu de même que Jacob s'attachait à l'ange; et ils répéteront avec lui: « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni. »

Si Jacob ne s'était pas repenti d'avoir frauduleusement acquis le droit d'aînesse, Dieu n'aurait pas exaucé sa prière et ne lui aurait pas sauvé la vie. Il en ira de même dans le temps de détresse. Alors, si le chrétien, déjà torturé par l'angoisse, voyait se dresser devant lui des péchés non confessés,

il succomberait; sa foi sombrerait, et il n'aurait plus assez de confiance pour supplier Dieu de le délivrer. Mais, en dépit du vif sentiment de son indignité, il n'aura pas de péchés cachés à confesser; ses fautes auront déja passé en jugement, et elles auront été effacées; il ne s'en souviendra plus.

Satan pousse bien des gens à croire que Dieu ne prendra pas garde à leurs infidélités dans les petites affaires de la vie. Mais, dans sa façon d'agir avec Jacob, le Seigneur montre qu'il n'approuve ni ne tolère le mal. Tous ceux qui tentent d'excuser ou de cacher leurs péchés, ou qui consentent à les laisser inscrits, non confessés et non pardonnés, sur les registres du ciel, seront vaincus par le tentateur. Leur conduite est d'autant plus odieuse aux yeux de Dieu et le triomphe de leur grand adversaire d'autant plus certain, que leur profession est plus élevée et la position qu'ils occupent plus honorable. Ceux qui renvoient leur préparation en vue du jour de Dieu ne pourront l'acquérir ni pendant ni après le temps de détresse. Leur cas est sans issue. Les soi-disant chrétiens qui devront affronter cet effrayant conflit sans s'y être préparés confesseront alors leurs péchés avec des accents de désespoir dont se moqueront les méchants. Comme Ésaü et Judas, ils se lamenteront des conséquences de leurs transgressions, mais non de leur culpabilité. Comme ils n'abhorreront pas le péché, ils n'auront pas de réelle repentance. C'est la crainte du châtiment qui les poussera à confesser leurs fautes. Comme autrefois Pharaon, ils retourneraient volontiers à leur mépris de Dieu s'ils se sentaient à l'abri de Ses jugements.

L'histoire de Jacob nous assure que Dieu ne rejette pas ceux qui ont été séduits, tentés et entraînés dans le péché, mais qui reviennent à Lui par une conversion véritable. Tandis que Satan s'efforce de consommer leur ruine, Dieu leur envoie Ses anges pour les consoler et les protéger à l'heure du danger. Les assauts du diable sont puissants et déterminés, et ses tentations redoutables, mais les yeux du Seigneur sont sur les Siens, et Ses oreilles sont attentives à leurs cris. Bien que la détresse des croyants soit grande et que les flammes de la fournaise semblent sur le point de les consumer, le grand Épurateur les en fera sortir comme de l'or éprouvé par le feu. L'amour de Dieu pour Ses enfants, aux jours de leur plus rude épreuve, sera aussi puissant et aussi tendre que dans leurs jours les plus ensoleillés; mais il faut qu'ils passent au creuset, que leur mondanité se consume, et qu'ils réfléchissent parfaitement l'image du Sauveur.

Le temps de détresse et d'angoisse qui est devant nous exige une foi capable de supporter la fatigue, les délais et la faim; une foi qui ne faiblira pas sous l'épreuve. Une période de grâce nous est accordée pour nous y préparer. Jacob l'emporta parce qu'il fut déterminé et persévérant. Sa victoire est une démonstration de la puissance de la prière persévérante. Quiconque se saisira comme lui des promesses de Dieu; quiconque aura sa ferveur et sa persévérance

remportera le même succès. Ceux qui ne sont pas disposés au renoncement et à la prière prolongée jusqu'à l'agonie, en quête de la bénédiction de Dieu, ne l'obtiendront pas. Lutter avec Dieu!... Qu'ils sont peu nombreux ceux dont le coeur s'est laissé attirer vers le Seigneur avec toute l'intensité possible! Quand les vagues d'un désespoir inexprimable déferlent sur l'âme du suppliant, combien peu se cramponnent aux promesses de Dieu!

Ceux qui n'exercent que peu de foi maintenant courent le grand danger de succomber à la puissance des séductions sataniques. Et si même ils supportent l'épreuve, leur angoisse sera d'autant plus profonde au jour de la crise qu'ils auront été moins habitués à mettre leur confiance en Dieu. Les leçons de foi qu'ils auront négligées dans les temps ordinaires, ils devront les apprendre sous la rude pression du découragement.

Nous devons dès maintenant mettre les promesses de Dieu à l'épreuve. Les anges enregistrent toute prière fervente et sincère. Il vaut mieux renoncer à ses aises plutôt qu'à la communion avec Dieu. Le dénuement le plus complet, les plus grandes privations, avec son approbation, sont préférables aux richesses, aux honneurs, au confort et à l'amitié, sans elle. Prenons le temps de prier. Si nous nous laissons absorber par nos intérêts matériels au point de négliger la prière, il peut se faire que le Seigneur estime nécessaire de nous débarrasser de nos idoles, qu'il s'agisse d'argent de maisons ou de terres fertiles.

La jeunesse ne se laisserait pas séduire par le péché si elle refusait de se rendre là où elle ne peut demander à Dieu de l'accompagner de sa bénédiction. Si les messagers qui portent au monde un dernier et solennel avertissement demandaient l'aide de Dieu, non avec indolence ou indifférence, mais avec la même ferveur et la même foi que Jacob, ils pourraient souvent répéter: « J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été sauvée. » (Genèse 32.30) Ils seraient des princes aux yeux du Seigneur, parce qu'ils auraient vaincu dans leur lutte avec Dieu et avec les hommes.

L'« époque de détresse telle qu'il n'y en a point eu » est imminente. Il nous faudra alors une vie chrétienne que nous ne possédons pas maintenant, et à laquelle l'indolence de plusieurs les empêchera de parvenir. Il arrive souvent que les difficultés soient plus grandes de loin que de près; mais ce ne sera pas le cas de la crise qui est devant nous. Les descriptions les plus palpitantes sont au-dessous de la réalité. À ce moment-là, toute âme devra subsister seule devant Dieu. Même si « Noé, Daniel et Job » se trouvaient dans le pays, « je suis vivant! dit le Seigneur, l'Éternel, ils ne sauveraient ni fils ni filles; mais ils sauveraient leur âme par leur justice. » *(Ézéchiel 14.20)*

C'est maintenant, pendant que notre Souverain Sacrificateur fait encore propitiation pour nous, que nous devons nous efforcer de réaliser la perfection qui est en Jésus-Christ. Satan trouve toujours dans le coeur irrégénéré quelque endroit où il peut se loger. Un désir coupable caressé donne de la puissance

à ses tentations. Jésus n'y céda jamais, pas même en pensée. Il pouvait dire: « Le prince du monde vient. Il n'a rien en moi. » *(Jean 14.30)* Jésus gardait les commandements de Son Père; il n'y avait rien à reprendre en Lui. Telle doit être la condition de ceux qui sont appelés à subsister au temps de détresse.

C'est dans cette vie, par la foi au sang expiatoire du Sauveur, que nous devons nous séparer du péché. Le Christ nous invite à nous unir à Lui, à joindre notre faiblesse à Sa force, notre ignorance à Sa sagesse, notre indignité à Ses mérites. La vie chrétienne est l'école où nous devons apprendre à connaître Sa douceur et Son humilité. Aussi le Seigneur place-t-il constamment devant nous, non pas des choses agréables et faciles que nous choisirions naturellement, mais des occasions d'apprendre quel est le but véritable de la vie. À nous de coopérer avec Lui pour que notre caractère se conforme au divin modèle. Ce n'est qu'au péril de sa vie que l'on néglige ou diffère cette expérience.

Au cours d'une vision, saint Jean entendit une voix qui disait: « Malheur à la terre et à la mer! car le diable est descendu vers vous, animé d'une grande colère, sachant qu'il a peu de temps. » *(Apocalypse 12.12)* Les scènes qui provoquent cette exclamation de la voix céleste sont effrayantes. À mesure que son temps se raccourcit, Satan redouble de colère, et c'est pendant le temps de détresse que son oeuvre de séduction et de destruction parviendra à son point culminant.

Des phénomènes d'ordre surnaturel apparaîtront bientôt dans le ciel, qui prouveront la puissance miraculeuse des démons. Les esprits malins se rendront auprès des rois et auprès de tous les habitants de la terre pour les séduire et les engager à unir leurs forces à celles de Satan dans sa lutte suprême contre le gouvernement de Dieu. C'est ainsi que peuples et souverains seront ensorcelés. Des personnages s'élèveront, qui se donneront pour le Christ et se réclameront des titres et du culte qui reviennent au Rédempteur du monde. Ils opéreront des guérisons et prétendront être porteurs de révélations célestes.

Pour couronner le grand drame de la séduction, Satan lui-même simulera l'avènement du Seigneur que l'Église attend depuis si longtemps comme la consommation de ses espérances. En diverses parties du monde, on verra paraître un personnage majestueux, auréolé d'une gloire éclatante qui rappellera la description du Fils de Dieu donnée dans l'Apocalypse. *(Voir Apocalypse 1.13-15)* Son éclat dépassera tout ce que les yeux des mortels auront jamais contemplé. Ce cri de triomphe déchirera les airs: « Le Christ est venu! Le Christ est venu! » Les foules se prosterneront devant lui pour l'adorer, tandis qu'il lèvera les mains pour les bénir, exactement comme Jésus lorsqu'il bénissait ses disciples aux jours de Sa chair. Sa voix sera douce, contenue et fort mélodieuse. Affable et compatissant, il répétera quelques-unes des vérités célestes et consolantes prononcées par le Seigneur. Il guérira

les malades, puis, en vertu de son autorité, ce faux Christ affirmera avoir transféré le sabbat au dimanche et ordonnera à chacun de sanctifier le jour qu'il a béni. Il déclarera que ceux qui s'obstineront à observer le septième jour renient le Christ, puisqu'ils refuseront de prendre garde aux anges qu'il a envoyés pour apporter la vérité au monde. Cette suprême séduction sera presque irrésistible. Comme les Samaritains éblouis par Simon le Magicien, les foules, du plus grand au plus petit, s'écrieront: « Celui-ci est la puissance de Dieu, celle qui s'appelle la grande. » *(Actes 8.10)*

Mais le peuple de Dieu ne se laissera pas mystifier. Les enseignements de ce faux Christ ne concorderont pas avec ceux des Écritures. Il bénira les adorateurs de la bête et de son image, ceux-là même auxquels l'Éternel sera sur le point de faire boire le vin sans mélange de la coupe de Sa colère.

Du reste, Satan ne pourra pas imiter tout l'éclat du retour du Seigneur. Jésus a prémuni ses disciples contre toute duperie sur ce point en décrivant clairement le mode de Sa venue: « Il s'élèvera, dit-il, de faux Christs et de faux prophètes; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de séduire, s'il était possible, même les élus. Si donc on vous dit: Voici, il est dans le désert, n'y allez pas; voici, il est dans les chambres, ne le croyez pas. Car, comme l'éclair part de l'orient et se montre jusqu'en occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. » *(Matthieu 24.24–27; voir 25.31; Apocalypse 1.7; 1 Thessaloniciens 4.16, 17)* Il n'est pas possible de simuler cette venue qui sera visible pour le monde entier.

Seuls échapperont à la redoutable séduction qui subjuguera le monde ceux qui étudient diligemment les Écritures et qui ont l'amour de la vérité. C'est grâce au témoignage de la Parole de Dieu qu'ils découvriront le séducteur sous son déguisement. L'heure de l'épreuve sonnera pour tous et le crible de la tentation fera connaître les vrais chrétiens. Le peuple de Dieu est-il assez enraciné dans la vérité pour pouvoir résister au témoignage même de ses sens? Saura-t-il, au cours de cette crise, s'attacher aux Écritures et aux Écritures seules? Satan fera tout pour empêcher les fidèles de se préparer à rester fermes. Il disposera les circonstances de façon à leur barrer la route, à les absorber par des trésors terrestres, à les charger d'occupations et à appesantir leurs coeurs par les soucis de la vie, afin que, tel un voleur, le jour de l'épreuve les prenne à l'improviste.

Lorsque les différents gouvernements de la chrétienté auront promulgué contre les observateurs des commandements un décret les mettant hors la loi et les livrant aux mains de leurs ennemis, les enfants de Dieu abandonneront les villes et les villages et se retireront par groupes dans les lieux les plus désolés et les plus solitaires. Comme les chrétiens des vallées vaudoises, beaucoup d'entre eux trouveront un refuge dans les montagnes, où ils établiront leurs sanctuaires et rendront grâces à Dieu pour « les rochers fortifiés. » *(Ésaïe*

33.16) Mais un grand nombre d'entre eux, de toutes nations, riches et pauvres, petits et grands, noirs et blancs, seront réduits au plus injuste et au plus cruel esclavage. Les bien-aimés de Dieu, chargés de chaînes, condamnés à mort, passeront de longues journées derrière des barreaux de prisons; quelques-uns seront même apparemment destinés à mourir d'inanition en des cachots infects où leurs soupirs ne seront recueillis par aucune oreille humaine, et où nul n'ira leur porter secours.

Le Seigneur oubliera-t-il Son peuple à cette heure suprême? Oublia-t-il le fidèle Noé, lorsque ses jugements fondirent sur le monde antédiluvien? Oublia-t-il Lot, lorsque le feu du ciel dévora les villes de la plaine? Oublia-t-il Joseph en Égypte, au milieu des idolâtres? Oublia-t-il Élie, menacé par Jézabel du sort qu'il avait fait subir aux prophètes de Baal? Oublia-t-il Jérémie dans le puits fangeux qui lui servait de prison? Oublia-t-il les trois jeunes Hébreux dans la fournaise ardente, ou Daniel dans la fosse aux lions?

« Sion disait: L'Éternel m'abandonne, le Seigneur m'oublie! Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite? N'a-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles? Quand elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai point. Voici, je t'ai gravée sur mes mains. » *(Ésaïe 49.14-16)* L'Éternel des armées a dit: « Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon oeil. » *(Zacharie 2.8)*

On pourra incarcérer les enfants de Dieu, mais les murs de leurs prisons ne seront pas assez épais pour interrompre la communion de leur âme avec leur Sauveur. Celui qui voit toutes leurs faiblesses et qui connaît toutes leurs épreuves est supérieur aux puissants de la terre. Ces prisons deviendront des palais. Des anges y apporteront la lumière et la paix du ciel. Les sombres murs des cellules occupées par des âmes ferventes seront illuminés de la lumière d'en haut, comme le furent ceux de la prison de Philippes, où Paul et Silas priaient et chantaient les louanges de Dieu.

Les jugements de Dieu fondront sur ceux qui veulent opprimer et anéantir son peuple. Si sa longue patience enhardit les méchants et les encourage dans la transgression, leur châtiment, pour être différé, n'en est ni moins certain, ni moins terrible. « L'Éternel se lèvera comme à la montagne de Pératsim, il s'irritera comme dans la vallée de Gabaon, pour faire son oeuvre, son oeuvre étrange, pour exécuter son travail, son travail inouï. » *(Ésaïe 28.21)* Punir, pour notre miséricordieux Père céleste, est une tâche étrange, inaccoutumée. « Je suis vivant! dit le Seigneur, l'Éternel, ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure. » *(Ézéchiel 33.11)* Le Seigneur est « miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité... [Il] pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché. » Et néanmoins, il « ne tient point le coupable pour innocent ».

« L'Éternel est lent à la colère, il est grand par sa force; il ne laisse pas impuni. » *(Exode 34.6, 7; Nahum 1.3)* Cest par des châtiments terribles

qu'il défendra les droits de Sa loi outragée. On peut juger de la sévérité du châtiment qui attend le transgresseur par la répugnance que le Seigneur éprouve à faire justice. Telle nation, qu'Il a longtemps supportée et qui ne sera frappée qu'après avoir comblé la mesure de ses iniquités, boira enfin la coupe de Sa colère sans mélange de miséricorde.

Dès que Jésus n'intercédera plus dans le sanctuaire, le vin de la colère de Dieu, dont sont menacés les adorateurs de la bête et de son image et ceux qui reçoivent sa marque *(voir Apocalyse 14.9, 10)* leur sera versé. Les plaies dont souffrit l'Égypte quand Dieu était sur le point d'en faire sortir Son peuple étaient de même nature que celles; plus terribles et plus universelles, qui fondront sur le monde avant la délivrance finale du peuple de Dieu. Le voyant de Patmos en parle en ces termes: « Un ulcère malin et douloureux frappa les hommes qui avaient la marque de la bête, et qui adoraient son image. »

« Et [la mer] devint du sang, comme celui d'un mort; et tout être vivant mourut, tout ce qui était dans la mer. » « Les fleuves et les sources des eaux... devinrent du sang. » Quelque terribles que soient ces fléaux, ils sont justifiés. L'ange de Dieu fait cette proclamation: « Tu es juste,... tu es saint, parce que tu as exercé ce jugement. Car ils ont versé le sang des saints et des prophètes, et tu leur as donné du sang à boire: ils en sont dignes. » *(Apocalypse 16.2-6, 8, 9)* « En condamnant à mort le peuple de Dieu, ils se sont rendus coupables de son sang aussi réellement que s'ils l'avaient versé. C'est ainsi que Jésus déclare aux Juifs de son temps qu'ils sont coupables du sang de tous les justes mis à mort depuis celui d'Abel jusqu'alors, puisqu'ils étaient animés du même esprit, et qu'ils se préparaient à imiter les meurtriers des prophètes.

Dans la plaie suivante, le pouvoir est donné au soleil « de brûler les hommes par le feu; et les hommes furent brûlés par une grande chaleur » *(Apocalypse 16.2-6, 8, 9)*. Les prophètes décrivent ainsi la condition de la terre en ce temps redoutable: « La terre est attristée;... parce que la moisson des champs est perdue... Tous les arbres des champs sont flétris... la joie a cessé parmi les fils de l'homme! » « Les semences ont séché sous les mottes, les greniers sont vides, les magasins sont en ruines... Comme les bêtes gémissent! Les troupeaux de boeufs sont consternés, parce qu'ils sont sans pâturage... Les torrents sont à sec, et le feu a dévoré les plaines du désert. » « Les chants du palais seront des gémissements, dit le Seigneur, l'Éternel; on jettera partout en silence une multitude de cadavres. » *(Joël 1.10-12, 17-20; Amos 8.3)*

Ces plaies ne seront pas universelles, autrement les habitants de la terre périraient tous. Elles compteront toutefois parmi les plus terribles qui aient frappé les mortels. Tous les fléaux dont les hommes ont souffert avant la fin du temps de grâce ont été mélangés de miséricorde. Le sang de Jésus offert en

leur faveur a toujours préservé les méchants du juste salaire de leur iniquité; mais sous les plaies finales, la colère de Dieu sera versée sans pitié.

En ce jour-là, des multitudes chercheront l'abri de la miséricorde divine qu'elles ont si longtemps méprisée. « Les jours viennent, dit le Seigneur, l'Éternel, ou j'enverrai la famine dans le pays, non pas la disette du pain, et la soif de l'eau, mais la faim et la soif d'entendre les paroles de l'Éternel. Ils seront alors errants d'une mer à l'autre, du septentrion à l'orient, ils iront çà et là pour chercher la parole de l'Éternel, et ils ne la trouveront pas. » *(Amos 8.11-12)*

Le peuple de Dieu ne sera pas à l'abri de la souffrance; mais bien que persécuté et angoissé, dénué de tout et privé d'aliments, il ne sera pas abandonné. Le Dieu qui, a pris soin d'Élie ne négligera pas un seul de Ses enfants. Celui qui compte les cheveux de leur tête prendra soin d'eux, et au temps de la famine ils seront rassasiés. Tandis que les méchants seront victimes de la faim et des épidémies, les anges protégeront les justes et pourvoiront à leurs besoins. À celui qui marche dans la justice, « du pain [lui] sera donné, de l'eau [lui] sera assurée ». « Les malheureux et les indigents cherchent de l'eau, et il n'y en a point; leur langue est desséchée par la soif. Moi, l'Éternel, je les exaucerai; moi, le Dieu d'Israël, je ne les abandonnerai pas. » *(Ésaïe 33.16; 41.17)*

« Le figuier ne fleurira pas, la vigne ne produira rien, le fruit de l'olivier manquera, les champs ne donneront pas de nourriture; les brebis disparaîtront du pâturage, et il n'y aura plus de boeufs dans les étables. Toutefois, je veux me réjouir en l'Éternel, je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut. » *(Habakuk 3.17, 18)*

« L'Éternel est celui qui te garde, l'Éternel est ton ombre à ta main droite. Pendant le jour le soleil ne te frappera point, ni la lune pendant la nuit. L'Éternel te gardera de tout mal, il gardera ton âme. » *(Psaumes 121.5-7)* « C'est lui qui te délivre du filet de l'oiseleur, de la peste et de ses ravages. Il te couvrira de ses plumes, et tu trouveras un refuge sous ses ailes; sa fidélité est un bouclier et une cuirasse. Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole de jour, ni la peste qui marche dans les ténèbres, ni la contagion qui frappe en plein midi. Que mille tombent à ton côté, et dix mille à ta droite, tu ne seras pas atteint de tes yeux seulement tu regarderas, et tu verras la rétribution des méchants. Car tu es mon refuge, ô Éternel! Tu fais du Très-Haut ta retraite. Aucun malheur ne t'arrivera, aucun fléau n'approchera de ta tente. Car il ordonnera à ses anges de te garder dans toutes tes voies. » *(Psaumes 91.3-11)*

Cependant, à vues humaines, le peuple de Dieu est alors sur le point, comme les martyrs, de sceller son témoignage de son sang. Il commencera à craindre que Dieu ne l'abandonne à la fureur de ses ennemis. Ce sera un

temps de détresse et d'angoisse. Jour et nuit, il criera à Dieu et implorera la délivrance. Les méchants triompheront et demanderont en se moquant: Où est maintenant votre foi? Si vous êtes réellement le peuple de Dieu, pourquoi ne vous délivre-t-il pas de nos mains? Mais les saints se souviendront de Jésus mourant sur le Calvaire, alors que des sacrificateurs et des principaux disaient dédaigneusement: « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même! S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. » *(Matthieu 27.42)* Tous les saints, comme Jacob, lutteront alors avec Dieu. La pâleur de leurs traits révélera leur combat intérieur. Néanmoins, ils ne suspendront pas leurs ferventes intercessions.

Si les croyants étaient doués d'une vision surnaturelle, ils pourraient voir des groupes d'anges en faction autour de ceux qui ont gardé la Parole de la persévérance de Jésus-Christ. C'est avec la plus vive sympathie que ces anges verront leur détresse et entendront leurs prières. Ils attendront l'ordre de leur Chef pour les arracher au danger.

Mais l'heure n'aura pas encore sonné. Il faut que le peuple de Dieu boive la coupe du Seigneur et soit baptisé de Son baptême. Ce retardement si pénible pour lui sera en réalité le meilleur exaucement de ses prières. En s'efforçant d'attendre avec confiance l'intervention du Seigneur, il s'exercera à la foi, à l'espérance et à la persévérance qu'il aura trop peu pratiquées au cours de sa vie religieuse. Et pourtant, pour l'amour des élus, ce temps de détresse sera abrégé. « Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et tardera-t-il à leur égard? Je vous le dis, il leur fera promptement justice. » *(Luc 18.7, 8)* La fin viendra plus vite qu'on ne se l'imagine. Le froment sera rassemblé et lié en gerbes pour les greniers de Dieu tandis que l'ivraie sera vouée aux feux de la destruction.

Les célestes sentinelles, fidèles à leur consigne, continueront de veiller. Un décret général aura fixé le temps à partir duquel on pourra mettre à mort les observateurs des commandements, mais leurs ennemis, en quelques endroits, devançant l'heure, se disposeront à les tuer. Mais aucun d'eux ne pourra franchir le cercle redoutable des sentinelles placées autour des fidèles. Quelques-uns de ces derniers seront assaillis au moment où ils abandonneront les villes et les villages, mais les épées dirigées contre eux se briseront et tomberont à terre, aussi impuissantes que des fétus de paille. D'autres seront défendus par des anges ayant revêtu l'aspect de guerriers.

Dans tous les siècles, Dieu a envoyé ses anges au secours de ses serviteurs. Ces êtres célestes ont joué un rôle actif dans les affaires humaines. Ils ont paru en vêtements éblouissants comme l'éclair; on les a vus sous une apparence humaine, en costume de voyageurs. Ils se sont montrés à des hommes de Dieu. Apparemment las, ils se sont reposés à l'heure de midi à l'ombre des chênes, et ont accepté l'hospitalité. Ils ont rempli les fonctions de guides

auprès de voyageurs égarés. De leurs propres mains, ils ont allumé le feu de l'autel. Ils ont ouvert les portes des prisons pour libérer des serviteurs de Dieu. Revêtus d'une gloire céleste, ils ont roulé la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre du Seigneur.

Sous une forme humaine, des anges ont souvent fréquenté les assemblées des justes, ainsi que celles des méchants — comme à Sodome — pour prendre note de leurs actions, ou constater s'ils avaient franchi les limites de la patience de Dieu. Dans Sa miséricorde, par égard pour quelques justes, le Seigneur retient les calamités et prolonge la tranquillité des multitudes. Les pécheurs ne se doutent guère que c'est aux quelques fidèles qu'ils se plaisent à opprimer et à bafouer qu'ils doivent de voir se prolonger leur vie.

À l'insu des grands de ce monde, des anges ont souvent pris la parole dans leurs assemblées. Des yeux humains les ont contemplés; des oreilles humaines ont écouté leurs appels; des lèvres mortelles se sont opposées à leurs suggestions et ont persiflé leurs conseils; des mains sacrilèges les ont maltraités. Dans les assemblées nationales comme devant les tribunaux, ces êtres ont fait preuve d'une grande connaissance des affaires; ils ont plaidé avec plus de succès la cause des opprimés que leurs défenseurs les plus éloquents. Ils ont déjoué des complots et arrêté des maux qui eussent gravement entravé l'oeuvre de Dieu et occasionné de vives souffrances à son peuple. À l'heure du péril et de la détresse, « l'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent, et il les arrache au danger » *(Psaumes 34.8)*.

Impatients, les saints attendront le signe de la venue de leur Roi. Quand on demandera aux sentinelles: « Sentinelle, que dis-tu de la nuit? » leur réponse invariable sera: « Le matin vient, et la nuit aussi. » *(Ésaïe 21.11, 12)* La lumière commencera à poindre sur les hauteurs des montagnes. Bientôt se révélera la gloire du Soleil de justice. L'aube et le crépuscule sont imminents tous deux: ce sera le commencement d'un jour sans fin pour les justes, et d'une nuit éternelle pour les méchants.

Pendant que les soldats du Christ feront monter leurs supplications devant Dieu, le voile qui les sépare de l'invisible semblera se lever. Le ciel s'illuminera des lueurs du jour éternel, et ces paroles viendront frapper leurs oreilles comme la mélodie d'un cantique angélique: « Tenez bon! Voici le secours! » En puissant conquérant, Jésus-Christ apportera à ses combattants lassés une couronne immortelle de gloire. De la porte du ciel entrouverte, il leur dira: « Je suis avec vous; ne craignez point. Je connais toutes vos souffrances. J'ai porté vos douleurs. Vos ennemis sont vaincus. J'ai combattu pour vous. En mon nom, vous êtes plus que vainqueurs. »

Le Sauveur nous enverra le secours au moment même où nous en aurons besoin. Le chemin du ciel est consacré par l'empreinte de Ses pas. Chaque

épine qui blesse nos pieds a ensanglanté les siens. Il a lui-même porté toutes les croix dont nous sommes appelés à nous charger. Il a permis la lutte pour nous préparer à la paix. Le temps de détresse sera un terrible creuset pour le peuple de Dieu: mais s'il regarde en haut avec foi, il se verra enveloppé de l'arc-en-ciel des promesses divines.

« Les rachetés de l'Éternel retourneront, ils iront à Sion avec chants de triomphe, et une joie éternelle couronnera leur tête; l'allégresse et la joie s'approcheront, la douleur et les gémissements s'enfuiront. C'est moi, c'est moi qui vous console. Qui es-tu, pour avoir peur de l'homme mortel, et du fils de l'homme, pareil à l'herbe? Et tu oublierais l'Éternel, qui t'a fait!... et tu tremblerais incessamment tout le jour devant la colère de l'oppresseur, parce qu'il cherche à détruire! Où donc est la colère de l'oppresseur?

Bientôt celui qui est courbé sous les fers sera délivré; il ne mourra pas dans la fosse, et son pain ne lui manquera pas. Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui soulève la mer et fais mugir ses flots. L'Éternel des armées est son nom. Je mets mes paroles dans ta bouche, et je te couvre de l'ombre de ma main. » *(Ésaïe 51.11-16)*

« C'est pourquoi, écoute ceci, malheureuse, ivre, mais non de vin! Ainsi parle ton Seigneur, l'Éternel, ton Dieu, qui défend son peuple: Voici, je prends de ta main la coupe d'étourdissement, la coupe de ma colère; tu ne la boiras plus! Je la mettrai dans la main de tes oppresseurs, qui te disaient: Courbe-toi, et nous passerons! Tu faisais alors de ton dos comme une terre, comme une rue pour les passants. » *(Ésaïe 51.21-23)*

Regardant à travers les siècles, Dieu a contemplé la crise que son peuple devra affronter quand les puissances de la terre se ligueront contre lui. Captif mené en exil, il aura devant lui soit la perspective d'être exécuté, soit celle de périr d'inanition. Mais celui qui a ouvert la mer Rouge manifestera sa grande puissance pour mettre un terme à sa captivité. « Ils m'appartiendront, dit l'Éternel des armées, au jour que je prépare; j'aurai compassion d'eux comme un homme a compassion de son fils qui le sert. » *(Malachie 3.17)*

Si le sang des fidèles serviteurs de Jésus-Christ était répandu à ce moment-là, il ne serait pas, comme celui des martyrs, une semence de chrétiens. L'humanité endurcie ayant repoussé les appels de la miséricorde, et ceux-ci ne se faisant plus entendre, leur fidélité ne servirait pas à faire de nouvelles conquêtes. Si les justes devaient maintenant encore être tués par leurs ennemis, le prince des ténèbres triompherait. « Il me protégera dans son tabernacle au jour du malheur, dit le psalmiste, il me cachera sous l'abri de sa tente. » *(Psaumes 27.5)* Le Sauveur ajoute: « Va, mon peuple, entre dans ta chambre, et ferme la porte derrière toi; cache-toi pour quelques instants, jusqu'à ce que la colère soit passée. Car voici, l'Éternel sort de sa demeure, pour punir les crimes des habitants de la terre. » *(Ésaïe 26.20, 21)* Glorieuse

sera la délivrance de ceux qui auront patiemment attendu Sa venue, et dont le nom est écrit dans le livre de vie!

40. La délivrance

À l'heure où le peuple de Dieu sera privé de la protection des lois humaines, et où approchera le moment fixé par le décret, il se produira simultanément dans différents pays un mouvement en vue de l'extirpation de la secte détestée. Une nuit sera choisie pour porter un coup décisif qui réduira au silence les voix dissidentes et réprobatrices.

Le peuple de Dieu — en partie enfermé derrière des barreaux de prisons, et en partie errant dans les forêts et les montagnes — supplie encore Dieu de lui accorder Sa protection, alors que, de toutes parts, des hommes armés, poussés par des légions de mauvais anges, sont prêts pour leur oeuvre de mort. C'est à l'heure la plus critique que le Dieu d'Israël interviendra pour délivrer Ses élus. Le Seigneur leur dit par un prophète: « Vous chanterez comme la nuit où l'on célèbre la fête. Vous aurez le coeur joyeux comme celui qui marche au son de la flûte, pour aller à la montagne de l'Éternel, vers le rocher d'Israël. Et l'Éternel fera retentir sa voix majestueuse, il montrera son bras prêt à frapper, dans l'ardeur de sa colère, au milieu de la flamme d'un feu dévorant, de l'inondation, de la tempête, et des pierres de grêle. » *(Ésaïe 30.29, 30)*

Faisant entendre des cris de triomphe, des railleries et des imprécations, des foules impies s'apprêtent à se jeter sur leur proie. À ce moment même, des ténèbres profondes, plus denses que celles de la nuit, s'abattent soudain sur la terre. Puis un arc-en-ciel réfléchissant la gloire du trône de Dieu encercle le firmament, et semble entourer séparément les groupes de fidèles en prière. Brusquement arrêtées dans leur marche, les bandes irritées, saisies d'effroi et réduites au silence, oublient les objets de leur fureur. Pleines de sombres pressentiments, elles contemplent le gage de l'alliance divine, et ne demandent plus qu'à être mises à l'abri de l'éclat qui les aveugle.

Les enfants de Dieu entendent une voix claire et mélodieuse qui leur dit: « Regardez en haut! » Levant les yeux, ils voient le signe de la promesse. Les noirs nuages qui couvrent leurs têtes s'écartent, et, comme Étienne, ils contemplent le Fils de l'homme assis sur Son trône, entouré de la gloire de Dieu et portant sur Son corps les marques de Son humiliation. On entend tomber de Ses lèvres cette requête qu'il adresse au Père en présence des saints anges: « Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi. » *(Jean 17.24)* De nouveau, une voix musicale et triomphante se fait entendre: « Les voici! les voici! dit-elle. Saints, innocents, immaculés, ils ont gardé la parole de ma persévérance; ils marcheront parmi les anges.

» Des lèvres pâles et tremblantes des témoins de Jésus, restés inébranlables, s'échappent alors des acclamations de victoire.

C'est au coup de minuit que Dieu manifeste Sa puissance pour délivrer Son peuple. Le soleil paraît dans tout son éclat. Des signes et des prodiges se suivent en succession rapide. Les méchants observent cette scène avec terreur, tandis que les justes admirent les gages de leur délivrance. Tout dans la nature semble avoir abandonné sa marche ordinaire. Les cours d'eau cessent de couler. De lourds et sombres nuages se lèvent et s'entrechoquent. Au milieu d'un ciel irrité, on distingue un espace clair, d'une gloire indescriptible; la voix de Dieu en sort semblable au bruit des grandes eaux, et proclame: « C'en est fait! » *(Apocalypse 16.17)*

Cette voix ébranle les cieux et la terre. Il se produit « un grand tremblement de terre, tel qu'il n'y [a] jamais eu depuis que l'homme est sur la terre un aussi grand tremblement. » *(Apocalypse 16.18)* Le firmament semble s'ouvrir et se refermer. La gloire du trône de Dieu paraît. Les montagnes oscillent comme des roseaux agités par le vent, et des masses de rochers déchiquetés volent de toutes parts. De sourds grondements annoncent l'approche d'une tempête. La mer se déchaîne avec furie. On croirait entendre la voix de démons accomplissant une oeuvre de destruction. La terre entière se soulève et s'affaisse comme les vagues de la mer. Le sol se crevasse. Les assises du monde semblent s'effondrer. Des chaînes de montagnes, des îles habitées disparaissent. Des ports de mer, véritables Sodomes d'iniquités, sont engloutis par les vagues irritées. Dieu « s'est souvenu de Babylone la grande, pour lui donner la coupe du vin de son ardente colère ». Des grêlons « pesant un talent » *(Apocalypse 16.19, 21)* sèment la destruction. Les plus fières cités de la terre sont renversées. Les superbes palais où les grands ont accumulé leurs richesses et les objets de leur orgueil s'écroulent sous leurs yeux. Les murs des prisons s'effondrent, rendant la liberté à leurs innocents détenus.

Des sépulcres s'ouvrent, « plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveillent, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour la honte éternelle ». *(Daniel 12.2)* Tous ceux qui sont morts dans la foi au message du troisième ange sortent glorifiés de leurs tombeaux pour entendre proclamer l'alliance de paix conclue avec les fidèles observateurs de la loi de Dieu. D'autre part, « ceux qui l'ont percé » *(Apocalypse 1.7)*, qui se sont moqués du Sauveur agonisant, ainsi que les ennemis les plus acharnés de la vérité et de Son peuple, ressuscitent aussi pour contempler Sa gloire et les honneurs conférés aux fidèles.

Le ciel est toujours couvert d'épais nuages que le soleil perce çà et là, tel l'oeil vengeur de Jéhovah. Des éclairs enveloppent la terre d'une nappe de feu. Dominant le fracas terrifiant du tonnerre, des voix mystérieuses et lugubres proclament le sort des méchants. Tous ne les comprennent pas;

mais les faux docteurs les perçoivent distinctement. Les hommes qui, peu de temps auparavant, exultaient, remplis d'insolence à l'égard des enfants de Dieu, frissonnent d'épouvante au point que leurs cris de détresse dominent le grondement des éléments. Les démons confessent la divinité de Jésus et tremblent devant le déploiement de Sa puissance, tandis que les hommes, en proie à une folle terreur, implorent miséricorde et se roulent dans la poussière.

Considérant le jour de Dieu dans leurs saintes visions, les anciens prophètes avaient dit: « Gémissez, car le jour de l'Éternel est proche: il vient comme un ravage du Tout- Puissant.» *(Ésaïe 13.6)* « Entre dans les rochers, et cache-toi dans la poussière, pour éviter la terreur de l'Éternel et l'éclat de sa majesté. L'homme au regard hautain sera abaissé, et l'orgueilleux sera humilié: l'Éternel seul sera élevé ce jour-là. Car il y a un jour pour l'Éternel des armées contre tout homme orgueilleux et hautain, contre quiconque s'élève, afin qu'il soit abaissé.» « En ce jour, les hommes jetteront leurs idoles d'argent et leurs idoles d'or, qu'ils s'étaient faites pour les adorer, aux rats et aux chauves-souris; et ils entreront dans les fentes des rochers et dans les creux des pierres, pour éviter la terreur de l'Éternel et l'éclat de sa majesté, quand il se lèvera pour effrayer la terre. » *(Ésaïe 2.10-12, 20, 21)*

Une éclaircie dans les nuages permet de voir une étoile dont l'éclat est quadruplé en raison des ténèbres qui l'encadrent. Aux fidèles, elle parle de foi et de joie, mais de justice et de colère aux transgresseurs de la loi de Dieu. Ceux qui ont tout sacrifié pour leur Sauveur sont maintenant en sécurité, « cachés sous l'abri de sa tente ». Devant les contempteurs de la vérité, ils ont témoigné leur fidélité à celui qui est mort pour eux. En présence de la mort, ils ont persévéré dans leur intégrité. Aussi un changement merveilleux s'est opéré en eux. Soudainement délivrés de la sombre et dure tyrannie d'hommes changés en démons, leurs visages, auparavant pâles et hagards, sont maintenant épanouis d'admiration, de confiance et d'amour. Ils entonnent ce chant de triomphe: « Dieu est pour nous un refuge et un appui, un secours qui ne manque jamais dans la détresse. C'est pourquoi nous sommes sans crainte quand la terre est bouleversée, et que les montagnes chancellent au coeur des mers, quand les flots de la mer mugissent, écument, se soulèvent jusqu'à faire trembler les montagnes. » *(Psaumes 46.2-4)*

Pendant que ces accents d'une sainte confiance montent vers Dieu, les nuages se retirent, et dans l'échancrure de deux masses noires et menaçantes apparaît la gloire indescriptible du ciel étoilé. Les splendeurs de la céleste cité jaillissent de ses portes entrouvertes. On voit alors dans le ciel une main tenant deux tables de pierre superposées. Le prophète l'avait dit: « Les cieux publieront sa justice, car c'est Dieu qui est juge. » *(Psaumes 50.6)* Cette sainte loi, manifestation de la justice de Dieu, proclamée au milieu des tonnerres et des flammes du Sinaï comme le seul guide de la vie, est maintenant révélée aux

hommes comme l'unique règle du jugement. Les tables de pierre s'écartent; on y reconnaît les préceptes du décalogue tracés comme par une plume de feu; les dix paroles de Dieu, concises, compréhensibles, souveraines, se présentent aux yeux de tous les habitants de la terre. Les caractères en sont si clairs que chacun peut les lire. Les les mémoires se réveillent, et les souvenirs affluent. Les ténèbres de la superstition et de l'hérésie sont dissipées de tous les esprits.

Il est impossible de dépeindre l'angoisse et le désespoir de ceux qui ont foulé aux pieds les exigences divines. Le Seigneur leur avait donné Sa loi. Ils auraient pu la méditer et y découvrir leurs défauts pendant qu'il était encore temps de se convertir et de se réformer. Mais pour conserver la faveur du monde, ils ont méconnu ces saints préceptes et ont enseigné aux autres à faire de même. Ils ont voulu contraindre le peuple de Dieu à profaner son saint jour. Ils sont maintenant condamnés par la loi qu'ils ont méprisée. Avec une clarté aveuglante, ils voient qu'ils sont sans excuse. Ils ont eux-mêmes choisi l'objet de leur culte, et ils constatent la différence qu'il y a a entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas. » *(Malachie 3.18)*

Les ennemis de la loi divine, depuis les ministres jusqu'aux plus obscurs mécréants, ont une nouvelle conception de la vérité et du devoir. Ils reconnaissent, mais trop tard, que le septième jour du quatrième commandement est le sceau du Dieu vivant. Trop tard, ils discernent la vraie nature de leur faux jour férié et le fondement de sable sur lequel ils ont édifié. Ils doivent admettre qu'ils ont fait la guerre à Dieu. Conducteurs religieux, ils ont mené les âmes à la perdition tout en prétendant les conduire à la porte du paradis. C'est seulement maintenant, au grand jour des rétributions, qu'ils voient combien est grande la responsabilité des hommes occupant des fonctions sacrées, et combien redoutables sont les conséquences de leur infidélité. L'éternité révélera tout ce que représente la perte d'une seule âme. Terrible sera le sort de ceux auxquels Dieu dira: « Retirez-vous de moi, méchants serviteurs! »

On entend alors la voix de Dieu annoncer du haut du ciel le jour et l'heure de la venue de Jésus et proclamer à son peuple l'alliance éternelle. Comme les éclats du plus puissant tonnerre, Ses paroles font le tour de la terre. Les enfants de Dieu les écoutent, les regards fixés en haut et le visage illuminé de Sa gloire, comme l'était celui de Moïse à sa descente du Sinaï. Les méchants ne peuvent supporter leur vue. Et quand la bénédiction est prononcée sur ceux qui ont honoré Dieu en sanctifiant Son saint jour, on entend un immense cri de victoire.

Bientôt apparaît vers l'orient une petite nuée noire, grande comme la moitié d'une main d'homme. Elle entoure le Sauveur et semble, à distance, enveloppée de ténèbres. Le peuple de Dieu la reconnaît comme le signe du Fils de l'homme. Dans un silence solennel, il la contemple à mesure

qu'elle s'approche de la terre et devient de plus en plus lumineuse. Elle a bientôt l'apparence d'une grande nuée blanche entourée de l'arc-en-ciel de l'alliance de Dieu, dont la base est semblable à un brasier. Jésus s'avance à cheval dans l'attitude martiale d'un conquérant. Il n'est plus « l'homme de douleur » buvant jusqu'à la lie la coupe amère de l'opprobre et de l'ignominie. Vainqueur dans le ciel et sur la terre, il vient pour juger les vivants et les morts. « Fidèle et Véritable », « il juge et combat avec justice ». « Les armées qui sont dans le Ciel le suivent. » *(Apocalypse 19.11, 14)* La foule innombrable des saints anges l'accompagne et fait retentir ses célestes mélodies. Tout le firmament semble vibrer « des myriades de myriades et des milliers de milliers » de ces êtres glorieux. La plume est impuissante à décrire cette scène, et l'esprit humain n'en saurait concevoir l'éclat. « Sa majesté couvre les cieux, et sa gloire remplit la terre. C'est comme l'éclat de la lumière. » *(Habakuk 3.3, 4)* À mesure que s'approche cette nuée vivante, chacun contemple le Prince de la vie. Nulle couronne d'épines ne déchire aujourd'hui ce front sacré, ceint d'un éblouissant diadème. La gloire de son visage fait pâlir l'éclat du soleil de midi. « Il y a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit: ROI DES ROIS ET SEIGNEUR DES SEIGNEURS. » *(Apocalypse 19.16)*

En Sa présence, « tous les visages sont devenus pâles », et les contempteurs de la miséricorde divine tombent dans les terreurs d'un désespoir éternel. « Les coeurs sont abattus, les genoux chancellent », « tous les visages pâlissent » *(Nahum 2.11; voir Jérémie 30.6)*, et les justes s'écrient d'une voix plaintive: « Qui pourra subsister? » Le chant des anges se tait, et le silence devient oppressif, mais Jésus répond: « Ma grâce vous suffit. » Alors les traits des justes s'illuminent, la joie inonde tous les coeurs, et les anges entonnent à nouveau leur cantique, tout en se rapprochant de la terre.

Enveloppé de flammes de feu, le Roi des rois descend sur la nuée. « Le ciel se retire comme un livre qu'on roule », la terre tremble devant lui, et « toutes les montagnes et les îles sont remuées de leurs places ». « Il vient, notre Dieu, il ne reste pas en silence; devant lui est un feu dévorant, autour de lui une violente tempête. Il crie vers les cieux en haut, et vers la terre, pour juger son peuple. » *(Apocalypse 6.14; Psaumes 50.3, 4)*

« Les rois de la terre, les grands, les chefs militaires, les riches, les puissants, tous les esclaves et les hommes libres, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. Et ils disaient aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous, et cachez-nous devant la face de celui qui est assis sur le trône, et devant la colère de l'agneau; car le grand jour de sa colère est venu, et qui peut subsister? » *(Apocalypse 6.15-17)*

Les railleries ont pris fin. Les lèvres mensongères sont réduites au silence. Le cliquetis des armes et le tumulte de la bataille *(voir Ésaïe 9.4)* ont cessé. On n'entend que des prières, des sanglots et des lamentations. « Le grand jour

de sa colère est venu, et qui peut subsister? » hurlent les lèvres qui ricanaient tout à l'heure. Les méchants demandent à être ensevelis sous les rochers et les montagnes, plutôt que d'affronter le regard de Celui qu'ils ont méprisé.

Cette voix, qui parvient aux oreilles des morts, ils la connaissent. Que de fois Ses accents doux et tendres ne les ont-ils pas conviés à la conversion? Que de fois ne s'est-elle pas fait entendre dans les exhortations affectueuses d'un ami, d'un frère, d'un Rédempteur! Aux contempteurs de Sa grâce, aucune voix ne saurait être aussi sévère, aussi terrible que celle qui disait, en suppliant: « Revenez, revenez de votre mauvaise voie; et pourquoi mourriez-vous? » *(Ézéchiel 33.20)* Oh! Si seulement cette voix était celle d'un étranger! Aujourd'hui elle leur dit: « Puisque j'appelle et que vous résistez, puisque j'étends ma main et que personne n'y prend garde, puisque vous rejetez tous mes conseils, et que vous n'aimez pas mes réprimandes,... quand la terreur vous saisira comme une tempête,... je ne répondrai pas.» *(Proverbes 1.24-28)* Cette voix rappelle des souvenirs que l'on voudrait pouvoir effacer, des avertissements méconnus, des invitations refusées, des occasions négligées.

Là sont ceux qui ont bafoué le Sauveur au jour de Son humiliation. C'est avec une puissance irrésistible qui se présentent à leur mémoire ces paroles de Jésus lorsque, adjuré par le souverain sacrificateur, il répondit solennellement: « Vous verrez désormais le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. » *(Matthieu 26.64)* Ils le contemplent maintenant dans Sa gloire, et il faut qu'ils le voient encore assis à la droite de la puissance de Dieu.

Ceux qui ont ridiculisé l'affirmation qu'il était le Fils de Dieu sont maintenant bouche close. Là se trouve le hautain Hérode qui se moquait de Sa royauté et qui ordonnait à ses soldats ricaneurs de le couronner. Là se trouvent les hommes dont les mains sacrilèges, après l'avoir ironiquement revêtu d'un manteau de pourpre, ont ceint Son front sacré d'une couronne d'épines et placé dans Sa main docile un sceptre dérisoire, puis se sont prosternés devant Lui, la raillerie et le blasphème sur les lèvres. Les hommes qui ont frappé au visage le Prince de la vie et L'ont couvert de leurs crachats se détournent maintenant de Son regard perçant, et cherchent à fuir la gloire indicible de Sa présence. Ceux qui enfoncèrent des clous à travers Ses mains et Ses pieds, le soldat qui perça Son côté de sa lance, contemplent ces cicatrices avec terreur et remords.

Les événements du Calvaire reviennent avec une douloureuse clarté à la mémoire des sacrificateurs et des principaux du peuple. Frémissants d'horreur, ils se rappellent comment, sous l'inspiration de Satan, ils disaient en branlant la tête: « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même! S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime. » *(Matthieu 27.42, 43)*

Ils se souviennent clairement de la parabole des vignerons qui refusèrent de rendre au propriétaire le fruit de la vigne, maltraitèrent ses serviteurs et tuèrent son fils. Ils se souviennent tout aussi distinctement de leur propre verdict: « Le maître de la vigne... fera périr misérablement ces misérables. » *(Matthieu 21.41)* Dans le péché et le châtiment des vignerons infidèles, les sacrificateurs et les anciens voient leur propre conduite et leur juste sort. Aussi, entend-on s'élever, plus immense et plus perçante que le cri de « Crucifie! Crucifie! » poussé dans les rues de Jérusalem, cette clameur d'agonie: « C'est le Fils de Dieu! C'est le vrai Messie! » Et l'on veut fuir la présence du Roi des rois. Et l'on s'élance, pour y chercher un vain refuge, vers les cavernes, vers les crevasses de la terre bouleversée.

Dans l'existence de tous ceux qui rejettent la vérité, il y a des moments où la conscience se réveille, où la mémoire rappelle le souvenir douloureux d'une vie d'hypocrisie, où l'âme est harcelée de vains regrets. Mais que sont ces heures comparées aux remords du jour où « la détresse et l'angoisse fondront sur vous », et où « le malheur vous enveloppera comme un tourbillon »? *(Proverbes 1.27)* Ceux qui auraient voulu les détruire contemplent maintenant la gloire de Jésus et de ses disciples. Du fond de leur angoisse, ils entendent la voix des saints s'écriant joyeusement: « Voici, c'est notre Dieu, en qui nous avons confiance, et c'est lui qui nous sauve. » *(Ésaïe 25.9)*

Pendant que la terre chancelle, que l'éclair déchire la nue et que rugit le tonnerre, la voix du Fils de Dieu appelle les saints hors de leurs tombeaux. Jetant Ses regards sur ces tombes, Il lève les mains vers le ciel et S'écrie: « Debout, debout, debout vous qui dormez dans la poussière! » Dans toutes les parties de la terre, « les morts entendront la voix du Fils de l'homme, et ceux qui l'auront entendue vivront ». La terre entière tremble sous les pas d'une immense multitude venant de toute nation, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple. Revêtus d'une gloire immortelle, ils sortent de la prison de la mort, en s'écriant: « O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? » *(1 Corinthiens 15.55)* Puis les justes vivants et les saints ressuscités s'unissent dans une joyeuse et puissante acclamation.

En sortant de la tombe, ils ont la taille qu'ils avaient lorsqu'ils y sont descendus. Adam, qui est de leur nombre, est d'un port majestueux, mais d'une stature un peu moins élevée que le Fils de Dieu. Il offre un contraste frappant avec les hommes des générations suivantes, ce qui permet de constater la profonde dégénérescence de la race humaine. Mais tous se relèvent avec la fraîcheur et la vigueur d'une éternelle jeunesse.

Au commencement, l'homme avait été créé à l'image de Dieu, non seulement au moral, mais aussi au physique, et cette ressemblance, le péché l'a presque entièrement oblitérée. Mais Jésus-Christ est venu dans le monde pour restaurer ce qui avait été perdu. À Son retour, Il transformera le corps de notre

humiliation en le rendant semblable au Sien. Notre corps mortel, corruptible, enlaidi et souillé par le péché, retrouvera sa perfection et sa beauté. Toutes tares et toutes difformités seront laissées dans la tombe. Admis à manger de l'arbre de vie dans l'Éden retrouvé, les rachetés croîtront « à la mesure de la stature » de notre race en sa gloire première. Les derniers vestiges de la malédiction effacés, les fidèles du Seigneur apparaîtront dans la beauté de l'Éternel, notre Dieu, réfléchissant dans leur esprit, dans leur âme et dans leur corps l'image parfaite de leur Sauveur. O rédemption merveilleuse, si longtemps attendue, contemplée avec impatience, mais jamais parfaitement comprise!

Les justes vivants sont changés « en un instant, en un clin d'oeil ». À la voix de Dieu, ils sont glorifiés, immortalisés, et, avec les saints ressuscités, enlevés dans les airs, à la rencontre du Seigneur. Les anges rassemblent les élus des quatre vents, d'une extrémité de la terre à l'autre. Les petits enfants sont portés par les anges dans les bras de leurs mères. Des amis que la mort a longtemps séparés sont réunis pour ne plus jamais se quitter, et c'est avec des chants d'allégresse qu'ils montent ensemble vers la cité de Dieu.

Le chariot constitué par la nuée — muni de chaque côté d'ailes et de roues vivantes — remonte vers le ciel. À mesure qu'il s'élève, les roues et les ailes répètent: « Saint! saint! » Le cortège d'anges s'écrie: « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant », et pendant que le chariot s'avance dans la direction de la nouvelle Jérusalem, les rachetés clament: « Alléluia! »

Avant d'entrer dans la cité de Dieu, le Seigneur distribue à ses disciples les emblèmes de la victoire, et les investit des insignes de la royauté. La brillante phalange se forme en carré autour de son Roi, qui les enveloppe tous d'un indicible regard d'amour, et dont la stature majestueuse s'élève bien au-dessus de celle des anges et des saints. L'innombrable armée des Saints, les yeux fixés sur lui, contemple la gloire de celui dont le « visage était défiguré, tant son aspect différait de celui des fils de l'homme ». *(Ésaïe 52.14)* De Sa main droite, Jésus place la couronne de gloire sur la tête des vainqueurs. Chacun reçoit aussi une couronne portant son « nom nouveau » *(Apocalypse 2.17)* et l'inscription: Sainteté à l'Éternel.» Chacun reçoit aussi des palmes de victoire et une harpe étincelante. Puis des anges supérieurs donnent le ton, et tous les saints font vibrer avec art les cordes de leur harpes dont ils tirent une musique d'une innefable beauté. Un ravissement innefable fait battre les coeurs des rachetés qui adressent au sauveur cette louange pleine de reconnaissance: « A celui qui nous aime, qui nous a délivrés de nos péchés par son sang, et qui a fait de nous un royaume, des sacrificateurs pour Dieu son Père, à lui soit la gloire et la puissance, aux siècles des siècles! Amen! » *(Apocalypse 1.5, 6)*

La foule des rachetés est arrivée en face de la sainte Cité. Jésus en ouvre à deux battants les portes de perles. Les nations qui ont gardé la vérités y

pénètrent et y contemplent le Paradis de Dieu, la demeure d'Adam en son innocence. Alors la voix la plus mélodieuse et la plus suave qui ait jamais frappé des oreilles humaines leur dit: « Vos luttes sont finies. Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. »

Elle est maintenant exaucée cette prière du Sauveur en faveur de Ses disciples: « je veux que là où je suis vous y soyez aussi avec moi. » « Irrépréhensiles et dans l'allégresse » *(Jude 24)*, le rachetés de Jésus-Christ sont présentés au Père par son fils en ces mots: « Me voici, moi et les enfants que tu m'as donnés. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés. » Qui dira le ravissement de cette heure ou le Père, contemplant les rachetés, retrouvera en eux Son image, car le péché et la souillure auront disparu, et où l'humanité aura retrouvé son harmonie avec la divinité!

La voix empreinte d'un amour ineffable, Jésus invite alors Ses fidèles à participer à « la joie de leur Maître ». Son bonheur consiste à voir dans Sson royaume de gloire les âmes sauvés par Son humiliations et Ses souffrances. Celui des élus sera de voir parmi les bienheureux des êtres sauvés par leur prières, leur travaux et leur dévouement. Tandis qu'ils sont réunis autour du grand trône blanc, une joie inexprimable innonde leur coeur à la vue de ces âmes et de celle gagnées par elles, rassemblées toutes dans le repos céleste, jetant leurs couronnes aux pieds de Jésus, et admises à louer pendant les siècles éternels.

Au moment où les rachetés sont accueillis dans la cité de Dieu, une acclamation d'enthousiasme et d'adoration déchire les airs. Les deux Adam sont sur le point de se rencontrer. Le fils de Dieu ouvre ses bras au père de notre race, à l'être qu'il a crée, mais qui a péché contre son créateur, et par la faute duquel le Sauveur porte en son corps les stigmates de la crucifixion. En voyant ces cruelles cicatrices, Adam ne se jette pas dans les bras du sauveur; il se prosterne humblement à ses pieds en s'écriant: « Digne est l'agneau qui a été immolé! » Tendrement, le Seigneur le relève, et l'invite à revoir l'Éden dont il a été si longtemps exilé.

Après qu'Adam eut été expulsé d'Éden, sa vie sur la terre fut abreuvée de tristesse. Chaque feuille fanée, chaque victime des sacrifices, chaque altération de la nature naguère si belle, chaque imperfection morale lui rappelait son péché. Il avait éprouvé de cuisants remords à la vue des progrès et des débordements de l'iniquité. Ses avertissements s'étaient heurtés des accusations et à d'amers reproches. Humblement, patiemment, durant près d'un millénaire, il avait supporté la conséquence de sa transgression. Sincèrement repentant de son péché, il s'était confié dans les mérites du sauveur promis, et s'était endormi avec l'espérance de la résurrection. Grâce au fils de Dieu, qui a racheté l'homme de sa chute,

et grâce à son oeuvre de propitiation, Adam peut maintenant réintégrer son premier domaine.

Ému et rayonnant de joie, il reconnaît les arbres qui faisaient autrefois ses délices, et dont il avait cueilli les fruits aux jours de son innocence et de sa félicité. Il voit les ceps qu'il a lui-même taillés et les fleurs qu'il aimait autrefois cultiver. La réalité de la scène le saisit; il retrouve l'Éden restauré plus beau encore qu'au jour où il en a été banni. Le Sauveur le conduit vers l'arbre de vie, cueille de son fruit glorieux, et l'invite à manger. Regardant autour de lui, Adam voit réunie dans le Paradis de Dieu la multitude de ses enfants rachetés. Il dépose alors sa couronne éclatante aux pieds de son Rédempteur, puis il se jette dans Ses bras. Saisissant ensuite sa harpe d'or, il fait résonner les voûtes du ciel de ce chant: « Digne, digne, digne est l'agneau qui a été immolé, et qui est revenu à la vie! » La multitude se joint à son cantique, et tous, jetant leurs couronnes aux pieds du Rédempteur, se prosternent pour l'adorer.

Les anges qui ont pleuré à la chute d'Adam assistent à cette scène. Pleins de joie lorsque, au jour de sa résurrection, Jésus était monté au ciel après avoir ouvert la porte de la tombe à tous les croyants, ils voient maintenant l'oeuvre de la rédemption consommée, et s'unissent au cantique de louange.

Sur la mer de cristal qui est devant le trône — et que les reflets de la gloire de Dieu font ressembler à du verre mêlé de feu — sont réunis ceux qui ont « vaincu la bête, et son image, et le nombre de son nom ». *(Apocalypse 15.2)* Les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés parmi les hommes se tiennent sur la montagne de Sion avec l'agneau, « ayant des harpes de Dieu », et l'on entend « du ciel une voix comme un bruit de grosses eaux, comme le bruit d'un grand tonnerre; et la voix que l'on entendait » « était comme celle de joueurs de harpes jouant de leurs harpes » *(Apocalypse 14.1-56; 15.3)* Ils chantent un cantique nouveau devant le trône, cantique que personne ne peut apprendre, sinon les cent quarante-quatre mille. C'est le cantique de Moïse et de l'agneau. Ce chant de délivrance, seuls les cent quarante-quatre mille peuvent l'apprendre, car c'est l'hymne de leur histoire, histoire vécue par eux seuls. « Ils suivent l'agneau partout où il va. » Enlevés de la terre, d'entre les vivants, ils sont considérés « comme des prémices pour Dieu et pour l'agneau ». « Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation. » *(Apocalypse 7.14, 15)* Ils ont traversé un temps de détresse tel qu'il n'y en a jamais eu depuis que les nations existent; ils ont enduré les angoisses de la détresse de Jacob; ils ont subsisté sans intercesseur au milieu du déchaînement final des jugements de Dieu. Mais ils ont été délivrés, car « ils ont lavé leurs robes, et ils les ont blanchies dans le sang de l'agneau ». « Dans leur bouche il ne s'est point trouvé de mensonge, car ils sont irrépréhensibles » devant Dieu. « C'est pour cela qu'ils sont devant le trône de Dieu, et le servent jour et nuit

dans son temple. Celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux.» *(Apocalypse 7.14, 15)* Ils ont vu la terre désolée par la famine, par la peste et par les ardeurs d'un soleil dévorant; ils ont eux-mêmes enduré la faim et la soif. Mais « ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera point, ni aucune chaleur. Car l'agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » *(Apocalypse 7.16,17)*

Dans tous les siècles, les élus de Dieu ont été formés et disciplinés à l'école de l'épreuve. Ils ont foulé sur la terre des sentiers étroits; ils ont été purifiés dans la fournaise de l'affliction. Pour l'amour de Jésus, ils ont enduré l'opposition, la haine et la calomnie. Ils l'ont suivi dans les plus rudes conflits: ils ont supporté le renoncement et d'amers désappointements. Une douloureuse expérience leur a fait comprendre ce que le péché a d'odieux, de puissant, de néfaste; aussi le considèrent-ils avec horreur. La compréhension du sacrifice infini consenti en vue de les en guérir leur donne le sentiment de leur petitesse, et remplit leurs coeurs d'une reconnaissance que ne sauraient comprendre ceux qui ne sont jamais tombés. Ils aiment beaucoup, parce qu'il leur a été beaucoup pardonné. Participants des souffrances du Christ, ils sont qualifiés pour participer à sa gloire.

Les héritiers de Dieu viennent des mansardes, des taudis, des prisons, des échafauds, des montagnes, des déserts, des antres de la terre et des profondeurs de la mer. Sur la terre, ils étaient « dénués de tout, persécutés, maltraités ». Des millions d'entre eux sont descendus dans la tombe portant les stigmates de l'infamie pour avoir fermement refusé de se soumettre aux exigences de Satan. Les tribunaux humains les ont condamnés comme de vils criminels. Maintenant, « c'est Dieu qui est juge » *(Psaumes 50.6)*, et les décisions de la terre sont revisées. « Il fait disparaître de toute la terre l'opprobre de son peuple. » (Ésaïe 25.8) « On les appellera peuple saint, rachetés de l'Éternel. » Dieu a décidé de « leur donner un diadème au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu du deuil, un vêtement de louange au lieu d'un esprit abattu » *(Ésaïe 62.12; 61.3)*. Ils ne sont plus faibles, affligés, dispersés et opprimés. Désormais, ils seront toujours avec le Seigneur. Ils entourent le trône plus richement vêtus que les hommes les plus honorés de la terre. Ils portent sur leurs couronnes des diadèmes plus précieux que ceux des souverains. Les jours de souffrance et de larmes sont à jamais passés. Le Roi de gloire a effacé les pleurs de tous les visages; toute cause de douleur désormais disparu. Ils font entendre, en agitant leurs palmes, un chant de louange clair, doux, mélodieux. Toutes les voix se joignent à eux, et bientôt éclatent sous les voûtes du ciel les notes puissantes de ce cantique: « Le salut est à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'agneau. » Et tous les habitants du ciel répondent: « Amen! La louange, la gloire, la sagesse, l'action de grâces,

l'honnneur, la puissance et la force soient à notre Dieu aux siècles des siècles! » *(Apocalypse 7.10, 12)*

En cette vie, on ne peut qu'effleurer faiblement le thème merveilleux de la rédemption. Notre intelligence bornée peut s'évertuer à sonder avec une profonde attention l'ignominie et la gloire, la vie et la mort, la justice et la miséricorde qui se donnent rendez-vous à la croix; mais l'effort le plus prodigieux de notre esprit n'en saisira jamais la profonde signification. Il ne comprend que bien imparfaitement la longueur et la largeur, la profondeur et la hauteur de l'amour rédempteur. Même quand ils verront comme ils sont vus, quand ils connaîtront comme ils sont connus, les élus ne comprendront pas entièrement le plan de la rédemption. Au cours des siècles éternels, la vérité ne cessera de se dévoiler devant leur esprit étonné et ravi. Bien que les chagrins, les souffrances et les tentations de la terre soient à leur terme, et que la cause en ait disparu, le peuple de Dieu aura toujours un sentiment vif et raisonné du prix de son salut.

La croix de Jésus-Christ sera la science et le chant des rachetés pendant les siècles éternels. En Jésus-Christ glorifié, ils contempleront Jésus-Christ crucifié. Jamais ils n'oublieront que Celui dont la puissance a créé et soutient les mondes innombrables de l'immensité, que le Bien-aimé de Dieu, que la Majesté du ciel, que celui que les séraphins et les chérubins adorent avec délices S'est humilié pour relever l'homme déchu; qu'il a porté la culpabilité et l'opprobre du péché sur la croix du Calvaire, qu'il a vu se voiler la face de Son Père; qu'il a senti Son coeur se briser sous le malheur d'un monde perdu. La pensée que le Créateur de tous les mondes, l'Arbitre de toutes les destinées ait consenti à déposer Sa gloire et à S'anéantir pour l'amour de l'homme, restera éternellement un sujet de stupeur pour l'univers. Chaque fois que les rachetés contempleront la gloire du Père sur le visage de leur Rédempteur, qu'ils penseront que Son trône subsistera d'éternité en éternité et que Son règne n'aura pas de fin, leur ravissement s'exprimera par le chant: « Digne est l'agneau qui a été immolé, et qui nous a rachetés par son précieux sang! »

Le mystère de la croix explique tous les autres. À la lumière du Calvaire, les attributs de Dieu qui nous avaient remplis de crainte nous apparaîtront dans leur beauté. En Dieu, la miséricorde, la tendresse et l'amour paternel s'unissent à la sainteté, à la justice et à la puissance. Tout en contemplant la majesté de Son trône, on voit mieux que jamais l'amour qui constitue Son caractère, et l'on comprend la valeur de ce titre affectueux: « Notre Père. »

On verra que celui qui est infini en sagesse ne pouvait nous sauver qu'en sacrifiant Son Fils. Son dédommagement pour ce sacrifice sera la joie de peupler la terre d'êtres rachetés, saints, heureux, immortels. Le conflit entre le Sauveur et la puissance des ténèbres aboutira au bonheur des élus et à la gloire de Dieu pendant l'éternité. La valeur de l'âme humaine est si grande que le

Pére sera satisfait du prix consenti. Quant au Fils de Dieu, les fruits de Son grand sacrifice seront si beaux qu'il sera, lui aussi, satisfait.

41. La terre désolée

« Ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. » « Dans la coupe où elle a versé, versez-lui au double. Autant elle s'est glorifiée et plongée dans le luxe, autant donnez-lui de tourment et de deuil. Parce qu'elle dit en son coeur: Je suis assise en reine, je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil! à cause de cela, en un même jour, ses fléaux arriveront, la mort, le deuil et la famine, et elle sera consumée par le feu. Car il est puissant, le Seigneur Dieu qui l'a jugée. Et tous les rois de la terre, qui se sont livrés avec elle à l'impudicité et au luxe, pleureront et se lamenteront à cause d'elle... Ils diront: Malheur! malheur! La grande ville, Babylone, la ville puissante! En une seule heure est venu ton jugement. » *(Apocalypse 18.5-10)*

« Les marchands de la terre », qui se « sont enrichis par la puissance de son luxe », « se tiendront éloignés, dans la crainte de son tourment; ils pleureront et seront dans le deuil, et diront: Malheur! malheur! La grande ville, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles! En une seule heure tant de richesses ont été détruites! » *(Apocalypse 18.3, 15, 16)*

Tels sont les jugements qui fondent sur Babylone au jour de la colère de Dieu. Elle a comblé la mesure de ses iniquités; son temps est venu; elle est mûre pour la destruction.

Lorsque la voix du Seigneur proclame la délivrance de son peuple, il se produit un terrible réveil chez ceux qui ont tout perdu dans le combat de la vie. Pendant le temps de grâce, ils se laissaient aveugler par les sophismes de Satan et justifiaient leur vie de péché. Les riches se rengorgeaient dans le sentiment de leur supériorité sur les moins favorisés. Mais ils avaient acquis leurs richesses au mépris des lois divines; ils n'avaient pas donné à mangez à ceux qui avaient faim; ils n'avaient pas vêtu ceux qui étaient nus; ils n'avaient pas agi avec équité, et avaient ignoré la miséricorde. Ils avaient recherché leur propre avancement et les hommages de leurs semblables.

Dépouillés de tout ce qui faisait leur grandeur, ils se trouvent maintenant sans défense. Ils considèrent avec terreur les idoles qu'ils ont préférées à leur Créateur. Ils ont vendu leur âme en échange des richesses et des jouissances terrestres, et n'ont rien fait pour devenir riches en Dieu. En conséquence de leur vie manquée, leurs trésors sont vermoulus, leurs plaisirs changés en amertume et les gains de toute une vie anéantis en un instant. Ils déplorent la destruction de leurs luxueux palais, la perte de leur argent et de leur or. Mais

ils cessent bientôt de se désoler de la perte de leurs biens, frappés de mutisme par la crainte de périr avec leurs idoles.

Si les méchants éprouvent des regrets, ce n'est pas d'avoir négligé leurs devoirs envers Dieu et leurs semblables, c'est parce que l'Éternel a vaincu. Ils ne se repentent pas de leur méchanceté. Ce qui les accable, ce sont les conséquences de leurs actions. S'ils avaient quelque chance de succès, ils ne négligeraient rien pour s'assurer la victoire.

Le monde voit ceux qu'il a tournés en dérision et dont il désirait la mort passer indemnes au travers de la peste, des tempêtes et des tremblements de terre. Celui qui est un feu dévorant pour les transgresseurs de Sa loi est un abri pour Son peuple.

Le pasteur qui a sacrifié la vérité à la faveur des hommes voit maintenant la nature et l'influence de ses enseignements. Il constate que l'oeil de l'Omniscient le suivait en chaire, dans la rue, dans ses rapports multiples avec ses semblables. Chaque émotion de son âme, chaque ligne écrite de sa main, chaque parole proférée, toute action, en un mot, destinée à pousser les hommes à trouver leur sécurité dans le mensonge a porté ses fruits; et les pauvres âmes perdues qu'il voit autour de lui sont la moisson de ses semailles.

« Ils pansent à la légère la plaie de la fille de mon peuple: Paix, paix! disent-ils. Et il n'y a point de paix », dit le Seigneur, « parce que vous affligez le coeur du juste par des mensonges, quand moi-même je ne l'ai point attristé, et parce que vous fortifiez les mains du méchant pour l'empêcher de quitter sa mauvaise voie et pour le faire vivre ». *(Jérémie 8.11; Ézéchiel 13.22)*

« Malheur aux pasteurs qui détruisent et dispersent le troupeau de mon pâturage!... Voici, je vous châtierai à cause de la méchanceté de vos actions. » « Gémissez, pasteurs, et criez! Roulez-vous dans la cendre, conducteurs de troupeaux! Car les jours sont venus où vous allez être égorgés... Plus de refuge pour les pasteurs! plus de salut pour les conducteurs de troupeaux! » *(Jérémie 23.1, 2; 25.34,35)*

Pasteurs et fidèles voient que leurs rapports avec Dieu n'ont pas été corrects. Ils voient qu'ils se sont révoltés contre l'Auteur de toute loi juste et bonne. La méconnaissance des préceptes divins a donné lieu à des maux sans nombre: à la discorde, à la haine, à l'iniquité, au point que la terre est devenue un champ de bataille et une sentine de corruption. Tel est le tableau qui se présente alors aux yeux de ceux qui ont rejeté la vérité et aimé l'erreur. Des paroles ne sauraient rendre l'intensité avec laquelle les infidèles et les rebelles pleurent maintenant ce qu'ils ont perdu à tout jamais: la vie éternelle. Des hommes que le monde a adorés pour leurs talents et leur éloquence voient ces choses sous leur vrai jour. Ils s'en rendent si bien compte que, tombant aux pieds de ceux dont ils ont méprisé et ridiculisé la fidélité, ils confessent que Dieu les a aimés.

Les foules, s'apercevant qu'elles ont été leurrées, s'accusent mutuellement de s'être entraînées à la perdition; mais tous s'accordent pour rejeter sur les pasteurs la plus grosse part du mal. Ministres infidèles, ils ont annoncé des choses agréables; ils ont incité leurs auditeurs à annuler la loi de Dieu et à persécuter ceux qui voulaient lui obéir. Dans leur désespoir, ces docteurs confessent ouvertement leur imposture. Les foules, furieuses, s'écrient: « Nous sommes perdus, et c'est vous qui en êtes la cause. » Ceux qui les admiraient profèrent contre eux les plus terribles malédictions. Les mains mêmes qui les couronnaient de lauriers sont les premières à se lever contre eux. Les épées qui devaient verser le sang du peuple de Dieu se dirigent maintenant contre ses ennemis. Partout, on ne voit que batailles et carnage.

« Le bruit parvient jusqu'à l'extrémité de la terre; car l'Éternel est en dispute avec les nations, il entre en jugement contre toute chair; il livre les méchants au glaive. » *(Jérémie 25.31)* Il y a six mille ans que le grand conflit se poursuit; le Fils de Dieu et ses célestes messagers, luttant contre la puissance du Malin, se sont efforcés d'avertir, d'éclairer et de sauver les enfants des hommes. Maintenant, tous ont pris position. Les méchants se sont identifiés avec Satan. dans sa guerre contre le Seigneur. Le temps est venu pour Dieu de revendiquer l'autorité de Sa loi violée. Ce n'est plus contre le diable seulement que la guerre est dirigée, mais aussi contre l'homme. « L'Éternel est en dispute avec les nations;... il livre les méchants au glaive. »

« Les hommes qui soupirent et qui gémissent à cause de toutes les abominations » commises sont marqués. Maintenant s'avance l'ange de la mort représenté dans Ézéchiel par des hommes armés d'instruments de destruction, auxquels il est dit: « Passez... dans la ville, et frappez; que votre oeil soit sans pitié, et n'ayez point de miséricorde! Tuez, détruisez les vieillards, les jeunes hommes, les vierges, les enfants et les femmes; mais n'approchez pas de quiconque aura sur lui la marque; et commencez par mon sanctuaire.» *(Ézéchiel 9.4, 6)* Le prophète ajoute: « Ils commencèrent par les anciens qui étaient devant la maison. » *(Ézéchiel 9.6)* La destruction commence par ceux qui se sont donnés pour conducteurs religieux. Les fausses sentinelles tombent les premières. On n'a compassion de personne; nul n'est épargné. Hommes, femmes, jeunes filles et enfants périssent ensemble.

« L'Éternel sort de sa demeure pour punir les crimes des habitants de la terre; et la terre mettra le sang à nu, elle ne couvrira plus les meurtres. » *(Ésaïe 26.21)* « Voici la plaie dont l'Éternel frappera tous les peuples qui auront combattu contre Jérusalem: leur chair tombera en pourriture tandis qu'ils seront sur leurs pieds, leurs yeux tomberont en pourriture dans leurs orbites, et leur langue tombera en pourriture dans leur bouche. En ce jour-là, l'Éternel produira un grand trouble parmi eux; l'un saisira la main de l'autre, et ils lèveront la main les uns sur les autres. » *(Zacharie 14.12, 13)* C'est

au choc brutal de leurs passions farouches, comme aussi sous les coups non mitigés de la colère de Dieu, que tombent les méchants habitants de la terre: prêtres, magistrats, gens du peuple, riches et pauvres, grands et petits. « Ceux que tuera l'Éternel en ce jour seront étendus d'un bout à l'autre de la terre; ils ne seront ni pleurés, ni recueillis, ni enterrés. » *(Jérémie 25.33)*

Au retour du Seigneur, les méchants sont extirpés de dessus la face de toute la terre; ils sont « détruits par le souffle de sa bouche, et anéantis par l'éclat de son avènement ». *(2 Thessaloniciens 2.8)* Jésus emmène son peuple dans la cité de Dieu, et la terre est privée de ses habitants. « Voici l'Éternel dévaste la terre et la rend déserte; il en bouleverse la face et en disperse les habitants. » « La terre est dévastée, livrée au pillage; car l'Éternel l'a décrété. » « Ils transgressaient les lois, violaient les ordonnances, ils rompaient l'alliance éternelle. C'est pourquoi la malédiction dévore la terre, et ses habitants portent la peine de leurs crimes. C'est pourquoi les habitants de la terre sont consumés. » *(Ésaïe 24.1, 3, 5, 6, trad. litterale.)*

La terre entière est bouleversée. Les ruines des villes et des villages renversés par le tremblement de terre, les arbres déracinés, les rochers projetés par la mer ou arrachés de la terre sont dispersés à la surface de celle-ci tandis que de vastes gouffres indiquent l'ancien emplacement des montagnes.

Et maintenant a lieu un événement préfiguré au cours du dernier et solennel service du jour des expiations. Lorsque le service dans le lieu très saint était achevé, et que les péchés d'Israël étaient enlevés du sanctuaire en vertu du sang de la victime, on présentait vivant, devant l'Éternel, le bouc émissaire. En présence de la congrégation, le sacrificateur « confessait sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël et toutes leurs transgressions »; il les plaçait ainsi « sur la tête du bouc ». *(Lévitique 16.21)* Lorsque l'oeuvre du sanctuaire céleste sera achevée en présence de Dieu, des anges célestes et de la multitude des rachetés, les péchés du peuple de Dieu seront, semblablement, placés sur Satan. Il sera déclaré responsable de tout le mal qu'il leur a fait commettre. Et comme le bouc émissaire était envoyé dans un lieu inhabité, de même Satan sera relégué sur notre terre désolée, devenue une lugubre solitude.

Le voyant de Patmos prédit l'exil de Satan et l'état chaotique auquel la terre sera réduite; il annonce que cette désolation durera mille ans. Après avoir décrit le retour du Seigneur et la destruction des méchants, le prophète ajoute: « Je vis descendre du ciel un ange, qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Il saisit le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans. Il le jeta dans l'abîme, ferma et scella l'entrée au-dessus de lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. Après cela, il faut qu'il soit délié pour un peu de temps. » *(Apocalypse 20.1-3)*

Le mot « abîme » désigne la terre dans son état chaotique et ténébreux. Cela ressort d'autres passages des Écritures. On lit que la terre « au commencement », avant son organisation, « était informe et vide, et qu'il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme ». *(Genèse 1.2)* Or la prophétie nous apprend qu'elle sera ramenée, tout au moins partiellement, à cet état. Considérant de loin le grand jour de Dieu, le prophète Jérémie écrit: « Je regarde la terre, et voici, elle est informe et vide; les cieux, et leur lumière a disparu. Je regarde les montagnes, et voici, elles sont ébranlées; et toutes les collines chancellent. Je regarde, et voici, il n'y a point d'homme; et tous les oiseaux des cieux ont pris la fuite. Je regarde, et voici, le Carmel est un désert; et toutes ses villes sont détruites, devant l'Éternel, devant son ardente colère. Car ainsi parle l'Éternel: Toute la terre sera dévastée; mais je ne ferai pas une entière destruction. » *(Jérémie 4.23-27, trad.littérale.)*

C'est là que Satan résidera pendant mille ans avec ses anges. Confiné à cette terre, il n'aura pas accès à d'autres mondes pour tenter et harceler des êtres qui ne sont pas tombés. C'est dans ce sens qu'il est enchaîné: il n'a personne sur qui il puisse exercer sa puissance. Il est totalement incapable de poursuivre l'oeuvre de séduction qui a fait ses délices durant tant de siècles.

Contemplant prophétiquement le jour de la défaite de Satan, le prophète Ésaïe s'écrie: « Te voilà tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore! Tu es abattu à terre, toi, le vainqueur des nations! Tu disais en ton coeur: Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu;... je serai semblable au Très-Haut. Mais tu as été précipité dans le séjour des morts, dans les profondeurs de la fosse! Ceux qui te voient fixent sur toi leurs regards, ils te considèrent attentivement: Est-ce là cet homme qui faisait trembler la terre, qui ébranlait les royaumes, qui réduisait le monde en désert, qui ravageait les villes, et ne relâchait point ses prisonniers? » *(Ésaïe 14.12-27)*

Pendant six mille ans, Satan a fait trembler la terre. Il a réduit le monde en un désert et en a détruit les villes, ne relâchant jamais ses prisonniers. Pendant six mille ans, sa prison a reçu les enfants de Dieu, et il les retiendrait captifs à jamais si Jésus-Christ n'avait pas rompu leurs chaînes et ne leur avait rendu la liberté.

Les méchants eux-mêmes sont maintenant à l'abri des entreprises de l'adversaire. Seul avec ses mauvais anges, Satan peut constater les effets de la malédiction du péché. « Tous les rois des nations, oui, tous, reposent avec honneur, chacun dans son tombeau. Mais toi, tu as été jeté loin de ton sépulcre, comme un rameau qu'on dédaigne... Tu n'es pas réuni à eux dans le sépulcre, car tu as détruit ton pays, tu as fait périr ton peuple! » *(Ésaïe 14.18-20)*

Pendant mille ans, parcourant la terre en tous sens, Satan pourra y constater les conséquences de sa révolte contre la loi de Dieu. Durant ce temps, sa souffrance est cuisante. Depuis la chute, son activité dévorante ne

lui a jamais laissé le loisir de la réflexion. Maintenant, privé de sa puissance, il peut envisager le rôle qu'il a joué depuis le début de sa rébellion contre le gouvernement du ciel, et attendre avec effroi le jour où il devra souffrir pour tout le mal dont il est l'auteur.

La captivité de Satan sera pour le peuple de Dieu un sujet de joie et d'allégresse. Le prophète écrit: « Quand l'Éternel t'aura donné du repos, après tes fatigues et tes agitations, et après la dure servitude qui te fut imposée, alors tu prononceras ce chant sur le roi de Babylone [qui représente ici Satan], et tu diras: Eh quoi! le tyran n'est plus! L'oppression a cessé! L'Éternel a brisé le bâton des méchants, la verge des dominateurs. Celui qui dans sa fureur frappait les peuples, par des coups sans relâche, celui qui dans sa colère subjuguait les nations, est poursuivi sans ménagement. » *(Ésaïe 14.3-6)*

Au cours des mille ans qui s'écoulent entre la première et la seconde résurrection, a lieu le jugement des méchants. L'apôtre Paul parle de ce jugement comme devant suivre le retour du Seigneur. « C'est pourquoi ne jugez de rien avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur, qui mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et qui manifestera les desseins des coeurs.» *(1 Corinthiens 4.5)* Daniel déclare que c'est au moment où l'Ancien des jours vient qu'il « donne droit aux saints du Très-Haut », *(Daniel 7.22)* alors que les justes règnent comme rois et sacrificateurs de Dieu. « Et je vis des trônes; et à ceux qui s'y assirent fut donné le pouvoir de juger... Ils seront sacrificateurs de Dieu et de Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans. » C'est alors que, selon la déclaration de Paul, « les saints jugeront le monde ». *(Apocalypse 20.4, 6; 1 Corinthiens 6.2)* Conjointement avec Jésus-Christ, ils jugent les méchants en comparant leur vie avec les préceptes du saint Livre, et se prononcent sur le cas de chacun. Quand la mesure de châtiment réservée à chaque impénitent est évaluée, elle est inscrite en face de son nom, sur le livre de la mort.

Satan et ses mauvais anges sont également jugés par Jésus-Christ et par Son peuple. Paul écrit: « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? » *(1 Corinthiens 6.3)* Et Jude nous apprend que Dieu « a réservé pour le jugement du grand jour, enchaînés éternellement par les ténèbres, les anges qui n'ont pas gardé leur dignité, mais qui ont abandonné leur propre demeure ». *(Jude 6)*

À la fin des mille ans aura lieu la seconde résurrection, celle des méchants, qui comparaîtront devant Dieu pour l'exécution du « jugement écrit ». Après avoir décrit la résurrection des justes, le voyant dit: « Les autres morts ne revinrent point à la vie jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. » *(Apocalyse 20.5)* Et Ésaïe parle ainsi des injustes: « Ils seront assemblés captifs dans une prison, ils seront enfermés dans des cachots, et, après un grand nombre de jours, ils seront châtiés. » *(Ésaïe 24.22)*

42. La fin de la Tragédie

Au terme des mille ans le Fils de Dieu redescend sur la terre, accompagné de la multitude des rachetés et d'un cortège d'êtres angéliques. Du haut de la nue, en Sa majesté terrifiante, Il ordonne aux impénitents de se relever de la tombe pour recevoir leur rétribution. Ils sortent de la terre nombreux comme le sable de la mer. Quel contraste avec les bienheureux de la première résurrection! Les justes étaient revêtus d'une beauté et d'une jeunesse éternelles: les injustes portent les stigmates de la maladie et de la mort.

Tous les yeux tournés vers la gloire qui enveloppe le Fils de Dieu, d'une seule voix, la multitude des perdus s'écrie: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Ce n'est point un sentiment d'amour pour Jésus qui leur inspire ce cri. C'est la puissance de la vérité qui l'arrache de leurs lèvres. Ils sont sortis de la tombe tels qu'ils y étaient descendus: animés d'un esprit de haine et de révolte contre Dieu. Aussi n'est-il pas question d'une nouvelle épreuve pour racheter leur passé. L'expérience serait inutile. Toute une vie de péché n'a pas attendri leurs coeurs. Si une seconde occasion leur était accordée, ils s'en serviraient, comme de la première, pour éluder les exigences de Dieu et lui faire la guerre.

Jésus-Christ s'arrête sur la montagne des Oliviers d'où il est monté au ciel après sa résurrection, et où les anges ont réitéré la promesse de son retour. « L'Éternel, mon Dieu, viendra, dit le prophète, et tous ses saints avec lui. » « Ses pieds se poseront en ce jour sur la montagne des Oliviers, qui est vis-à-vis de Jérusalem, du côté de l'orient; la montagne des Oliviers se fendra par le milieu... et il se formera une très grande vallée. » « L'Éternel sera roi de toute la terre; en ce jour-là, l'Éternel sera le seul Éternel, et son nom sera le seul nom. » *(Zacharie 14.5, 4, 9)* Alors la nouvelle Jérusalem, éclatante de splendeur, descend du ciel et s'installe en un lieu purifié et préparé pour la recevoir. Puis le Rédempteur, accompagné de Son peuple et de Ses anges, fait son entrée dans la sainte cité.

Et maintenant Satan va se préparer a une lutte suprême en vue de s'emparer de l'empire du monde. Pendant qu'il était privé de sa puissance et dans l'incapacité de nuire, le Prince des ténèbres était sombre et abattu. Mais à la vue des injustes ressuscités, lorsqu'il se voit entouré de leur multitude innombrable, il renaît à l'espérance, et, décide de ne pas abandonner la partie. Il réunira sous ses étendards toute l'armée des réprouvés, et, avec leur concours, il tentera de réaliser son dessein. Les impénitents sont ses captifs. En rejetant le Sauveur, ils se sont placés sous son sceptre et sont prêts à recevoir

ses suggestions et à suivre ses ordres. Et pourtant, fidèle à sa tactique, le chef des rebelles ne révèle pas ce qu'il est. Il se donne pour le prince légitime de la terre, et prétend avoir été injustement frustré de ses droits. Se présentant en libérateur devant ses sujets égarés, il leur assure que sa puissance les a tirés de la tombe, et leur annonce qu'il est sur le point de les arracher à la plus cruelle des tyrannies. Le Fils de Dieu s'étant effacé, Lucifer se met à opérer des miracles pour appuyer ses dires. Il rend le faible fort; il inspire à chacun son ambition et son énergie, et propose à ses sujets de les conduire à l'assaut de l'ennemi et de s'amparer de la cité de Dieu. Fou d'orgueil et de rage, il donne conscience de leur grand nombre aux millions de ressuscités, et leur déclare qu'à leur tête il se fait fort de s'emparer de la ville et de rentrer en possession de son trône et de son royaume.

Il y a dans cette foule des antédiluviens qui ont joui d'une longévité extraordinaire. Ces hommes, d'une stature élevée et d'une rare intelligence, s'étaient soumis à l'empire des anges déchus et avaient consacré leurs talents et leur science à établir leur propre gloire. Il en est dont le génie artistique avait fait d'eux les idoles de leurs contemporains, mais dont la cruauté et les inventions pernicieuses avaient souillé la terre, oblitéré l'image de Dieu en l'homme et provoqué leur extirpation par le déluge. Là se trouvent des capitaines qui n'ont jamais perdu une bataille, des guerriers fiers et ambitieux dont l'approche faisait trembler les royaumes. La mort ne les a pas changés. En sortant de la tombe, ils reprennent le cours de leurs pensées là où ils les avaient abandonnées, et restent altérés de la même soif de vaincre leurs ennemis.

Après avoir tenu conseil avec ses anges, Satan délibère avec ces rois et ces puissants conquérants. Évaluant ensemble leur force numérique, ils estiment que l'armée enfermée dans l'enceinte de la ville d'or est peu considérable comparée à la leur, et que la victoire est possible. En conséquence, des plans sont arrêtés pour s'emparer des richesses et de la gloire de la nouvelle Jérusalem, et l'on se dispose immédiatement à les mettre à exécution. D'habiles armuriers fabriquent les instruments de guerre. Des chefs militaires, célèbres par leurs exploits, organisent ces foules de soldats en divisions et en corps d'armées.

Enfin, le signal de l'attaque est donné, et l'on voit s'ébranler une armée innombrable, armée telle que jamais conquérant n'en a rêvé de pareille, et qui dépasse en combattants les forces réunies de toutes les guerres de l'histoire. En vue de la lutte finale, les anges déchus ont également rassemblé leurs légions. Satan, le plus puissant des guerriers, ouvre la marche. Des rois et de grands capitaines forment son état-major. La multitude suit, organisée en phalanges incommensurables dont chacune obéit à un chef. Ces masses compactes s'avancent avec une précision militaire sur la surface raboteuse et accidentée de la terre et investissent la nouvelle Jérusalem qu'elles se préparent à prendre d'assaut.

Sur l'ordre de Jésus, les portes de la Cité d'or se ferment et le Fils de Dieu apparaît de nouveau à la vue de ses ennemis. Bien au-desus de la ville, sur une plate-forme d'or étincelant, est dressé un trône très élevé. Le Fils de Dieu y est assis, entouré des sujets de son royaume. Aucune langue ne peut rendre, aucune plume ne peut décrire la magnificence du Sauveur enveloppé de la gloire du Père éternel. Cette gloire emplit la cité de Dieu, rayonne au-delà de ses murs et inonde la terre entière.

Tout près du trône se trouvent placés ceux qui, d'abord zélés pour la cause de Satan, puis, véritables brandons arrachés du feu, ont servi leur Dieu avec une grande ferveur. Après eux se tiennent ceux qui manifestèrent un caractère chrétien au milieu de l'imposture et de l'incrédulité, ceux qui ont honoré la loi de Dieu quand le monde chrétien la déclarait abolie; puis les millions de fidèles qui, dans tous les siècles, ont été immolés pour leur foi. Enfin vient une « grande foule, que personne ne peut compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, et de toute langue. Ils se tenaient devant le trône et devant l'agneau, revêtus de robes blanches, et des palmes dans leurs mains. » *(Apocalypse 7.9)* Pour eux tous, le combat est terminé: ils ont remporté la victoire; ils ont achevé la course, ils ont atteint le but. Les palmes qu'ils portent sont l'emblème de leur triomphe, et leurs robes blanches symbolisent la justice immaculée du Christ qui est maintenant la leur.

Un chant de louanges auquel se joignent les séraphins et les anges, et qui se répercute à l'infini sous les voûtes du ciel, est alors entonné par les rachetés: « Le salut est à notre Dieu, qui est assis sur le trône et à l'agneau! » *(Apocalypse 7.9)* Devant le spectacle de la puissance et de la malignité de Lucifer, les rachetés comprennent mieux que jamais que seul le Sauveur a pu leur donner la victoire. Dans cette glorieuse multitude, personne ne s'attribue le salut; personne ne prétend avoir vaincu par sa force ou sa vertu. Les élus ne mentionnent pas ce qu'ils ont fait ou enduré. La pensée et la note dominante de chaque hymne, c'est que « le salut est à notre Dieu... et à l'agneau ».

Et l'on assiste au couronnement définitif du Fils de Dieu en présence des habitants de la terre et du ciel. Investi de la puissance et de la majesté suprêmes, le Roi des rois prononce la sentence qui atteint les adversaires de son gouvernement et exécute ses jugements contre ceux qui ont transgressé Sa loi et opprimé Son peuple. « Je vis, dit le prophète de Dieu, un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus. La terre et le ciel s'enfuirent devant sa face, et il ne fut plus trouvé de place pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône. Des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, celui qui est le livre de vie. Et les morts furent jugés selon leurs oeuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres. » *(Apocalypse 20.11, 12)*

Dès que les livres sont ouverts, et que les regards de Jésus se portent sur les injustes, ceux- ci sont conscients de tous les péchés qu'ils ont commis.

Ils voient exactement l'endroit où leurs pieds se sont écartés du sentier de la pureté et de la sainteté; ils comprennent jusqu'à quel point l'orgueil et la révolte les ont portés à violer la loi de Dieu. Les tentations caressées, les bénédictions détournées de leur but, les messagers de Dieu méprisés, les avertissements rejetés, les vagues de miséricorde refoulées de leurs coeurs obstinés et impénitents — tout cela leur apparaîtra comme écrit en lettres de feu.

Au-dessus du trône, sous l'emblème de la croix, on voit passer dans une série de tableaux panoramiques les scènes de la tentation et de la chute d'Adam, et toutes les phases successives du grand plan de la rédemption. L'humble naissance du Sauveur; Son enfance et Son adolescence toutes de candeur et d'obéissance; Son baptême dans le Jourdain; Son jeûne et Sa tentation dans le désert; Son ministère public révélant aux hommes les bienfaits du ciel; Ses journées remplies d'actes de bonté et de miséricorde; Ses nuits de prière et de veille solitaires dans la montagne; les complots, fruits de l'envie et de la haine, qui récompensaient Ses bienfaits; l'angoissante et mystérieuse agonie de Gethsémané où Il porta le poids écrasant des péchés du monde; les heures nocturnes au milieu d'une foule meurtrière, et les sinistres événements de cette nuit d'horreur: la désertion de Ses disciples bien-aimés; la violence de la soldatesque le long des rues de Jérusalem; les clameurs de la foule; les comparutions chez Anne, au palais de Caïphe, au tribunal de Pilate, et devant le lâche et cruel Hérode; les sarcasmes, les injures, la flagellation, la condamnation à mort: tout cela défile avec une réalité saisissante.

Puis sous les yeux de la multitude frémissante passent les scènes finales des annales humaines. On voit le doux Martyr fouler le sentier qui mène au Calvaire; le Roi du ciel est cloué sur un bois d'infamie; des prêtres hautains et une vile populace insultent à Son agonie. Au moment où le Rédempteur expire, des ténèbres surnaturelles envahissent la scène; la terre frissonne, les rochers se déchirent. Dans ce redoutable scénario, tout est d'une poignante exactitude. Satan, ses anges et ses sujets — qui reconnaissent leur oeuvre — ne peuvent en détourner les regards. Chacun des acteurs de ce drame se reconnaît dans le rôle qu'il y a joué. Hérode, qui massacra les innocents de Bethléhem en tentant de faire mourir le Roi d'Israël; l'infâme Hérodias, qui chargea sa conscience du sang de Jean- Baptiste; Pilate, faible et opportuniste; les soldats ricaneurs; les sacrificateurs, les chefs et la foule en démence, qui criaient: « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! » — tous voient l'énormité de leur faute. Ils tentent en vain de se dérober à la vue de Celui dont l'éclat surpasse la lumière du soleil, tandis que les rachetés jettent leurs couronnes aux pieds de Jésus, en s'écriant: « Il est mort pour moi! »

Dans la foule des rachetés, parmi les apôtres du Christ, on remarque l'héroïque Paul, l'ardent Simon Pierre, Jean le disciple aimant et bien-aimé,

leurs fidèles convertis, et avec eux l'immense cortège des martyrs. Mais, en dehors des murailles, en compagnie d'êtres vils et abominables, on voit ceux qui les ont persécutés, emprisonnés et mis à mort. Néron, ce monstre de vice et de cruauté, contemple la joie et la gloire de ceux qu'il torturait autrefois et dans les souffrances desquels il trouvait un satanique plaisir. Sa mère, qui est là aussi, peut voir que les défauts transmis à son fils, et les passions encouragées et développées chez lui par son influence et son exemple, ont eu pour résultat des crimes qui ont fait frémir le monde.

Là sont des prélats et des prêtres de Rome qui se disaient ambassadeurs du Christ, et recouraient au chevalet, à la prison et aux bûchers pour asservir les consciences des vrais disciples du Sauveur. Là se trouvent les orgueilleux pontifes qui se sont élevés au-dessus de Dieu et ont prétendu avoir le droit de changer Sa loi. De soi-disant Pères de l'Église — qui doivent maintenant rendre à Dieu un compte dont ils voudraient bien être dispensés — constatent, mais trop tard, que le Tout-Puissant est jaloux de Sa loi, et qu'il ne tiendra pas le coupable pour innocent. Ils voient que Jésus-Christ identifie Ses intérêts avec ceux de Ses enfants opprimés, et ils sentent la force de ces paroles: « Toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites. » *(Matthieu 25.40)*

Tous les impénitents sont à la barre du tribunal divin sous l'inculpation de crime de haute trahison contre le gouvernement du ciel. Personne n'est là pour plaider en leur faveur; ils sont sans excuse et la peine de la mort éternelle est prononcée contre eux.

Il est désormais évident que le salaire du péché n'est ni une noble indépendance ni la vie éternelle, mais l'esclavage, la ruine et la mort. Les méchants voient ce qu'ils ont perdu par leur vie d'insoumission. Ils ont méprisé le poids éternel d'une gloire infiniment excellente qui leur était offerte. Combien elle leur paraît désirable aujourd'hui! « Tout cela, s'écrie l'âme perdue, j'aurais pu le posséder, mais j'ai jugé bon d'y renoncer. Étrange aberration! J'ai échangé la paix, le bonheur et la gloire contre la douleur, l'infamie et le désespoir. » Tous voient que leur exclusion du ciel est juste. Ils ont dit eux-mêmes par leur manière de vivre: « Nous ne voulons pas que ce Jésus règne sur nous. »

Comme fascinés, les perdus ont suivi des yeux le couronnement du Fils de Dieu. Ils voient dans Ses mains les tables de la loi divine, les statuts qu'ils ont méprisés et transgressés. Ils assistent aux transports de ravissement et d'adoration des rachetés. Ils entendent leur cantique dont les ondes mélodieuses, montant de la sainte Cité, passent sur la mer humaine qui l'entoure. Alors, tous ensemble, ils s'écrient d'une même voix: « Tes oeuvres sont grandes et admirables, Seigneur Dieu tout-puissant! Tes voies sont justes et véritables, roi des nations! *(Apocalypse 15.3)* Et tombant sur leurs faces, ils adorent le Prince de la vie.

Satan semble paralysé. En contemplant la gloire et la majesté du Fils de Dieu, l'ancien « chérubin oint pour protéger » se souvient d'où il est tombé. Quelle chute pour ce séraphin, pour ce « fils de l'aurore »! Il se voit banni pour toujours des conseils dont il était autrefois un membre honoré. Debout auprès du Père, qui voile en ce moment sa gloire, il a vu un ange glorieux et de haute stature placer la couronne sur la tête de Jésus, haute fonction qui, il le sait, aurait pu être la sienne!

Il se souvient des jours de son innocence et de sa pureté; il revit la paix et la joie qu'il a éprouvées jusqu'au moment où il s'est permis de murmurer contre Dieu et de jalouser son Fils. Ses accusations, sa rébellion, ses ruses mensongères pour s'assurer la sympathie et l'appui des anges, son obstination à refuser le pardon quand Dieu le lui offrait: tout cela passe rapidement devant ses yeux. Il récapitule son oeuvre parmi les hommes et ses conséquences: inimitié entre les hommes, haines, guerres et carnages, naissance et chute des empires, longue succession de tumultes, de conflits et de révolutions. Il se souvient de son opposition acharnée à l'oeuvre du Sauveur et de ses efforts pour plonger l'homme dans une dégradation toujours plus profonde. Il voit l'impuissance de ses infernales machinations contre ceux qui ont placé leur confiance en Jésus. Le royaume qu'il a fondé, fruit de ses labeurs, n'a été qu'une suite d'échecs et de ruines. Et s'il a fait croire aux foules qui l'entourent que la cité de Dieu serait une proie facile, il sait que cela est faux. Au cours de la grande tragédie, il a dû maintes fois s'avouer vaincu. Il ne connaît que trop la puissance et la majesté de l'Éternel.

Le grand rebelle s'est toujours justifié en prétendant que le gouvernement divin était seul responsable de sa rébellion.C'est à cela qu'il a employé toutes les ressources de sa puissante intelligence. Il y a travaillé délibérément et systématiquement, et, à en juger par les multitudes qu'il a amenées à admettre sa version du grand conflit, son succès a été extraordinaire. Depuis des milliers d'années, ce chef des révoltés donne à ses sujets l'erreur pour la vérité. Mais le temps est enfin venu où cette guerre doit cesser, et où l'histoire et le caractère de Satan doivent être dévoilés. Sa dernière tentative pour détrôner Jésus-Christ, détruire Son peuple et s'emparer de la cité de Dieu a entièrement démasqué le grand séducteur. Ses suppôts assistent à sa défaite. Les disciples de Jésus, en revanche, contemplent toute l'horreur de son complot contre le gouvernement de Dieu. Il est l'objet de l'exécration universelle.

D'ailleurs, Lucifer voit que sa rébellion volontaire le disqualifie pour le ciel. Il a employé ses facultés à faire la guerre à Dieu. La pureté, la paix, la concorde du ciel seraient pour lui une suprême torture. Ses accusations contre la miséricorde et la justice de Dieu sont maintenant, en effet, réduites à néant. L'opprobre qu'il a tenté de jeter sur Jéhovah retombe entièrement sur sa tête. Aussi s'incline-t-il profondément et reconnaît-il la justice de la sentence qui le frappe.

« Qui ne craindrait, Seigneur, et ne glorifierait ton nom? Car seul tu es saint. Et toutes les nations viendront, et se prosterneront devant toi, parce que tes jugements ont été manifestés. » *(Apocalypse 15.4)* Tous les problèmes sur la vérité et l'erreur soulevés au cours de la tragédie des siècles sont maintenant tranchés. Les résultats de la révolte contre les commandements de Dieu ont été manifestés aux yeux de toutes les intelligences créées. Les conséquences du gouvernement de Satan, par opposition à celui de Dieu, sont visibles aux yeux de l'univers. Satan est condamné par ses propres oeuvres. La sagesse, la justice et la bonté de Dieu sont pleinement établies. Il est clair que, dans ce grand conflit, Dieu n'a jamais eu en vue que le salut éternel de son peuple et le bien de tous les mondes qu'il a créés. Durant l'éternité, l'histoire du péché témoignera que le bonheur des créatures de Dieu est inséparable de l'obéissance à Sa loi. Aussi, en présence de tous les faits de la grande tragédie, l'univers entier — tant les rebelles que les saints — s'écrie en choeur: « Tes voies sont justes et véritables, roi des nations! » « Toutes tes oeuvres te loueront, ô Éternel! et tes fidèles te béniront. » *(Psaumes 145.10)*

Le grand sacrifice consenti par le Père et le Fils en faveur de l'homme a paru devant tous les yeux avec une clarté indiscutable. L'heure est venue où Jésus-Christ va occuper la position qui lui revient, et où il va être « élevé au-dessus de toute principauté, de toute puissance et de tout nom qui peut se nommer ». C'est à cause de la joie qui lui était proposée — celle d'amener beaucoup de fils à la gloire — qu'il a enduré la croix et méprisé l'ignominie ». La douleur et l'opprobre ont été inconcevables, mais la joie et la gloire le sont davantage encore. Contemplant les rachetés régénérés à Sa propre image, Jésus reconnaît en chacun d'eux l'empreinte de la divinité et sur chaque visage les traits de Sa propre beauté. Il voit en eux les fruits du « travail de son âme, et il est satisfait ». Alors, d'une voix qui est entendue de toute la multitude des justes et des méchants, il s'écrie: « Voici les rachetés de mon sang! Pour eux j'ai souffert, et pour eux j'ai donné ma vie. Je veux qu'ils demeurent en ma présence durant l'éternité. » De la bouche de ceux qui, devant le trône, sont vêtus de robes blanches, s'élève ce chant de louange: « L'agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, et la louange! » *(Apocalypse 5.12)*

Satan a été contraint de reconnaître la justice de Dieu et la suprématie de Son Fils; mais son caractère n'est point changé. À nouveau, un esprit de rébellion éclate en lui en un torrent impétueux. Dans sa frénésie, il refuse de reconnaître sa défaite, et le moment lui paraît venu de faire une tentative suprême contre le Roi des cieux. Se précipitant au milieu de ses sujets, il s'efforce de leur inspirer sa fureur, et de les pousser à engager aussitôt la bataille. Mais parmi les millions d'êtres qu'il a entraînés dans sa révolte, aucun ne veut plus maintenant reconnaître sa suprématie. Son règne est terminé.

Tout en nourrissant contre Dieu la même haine que lui, les méchants voient que leur cause est désespérée, et qu'ils ne peuvent rien contre Jéhovah. Leur rage se tourne alors contre Satan et contre ceux qui l'ont aidé à les tromper.

« Parce que tu prends ta volonté pour la volonté de Dieu, dit le Seigneur, voici, je ferai venir contre toi des étrangers, les plus violents d'entre les peuples; ils tireront l'épée contre ton éclatante sagesse, et ils souilleront ta beauté. Ils te précipiteront dans la fosse. » « Je te fais disparaître, chérubin protecteur, du milieu, des pierres étincelantes... Je te jette par terre, je te livre en spectacle aux rois... Je fais sortir du milieu de toi un feu qui te dévore, je te réduis en cendre sur la terre, aux yeux de tous ceux qui te regardent... Tu es réduit au néant, tu ne seras plus à jamais! » *(Ézéchiel 28.6-8, 16-19)*

Toute chaussure qu'on porte dans la mêlée, tout vêtement guerrier roulé dans le sang, seront livrés aux flammes, pour être dévorés par le feu. » « La colère de l'Éternel va fondre sur toutes les nations, et sa fureur sur toute leur armée; il les voue à l'extermination, il les livre au carnage. » « Il fait pleuvoir sur les méchants des charbons, du feu et du soufre; un vent brûlant, c'est le calice qu'ils ont en partage. » *(Ésaïe 9.4; 34.2; Psaumes 11.6)* Des flammes de feu descendent du ciel. La terre s'entrouvre; les armes qu'elle recèle dans son sein jaillissent de toutes les crevasses. Les rochers mêmes prennent feu. Le jour est venu, « ardent comme une fournaise », où « les éléments embrasés se dissoudront, et où la terre avec les oeuvres qu'elle renferme sera consumée ». *(Malachie 4.1; 2 Pierre 3.10)* Sa surface ressemble à une masse de métal en fusion, à un immense feu. Il est venu le temps du « jugement et de la ruine des hommes impies ». « C'est un jour de vengeance pour l'Éternel, une année de représailles pour la cause de Sion. » *(Ésaïe 34.8; voir Proverbes 11.31)*

Les méchants reçoivent leur rétribution sur la terre *(Ésaïe 34.8; voir Proverbes 11.31.)* Ils « seront un chaume, et ce jour qui vient les enflammera, dit l'Éternel des armées ». *(Malachie 4.1, vers. de Lausanne.)* Les uns périssent en un instant, tandis que d'autres souffrent durant plusieurs jours. Chacun reçoit « selon ses oeuvres ». Les péchés des justes ayant été transférés sur Satan, celui-ci est appelé à souffrir non seulement pour sa propre rébellion, mais aussi pour tous les péchés qu'il a fait commettre au peuple de Dieu. Son châtiment sera infiniment plus sévère que celui de ses victimes. Après que tous ceux qui se sont perdus par sa faute auront péri, il continuera encore à vivre et à souffrir. Mais les flammes purificatrices finiront par avoir raison de tous les méchants, « racine et rameaux ». Satan est la racine, ses suppôts sont les rameaux. Les sanctions de la loi ont été exécutées; les exigences de la justice sont satisfaites; le ciel et la terre, qui en sont témoins, proclament la justice de Jéhovah.

L'oeuvre de ruine inaugurée par Satan a pris fin à jamais. Durant six mille ans, il a fait sa volonté. Il a rempli la terre de douleurs, et a fait couler des

torrents de larmes. Sous son règne, toute la création n'a fait que soupirer et gémir. Maintenant, les créatures de Dieu sont à jamais délivrées de sa présence et de ses tentations. « Toute la terre jouit du repos et de la paix; on éclate en chants d'allégresse. » *(Ésaïe 14.7)* Une acclamation de triomphe et de joie monte vers Dieu de tout l'univers fidèle. « Et j'entendis comme une voix d'une foule nombreuse, comme un bruit de grosses eaux, et comme un bruit de forts tonnerres, disant: Alléluia! Car le Seigneur notre Dieu tout-puissant est entré dans son règne. » *(Apocalypse 19.6)*

Pendant que la terre est changée en un vaste brasier, les justes sont en sécurité dans la ville sainte. La seconde mort ne peut rien sur ceux qui ont eu part à la première résurrection. *(Voir Apocalypse 20.6)* Dieu, qui est un feu consumant pour les méchants, est pour son peuple « un soleil et un bouclier ». *(Psaumes 84.12)*

« Puis je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre avaient disparu. » *(Apocalypse 21.1)* Les flammes qui ont consumé les méchants ont purifié la terre. Toute trace de malédiction s'est évanouie. Aucun enfer éternellement embrasé ne rappellera aux élus les terribles conséquences du péché.

Il en restera toutefois un souvenir: les traces cruelles de Sa crucifixion resteront à jamais visibles à la tête, au côté, aux mains et aux pieds de notre Rédempteur. En le contemplant dans Sa gloire, le prophète s'écrie: « C'est comme l'éclat de la lumière; des rayons partent de sa main; là réside sa force. » *(Habakuk 3.4)* Cette main, ce côté percé d'où a jailli le flot cramoisi qui a réconcilié l'homme avec Dieu, ces blessures où « réside sa force », voilà Sa gloire. « Puissant pour sauver » par le sacrifice rédempteur, Il a aussi la force d'exercer la justice contre les contempteurs de Sa miséricorde. Mais Ses plus hauts titres de gloire seront les marques de Son humiliation. Pendant les siècles éternels, les cicatrices du Calvaire raconteront Sa louange et proclameront Sa puissance.

« Et toi, tour du troupeau, colline de la fille de Sion, à toi viendra, à toi arrivera l'ancienne domination. » *(Michée 4.8; Éphésiens 1.14)* Le moment attendu impatiemment par les hommes de Dieu depuis le jour où les chérubins ont interdit l'accès du paradis est enfin venu; c'est le temps « de la rédemption de ceux que Dieu s'est acquis ». La terre, originellement remise à l'homme comme son royaume, livrée par lui entre les mains de Satan, et si longtemps détenue par cet ennemi redoutable, a été reconquise grâce au vaste plan de la rédemption. Tout ce qui avait été confisqué par le péché est récupéré. « Car ainsi parle l'Éternel, le créateur des cieux, le seul Dieu, qui a formé la terre, qui l'a faite et qui l'a affermie, qui l'a créée pour qu'elle ne fût pas déserte, qui l'a formée pour qu'elle fût habitée. » *(Ésaïe 45.18)* Le plan originel de Dieu lorsqu'il créa la terre est réalisé: celle- ci est désormais la demeure éternelle

des rachetés. « Les justes posséderont la terre, et y demeureront à toujours. » *(Psaumes 37.29, vers. de Lausanne.)*

La crainte de trop matérialiser l'héritage éternel a poussé plusieurs personnes à spiritualiser, à rendre inconsistantes les promesses qui nous le décrivent comme notre demeure future. Jésus assura à Ses disciples qu'Il allait leur préparer des places dans la maison du Père. Or, ceux qui acceptent les enseignements de la Parole de Dieu ne sont pas laissés entièrement dans l'ignorance touchant ces demeures. Néanmoins, les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment « sont des choses que l'oeil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues ». *(1 Corinthiens 2.9)* La langue humaine est impuissante pour décrire la récompense des justes. Seuls pourront s'en rendre compte ceux qui la verront. Notre esprit borné est incapable de concevoir la gloire du paradis de Dieu.

Dans les Écritures, l'héritage des élus est appelé une patrie. *(Voir Hébreux 11.14-16)* Le divin Berger y conduit son troupeau aux sources des eaux vives. L'arbre de vie y donne son fruit chaque mois, et les feuilles de cet arbre sont utilisées par les nations. Des ruisseaux intarissables d'une eau claire comme le cristal sont bordés d'arbres verdoyants qui jettent leur ombre sur les sentiers préparés pour les rachetés de l'Éternel. D'immenses plaines ondulées en collines gracieuses alternent avec les cimes altières des montagnes de Dieu. C'est sur ces plaines paisibles et le long de ces cours d'eau vive que le peuple de Dieu, longtemps étranger et voyageur, trouvera enfin un foyer.

« Mon peuple demeurera dans le séjour de la paix, dans des habitations sûres, dans des asiles tranquilles. » « On n'entendra plus parler de violence dans ton pays, ni de ravage et de ruine dans ton territoire; tu donneras à tes murs le nom de salut, et à tes portes celui de gloire. » « [Les élus] bâtiront des maisons et les habiteront; ils planteront des vignes et en mangeront le fruit. Ils ne bâtiront pas des maisons pour qu'un autre les habite, ils ne planteront pas des vignes pour qu'un autre en mange le fruit... Mes élus jouiront de l'oeuvre de leurs mains. » *(Ésaïe 32.18; 60.18; 65.21, 22)*

C'est alors que « le désert et le pays aride se réjouiront », que « la plaine aride sera dans l'allégresse, et fleurira comme le lis ». « Au lieu de l'épine s'élèvera le cyprès, au lieu de la ronce croîtra le myrte. » *(Ésaïe 35.1; 55.13)* « Le loup habitera avec l'agneau, et la panthère se couchera avec le chevreau;... et un petit enfant les conduira. » « Il ne se fera ni tort ni dommage sur toute ma montagne sainte », dit l'Éternel. *(Ésaïe 11.6, 9)*

La souffrance ne pourra pas exister dans l'atmosphère du ciel. On n'y verra ni larmes, ni convois funèbres. « Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu. » (Apocalypse 21.4) « Aucun habitant ne dit: Je suis malade! » *(Ésaïe 33.24)*

« Couronne éclatante dans la main de l'Éternel, turban royal dans la main de ton Dieu » *(Ésaïe 62.3)*, la nouvelle Jérusalem sera la métropole de la terre

glorifiée. « Son éclat sera semblable à celui d'une pierre très précieuse, d'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. » « Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire. » *(Apocalypse 21.11, 24)* « Je ferai de Jérusalem mon allégresse, et de mon peuple ma joie. » *(Ésaïe 65.19)* « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux.» *(Apocalypse 21.3)*

Dans la ville de Dieu « il n'y aura plus de nuit ». Nul n'aura besoin de repos. On ne se lassera pas de faire la volonté de Dieu et de louer son nom. Nous éprouverons toujours la fraîcheur d'un éternel matin. « Ils n'auront besoin ni de lampe ni de lumière, parce que le Seigneur Dieu les éclairera. » *(Apocalypse 22.5)* Le soleil sera éclipsé par une clarté qui n'éblouira pas le regard, mais qui pourtant surpassera infiniment l'éclat de midi. *(Voir Ésaïe 30.26)* La gloire de Dieu et de l'Agneau inondera la sainte cité d'ondes incandescentes. Les rachetés circuleront dans la glorieuse phosphorescence d'un jour perpétuel.

L'apôtre Jean ne vit « point de temple dans la ville; car le Seigneur Dieu tout-puissant est son temple, ainsi que l'agneau ». *(Apocalypse 21.22)* Le peuple de Dieu sera admis dans la communion du Père et du Fils. « Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure. » *(1 Corinthiens 13.12)* Dans la nature, dans ses voies envers les hommes, Dieu nous apparaît comme dans un miroir. Alors, nous le verrons face à face, sans voile. Nous serons en Sa présence et contemplerons Sa gloire.

Les rachetés « connaîtront comme ils ont été connus ». L'amour et la sympathie que le Seigneur a implantés dans nos coeurs trouveront leur emploi le plus légitime et le plus doux. Une pure communion avec des êtres saints; une vie sociale harmonieuse avec les anges et les bienheureux de tous les siècles, qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau; des liens sacrés unissant « la famille » qui est « dans les cieux » à celle qui est « sur la terre » — voilà ce qui constituera la félicité des rachetés.

Dans la nouvelle terre, des intelligences immortelles contempleront avec ravissement les merveilles de la puissance créatrice et les mystères de l'amour rédempteur. Plus d'ennemi rusé et cruel pour nous entraîner loin de Dieu. Toutes nos facultés pourront se développer, tous nos talents s'épanouir. L'acquisition de connaissances nouvelles ne fatiguera pas notre esprit, ne lassera point notre énergie. Les plus grandes entreprises seront menées à bien; les plus hautes aspirations seront satisfaites, les plus sublimes ambitions, réalisées. Et, néanmoins, il y aura toujours de nouvelles hauteurs à gravir, de nouvelles merveilles à admirer, de nouvelles vérités à approfondir, mettant à réquisition toutes les facultés de l'esprit, de l'âme et du corps.

Les trésors inépuisables de l'univers seront proposés à l'étude des rachetés de Dieu. Des délices inexprimables attendent les enfants de la nouvelle terre auprès d'êtres qui n'ont jamais péché, et dont ils partageront la joie et la

sagesse. Dégagés des entraves de la mortalité, ils seront emportés en un vol inlassable vers les mondes lointains qui ont frémi au spectacle des misères humaines et entonné des chants de joie chaque fois qu'ils apprenaient le salut d'un pécheur. Les élus participeront avec eux aux trésors de science et d'intelligence accumulés au cours des siècles par la contemplation des oeuvres de Dieu. Ils verront sans voiles les gloires de l'espace infini constellé de soleils et de systèmes planétaires, parcourant avec ordre leurs orbites autour du trône de la divinité. Tous les objets de la création, du plus petit au plus grand, porteront la signature du Créateur et manifesteront les richesses de Sa puissance.

À mesure qu'ils se dérouleront, les siècles éternels apporteront avec eux des révélations toujours plus glorieuses de Dieu et de son Fils. Le progrès dans l'amour, la révérence et le bonheur marchera de pair avec celui des connaissances. Plus les hommes apprendront à connaître Dieu, plus aussi grandira leur admiration de Son caractère. Et au fur et à mesure que Jésus dévoilera aux élus les mystères de la rédemption et les résultats du grand conflit avec Satan, leurs coeurs tressailliront d'amour et de joie, et le choeur de louanges exécuté par mille millions de rachetés s'enflera, puissant et sublime.

« Toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer, et tout ce qui s'y trouve, je les entendis qui disaient: À celui qui est assis sur le trône, et à l'agneau, soient la louange, l'honneur, la gloire et la force, aux siècles des siècles! » *(Apocalypse 5.13)*

La grande tragédie est terminée. Le péché et les pécheurs ne sont plus: l'univers est purifié. Dans l'immense création, tous les coeurs éprouvent la même allégresse. Des ondes de vie, de lumière et de joie, jaillissant du trône du Créateur, envahissent les derniers recoins de l'espace infini. De l'atome le plus imperceptible aux mondes les plus vastes, tant des êtres animés que des objets inanimés, s'élève, par la voie de leur beauté incomparable et de leur joie sans mélange, un cantique d'allégresse proclamant que DIEU EST AMOUR.

Appendice

(a1) LES TITRES DE L' EVEQUE DE ROME. – „ Le pape est désigné par un assez grand nombre de dénominations. Autrefois, lorsqu'on s'adressait à lui, on l'appelait: Beatitudo Vestra, Magnitudo Vestra, Excellentia Vestra, Majestas Vestra. Parmi les titres les plus usités, on compte: Pontifex Maximus, Surnus Pontifex qui furent donnés jadis à des evêques et à des archevêques, Sanctitas et Sanctissime Pater (Sa Sainteté, Très Saint Père). Quant au titre de Vicaire de Jésus-Christ, il fut donné à l'évêque de Rome, puis à des évêques et à des rois, et ne fut appliqué exclusivement au pape que vers le XIIIe siécle. Enfin la célèbre formule: le Serviteur des Serviteurs de Dieu (Servus servorum Dei) se rencontre pour la première fois dans une lettre de saint Augustin. Grégoire Ier l'adopta parmi ses titres ; toutefois elle ne devint d'une application générale qu'à partir d'innocent III, et, vers le milieu du XVe siècle, elle fut exclusivement réservée pour les bulles. „ (P. Larousse, Dictionnaire Universel, art. „ Papauté „ , vol. XII, p. 137.)

„ Depuis Innocent III les papes, non contents de se faire appeler successeurs ou vicaires de saint Pierre, ou comme Gregoire VII de s'identifier avec cet apôtre, prennent le titre de „vicaires de Christ" ou „vicaires de Dieu" . „Ce que fait le pape dans l'Eglise, dit Innocent, ce n'est pas un homme qui le fait, mais Dieu lui-même par son vicaire" et cela, disent ses commentateurs, en vertu d'un coeleste arbitrium par lequel il peut changer la nature des choses, intervertir le droit, sans avoir à alléguer d'autre raison que sa volonté. „Personne, dit le moine Augustin Triumphus, ne peut en appeler du pape à Dieu, attendu que sa sentence est celle de Dieu même (unum consisttirium et ipsius papae et ipsius Dei). Aussi bien que le Christ, il est l'époux de l'Eglise ; il juge tout le monde et ne peut être jugé par personne." Enfin le canoniste Zizelin ne craint pas de l'appeler Dominum Deum nostrum papam, et le poète normand Geoffroy de Visinaut de déclarer que Dieu, en créant le monde, en a divisé le gouvernement en deux parts, le ciel pour lui, la terre pour Innocent III. „ (Histoire du Christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours, par Etienne Chastel, tome III, p. 188, 189, Paris, Fischbacher, 1385.)

(a2) LE CULTE DES IMAGES. – „ Le culte des premières communautés Chrétiennes, dérivant immédiatement quant à ses formes de celui des synagogues, était naturellement sans images. Les chrétiens des premiers siècles raillaient volontiers les païens de la venération superstitieuse qu'ils

manifestaient pour les représentations visibles de leurs dieux. C'est un des thèmes favoris des apologistes. Les défenseurs de la vieille religion en appelaient exactement à la même distinction que les catholiques d'aujourd'hui entre l'image elle-même et celui dont elle évoquait la pensée sans parvenir, plus qu'eux, à détruire l'objection tirée de la pratique (Lactance, Instit. div., II, 2). ...

„ Cependant, à partir du cinquiéme siècle et de l'entrée en masse des païens dans l'Eglise, cette première sévérité se relâcha graduellement. Bientôt les saintes images furent l'objet d'une vénération ration qui dégénéra vite en idolâtrie. Quelques évêques s'efforcèrent de réprimer cet abus. ...

„ Mais le siège romain fut toujours enclin à favoriser plutôt ce genre de dévotion qu'à le restreindre, bien que Grégoire le Grand maintînt encore avec fermeté l'interdiction de toute adoration proprement dite des images faites par les hommes. Cela ne put empêcher la multitude de se laisser entraîner sur cette pente glissante. ... L'Orient fut le théâtre de la première tentative de réforme. ... Ceux qui voulurent la réaliser cherchèrent à laver l'Eglise chrétienne du reproche peut-être le plus apparent que lui faisaient les musulmans en l'accusant d'idolâtrie. ...

„ En 754 Constantin Copronyme empereur d'Orient convoqua un concile œcuménique à Constantinople. Aucun des patriarches n'y assista, mais 338 évêques réunis dans cette ville déclarèrent que Satan seul avait pu réintroduire le culte des (images et des) créatures. ... Le culte des images était contraire, ajoutaient-ils, à la sainte Ecriture (Jean 4: 24 ; 1: 18 ; 20: 29 ; Deutéronome 5: 8, 9 ; Romains 1: 23 ; 2 Corinthiens 5: 17 ; Romains 10: 17) et condamné par les Pères. Les partisans de l'opinion opposé furent anathématisés, et tout le clergé dut souscrire le décret. ... LE PAPE ETIENNE III REPOUSSA LE DECRET DE 754, et, en 769, son successeur ETIENNE IV FIT CONDAMNER LES ADVERSAIRES DES IMAGES PAR UN CONCILE DE LATRAN. ... En 787 (DEUXIEME CONCILE DE NICEE), LE DECRET DE 754 FUT CONMAMNE, et il fut décreté que l'on devait aux images la salutation et la vénération honorifiques en les distinguant de l'adoration formelle, qui ne convenait qu'à Dieu. „ La querelle de l'Orient eut son contrecoup en Occident. ... Le concile de Francfort (794), malgré la présence du légat, repoussa à l'unanimité les décrets élaborés à Nicée et anathématisa quiconque rendrait aux images servitium aut adorationem service ou adoration. Tant que Charlemagne vécut, l'opposition à tout culte rendu aux images se maintint dans l'empire franc et dans l'île de Bretagne,

sans que la cour de Rome osât protester autrement que par des remontrances assez molles. …

„ Mais ces efforts individuels ou locaux ne purent empêcher l'invasion graduelle du culte des images, toujours encouragé à Rome. Peu à peu se consolidèrent les superstitions grossières dont il est la source fatale. „ (F. Lichtenberger, Encyclopédie des Sciences religieuses, Paris, Fischbacher, 1879, tome VI, p. 486-490, art. Images Querelle des, par A. Réville.)

Voir Baronius, Annales Ecclésiastiques, vol. IX, p. 391-407 (édit. d'Anvers, 1612) ; abbé Fleury, Histoire Ecclésiastique, vol. IX, Bruxelles, 1721 ; C.-J. Hefele, Histoire des Conciles, 7 vol. 1855-1874, 2e édition, 1873 ss.)

(a3) EDIT DE CONSTANTIN SUR LE DIMANCHE. – Voici la teneur de cette loi promulguée en date du 7 mars 321: „ Que tous les juges, les citadins et les artisans se reposent au jour vénérable du soleil. Mais que ceux qui habitent la campagne s'adonnent paisiblement et en toute liberté à la culture de leurs champs, attendu que souvent aucun autre jour n'est aussi propice pour faire les semailles ou planter les vignes ; il ne faut donc pas laisser passer le temps favorable, et frustrer ainsi, les intentions bienveillantes du ciel. „ (Code Justinien, L. III, titre 12, loi 3. Citée en latin dans le Jour du Seigneur, par Louis Thomas, doct. en théol., vol. II, Append. III, p. 21. Genève et Paris, 1893.)

Voir Encyclopédie des Sciences religieuses, tome III, p. 751, art. „ Dimanche „ ; Abbé Bergier, Dictionnaire de théologie, tome II, p. 566, art. „ Dimanche „ ; Mosheim, Histoire ecclésiastique, IVe siècle, par. II, sect 5.

(a4) DATES PROPHETIQUES. - Voir la page 355 et plus loin la note relative à cette page.

(a5) LES FAUSSES DECRETALES. – Au nombre des principales falsifications historiques destinées à établir la puissance papale, il faut nommer la Donation de Constantin et les Décrétales pseudo-isidoriennes. Dans un ouyrage intitulé: Le Pouvoir du pape sur les souverains du Moyen Age (Paris, 1839), l'auteur, M.*** (Gosselin), directeur du Séminaire de St. Sulpice, dit de la première: „ … On a supposé que le pouvoir temporel du pape sur plusieurs états de l'Europe était fondé sur la Donation de Constantin, c'est-a-dire sur un acte solennel par lequel ce prince avait donné pour toujours au Saint-Siège, la ville de Rome, avec l'Italie et toutes les provinces de l'empire

en Occident. Nous croyons inutile de nous arrêter ici à l'examen de cette prétendue donation, généralement regardée comme apocryphe par les critiques modernes, depuis la Renaissance des lettres. „

En ce qui concerne les secondes, l'abbé Fleury, dans son Histoire ecclésiastique (tome IX, liv. 45, par. 22, p. 445, 446, Bruxelles 1721), dit ce qui suit:

„ La collection où elles se trouvent porte le nom d'Isidore Mercator, qui paraît avoir été espagnol. ... Il ne dit point où il les a trouvées. Elles étaient inconnues à Denys-le-Petit qui recueillit deux cents ans auparavant les Décrétales des papes. ... D'ailleurs elles portent des caractères visibles de fausseté. Toutes sont d'un même style qui convient beaucoup mieux au VIIIe siècle qu'aux trois premiers: longues et remplies de lieux communs et, comme on l'a découvert en les examinant curieusement, remplies de divers passages de saint Léon, de saint Grégoire et d'autres auteurs postérieurs aux papes dont elles portent le nom. Leurs dates sont presque toutes fausses. ... Cependant son artifice, tout grossier qu'il etait, en imposa à toute l'Eglise latine. Ses fausses Décrétales ont passé pour vraies pendant huit cents ans ; et à peine ont-elles été abandonnées dans le dernier siècle. Il est vrai qu'il n'y a plus aujourd'hui d'homme médiocrement instruit en ces matières, qui n'en reconnaisse la fausseté. „

Voir Mosheim, Histoire ecclésiastique, liv. III, siècle 9, 2e partie, chap. 2, sect 81.

„ La fausseté des Décrétales attribuees aux premiers papes „ , dit Du Pin, docteur de Sorbonne (Nouv. Bibl., des auteurs ecclés., p. 215, Utrecht, 1731) „ est présentement si connue qu'il ne serait pas nécessaire d'en rien dire „ . (Cité par Gaussen, Le Canon des Ecritures, vol. II, p. 169.)

Parlant „ de tant de pièces apocryphes ou falsifiées „ le Dictionnaire de Théologie catholique dit: „ Si au XIXe siècle encore, le faussaire trouva des défenseurs dans Dumont et l'abbé Darras, l'unanimité des savants, sans aucune distinction de patrie

ou de religion, proteste contre le malheureux succès de cette déplorable fourberie. „ (Art. „ Les fausses Décrétales „ , colonnes 214 et 221. Letouzey et Ané, édit., Paris.)

(a6) LES DICTATUS DU PAPE GREGOIRE VII. – „ Ainsi rien ne manquait a la suprématie spirituelle des pontifes romains en Occident. Pouvoir administratif universel par le moyen

des légats, pouvoirs constitutif, judiciaire, législatif suprêmes, tous leur étaient dévolus. Nous les trouvons déja, sinon proclamés ex professo dans ce qu'on appelle les Dictatus Gregorii VII, dont l'authenticité est contestée, du moins occasionnellement revendiqués dans les lettres de Grégoire VII et dans les différents actes de son pontificat. (Etienne Chastel, Histoire du Christianisme, tome III, p. 188.)

(a7) LE PURGATOIRE. – Voir le Dictionnaire théologique de l'abbé Vigouroux, art. Purgatoire, et le même article dans le Dictionnaire de théologie de l'abbé Bergier, Toulouse, 1823. Il n'était pas rare, autrefois, en entrant dans une église catholique, d'y voir suspendu, au-dessus d'un tronc „ en faveur des âmes du Purgatoire „ , un tableau terrifiant des malheureux qui s'y tordent dans les flammes.

(a8) INDULGENCES. – Voir l'avant-dernière note du chapitre 7.

(a9) LA MESSE. – Sur la doctrine de la messe, voir l'ouvrage du cardinal Wiseman: The Real Presence of the Body and Blood of Our Lord Jesus Christ in the Blessed Eucharist ; Catholic Encyclopaedia, art. l Eucharist, par J. Pohle, S. T. D., Breslau ; Canons and Decrees of the Council of Trent, sess. 13, chap. 1-8 (London ed. tr. by T. A. Burkley, p. 70-79) ; K. R. Hagenbath, Compendium of the History of Doctrines, vol. 1, p. 214- 223, 393-398, et vol. II, p. 88-114 ; Institution de la Religion chrétienne, par Jean Calvin (nouv. Éd., Genève, 1888), liv. IV, chap. 18, par. 8 ; Abbé Bergier, Dict. de Théol., vol. III, p. 247-283 ; Dict. théologique de Vigouroux, art. „ Eucharistie „ .

A l'époque de la Réformation, le docteur de Sorbonne Guy Furbity, appelé à Genève, en 1533, pour y combattre l'Evangile, déclarait: „ Un prêtre qui consacre les éléments de la Cène est au-dessus de la Vierge, car elle n'a donné la vie à Jésus-Christ qu'une fois, tandis que le prêtre le crée tous les jours, aussi souvent qu'il le veut. … Ah ! le prêtre ! … il ne faudrait pas seulement le saluer, il faudrait s'agenouiller, se prosterner devant lui. „

On retrouve fréquemment ces mêmes affirmations dans des journaux ou des ouvrages de piété catholiques. Au mois de décembre 1912, on lisait, par

exemple, dans le Messager du Très-Saint Sacrement (de Montréal, Canada) sous le titre de „ le Prêtre „ un morceau d'où nous détachons ces deux vers:

Des hommes revêtus de grâce surhumaine

Parlent, et Dieu soudain se fait obéissant.

(a10) VERSIONS VAUDOISES DES ECRITURES. — Voir E. Petavel, La Bible enFrance, ch. 2, pr. 3, 4, 8-10, 13, 21, éd. de Paris 1864) ; D. Lortsch, Histoire de la Bible en France, Paris, 1910, p. 8, 19, 101, 106 ; Encyclopédie des Sciences religieuses, art. „ Vaudois „ , vol. XII, p. 1054.

(a11) BULLES CONTRE LES VAUDOIS. — Une portion considérable du texte de la Bulle papale promulguée par Innocent III, en 1487, contre les Vaudois (bulle dont l'original se trouve à la bibliothèque de l'Université de Cambridge) est traduite dans History of Romanism, de Dowling, liv. VI, ch. 5, sec. 62 (éd. 1871). Voir Jean Léger, Histoire générale des Eglises vaudoises, et Chastel, Histoire du Christianisme, vol. III, p. 476-479.

(a12) INDULGENCES. — Voir l'avant-dernière note du chapitre 7.

(a13) WICLEF. — Le texte original des bulles papales publiées contre Wiclef, avec traduction anglaise, se trouve dans J. Foxe, Acts and Monuments, vol. III, p. 4-13 (Pratt- Townsend, ed. London, 1870). Voir aussi J. Lewis, Life of Wiclef, p. 49-51, 305-314 (ed. 1820) ; Lechler, John Wycliffe and his English Precursors, ch. 5, sec. 2 (p. 162- 164, London ed., 1884, tr. by Lorimer) ; A. Neander, General History of the Christian Church, period 6, sec. 2, part I, par. 8.

(a14) L'INFAILLIBILITE PAPALE. — Voir Catholic Encyclopedia, art. „ Infaillibility „ par J. Turner, S. T. D. ; P. Larousse, Dictionnaire universel du XIX siècle, vol. art. „ Infaillibilité „ ; Encycl. des Sciences rel., vol. VI, art. „ Infaillibilité „ par A. Réville.

(a15) INDULGENCES. –- Voir l'avant-dernière note du chapitre 7.

(a16) LE CONCILE DE CONSTANCE. — Voir Mosheim, Histoire ecclésiastique, liv. III, XVe siècle, 2e partie, ch. 2, sec. 3 ; L'enfant, Hist. du Concile de Constance (1714- 1727) ; Encycl. des Sciences rel., art. „ Constance „ ; Abbe Fleury, Hist. Ecclés., Bruxelles, 1726, vol. XXI ; Neander,

History of the Christian religion and Church, period 6, sec. I (1854 ed., tr. by Torrey, vol. V, p. 94-101).

(a17) LUTHER SE SEPARE DE ROME. — Dans ce chapitre et ceux qui suivent sur

l'histoire de la Réforme, les citations non accompagnées de références sont empruntées au bel ouvrage de Merle d'Aubigné sur la Réformation au XVIe siécle. Fischbacher, Paris. Ne pas confondre avec l'ouvrage du même auteur sur la Réformation au temps de Calvin.

(a18) INDULGENCES. — „ Ce moyen de tirer de l'argent commença à être mis en usage vers l'an 1100 par le pape Urbain II „ , dit Sarpi dans son Histoire du Concile de Trente (vol. I, liv. I, p. 13-18, Oxford, 1771). Voir le vol. II, p. 745 et 766 sur les débats et décrets du Concile de Trente à cet égard ; Bergier, Dict. de Théologie, art. „ Indulgences „ , par W. H. Kent, O. S. C., de Bayswater, Londres ; Léopold de Ranke, Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme (1839).

Le texte de l'absolution donnée par Tetzel aux acheteurs d'indulgences est publié dans l'article: „ Indulgences „ , au Dictionnaire universel du XIXe siècle de P. Larousse (vol. IX), où on lit:

„ Quand il Tetzel parlait de l'application de l'indulgence aux défunts, il proclamait comme une vérité incontestée que l'état de grâce n'était pas requis. Cette assertion sans nuances l'amena à s'exprimer comme si la contribution pécunière était tout et avait une efficacité infaillible. „

Sobald das Geld im Kasten klinkt !

Die Seele aus dem Fegfeuer springt !

A peine dans le tronc est tombée une obole

Du purgatoire une âme au paradis s'envole.

(Traduction de M. Christiani)

„ Tel aurait été, au dire de Luther, l'adage favori de Tetzel, et l'attribution parait justifiée pour le sens, sinon pour les termes eux-mêmes. „

(a19) L'ORDRE DES JESUITES. — Voir ce mot dans le Dictionnaire universel de P. Larousse, vol. IX, Paris, 1873. L'article (de Ch. Sauvestre) résume l'histoire de l'ordre, cite les ouvrages d'auteurs jésuites sur la morale de l'ordre (probabilisme) et les „ Instructions secrètes de la Société de Jésus „ .

Nous donnons ci-dessous une partie de l'article consacré à cet ordre dans le Dictionnaire d'Histoire ecclésiastique de J. A. Bost (Fischbacher, Paris, et Beroud, Genève, 1884):

„ JESUITES, ordre fondé en 1534 par Ignace de Loyola, et approuvé en 1540 par Paul III. Il porte aussi le nom de Compagnie ou Société de Jésus. S'il eut dès l'abord plusieurs objets en vue, les circonstances l'amenèrent presque aussitôt après sa fondation à entrer en lice avec la Réforme, et il se jeta dans la mêlée avec une hardiesse qui ne reculait devant rien et avec un succès qui dépassa même ses espérances. … Les statuts sont calculés pour faire de chacun l'instrument absolument passif de ses supérieurs. … La théorie de l'obéissance passive, empêchant le développement de la conscience individuelle, a été, avec le pélagianisme qui est à la base de tout le système, la grande inspiratrice de la morale jésuitique … dont les préceptes les uns sévères, à l'usage des personnes qui prennent la religion au serieux, les autres, d'une indulgence effrayante pour tous les vices, pour tous les crimes commis ou à commettre. … La morale des jésuites se caractérise encore par la direction de l'intention: on peut voler, calomnier, tuer, pourvu qu'en le faisant on éloigne l'intention coupable, et qu'on s'en tienne à l' intention permise, par exemple au désir d'être riche pour pouvoir faire du bien, au désir de sauver son honneur et peut-être sa vie. Enfin les réservations mentales, autre système ingénieux inventé par les jésuites, consistent dans le droit d'affirmer une chose fausse, même par serment, pourvu que dans son for intérieur on en pense une autre qui infirme ou modifie celle que l'on paraît affirmer. Les Provinciales de Pascal flagellèrent ces turpitudes et portèrent aux jésuites un coup fatal et décisif, dont ils ne se sont jamais relevés moralement. De leur côté, les capucins et les franciscains, jaloux de leurs succès dans les missions lointaines, dénoncèrent leur méthode d'accommodation et de supercherie dont ils usaient pour faciliter la conversion des païens au christianisme. Mais ce qui acheva de les perdre, ce fut leur conduite politique. …

„ La guerre de Trente ans leur livra la Bohême et la Silésie. Bientôt ils gagnèrent la Belgique et la Pologne, et, y écrasèrent le protestantisme par la violence. La Suède seule leur ferma résolument ses portes en 1593. Elisabeth les avait bannis d'Angleterre, ainsi que tous les ordres religieux en 1585. …

„ Nous n'avons rien dit de leur enseignement au point de vue des mœurs ; la question est trop délicate ; on sait seulement que plusieurs de leurs manuels ont du être supprimés par les gouvernements, et que celui du P. Gury en particulier renferme des questions et des réponses qui ne peuvent pas être reproduites, même en latin. Les jesuites ont produit, outre leurs célèbres casuistes, Mariana, Sanchez, Escobar, des missionnaires zélés, comme Xavier ; des pédagogues habiles ; des savants, comme Bolland, Sirmond, Porée ; des prédicateurs éloquents, comme Bourdaloue. Mais, chose curieuse, ils n'ont jamais réussi dans leurs entreprises politiques, et c'est lorsque leur influence semblait le mieux assise que leurs projets échouaient contre le réveil des souverains ou contre le bon sens des peuples. …

„ En vain les gouvernements demandèrent au général, le P. Ricci, quelques changements dans les constitutions de l'ordre ; Ricci répondit fièrement: Sint ut sunt, aut non sint (qu'ils soient ce qu'ils sont ou qu'ils ne soient pas). Clément XIII essaya de les défendre dans sa bulle Apostolicum, en 1765 ; mais après sa mort, le 19 août 1773, Clément XIV publia sa bulle Dominus ac Redemptor Noster, qui supprimait les jésuites et fermait leurs collèges. Tous les Etats catholiques s'empressèrent de publier cette bulle. „

Cette défaite, qui venait après douze siècles d'une prospérité extraordinaire pour la papauté, est appelée dans la prophétie sacrée (Apoc. 13: 3) une „ blessure mortelle „ qui devait être „ guérie „ . Elle avait duré cent treize ans.

Par un bref pontifical daté du 13 juillet 1886, Léon XIII rétablissait les jésuites dans tous leurs privilèges. Depuis sa restauration, l'ordre n'a cessé de grandir tant dans les pays protestants que dans les pays catholiques où il suit et prépare la fortune et les progrès de l'Eglise catholique. D'abord, en Allemagne, où la menace du socialisme a obligé le chancelier de fer à se rapprocher du parti catholique et de la papauté en abrogeant ses fameuses „ lois de mai „ issues du Kulturkampf (1873), et en rappelant par conséquent les ordres monastiques. Les jésuites ne devaient pas tarder à voir se rouvrir des portes que, du reste, ils n'avaient jamais franchies. — En Angleterre, l'influence du jésuitisme est visible dans le mouvement ritualiste et dans de nombreuses conversions au sein de l'aristocratie. — Aux Etats-Unis, où l'immigration a donne à l'élement catholique une puissance numérique très grande, l'influence des ordres et notamment de la „ Société de Jésus „ a atteint un degré inattendu qui tend à modifier les principes politiques de la grande République. — Où l'ordre jouit actuellement du plus grand crédit et de la plus grande puissance, c'est en Belgique. — En France, malgré toutes les

fluctuations de la politique, les jésuites ont pris des revanches éclatantes en 1873, 1877 et depuis. — La Suisse ne fait pas exception à la règle.

Voir Encycl. des Sciences rel., art. „ Jésuites „ . Quesnel, Histoire des religieux de la Compagnie de Jésus, 3 vol. Utrecht, 1741 ; René de la Chalotais, Compte rendu des Constitutions des Jésuites, Paris 1762. Michelet et Quinet, Des Jésuites, Paris, 1843. Crétineau-Joly, Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus, 5 vol., Paris, 1844-1845 ; A. de Saint-Priest, Histoire de la chute des Jésuites au XVIIIe siècle, Paris, 1846. Guettee, Histoire des Jésuites, 1858-59 ; Wolf, Histoire générale des Jésuites, 4 vol., Leipzig, 1863 ; Nippold, L'Ordre des Jésuites depuis sa restauration jusqu'à l'époque actuelle, Heidelberg, 1869.

(a20) L'INQUISITION. — Voir sur ce trop fameux tribunal: Catholic Encyclopaedia, art. „ Inquisition „ , par J. Blötzer, Munich ; H. C. Lea, Histoire de l'Inquisition au Moyen Age, trad. Salomon Reinach, Paris, 1900-1902 ; Llorente, Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne, 4 vol., Paris, 1817 ; Hefele, Le Cardinal Ximenès, Tubingue, 1844 ; Encycl. des Sciences rel., art. „ Inquisition „ , vol. VI, p. 733-752 ; E. Vacandard, L'Inquisition, étude historique et critique sur le pouvoir coercitif de l'Eglise, Paris, Bloud, 1912.

La vie... Le monde...L'avenir... à la lumière de la Bible !

IL EST ECRIT

Chaque semaine, avec Rémy Ballais

www.ilestecrit.tv

Pour votre santé

- Spirituelle -

Voulez-vous grandir dans votre connaissance de la parole de Dieu?

Pour en savoir plus, visitez :

GLOWQUEBEC.COM

L'HISTOIRE INÉDITE DERRIÈRE L'INFLUENCE GRANDISSANTE DU VATICAN EN AMÉRIQUE

Les médias peuvent vous dire ce qui se passe, mais ce livre vous dira pourquoi. *La Grande Controverse* révèlera quelque chose que vous n'entendrez jamais au journal télévisé du soir - elle vous dévoilera les événements à venir!

Des catastrophes naturelles. Des économies instables. Des tensions nucléaires. Le terrorisme imprévisible. Des épidémies. Le *New Age* et la *Nouvelle Droite*. L'occultisme et les cultes. Où tout cela mène-t-il?

Il y a plus de 16 ans qu'un *Nouvel Ordre Mondial* a été proposé : « Le pape Benoît XVI, dans son premier discours de Noël, [...] a exhorté l'humanité à s'unir contre le terrorisme, la pauvreté, la dégradation de l'environnement et a fait appel à un "Nouvel Ordre Mondial" pour corriger les déséquilibres économiques ». – *Australian Associated Press*, 27 décembre 2005

La Grande Controverse révèle le rétrécissement de notre liberté personnelle. C'est l'un des phénomènes les plus dangereux de notre époque. Nous devons regarder attentivement l'histoire, car la seule chose que nous ayons à craindre pour l'avenir, c'est d'oublier le passé.

Ce livre, publié pour la première fois il y a plus de cent ans et traduit dans plus de 80 langues, met en lumière des questions importantes que chaque individu doit considérer.

LA SEULE CHOSE QUE NOUS AYONS À CRAINDRE POUR L'AVENIR, C'EST D'OUBLIER LE PASSÉ

LA GRANDE CONTROVERSE

$CA 19.99